

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

138 L 1

Digitized by Google



UNIVERSITE

90000011

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

138 L 1

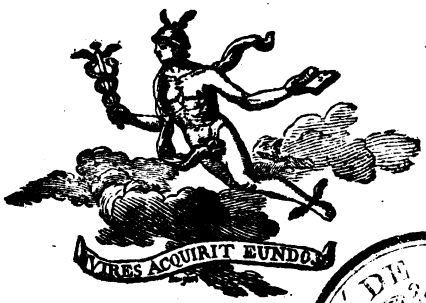
# MERCURE

DE

# FRANCE,

## LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME DIX-NEUVIEME.




SOCIETÉ DE CONFÉRENCE

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE LE NORMANT.

AN XIII.

UNIV. GENT

Digitized by Google

Digitized by Google

(N°. CLXXXI.) 1er NIVOSE an 13.
(Samedi 22 Décembre 1804.)

# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

### ODE

#### A L'ÊTRE SUPRÊME,

*Qui a concouru pour le prix de Poésie cette année;*

Par B. M. F. LEVAVASSEUR.

ETRE infini, que l'homme adore,
Qu'il sent et ne peut concevoir;
Toi qui du couchant à l'aurore
As fait éclater ton pouvoir;
Grand Dieu! du sein de la poussière,
Jusqu'au séjour de la lumière,
J'oserai porter mon encens:
De toi-même remplis mon ame;
D'un rayon divin de ta flamme,
Anime, échauffe mes accens.



Digitized by Google

Auteur de tout ce qui respire,
Tout est plein de ta majesté :
Point de bornes à ton empire,
Ton domaine est l'immensité;
D'un seul regard ta vue embrasse
Cet incommensurable espace
Trop petit pour te contenir;
Au-delà des temps élancée,
Ta rapide et vaste pensée
Voit et devance l'avenir.

L'impétueux torrent des âges
Ne t'entraîne point dans son cours;
Seul à l'abri de ses ravages
Tu fus et tu seras toujours.
Le temps qui passe et nous moissonne,
Reposant aux pieds de ton trône,
Reste pour toi fixe et constant;
Et, dans leur fuite accélérée,
Tous les siècles à ta durée
N'ajoutent pas un seul instant.

En toi le germe de tout être
Dormait de toute éternité;
Et l'univers entier pour naître
N'attendait que ta volonté.
Tu dis, et le flambeau du monde
Tout-à-coup de la nuit profonde
A dissipé l'obscurité;
Ton souffle, animant la matière,
Sur la terre informe et grossière,
A versé la fécondité.

Si du tableau de la nature
Je rassemble les traits épars,
Dans sa magnifique parure,
C'est toi qu'admirent mes regards.
Si j'ose contempler la voûte

Digitized by Google

Où le soleil poursuit sa route,
Je vois rayonner ta splendeur;
Si des cieux je quitte le dôme,
Tout ici bas, jusqu'à l'atome,
Me parle encor de ta grandeur.

Dans un espace imperceptible
Quelle foule d'êtres divers!
Pour moi ce point est insensible,
Pour eux c'est un vaste univers.
Ainsi, dans l'immense étendue,
Notre planète confondue
N'occupe qu'un point à tes yeux;
Toi seul, ô Créateur suprême,
Toi seul existant par toi-même,
Es tout entier dans tous les lieux.

Plus je médite sur ton être,
Moins je saurais l'approfondir;
Trop instruit pour te méconnaître,
Trop borné pour te définir,
Sur ton inconcevable essence,
En vain l'humaine intelligence
S'efforcerait de m'éclairer.
A mon cœur tu te fais entendre,
Et si je ne puis te comprendre,
Je ne puis du moins t'ignorer.

Quand le soleil, dans sa carrière,
Brille sur un autre horizon,
S'il cache à mes yeux sa lumière,
Il luit encore à ma raison.
Ainsi la divine sagesse
Se manifeste à ma faiblesse
Par ses œuvres et ses bienfaits,
Comme dans un miroir fidèle,
Je vois la cause universelle
Se réfléchir dans ses effets.



Digitized by Google

Vainement l'orgueilleux athée
S'armerait d'un faux argument,
Et de la matière agitée
M'expliquerait le mouvement.
Me dira-t-il en quelle source
L'astre du jour, ouvrant sa course,
De ses feux puisa les torrens ?
Et quel bras, autour de sa masse,
Dans les régions de l'espace,
Suspendit ces mondes errans ?

Il est un Dieu; c'est sa puissance
Qui dirige ces vastes corps;
Il est un Dieu, son existence
Se démontre par leurs accords:
De ce Dieu tout m'offre l'image,
Il éclate dans ce nuage,
Il m'éblouit dans ces éclairs,
Sur tous les êtres il domine,
Et partout une main divine
Est empreinte sur l'univers.

Toi que le vice déshonore,
Que le remords suit en tout lieu,
Insensé, t'entendrai-je encore
T'écrier : il n'est point de Dieu ?
Fais donc taire au fond de ton ame
La voix qui malgré toi proclame
Ton juge, ton accusateur....
Mais le méchant ment à lui-même;
Il veut dans son affreux système
Anéantir son Créateur.

Ainsi l'impie, en sa démence,
Contre Dieu même révolté,
Attaque de sa Providence
L'incontestable vérité :
Tandis qu'au maître du tonnerre

Digitized by Google

Tout, dans les cieux et sur la terre,
Rend un hommage solennel,
Du plaisir il fait son idole,
Et consacre à ce dieu frivole
L'encens qu'il doit à l'Éternel.

Mais toi que la vie importune,
Toi que poursuivent les malheurs,
Dieu qui seul reste à l'infortune,
Dieu seul adoucit tes douleurs :
Tel, au milieu d'un long orage,
Le nocher contre le naufrage
Cherche un asile protecteur;
Telle, sous les maux accablée,
Par l'espérance consolée,
Ton ame invoque son auteur.

## A MADEMOISELLE .....,

QUE L'AUTEUR AVAIT TRAITÉE D'ENFANT.

Jeune Zélie, est-il un jour
Où ton esprit, à la sourdine,
Ne me prépare un malin tour,
Pour éprouver, je l'imagine,
Et mon humeur et mon amour ?
Si le jeu paraît me déplaire,
Tu dis : « Monsieur, point de dépit,
» Badiner est ma seule affaire;
» Je *suis enfant*, vous l'avez dit. »
— Oh ! oui, tu l'es, sans contredit,
Autant qu'Hébé, Flore ou Thalie;
D'appas, de graces, de folie,
Avec elles tu peux lutter;
Mais, entre nous, loin d'imiter
Des Déesses l'enfance aimable,
Tu me rappelles trop souvent



Digitized by Google

Celle des Dieux plus redoutable;
Car, de tes jeux, à tout moment
Je suis l'objet et la victime.

Tantôt, Zélie, à la façon
Du vaurien, nommé Cupidon,
Tu t'armes, et ta main s'escrime
A lancer sur moi mille traits;
Viser au cœur est ta maxime,
Et de l'atteindre, non jamais
Tu n'as manqué.... Vive et légère,
Semblable à ces bambins charmans,
Mais effrontés, mais pétulans,
A qui le peuple de Cythère
Offre ses vœux et son encens,
Tu ris parfois à leur manière,
Et c'est toujours à mes dépens.....
Ce certain soir qu'en ta colère
Tu figurais Hercule enfant,
De tes yeux l'éclair menaçant,
A moi, de nature timide,
Fit redouter trop justement
Le sort du reptile imprudent,
Trouvé dans le berceau d'Alcide.....
Enfin, tu prétendis hier
Tranoher du petit Jupiter;
D'un mot je fus réduit en poudre (1):
Et, Titan frappé de ta foudre,
Pour toi, malgré tes torts divers,
Je rime encor dans les Enfers
Où je conserve la manie
D'accumuler de petits vers;
Où des damnés et des pervers
J'amuse fort la compagnie,
Quand, sous le fouet d'une Furie

(1) Zélie avait dit qu'elle n'aimait rien au monde.

Digitized by Google

A l'œil hagard et de travers,
Narguant les démons, je m'écrie :
« La Divinité que je sers
» Est un enfant nommé Zélie... »

J. G. L. DE SAINT-LÉGIER, *ancien officier d'infanterie.*

## ENIGME.

CHER et brillant produit d'une vile poussière,
Dans le palais des rois étalant ma splendeur,
J'ai des fruits différens que nous offre la terre,
La forme, la couleur, et le goût et l'odeur.
La flamme me détruit, et je nais par la flamme;
Souvent d'affreux écueils je couvre au loin la mer.
Dans son boudoir toujours la beauté me réclame;
Et douce dans l'été, brillante dans l'hiver,
Semblable à l'Éternel, aux feux de la lumière,
J'enfante sur le champ mille corps sans matière.

G....L DE PTE.

## LOGOGRIPHE.

J'AIME la foule et le fracas,
Et pourtant l'ordre est ma manie.
Je mets les hommes en furie;
Pour vaincre ils marchent sur mes pas,
Mais quand je fais le diable à quatre,
Un enfant suffit pour me battre.
Je tremble, et ne m'en défends pas,
Au moindre coup que l'on me porte;
C'est de là que vient ma valeur :
Si je perds la tête et le cœur,
Mes goûts sont bien d'une autre sorte;
J'aime l'ombre et je hais le bruit;
Le désordre est ma jouissance;
Le plus fier courage réduit,
A ma voix reste sans défense,

Digitized by Google

Aucun mortel ne me fait peur;
Quoiqu'on méprise ma faiblesse,
Soit par force, soit par adresse,
En tout combat je suis vainqueur.
Du sphinx je hais la barbarie.
Si tu ne peux me deviner,
Lecteur, je te laisse la vie;
Aussi je prétends me donner
En digne et juste récompense,
A l'Œdipe dont la science
De la nuit m'aura su tirer.
Je veux, instrument de sa gloire,
Publier partout sa victoire;
Mais si l'Œdipe est féminin,
Alors charmé de ma défaite,
Je ne me livre à mon destin
Qu'en perdant le cœur et la tête.

## CHARADE.

Mon premier réjouit la nature au printemps;
Avec plaisir sur lui le regard se repose.
Tout accusé coupable, et dont Thémis dispose,
Craint d'être mon dernier, n'en hâte pas le temps;
Si nous voulons en croire aux sophistes modernes,
Mœurs, vertus et religion,
Sont mon entier, de pures balivernes,
Des sottises enfin d'humaine invention.

G.....(du Puy, Haute-Loire).

## *Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Horloge.*
Celui du Logogriphe est *Linon*, où l'on trouve *lion.*
Celui de la Charade est *Bas-son.*

Digitized by Google

*Achille à Scyros*, poëme en six chants; par M. *Luce de Lancival*, professeur de belles-lettres. Un vol. in-8°. Prix : 1 fr. 80 cent., et 2 fr. 50 centimes par la poste. A Paris, chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

*(Deuxième extrait.)*

Si M. Luce de Lancival a eu le dessein de faire un poëme héroïque, je crois avoir montré que son plan n'avait pas assez de noblesse, et s'il a voulu faire un poëme galant, je crois pouvoir dire que son style est trop grave et trop élevé. Ce défaut d'accord entre l'élocution et le sujet est encore un des fruits de l'imitation; et c'est un nouveau motif de regretter qu'un homme du mérite de M. Luce se soit abandonné à la direction d'un génie étranger, avec tant de raisons de se confier au sien.

On ne peut nier que Stace ne soit un versificateur brillant, et d'une imagination forte. Il possède dans un assez haut degré le mérite de l'expression poétique. Le tour de ses vers a un caractère remarquable de précision et d'énergie. Quelquefois même il offre des traits d'une poésie supérieure. On est étonné de trouver, dans plusieurs morceaux de ses Sylves, quelque chose du naturel et de l'aisance du siècle d'Auguste. L'épithalame de Stella me paraît un modèle des ces graces décentes qui n'ornent pas moins la poésie que la beauté. Et cependant, avec toutes ces qualités, Stace est fort éloigné d'être un bon poète, parce qu'il a manqué de jugement. C'est une grande leçon pour ces esprits hautains et impétueux qui, avec quelques étincelles d'imagination, se croyent

Digitized by Google

au-dessus des règles communes du bon sens, et qui se regardent comme des génies extraordinaires, parce qu'ils ne conçoivent rien que de gigantesque. Tout ce qui manque de mesure et de proportion ne s'élève que pour tomber; il ne faut qu'attendre patiemment la chute de ces génies prodigieux. Ces poëmes de Stace, qui firent tant de bruit de son vivant, et qui faisaient courir à sa voix la capitale de l'univers, sont à peine lus aujourd'hui, parce que leur succès n'était pas fondé sur la raison.

Je ne sais ce qu'il y a de moins judicieux de la conduite, des caractères ou du style de *l'Achilléide*. Le même esprit qui fait concevoir avec exagération, porte sans doute à écrire avec enflure; et c'est ce qui confirme le grand principe d'Horace : *Scribendi rectè*, etc. Ce défaut de goût a révolté l'auteur du *Cours de littérature*, qui prononce durement que *Stace est un mauvais poète*. L'arrêt est sévère, et il a paru injuste à M. Luce, qui relance vivement le célèbre critique. Mais si l'un a condamné Stace trop rigoureusement, l'autre a pris trop généreusement son parti. C'est assurément lui faire un honneur qu'il ne mérite point que de le prendre pour modèle : c'est aussi s'exposer à trop de danger. Si M. Luce a souvent embelli Stace, Stace a quelquefois égaré M. Luce. Il est impossible de suivre les pensées d'un écrivain, sans prendre quelque chose de son style et de son esprit, et il suffira de marquer le défaut habituel de la versification de l'auteur latin, pour reconnoître dans le style du poëme français, le vice de son origine.

Ce défaut, qu'on peut regarder comme le plus contraire à la véritable grandeur, non-seulement en poésie et en éloquence, mais dans toutes les choses de la vie, c'est l'affectation, c'est le manque

Digitized by Google

de naturel et de simplicité, c'est la malheureuse envie de briller sans cesse, de peindre et d'orner tout ce qu'on dit. C'est cet esprit faux qui domine dans les poésies héroïques de Stace, et qui rend son style toujours tendu, toujours pénible. On voit qu'il a ignoré ce principe fondamental que toutes les parties d'un ouvrage ne doivent pas avoir le même lustre, que tous les traits même d'une description ne doivent pas être également éclatans. Il ne savait pas que le grand effet de l'art est de placer un coup de pinceau plus brillant parmi des touches simples, franches, négligées : ce sont ces négligences heureuses, ces négligences de maître, qui effacent l'empreinte du travail, et qui font ressortir les endroits plus ornés.

Chaque partie a son caractère propre et distinctif. La simplicité du début est une règle si hautement recommandée, et tellement mise en honneur par les plus grands poètes, qu'il est étonnant que Stace lui-même y ait manqué. Mais qu'un homme d'un goût aussi épuré que M. Luce n'ait pu se préserver de ce défaut, c'est ce qu'on ne peut attribuer qu'à la force de l'exemple, et ce qui prouve très-clairement le danger de l'imitation.

> Je chante ce héros à qui les destinées
> Promirent une gloire immense et peu d'années.

Outre que cette licence poétique ne saurait avoir bonne grace au commencement d'un poëme, il n'y a personne qui ne sente l'affectation et l'emphase de ce mot *immense*. J'avoue que c'est donner une juste idée de la manière de Stace. Dès le premier vers, ce poète enfle sa voix, et remplit sa bouche des mots les plus pompeux qu'il a pu ramasser :

> *Magnanimum Æaciden, formidatamque Tonanti*
> *Progeniem, et patrio vetitam succedere cœlo,*
> *Dive, refer.*

Digitized by Google

C'est là ce que nous appelions au collége des vers ronflans. Rien ne représente mieux ce charlatan dont parle Horace, qui ouvre une grande bouche pour annoncer ses miracles.

*Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?*

Je voudrais savoir si un poète qui se tourmente pour faire du sublime si mal-à-propos, se flatte de surpasser Homère, qui dit tranquillement : *Déesse, chantez la colère d'Achille, fils de Pélée.* On est charmé de cette simplicité ; on sent que c'est le ton d'un homme qui est maître de son sujet, et qui ne s'étonne pas des choses qu'il va dire. Stace a cru montrer un génie plus vaste, en annonçant le dessein de *parcourir son héros tout entier (ire per omnem heroa)*, style aussi faux que le projet est extravagant. M. Luce a corrigé l'un et l'autre, et il a joint à une exposition plus mesurée, une invocation qui a reçu beaucoup d'éloges. Le ton en est aussi modeste que celui de Stace est présomptueux quand il parle de lui-même, et rampant quand il s'adresse à l'empereur Domitien. Le style de M. Luce ne ressemble guères, dans cet endroit, à celui du poète latin ; il y a du naturel et de l'inspiration dans ce mouvement :

Je te le livre alors ; saisis, sublime Homère,
Ce héros qu'espérait te dérober sa mère ;
Place-le sur un char, etc.

La narration demande un style tout différent ; et c'est peut-être dans notre langue la partie la plus difficile à traiter. Il est rare que les épithètes et le besoin des rimes ne la fassent pas languir. Celle de Stace commence sur un ton très-convenable, mais il ne se soutient pas. Il tombe dans un style recherché, que le traducteur français, soit par fidélité, soit par goût, n'a rendu que plus brillant :

Des bords hospitaliers de l'heureuse Abalie,
Le berger Phrygien, regagnant sa patrie,

Digitized by Google

Fuyait, parjure ami ; sur l'humide élément
Son coupable vaisseau voguait tranquillement,
Et, d'un trop doux larcin fatal dépositaire,
En triomphe portait sa conquête adultère.

Il faudrait n'avoir aucun principe de critique pour n'envisager ici que des vers bien faits. M. Luce est au-dessus de ces petites louanges préparatoires par lesquelles on semble vouloir adoucir l'amertume d'un jugement ou se faire pardonner le triomphe de la raison. A Dieu ne plaise que nos observations soient considérées sous cet aspect ! Tout ce qu'elles peuvent avoir de décisif ne doit être attribué qu'à la force de la conviction. M. Luce peut me rendre la justice de croire que le desir de m'instruire, en examinant son ouvrage, est pour moi fort au-dessus de la prétention de le juger. Cette disposition est celle qu'il me convient d'avoir avec tout le monde, et dans laquelle je souhaiterais qu'on me crût assez affermi pour éloigner de moi le faux air de supériorité qu'emporte avec lui le nom de critique, et la haine trop véritable dont on a coutume de payer ses services. Qu'on me pardonne cette précaution oratoire, qui, dans un siècle tel que le nôtre, n'est pas la précaution inutile, et je reviens aux vers que j'ai cités.

Pour juger du style qui convient dans un morceau de cette nature, il faut faire attention que c'est le poète qui parle. La muse raconte les faits passés, pour l'instruction de l'avenir. Son ton doit donc se rapprocher de celui de l'historien. Son premier devoir est d'entraîner le lecteur au milieu des événemens ; *in medias res auditorem rapit.* Tous les ornemens qui ne peuvent s'accorder avec cette rapidité doivent être écartés sévèrement. Mais à plus forte raison doit-il s'interdire tout ce qui ressent la passion. Ce serait violer ce caractère de raison et de grandeur qui le met en communication avec les dieux.

Digitized by Google

Qu'on fasse l'application de ce principe à la narration qu'on vient de lire, et on sentira pourquoi le style n'en est pas approprié au sujet. On verra que l'épithète de *coupable* donnée au vaisseau de Pâris, est une expression passionnée qui n'est point à sa place. Clytemnestre dit très-bien, dans sa fureur :

Quoi! lorsque les chassant du port qui les recèle,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle.

Et c'est avec la même raison que M. Luce fait dire plus loin à Thétis:

Oui, c'est moi que menace une flotte infidelle.

La passion rend justes ces métaphores qui paraissent forcées dans le langage tranquille de la narration.

Et d'un trop doux larcin fatal dépositaire.

Pâris était ravisseur, et non dépositaire ; mais le même poète qui qualifie cet enlèvement de *conquête adultère*, peut-il, avec bienséance, l'appeler *un doux larcin?* Stace a tendu ce double piège au goût du poète français, car on trouve aussi chez lui l'épithète de *coupable*, employée avec moins de justesse encore, *culpatum relegebat iter*, et le *doux larcin* est assez indiqué par *blandè populatus.*

Les vents dormaient : Hélene avait su les charmer.

Ce vers fera plus d'honneur à la galanterie qu'à la poésie française. Ce n'est pas avec ces couleurs qu'Homère et Théocrite nous peignent la beauté d'Hélène. Ils ne lui font pas faire de miracles. Tous leurs moyens sont pris dans la nature. Ni l'un ni l'autre n'eût imaginé de faire reconnaître à Thétis le passage du ravisseur, en disant que cette déesse,

Sous le voile azuré de son palais liquide,
Sentit avec effroi les rames d'un perfide.

Tout cela est hors du naturel et de la vérité.

Les

Digitized by Google

Les rames d'un perfide ne diffèrent point de celles d'un honnête homme, et ne laissent pas une autre impression dans la mer. D'ailleurs, il était inutile de s'arrêter à de si petits détails. Mais l'action de la déesse est très-bien peinte dans les vers suivans, qui produiraient tout leur effet, s'ils étaient précédés d'une narration simple, rapide, naturelle.

De son lit de cristal aussitôt s'élançant,
Elle écarte les flots, lève un front pâlissant,
Et soudain : « C'est mon deuil qu'on prépare, dit-elle,
» Oui, c'est moi que menace une flotte infidelle ;
» Je reconnais Protée et ses sages avis, etc. »

Le reste du discours de Thétis, que M. Luce a traduit de Stace, est malheureusement aussi déraisonnable que ce début est animé. J'ai déjà fait remarquer l'incroyable légéreté de cette mère qui prévoit la mort de son fils, dès l'instant où Pâris emmène la femme de Ménélas, et qui n'a pas prévu qu'en le faisant élever comme un sauvage, elle lui donnerait le goût des armes. La plus grande partie de son discours est employée à se reprocher à elle-même sa folie, en sorte qu'elle travaille à détruire par ses propres réflexions, tout l'intérêt que son caractère pouvait inspirer. Il n'y a pas d'exemple d'un personnage dramatique aussi mal conçu. Du reste, le discours est écrit avec chaleur, et il n'a manqué à M. Luce qu'un fond plus judicieux, pour s'élever à la véritable éloquence.

Cette partie devait être traitée avec d'autant plus de soins, qu'elle renferme le nœud de tout le poëme et la source de tout l'intérêt ; car ce sont les alarmes de Thétis qui fondent l'action, et qui motivent le déguisement d'Achille. On ne pouvait donc donner trop de raison et de vigueur à un caractère si important ; mais il est resulté de la mauvaise disposition du poëme, que les craintes de la mère et les dangers du fils ne pouvaient rien avoir de vif ni d'attachant, et la faiblesse du plan

Bibl. UNIV. GENT
Digitized by Google

a dû tourner au préjudice du style. En effet, l'éloquence tire sa force des raisons qui l'appuient et des situations qui la développent. C'est en les approfondissant qu'on trouve un style vrai, naturel et pathétique; mais lorsque cette éloquence des choses vient à manquer, on a recours à la pompe des mots, et on tombe dans la déclamation.

Le défaut continuel de Stace n'a pas d'autre principe, et s'il écrit avec emphase, c'est qu'aucune partie de son poëme n'est conçue avec netteté, ni motivée avec jugement. Il veut couvrir la faiblesse des idées de l'éclat des expressions, au lieu de chercher la force du style dans celle des pensées. Thétis ne sait ce qu'elle veut; elle regrette de n'avoir pas noyé Pâris dans son premier voyage. Elle pourrait le faire encore, et épargner bien des maux à la Grèce, mais elle juge que cette vengeance est inutile, parce que le crime est consommé; et cependant elle va prier Neptune de lui accorder une tempête, *unam hyemem.*

Quand Pâris par le crime entraîné vers Micène,
Osa souiller les flots dont je suis souveraine,
Je pouvais, poursuivant ses vaisseaux ravisseurs,
Grossissant mon courroux du courroux de mes sœurs,
L'accabler, engloutir sous l'onde vengeresse,
Et son crime, et les maux que prévoit ma tendresse.
Maintenant même..... Hélas! le crime est consommé,
Et déjà ton flambeau, Vengeance, est allumé!
N'importe, recourons aux filles de Nérée, etc.

Il me semble que cette passion est extrêmement froide, parce que ce désordre d'idées n'est pas autorisé par la situation. Le poète a repris les événemens de si haut, que le malheur prévu par Thétis paraît encore éloigné. Les Grecs pensent si peu à demander Achille, qu'ils ne songent pas même à la guerre. L'enlèvement d'Hélène est à peine connu dans le palais de Ménélas. Une situation si peu pressante demandait des réflexions sages plutôt qu'une douleur immodérée dans

Digitized by Google

laquelle le lecteur ne saurait entrer. De même, lorsque Thétis conçoit le projet d'enlever son fils des mains du Centaure, et de le transporter à Scyros, au lieu de la représenter

Sombre, et d'un grand projet fatigant sa pensée,

ce qui annonce de l'affectation, il eût mieux valu lui donner une tristesse raisonnable, et un projet plus noble que celui qu'elle exécute.

Tous ces defauts tiennent, en grande partie, à la mauvaise constitution du plan. M. Luce, dans le dessein qu'il s'est proposé, n'a pu corriger et embellir que des détails. Il a soutenu quelquefois la conduite des personnages par des motifs plus sensés ou plus décens. Il a fait entrer plus de morale dans l'éducation d'Achille, ce qui forme quelque disparate avec les idées sauvages de Staee. Mais, d'ailleurs, il faut le regarder comme un traducteur exact, qui retrace naïvement les beautés et les défauts de son modèle; et c'est ce dont on achevera de se convaincre dans l'examen de la partie descriptive et dramatique, qui mérite l'attention des connaisseurs.

CH. D.

---

*Oreste*, poëme en douze chants; par *Pierre Dumesnil*. Un vol. in-8°. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 cent. par la poste. A Rouen, chez la veuve *Pierre Dumesnil* et fils; et à Paris, chez *Bossange*, *Masson* et *Besson*, imprimeurs-libraires, rue de Tournon, n°. 1133; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, vis-à-vis le petit portail de l'église.

LES *Elémens de Littérature* de Marmontel présentent souvent des aperçus nouveaux; quelques questions de



Digitized by Google

critique et de goût y sont traitées à fond ; le ton qui règne dans cet ouvrage est d'ailleurs noble et décent, et quelquefois l'auteur a l'art d'embellir ses préceptes par des traits intéressans ou curieux, des rapprochemens heureusement amenés, et des exemples bien choisis. Quoique, sous presque tous les rapports, ce livre soit très-inférieur au *Cours de Littérature* de M. de La Harpe ; quoique l'ordre alphabétique que l'on y a suivi répande une confusion qui met le lecteur dans l'impossibilité de l'étudier de suite, cependant il offre aux amateurs de la littérature des sujets utiles de méditation. S'ils ont assez de goût et d'instruction pour se prémunir contre les paradoxes trop fréquens qui s'y trouvent, ils pourront profiter, soit en s'exerçant à combattre ces paradoxes, soit en s'enrichissant des idées saines que des études profondes et une longue expérience avaient données à l'auteur. Ce jugement, qui paraît adopté aujourd'hui par tous les bons littérateurs, suffit pour montrer que les *Elémens de Littérature* ne doivent pas être un livre classique : il faut avoir le goût formé pour les lire sans danger. Il est si commode à un poète de s'affranchir des règles qu'il croit trop sévères, en partageant l'opinion de Marmontel, qui regarde Boileau *comme un critique sans goût ;* cette seule erreur peut avoir une influence si dangereuse sur les lettres, que l'on ne saurait trop recommander à un jeune homme de n'étudier Marmontel qu'après avoir acquis des idées justes sur les différentes parties de l'art d'inventer et d'écrire. Ces observations préliminaires ne paraîtront point déplacées, puisque Marmontel a donné à M. Dumesnil la première idée de son ouvrage : quoique le poète ne l'avoue pas dans sa préface, on verra bientôt qu'il ne peut s'élever aucun doute à cet égard.

Marmontel, dans la partie de son livre où il traite de

Digitized by Google

l'*action*, compare l'action d'un poëme épique avec celle d'une tragédie. Remarquant plusieurs rapports entre ces deux sortes d'ouvrages, il conclut assez mal-à-propos que toute épopée peut être transformée en tragédie, et toute tragédie en épopée : cette idée tirée d'Aristote, n'en est pas plus juste. On sent, au premier coup d'œil, le danger de la méthode trop familière aux critiques de soumettre aux mêmes règles générales les productions les moins analogues entr'elles. En effet, le *Paradis perdu* de Milton pourrait-il fournir un sujet de tragédie? *Cinna*, *Britannicus*, pourraient-ils être changés en épopée? S'il n'y a pas autant de différence entre quelques autres poëmes et quelques tragédies, il n'en est pas moins vrai que l'essence de ces deux sortes d'ouvrages n'est point la même, et que les moyens ne se ressemblent nullement. Un épisode de Virgile a fourni le sujet d'une tragédie; mais qui s'est jamais avisé de mettre l'*Enéide* au théâtre? L'*Iliade* et l'*Odyssée* présentaient moins de difficultés; cependant il ne reste des imitations qui en ont été faites, que deux tragédies du troisième ordre, *Pénélope*, de l'abbé Genest, et *Briseis* de Poinsinet de Syvri. Les tragiques grecs et nos grands maîtres n'eurent jamais l'idée de transformer en tragédies ces deux poëmes; ils se contentaient d'en prendre quelques épisodes. « Mes ouvrages, disait Eschyle, » ne sont que des reliefs des festins d'Homère. »

Marmontel voulut donner un exemple à l'appui de son opinion : assez embarrassé de trouver une tragédie ancienne qui pût devenir le sujet d'une épopée, il choisit *Iphigénie en Tauride*, qui, en effet, offre à l'imagination des développemens épiques. Sans s'arrêter au caractère du héros qui, toujours agité par les furies, peut exciter l'intérêt pendant la courte durée du spectacle, mais qui devient fatigant s'il est développé dans un long poëme, il



Digitized by Google

ne songea qu'à la fable, dont il s'amusa à disposer l'action. Il était probablement loin de penser qu'un jeune homme prendrait au sérieux ce jeu d'esprit, et qu'un paradoxe peu réfléchi produirait un poëme d'*Oreste*. Voici le plan tracé par Marmontel ; nous verrons ensuite les modifications que M. Dumesnil a cru devoir y faire.

« Oreste, couvert du sang de sa mère et poursuivi par » les Euménides, cherche un refuge dans le Temple » d'Apollon, de ce dieu qui l'a poussé au crime. Il em- » brasse son autel, l'implore, lui offre un sacrifice, et » l'oracle interrogé lui ordonne, pour expiation, d'aller » enlever la statue de Diane profanée dans la Tauride. » Oreste prend congé d'Electre; il ne veut pas que Pylade » le suive; Pylade ne veut point l'abandonner. Ce jeune » prince quitte un père accablé de vieillesse, dont il est » l'appui, une mère tendre dont il fait les délices, et qui » tous deux l'encouragent, en le baignant de larmes, à » suivre un ami malheureux. Oreste présent à leurs adieux, » se sent déchirer le cœur aux noms de fils, de père et de » mère. Il s'embarque avec son ami; et si le petit voyage » d'Ulysse et d'Enée est traversé par tant d'obstacles, » quelles ressources n'a pas ici le poète pour varier celui » d'Oreste ! Qu'on s'imagine seulement qu'il s'embarque » à ce même port de l'Aulide où l'on croit que sa sœur » a été immolée ; qu'il traverse la mer Egée, où son père » et tous les héros de la Grèce ont été si long-temps le » jouet des ondes ; qu'il la parcourt à la vue de Scyros, » où l'on avait caché le jeune Achille; à la vue de Lemnos, » où Philoctète avait été abandonné ; à la vue de Lesbos, » où les Grecs avaient commencé de signaler leur ven- » geance ; à la vue du rivage de Troie, dont la cendre » fume encore. Quelle carrière pour le génie du poète !

» Aux incidens naturels qui peuvent retarder tour-à-

Digitized by Google

» tour et favoriser l'entreprise d'Oreste, ajoutez la haine » des Dieux ennemis du sang d'Agamemnon, la faveur » des Dieux qui le protègent, les Furies attachées aux » pas d'Oreste, et qui viennent l'agiter toutes les fois » qu'il veut s'oublier dans les plaisirs ou dans le repos : » tous ces agens surnaturels vont mêler à l'action du poëme » un merveilleux déjà fondé sur la vérité relative, et adopté » par l'opinion. Cependant Thoas, épouvanté par la voix » des Dieux, qui lui annonce qu'un étranger lui arrachera » le sceptre et la vie, Thoas ordonne que tous ceux que » leur mauvais sort ou leurs mauvais desseins amèneront » dans la Tauride soient immolés sur l'autel de Diane. » Iphigénie en est la prêtresse; elle a horreur de ces sacri- » fices, et, après avoir employé tout ce que l'humanité » a de plus tendre, et la religion de plus touchant pour » fléchir l'ame du tyran : « Non, lui dit-elle, Diane n'est » point une divinité sanguinaire; et qui le sait mieux que » moi ? » Alors elle lui raconte comment, destinée elle- » même à être immolée sur son autel, elle en a été enle- » vée par cette divinité bienfaisante. « Jugez, conclut Iphi- » génie, si Diane se plairait à voir couler un sang qu'elle » ne demande pas, puisqu'elle n'a pu voir répandre le sang » qu'elle avait demandé par la voix même des oracles. » » Le tyran persiste. Oreste et Pylade abordent dans ses » états : ils sont arrêtés, conduits à l'autel, et le poëme » est terminé par la tragédie d'Euripide, dont je n'ai fait » jusqu'ici que développer l'avant-scène. »

Ce plan a quelque chose de séduisant au premier coup d'œil; M. Dumesnil ne s'en est presque point écarté. Il est à regretter qu'avec un bon esprit, des connaissances étendues, un goût nourri de la lecture des anciens, et quelquefois du talent poétique, il ait consacré un temps précieux à la composition de ce poëme, dont le sujet sera



Digitized by Google

toujours défectueux quelles que soient les corrections que l'on veuille faire aux détails. La critique, sans rien perdre de sa sévérité, doit des égards aux auteurs qui joignent à une instruction solide d'heureuses dispositions, qui ne se livrent point à des conceptions monstrueuses, et qui s'égarent en croyant suivre de bonnes routes : ce n'est point indulgence, c'est justice. M. Dumesnil nous a paru mériter ces égards; ainsi, nous lui proposerons des observations qu'il regardera probablement comme une preuve de notre estime pour lui.

Nous avons déjà remarqué qu'Oreste n'était point un personnage épique. Les remords qui le tourmentent deviennent monotones pour peu qu'ils soient prolongés : dans la tragédie même on a soin de n'exposer Oreste que quelques momens dans ce terrible état. Or, peut-on espérer que ce personnage intéressera quand il sera le héros d'un poëme de douze mille vers, quand il sera toujours en scène, quand aucun épisode ne pourra varier sa situation? Les acteurs secondaires, à l'exception de Pylade et d'Electre, sont obscurs : le poète cherche en vain à leur donner de la consistance, ils n'attachent point le lecteur. Quand Virgile peignit, dans ses derniers livres, des personnages auxquels les critiques modernes ont fait le même reproche, il travaillait pour les Romains, auxquels ces personnages étaient probablement connus.

Le merveilleux de ce poëme ne produit et ne peut produire aucune illusion. Ainsi que nous l'avons observé dans un de nos précédens numéros, l'effet du merveilleux dans l'épopée, tient à la croyance que le poète paraît y attacher. Il faut qu'il soit séduit, pour séduire les autres. Si, par la situation où il se trouve, par la religion dans laquelle il a été élevé, par le pays où il est né, il est impossible de supposer qu'il croie aux ressorts surnaturels

Digitized by Google

dont il se sert, quels que soient ses talens poétiques, il ne fera jamais un heureux usage du merveilleux. Remarquez que tous les chefs-d'œuvre de la poésie épique viennent à l'appui de cette opinion; il suffit de rappeler le merveilleux des poëmes d'Homère, de Virgile, du Tasse et de Milton; toujours il est puisé dans les opinions, les mœurs et le culte des peuples dont les poètes faisaient partie. En partant de ce principe incontestable, M. Dumesnil a-t-il pu se flatter d'intéresser à l'assemblée des Dieux, présidée par Jupiter, à la rivalité de Junon et de Vénus, et même à la déesse de l'Amitié, qu'il prend sur lui de faire entrer parmi les divinités de la fable? Quand même il chercherait à faire supposer que son ouvrage n'est qu'une imitation des anciens, comment concilier cette supposition avec quelques comparaisons où il parle des phénonèmes de la Guyanne? Ces réflexions générales nous mènent à l'examen détaillé du plan de l'ouvrage.

Le poëme s'ouvre par un conseil des Dieux : Vénus parle contre Oreste; l'Amitié plaide pour lui. Jupiter fait espérer que les maux du héros finiront. Oreste consulte l'ombre de son père; elle lui conseille d'aller recevoir l'oracle d'Apollon. Il part suivi de Pylade, et il est témoin des jeux que l'on célèbre en l'honneur du dieu. Cet épisode est une bien faible imitation du cinquième livre de *l'Enéide :* cependant l'action ne languit pas trop; Oreste voit Pyrrhus, qui bientôt sera son rival; Pylade devient amoureux d'Euthésille, l'une des jeunes filles qui disputent le prix de la course. L'oracle d'Apollon ordonne à Oreste d'aller en Tauride, pour enlever la statue de Diane. Il lui promet qu'à cette action est attaché le terme de ses souffrances. Les deux amis, avant d'entreprendre ce long voyage, vont faire leurs adieux à Strophius, père de Pylade. L'aspect d'une famille parfaitement unie renou-

Digitized by Google

velle les douleurs d'Oreste : en voyant la mère de son ami, il se rappelle la sienne. Cette idée vraiment dramatique est de Marmontel ; M. Dumesnil l'a fort bien rendue. Oreste ne veut point que Pylade le suive : dévouement de ce fidèle ami. Cette scène est pathétique, nous en citerons un fragment à la fin de cet article. Oreste et Pylade s'embarquent. Alecton, indignée de voir sa victime moins agitée, veut lui susciter une tempête ; mais Neptune ne partage point sa haine : cependant, comme il faut remplir les arrêts du Destin, il fait naître un faible orage qui ne peut être d'aucun danger pour les héros. Ce ressort est d'autant plus imparfait, qu'il n'inspire point d'inquiétude au lecteur. Pendant cet orage, les deux amis voient une barque prête à périr ; ils volent à son secours. Il se trouve qu'ils sauvent quatre jeunes filles dont l'une est cette Euthésille, aimée de Pylade. Le roi son père ne manque pas d'accueillir les héros ; mais Alecton, toujours acharnée à persécuter Oreste, prend la figure d'un vieillard et lui annonce qu'Hermione, qu'il aima autrefois, est prête à épouser Pyrrhus. L'amour renaît dans le cœur du héros ; il part pour l'Epire avec Pylade.

Jusqu'ici M. Dumesnil a suivi assez exactement le plan de Marmontel ; il s'en écarte pour un épisode qui n'est que la parodie de l'*Andromaque* de Racine. La seule différence consiste en ce que ce n'est point Oreste qui tue Pyrrhus ; Hermione l'assassine dans le temple. On ne peut s'empêcher d'en convenir, rien n'est plus absurde que cette conception. Par égard pour le jeune poète, nous ne rapprocherons point ses vers de ceux de Racine. Il est étonnant qu'avec tant de modestie, il ait pu concevoir l'espérance de soutenir une pareille lutte.

Les deux amis reviennent chez le père d'Euthésille. L'amour de cette jeune princesse pour Pylade s'est accru ;

Digitized by Google

comme Didon, elle confie cet amour à sa sœur. Vénus engage son fils à empêcher que Pylade ne suive Oreste; le dieu obéit; mais l'amitié soutient Pylade, il part avec son ami. Ici le poète se rapproche du plan de Marmontel; il peint les différens pays où les héros s'arrêtent; le tableau de Troie est très-poétique. Oreste remarque les lieux où les chefs des Grecs étaient campés. Cela rappelle ces beaux vers de Virgile :

*Panduntur portæ, juvat ire, et Dorica castra*
*Desertosque videre locos, litusque relictum.*
*Hic Dolopum manus, hic sævus tendebat Achilles;*
*Classibus hic locus; hic acies certare solebant.*

Cependant Alecton va chez Pluton pour trouver de nouveaux moyens de tourmenter Oreste. Le poète fait une description de l'Enfer absolument sans effet, puisque le héros n'y a aucune part. Une nouvelle tempête s'élève, et les deux amis cherchent un asile dans le pays des Amazones. Pendant leur sommeil, ils sont arrêtés; d'anciennes haines se réveillent; on veut les faire mourir; le grand conseil est assemblé pour décider leur sort. Alecton transformée en Amazone plaide contr'eux; une jeune fille inspirée par l'amitié parle en leur faveur; on prend la résolution assez singulière de les envoyer chez les Sarmates. Cet épisode n'est point héroïque; un sénat de femmes prête trop au ridicule; les plaidoyers d'ailleurs manquent d'éloquence. Oreste et Pylade arrivés chez les Sarmates, font des prodiges de valeur; ils délivrent le pays d'une invasion des Méotes, autre peuple barbare. Cela rappelle les exploits de Télémaque lorsqu'il sauve le roi Acoste. Les Sarmates reconnaissans conduisent les deux amis en Tauride. Par malheur un de leurs chefs jaloux d'Oreste le dénonce à Thoas. Il est arrêté avec Pylade; on les destine au sacrifice. Là le poète suit les combinaisons de la tragédie de

Digitized by Google

Guimond de la Touche ; seulement il recule la reconnaissance jusqu'au moment où Oreste est à l'autel. Le héros s'écrie alors : C'est ainsi que périt Iphigénie. Ce mouvement tiré des anciens est plus propre à l'épopée qu'une scène longuement filée. Les égards que nous devons à M. Dumesnil nous empêchent encore de comparer les scènes de son dernier chant avec celles de Guimond de la Touche ; il y a dans ces dernières beaucoup plus de chaleur et d'enthousiasme.

On voit que la fable de ce poëme n'est point heureusement conçue ; le récit n'est pas assez rapide, les événemens rentrent trop dans la classe ordinaire des anciennes conceptions épiques, et l'idée de fondre dans le sujet deux tragédies françaises très-connues, détruit absolument l'intérêt que l'ouvrage pourrait inspirer. Ce dernier défaut est le plus grave : au lieu de se laisser entraîner par l'imagination du poète, on se sent involontairement porté à faire des rapprochemens qui lui sont défavorables, et l'esprit de critique remplace le desir d'être ému. Il nous semble que M. Dumesnil aurait beaucoup mieux fait de suivre de point en point le plan de Marmontel ; son ouvrage aurait été plus court et plus intéressant. Ayant prouvé en commençant que l'académicien s'était trompé dans son système, nous n'avons pas besoin d'observer que son disciple a dû pousser l'erreur plus loin : tel est l'effet des mauvais principes en tout genre ; ceux qui les appliquent enchérissent toujours sur ceux qui les ont posés.

Le style de l'auteur n'est pas encore formé ; mais du moins il ne présente aucune trace de mauvais goût. Ses idées sont naturelles, ses expressions ne sont pas recherchées ; son plus grand défaut est de multiplier les épithètes et de délayer ses pensées dans une abondance de mots. Ce défaut se fait sentir même dans ses morceaux les

Digitized by Google

plus soignés. Nous avons promis d'en citer quelques-uns.

Oreste tourmenté par ses remords, teint du sang de sa mère, arrive à la cour de Strophius; tout y est calme, tout y porte l'empreinte de la vertu et du bonheur :

Strophius, rajeuni par son impatience,
Aux portes du palais, au devant d'eux s'avance,
. . . . . .
La prudente Anaxis, son épouse fidelle
Sent tressaillir d'amour son ame maternelle;
Et, pour courir plutôt les embrasser tous deux,
Elle laisse tomber le tissu merveilleux
Où, par un art divin, son aiguille savante
De la triste Procris traçait la mort sanglante.
De son généreux fils l'aimable et tendre sœur,
Myrthé, de ses vieux ans la gloire et le bonheur,
Myrthé vient sur ses pas. La main de la nature
De ses touchans attraits a formé la parure;
Elle brille, semblable à la naissante fleur
Qu'aux vallons de Tempé, dans l'ombre et la fraîcheur,
Par son souffle fécond le zéphir fait éclore;
Son cœur est aussi pur qu'un rayon de l'aurore,
Et son cœur tout entier respire dans ses yeux :
On sent à son aspect un charme impérieux
Qui frappe, attire, émeut, ravit l'ame éperdue.
L'innocence sourit sur sa bouche ingénue;
Et quoique aucun attrait ne manque à sa beauté,
Elle paraît plus belle encor de sa bonté.
Sans doute, c'est ainsi qu'à l'œil discret du sage
Dans la profonde paix d'un tranquille bocage,
La vertu quelquefois a daigné se montrer
Pour adoucir ses maux, l'instruire et l'éclairer.

Il y a bien quelques taches dans ce tableau; mais on y trouve de la grace et de l'élégance. Oreste s'oppose à ce que Pylade quitte la cour de son père; il veut aller seul en Tauride enlever la statue. Pylade lui rappelle leur amitié qui a commencé dès l'enfance, et lui exprime son dévouement.

Eh! qu'importe la mort, si nous mourons ensemble?

Bibl... GENT

S'écrie avec douleur Pylade transporté.
Mais par tes noirs remords ton esprit agité,
Se fait de l'avenir une trompeuse image.
La mort ne t'attend pas dans ce noble voyage;
Et la gloire déjà moissonnant des lauriers,
Te prépare le prix de tes exploits guerriers.
Conduite par le ciel, ta généreuse audace
D'un culte sacrilége abolira la trace;
Et le tyran farouche, à tes pieds abattu,
Expiera ses forfaits. Cher Oreste, veux-tu
Réserver pour toi seul l'honneur de la victoire,
Et me ravir la part d'une si belle gloire?
Apollon l'a prédit; de menaçans dangers
Attendent ta valeur sur ces bords étrangers.
Peut-être je pourrais, cédant à ta prière,
Te laisser sans regret la gloire toute entière:
C'est sur-tout des dangers que ma tendre amitié
Réclame en ce moment l'honorable moitié.
Lorsqu'aux jours fortunés de notre adolescence,
Des dieux de l'univers attestant la puissance,
J'ai juré devant eux que jusques à la mort,
Le sort de ton ami serait joint à ton sort,
Ai-je donc seulement juré que ta fortune
Dans la prospérité me deviendrait commune;
Et dès qu'il faut combattre un destin ennemi,
Pylade cesse-t-il d'être alors ton ami?

Il y a du mouvement et de la chaleur dans ces vers. Les épithètes y sont moins prodiguées que dans la tirade précédente. Cela prouve qu'en resserrant un peu ses idées, le poète serait en état de peindre les passions.

Les observations que nous avons faites, et les morceaux que nous avons cités, nous semblent suffire pour motiver notre jugement sur le poëme d'Oreste. On voit que cet ouvrage, quelque défectueux qu'il soit, donne des espérances. L'enthousiasme de la jeunesse, la solitude, le défaut de conseils, ont maintenu le poète dans la route qu'il avoit trop légèrement embrassée; mais il est à croire que cette épreuve ne servira qu'à épurer son

Digitized by Google

goût et mûrir son expérience : ayant lutté long-temps contre un sujet ingrat, il s'est habitué de bonne heure à la méditation et au travail. On doit penser qu'il pourra obtenir des succès dans la carrière des lettres, s'il est désormais plus heureux sur le choix d'un sujet, et s'il se consacre à un genre plus proportionné à ses forces.

P.

## TRADUCTION LIBRE

### DE LA BALLADE DU MINISTRE DE WAKEFIELD.

— « HABITANT de ce vallon solitaire, bon ermite, » détourne-toi et guide mes pas vers ce flambeau hospi- » talier, dont la lumière bienfaisante éclaire la base le » coteau. — Abandonné, égaré, j'avance, d'un pas lent, » et mal assuré, dans ces déserts qui semblent se perpé- » tuer devant moi. »

— « Cesse, cesse, ô mon fils, répond l'ermite, de » vouloir pénétrer l'obscurité dangereuse. Cette lumière » est un fantôme perfide qui fuit devant toi et qui te con- » duit à ta perte. — Ici, ma porte est ouverte à l'enfant » du besoin, errant et sans asile; et quoique ma portion » soit bien mince, je la lui offre de bon cœur. — Suis- » moi donc; viens, et partage librement ce que ma cellule » peut fournir : une natte de joncs, un repas frugal, » ma bénédiction, mon repos. — De nombreux trou- » peaux errent en liberté dans ce vallon; je n'abrège » point le cours de leur innocente vie. L'Etre souverain » qui daigne avoir pitié de moi, m'a appris à avoir pitié » d'eux. — Cette colline fertile fournit à mes simples » repas : chaque jour j'en rapporte des fruits et des ra- » cines, et de l'eau d'une source voisine. — Viens donc,

Digitized by Google

» ô pélerin, viens, et dépose un moment tes soucis. » Les soins, hélas! dont la terre est l'objet, sont bien » faux. L'homme, ici-bas, n'a besoin que de peu, et n'a » besoin que pour bien peu de temps. »

Telles que la tendre rosée qui descend du ciel pour féconder la terre, ainsi ces douces paroles sortent de la bouche de l'ermite. Le modeste étranger le salue avec reconnaissance et le suit à sa cellule. — Cette demeure solitaire est située au fond d'un bois épais. C'est un asile toujours ouvert au voyageur indigent, et à l'étranger égaré. — Sous cet humble toit, d'abondantes provisions ne réclament point les soins d'un maître assidu.... Mais déjà le loquet, pressé légèrement, a ouvert la porte au couple innocent. — Tandis que de tous côtés les laboureurs quittent les champs pour jouir du repos du soir, l'ermite garnit son petit foyer, et cherche à égayer son hôte pensif.— Il vide sa corbeille, étale sa provision de végétaux, les serre gaiement, et sourit. Et versé dans la science des fables, il cherche par ses récits à abréger les heures languissantes. — Sa gaieté sympathique se communique à ce qui l'environne. Le chat commence ses jolis tours; le grillon gazouille dans le foyer, et le fagot pétille en se consumant. — Rien cependant ne pouvait charmer les ennuis du jeune étranger; son cœur était oppressé par la douleur; et ses pleurs long-temps retenus commencèrent enfin à couler. — L'ermite compatissant s'en aperçut bientôt, et agité du desir de le soulager : « Infortuné » jeune homme, dit-il, quelle est la cause de ces cuisans » chagrins? T'a-t-on forcé de quitter un séjour plus » agréable? Une amitié sans retour, un amour dédaigné, » affligent-ils ton cœur? — Hélas! les jouissances que la » fortune procure sont bien frivoles et passagères! Ceux » qui les prisent sont encore plus frivoles qu'elles. —

» Qu'est-ce

Digitized by Google

» Qu'est-ce que l'amitié ? Un vain nom, un charme avec
» lequel on nous endort. C'est une ombre fidelle à suivre
» la gloire et les richesses, mais qui abandonne le malheu-
» reux à ses pleurs. — Et l'amour ? c'est un mot encore
» plus vide de sens. L'orgueilleuse beauté s'en fait un jeu.
» Il est inconnu sur la terre, ou du moins il s'est réfugié
» dans le nid des tourterelles. Mais, tendre jeune homme,
» la honte t'empêche de me confier tes douleurs; c'est
» elle qui déguise ton sexe. » Tandis qu'il parlait, une rougeur imprévue trahit son hôte malheureux. — Ravi d'étonnement et d'admiration, l'ermite découvre de nouvelles beautés qui sourient agréablement à sa vue, semblables aux couleurs de l'étoile du matin, aussi brillantes, mais aussi vîte effacées. Le regard honteux et baissé, le sein palpitant de l'aimable étranger alarment vivement l'ermite; enfin une fille charmante s'offre à ses yeux attendris. « Ah ! pardonne, s'écrie-t-elle, à l'audacieuse
» étrangère, à la fille malheureuse et abandonnée, dont
» les pieds profanes ont souillé ta demeure, le sanc-
» tuaire de Dieu même. — Permets à une femme égarée
» par l'amour, qui ne cherchant que le repos, n'a pour
» accompagner ses pas que le désespoir, permets-lui de
» partager ta pitié. — Mon père vivait sur les bords de
» la Tyne; il était riche. Sa fortune m'était destinée, car
» il n'avait que moi. — De nombreux prétendans se pré-
» sentèrent pour m'arracher de ses bras. Ils me louaient
» des charmes qu'ils m'attribuaient; il ressentaient ou
» feignaient de l'amour. — A chaque instant une troupe
» mercenaire s'efforçait de me séduire par des offres fas-
» tueuses. Le jeune Edwin fléchit comme les autres;
» mais il ne me parla jamais d'amour. — Toujours simple
» et sans faste, il n'avait ni richesse, ni pouvoir. La
» sagesse, la vertu, étaient ses seuls biens; mais pour



Digitized by Google

» moi, c'était tout. — Cette fleur qu'un matin voit » éclore, cette rosée que le ciel nous envoie, ne sont pas » plus purs que son cœur. — La fleur et la rosée n'ont » qu'un éclat périssable et passager. Leur charme, hélas ! » étaient les siens; mais leur constance était la mienne. » — J'affectai les airs de la légéreté, je feignis de l'in- » différence; et tandis que sa passion touchait mon cœur, » je triomphais de ses tourmens. — Enfin, rebuté par mes » dédains, il m'abandonne à mon orgueil. Il choisit une » solitude éloignée, où il alla mourir en secret. — Ma » faute est bien punie par la douleur qui m'opresse, et » bientôt ma mort le vengera pleinement. Je cherche la » solitude qu'il avait choisie et la tombe qui renferme ses » cendres. — Dans mon désespoir, abandonnée et oubliée » de l'univers, je m'assiérai sur son tombeau et j'y » mourrai. Ce fut pour moi qu'Edwin quitta la vie, je » veux pour lui la quitter à mon tour. »

— « Empêche-le, ô ciel ! » s'écria l'ermite, et en même-temps il la pressa contre son sein. La belle se retourne, l'œil sévère et menaçant..... C'était Edwin qu'i la serrait dans ses bras. — « Regarde, ô mon Angelina, regarde aimable et chère amante. Vois ton Edwin que tu croyais perdu, vois-le rendu à l'amour et à toi. Ah! laisse-moi te presser sur mon cœur; que tes chagrins désormais s'évanouissent. Oh ! ma vie, ô toi qui me tiens lieu de tout ! jamais, non jamais nous ne serons séparés. — De ce moment réunis jusqu'à la mort, nous ne vivrons que pour nous aimer. Ce soupir que pousse ton cœur brise celui de ton tendre et fidèle Edwin.

O. c.

Digitized by Google

Nous avons souvent eu occasion de parler, dans ce Journal, *du Dictionnaire de la Fable*, de M. Noël (1). Jamais ouvrage d'érudition n'a eu un succès plus complet, plus rapide, et sur-tout plus mérité. Ce service rendu aux arts et aux lettres, est d'autant plus grand, que l'auteur n'avait de modèle dans aucune des langues de l'Europe; et cependant, dès la seconde édition, M. Noël a porté cet ouvrage à un degré de perfection qui ne laisse plus rien à desirer, même aux hommes les plus instruits dans cette matière. Mais plus *la Mythologie universelle* est complète, moins elle est propre a être mise entre les mains des enfans. Chacun en comprend assez les raisons. Chompré restait donc en possession de leur donner les premières notions de la Mythologie grecque et romaine. Tout le monde sentait la nécessité d'un ouvrage du même genre que le sien, mais plus étendu et plus approfondi: c'était peut-être le seul livre élémentaire que l'Université de Paris eût laissé à faire, ou plutôt à refaire. M. Noël, un des professeurs dont les talens et les succès ont le plus honoré les dernières années de cette école célèbre, n'a pas voulu abandonner à d'autres un travail que personne ne pouvait faire aussi bien que l'auteur *du Dictionnaire de la Fable*. Son nouvel ouvrage paraît depuis quelques jours, sous le titre d'*Abrégé de la Mythologie Universelle* (2). Destiné à faciliter aux

(1) *Dictionnaire de la Fable* ou Mythologie grecque, latine, égyptienne, celtique, persane, syriaque, indienne, chinoise, mahométane, rabbinique, slavone, scandinave africaine, américaine, iconologique, etc.; par Fr. Noël, inspecteur-général de l'instruction publique. Deux volumes in-8° de 800 pages chacun, imprimés en petit-texte, sur deux colonnes, et ornés d'une figure allégorique gravée d'après le dessein de Girodet.

(1) *Abrégé de la Mythologie universelle*, ou Dictionnaire de la



Digitized by Google

jeunes gens l'intelligence des auteurs classiques, cet *Abrégé* ne pouvait pas contenir une aussi grande variété de Mythologie que le Grand Dictionnaire. D'ailleurs, cette variété eût augmenté le prix et le volume. Les fables égyptiennes, sut-tout les fables grecques et romaines, devaient donc en composer la principale partie. Cependant, chaque Mythologie offre des Divinités dont il n'est permis d'ignorer, ni les noms, ni les attributions. Tels sont, par exemple, Brahma, Shiva, Wisnou, dans l'Inde; Odin, Thor, etc., dans l'Olympe Scandinave; Swétowid, etc., chez les Slavons. Tels sont encore les législateurs déifiés par différentes nations polythéistes. « Je me suis donc attaché, dit M. Noël dans sa préface, à n'omettre aucun » des personnages qui jouent un grand rôle dans ces » diverses Mythologies; et c'est une des additions qui distinguent cet *Abrégé* de tous les autres du même genre. » J'ai conservé à l'*Iconologie*, la part qu'elle réclamait, » mais d'après les mêmes principes d'abréviation et de » réduction; et l'on trouvera peut-être qu'une critique » sévère a présidé au choix des articles que j'ai cru devoir » admettre. C'est dans les mêmes vues que j'ai soigneusement rapporté tout ce qui tient au culte et aux » usages religieux des anciens, comme faisant le complément nécessaire d'un Dictionnaire de la Fable, et » pouvant, sous ce rapport, suppléer au défaut d'un » *Dictionnaire d'Antiquités.* » Cette courte citation et le

---

Fable adopté par la commission des ouvrages classiques, pour les Lycées et les Ecoles secondaires, par Fr. Noël; avec cette épigraphe:

*Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.*

PHÈDRE, liv. III, fab. 17.

Un fort volume in-12, petit-texte à deux colonnes. Prix: 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez le Normant, rue des Prêtres S. Germ.-l'Aux., n. 42.

Digitized by Google

peu de mots qui la précèdent, ne peuvent point faire apprécier, à sa juste valeur, toute l'étendue du nouveau bienfait dont l'instruction publique est redevable à M. Noël; mais ils suffisent pour faire sentir que le dictionnaire de Chompré ne peut point entrer en comparaison avec celui que nous annonçons, et dont nous parlerons avec plus de détails dans un prochain Numéro. *L'Abrégé de la Mythologie universelle* a, comme la seconde édition du grand Dictionnaire de la Fable, le mérite fort rare d'avoir été imprimé avec le plus grand soin.

## SPECTACLES.

### Théatre de l'Impératrice.
(Rue de Louvois.)

*La Réconciliation Normande*, comédie de *Dufresny*, remise au théâtre.

Cette remise n'avait point attiré la foule, et aurait eu encore bien moins de spectateurs, si le ballet d'*Achille à Scyros* n'eût fait refluer chez Picard une partie du trop plein de l'Opéra. Les théâtres, comme les livres, ont leurs destinées : *Habent sua fata.* Il y a quarante ans, on voyait

Un peuple de badauts
Abandonner Cinna pour courir aux Sabots.

Aujourd'hui c'est la *Lampe Merveilleuse* ou *le Désastre de Lisbonne* qui ont la vogue; et Dufresny, si gai, si original, n'attire personne. Sa gaieté n'est pas moins franche que celle de Regnard, mais l'art n'en règle pas toujours aussi bien les saillies et l'emploi. Elle est plus vive et plus naturelle que celle de Destouches, quoique l'au-



Digitized by Google

teur du *Glorieux* soit supérieur sous d'autres rapports, et que le génie de son rival succombe quelquefois sous le fardeau d'un long drame.

On s'en apperçoit un peu dans la *Réconciliation Normande*, qui brille bien plus par les détails que par l'ensemble. L'intrigue se traîne avec quelque lenteur, et quelquefois se complique de manière qu'on a peine à en suivre le fil. C'est une lettre interceptée, ouverte, contre toute bienséance, et en quelque sorte contre le droit des gens, qui en hâte enfin la conclusion.

Je ne m'arrêterai guère sur le plan d'une comédie connue depuis près d'un siècle. Un frère et une sœur se détestent n'ont jamais pu s'entendre sur rien, et plaident l'un contre l'autre. L'un est comte; l'autre est marquise. Cependant un homme dont on parle beaucoup, et qui ne paraît point, est parvenu, en les trompant tous deux, à les engager à donner pour dot à leur nièce Angélique la terre qu'ils se disputent en justice; et tous deux, à l'insçu l'un de l'autre, ont promis la main d'Angélique à cet homme, qu'on appelle le marquis de Procinville, déterminé plaideur, de Falaise, transplanté au Mans, et ayant ainsi résidé dans les deux métropoles de la chicane. Une lettre qu'il écrivait au frère, et dont la sœur a effrontément rompu le cachet, apprend à celle-ci que ce normand, qu'elle croit dans ses intérêts, n'est qu'un fourbe. Le frère et la sœur, après bien des variations, donnent pouvoir à un arbitre de marier leur nièce comme il voudra. Il la donne à son amant, que la marquise a toujours cru être le sien. Le frère triomphe. La sœur furieuse finit par un trait de caractère. Mon seul soulagement, s'écrie-t-elle,

Sera de me livrer toute entière à la haine.

L'amant, la maîtresse, un chevalier qui prétend être gai, et ne le prouve que faiblement, agissent très-peu.

Digitized by Google

Le dernier devait épouser la tante, et ne l'épouse pas, on ne sait trop pour quelle raison : car, comme ce n'était pas l'inclination qui le déterminait, il n'aurait pas dû tenir compte d'un projet d'infidélité qui avait passé par la tête de la vieille folle.

Médiocre quant au plan, cette pièce fourmille de traits plaisans et comiques. Quelquefois le dialogue de Dufresny est si rapide qu'on a peine à le suivre, et qu'il en résulte un peu d'obscurité; quelquefois son vers trop brut, est pénible; mais son style est généralement agréable et pittoresque. Le tableau de la jeunesse tracé par la soubrette, entre mille autres exemples que je pourrais citer, me paraît justifier cet éloge.

J'admire la jeunesse et sa vivacité !
Passant toujours de l'une à l'autre extrémité,
De l'excessive crainte à l'espérance folle,
Parlant, parlant, parlant (1), puis perdant la parole;
Courant, courant, courant, puis s'arrêtant tout court;
En un seul jour aimant, et perdant son amour,
Pour un amant nouveau le retrouvant ensuite;
Voulant, ne voulant plus; sans règle, sans conduite,
Sans arrêt, sans raison; que de défauts elle a
Cette jeunesse ! On l'aime avec ces défauts-là.

Tout le monde connaît ce portrait si bien tracé du marquis chicaneur :

Ce monstre, moitié guerre et moitié procédure,
. . . . . maître clerc et breteur.
A Falaise, on l'a vu Marquis et Procureur.
Dans la ville du Mans il s'établit ensuite;
Là, les plus fins Manceaux admiraient sa conduite;
. . . . . .
Il achetait sous mains de petits procillons,

(1) Voltaire qui prenait par-tout, et de toutes mains, pourrait bien avoir pris ici l'idée de ce vers si plaisant qu'il fit contre l'abbé Trublet :

Il compilait, compilait, compilait.



Digitized by Google

Qu'il savait élever, nourrir de procédures;
Il les empâtait bien; et de ces nourritures
Il en tirait de bons et gros procès du Mans.

Sans jamais chercher à jouer sur le mot, Dufresny en a de très plaisans, et dont Regnard qui, comme on sait, excelle dans le comique d'expression, se serait fait honneur :

Son amour est tenace.
Quand l'amour une fois dans un vieux cœur se place,
Comme on l'y laisse en paix, il y reste long-temps.

Les caractères sont peints de main de maître dans cette pièce. Un rusé Normand se prescrit à lui-même la conduite qu'il doit tenir, et se dit :

Défiance sur-tout, ne disant oui, ni non;
Manœuvre plus obscure encor que le jargon.

C'est une remarque qu'ont pu faire tous ceux qui connaissent cette partie de la France, qu'on n'y prononce rarement un *oui* ni un *non* bien francs. A presque toutes les questions, on vous répond à la fois *oui* et *non*. L'habitude en est tellement contractée, qu'on prétend qu'une femme à qui son mari demandait en riant si elle lui avait toujours été fidelle, répondit machinalement *oui et non*. Ce n'est pas qu'il n'y ait de la franchise chez quelques Normands, mais la circonspection est plus commune dans ce pays-là.

La pièce a été jouée avec beaucoup d'ensemble par madame Molé, mademoiselle Molière et les frères Picard. Il m'a paru que les deux actrices se sont corrigées cette fois, l'une de ses explosions souvent trop bruyantes, l'autre d'une pétulance et d'une volubilité parfois excessive. Mademoiselle Molière a imaginé, dans une courte répartie, de contrefaire l'accent normand d'un des personnages, ce qui n'était ni attendu ni indiqué par son rôle. Cette heureuse idée a produit un effet singulier, et a reçu de justes applaudissemens.

Digitized by Google

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

*La Nouvelle Nouveauté*, de MM. *Moreau* et *Lafortelle*.

LES auteurs ont averti, dans un modeste couplet d'annonce, que l'idée de leur Vaudeville appartenait à Legrand :

Messieurs, pour venir après lui,
Nous avons notre politique ;
Car pour être neuf aujourd'hui,
Partout on imite l'antique.

Les pièces allégoriques et à tiroir nous ramènent doublement à l'enfance de l'art : on en fait peu de ce genre, et on a raison, car le spectateur ne saurait se faire illusion au point d'imaginer qu'il ait sous les yeux la folie, la raison, le temps. Ces êtres métaphysiques d'ailleurs sont nécessairement froids.

La *Nouveauté* de Legrand est une de ses plus jolies bagatelles. Nous l'avons vu jouer de notre temps avec succès. Nous ignorons pourquoi on ne la donne plus. Les mœurs et les ridicules qu'on y a peints n'ont pas vieilli. Plusieurs de ses traits ont été pillés et reproduits dans des comédies postérieures ; c'est là qu'on trouve cette plaisanterie tant répétée depuis : « Messieurs, dit Mercure aux amateurs de » nouveautés, ne manquez jamais la première représen- » tation d'une pièce ; on n'est pas toujours sûr d'en voir la » seconde. » Et *Lacascade*, qui veut faire des opéras sans paroles, tandis que la *Rimaille* n'y veut point de musique. Ce la Rimaille tient magasin de vers et vend des garnitures d'opéras. Ses vers ont un agrément, c'est qu'ils prêtent ; on les alonge, on les raccourcit à volonté. Si, par exemple,

Ruisseaux, coulez sans murmure,

paraît trop court, on l'alonge ainsi :

Coulez, coulans ruisseaux, murmurez sans murmure.

Là se trouve aussi une Claudine qui demande un visage nouveau, quoique le sien soit très-joli, parce que Colin,

Digitized by Google

depuis trois ans qu'ils sont mariés, dit qu'il l'a tant vu, tant vu, qu'il en est las, et voudrait qu'il fût fait comme celui de Colette. Le mot de Lucinde, *qui a tant vu le soleil*, a bien l'air d'un emprunt fait à l'auteur de *la Nouveauté* par celui de *l'Oracle*. On y voit encore que déjà, du temps de Legrand, il y a près de 80 ans, les chefs-d'œuvre de Molière, le *Tartufe* et le *Misantrope*, pour avoir été trop souvent joués, avaient amené la satiété, et qu'à toute force on voulait du nouveau, *n'en fût-il plus au monde*; enfin, que les actrices avaient, comme de nos jours, des factions et des cabales qui prenaient leurs noms.

Les auteurs de la *Nouvelle Nouveauté* n'ont pris à Legrand que son titre et son plan. Ils ont passé en revue des ridicules plus modernes ou des nouveautés plus fraîches, et ont mêlé partout l'éloge à la critique. C'est ainsi que les spectateurs, et ensuite les journalistes, ont traité aussi leur ouvrage. Il n'en est point, au reste, qu'il soit plus facile de corriger; il n'y a qu'à supprimer les scènes qui ont déplu. Comme aucune n'est essentielle, comme rien ne se tient dans ces pièces à tiroir, on y ajoute, on en retranche ce qu'on veut; on ne risque jamais d'en déranger l'ensemble.

La dispute des médecins *Tantpis* et *Tant mieux*, sur la salubrité ou l'insalubrité du Pont des Arts, aurait pu être plus piquante. L'un d'eux dit: « Lorsque tout le monde se » porte bien, les médecins sont malades. » Cette plaisanterie n'est rien moins qu'une *nouvelle nouveauté*. Mais ce qui l'amène est plus plaisant. *Tantpis* soutenant que cette promenade du pont est mortelle, l'autre répond avec humeur qu'elle n'est que trop salutaire. La scène de la femme auteur n'a pas réussi. Nous n'avons pas deviné à qui on en voulait. Le compliment adressé à madame de Genlis:

. . . On se souviendra long-temps
Des Souvenirs de Félicie,

Digitized by Google

a été trouvé plus vrai qu'ingénieux. Ce qui a été le plus goûté, c'est le contraste des mœurs de Paris, d'un quartier à l'autre;

Car passer l'eau dans cette ville,
C'est presque traverser les mers.

La Nouveauté demande si décidément on soupe ou si l'on ne soupe pas. « Il faut décider la question, répond un » interlocuteur; car j'ai été obligé de refuser un dîner à la » Chaussée d'Antin, parce que je sortais de souper au » Marais. »

Les Athénées ont été criblés d'épigrammes. Un entrepreneur de ces académies en miniature a long-temps balancé entre un établissement de cette espèce et celui d'une manufacture. Il se félicite du parti qu'il a pris. Il a un moyen de succès qui est infaillible, c'est de faire des procès à tous ceux qui oseront critiquer ce qu'on y dit ou ce qu'on y fait;

Car nos séances littéraires
Sont des prétextes pour danser.

Un petit maître se vante à la Nouveauté de l'extension qu'il donne à son empire. Il fait avec elle un travail sur tous les objets du domaine de cette divinité. Que ferons-nous de la danse, dit-elle? — Toujours la base de l'éducation, répond l'homme du jour.

Comme beaucoup d'autres, nous n'avons jamais pu deviner le mot de cette énigme, à l'occasion de mademoiselle Duchesnois:

Racine est un tuteur
Dont elle est la pupille.

On devait plutôt dire que Racine est un pupille dont elle est la tutrice, puisqu'on ajoute qu'on ne va voir jouer ses tragédies que pour mademoiselle Duchesnois, ce qui est un peu étrange. Une des dernières scènes est celle de la Cuisinière, se récriant sur ce qu'on a mis l'effigie de son maître,

Digitized by Google

qui aime beaucoup la table, à la porte de la salle à manger. « Quelle place, dit-elle, pour un gourmand ! »

Le Vaudeville est personnifié, et propose à la Nouveauté de l'épouser, en observant que ce sera un mariage d'inclination.

Les couplets qui terminent la pièce la terminent malheureusement. On les a trouvés trop nombreux, sans doute parce qu'ils ne sont pas assez saillans. Elle a néanmoins réussi, et, à notre avis, mérité son succès. Madame Belmont et mademoiselle Delille n'y ont pas nui. On les revoit avec un plaisir toujours nouveau ; et c'est toujours dans la dernière pièce qu'elle joue, que la première paraît plus fraîche et plus jolie.

---

## ANNONCES.

*Le Chansonnier des dames, ou les Etrennes de l'Amour*, orné d'une jolie gravure représentant les adieux de la duchesse de la Vallière prête à entrer aux Carmélites. Ce volume est le cinquième de la collection qui se trouve chez le même libraire. Le succès des premières années nous dispense de nous étendre sur cet ouvrage : nous dirons seulement qu'il est toujours composé des meilleures chansons qui ont paru dans l'année. A chaque page on rencontre les noms de MM. *Armand-Gouffé, Antignac, Dupaty, Favart, Legouvé, Millevoye, Radet, Ségur, Vernes*, mesdames *Montenclos* et *Perrière*, etc. Et nous pensons qu'il n'est pas d'étrennes plus agréable que le Chansonnier des dames. Un vol. in-18. Prix : 1 fr. et un fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Pillot aîné, libraire, sur le Pont-Neuf, n°. 5.

*Contes Indiens*, traduits du Persan, extraits du Bahar Danich, avec cette épigraphe :

Every woman is at heart a rake.

Prix 1 fr. 80 c., et 2 fr. 20 c. par la poste.

A Paris, chez Barrois l'aîné et fils, rue de Savoye, n°. 23.

*Notice historique sur les voyages des Papes en France, sur le sacre de nos Rois, et sur leurs relations avec la cour de Rome ;* par L. B. de R., président de canton. Un vol. in-8°. Prix : 2 fr. 50 cent., et 3 fr. par la poste.

A Paris, chez Fain jeune, et compagnie, aux ci-devant Ecoles de Droit ; la veuve Tilliard et fils, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs.

*Histoire de la guerre de Trente ans*, par Schiller ; traduite de l'allemand, par M. de Chamfeux. Deux vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50 c., et 10 fr. par la poste.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez* le Normant, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

## NOUVELLES DIVERSES.

*Vienne.* La gazette de la cour du 2 décembre avait annoncé que, pour prévenir la contagion de la fièvre jaune qui s'est manifestée dans plusieurs contrées du midi de l'Europe, S. M. R. et I. s'était vue, à l'exemple des autres états, dans la nécessité d'établir un fort cordon de troupes sur ses frontières et côtes maritimes. Ce corps, qui s'étend depuis les frontières du Tyrol et le long de l'Adige jusqu'à la Dalmatie et l'Albanie, sera de 42 mille hommes. Ces dispositions ont, dans quelques contrées des états autrichiens, fait craindre la reprise des hostilités ; les gouverneurs des provinces ont tranquilisé le peuple, en lui en faisant connaître les motifs.

— Des bruits de paix se répandent depuis quelque temps dans l'étranger. On mande de Berlin, qu'on y débite que la guerre va cesser entre la France et la Grande Bretagne par la médiation d'une grande puissance; et de Hambourg, qu'il paraît certain que S. M. prussienne a accepté le titre de médiateur pour rétablir la bonne intelligence entre la France et la Russie, et qu'elle a déjà entamé des négociations à ce sujet. La même nouvelle s'est répandue à Londres, où l'on croit, dit-on, que ces deux états n'en viendront point à une rupture ouverte.

*Des bords du Mein.* On lit dans des feuilles publiques une lettre adressée par S. M. l'Empereur de Russie, au comte de Lille, relativement à certains projets que méditait alors la famille des Bourbons, et qui paraissent être les mêmes qui, dans la suite, ont conduit le comte de Lille et le comte d'Artois à Calmar en Suède. Voici cette lettre : « M. le comte, c'est avec peine que j'ai vu, par votre lettre, datée de Varsovie, du 13 juin, la résolution que vous avez prise. Si j'en vois été instruit d'avance, ainsi qui je l'ai desiré, mon amitié pour vous et ma franchise ordinaire m'auroient déterminé à vous dissuader de ces démarches, qui, dans la crise actuelle, loin de vous être d'un avantage réel, ne peuvent donner que de nouvelles armes à vos ennemis contre vous, et les engager à rendre encore plus difficile l'exécution de vos projets qu'elle ne l'est déjà dans ce moment. Sans me vouloir mêler au reste d'affaires qui ne me regardent point directement, je ne puis cependant me prêter, M. le comte, à la proposition

Digitized by Google

dont vous m'avez fait l'ouverture, et je ne dois pas vous cacher que l'offre que je vous ai faite, et que je répète ici, savoir, l'offre d'un asile dans mes Etats, au cas que vous ne puissiez rester ailleurs, n'a été faite que dans la vue de vous procurer une retraite paisible et tranquille, dans laquelle il ne pourrait être question d'une démarche telle que vous la méditez. J'ai cru, M. le comte, devoir vous parler à ce sujet sans retenue, et je suis persuadé que, ni l'impossibilité d'exécuter en Russie vos desseins, ni le point de vue dont j'envisage la chose, ne vous fera douter du desir que j'ai de vous donner en toute autre occasion des preuves réitérées de la considération la plus distinguée avec laquelle, etc. »

Une gazette de la Franconie publie l'article suivant : « Il paraît que le conseiller de collége russe, M. de Kotzebue, est sous l'influence d'un sort particulier, qui se plaît, tantôt à l'élever, tantôt à l'humilier, tantôt à le combler des faveurs des grands de la terre, tantôt à lui faire éprouver leur colère. On sait que M. Kotzebue était parti avec sa jeune épouse pour l'Italie, et qu'il se trouvait à Rome, d'où il voulait se rendre à Naples. Mais son étoile a voulu qu'il fît un autre chemin. On vient d'apprendre par des lettres de l'Italie, que, sur la réquisition d'un gouvernement puissant, il a été arrêté. Nous souhaitons que sa fortune lui reste fidelle, et qu'il revienne aussi heureusement de sa captivité actuelle qu'il est sorti de celle qu'il a essuyée en Sibérie.

On se ressent dans toute l'Allemagne, et sur-tout dans les places commerciales, de la rareté du numéraire. Si l'on recherche les causes de cette rareté, on découvre facilement que l'exportation considérable d'argent qui a eu lieu depuis le printemps dernier pour l'Angleterre, en est une des principales. Les Anglais, pour se procurer de l'argent avec plus de facilité, avaient alors beaucoup plus qu'aujourd'hui vendu aux Allemands et aux négocians des pays du nord, d'immenses quantités de produits de leurs manufactures, à un prix très-bas. Dans ces marchés, il fut entre autres stipulé qu'on ne paierait pas comptant. Les débiteurs souscrivirent des lettres-de-change pour trois mois, et la plupart pour six mois, et les marchandises furent expédiées. A l'époque déterminée, il fallut payer, et tout cet argent qui forme plus de cent millions de florins, passa en Angleterre.

Des lettres de Milan annoncent que M. Lucien Bona-

Digitized by Google

parle, qu'on croyait devoir y passer l'hiver est parti subitement pour Paris, après en avoir reçu un courrier.

*Londres.* La légion allemande du roi est déjà composée de six à sept mille hommes. On veut la porter jusqu'à dix mille. Ce corps est continuellement en exercice. — On assure que le parlement est décidément convoqué pour le 15 janvier, et qu'il sera fait à son ouverture d'importantes communications de la part du gouvernement.

## PARIS.

La fête du dimanche 16 décembre, donnée à l'Hôtel-de-Ville à L. M. I., a été le complément de toutes les fêtes publiques qui ont eu lieu pour le sacre; car les fêtes particulières continuent toujours. Celle de l'Hôtel-de-Ville fut magnifique. Tout Paris, on peut dire toute la France, y assistait. Tous les journaux qui paraissent avant celui-ci en ayant donné les détails les plus circonstanciés, nous ne pouvons rien faire de mieux que de recueillir les paroles, les discours, les écrits de l'Empereur; ce sont des monumens précieux pour l'histoire. S. M. répondit au compliment du préfet: « Messieurs du corps municipal, je suis venu au milieu de vous pour donner à ma bonne ville de Paris l'assurance de ma protection spéciale : dans toutes les circonstances je me ferai un plaisir et un devoir de lui donner des preuves particulières de ma bienveillance; car je veux que vous sachiez que dans les batailles, dans les plus grands périls, sur les mers, au milieu des déserts même, j'ai eu toujours en vue l'opinion de cette grande capitale de l'Europe, après toutefois le suffrage tout-puissant sur mon cœur de la postérité, »

— On a retenu les idées suivantes de ce que S. M. l'Empereur a dit à MM. les présidens des colléges électoraux et de cantons, et aux trente-six maires des principales villes de l'Empire, lorsqu'ils lui ont été présentés :

« Présidens de cantons et maires de mes trente-six bonnes villes, n'ayant pu assembler la totalité de mon peuple, je jouis de me trouver entouré des présidens et des maires accourus de tous les points de ce vaste Empire pour se réunir en famille et sous le toit paternel, autour de moi. J'ai infiniment à me louer de toutes les assemblées qui ont eu lieu depuis ma magistrature; elles ont fait cesser les malheurs qui accablaient la grande nation. Les présidens

Digitized by Google

ont donné dans ces circonstances des preuves d'attachement à mon peuple et à ma personne. Si je n'eusse été assuré que la forme du gouvernement adopté fût la meilleure pour la France, je ne me serais jamais décidé à monter sur le trône : je n'aurais pas cru ce trône digne de moi, si je n'eusse connu la nation française digne d'être conduite dans le chemin de la prospérité et de la gloire. Vous m'aiderez, présidens de cantons, à contribuer à rendre mon peuple heureux. Je suis assuré de votre attachement pour le peuple français et de votre fidélité pour ma personne. »

— L'Empereur vient d'écrire aux archevêques et évêques de France la lettre suivante :

« Mons l'évêque, la Providence m'a offert de nouvelles forces pour supporter le poids de la couronne qu'elle a placée sur ma tête, dans la satisfaction que mon peuple a témoignée à l'occasion de mon sacre et couronnement, qui se firent hier avec tout ce qu'on pouvait ajouter de pompe et de solennité, la présence de N. S. P. le Pape, chef visible de l'Eglise universelle. Les acclamations qui m'ont accompagné pendant et après cette auguste cérémonie, ont pénétré mon cœur d'un sentiment profond qui ne s'effacera jamais. C'est pour obtenir de l'Être suprême qui protége si visiblement l'Empire, qu'il attaché à l'onction sacrée que je viens de recevoir, toutes les graces que ma confiance en sa divine bonté me fait espérer ; qu'il m'accorde la prudence, la première vertu des souverains, et qu'il maintienne mon peuple dans la paix et la tranquillité qui feront toujours le plus cher objet de mes soins, et dans lesquelles j'envisagerai toujours la plus solide gloire de mon règne, que je desire qu'il soit fait des prières publiques dans toutes les Eglises de l'Empire. Je vous fais donc cette lettre pour vous dire de faire chanter le *Te Deum* dans celles de votre diocèse, et que vous ayez à convier aux prières qui se feront dans votre église, les autorités qui ont accoutumé d'assister à ces sortes de cérémonies. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mons l'évêque, en sa sainte et digne garde. »

— On avait parlé, il y a quelque temps, de la réunion des cours de justice criminelle aux cours d'appel. Il paraît certain que ce projet est indéfiniment ajourné.

— S. A. I. madame Bonaparte, mère de S. M. l'Empereur, est arrivée mercredi à Paris ; elle est descendue à l'hôtel du sénateur Lucien Bonaparte, son fils.

Digitized by Google

(N°. CLXXXII.) 8 NIVOSE an 13.
(Samedi 29 Décembre 1804.)



# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

#### ÉLOGE DE LA VIE CHAMPÊTRE.

*Beatus ille*, etc. (HORAT., Epod. II.)

HEUREUX qui de ses propres mains,
Libre d'usure et sans affaires,
Ainsi que les premiers humains,
Cultive le champ de ses pères !

Du clairon les sons menaçans
Jamais ne l'appellent aux armes;
De la mer les flots mugissans
Jamais ne lui causent d'alarmes.

Il fuit les ténébreux détours
De la chicane tortueuse;
Il vit loin du faste des cours,
Loin de la grandeur orgueilleuse.



Digitized by Google

Tantôt, par ses soins, à l'ormeau
S'unit une vigne docile :
Tantôt le stérile rameau
S'enrichit d'un bouton fertile.

Il entend, au fond des vallons,
Ses troupeaux errans qui mugissent,
Et de l'œil il suit ses moutons,
Qui dans la plaine au loin bondissent.

Lui-même exprime du rayon
Un miel pur, qu'il verse en l'argile ;
Du lourd fardeau de sa toison
Il soulage l'agneau débile.

Quand l'automne sur nos jardins
Promène ses regards propices,
Du poirier greffé de ses mains,
Qu'il aime à cueillir les prémices !

Il les joint aux raisins dorés,
Et vous en consacre l'hommage,
Priape, et vous, gardiens sacrés
Des limites de l'héritage !

Durant la brûlante saison,
Quel plaisir, à l'ombre d'un chêne,
De sommeiller sur le gazon
Qu'arrose une claire fontaine !

Le doux murmure des ruisseaux,
Les torrens qui se précipitent,
Les tendres accens des oiseaux,
Aux charmes du repos l'invitent.

Dès que l'hiver en nos climats,
Le front obscurci de nuages,
Ramène avec lui les frimas,
Les vents, la neige et les orages,

Digitized by Google

Une meute de chiens nombreux,
Au milieu des toiles perfides
Pousse un sanglier vigoureux,
Ou force les lièvres timides.

Il cache des piéges secrets
Sous l'appât qu'il offre à la grive,
Et des oiseaux dans ses filets
Il retient la troupe captive.

Au sein de ces amusemens,
Où s'abandonne la paresse,
Qui n'oublierait jusqu'aux tourmens
Que l'amour cause à la jeunesse ?

Que si le ciel à ces présens
Joint une épouse tendre et sage,
Qui prenne soin de ses enfans
Et de son rustique ménage;

(Telle que l'histoire nous peint
Ces Sabines laborieuses,
Dont le soleil hâlait le teint,
Beautés chastes et vertueuses. )

Qui conduise au parc les troupeaux,
Sous la garde des chiens fidèles,
Et fasse couler à grands flots
Le lait des traînantes mamelles ;

Qui destine à l'époux bien las
Des fatigues de la journée,
Des mets qu'elle n'achète pas,
Un bon feu, du vin de l'année;

Pourrait-on désirer alors
Les turbots qu'une mer lointaine
Rejette parfois sur nos bords,
Le faisan, la poule africaine ?



Digitized by Google

Ces mets valent-ils un agneau
Qu'on dérobe au loup en furie,
L'olive fraîche, le chevreau,
L'oseille dans les prés cueillie ?

Cependant le troupeau bêlant
Rapidement passe en revue ;
Le soc renversé, d'un pas lent
Les bœufs ramènent la charrue.

Autour des Pénates joyeux,
Comme un riche essaim qui fourmille,
On voit des esclaves nombreux
Folâtrer la jeune famille....

Après ce discours, Alphius
Allait habiter le village,
Mais il fait rentrer ses écus,
Et de nouveau prête sur gage.

KÉRIVALANT.

## TRADUCTION DE MÉTASTASE.

### LE DÉPART.

Le voici donc ce moment que j'abhorre !
Tu pars, Naïs, tu fuis sous d'autres cieux !
Ah ! loin de toi, pourrai-je vivre encore,
Moi que le sort enchaîne dans ces lieux ?
Je n'aurai plus de plaisir sur la terre,
Dans la douleur je coulerai mes jours ;
Mais toi ! qui sait si fidèle et sincère,
Ton cœur de moi se souviendra toujours ?

Triste et pensif, dans les vallons sauvages,
Errant au loin sur les bords des torrens,
J'irai gémir ; et l'écho des rivages
Répétera mes douloureux accens.

Digitized by Google

Rien, de Naïs ne pourra me distraire,
Son souvenir remplira tous mes jours;
Mais toi! qui sait si fidèle et sincère,
Ton cœur de moi se souviendra toujours?

Souvent aussi j'irai dans ces bocages,
Où je te vis, où tu reçus ma foi.
Combien alors j'aimais leurs frais ombrages!
J'étais heureux, car j'étais près de toi.
De ces momens l'image triste et chère
Sera partout le tourment de mes jours;
Mais toi! qui sait si fidèle et sincère,
Ton cœur de moi se souviendra toujours?

Là, sur ces bords, dira ma voix plaintive,
Son doux regard de courroux s'anima;
Mais rassurant ma tendresse craintive,
A mes baisers sa main s'abandonna.
Là réunis, nous soupirions naguère;
Là, l'espérance embellissait nos jours.
Ah Dieux! qui sait si fidèle et sincère,
Ton cœur de moi se souviendra toujours?

D'amans flatteurs une troupe volage
S'empressera dans ton nouveau séjour;
Ils t'offriront avec un doux langage
Leur foi trompeuse et leur perfide amour.
Oh Dieux! qui sait si leurs soins pour te plaire
Ne feront point écouter leurs discours?
Oh Dieux! qui sait si fidèle et sincère,
Ton cœur de moi se souviendra toujours?

Objet chéri des plus tendres alarmes,
Je n'aurai plus la douceur de te voir;
Ah! songe au moins, qu'adorant tant de charmes,
Daphnis t'aima, qu'il t'aima sans espoir.
Songe, Naïs, à la douleur amère
Dont ces adieux vont remplir tous mes jours.



Digitized by Google

Songe..... Ah! qui sait si fidèle et sincère,
Ton cœur de moi se souviendra toujours?

G....L DE PTE.

## NAÏVETÉ.

COLAS, l'insipide Colas,
Adorait la jeune Lucète,
Qui franchement ne l'aimait pas.
Tout dévoré de sa flamme indiscrète,
Il lui disait un jour : Hélas !
Que ta froideur me désespère !
De grace, au lieu de toujours rudoyer,
Quitte une fois ce ton sévère,
Et daigne au moins me tutoyer.
Vous tutoyer? ce n'est pas une affaire :
Eh bien! *va-t-en*, répondit la bergère.

PONGET-DELPECH, *ex-constituant et ex-législateur.*

## ENIGME.

AFIN de remplir certain vide,
La précaution m'a posté
Au seuil d'un réduit où réside
Un agent de la volupté.
Le fer me fait une blessure,
Toutes fois qu'on veut m'en bannir.
Alors un bruit d'un bon augure,
Bientôt suivi d'un doux murmure,
Donne le signal du plaisir.

*Par un Abonné.*

Digitized by Google

## LOGOGRIPHE.

LECTEUR, pour mes amans je n'ai point de tendresse;
Cependant je gagne le cœur
Des prétendans que la gloire m'adresse:
Et rarement la plus belle maîtresse
Aussi long-temps captive son vainqueur.
Ma dot parfois me donne certains charmes;
Souvent, pour m'obtenir, on en vient aux combats,
Mais de Mars les funestes armes
N'ensanglantent point ces débats;
Et, jeune ou vieux, mon héros, sans alarmes,
Aux yeux de ses rivaux, triomphe dans mes bras.
Maintenant veut-on me connaître?
De six pieds différens est composé mon être:
De la nature il offre un grand agent,
Que nos simples aïeux appelaient élément;
Une machine utile et même nécessaire,
Pour disputer jadis les prix dans la carrière;
Un titre bon à tout, ailleurs comme à Paris;
Ce qui donne au coursier sa noblesse et son prix;
Des animaux le langage ordinaire;
La passion qui fronce nos sourcils;
Pour la bête féroce une douce pâture;
Une pierre blanche et peu dure;
Un mal qui va rongeant les trésors de Cérès;
Le lieu qui les reçoit au sortir des guérets;
Du moine pénitent la plus rude tunique;
De plus, une conjonction
Assez peu sonore; un pronom;
Certaine note de musique;
Une ville d'Egypte; un suc très-précieux.
Enfin, lecteur, pour me deviner mieux,
Tu pourras me voir à ton aise
Aux lieux où maint docteur pose mainte hypothèse.

*Par M.* B..



Digitized by Google

## CHARADE.

AIR *de Pauline.*

Sous le fichu d'une coquette,
Et dans les poches d'un rentier,
Souvent dans celles d'un poète,
On ne trouve que mon premier :
Tantôt fétide et pestifère,
Il porte une sale vapeur;
Tantôt de la fleur printanière
Il conserve la douce odeur.

Mon second quelquefois invite
A combattre ou bien à jouir;
A la valeur il nous excite,
Mais bien plus souvent au plaisir :
L'amant fidèle qui desire,
Attend ce mot avec ardeur;
Car c'est le premier du délire,
Et le dernier de la pudeur.

Par une marche mesurée,
Et porté sur l'aile du Temps,
Mon tout revient; le froid Borée
Engourdit alors tous nos sens :
Bientôt le printemps le remplace,
Amenant de nouveaux plaisirs;
L'hiver s'enfuit; lors à sa place
Reviennent enfin les zéphirs.

Auguste ATTENOUX (de Marseille).

---

LE mot de l'Enigme du dernier numéro est *Glace*, pris dans ses diverses acceptions.

Celui du Logogriphe est *Tambour*, où l'on trouve *Amour*.

Celui de la Charade est *Pré-jugé*.

Digitized by Google

*OEuvres posthumes de Marmontel*, ou *Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfans*, etc. Quatre volumes in-12. Prix : 12 fr., et 15 fr. par la poste. Quatre volumes in-8°. Prix : 20 fr., et 24 fr. par la poste. A Paris, au Bureau du *Publiciste*, rue des Moineaux; chez *Déterville*, libr., rue du Battoir; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

AUTANT les philosophes montrent de répugnance pour la confession auriculaire qui exige de l'humilité et du repentir, autant ils ont de penchant à se confesser au public : parler de soi est une chose si douce, qu'on aime quelquefois jusqu'aux malheurs qui en fournissent l'occasion. Écoutez avec intérêt une femme qui se plaint de sa santé, et elle oubliera ses maux pour jouir de l'attendrissement qu'elle fait naître : à cet égard, nos beaux-esprits sont un peu femmes; mais, parmi les beaux-esprits, ceux qui ont fait des romans sont incontestablement les plus coquets. J. J. Rousseau, le premier qui se soit cru un personnage assez intéressant pour occuper l'Europe et la postérité des souillures de sa vie domestique, était un grand romancier; Kotzbuë, au même titre, a mis dans l'histoire d'une seule de ses années autant d'emphase que s'il eût raconté tous les nobles détails de sa superbe existence; M. Marmontel, qui n'a fait que des contes, ne pouvait décemment déployer dans ses Mémoires tout l'orgueil de Rousseau, ni même toute la vanité de Kotzbuë : il s'est contenté d'une bonne dose de fatuité. C'est ainsi que les règles s'établissent par de grands exem-

Digitized by Google

ples; et si quelque profond littérateur s'amuse un jour à faire la poétique des Confessions, il offrira pour modèles J. J. Rousseau aux orgueilleux, Kotzbuë aux sots, et M. Marmontel aux présomptueux.

Rien ne prouve autant la petitesse de l'esprit du dix-huitième siècle que ces ouvrages où les actions d'un simple particulier, les divisions de quelques coteries sont présentées comme des objets d'intérêt public : il n'y avait donc alors rien de grand, rien de national, puisque les Mémoires du temps, les volumineuses Correspondances de cette époque ne nous entretiennent que des femmes de ménage des philosophes, de querelles littéraires, et de la rivalité des filles publiques. Qui n'est las d'entendre parler de madame la marquise du Châtelet, amante infortunée de l'auteur de Zaïre, que Saint-Lambert tua comme un brutal en lui faisant un enfant (1); souvenir qui jetait M. de Voltaire dans la douleur la plus amère et dans la gaieté la plus folle? Combien nous donnera-t-on encore de volumes sur madame Geoffrin, qui avait si peu d'esprit, encore moins de caractère, et dont le plus grand mérite consistait à se mêler des affaires de tous les hommes de lettres de son temps, pour ne pas perdre l'occasion de les gronder quand ils devenaient malheureux? Et madame du Défant, qui de femme galante devint philosophe pour être quelque chose; qui, lasse d'elle-même et des autres, se faisait lire les pamphlets de Voltaire pour ne plus croire en Dieu, les feuilles de Fréron pour désoler Voltaire; et qui, s'ennuyant toujours, ne pouvait concevoir comment l'impiété n'était pas plus amusante! Et mademoiselle l'Espinasse, tourmentée du besoin de se marier, assez malheu-

(1) Expressions de Voltaire.

Digitized by Google

reuse pour jeter les yeux sur d'Alembert qui ne pouvait pas épouser, l'employant par dépit à aller chercher à la poste les lettres qu'elle attendait de ses prétendus, seul service qu'il pût lui rendre dans le desir qui la tourmentait, et dont elle mourut victime infortunée ! Et madame d'H...., qui trompant son mari pour Saint-Lambert, fut au moment de tromper Saint-Lambert pour J. J. Rousseau, d'où s'ensuivit une guerre terrible entre le fils d'un horloger de Genève et le fils d'un coutelier de Langres, guerre dont les manifestes partagent encore l'Europe attentive ! Et Grimm, le grand monsieur Grimm dont le nom parviendra aux siècles les plus reculés, quoiqu'il fût inconnu à ses contemporains ! Et mademoiselle Clairon, qui sans cesse en attitude héroïque dans la société, était si bonne fille dans le tête-à-tête, et dont la réputation rivalise celle d'Alexandre, parce qu'elle ramena la *nature* sur le théâtre, en quittant les paniers ! Et tant d'autres vieilles folies qu'on retrouve de nouveau dans les Mémoires de M. Marmontel, folies si ennuyeuses, pour moi du moins, qu'elles m'ont fait aimer la révolution pour la première fois de ma vie ; car lorsque l'auteur arrive à l'année 1788, il oublie tout, jusqu'à lui-même, pour nous entretenir des événemens publics. Quoique ce qu'il dise à ce sujet ne soit pas très-profond, encore est-il question d'un grand intérêt ; et j'aime mieux des détails sur la Bastille emportée d'assaut en ouvrant ses portes, vaincue par tant de héros qui n'y pensèrent pas, que du commérage sur les filles et les femmes de théâtre et de société du grand siècle des lumières.

M. Marmontel commence ses Mémoires par nous apprendre pourquoi il les a écrits ; ce préambule ne paraîtra pas inutile, car personne ne se serait douté qu'il racontât ses bonnes fortunes pour

Digitized by Google

l'instruction de ses enfans. En effet, ce n'a pas été sa première intention. Il n'a pensé qu'à la postérité près de laquelle il voulait se recommander; aussi a-t-il toujours employé ce ton emphatique qui séduit la multitude; et l'on peut assurer que de tous les Mémoires connus jusqu'à ce jour, ceux-ci sont les seuls où le naturel ne se fasse jamais sentir. Il fait parler sa mère comme un professeur de rhétorique le jour de la distribution des prix; il prête des plaisanteries de boudoir à une fille qui fuit le mariage par excès de dévotion; ses propres discours ressemblent toujours à des harangues; en un mot, il oublie tellement les convenances qu'on pourrait croire qu'il n'a jamais été enfant, puisque ce qu'il dit à quarante ans est absolument du même ton que ce qu'il disait étant au collége. Ces défauts paraissent si extraordinaires dans un écrivain qui jouit d'une grande réputation comme romancier, que j'ai voulu relire ses Contes Moraux dont je n'avais conservé qu'un léger souvenir: après cette lecture, mon étonnement a cessé; et j'ai très-bien compris pourquoi M. Marmontel avait manqué de naturel en parlant de lui-même.

Né en 1722 d'une famille pauvre et honnête, établie à Bort, petite ville de Limosin, son père voulait le mettre dans le commerce; sa mère avait l'ambition d'en faire un curé; ses régens desiraient qu'il fût jésuite; ses goûts l'entraînèrent dans la carrière littéraire, et les éloges de Voltaire dans la philosophie. Mais quelque profession qu'il eût embrassée, il serait resté un parfait honnête homme; c'est une justice que le public lui rendait avec plaisir, même avant la publication de ses Mémoires; cette réputation, la première de toutes, est le plus bel héritage qu'il ait laissé à des enfans dignes de le faire valoir. Elevé par des parens laborieux, économes, et qui avaient conservé la sainte union

Digitized by Google

des mœurs patriarcales, il garda toute sa vie cet esprit de famille devenu si rare aujourd'hui, et sans lequel cependant il est impossible qu'il existe jamais un véritable esprit national. Les hommes qu'on voit embrasser dans leur amour l'humanité entière, sont des fourbes qui cachent leur égoïsme sous une extension de sensibilité qui n'épuise ni l'ame, ni la bourse, car il ne faut que de belles paroles pour l'entretenir. Restreindre ses affections et ses devoirs pour être plus sûr de n'y jamais manquer, tel est le plan de conduite que se trace l'honnête homme : ce fut aussi celui de M. Marmontel. Ayant perdu son père de bonne heure, il promit d'être le soutien d'une famille nombreuse; et, à quinze ans, il la faisait déjà jouir d'une partie de ses petits gains laborieusement accumulés. Appelé à Paris par Voltaire qui l'avait recommandé à M. Orri, contrôleur-général, il se hâta d'accourir, la tête remplie de ces espérances flatteuses qui doublent le prix de la jeunesse, et qu'on regrette sincèrement à l'âge où l'on ne compte plus chaque chose que pour sa véritable valeur. Mais si les espérances d'un poète qui court après la fortune sont trop souvent fondées sur une base peu solide, la place de contrôleur-général en France a toujours reposé sur un sable mouvant; et quand Marmontel entra dans Paris, M. Orri était disgracié. A ce dénouement aussi imprévu que terrible, il fallait opposer du courage, braver l'adversité pour la soumettre; notre jeune limosin n'hésita pas: cette partie de son récit est attachante, parce qu'on y sent la vérité. Il fit des tragédies qui eurent un grand succès, quoiqu'elles soient oubliées aujourd'hui; long-temps balancé entre la gloire, la misère et les plaisirs, il devint homme à la mode, homme à bonnes fortunes, sans trop avancer ses affaires, mais sans jamais oublier sa

Digitized by Google

famille : enfin, des places, des pensions, le produit de ses ouvrages, et la mort de ceux qui vivaient de ses bienfaits lui composèrent, à cinquante ans, une fortune qui lui permit de penser à se marier. C'était un peu tard. Il fut assez heureux pour n'avoir qu'à se louer du parti qu'il prit. Le bien qu'il dit de son épouse est avoué par tous ceux qui ont l'honneur de la connaître ; sans être de ce nombre, je m'en porterais la caution sur une seule expression citée par M. Marmontel, et qu'à coup sûr il n'a pas inventée. Plusieurs années après la mort d'un de ses fils, madame Marmontel ne pouvait prononcer son nom ; elle n'en parlait jamais qu'en disant : *Depuis mon malheur.* Comment l'époux, le père qui a été frappé de la vérité d'une pareille douleur, a-t-il pu, comme écrivain, mettre tant d'emphase dans les récits qu'il fait de la sensibilité de sa propre mère?

Les femmes qui aujourd'hui ne connoissent guère que les romans et les théâtres, où tout est faux quoiqu'on y parle sans cesse de la nature, seront fort étonnées d'apprendre que madame Marmontel repoussait les souvenirs directs de la mort de son fils. Telle est la véritable douleur : elle n'érige pas de mausolées dans les jardins, elle ne sème pas des fleurs sur la tombe ; elle ne se grave point sur des médaillons ; elle ne cherche pas à occuper d'elle : au contraire, elle évite de se montrer ; et toujours fixée sur l'objet qui la cause, elle fait cependant des détours pour en approcher. Que nous sommes loin maintenant de cette vérité de sentiment ! D'Alembert qu'on veut nous donner pour sensible, s'étoit persuadé qu'il aimoit mademoiselle l'Espinasse, et à peine étoit-elle morte qu'il avoit déjà composé son éloge funèbre, qu'il l'avait lu dans plusieurs maisons où l'on avait la bonté de s'attendrir sur des phrases. . . . qu'il

Digitized by Google

n'auroit pas trouvées s'il eût été sincèrement affligé. Quand il meurt un homme célèbre aujourd'hui, ce n'est plus la voix de la religion qu'on appelle pour consoler ses amis; c'est un ami courageux qui va, sur la tombe, parler en termes pompeux de ses regrets et de ses larmes. Elle malheureux, si tu pleures, crains les témoins, renferme-toi, et sur-tout garde le silence; car la douleur récente n'a point d'expressions, la douleur profonde n'en trouve jamais. Quel siècle que celui où l'on n'aperçoit, dans la perte de ceux qu'on aime, qu'un moyen d'employer son esprit à faire les honneurs de son cœur, où l'on réussit par une affectation dont Molière aurait tiré grand parti si, de son temps, elle eût régné dans les sentimens comme elle régnait dans le langage de quelques coteries! Qui n'a pas vu vingt fois dans le monde une femme sensible s'attendrir en racontant en détail la mort d'un époux ou d'un fils, et essuyant ses petites larmes du bout de son petit doigt dans la crainte de déranger son rouge, regarder encore furtivement dans une glace l'effet qu'alors sa figure pouvait produire? Age sublime de la mélancolie! s'écrierait madame de Staël. Epoque de faux goût, disent les gens sensés, où l'hypocrisie même a oublié la vérité de ton avec lequel on parvient à se faire soupçonner des vertus qu'on n'a pas.

M. Marmontel, devenu époux et père, n'avait plus rien à raconter au public: la révolution vient à son secours; elle lui fait perdre ses places, ses pensions, une partie de sa fortune; mais elle lui donne de nouveaux personnages à peindre: c'est toujours quelque chose pour un auteur. Il traite sévèrement, et sans qu'on puisse le lui reprocher, MM. de Maurepas, de Calonne, de Brienne, de Mirabeau; il parle avec trop de mépris du cardinal de Bernis, avec trop de ménagemens de

Digitized by Google

M. Turgot, et avec une admiration ridicule de M. Necker. Il dit en rappelant le premier renvoi de ce ministre : « Voilà de quelle source ont dérivé tous » nos malheurs. » Il faut avoir la vue bien courte pour voir le commencement des maux qui ont accablé la France dans la disgrace d'un homme dont l'ascendant seul annonçait un grand danger. En effet dans quelle confusion ne fallait-il pas que fût notre malheureux pays monarchique et catholique, pour que l'on remît l'espoir de le sauver à un étranger, roturier, protestant et républicain? M. Necker qui ne voyait l'esprit public que dans le crédit public (erreur assez commune aujourd'hui en Europe) nous traita comme des Génevois; il ne pensa qu'au peuple : le peuple lui répondit par des acclamations jusqu'au moment où la pédanterie de l'homme fut aussi insupportable aux factieux qu'elle l'avait toujours été à la cour. Cette époque arrivée, il s'en alla dans la crainte d'être chassé, nous laissant, pour nous souvenir de lui, une belle révolution à exploiter, ce dont nous nous sommes assez bien acquittés. Il est certain que si tout le monde avait voulu écouter M. Necker, les choses ne seraient point tournées ainsi; mais la grande difficulté, en politique, est de trouver un homme qui sache se faire entendre de tout le monde; et cette difficulté-là était insurmontable pour celui qui avait ouvert un champ libre aux passions. Vouloir se faire du peuple un appui contre le monarque, est le plus grand des crimes dans une monarchie : ce fut celui de M. Necker; et ce qui prouve qu'il était trop vain pour avoir une grande ambition, c'est qu'en prétendant à ce rôle difficile, il ne compta que sur l'ascendant de sa raison. Quelle folie!

Il y a dans les Mémoires de M. Marmontel des contradictions si extraordinaires, qu'elles lui donneront

Digitized by Google

neront une réputation d'inconséquence, [illegible] que l'opinion ne s'établisse doucement que son ouvrage n'a pas été imprimé tel qu'il l'avait dicté. Les hommes qui n'ont rien oublié savent qu'en 1789, à la première assemblée des électeurs, M. Marmontel osa seul prédire l'avenir, quoiqu'il ne fût pas le seul sans doute qui prévît une partie des maux qui nous menaçaient. On ne peut trop admirer cette influence d'une éducation vertueuse sur un écrivain que les circonstances avaient jeté dans le parti philosophique, et qui renonçait à tout espoir d'avancement, aux principes qu'il avait lui-même propagés, pour ne suivre que les mouvemens de sa conscience : comment donc croire que le même homme, après avoir vu ses craintes trop malheureusement réalisées, ait voulu faire illusion aux autres sur des principes condamnés par l'expérience ? On conçoit fort bien que les amis de l'auteur aient cru devoir adoucir ou supprimer quelques passages sur nos troubles civils ! les jugemens sans restriction n'appartiennent qu'à la postérité; mais à qui faudra-t-il attribuer tant d'opinions opposées, tant d'assertions évidemment fausses sur les causes morales de nos erreurs politiques ? J'en citerai quelques exemples.

M. Marmontel dit en parlant de la société du baron d'Holbach : « La liberté dont nous y jouissions n'était pas de la licence, et il est des » objets révérés et *inviolables* qui jamais n'y » étaient soumis au débat des opinions. Dieu, la » vertu, les saintes lois de la morale *naturelle* n'y » furent jamais mis en doute, du moins en ma » présence; c'est ce que je puis attester. » Et M. Marmontel écrivait cela après la publication du *Système de la Nature*, après les révélations faites par Diderot, et tous les ouvrages sortis de cette société infernale, pour laquelle il ne pouvait



Digitized by Google

y avoir d'objets *inviolables*, positivement parce qu'elle ne reconnaissait que les lois de la morale *naturelle !* Pour prouver que, du moins devant lui, on respectait Dieu et la vertu, l'auteur aurait dû parler avec mépris à ses enfans et au public des livres faits à cette école; mais il oublie cette précaution pour exalter les hommes de manière à inspirer le desir de connaître leurs productions. Quelle instruction d'un père à ses fils ! En parlant de Voltaire, il dit : « Jamais homme de » lettres n'avait essuyé plus d'outrages, sans autres » crimes que de grands talens et l'ardeur de les » signaler. » Est-il possible qu'après la révolution M. Marmontel ignorât que Voltaire avait eu d'autres crimes que de grands talens ? N'avait-il donc pas lu son Dictionnaire philosophique, sa Correspondance, son Essai sur les mœurs des nations; car je ne parle pas de la Pucelle que ce père si prudent recommande à ses enfans par l'admiration dont il l'entoure ? Si en effet Voltaire n'a eu d'autres crimes que de grands talens, par quel motif M. Marmontel prétend-il que la cour fit une faute en le tenant éloigné, parce qu'il aurait été contenu plus aisément au sein de la capitale ou dans le château de Versailles ? La cour avait-elle donc intérêt à empêcher l'essor d'un écrivain dont le seul crime était de grands talens ? J'avoue que je ne conçois rien à cela; et je citerais cent passages qu'en rapprochant il est aussi difficile d'expliquer, sur-tout lorsqu'on voit l'auteur reprocher jusqu'au rabachage à J. J. Rousseau d'être un écrivain corrupteur. Apparemment que Voltaire n'était pas corrupteur, lui qui a attaqué les principes conservateurs de la société dans tous les temps, les grands hommes de tous les siècles, et qui, toujours tourmenté du besoin de dégrader, a dénaturé jusqu'à l'histoire de Charlemagne, pour

Digitized by Google

se donner le droit de traiter ce prince avec l'indécence la plus révoltante.

M. Marmontel, revenu de ses fausses opinions, tenait encore à ses premiers jugemens et à ses inimitiés : l'exemple n'est pas d'une bonne morale, mais il a le mérite du naturel. Il défend Bélisaire comme si cet ouvrage n'était pas jugé, et traite M. Le Franc de Pompignan comme s'il sortait de la séance de l'académie où cet homme estimable venait de signaler à la France les ennemis du trône et de l'autel. Notre vieillard s'emporte au point de s'écrier : « Le malheureux avait conçu l'ambition » d'être je ne sais quoi dans l'éducation des enfans » de France. » Il est de la plus grande indécence au fils d'un petit marchand de Bort de se permettre l'épithète insultante de malheureux envers un homme tel que M. Le Franc de Pompignan, bien au-dessus de l'auteur des Contes Moraux pour le talent, et qui jouissait dans le monde d'une considération d'état toujours respectable dans un pays où les rangs sont comptés pour quelque chose. Les ministres parlaient à Marmontel en lui disant son nom sans y joindre le titre de monsieur ; aucun ministre n'aurait osé se permettre cette familiarité avec M. de Pompignan, né d'une famille distinguée, ancien magistrat, et jouissant d'une fortune indépendante dont il fit toujours le plus noble usage. A ne juger même M. Le Franc de Pompignan que par ses mœurs, la dignité de son caractère et l'étendue de ses connaissances, il était digne d'être appelé à l'éducation des enfans de France ; et s'il n'a eu que cette ambition, il paraîtra certainement fort modeste en le comparant au fils d'un boutiquier limosin qui, dans le plus ennuyeux des romans politiques, annonça hautement la prétention de régenter tous les rois.

En cédant à ses préventions, à ses inimitiés



Digitized by Google

dans un ouvrage fait pour paraître après sa mort, quel exemple M. Marmontel n'a-t-il pas donné à ceux qui pourraient être tentés de le traiter lui-même en ennemi! Aussi lorsque nous avons dit qu'il fut toujours un parfait honnête homme, il faut entendre seulement qu'il eut beaucoup de probité; car pour la modestie, l'oubli des rivalités, le pardon des injures, ce sont des vertus trop chrétiennes pour risquer de tomber jamais dans le domaine de la philosophie. N'ayant rien eu à démêler avec lui, nous n'avons pas besoin d'efforts pour le juger avec impartialité; et nous regardons comme un devoir de séparer l'homme de l'écrivain, ce qu'il a trop oublié de faire en parlant de M. le cardinal de Bernis, de M. de Pompignan, et de tant d'autres personnages auxquels il reste aussi des parens et des amis qui méritaient quelques égards. Ne fût-ce que par prudence, il devait encore s'abstenir d'injures contre Fréron et M. l'abbé Aubert, car sa vieille colère rappelle nécessairement que le seul tort de ces deux critiques envers lui est d'avoir eu assez de goût pour juger ses tragédies dans la nouveauté, comme tout le monde les juge aujourd'hui qu'on ne les joue plus.

Quand on se recueille pour se confesser au public, on entre tout naturellement dans cette onctueuse disposition qui porte à vanter ses qualités, son esprit, et à révéler les péchés des autres: M. Marmontel avoit la grace suffisante pour s'acquitter de cette double fonction, ce qui promet un grand succès à son ouvrage. Il parle de tant de personnes qu'il pique la curiosité; mais, peu habile à faire des portraits, il montre Crébillon comme un homme ayant des mœurs un peu sauvages, la tournure soldatesque; et le seul mot qu'il cite de lui est plein de grace. L'auteur de Rhadamiste

Digitized by Google

avait quatre-vingts ans lorsqu'il fut présenté à madame de Pompadour, alors retenue au lit par une légère indisposition : comme il se penchait pour lui baiser la main, Louis XV parut : « Ah! » madame, s'écria Crébillon, le roi nous a sur- » pris ; je suis perdu. » Comment M. Marmontel a-t-il pu donner des mœurs un peu sauvages à un homme qui se montrait capable de le disputer aux plus habiles courtisans, s'il n'avait préféré l'indépendance à l'intrigue ? M. Marmontel fait aimer Crébillon en le dénigrant ; il inspire du mépris pour Voltaire, quoiqu'il le vante sans cesse. Dans ces Mémoires, le philosophe de Ferney ne paraît qu'un grand enfant qui pleure et rit, s'emporte et s'apaise sans savoir pourquoi ; qui cajole deux heures un marchand pour gagner deux petits écus ; qui parle de mourir, et au moment même imite le Paillasse de la foire, chante des chansons poissardes, se lève, et passe la nuit à déclamer des vers de la Pucelle. Au reste, ces détails ne semblent nouveaux que parce qu'ils sont entre-mêlés d'éloges ; car tout le monde sait que Voltaire eut la double coquetterie de se faire toujours plus vieux qu'il n'était, et de se vanter pendant quarante ans de n'avoir plus qu'un jour à vivre. Semblable à Polichinelle qui fait le mort quand il voit arriver le commissaire, le grand philosophe avait soin d'alarmer ses amis de Paris sur sa santé, quand il craignait qu'enfin la cour ne se fâchât sérieusement ; et l'auteur impie, le corrupteur des mœurs, l'ennemi de la gloire de sa patrie n'était plus qu'un pauvre moribond dont on aurait craint de troubler les derniers momens. M. Marmontel dit avec un grand sens, en parlant des injures faites à Louis XVI : « Quelle funeste leçon on a donné » aux rois par l'exemple de celui-ci ! » On peut dire de même : « Quelle leçon les philosophes ont


Digitized by Google

» donnée aux gouvernemens par la duplicité de » leur conduite! »

M. de La Harpe, en rendant justice aux talens de Marmontel, à ses connaissances littéraires, ne pouvait trouver la raison de ses paradoxes et de ses inconséquences qu'en affirmant que, s'il fût né dans la Grèce, les Athéniens auraient dit qu'il y avait quelque chose de béotien dans son esprit: pour expliquer les paradoxes et les inconséquences qu'on trouve dans ces Mémoires, il faudrait répéter le mot de M. de La Harpe; nous n'en avons pas acquis le droit.

FIÉVÉE.

---

« *Phaoniade*, ou *inni ed odi di Sapho tradotti dal testo greco, in metro Italiano de S. I. P. A. Parma co' tipi Bodoniani.*

Nous recevons de temps en temps les nouveautés qui paraissent en Italie. Quand elles nous semblent dignes de quelque attention, nous en parlons dans ce Journal; et malheureusement nous avons trop souvent lieu de remarquer que les faux principes de philosophie, de littérature et de goût y sont admis et appliqués dans toute leur étendue. Quoiqu'on y fasse, comme en France, beaucoup de vers, il est rare que ces sortes de productions soient dignes de l'approbation des connaisseurs. Nous sommes loin d'être au courant de toutes celles qu'on y publie; mais il nous est permis d'en juger par l'ouvrage que nous avons sous les yeux. Ce prétendu recueil de poésies de Sapho est imprimé avec toute le luxe typographique; Bodoni a donné peu d'éditions aussi belles. Il faut en conclure que le poète ou l'imprimeur s'est cru assuré du débit

Digitized by Google

Le nom seul de Sapho aurait pu, même en France, il y a peu d'années, faire le succès d'un pareil recueil. Quelques femmes beaux-esprits ne rougissaient point de se parer de ce nom ; il n'est pas douteux qu'elles eussent accueilli avec avidité une production qui en aurait été revêtue. Une femme qui faisait des vers n'était elle pas au-dessus de ces petits préjugés qui portent le nom de décence et de modestie ? Le talent ne devait-il pas faire excuser toutes les étourderies et toutes les imprudences ? Enfin n'était-on pas une artiste ? Telle était la doctrine du temps. Malheureusement le poète italien arrive trop tard. On a aujourd'hui une toute autre idée des qualités qui doivent distinguer les femmes ; on pense que, si dans leurs discours et dans leurs écrits, elles s'éloignent des maximes de pudeur et de retenue, sans lesquelles on ne les considère plus dans la société que comme des êtres dégradés, elles méritent toute la sévérité et tout le ridicule dont peut s'armer la critique. Il paraît que les femmes dont nous parlons ont craint d'exciter contre elles cette opinion devenue générale ; aussi le nombre des Sapho françaises commence-t-il à diminuer.

Le roman que le poète italien a inventé pour faire croire que les poésies dont il se donne pour le traducteur sont véritablement de Sapho, n'est pas très-adroit. On va voir s'il peut faire illusion, même aux lecteurs les plus crédules.

Un vaisseau russe qui voguait dans la mer Egée fut obligé de relâcher dans l'île de Saint-Maur où était l'ancienne Leucade : M. Ossur, savant littérateur de Pétersbourg, qui était du voyage, voulut observer s'il n'existait pas encore dans ce pays quelques traces du fameux temple d'Apollon. Il en découvrit en effet les ruines. Une inscription fort altérée lui fit présumer que dans ce lieu était le tombeau de Sapho. La curiosité le porta aussitôt à faire



Digitized by Google

pratiquer des excavations dans les environs; après beaucoup de travail, il parvint à trouver une boîte de pierre dans laquelle étaient renfermés quelques écrits. Il s'en empara, les déchiffra facilement; et les ayant expliqués, il vit clairement qu'ils étaient de Sapho.

Jusqu'à présent rien de trop invraisemblable dans ce récit. Quoique ces découvertes soient rares, il est possible qu'on en fasse quelquefois; mais pour réduire les incrédules au silence, il fallait que le manuscrit de Sapho fût déposé dans une bibliothèque publique, exposé à la vue de tout le monde; alors, si les savans s'étaient accordés sur son authenticité, il n'y aurait plus eu aucun doute à cet égard.

Le poète italien paraît avoir senti toute l'importance de cette preuve : aussi cherche-t-il à éluder l'obligation de la produire. Les excuses qu'il donne à un de ses amis ne sont pas d'une bien grande force. « Vous me demanderez probablement, lui écrit-il, pourquoi au lieu d'une traduction, » je ne vous envoie pas l'original. Ma réponse sera courte. » M. Ossur qui eut la complaisance de me le prêter pour » le traduire, exigea ma parole d'honneur de ne le confier » à personne avant qu'il l'eût enrichi de notes savantes. » Son dessein était de les joindre ainsi que le texte à ma » traduction. Trois ans s'étaient déjà écoulés depuis que » cette traduction était achevée, et je n'avais reçu aucune » nouvelle de Russie. Craignant d'être privé du commentaire qui m'avait été promis, j'écrivis à un de mes amis » de Pétersbourg. Sa réponse m'annonça la mort de » M. Ossur, arrivée peu après l'époque du départ de ma » lettre : il ajoutait que parmi les manuscrits de ce savant, » on avait trouvé le texte que je lui avais remis, et qu'il » était déjà revêtu de plusieurs notes. Dégagé par un si » grand accident de la parole que j'avais donnée, je vous

Digitized by Google

» envoie ma traduction; j'espère cependant recevoir dans » peu l'original : je vous le remettrai aussitôt, afin que » vous puissiez le confronter avec mon travail. » Il est probable que le personnage vrai ou supposé à qui le poète écrit, attendra long-temps le précieux manuscrit qu'on lui promet.

Le prétendu traducteur reconnoît pour la forme quelques défauts dans l'ouvrage qu'il attribue à Sapho. A la frivolité de ses observations, on voit qu'il n'a nullement l'intention d'être sévère. Il termine son roman par une réflexion philosophique qui ne prouve rien, et qui, malgré son apparence de profondeur, est tout-à-fait vide de sens. « L'enchaînement des choses humaines est véritablement » admirable, s'écrie-t-il ! Qui aurait prévu jamais qu'il » était réservé à une princesse du Nord, législatrice et » guerrière, protectrice des sciences et des savans, de » découvrir après vingt-quatre siècles les œuvres de la » muse de Lesbos? » On se demande pourquoi l'impératrice Catherine II est mêlée à cette affaire. La mode des grands mots qui expriment de petites choses ne paraît point être passée en Italie.

Cependant l'auteur a eu quelque scrupule de rendre dans la langue vulgaire les tableaux lascifs qui, selon lui, se trouvent dans l'original. Il les laisse en blanc, et l'imagination du lecteur peut y suppléer tout à son aise. Du reste, rien n'est négligé pour le mettre sur la voie. On conviendra que voilà de singuliers scrupules. L'auteur parle-t-il sérieusement, ou veut-il être plaisant lorsqu'il s'exprime ainsi? « Il y a, dit-il, dans l'original grec des » licences que j'ai cru devoir omettre, comme contraires » à notre morale; par le même motif, j'en ai adouci plu- » sieurs. Je ne nie point que ces corrections, jointes aux » difficultés de la traduction, n'aient diminué de beaucoup

Digitized by Google

» la beauté du texte ; mais au lieu de m'en plaindre, je » me fais gloire plutôt d'avoir sacrifié quelques graces de » l'original à la pure morale de la religion dans laquelle » je vis. » Nous montrerons bientôt la mesure que l'auteur a gardée dans les morceaux qu'il a conservés.

Les deux pièces de vers qui nous restent de Sapho, donnent une idée de son talent. Livrée à des passions impétueuses, elle les peint avec l'énergie la plus vraie. Les sentimens se pressent, pour ainsi dire, dans son cœur; elle paraît avoir besoin de se soulager en les exprimant. On ne remarque point dans ses vers cette gradation de pensées, cet accord régulier de tableaux, qualités nécessaires dans un ouvrage de longue haleine ; tout y est accumulé presque sans dessein ; rien n'y porte le caractère de l'art et de la méditation : de ce désordre même résultent des beautés qui ont été admirées dans tous les temps, et qui l'auraient été beaucoup moins si les poésies de Sapho eussent été plus nombreuses. Cette chaleur produite par une passion exaltée, peut émouvoir pendant quelques instans ; mais si ce délire est prolongé, il devient monotone et fatigant. La variété du ton et l'art des nuances peuvent seuls soutenir un poëme d'une certaine étendue, ou une suite de poésies qui ont pour objet la même passion. Au jugement de Longin, l'éloquence de Sapho tenait principalement au concours de circonstances qu'elle savait adapter à la situation qu'elle voulait peindre. L'amour s'étant emparé de son ame, elle intéressait la nature entière à cette passion. Les Dieux même ne jouissaient pas d'un bonheur pareil au sien ; l'objet aimé était tout pour elle ; elle était trop heureuse de l'approcher et d'entendre sa voix ; son sourire la charmait ; elle ne trouvait plus d'expression ni d'organe pour exprimer son ravissement. Bientôt un nuage se répandait sur ses yeux, son oreille

Digitized by Google

cessait d'entendre ; éperdue, pâle, interdite, elle tombait dans un état peu différent de la mort. Cet oubli entier de soi-même, ce recueillement profond qui absorbe dans une seule idée toutes les facultés de l'ame et des sens, présente un tableau trop vrai de l'égarement où peuvent entraîner les passions. Le tort qu'on pourrait reprocher à Longin est d'avoir voulu réduire en précepte de poétique la marche inégale et désordonnée de Sapho. Il faut éprouver ou avoir éprouvé une pareille frénésie, pour être en état de la peindre ainsi; et les combinaisons de l'art, absolument nécessaires dans un long poëme, ne pourraient que refroidir cette espèce de poésie lyrique.

Longin cependant, tout en voulant convertir en règles les transports fougueux de la muse de Lesbos, explique très-bien la cause de l'effet que produisaient ses vers. « Quand Sapho, dit-il, exprime les fureurs de l'amour, » elle ramasse de tous côtés les accidens qui suivent et » qui accompagnent en effet cette passion; mais où son » adresse paraît principalement, c'est à choisir de tous » ces accidens, ceux qui marquent davantage l'excès et la » violence de l'amour. Voyez, ajoute-t-il, de combien » de mouvemens contraires elle est agitée. Elle gèle, elle » brûle, elle est folle, elle est sage; ou elle est entière- » ment hors d'elle-même, ou elle va mourir. En un mot, » on dirait qu'elle n'est pas éprise d'une simple passion, » mais que son ame est un rendez-vous de toutes les pas- » sions, et c'est en effet ce qui arrive à ceux qui aiment. »

Le poète italien a cherché à pratiquer les règles de Longin. *La Phaoniade* est un poëme composé d'une douzaine d'odes assez longues. On y voit à peu près tout ce que les traditions vulgaires ont conservé sur les amours de Sapho. Elle s'adresse d'abord à Apollon, et lui demande le talent des vers; elle espère que l'harmonie

Digitized by Google

de ses chants pourra toucher le cœur de Phaon. Il y a des déclamations dans cette prière; Sapho se vante d'avoir inventé un mode nouveau; elle rappelle l'histoire de Daphné, et, comme si ce souvenir pouvait être agréable au dieu, elle s'en prévaut pour qu'il favorise sa passion. Cependant l'art des vers ne suffit point pour inspirer l'amour; souvent il peut, sous ce rapport, être défavorable à la femme qui le cultive. Aussi Sapho prie-t-elle bientôt Vénus de lui donner les charmes qui, plus que le talent poétique, peuvent la rendre aimable aux yeux de Phaon. Dans cette ode, le poète ne garde aucune mesure, Sapho demande que les desirs de son amant égalent les siens; elle se livre à une ardeur si violente que l'on tremble pour le malheureux jeune homme qui en est l'objet. On prévoit que s'il cède à la frénésie de Sapho: il ne la partagera pas long-temps. La prière à l'Amour est encore plus vive. Comme l'héroïne pense qu'il suffit d'avouer ses fautes pour les expier, elle se confesse à l'Amour; les confidences qu'elle lui fait sur ses goûts sont si claires, qu'il est impossible de les citer. Le poète italien est inexcusable d'avoir offert des tableaux aussi dégoûtans. Quel intérêt veut-il qu'on prenne à son héroïne? D'ailleurs rien ne prouve que Sapho ait eu les vices qu'il lui attribue. « Il faut observer, dit le savant » abbé Barthélemi, que tout ce qu'on raconte de ses » mœurs dissolues, ne se trouve que dans des écrivains » fort postérieurs au temps où elle vivait. » Le même auteur ajoute qu'il ne faut pas prendre à la lettre quelques expressions passionnées! on en trouve dans les dialogues de Platon, dont les bons critiques ne se sont jamais avisés de faire une honteuse application. Quand même il y aurait eu quelque doute à cet égard, le poète qui affiche, comme on l'a vu, de si grands scrupules, devait à la

Digitized by Google

morale d'adopter l'opinion qui lui était le moins contraire.

Il paraît que, jusqu'à présent, toutes les prières de Sapho ont été inutiles; cela se conçoit; une femme de ce caractère ne doit pas être fort séduisante : aussi le poète a-t-il recours au merveilleux. L'héroïne fait un sacrifice à Vénus, et lui demande sa ceinture. Il est probable qu'elle l'obtient, puisque l'ode suivante annonce son triomphe. Elle en jouit en femme qui ne veut pas qu'il dure long-temps. Les détails sont si grossièrement lascifs, que la critique doit s'abstenir de les relever.

Ce qu'on devait prévoir arrive : au bout de quelques jours, Phaon abandonne Sapho. Le désespoir de cette amante trahie est encore plus fort la nuit que le jour. Le poète l'exprime d'une manière grossière et ridicule; aucune délicatesse dans cette passion; aucun regret qui ne tienne aux jouissances dont l'héroïne est privée : du reste, de la froideur et quelquefois de la platitude dans l'expression. Elle appelle en vain son amant, et elle ajoute :

Al destro lato volgomi
E bacio il loco amato
Dove d'amor compivasi
Il sacrifizio usato.

Il est impossible de s'exprimer d'une manière plus claire et en même temps plus glaciale. Si toutes les peintures licencieuses étaient de ce ton, elles ne seraient certainement pas dangereuses. Cependant l'héroïne s'adresse aux divinités infernales : cette ode, comme nous le verrons, présente quelques beautés poétiques. Sapho, fatiguée de souffrir, se livre au sommeil; elle se croit sur le rocher de Leucade, où Phaon insulte à ses douleurs : une déesse lui apparaît, et lui annonce qu'elle ne trouvera la fin de ses peines qu'en se précipitant. Avant de se résoudre à cette épreuve terrible, Sapho conjure encore Vénus de lui

Digitized by Google

faire voir une seule fois son amant. Cet espoir étant trompé, elle compose son chant de mort qui termine le poëme. Ces trois dernières Odes pourraient inspirer quelque intérêt, si l'idée que le poète a mal-adroitement donnée de Sapho dans le commencement, n'était pas faite pour révolter le lecteur le moins délicat.

La seule pièce où l'on trouve du talent poétique est, comme nous l'avons dit, celle où l'héroïne parle aux Dieux infernaux : elle fait regretter que l'auteur ne se soit pas exercé sur un sujet plus heureux. Nous essaierons d'en donner une idée, en observant qu'une traduction en prose lui fera nécessairement perdre les beautés qui tiennent à l'harmonie poétique. Sapho demande aux Dieux la permission de descendre aux Enfers ; elle ne fut accordée qu'à des hommes qui en abusèrent presque tous ; on n'a rien à craindre d'elle ; son unique projet est de trouver son amant. « En vain, dit-elle, j'ai cherché Phaon sur des » rochers inaccessibles ; en vain, pour le voir, j'ai sillonné » la surface orageuse des mers ; peut-être la Parque l'a- » t-elle frappé ; peut-être est-il parmi les morts.... Ce » perfide est sûrement au nombre des coupables qui se » déchirent eux-mêmes, et pour lesquels de nouveaux » supplices furent inventés ; il est au milieu des ombres » les plus cruelles. Les Dieux l'ont puni de m'avoir tra- » hie si lâchement : Alecton, couronnée des serpens, le » ronge et le tourmente. Dieu des Enfers, ouvre-moi tes » ténébreuses demeures ; ordonne que mon amant soit » délivré de sa noire prison. Je ne crains pas les monstres » infernaux ; je descendrai sans pâlir dans les cachots les » plus obscurs. L'Amour me guide ; il élève mon cou- » rage au-dessus de mon sexe ; ce Dieu, selon sa volonté, » nous rend audacieuses ou timides. Si tu le permets, » j'entraînerai avec moi Phaon du plus profond abyme.

Digitized by Google

» Mais, je t'en conjure, ne me défends pas de tourner » sur lui mes regards. Je sais qu'un seul coup d'œil devint » funeste au chantre de la Thrace; mais une pareille loi » peut-elle être exécutée par un amant? Non, mon amour » ne saurait s'y soumettre; mes yeux, mes bras, mon » cœur se tourneraient malgré moi vers celui que j'aime. » Vous vous taisez, Dieux des Enfers.... Du fond de vos » demeures profondes, j'entends une voix terrible qui me » répond : Phaon est dans les bras de Rhodope. »

Cette ode a de la chaleur et du mouvement. Le passage rapide de l'indignation la plus forte à l'amour le plus tendre, n'excède pas les bornes de la vraisemblance; l'allusion à la fable d'Orphée est une invention heureuse, et le dernier trait montre une ame qui sort d'une illusion consolante pour envisager la vérité qui fait son malheur.

L'analyse que nous avons donnée de *la Phaoniade* peut servir à confirmer notre opinion sur l'impossibilité de réduire en préceptes, comme le fait Longin, le désordre et les mouvemens passionnés que l'on remarque dans le petit nombre de vers qui nous restent de Sapho. L'idée de feindre qu'on a trouvé des manuscrits anciens, et d'en donner au public de prétendues traductions, appartient au dix-huitième siècle. A l'exception du *Voyage d'Anacharsis*, elle n'a produit que des ouvrages pleins de défauts et de peintures licencieuses. Une érudition frivole a été employée à chercher dans l'antiquité des usages qui pussent excuser la corruption de nos mœurs. On en a même inventé au besoin pour l'instruction de la jeunesse. Rien de plus dangereux que cette méthode d'appuyer par des exemples que l'on croit respectacles les désordres auxquels les hommes ne sont que trop enclins. On ne saurait trop prémunir les jeunes gens contre ces sortes de lectures, et sur-tout contre l'envie qu'ils pourraient avoir de

Digitized by Google

s'exercer dans le même genre. La plupart des auteurs qui se sont assez peu estimés pour consacrer leur temps à ces misérables rapsodies, ne sont pas même parvenus à les rendre piquantes. Elles ont préseuté le vice dans sa grossière absurdité. La crainte du ridicule doit donc au moins retenir les jeunes écrivains qui seraient tentés d'imiter des ouvrages dont le succès passager n'a été dû qu'au désordre qui s'était introduit dans les mœurs pendant la révolution; car, comme l'observe Pascal, rien n'excite plus le mépris général et ne justifie mieux la raillerie sans ménagement que la vanité d'un homme sottement libertin.

P.

## HISTOIRE

### D'UN SOLDAT INVALIDE,

*Traduite de l'anglais de Goldsmith.*

La moitié du monde ignore comment l'autre existe. Rien n'est plus vrai. Les malheurs des grands sont en évidence, et commandent l'attention. On n'en parle qu'avec emphase; la terre retentit de l'infortune des gens puissans. Les potentats, sous le faix des calamités, ont la consolation de voir partager leurs maux, et la sensibilité publique calme leurs souffrances. Il n'y a rien de merveilleux à supporter courageusement des disgraces que l'univers contemple. Des hommes alors montrent une ame forte par orgueil; mais celui qui, dans l'obscurité, brave l'infortune; qui, sans amis pour fortifier son cœur, sans témoins pour compatir à ses douleurs, qui, sans espoir d'adoucissement, vit dans le calme et même dans l'indifférence, celui-là, dis-je, est vraiment doué d'une ame généreuse. Il mérite notre admiration, et doit être offert comme un modèle digne de nos respects.

Lorsque

Digitized by Google

Lorsque les plus légers soucis des grands sont exagérés ; quand des voix tragiques détaillent leurs peines avec toute la pompe de l'éloquence, les misères du pauvre sont vouées à l'oubli. Cependant quelques êtres de la dernière classe du peuple endurent, dans un seul jour, plus de tourmens véritables, que ceux d'un rang élevé n'en souffrent pendant toute leur vie. On ne pourrait nombrer les privations dont la foule de nos marins et de nos soldats sont accablés, sans laisser entendre le moindre murmure, ni témoigner le moindre regret; sans déclamer contre la Providence, ni mettre en spectacle leur étonnante fermeté. Chaque jour est pour eux un jour de misère, et cependant ils subissent leur mauvais sort sans se plaindre.

Avec quelle indignation j'entends les doléances d'un Ovide, d'un Cicéron, d'un Rabutin, dont les plus vifs regrets furent de ne pouvoir habiter une partie du globe, à laquelle ils avaient follement attaché des idées de bonheur ! De tels chagrins comparés à l'infortune sous laquelle, chaque jour, se courbe le pauvre sans gémir, étaient de véritables jouissances. Ils mangeaient, buvaient et dormaient. Des gens s'empressaient à les servir; leur existence était assurée, tandis qu'une foule de leurs semblables sont contraints d'errer sans consolation, sans appui, et même sans abri contre la rigueur des saisons.

Ces réflexions m'ont été suggérées ces jours derniers, par la rencontre fortuite d'un malheureux que j'avais connu dès son enfance. Vêtu en matelot, une jambe de bois le recommandait à la compassion publique dans un des passages de la ville. Je me rappelai qu'il était laborieux et honnête pendant son séjour à la campagne, et je fus curieux d'apprendre ce qui l'avait réduit à une telle misère. Après quelques légers secours, je lui témoignai



Digitized by Google

le desir d'entendre le récit de sa vie, et des revers qu'il paraissait avoir éprouvés. Cet homme, soldat invalide, sous le costume de marin, frotta sa tête, et s'appuyant sur sa béquille, disposa sa réponse. Voici les détails qu'il me donna ; c'est lui qui parle :

« Je ne prétends pas avoir été plus malheureux qu'un autre ; car, à l'exception de la perte de ma jambe, et de la nécessité où je suis de demander ma subsistance, je n'ai, grace à Dieu, aucun sujet de plainte. Je connais Tibbs, de notre régiment, il a perdu ses deux jambes et un œil ; graces au ciel, je n'ai pas été aussi maltraité que lui.

» Je suis né dans le Shropshire. Mon père était manouvrier : il me laissa orphelin à l'âge de cinq ans, et je restai à la charge de la paroisse ; mais comme mon père avait toujours été errant, les paroissiens ne purent indiquer celle à qui j'appartenais, ni celle où j'étais né, en sorte que je fus envoyé à une autre, et celle-ci me renvoya à une troisième. Je crus de bonne foi que leur intention était que je n'appartinsse à aucune. J'en trouvai cependant une compatissante, où je fus gardé ; et comme je me sentais quelque goût pour l'école, je résolus d'apprendre à lire. Mais le chef de la maison de travail me mit le maillet à la main dès que je pus en faire usage. Pendant cinq ans ma vie fut assez tranquille ; nous ne travaillions que dix heures par jour ; la nourriture était proportionnée au travail. A la vérité on ne souffrait pas que je sortisse des ateliers, dans la crainte, disait-on, qu'il ne m'arrivât quelqu'accident. A cela près, j'avais la liberté de parcourir tout l'édifice, ainsi que la cour de devant, et c'était assez pour moi.

On ne tarda pas à me placer chez un laboureur, où il fallait se lever dès le matin, et se coucher tard ; mais je

Digitized by Google

mangeais et je buvais fort bien ; en sorte que j'étais exact à mes occupations, quand la mort du fermier me réduisit à mes propres conseils, et je me déterminai à chercher fortune.

Ce fut alors que j'errai de ville en ville, vivant de mon travail, et jeûnant à défaut d'ouvrage ; lorsqu'un jour, traversant l'arrondissement d'une justice de paix, j'aperçus un lièvre qui vint à ma portée croiser mon chemin. Je crois que ce fut le diable qui me mit en tête de frapper l'animal. Devinez ce qu'il en arriva ? D'un coup de bâton je tuai le lièvre, et je l'emportais quand les gardes accoururent tout-à-coup, me traitèrent de braconnier, de fripon, me prirent au collet, m'ordonnèrent de déclarer mon nom et mon domicile. Je tombai sur mes genoux ; je demandai grace à leurs seigneuries, et commençai à rendre compte de mes parens, de ma famille, et de tout ce que je savais de ma généalogie. Quoique mon récit fût sincère, la justice soutint que je mentais. Je fus donc cité à l'audience, convaincu du crime de pauvreté, envoyé à Newgate à Londres, pour de là être transporté comme vagabond.

Que l'on dise tout ce que l'on voudra des prisons ; pour moi je trouvai que Newgate était la meilleure maison que j'eussé encore habitée ; je mangeais et je buvais à volonté, sans rien faire. Cette vie était trop bonne pour durer longtemps. Aussi, après six mois de réclusion, je fus embarqué sur un bon vaisseau avec plus de deux cents camarades, et nous partîmes pour les colonies.

Notre traversée n'eut rien de remarquable. Ayant été mis tous à fond de cale, plus de cent d'entre nous périrent par l'effet du mauvais air ; et Dieu sait quels maux éprouvèrent ceux qui survécurent. Quand nous fûmes débarqués, on nous vendit aux colons, et je fus engagé pour



Digitized by Google

sept ans. Comme je ne pouvais assembler deux lettres, on m'associa aux nègres, et je montrai toute l'ardeur qu'on pouvait exiger de moi.

Mon temps expiré, je fus employé à bord d'un vaisseau, et je gagnai ainsi mon retour en Angleterre. Joyeux de revoir mon cher pays, parce que je l'ai toujours aimé, je n'avais qu'une crainte, celle d'être traduit de nouveau comme vagabond. Aussi ne me souciai-je pas d'aller encore habiter la campagne : je demeurai aux environs de la ville, où je cherchai à mettre quelques journées à profit.

Je vivais ainsi heureux, lorsqu'un soir revenant au logis, deux hommes me saisissent et me renversent. Je ne pus leur échapper. Ils exerçaient la presse, et m'amenèrent devant la justice. Dans l'impossibilité où j'étais de rendre un compte satisfaisant de mon existence, j'eus le choix ou de m'embarquer sur un vaisseau du roi, ou de m'enrôler au service de terre. Je pris ce dernier parti. Dans le poste des braves, je fis deux campagnes en Flandre. Je me trouvai à la bataille de Val et de Fontenoy. Je ne reçus qu'une blessure, ici sur la poitrine ; mais le chirurgien de notre régiment m'eut bientôt guéri.

La paix signée, l'on me renvoya. Cependant les suites de ma blessure m'empêchaient de travailler, et je résolus de servir la compagnie des Indes orientales. Je me mesurai contre les Français en six batailles rangées; et je crois vraiment que si j'eusse su lire et écrire, mon capitaine m'aurait fait caporal. Ma bonne étoile ne me destinait pas d'avancement, car aussitôt je tombai malade, et j'obtins la permission de retourner dans mon pays, avec quarante francs en poche. C'était au commencement de la guerre présente ; j'espérais être débarqué, et avoir le plaisir de dépenser mon argent ; mais le roi manquait d'hom-

Digitized by Google

mes, je fus pressé, employé comme matelot avant d'avoir mis pied à terre.

Dieu sait si je suis marin ! Le bosseman trouva que j'étais difficile à conduire. J'entendais assez bien le métier, disait-il, mais j'étais plus paresseux qu'un juif, et il me frappait impitoyablement. Je conservais toutefois mes quarante livres; cet argent me consolait ; je l'aurais gardé jusqu'à ce jour, sans un vaisseau français qui nous a enlevé, et j'ai tout perdu.

Nous fûmes conduits à Brest, où plusieurs d'entre nous périrent, parce qu'ils n'étaient pas habitués à vivre dans les prisons. Quant à moi, ce séjour ne m'incommoda point ; j'étais depuis long-temps acclimaté. Une nuit que je dormais profondément sur les planches, couvert de ma bonne couverture, car j'ai toujours aimé les petites jouissances, je fus éveillé par le bosseman, qui, la lanterne en main, me dit : « Jack ! veux-tu faire sauter la cervelle » aux factionnaires ? — Je n'ai jamais refusé un coup de » main, répondis-je en me frottant les yeux. — Eh bien ! » suis-moi, reprit le bosseman, nous aurons beau jeu. » Je me levai, nouai ma couverture autour de moi, car je n'avais pas d'autre vêtement, et je le suivis. Je hais les Français, parce qu'ils portent des sabots.

Quoique sans armes, la confiance en nos forces nous rassura. Nous courûmes à notre porte, gardée par deux sentinelles; nous nous précipitâmes sur les deux hommes; après les avoir désarmés et renversés, neuf d'entre nous coururent sur le quai, et le premier bateau nous servit à gagner la mer. Au troisième jour de navigation, nous fûmes recueillis par un armateur de Dorset, qui, charmé d'un tel renfort, nous admit à partager sa fortune. Mais elle ne nous servit pas aussi bien que nous l'espérions. Trois jours après, nous rencontrâmes le corsaire



Digitized by Google

*la Pompadour*, de 40 canons ; nous n'en avions que 20. Nous courûmes sur lui à toutes voiles ; le combat dura trois heures, et je crois véritablement que nous aurions pris le vaisseau, si nous eussions eu quelques hommes de plus. Malheureusement nous perdîmes tout notre monde, lorsque nous étions sur le point de remporter la victoire. Je fus encore au pouvoir des Français ; et certes s'ils nous eussent ramenés à Brest, j'avais un fort mauvais parti à craindre. Mais le bonheur voulut que la frégate *la Vipère* nous reprit. J'ai oublié de vous dire que je reçus deux blessures dans ce combat ; j'y laissai quatre doigts de ma main gauche, et j'eus la jambe emportée. Si ma bonne fortune m'eût fait perdre ces quatre doigts et ma jambe sur un vaisseau de sa majesté, j'aurais eu du pain assuré pour le reste de mes jours. Mais tant de bonheur ne m'était pas réservé ; l'homme, comme on dit, est né avec une cuiller d'argent ou une cuiller de bois dans la bouche. Cependant, Dieu soit loué, je me porte à merveille, et j'aimerai toujours ma liberté et ma bonne mère patrie. Liberté ! propriété ! patrie ! HUZZA ! »

A ces mots, il disparut, en boitant. J'admirai le courage et la satisfaction de ce pauvre diable, et ne pus me défendre d'avouer intérieurement qu'un homme endurci à la misère nous instruit mieux qu'un philosophe, à la brayer.

N. LOUET.

## SPECTACLES.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.
(Rue de Louvois.)

*Le Susceptible*, comédie en un acte et en prose, de *Picard*.

Le caractère de l'homme susceptible n'a pas sans doute

Digitized by Google

des traits aussi prononcés, aussi frappans que celui de *l'Avare*, ou de *l'Hypocrite*, du *Glorieux*, ou du *Flatteur*, etc. C'n'en est pas moins un caractère très-réel, très-commun, très-fâcheux; un défaut qui, poussé à un certain degré, fait le malheur de celui qui en est atteint et de tout ce qui l'environne. Le drame qui le combat a donc un but moral, et même plus moral qu'un grand nombre de ceux de Molière. Le Susceptible est une personne facile à blesser, et qui s'offense mal à propos. Il me semble que ce défaut peut, comme un autre, faire le fond d'une comédie non-seulement morale, mais amusante. Il n'en est pas qui ne puisse, lorsqu'il est peint d'une manière pittoresque, produire de l'effet au théâtre. Presque tous les sujets sont bons quand c'est le talent qui les met en œuvre. C'est un architecte qui bâtit pour ainsi dire sans fondemens et sans matériaux, ou qui sait les créer. Si le Lutrin était à faire, s'imaginerait-on qu'une querelle frivole pour un pupitre pût devenir le cadre d'un chef-d'œuvre? Avant que le *Misantrope* eût paru, aurait-on deviné le parti qu'on a tiré d'un sujet si austère? On a dit que la susceptibilité était un défaut triste. La misantropie n'est pas gaie non plus. Si Picard n'a pas réussi (car on compte pour rien les applaudissemens des gagistes), c'est que sa fable est mal conduite, l'intrigue faible et traînante; c'est que souvent son Susceptible n'est que raisonnable, et qu'on lui donne trop de motifs plausibles de se tenir pour offensé: les traits d'une vraie susceptibilité ont été généralement sentis et applaudis; malheureusement il y en avait trop peu, et ils n'étaient pas tous bien choisis ou bien amenés.

Les esprits susceptibles sont communément bornés. A chaque pas on rencontre de ces gens épineux et chagrins, qui croient toujours qu'on n'a pas pour eux assez d'égards, qu'on s'occupe d'eux lors même qu'on y songe le moins,



Digitized by Google

qu'on veut les railler, enfin qui prennent tout dans un mauvais sens; cependant comme cette faiblesse se compose de divers élémens, et en partie d'un excès d'amour-propre, on la rencontre quelquefois dans des hommes qui d'ailleurs ne manquent pas de mérite. C'est une exception, et je ne sais pourquoi Picard a préféré d'affubler de ce ridicule le personnage de sa pièce le plus instruit, un homme de lettres, du moins un professeur de lycée.

M. Dupuis a une chaire à Amiens; il est venu en chercher une autre à Paris, où il amène sa fille qu'il y veut marier à un jeune homme nommé Bourval, dont il a soigné l'éducation. Les futurs époux se connaissent, s'aiment et se conviennent. Le professeur est descendu chez un médecin de ses amis qui sollicite pour lui. Il fait savoir son arrivée à MM. Bourval père et fils, ne croyant pas qu'il soit de sa dignité de les aller voir. Deux fâcheux, Fierville, fat de province, et sa femme, se disant parens du médecin, arrivent de Rouen, viennent tomber sur les bras du docteur dont ils se disent parens, s'installent sans cérémonie et sans y être invités, dans sa maison et à sa table. Fierville, quoique fort à son aise, veut aussi professer à Paris. Sa femme babillarde, commère, presque effrontée, entraîne le médecin chez le ministre, où elle veut qu'il demande pour son mari la place desirée par Dupuis. Elle ne lui donne pas le temps de répondre, de s'expliquer, de lui apprendre qu'il sollicite pour un autre; ce qui choque étrangement la vraisemblance. Ils partent, et le médecin, au lieu de parler pour son parent, ne parle que pour son ami, à qui la chaire est accordée. Ce n'est là qu'une espèce d'épisode. L'intérêt principal (si intérêt il y a) roule sur le mariage projeté. Le seul obstacle qu'il puisse souffrir ne peut naître que de l'incompatibilité d'humeur entre les deux beaux-pères. L'un est aussi franc et même aussi brusque

Digitized by Google

que l'autre est susceptible. A la première entrevue, et presqu'au premier mot, M. Dupuis se formalise sans raison. On se sépare avec un peu d'humeur. Mais M. Bourval, très-bon homme au fond, ne tarde pas à revenir, et voulant raccommoder les choses, les brouille plus que jamais, en disant qu'il a eu tort de se fâcher, qu'il auroit dû rire. La petite personne, *Marion*, qui *veut qu'on la marie*, se jette pour ainsi dire entre les combattans : comme ils ne sont pas très-animés, ils se laissent séparer, apaiser, et on se marie.

Le principal défaut de cette pièce, c'est qu'elle n'est pas assez fortement intriguée. Il auroit fallu que le travers du *Susceptible* l'eût jeté, sinon dans un embarras personnel, du moins dans un plus grand embarras. Il eût été convenable de le peindre comme un excellent père, uniquement occupé du bonheur d'une fille unique, et que ce bonheur eût été essentiellement compromis par sa faute : mais à peine conçoit-on une très-petite inquiétude sur le mariage de cette jeune personne. M. Bourval est un vrai bourru bienfaisant, qui ne fait guère que rire des incartades du professeur. C'est-là, je crois, ce qui est une cause que la pièce languit sans intérêt, et qu'on la trouve trop longue, quoiqu'elle n'ait qu'un acte, que le dialogue en soit aisé, naturel et semé de quelques traits d'un bon genre, d'un vrai comique. Tel est celui que j'ai cité du bourru qui auroit dû rire au lieu de se fâcher ; naïveté qui met *le Susceptible* hors de lui, et devait produire cet effet. Telle est encore cette étourderie du même personnage : « Mon fils m'a dit que » vous étiez susceptible..... » Puis l'explication de la fin : « Je suis brusque, vous êtes susceptible : non, non, non, » pas susceptible, exigeant; non, pas exigeant, je veux » dire délicat. »

Dans une scène où les deux amans s'entretiennent, tandis

Digitized by Google

que le Susceptible écrit : « Vous parlez de moi ! s'écrie-» t-il. — Non, en vérité, nous n'y pensons même pas. » — En effet, je n'en vaux pas la peine. » Sa fille lui reprochant avec douceur qu'il donne à tout une mauvaise interprétation : « C'est que j'entends, moi, plutôt ce qu'on » veut dire que ce qu'on dit. » Mot excellent dans la bouche du Susceptible. On a trouvé trop trivial celui-ci du Bourru : « Quand on vous touche, vous criez qu'on vous égra-» tigne. » C'est peut-être là un excès de délicatesse. On a fort applaudi à cet autre du même personnage, adressé au Susceptible : « Vous êtes moins riche que moi, ce n'est » pas votre faute ; je suis moins instruit que vous, c'est la » mienne. »

On peut dire, à mon avis, que les détails de cette pièce sont dignes de l'auteur, mais n'ont pas l'ensemble : elle mérite d'être vue, quoiqu'elle demande à être refaite. Vigny, Picard et Clauzel, y sont très-bons. Armand y a un rôle de cinq ou six mots, dont il fait une caricature extrêmement bouffonne. Ceux des deux femmes sont peu intéressans. Mlle Adeline néanmoins montre dans le sien, suivant son usage, un naturel et une ingénuité qui font le plus grand plaisir.

## ANNONCES.

*Le Journal de Poche*, surnommé l'*Indispensable*, à l'usage des deux sexes, contenant le calendrier et ce qui y est relatif, un choix de noms, le sacré collége et l'état actuel du clergé de France. Vol. in-18. Prix : 1 fr. 50 c., et 1 fr. 80 c. par la poste.

A Paris, à la librairie de A. G. Debray, rue Saint-Honoré, barrière des Sergens.

L'Empire français, les noms des grands dignitaires, l'état des maisons de la famille impériale, les noms et adresses de toutes les autorités constituées, du sénat, du conseil-d'état, du corps législatif et du tribunat ; les ministères, leurs attributions et jours d'audiences ; l'état des diverses puissances de l'Europe, leurs ambassadeurs, l'organisation de la légion d'honneur, des troupes de terre et de mers, et leur solde ; ce qui est relatif aux sciences et aux arts, l'Institut, les athénées, les cours divers d'instruction, les biblio-

Digitized by Google

thèques, les musées, spectacles, etc. etc., les feuilles périodiques et un calendrier des plaisirs; les corps administratifs de Paris, les notaires, banquiers, agens de change, les voitures publiques, les usages suivis pour les deuils : le tout terminé par un article concernant l'état à donner aux jeunes personnes.

*Nota.* On trouve à l'adresse ci-dessus *le Calendrier de la cour impérial.* Prix : 75 cent. Un assortiment de livres propres aux étrennes.

*Le Courrier alphabétique,* premier jeu élémentaire du jeune âge, suivi du Courrier des devises; par A. F. J. Fréville, auteur de la Correspondance de milady Cécile, de la Vie des Enfans célèbres, etc. avec cette épigraphe :

On peut, tout en jouant, apprendre bien des choses.

Grande feuille gravée et collée sur carton, avec une instruction. Brochure in-12. Prix : 1 fr. 80 c.

*Le Courrier grammairien,* second jeu élémentaire du jeune âge, pour donner les premières notions de la Grammaire française; par le même, avec cette épigraphe :

Lorsque l'on parle aux yeux, on instruit beaucoup mieux.

Grande feuille gravée et collée sur carton, avec une instruction. Brochure in-12. Prix : 1 fr. 80 c.

*Le Courrier encyclopédique,* ou Petit Jeu de tout un peu, pour amuser utilement la jeunesse pendant les récréations pluvieuses; par le même, avec cette épigraphe :

Je veux que mon plaisir m'instruise encore un peu.

Grande feuille gravée et collée sur carton, avec une instruction. Brochure in-12. Prix : 1 fr. 80 c.

La boîte contenant le Courrier, la pirouette, le dé, 25 jetons rouges et 25 jetons blanc. Prix : 1 fr. 80 c.

*Nota.* La même boîte sert pour les trois jeux.

Les quatre articles ci-dessus se trouvent à Paris, chez Genets jeune, libraire, rue de Thionville, n°. 1846.

*Le Jardin des enfans,* ou Bouquets de famille et complimens propres à exprimer l'amour et le respect des enfans envers leurs parens, dans différentes circonstances telles que fêtes, anniversaires, premiers jours de l'an, etc.; suivis de quelques modèles de lettres convenables à cet âge. Quatrième édition. Un vol. in-18, fig. Prix : 1 fr., et 1 fr. 50 c. par la poste.

*Le Fablier des enfans,* choix de fables analogues aux goûts du premier âge; avec des notes grammaticales, mythologiques et historiques. Troisième édition. Un vol. in-12, fig. Prix : 1 fr., et 1 fr. 50 c. par la poste.

*Méthode amusante* pour enseigner l'A B C ou Abécédaire récréatif, orné de 26 gravures propres à piquer la curiosité des enfans; quarante-unième édition, contenant : 1°. des phrases courtes divisées en syllabes; 2°. l'explication des gravures correspondantes aux lettres de l'alphabet; 3°. des historiettes et des contes; 4°. des fables très-courtes; 5°. des principes d'orthographe; 6°. un petit traité d'arithmétique; 7°. deux tableaux des chiffres romains et arabes; 8°. des modèles d'écritures; 9°. des pensées morales propres à servir d'exemples d'écriture. Un vol. in-12. Prix : 75 c., et 1 fr. par la poste.

A Paris, chez la veuve Devaux, libraire, rue de Malte, n°. 382.

*Examen analítico del Quadro de la Transfiguracion de Rafael de Urbino;* seguido de algunas observaciones sobre la pintura de los

Digitized by Google

Griegos; por don Benito Pardo de Figueroa. Paris, 1804. Un vol. in-8°. supérieurement imprimé sur papier fin, par Crapelet. Prix : 5 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez Théophile Barrois fils, libraire pour les livres étrangers, quai Voltaire, n°. 3.

*Principes d'Arithmétique décimale*, avec le calcul des nombres complexes à l'usage et à la portée des enfans; par E. M. J. Lemoine (d'Essies), chef d'école secondaire, et membre du jury d'instruction publique. Nouvelle éd. Prix : 1 fr. 80 c., et 2 fr. 40 c. par la poste.

*Isidore et Isabelle Marraine;* par J. B. Gouriet. Deux vol. in-18. Prix : 1 fr. 50 c.

A Paris, chez Calixte Volland, libr., quai des Augustins, n°. 25. Et à Riom, chez Salles, Libraire.

*Une Soirée de la bonne Compagnie de* 1804. Un vol. in-12 de 368 pages. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.

A Paris, chez F. Cocheris, fils, successeur de Ch. Pougens, quai Voltaire, n°. 10.

*Les Châteaux de cartes,* ou Aventures de M. de Projiniac, avec des notes; par Cousin d'Avalon. Trois vol. in-12, ornés du portrait de M. de Projiniac. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Frechet, libraire, rue du Petit-Bourbon Saint-Sulpice, n°. 718.

Sous une enveloppe gaie et badine, l'auteur passe en revue une foule de ridicules, et les peint sous des couleurs à la fois fines et naïves On ne manquera pas de reconnaître plusieurs originaux de ces comiques peintures.

*La Morale des Enfans*, choix des Fables d'Esope, à la portée du jeune âge; 1 vol. in-12 oblong avec 20 jolies figures en taille-douce. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste; la même, avec figures très-bien coloriées, 3 fr. 50 c., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez Genets jeune, libraire, rue de Thionville, n°. 1846.

*La vraie Clef des loteries impériales de France*, pour les extraits déterminés sur une sortie. Par l'instruction, tous les cas sont prévus, et l'auteur offre de prouver qu'avec peu d'argent l'on peut gagner 42,000 fr. et plus par an. Cet ouvrage diffère de ceux qui ont été annoncés jusqu'alors, en ce que les succès qu'il produit régulièrement ne sont pas illusoires. Prix : 8 fr., et 9 fr. par la poste,

On ne peut se le procurer qu'aux deux adresses ci-après; savoir : 1°. à Paris, chez l'Auteur, M. Marseille, mathématicien, carrefour de la rue de la Vannerie, n°. 51, au second.

*Examen oratoire des Eglogues de Virgile*, à l'usage des lycées et autres écoles publiques; par F. Gemisset, ex-professeur au ci-devant collége de Dôle, professeur actuel au lycée de Besançon; 1 vol. in-8°. Prix : papier fin, 3 fr.; papier vélin, 5 fr.; et 1 fr. par la poste.

A Paris, chez Lefort, petite rue du Rampart S. Honoré, n°. 961.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez* le Normant, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Cavatine de *la Grizelda*, chantée par Rozari, variée pour le forte-piano; par V. Fiocchi. Prix : 3 fr.

A Paris, chez Imbault, rue Saint-Honoré, près l'hôtel d'Aligre, et péristile du théâtre Favart, et chez Momigny, boulevart Montmartre.

Digitized by Google

## NOUVELLES DIVERSES.

*Hambourg*, 13 et 19 décembre. Le prix des denrées coloniales hausse journellement. On en donne pour raison les dommages énormes que de grandes tempêtes ont causés dans l'Amérique. Les Anglais qui n'ont point de concurrent en Allemagne, ont aussi profité, dit-on, de ces tristes événemens pour porter leurs marchandises à des prix arbitraires et excessifs. On mande ici de Péterbourg, qu'on y observe un silence absolu sur les affaires politiques, et qu'on n'y a connoissance d'aucune nouvelle importante, quoique le ministère n'ait jamais reçu et expédié plus de courriers. L'ambassadeur anglais, écrit-on des bords du Mein, a entamé une négociation avec cette cour dont l'objet seroit de l'unir plus étroitement à celle de Londres; mais il n'a encore été pris aucune résolution décisive à cet égard.

*Londres*. Les ministres ont, dit-on, arrêté une augmentation considérable dans nos troupes de terre. Nous espérons être à même, sous peu, de faire connaître une nouvelle très-importante. *(Morning-Post.)*

*Rotterdam*, 21 décembre. On vient de publier à Londres une brochure dont le titre, traduit en français, est: » *Appel à l'honneur et à la conscience de la nation britannique sur la nécessité de restituer sans délai les vaisseaux et les galions espagnols.*» Le jour où a paru cet écrit, attribué à M. Fox, il s'en est vendu dans la seule ville de Londres plus 10,000 exemplaires.

On prépare une expédition secrète qui se bornera, suivant le *Morning-Chronicle*, à notre mer et à notre plus proche voisinage; cependant on prend des vivres pour trois mois. — On dit que le roi de Suède doit passer l'hiver à Pétersbourg. Assurément, ajoute le même journal, ce ne sera pas sa faute si le Nord ne reprend pas les armes contre le midi de l'Europe. Cependant des lettres de Berlin annoncent qu'il y a en ce moment une négociation très-active, sous la médiation de la Prusse pour rétablir une harmonie entière entre Paris, Saint-Pétersbourg et Constantinople.

*Des bords du Mein*, 21 décembre. On parle d'un nouveau corps de troupes qui a dû s'embarquer en Suède pour renforcer celles qui se trouvent déjà dans la Poméra-

Digitized by Google

nie suédoise. — Un déplacement général va, dit-on, s'opérer parmi les troupes de la Bohême.

Un courrier anglais dévalisé dans le pays de Mocklembourg portait, outre les dépêches de sa cour pour Berlin, Ratisbonne et Pétersbourg, celles du comte de Woronzow, ministre russe à Londres.

*De la Haye.* On mande de Madrid que le chargé d'affaires anglais auprès de cette cour est allé à Lisbonne attendre des ordres ultérieurs de son gouvernement.

La gazette d'Harlem du 20 décembre confirme la nouvelle, qui s'était répandue depuis plusieurs jours, de la démission donnée par quatre membres du gouvernement d'état.

Les journaux de Londres du 13, annoncent encore la nouvelle de la prise d'une frégate espagnole, qu'on dit richement chargée, et qui s'est rendue, après un combat de huit minutes, au vaisseau de ligne *le Donegal.*

---

## CORPS LÉGISLATIF.

*Séance du 6 Nivose.*

**Présidence de M. FONTANES.**

Après que les législateurs ont successivement, de bout et à haute voix, juré obéissance aux constitutions de l'empire, et fidélité à l'Empereur, S. M. s'est levée, et a prononcé le discours suivant, les législateurs étant découverts.

« Messieurs les députés des départemens au corps législatif, messieurs les tribuns et les membres de mon conseil d'état, je viens présider à l'ouverture de votre session. C'est un caractère plus imposant et plus auguste que je veux imprimer à vos travaux. Princes, magistrats, soldats, citoyens, nous n'avons tous, dans notre carrière, qu'un seul but, l'intérêt de la patrie. Si ce trône, sur lequel la Providence et la volonté de la nation m'ont fait monter, est cher à mes yeux, c'est parce que, seul, il peut défendre et conserver les intérêts les plus sacrés du peuple français. Sans un gouvernement fort et paternel, la France aurait à craindre le retour des maux qu'elle a soufferts. La faiblesse du pouvoir suprême est la plus affreuse calamité des peuples. Soldat ou Premier Consul, je n'ai eu qu'une pensée; Empereur, je n'en ai point

Digitized by Google

d'autre : les prospérités de la France. J'ai été assez heureux pour l'illustrer par des victoires, pour la consolider par des traités, pour l'arracher aux discordes civiles et y préparer la renaissance des mœurs, de la société et de la religion. Si la mort ne me surprend pas au milieu de mes travaux, j'espère laisser à la postérité un souvenir qui serve à jamais d'exemple ou de reproche à mes successeurs.

» Mon ministre de l'intérieur vous fera l'exposé de la situation de l'Empire. Les orateurs de mon conseil d'état vous présenteront les différens besoins de la législation. J'ai ordonné qu'on mît sous vos yeux les comptes que mes ministres m'ont rendus de la gestion de leur département. Je suis satisfait de l'état prospère de nos finances. Quelles que soient les dépenses, elles sont couvertes par les recettes. Quelqu'étendus qu'aient été les préparatifs qu'a nécessités la guerre dans laquelle nous sommes engagés, je ne demanderai à mon peuple aucun nouveau sacrifice.

» Il m'aurait été doux, à une époque aussi solennelle, de voir la paix régner sur le monde ; mais les principes politiques de nos ennemis, leur conduite récente envers l'Espagne, en font assez connaître les difficultés. Je ne veux pas accroître le territoire de la France, mais en maintenir l'intégrité. Je n'ai pas l'ambition d'exercer en Europe une plus grande influence, mais je ne veux pas décheoir de celle que j'ai acquise. Aucun Etat ne sera incorporé dans l'Empire ; mais je ne sacrifierai point mes droits, les liens qui m'attachent aux Etats que j'ai créés.

» En me décernant la couronne, mon peuple a pris l'engagement de faire tous les efforts que requéreraient les circonstances, pour lui conserver cet éclat qui est nécessaire à sa gloire comme à la mienne. Je suis plein de confiance dans l'énergie de la nation et dans ses sentimens pour moi. Ses plus chers intérêts sont l'objet constant de mes sollicitudes.

» Messieurs les députés des départemens au corps législatif, messieurs les tribuns et les membres de mon conseil d'état, votre conduite pendant les sessions précédentes, le zèle qui vous anime pour la patrie, pour ma personne, me sont garans de l'assistance que je vous demande, et que je trouverai en vous pendant le cours de cette session. »

Ce discours a été suivi des plus vifs applaudissemens et des cris de *vive l'Empereur*, qui ont éclaté de toute

Digitized by Google

part, et se sont répétés jusqu'après le dépa.t de S. M.

La séance est ajournée à demain, à midi.

*Séance du 7.*

Le président annonce qu'il a reçu un message dont le corps législatif doit prendre connoissance en comité secret. Les tribunes sont évacuées. Une demi-heure après, la séance est rendue publique.

Le président du consistoire fait hommage d'une ode sur l'avénement de S. M. — Agréé.

Le consistoire invite le corps législatif à assister par députation, au service qui sera célébré, mercredi prochain, dans le temple de la rue de Saint-Thomas-du-Louvre, pour remercier le Ciel de l'heureux avénement de Napoléon au trône.

Le président annonce que l'exposé de la situation de l'Empire sera présenté lundi au corps législatif. La séance est remise à ce jour.

---

## PARIS.

L'Empereur vient de créer au collége de France, une 2e. chaire de langue grecque, en faveur de M. Dausse de Villoison, le plus célèbre helléniste de l'Europe.

— Le prix de poésie proposé pour l'an 13, par la classe de la langue et de la littérature françaises de l'institut, sera adjugé à une pièce de vers, composée sur un des trois sujets suivans : *le Voyageur; l'Indépendance de l'homme de lettres*; *l'Influence du théâtre sur les mœurs et le goût.* — Prix d'éloquence : *Tableau littéraire de la France dans le XVIII siècle.* La classe avoit proposé pour le concours de l'an 12, trois prix, l'un de poésie, les deux autres de prose. Le prix de poésie n'a pas été décerné. La classe a jugé dignes d'une mention honorable deux épîtres, l'une sur l'*Amour maternel*, l'autre d'*Un habitant de la campagne à un habitant de la ville.* Elle a aussi distingué deux pièces; l'une est un poëme intitulé *François Ier*, et l'autre, *une Epître à Forlis*, jeune médecin. Après l'*Eloge de Boileau* qui a remporté le prix, on a accordé une mention honorable à deux autres pièces sur le même sujet, nos 6 et 20. L'examen des pièces envoyées au concours pour l'éloge de Dumarsais, est renvoyé aux séances prochaines de la classe.

Digitized by Google

(No. CLXXXIII.) 15 NIVOSE an 13.
(Samedi 5 Janvier 1805.)

# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

### SALIX ET PHOLOÉ,

OU L'ORIGINE DU SAULE.

*Métamorphose.*

AMANT de Pholoé, le beau Salix un jour,
Sous l'ombrage d'un bois soupirait son amour.
Pholoé, tendre et sage, en cette solitude
Souvent laissait errer sa molle inquiétude;
Tantôt joignant sa voix à la voix des oiseaux,
Tantôt rêvant assise au bord des clairs ruisseaux,
Parfois cueillant des fleurs, et de ces fleurs moins belles
Relevant sans apprêt ses graces naturelles,
Son berger, s'il paraît, lui cause un doux plaisir,
Mais elle aime sans crime, et sourit sans rougir.
Lui, mêlant jusqu'alors (fidèle à l'innocence)
Le respect au desir, la crainte à l'espérance,



Digitized by Google

Il attendait qu'Hymen, de roses couronné,
Vînt proclamer l'époux dans l'amant fortuné.

Qui peut compter, hélas ! sur ta vaine promesse,
Faible Raison ? L'Amour se rit de ta sagesse !
Pholoé ce jour-là, sous un berceau lointain,
Se confiait, paisible, à la fraîcheur du bain :
Là, d'épais alisiers, penchés sur l'onde pure,
Protégeaient sa pudeur d'un rideau de verdure ;
Le calme de ces lieux, leur silence écarté,
Ce demi-jour des bois, plus doux que la clarté,
Tout lui dit : « Ne crains pas un regard téméraire,
» Belle Nymphe ; pour toi veille ici le mystère. »
Cependant, vers cette onde ouverte à tant d'appas,
Le hasard, non le crime, avait conduit tes pas,
Salix ; et, seul coupable, à travers le feuillage,
Zéphir t'a révélé les secrets du rivage.
Dieux ! que d'attraits offerts à ton œil enflammé !
Pâris fut moins ému, quand, sur l'Ida charmé,
Il vit, galant arbitre, et Junon sans parure,
Et Minerve sans voile, et Vénus sans ceinture.
Ici, des flots mouvans le limpide cristal
Trahit d'un sein de lis le contour virginal ;
Là, sur l'azur des eaux levant ses tresses blondes,
Elle semble Vénus sortant du sein des ondes.
Salix rougit, se trouble : un feu séditieux
Dans ses veines s'allume, étincelle en ses yeux :
Il veut parler, sa voix expire ; et vers la rive
Demi-courbé, l'œil fixe, et l'oreille attentive,
Il tremble que son souffle agitant les rameaux,
De leur bruit délateur n'épouvante les eaux.

Mais sur ces bords peu sûrs Pholoé sans alarmes
Va reprendre le lin qui doit cacher ses charmes.
Légère, elle s'avance ; et chaque mouvement
Livre un nouveau trésor à son avide amant.
Insensé ! que fait-il ? quel délire l'égare ?

Digitized by Google

Il s'élance, il s'écrie : « Arrête au moins, barbare !
» La gaze défend mal des assauts du desir ;
» Tombe en mes bras sans voile, ou tu me vois mourir ! »
— « Ciel....! » Ce fut le seul cri de la vierge éperdue ;
Mais à ce cri d'effroi, l'onde au loin s'est émue ;
Au fond de ses roseaux la Naïade a frémi,
D'un murmure plaintif le bois sombre a gémi,
Et Diane, accourue à ce bruit qui l'attire,
L'arc en main, va venger l'honneur de son empire.
Ta présence, ô Déesse, a sauvé la pudeur.
Mais l'outrage imparfait arme encor ta fureur :
Salix fuyait ; soudain, frappé dans ta colère,
O prodige ! ses pieds s'attachent à la terre :
Tronc noueux, pour courir il fait de vains efforts ;
Une prison d'écorce enveloppe son corps ;
De son teint qui verdit, les roses se ternissent ;
Ses cheveux dans les airs en longs rameaux jaillissent ;
Ses bras que vers les cieux il tendait suppliants,
Symboles de douleur, retombent languissans :
Saule, il chérit les eaux ; et son pâle feuillage
De sa maîtresse absente y cherche encore l'image.

DE GUERLE.

## TRADUCTION

### DE LA FABLE DES DEUX RATS (d'Horace).

*Satire VI, liv. II, vers 79.*

Ancien ami d'un ancien compagnon,
Le rat des champs reçut le rat de ville
Dans son rustique et pauvre domicile.
A la desserre il était dur, dit-on,
Mais le plaisir de fêter un convive
Ouvrit les plis de son ame rétive.



Digitized by Google

Bref, à son hôte il prodigue les pois,
Avec l'avoine aux barbes alongées,
Puis dans sa bouche il apporte des noix,
Et d'un lard vieux quelques tranches rongées,
Espérant bien, par ces friands ragoûts,
De surmonter les superbes dégoûts
De l'étranger, de qui la dent hautaine
Aux mets offerts ne s'imprimait qu'à peine.
Lui, cependant, sur la paille couché,
Mange l'ivraie et le grain desséché,
Au citadin, laissant par courtoisie,
Des bons morceaux la part la mieux choisie.
« A quoi te sert, lui dit le rat bourgeois,
» De végéter au dos d'un mont stérile ?
» Suis mon conseil, abandonne les bois,
» Viens fréquenter les hommes et la ville.
» Crois-moi, partons: s'il est vrai qu'ici-bas
» Grands et petits sont sujets au trépas;
» Si d'Atropos tout subit l'inclémence,
» Puisque le ciel t'accorde quelques jours,
» Profites-en; songe qu'ils sont bien courts,
» Et vis heureux au sein de l'abondance. »
Le campagnard, ému par ce discours,
Hors de son trou légèrement s'élance.
Les voilà donc trottant vers la cité,
Pour s'y glisser avec l'obscurité.
Dès que la nuit étend son ombre noire,
Nos voyageurs entrent dans un logis
Où des tissus par la pourpre rougis
Pompeusement couvraient des lits d'ivoire;
Non loin, des mets avec art préparés,
Friands débris d'un gala de la veille,
Chargeaient les flancs d'une immense corbeille.
Sur des tapis richement décorés
Le villageois s'alonge et se délasse.
Le citadin à l'instant de courir;

Digitized by Google

Il sert un plat que bientôt il remplace;
De son service il s'acquitte avec grace,
Et goûte tout avant que de l'offrir.
Nonchalemment étendu sur la soie,
L'hôte applaudit à son nouveau destin,
Et le plaisir animait le festin,
Quand un grand bruit trouble soudain sa joie,
La porte crie et s'ouvre à deux battans;
Epouvanté, notre couple détale;
Et moitié mort de trotter dans la salle.
Bientôt les chiens de leurs cris éclatans
Font retentir le superbe portique.
« Jusqu'au revoir, dit alors le rustique;
» Pour vivre ainsi je ne suis pas si fou.
» Adieu; je vais loin des piéges perfides,
» Rentrant tout seul dans le fond de mon trou,
» Me consoler de mes fèves arides. »

LATRESNE.

## LE VIEUX RENARD ET SES ENFANS.

FABLE.

Un renard vieux, infirme, et n'ayant plus de dents,
Près de son lit de mort manda tous ses enfans.
Quand chacun eut pris place, et qu'on eut fait silence :
« Mes amis, leur dit-il, avant que de mourir,
» J'ai voulu vous entretenir
» D'un sujet de grande importance.
(Puis d'un ton plein de repentance :)
» J'ai pillé, j'ai tué dès mes plus jeunes ans.
» Je fus un vrai brigand, j'en fais l'aveu sincère;
» Au nom de Dieu, mes fils, soyez honnêtes gens,
» Et n'imitez pas votre père.
» Que nous ont fait lapins, poulets, lièvres, perdreaux,
» Et tant de pauvres animaux



Digitized by Google

» A qui nous déclarons une cruelle guerre ?
» Fûmes-nous donc créés pour dépeupler la terre,
» Et pour en être les fléaux ?
» Craignons que nos longues offenses
» N'attirent sur nous mille maux,
» Et du ciel irrité prévenons les vengeances.... »
Un bruit interrompt le prêcheur.
Avec tous ses petits une poule imprudente
Arrive là pour son malheur :
Figurez-vous leur épouvante.
Renards et renardeaux fondent comme l'éclair
Sur cette famille innocente
Dont les cris aigus frappent l'air.
Notre vieux scélérat, perclus sur sa litière,
Eût bien voulu saisir sa part de ce butin.
Il fait un vain effort, accuse son destin,
Et crie à ses enfans, du fond de sa tanière :
« Qu'on me garde au moins un poussin. »
Comptez après cela sur la douleur amère
Et les remords d'un vieux coquin.

*Par* Louis BARRUCAND, *étudiant en belles-lettres à Genève.*

## A TOI.

QUI que tu sois, cher inconnu,
Qui vas augmenter ma famille,
Joyeux garçon ou tendre fille,
Oui, tu seras le bien venu.
O nouveau moi, je te souris d'avance ;
Pour mon cœur quel fortuné jour,
Quand mon *Adolphe* ou mon *Hortense*
Viendra sourire à mon amour !
Riant espoir qui flatte votre père,

Digitized by Google

Mes chers enfans, vous saurez plaire,
Le bonheur vous suivra tous deux.
Toi, ma fille, ressemble à ton aimable mère;
Toi, mon fils, trouve un jour, pour couronner tes feux,
Une amante aussi douce, aussi tendre, aussi belle.
Tu lui seras toujours fidelle,
Et nous serons toujours heureux.

Auguste DE LABOUÏSSE.

## ENIGME.

POUR se garantir des filoux,
Souvent on me met en usage.
L'avare, ainsi que le jaloux,
De son bonheur me croit le gage.
Si je fais quelque fâcheux tour,
Je suis aussi fort nécessaire,
Soit dans les mystères d'amour,
Soit dans la plus secrète affaire.
Je trouve partout de l'emploi:
A me connaître l'on s'applique;
Et jamais personne sans moi
Ne pourrait savoir la musique.

*Par un Abonné.*

La clef

## LOGOGRIPHE.

L'HOMME, plus que l'enfant, est sujet à mes lois,
Et je t'ai fait, lecteur, trembler plus d'une fois.
Persécutant le vice en son dernier repaire,
Ma voix au criminel fait aimer l'équité.
Tel cependant, que j'ai bien tourmenté,
A mes leçons ne pense guère



Digitized by Google

Aussitôt que je l'ai quitté.
Pour finir mon portrait avec fidélité,
Sache que j'ai l'Erreur pour mère,
Pour compagne la Vérité.
Huit pieds de tout temps m'ont porté,
Tu vas y trouver ton affaire :
On y peut voir, d'abord, ce qu'on veut éviter;
Ce qui n'annonce point qu'on veuille s'attrister;
Un mot du cœur du juste épithète fidelle ;
Un saint que je propose aux portiers pour modèle;
Ce qu'un dévot jamais ne manque d'observer;
Ce que sans intérêt on ne peut plus trouver;
Ce qui change de nom dès l'instant qu'on le coupe;
Ce qu'on ne saurait voir, même avec une loupe;
L'élément qui nourrit le plus sot animal;
L'homme, de la nature et copiste et rival.

LUCE.

## CHARADE.

DE traits aigus garantit mon premier;
Si quelqu'un veut aller à mon dernier,
Il doit d'abord bien faire mon entier.

H....

## *Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.*

LE mot de l'Enigme du dernier numéro est *Bouchon.*
Celui du Logogriphe est *Chaire,* où l'on trouve *air, char, riche, race, cri, ire, chair, craie, carie, aire, haire, car, ce, re, Caire, cire.*
Celui de la Charade est *Vent-ose.*

Digitized by Google

*Achille à Scyros*, poëme en six chants; par M. *Luce de Lancival*, professeur de belles-lettres. Brochure in-8°. Prix : 1 fr. 80 cent., et 2 fr. 25 centimes par la poste. A Paris, chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

*(Troisième extrait.)*

STACE a plutôt resserré qu'étendu le champ de la poésie descriptive, principalement dans les tableaux gracieux. Il a rendu plus austère la manière des anciens qui ne s'arrêtent guères à décrire les beautés d'un paysage. Son sujet lui en offrait de magnifiques. Lorsque Thétis revoit la Thessalie, et ces rivages du Sperchius, où ses noces s'étaient célébrées avec tant de pompe, il avait une belle occasion de prodiguer les peintures riantes, et de distraire le lecteur des lamentations de la déesse. A peine s'y arrête-t-il. Il dit sèchement, quoiqu'en très-beaux vers:

*Lætantur montes, et connubialia pandunt*
*Antra sinus*, etc.

C'est mettre en récit ce qui devait être en images. Au lieu de dire que *les montagnes se réjouissent*, il fallait montrer ce qui fait la gaieté d'une scène champêtre. M. Luce, avec un goût plus sûr et une imagination plus heureuse, a tiré du même fonds d'idées un tableau plus agréable et plus circonstancié. Le petit récit qui le précède montre encore plus de talent pour la poésie épique. Le voyage de Thétis est peint à la manière d'Homère.

Elle nage : trois fois ses bras fendent les eaux,
Trois fois son pied d'albâtre a repoussé les flots,
Déjà la Thessalie a revu la déesse.
. . . . . .

Digitized by Google

Le vallon enchanté sourit à son aspect,
Et le mont orgueilleux s'incline avec respect;
Le gazon nuptial fleurit sur son passage.
Sperchius, pour la voir, a franchi son rivage,
Et craignant d'effleurer la trace de ses pas,
Roule amourensement autour de ses appas.
Le front ceint de rameaux, les Nymphes bocagères
Voltigent au doux son de leurs flûtes légères,
Tandis que du Sylvain, du Faune impétueux,
La gaieté se déploie en bonds tumultueux.
Tels, quand le Dieu du jour, quittant le sein de l'onde,
Remonte à l'horizon, et rend la vie au monde,
Les oiseaux égayés par ses feux renaissans,
Pour fêter son retour, confondent leurs accens;
On les entend sous l'orme, où le chœur se rassemble,
Gazouiller, croasser, crier, siffler ensemble.
Tandis que Philomèle, au chant mélodieux,
Module des accens faits pour charmer les Dieux,
Sur le rameau voisin, la pie, au dur ramage,
De son rauque gosier tire un rustique hommage,
Et plaît pourtant au Dieu qu'elle semble insulter;
Il sourit aux efforts qu'elle fait pour chanter.

La muse moderne pourrait ajouter à ce tableau de nouvelles couleurs, et prendre dans la nature mieux observée des embellissemens inconnus aux anciens. Il ne faut pas qu'une triste sévérité nous fasse repousser cette poésie descriptive, dont tout le monde abuse, parce que personne ne s'est chargé de son éducation. Au lieu de l'abandonner à un luxe ruineux, il serait plus sage de la réconcilier avec le goût, qui doit régler l'emploi de ses richesses. Les critiques, en s'occupant de ce soin, jetteraient les fondemens d'un art nouveau, ou du moins reculeraient les limites de l'ancienne poésie.

Si la France doit avoir l'honneur de produire un poëme épique, si quelqu'homme de génie s'élève, par une plus haute ambition, au-dessus des petites vanités de ce siècle incrédule, qui ne demande que des dignités et de l'argent, s'il a le courage de travailler pour l'honneur de bien faire, et par le sentiment du beau, cet homme, se considérant comme l'héritier des siècles

Digitized by Google

passés, ne dédaignera sans doute aucune partie de cette immense succession. Il se composera un modèle de tous les modèles réunis, et empruntera de chacun ces beautés universelles qui plaisent dans tous les temps. Après avoir pris, dans Homère, la simplicité, sans laquelle il n'y a point de sublime, et dans Virgile, le goût de l'harmonie, il sentira, en lisant le Tasse, à quelle école il faut chercher la beauté des caractères et la noblesse des sentimens. Il trouvera, dans Milton, un coloris plus vrai, et un goût de descriptions plus naturel. Peut-être même découvrira-t-il, dans notre siècle, un nouveau fonds d'idées poétiques. La muse qui a chanté dans le désert les amours d'*Atala*, ouvrira devant lui une source de beautés neuves qui l'étonnera.

L'emploi de la poésie descriptive, dans l'épopée, est peut-être ce qui demande le plus de goût et de critique. Les jeunes poètes croient devoir tout décrire et ils s'épuisent. L'envie de faire briller son imagination, est une petitesse indigne, non-seulement d'un poète épique, mais d'un écrivain sensé. Il faut que les descriptions paraissent toujours nécessaires, soit pour délasser le lecteur, soit pour mettre le lieu de la scène en opposition ou en harmonie avec les passions des personnages. Telle est la peinture de cette contrée paisible où des pasteurs accueillent Herminie, dans le voisinage de la guerre; telle est celle du calme de la nuit, au milieu des agitations de Didon.

Cet art des contrastes paraît recherché : il est dans la nature. Souvent, d'une colline sauvage et battue des vents, vous voyez à vos pieds un vallon tranquille et orné de tout ce qui peut charmer la vue. Les eaux qui se répandent des montagnes, dépouillent la colline du limon qui la rendait fertile, et l'entraînent dans la vallée qui s'enrichit de

Digitized by Google

ses pertes. Ce paysage n'est pas rare, et vous avez dans le même tableau, les horreurs du désert à côté des charmes de la nature cultivée. Le jeune homme plein de passions abandonne ce vallon riant où la fertilité du sol et les douceurs de la vie ont rassemblé les hommes. Il se plaît à errer sur cette côte déserte, il croit trouver dans le bruit des vents et dans la chute des torrens qui creusent de profonds ravins, quelqu'harmonie secrète avec les agitations de son cœur.

La poésie descriptive n'est que la peinture de ces harmonies et de ces contrastes. Les comparaisons sont de courtes descriptions qui offrent souvent ce double point de vue. C'est le mérite de celles d'Homère. Ce sont presque toujours des scènes de la vie champêtre, qui, au milieu du récit des batailles, surprennent et amusent le lecteur. Elles n'ont qu'un leger rapport au sujet principal; mais ce seroit s'abuser que d'y rechercher une justesse rigoureuse. Il suffit qu'elles répandent de la variété et de la fraîcheur dans les tableaux du poète.

M. Luce paraît avoir beaucoup d'admiration pour les comparaisons de Stace, qu'il égale, en ce point, à Virgile. Je suis de son avis quant au choix de l'idée; mais, pour l'harmonie et le style, il n'y a point à mon gré de parallèle à établir entre deux écrivains d'un goût si différent. Lorsque Thétis passe en revue les différentes contrées qui peuvent lui offrir une sûre retraite pour son fils, Stace la compare à un oiseau qui cherche dans la forêt un buisson tranquille pour y suspendre son nid. L'image est aussi juste que charmante; mais malheureusement le poète l'exprime avec une précision qui confine à la sécheresse :

*. . . . Dubiæ placet umbra, novisque*
*Vix stetit in ramis, et protinùs arbor amatur.*

Digitized by Google

Cet écrivain est triste comme son siècle; il semble qu'il craigne de sourire un moment à son sujet. M. Luce, sans cesser d'être traducteur, a cependant donné plus d'étendue à ce joli tableau : son style est moins correct, mais plus abondant et plus fleuri que celui du poète latin :

Voilà l'asile heureux qu'elle implora long-temps.
Tel un oiseau qui cherche, au retour du printemps,
Pour sa tendre couvée un abri tutélaire,
De bosquet en bosquet, voltige solitaire;
Des fruits, douteux encore, d'un hymen *clandestin*,
A quel arbre doit-il confier le destin?
Sur quel rameau faut-il que son amour bâtisse
De leur frêle berceau le mobile édifice?
Il craint des noirs autans le souffle impétueux,
Il craint l'assaut furtif du serpent tortueux;
Il craint l'homme. Un buisson, dans un lieu bien sauvage,
D'un rempart verdoyant lui présente l'ombrage,
Et ce buisson, déjà confident de ses feux,
Fixe son choix, son vol, son espoir et ses vœux.

Stace a peint d'un plus beau coloris la première scène du déguisement d'Achille, et l'effet qu'il produit sur les filles de Lycomède. Le fond de la situation n'est pas décent; mais la comparaison qui la relève est pleine de graces. Ce morceau est très-bien écrit dans le poëme latin, et il l'est encore mieux chez le poète français.

*Qualiter Idaliæ volucres, ubi mollia frangunt*
*Nubila, jàm longùm cœloque domoque gregatæ,*
*Si junxit pennas, diversoque hospita tractu,*
*Venit avis, cunctæ primùm miruntur et horrent;*
*Mox propiùs, propiùsque volant, atque aere in ipso*
*Paulatim fecere suam, plausuque secundo*
*Circumeunt hilares, et ad alta cubilia ducunt.*

Tels, dans un jour d'été, les oiseaux d'Idalie,
Loin des bois parfumés où Vénus les rallie,
Quand ils planent de front, au milieu d'un ciel pur,
Et d'un cercle d'argent en couronnent l'azur;
Sur leur route jeté, si, d'un lointain rivage,
Un autre oiseau, brillant d'une beauté sauvage,
Dans l'escadron ailé soudain vient se ranger:
D'abord surpris, frappé de son air étranger,
On l'observe en silence, avec crainte on l'admire;
Un doux instinct vers lui, par degrés les attire;
Bientôt le nouvel hôte, avec pompe escorté,
Au toit hospitalier en triomphe est porté.

Digitized by Google

Il y a autant de pureté que d'élégance dans ce morceau. La versification a du nombre et de l'harmonie; les formes du style sont variées avec goût; les rimes ont une richesse remarquable, qui prouve le travail, et une aisance qui empêche de le sentir; la période poétique est fournie avec art; enfin, tout annonce un écrivain de l'ancienne école, de l'école de Racine et de Boileau.

Je ne dirai qu'un mot des passions, et je terminerai par-là l'examen d'un ouvrage moins intéressant par lui-même que par le talent qu'il décèle dans son auteur.

La manière dont l'amour est traité dans l'Achilléide, en a détruit tout le dramatique. C'est le même défaut que dans la Henriade. Tous deux peignent une jouissance au lieu d'une passion, et tous deux révoltent les lecteurs d'un goût délicat. Le procédé d'Achille est encore moins poétique que celui du héros français; mais je ne sais si la belle d'Estrées n'est pas plus avilie que la fille de Lycomède; car au moins on ravit à celle-ci ce que l'autre *prodigue* ouvertement.

. . . . . Au bord d'une onde claire,
Sous un myrte *amoureux*, asile du mystère,
D'Estrée à son amant prodiguait ses appas.

Il est incroyable qu'on puisse manquer d'art à ce point. Quelle description! Quelle poésie! Quelles amours! Y a-t-il quelqu'un qui puisse voir le moindre rapport entre ce froid libertinage et la passion profonde de Didon? L'amour de cette reine est aussi héroïque et aussi noble qu'il pouvait l'être, sans s'élever au-dessus de la nature humaine. Il est noble, parce que c'est l'ame qui est éprise, parce que c'est le récit des malheurs et des exploits d'Enée qui en prépare les illusions, et que l'admiration et l'attendrissement qu'il inspire semblent en épurer la flamme. Il est noble

Digitized by Google

sur-tout, parce qu'il est combattu, parce que la reine se consume long-temps, avant de l'avouer, et que la pudeur égale la passion. Enfin, si elle succombe, le merveilleux le plus imposant couvre sa défaite, que le lecteur ne peut d'ailleurs que supposer.

*Speluncam Dido dux et Trojanus eamdem*
*Deveniunt; primùm Tellus et pronuba Juno*
*Dant signum, fulsere ignes et conscius æther*
*Connubiis, summoque ululârunt vertice Nymphæ.*

Combien cet appareil et cette magnificence relèvent une pareille scène! Ces vers me paroissent le comble de l'art. Il n'y a pas un mot qui ressemble à cela dans les deux poëmes dont on vient de parler; et c'est ici sur-tout que M. Luce me paraît malheureux dans le choix d'un sujet, ou plutôt d'un plan, où la véritable poésie ne pouvait entrer, puisque la décence en est bannie. Tout ce qui se montre à découvert ne remue que les sens. Où il n'y a ni voile ni mystère, il n'y a point d'imagination, et conséquemment point de poésie. Ce principe est certain, et fondamental pour la littérature, comme pour les mœurs. Les femmes ne sont pas moins intéressées que les poètes à cette théorie.

Lorsqu'on est tombé, ce qu'il y a de mieux à faire est de se relever de bonne grace. C'est ce qu'a fait M. Luce, en rehaussant, comme je l'ai dit, le caractère d'Achille. Les dernières scènes qui sont en partie de son invention, ont de l'intérêt et de la noblesse. Achille y paraît ce qu'il doit être, partagé entre l'honneur et l'amour, et assez sensible pour laisser croire que la tendresse l'emporterait sans l'éloquence d'Ulysse et la rivalité de Diomède. Son discours à Lycomède est remarquable en ce qu'il accorde la passion et la dignité, dans une situation égale-

Digitized by Google

ment délicate pour les deux personnages.

« C'est à vous que les Dieux ont réservé l'honneur
» De rendre à la victoire un guerrier déserteur;
» Je cours venger les Grecs, mais si j'ose y prétendre,
» Cet honneur est promis, mon père, à votre gendre;
» Accordez-moi ce titre : au plus beau sang des dieux
» Craignez-vous de mêler votre sang glorieux?
» Vous ne répondez point : sur votre front sévère
» Je crois lire un refus; eh bien ! frappez, mon père;
» Vous pouvez me punir, et non me refuser.
» Achille plus long-temps ne peut vous abuser.
» J'aime Déidamie. »

Je le répète, il est malheureux que ce style et ce talent ne soient employés qu'à réchauffer un plan mal conçu; et s'il pouvait encore rester quelque doute à cet égard, les derniers vers du poëme, tout gracieux qu'ils sont, suffiraient pour prouver combien Stace a égaré son trop modeste imitateur, en lui faisant traiter en vers héroïques un sujet indigne de l'Epopée.

Suspends ici ton vol, muse ! d'Achille enfant
J'ai peint les jeux, la fougue, et l'amoureux délire,
Homère va chanter, je dépose ma lyre.

CH. D.

---

*Œuvres de Virgile*, traduction nouvelle; par M. *René Binet*, proviseur du Lycée Bonaparte, ancien Recteur de l'Université de Paris, ancien Professeur de littérature et de rhétorique à l'Ecole Militaire, au collége du Plessis-Sorbonne, à l'école centrale du Panthéon; de la société libre des sciences, lettres et arts de Paris; auteur de plusieurs autres traductions. Quatre vol. in-12. Prix : 10 fr., et 14 fr. par la poste. A Paris, chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

RIEN n'annonce davantage le retour de la bonne et saine littérature que l'empressement avec lequel on revient vers

Digitized by Google

vers ces modèles antiques dont l'amour de la nouveauté et l'influence des systèmes semblaient avoir éloigné l'attention. Quel augure plus heureux pour la littérature du siècle qui commence, que de voir ces nouvelles doctrines, fruits d'une erreur passagère, tomber de jour en jour dans l'oubli le plus profond, et les beaux arts replacés sur leur base la plus solide, l'imitation des anciens ou, pour mieux dire, de la nature ! Plusieurs corps littéraires ont proposé l'éloge de Boileau. Les jugemens de ce grand homme dont on avait voulu dans le dernier siècle infirmer l'autorité, reprennent un ascendant irrésistible sur tous les bons esprits : un des plus grands poètes de l'antiquité, Virgile, vient dernièrement de paraître dans notre langue poétique, sinon dans toute sa majesté, du moins avec un éclat qu'aucun traducteur des siècles précédens n'avait su lui donner, et dont les versions en prose avaient à peine conservé quelques faibles lueurs. En effet, soit à cause de la perfection des vers, soit que les beautés de *l'Enéide*, quoique admirables, ne soient pas assez fortes pour percer au travers des nuages d'une traduction, toujours est-il sûr que Virgile, dans notre langue, avait infiniment moins de lecteurs qu'Homère, dont le feu se fait sentir jusque dans les plus timides copies. La traduction de M. Delille a pu, dans un grand nombre de passages, faire connaître les beautés poétiques de Virgile à ceux qui ignorent sa langue. Après ce service rendu aux lettres, rien ne serait plus utile, à mon avis, qu'une traduction qui, joignant à la scrupuleuse exactitude de la prose, une partie du coloris de Virgile, fût en même temps un guide sûr, un interprète fidèle pour ceux qui étudient ce poète, et une lecture attachante pour ceux qui ne peuvent le connaître autrement que dans une version.

Un tel ouvrage manquait à notre littérature. L'ouvrage



Digitized by Google

des quatre Professeurs avait tous les désavantages des écrits qui ne sortent pas d'une seule main. On est fixé depuis long-temps sur le mérite de la traduction de l'abbé Desfontaines; c'est une copie toujours faible, quelquefois élégante, rarement poétique, des poëmes les plus parfaits de l'antiquité. Le style de ce traducteur n'est point dépourvu de mérite; on regrette qu'il n'ait pas plus de coloris, et que le goût pur, mais timide, du prosateur ait trop affaibli le feu sagement tempéré de l'original : en un mot, l'abbé Desfontaines écrit ce que Virgile peint. Il ne quitte presque jamais la plume pour prendre le pinceau. Dans sa version, les images s'effacent ou ne sont qu'ébauchées. Le traducteur, toujours craintif, ne donne aucun mouvement à son style; il ne cherche que rarement, ou point du tout, à rendre les effets d'harmonie imitative, et substitue fort souvent la sécheresse du mot propre, à l'élégance de la périphrase poétique. Quant aux autres traductions, qui sont en assez grand nombre, l'oubli où elles sont ensevelies nous dispense d'en faire aucune mention. La plupart ont pour auteurs des maîtres de langue latine, qui, étrangers à tout mérite poétique, semblent n'avoir vu dans Virgile que des règles de syntaxe, des conjugaisons et des déclinaisons.

M. René Binet, ancien recteur de l'Université de Paris, et maintenant proviseur du lycée Bonaparte, a, comme nous, senti l'insuffisance des versions en prose que jusqu'ici on avait mises entre les mains des jeunes gens; il publie aujourd'hui une traduction nouvelle et complète des *Œuvres de Virgile*. L'objet de cet article est de mettre le public à même de juger le mérite ou les défauts du nouveau traducteur : une longue expérience dans la science de l'enseignement suffirait seule pour le rendre recommandable et exciter des préjugés favorables sur la bonté de son travail. Comme une traduction complète des *Œuvres*

Digitized by Google

*de Virgile* est toujours un ouvrage très-important, et que la prose de M. René Binet nous ramènera nécessairement aux vers de M. Delille, j'espère que mes lecteurs me permettront de ne pas me borner à un seul extrait, et me laisseront volontiers donner quelque étendue à mes réflexions critiques sur l'une et l'autre traduction. Le nouveau traducteur nous donne les *Eglogues*, les *Géorgiques* et *l'Enéide*. Je ne ferai point un examen de la version de ces deux premiers ouvrages : en général, elle m'a paru écrite avec une pureté classique. Je crois plus utile de relever des fautes que de s'arrêter sur des beautés, lorsque celles-ci sont de nature à être aperçues de tout le monde. Je ne parlerai donc que de *l'Enéide*. Ce poëme, jugé si rigoureusement par Virgile, n'en est pas moins son plus beau titre à la gloire; mais plus le style en est parfait, plus il devient difficile à traduire. Nous ne répéterons point ce que nous avons déjà dit sur la nécessité de traduire en vers les ouvrages en vers; notre sentiment, à cet égard, est toujours le même, et la nouvelle traduction en prose qui fait le sujet de cet article, quelque estimable qu'elle soit à nos yeux, ne sert qu'à nous confirmer davantage dans notre première opinion. Cette traduction en prose, publiée dans la même année que la traduction en vers du célèbre Delille, servira, je l'espère, en nous fournissant des points de comparaison, à décider cette question, qui n'en est plus une pour nous.

Que tout homme de goût se demande, en lisant Virgile, à quoi tient le charme magique qui le captive dans les vers de ce grand poète; il verra que ce ne sont point les idées, les pensées par elles-mêmes dont souvent le fonds est partout; mais ce qui le ravit, c'est la beauté des peintures et la vérité de l'harmonie. Ce n'est point la pensée qui fait le poète, c'est l'image. Or, la prose peut rendre la



Digitized by Google

pensée avec exactitude, mais la poésie seule peut rendre les images. Et d'abord à quoi tient souvent l'effet d'un tableau poétique? à la position de tel ou tel mot, plus ou moins pittoresque; à la coupe plus ou moins hardie de tel hémistiche. Il s'agit donc de savoir si les vers offrent à l'écrivain plus de ces sortes de ressources que ne peut le faire la prose. Le nouveau traducteur ne balance pas à donner la préférence à cette dernière. « La différence de notre ver-» sification et de celles des langues anciennes, dit-il; » le défaut de notre prosodie, la monotonie de nos hémis-» tiches, et sur-tout l'esclavage de la rime, seront tou-» jours des obstacles insurmontables à qui voudra faire » en vers une véritable traduction. » Si M. René Binet entend par-là qu'il est plus difficile de traduire en vers qu'en prose, nous sommes parfaitement de son avis. Des exemples nous feront mieux comprendre. Nous les prendrons de préférence dans le sixième livre de *l'Enéide*, où Virgile semble avoir épuisé toutes les ressources de l'art des vers. Nous verrons, en rendant justice au mérite de la traduction en prose, les avantages qu'ont sur elle les vers de M. Delille, dont nous sommes loin de nous dissimuler les défauts. N'oublions pas, dans cette comparaison, qu'il y a trois choses à traduire dans un poète, la pensée, l'image et l'harmonie; la première pour l'esprit, la seconde pour les yeux, et la troisième pour l'oreille.

Ce chant, dans lequel Virgile étale à nos yeux toutes les horreurs du monde infernal, toutes les délices des demeures enchantées, est sans contredit l'ouvrage le plus miraculeux de la poésie. Avec quel art le poète ne sait-il pas fondre les couleurs les unes dans les autres par des nuances imperceptibles, et préparer de loin l'ame de ses lecteurs aux sentimens dont il va la frapper! Ce sixième chant et une partie du septième, en sont une preuve in-

Digitized by Google

contestable. Virgile ne place point la descente d'Enée aux Enfers immédiatement après le quatrième livre : non, il ménage la sensibilité. Il sait trop bien que l'ame du lecteur, où retentissent encore les gémissemens de Didon mourante, a besoin de se reposer, et ne demande qu'à s'abandonner au charme attendrissant de ses rêveries. Qu'on examine la manière dont on est affecté après avoir lu le cinquième livre, et au moment où l'on va commencer le sixième; on verra qu'on apporte déjà à cette lecture un fond de tristesse et de mélancolie. Ces jeux célébrés en l'honneur des morts, cet orage qui accueille les Troyens en quittant les côtes de l'Afrique, ces funérailles, ces apparitions ; toutes ces choses ont déjà rembruni l'imagination, et donné à l'esprit des lecteurs je ne sais quelle disposition au merveilleux : mais le poète se garde bien encore de nous ouvrir brusquement les portes des Enfers. Les deux cents premiers vers de ce sixième chant sont uniquement employés à nous y préparer : de moment en moment l'harmonie des vers devient plus triste et plus solennelle; les couleurs du tableau se rembrunissent progressivement; les funérailles de Misène, les fureurs de la Sibylle, ce rameau magique qui doit ouvrir au héros Troyen l'entrée des Enfers, ces sacrifices aux Dieux des morts, tout respire je ne sais quelle horreur superstitieuse. Une perte toute récente vient encore d'affliger Enée : c'est en versant des larmes, *lacrymans*, que le héros aborde au port de Cumes.

*Sic fatur lacrymans, classique immittit habenas,*
*Et tandem Euboïcis Cumarum allabitur oris.*
*Obvertunt pelago proras : tum dente tenaci*
*Anchora fundabat naves....* etc.

« En parlant ainsi les larmes aux yeux, il fait voler sa » flotte sur les ondes, et aborde enfin dans la rade de



Digitized by Google

» Cumes, ville fondée autrefois par des Eubéens. On » tourne les proues vers la mer; l'ancre pesante fixe les » vaisseaux, et les poupes bordent le rivage. L'ardente » jeunesse s'élance avec transport sur cette terre, cette » Italie si desirée. Les uns cherchent les semences de feu » cachées dans les veines d'un caillou; ceux-ci vont abat- » tre les forêts sombres, repaire des bêtes féroces; ceux- » là montrent à leurs compagnons les ruisseaux qu'ils ont » trouvés. »

Il y a plusieurs omissions graves dans cette version; nous ne pouvons le dissimuler. *Dente tenaci* devait être traduit: « L'ancre à la dent mordante. » On sent l'énergie de cette expression. M. Delille ne l'a point oubliée; mais en même temps il a supprimé l'épithète de *lacrymans*, on ne sait trop pourquoi.

Il dit : rend leur essor aux ailes des vaisseaux,
Et Cume, enfant d'Eubée, a reçu le héros;
L'ancre à la dent mordante en tombant les captive.

Tandis que la jeunesse Troyenne s'occupe à ces recherches, Enée va consulter la prêtresse d'Apollon. C'est dans le fond des forêts solitaires, dans le creux d'une roche escarpée, que la Sibylle a placé sa retraite : c'est là que, livrée toute entière à ses rêveries, cette fille mélancolique disposait son ame aux visions de l'avenir par cette tristesse religieuse, fruit du silence et de la méditation : *Horrendæque procul secreta Sibyllæ antrum immane petit.* Virgile qui avait observé l'effet de la solitude sur les ames tendres, place ainsi sa prêtresse au milieu des forêts sauvages et dans l'enfoncement d'un désert reculé. Le caractère qu'il donne à la Sibylle est parfaitement convenable à ce genre de vie contemplative et aux lieux qu'elle habite. Quelque chose d'acariâtre et de chagrin perce dans le peu de mots que cette vieille fille taciturne adresse

Digitized by Google

comme à regret au héros qui vient la consulter. M. Delille a supprimé tout ce que Virgile nous apprend sur l'habitation de la Pythonisse.

Cependant le héros plein d'espoir et de crainte,
Du temple d'Apollon va visiter l'enceinte;
Et l'antre prophétique, où brûlant de son feu
La prêtresse en fureur lutte contre ce dieu,
Et cache sa présence au vulgaire profane.

Le traducteur en prose n'a point omis cette circonstance importante: « Enée, de son côté, dirige ses pas vers le » mont où Apollon réside, et vers l'antre écarté, demeure » sombre et profonde de la Sibylle, prêtresse vénérable » à qui le dieu de Délos inspie un enthousiasme divin, et » révèle les secrets de l'avenir. »

*Magnam cui mentem animumque*
*Delius inspirat vates, aperitque futura.*

L'épithète d'*horrenda* que Virgile donne à la Sibylle de Cumes, épithète qui ne signifie point tout-à-fait vénérable, jointe à la décoration sauvage dont sa demeure est entourée, nous donne de cette fille visionnaire l'idée d'une personne sombre et triste. Ce caractère morose, fruit du silence et peut-être des longs ennuis du célibat, s'aperçoit dans le premier mot qu'elle adresse à Enée. Elle trouve le héros repaissant ses yeux des peintures savantes dont les portes du temple d'Apollon étaient ornées. Soudain la Sibylle lui reproche sa vaine curiosité: « C'est bien là le moment, dit-elle d'un ton grondeur, de s'amuser à de » pareils spectacles. »

*Non hoc ista sibi tempus spectacula poscit.*

Ce vers dont la tournure est brusque, nous fait connaître, dès le premier instant, le caractère de la Pythonisse. C'est ainsi que Molière, dans *le Tartufe*, peint du premier coup l'humeur acariâtre de madame Pernelle, par



Digitized by Google

les réparties brusques qu'il lui prête, et la manière aigre et sèche dont il la fait parler à sa servante.

M. René Binet a un peu trop adouci l'expression chagrine du vers de Virgile. « Il n'est point temps, dit-elle au » prince Troyen, de promener vos regards sur ces objets ; » hâtez-vous plutôt d'immoler sept jeunes taureaux et sept » brebis choisies. »

Achate enfin arrive, avec lui la prêtresse ;
Au Troyen, en ces mots, la Sibylle s'adresse :
« Le temps presse ; venez, laissez là ces tableaux ;
» Quatre jeunes brebis, quatre jeunes taureaux,
» Doivent à ces autels tomber en sacrifice. »
(DELILLE.)

L'expression est peut-être encore affaiblie, mais beaucoup moins que dans la prose. Mais M. Delille, à son tour, fait parler la Sibylle avec trop d'aménité, quelques vers plus bas :

Ils avancent : soudain, pleine d'un saint transport,
« Il est temps, il est temps d'interroger le sort.
» Le dieu vient, le dieu vient ; il m'agite, il me presse.
» Fils d'Anchise ! écoutez la voix de sa prêtresse ;
» C'est lui-même, c'est lui, je le sens, je le vois. »

Cette apostrophe respectueuse, *Fils d'Anchise !* fait un contre-sens et n'est point du tout dans Virgile. Ce n'est pas dans le moment où la prêtresse sent approcher les accès de son épilepsie religieuse qu'elle doit s'exprimer avec tant de calme et de politesse :

Fils d'Anchise ! écoutez la voix de la prêtresse.

M. Delille, en outre, étend en quatre lignes ce que Virgile renferme dans un vers tout au plus : *Poscere fata tempus ait, Deus, ecce Deus.* C'est encore ainsi que le traducteur en vers affaiblit et paraphrase les mots que la Pythonisse, déjà dans les horreurs de ses convul-

Digitized by Google

sions, adresse à Enée, d'une bouche écumante :

*Cessas in vota precesque*
*Tros, ait, Œnea? Cessas? neque enim ante dehiscent*
*Attonitæ magna ora domus?*

Alors son air, sa voix n'ont rien d'une mortelle.
« Hâte-toi, fils des Dieux ! qu'attends-tu donc, dit-elle?
» Quand commenceras-tu tes prières, tes vœux?
» Parle, c'est à ce prix que répondront mes Dieux,
» Et que s'ébranleront ces portes redoutables »

*Traduction de M.* René Binet.

« Lorsqu'ils furent à l'entrée de ce lieu sacré : « Il est » temps, dit-elle, d'interroger l'oracle. Voici le dieu, le » voici. » En disant ces mots, devant la porte du temple, » on la voit tout d'un coup changer d'air et de visage; » ses cheveux se hérissent, sa poitrine s'enfle, elle res- » pire à peine dans les transports de sa fureur; sa taille » semble s'être accrue, sa voix n'est plus celle d'une mor- » telle; on reconnaît le dieu dont le souffle puissant l'a- » nime : « Tu tardes, dit-elle, Troyen; tu tardes, Enée, » à offrir tes vœux et tes prières ! car jusque-là les por- » tes de ce temple auguste ne s'ouvriront point. » A ces » mots elle se tait. Les Troyens sont glacés d'une frayeur » religieuse. Enée, du fond de son cœur, adresse au dieu » cette prière. »

On voit que le traducteur en prose a mieux observé les convenances : il y a dans cette brusque apostrophe *Tros Æenea*, dans cette répétition qui marque l'impatience, *cessas, cessas*, un ton de familiarité presque offensant. C'est qu'Enée n'est d'abord, aux yeux de la Sibylle, qu'un prince étranger, un malheureux banni : mais lorsqu'illuminée par le dieu, elle a vu sans voile l'avenir et le passé, instruite de l'origine céleste du héros qui l'interroge, connaissant les grandes destinées qui lui sont

Digitized by Google

promises, la Pythonisse change de ton d'une manière frappante ; sa voix devient respectueuse. C'est alors qu'elle s'écrie :

*O tandem magnis pelagi defuncte periclis.*

« O vous qui avez échappé à tant de naufrages, à tant de périls. » L'harmonie de ce vers est pleine de dignité. Enée n'est plus à ses yeux un simple Troyen, c'est le fondateur de Rome, le fils de Vénus, le favori des Dieux.

*Sate sanguine Divûm,*
*Tros Anchisiada, facilis descensus Averno est.*

Rien n'est assurément plus remarquable que ce changement de ton. Je suis surpris que l'intention de Virgile dans ce caractère de la Sibylle ait échappé à M. Delille, qui paraît avoir étudié si profondément le génie du poète qu'il traduit. L'auteur de *l'Enéide* a voulu donner à sa prêtresse cette espèce de misantropie qui résulte communément d'une vie ascétique et retirée. Après avoir satisfait à la curiosité d'Enée, elle rentre brusquement dans son silence accoutumé, *dixit pressoque obmutuit ore.* Il semble la voir se taire tout à coup, et se rider le front comme fâchée d'en avoir tant dit.

*Et talia fata*
*Conticuit.*

Remarquez avec quel art ce dactyle est rejeté brusquement au commencement du vers qui suit.

Les fautes que nous avons relevées dans ce morceau ne sont pas les seules. A l'aspect de la Pythonisse, la chevelure hérissée, le sein palpitant, l'œil égaré, Virgile nous dit que les Troyens qui accompagnaient Enée furent saisis de frayeur. M. Delille attribue cette crainte au seul Enée.

Elle dit et se tait. A ces sons formidables
Il frémit, il s'écrie.

Digitized by Google

Virgile exprime avec une énergie admirable cette sensation terrible, la plus forte de toutes; en un mot, la peur dont l'effet est de glacer le sang dans les veines, d'enchaîner la langue et de faire dresser les cheveux sur la tête. « Une » terreur froide, dit-il, pénétra les Troyens jusqu'à la » moelle des os. » *Gelidus Teucris perdura cucurrit ossa tremor.* Combien ce mot *cucurrit* est pittoresque et par lui-même et par la manière dont il est placé ! qui croirait que M. Delille rende toutes ces expressions par *il frémit, il s'écrie ?* Partout Virgile peint la peur d'une manière forte et poétique en nous décrivant rapidement ses effets les plus remarquables. — *Solvuntur frigore membra.* — *Obstupui, steteruntque comæ et vox faucibus hæsit.* — *Mihi frigidus horror membra quatit gelidusque coit formidine sanguis.* L'hébreu seul offre des détails d'une pareille énergie. Voyez comment Job décrit la frayeur dont ses os furent transpercés à l'apparition d'un fantôme nocturne. Je défie l'expression d'aller jamais au-delà. Revenons à notre examen.

*Præterea jacet exanimum tibi corpus amici,*
*Heu nescis ! totamque incestat funere classem.*

*Traduction de M.* Binet.

« Ce n'est pas tout, vous ignorez hélas, continue la Sibylle, qu'un de vos fidèles compagnons est étendu sans vie sur le rivage et souille toute votre flotte par la présence de son cadavre, pendant que vous êtes dans ce temple à écouter nos oracles. Avant tout, rendez ses cendres à la terre; enfermez-les dans un tombeau; immolez-y des brebis noires : telles seront vos premières expiations. Alors vous pourrez voir les bois redoutables du Styx, et cet empire inaccessible aux vivans. »

Plusieurs commentateurs ont cru qu'en faisant perdre

Digitized by Google

à Enée un de ses compagnons au moment où le prince va descendre dans les Enfers, Virgile n'avait voulu qu'imiter Homère. Tout le monde connaît en effet la fin d'Elpénor, et la plaisanterie assez froide qu'Ulysse adresse à l'ombre de ce malheureux; mais Virgile est bien loin d'être un servile imitateur. On voit qu'il cherche ces épisodes funèbres afin d'avoir occasion de rembrunir par degrés les couleurs de ses pinceaux, que bientôt il va noircir de tout le deuil de la nuit éternelle. Ces espèces d'intermèdes sont admirablement choisis : ce sixième livre est tout entier consacré aux choses des morts. Le poète nous prépare à descendre avec lui dans ces régions inconnues, dans ces demeures profondes, par un sacrifice magique, par une sépulture. Telles sont les cérémonies qui précèdent la descente d'Enée aux Enfers. Le génie mélancolique de Virgile semble se complaire dans ces descriptions des honneurs rendus à la mémoire des morts; il ne laisse du moins échapper aucune occasion de décrire de semblables cérémonies. Homère ne les aime pas moins que Virgile : ces épisodes, si fréquens dans l'un et l'autre poète, répandent sur leurs vers une teinte religieuse dont le charme est ineffable. C'est une chose assez remarquable que, de tous les poètes épiques, Voltaire soit le seul où l'on ne rencontre point de pareils détails. Loin de les chercher comme Homère et Virgile, il semble les éviter avec soin. On en trouve un exemple bien frappant dans le sixième chant. Valois est tombé sous les coups d'un assassin : Bourbon, dit Voltaire,

Bourbon n'employait point ces momens salutaires
A rendre au dernier roi les honneurs ordinaires,
A parer son tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans.
Ses mains ne chargeaient point *les rives désolées*
De l'appareil pompeux de ces vains mausolées,

Digitized by Google

Par qui, malgré l'injure et des temps et du sort,
La vanité des grands triomphe de la mort.

Ces vers sont assurément fort beaux ; mais ce dédain philosophique pour la plus touchante de toutes les cérémonies, vaut-il les descriptions simples et religieuses dont Homère et Virgile ont rempli leurs poëmes ? Quelle froide misantropie à ne voir, dans les inscriptions gravées sur les pierres des tombeaux, par la douleur et les regrets, rien autre chose

Que des titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans.

Je sais bien qu'on dira, pour justifier Voltaire, qu'il a évité ces détails parce qu'ils étaient trop vulgaires. Mais le Tasse et l'Arioste n'ont-ils pas rendu ces mêmes détails avec des couleurs poétiques ? Voyez la sépulture de Clorinde, qui suit de si près son baptême ; celle de Dudon et du jeune prince danois. Rien de plus attendrissant, dans l'Arioste, que les honneurs rendus à quelques chevaliers chrétiens morts au champ de gloire. Nos cérémonies funèbres ne le cèdent point à celles des Grecs et des Romains. L'office des Morts en usage dans nos églises, est une sainte et touchante élégie. Qui de nous ne se souvient avec émotion d'avoir assisté à quelque convoi ? Ces voûtes tendues de noir, ces torches de cire ardente qui répandaient autour des autels une clarté mystérieuse ; ce cercueil revêtu d'un drap funèbre, où étaient brodés des ossemens en sautoir, triste armoirie de la mort ; ces prêtres implorant, pour celui qui n'était plus, la miséricorde du Ciel et une lumière perpétuelle : *Et lux perpetua luceat eis* ; rien de plus pompeux, de plus attendrissant que cette cérémonie. Que lui manquait-il pour être admirée ? Rien ; si ce n'est d'avoir été fondée par Confucius ou Zoroastre.

J. ESTINBERT.

*(La suite dans le prochain numéro.)*

Digitized by Google

## VARIÉTÉS.

Quelques prétendus philosophes ont accusé M. de La Harpe d'hypocrisie. Dans la notice que les éditeurs du *Répertoire du Théâtre Français* ont donnée sur cet écrivain célèbre, notice qui a été insérée dans ce Journal, ils ont réfuté d'une manière convaincante cette fausse accusation. Le hasard vient de faire tomber entre nos mains un petit écrit de M. de La Harpe, qui sera une nouvelle preuve de la sincérité de sa conversion. Cet écrit qu'il composa un mois avant sa mort, et qui n'a jamais été imprimé, devait précéder une édition épurée de ses *Œuvres*, que l'auteur préparait.

Le lecteur nous saura gré de lui donner un extrait de ce manuscrit. Il y reconnaîtra l'excellente logique du célèbre critique, et pourra remarquer en même temps la grossière absurdité de ses adversaires.

« Dans ces circonstances il ne me reste qu'à recueillir ce que je puis avoir encore de facultés, pour remplir le premier de tous les devoirs, celui de faire disparaître de mes écrits, tout ce qui peut blesser le moins du monde le respect dû à la religion. Ces écrits, comme on le voit par ce recueil, sont en petit nombre, et ces sortes de taches ne sont ni très-marquées, ni très-nombreuses, comme on le verra par le peu de changemens qu'elles ont nécessités. Mais ce qui, humainement parlant, est peu de chose, est beaucoup devant Dieu, *dont les pensées ne sont pas les nôtres* (1), et il y a malheureusement pour moi de quoi gémir jusqu'à la fin de ma vie.

» Ce n'est pas là, sans doute, ce que s'efforcent de faire

(1) *Cogitationes meæ non cogitationes vestræ.*

Digitized by Google

entendre ceux qui affectent de montrer aujourd'hui ces fautes bien plus grandes encore qu'elles ne sont en effet (devant les hommes s'entend), et qui ne demandent qu'à en grossir et en perpétuer le scandale, précisément parce que j'en ai annoncé le plus sincère et le plus solennel désaveu. A les entendre, j'aurois été un écrivain impie comme Voltaire, athée comme Diderot, révolutionnaire comme Condorcet. En vain mes écrits qui subsistent suffiraient seuls pour démentir ces calomnies aussi folles qu'odieuses; en vain même ont-elles été quelquefois positivement réfutées; ils y reviennent sans cesse et y reviendront jusqu'au dernier moment. Leur marche est invariable et l'a toujours été : ils ne vous répondent jamais et répètent toujours. Rien n'est si aisé que de les confondre, mais Dieu seul peut les réduire au silence, quand le temps vient, *ut obstruatur os loquentium iniqua.* Jusque-là, instrumens aveugles d'une Providence qu'ils ne connaissent pas, le pouvoir du mensonge leur est remis pour *accomplir toute justice.* Il n'y a que le chrétien qui entende cette voix qui parle d'en-haut, et qui dit à son cœur : « De quoi te plains-tu ? ils t'imputent, il est vrai, le mal qu'ils savent bien que tu n'as pas fait; mais sais-tu toi-même celui que tu as réellement commis *devant moi (coram me)* ? Il n'y a que moi qui le sache, comme il n'y a que moi qui puisse le réparer, et n'es-tu pas trop heureux que je me serve d'eux pour te punir, après qu'ils se sont servis de toi pour m'offenser? Eh! qui donc se chargerait de cette punition qui, exercée dans le temps, est toujours un signe de clémence pour l'éternité ? Sera-ce mes serviteurs? Ceux-là, instruits dans ma loi, courent avec joie au-devant du pécheur que je ramène; ils ont appris de moi à lui tendre les bras comme à un frère égaré; c'est

glorifient en oubliant ses fautes que je lui ai

Digitized by Google

appris à reconnaître, et en louant son changement qui est mon ouvrage ; et voudrais-tu jouir à la fois des louanges de mes serviteurs et de l'approbation de mes ennemis? Cela n'est pas possible : il faut que les uns et les autres se fassent toujours distinguer à leur éternelle opposition. Quand le pécheur lève les mains vers moi comme Moïse, pendant que l'on combat les Amalécites, les justes le soutiennent de tous leurs efforts ; mais les méchans voudraient le fouler aux pieds. Ce ne sont pas les justes qui te reprocheront jamais les fautes que tu avoues ; mais certes ce ne sont pas les impies qui te pardonneront jamais ton repentir. Et qu'importe qu'il soit un crime irrémissible à leurs yeux, pourvu qu'aux miens il puisse un jour effacer tes égaremens? »

» On sent bien que je n'adresse ce langage qu'à ceux qui s'occupent à étudier les voies de cette Providence toujours attentive à tirer le bien du mal même, comme il est arrivé encore en cette occasion. »

Les ennemis de M. de La Harpe crurent remarquer une grande contradiction entre ses principes et sa conduite, lorsque les comédiens reprirent le drame de *Mélanie*. Ils prétendirent que le poète sacrifiait la religion à sa vanité. L'auteur donne à cet égard l'explication la plus satisfaisante.

« Ce recueil purifié dont ma conscience avait besoin, aurait peut-être encore été retardé, si la dernière reprise de *Mélanie* ne m'eût fait songer qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et je dois à ce sujet aux honnêtes gens un compte exact des faits. Ils ont dû être surpris de voir reparaître cette pièce, et n'ont pas douté que je n'en fusse fâché ; mais toujours portés à juger favorablement, ils ont supposé que je n'avais pas été le maître de l'empêcher ; et d'autant plus qu'ils savaient que depuis huit ans

j'étais

Digitized by Google



j'étais absolument étranger à tout ce qui se passait au théâtre, où je n'ai pas mis le pied depuis le commencement de 1794. Il est très-vrai que j'ignorais si, dans les variations des réglemens qui avaient dû avoir lieu en huit ans sous tant d'autorités différentes, les auteurs avaient conservé le droit de retirer une pièce du répertoire, quand ils n'avaient aucune plainte à élever contre les comédiens à propos de cet ouvrage ni d'aucun autre, et c'était le cas où je me trouvais. Je me persuadai encore plus que je n'avais point ce droit, quand je vis que les comédiens, sans me demander aucune espèce de consentement, se bornaient à me consulter sur la distribution des rôles; et moi je me bornai, suivant mon usage, à remettre tout à leur disposition, et à ne me mêler de rien. Mais enfin je fus mieux instruit, et ce que l'indulgente charité des amis de la religion ne m'avait pas dit, la joie maligne de ses ennemis ne me le laissa pas ignorer. « Ils se réjouissent, » me dit-on, et de quoi peuvent-ils se réjouir, si ce n'est » du mal? » Ce mal était fait, et je ne pouvais plus pourvoir qu'à l'avenir. Sûr du droit qui me restait de retirer la pièce, j'écrivis aux comédiens que mon intention était qu'elle fût absolument rayée du répertoire, et j'engageai notre agent dramatique à Paris à signifier la même injonction aux théâtres des départemens dont il a la correspondance (1). Cette démarche nécessaire, mais tardive, en faisant cesser le scandale, n'excuse pas le tort que j'ai eu de ne pas m'assurer plus tôt et plus exactement de ce que je pouvais à cet égard; et j'avoue que la crainte d'entrer dans des discussions que je n'avais ni le loisir ni les

(1) La pièce a pourtant été jouée encore depuis sur un des théâtres de la capitale, malgré les réclamations de notre agent; mais j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir : le reste ne me regarde plus.



Digitized by Google

moyens de soutenir, ne justifie pas l'espèce de négligence que j'ai mise dans un objet où il ne faut jamais s'en permettre. Dès que la religion peut être compromise, il ne faut épargner ni soins, ni démarches pour se mettre à l'abri de tout reproche. »

*Suite des Observations de Métastase sur les Tragédies et Comédies des Grecs.*

ORESTE (d'Euripide).

CETTE tragédie est pleine de mouvement et de passions; on y trouve une vive peinture de l'amitié, mais la scélératesse en est le caractère dominant. Hélène, Ménélas, Tyndare, Electre, Oreste et Pylade sont fourbes, traîtres, parricides, perfides et sanguinaires. L'intrigue s'embrouille de manière qu'une divinité seule peut la dénouer; et cette déité, pour rassurer les méchans, rend toute la troupe heureuse.

Electre éplorée ouvre la scène. Elle est près du lit de son frère Oreste, qui dort à la suite d'un assaut que lui ont livré les Furies.

Les jeunes Argiennes paraissent en chœur, entourent Electre, qui leur commande le silence et toute la circonspection qu'on doit observer dans la chambre d'un malade.

Bientôt l'appartement d'Oreste se trouve métamorphosé en une place publique; et toutes les scènes qui suivent ont lieu sur cette place située au-devant du palais d'Agamemnon.

Ou les lits des malades se plaçaient à Argos, dans les rues, ou la scène est changée.

La pièce a 1690 vers. N. L.

Digitized by Google

PLUTUS (d'Aristophane.)

Il est difficile de déterminer l'action principale de ce drame. Plutus y recouvre la vue trop promptement; en sorte que la majeure partie de la pièce manque de mouvement. Plutus, placé à la garde du trésor que les Athéniens ont renfermé dans le temple de Minerve, n'est qu'un accessoire que le hasard semble produire, et non le résultat de ce qui précède; en sorte que Plutus aveugle, et Plutus clairvoyant, n'est que le mobile dont le poète fait usage pour exhaler sa bile contre chacun des personnages qu'il introduit au gré de son caprice, sans la moindre liaison; ce qui forme des scènes isolées auxquelles on peut ajouter ou retrancher sans toucher au fond.

Le dialogue est, au surplus, naturel, gracieux, plein de saillies, et prouve que l'auteur savait peindre les ridicules avec un génie rare et inépuisable. Au milieu des plus étonnantes difformités éclatent les plus beaux traits de morale. Tel est, par exemple, le panégyrique que la pauvreté fait d'elle-même. Ce morceau est digne de Platon.

Chremyle, au vers 626, accompagné de son ami guide Plutus vers un médecin, et immédiatement après au vers 627, vient un valet, qui raconte tous les détails de la cure, avec les circonstances qui l'ont suivie, et qui supposent le cours d'une nuit entière; ce qui est une atteinte à l'unité de temps.

La comédie a 1210 vers.

N. L.



Digitized by Google

## SPECTACLE.

### THÉATRE FRANÇAIS.

*Nicomède*, tragédie remise au théâtre.

CETTE tragédie, *la Mort de Pompée*, *Héraclius*, *Don Sanche d'Arragon* et *Sertorius*, sont, après les chefs-d'œuvre de Corneille, les meilleures de son théâtre. Je ne sais pourquoi on ne remet pas *don Sanche*, l'une des pièces de ce grand homme où il y a le plus de sentimens héroïques, d'intérêt et de sensibilité. Je ne doute pas qu'elle ne produisît le plus grand effet si les rôles en étoient distribués convenablement. Celui de don Sanche est peut-être aussi brillant que celui du Cid.

Une circonstance remarquable, c'est que les plus belles pièces de Corneille se succédèrent sans interruption, et sans mélange d'aucun mauvais ouvrage. *Le Cid* d'abord, *Horace* et *Cinna* qui furent jouées toutes deux dans la même année; *Polyeucte*, *la Mort de Pompée*, le premier de ses drames du second ordre, enfin *Rodogune*; tout cela fut composé, sans parler du *Menteur* et de sa suite du *Menteur*, dans l'espace de 9 années, depuis l'âge de 31 à 40 ans. Le génie du grand Corneille, qui aurait dû alors être dans toute sa force, s'appauvrit subitement, comme épuisé par des jets si vigoureux. La même année vit après la terrible *Rodogune*, la *vierge Théodore*, qui voulait offrir

A l'époux sans macule une épouse impollue.

Il fit encore des choses admirables après cette époque; mais il ne fit plus de chefs-d'œuvre. *Rodogune* fut le der-

Digitized by Google

nier. Il en est de même de Crébillon ; ce qu'il a fait de mieux (*Atrée*, *Electre*, *Rhadamiste*), fut composé de suite. Passé 37 ans, il n'eut plus de succès. Voltaire écrivit alternativement des pièces bonnes, médiocres et mauvaises. Il avoit 49 ans lorsque l'on joua Mérope ; mais elle était depuis 7 ans dans son porte-feuille. Tout ce qu'il a donné depuis au théâtre était inférieur à ce qu'il avait produit de bon jusqu'à cette époque. Racine est le seul de nos poètes tragiques chez lequel on n'ait pas aperçu le plus léger signe de décadence ; il finit à 51 ans, et aucun de ses drames n'est mieux écrit, ni peut-être aussi bien que les quatre derniers, *Iphigénie*, *Phèdre*, *Esther* et *Athalie*. Mais il est temps d'en venir à *Nicomède*.

Voltaire regarde cette pièce comme une des plus forte, preuves du génie de Corneille, et n'est point, dit-il, étonné de l'affection que son auteur avait pour elle. Ce genre de tragédie ne se soutenant point, ajoute-t-il, par un sujet pathétique, le héros ne peut exciter qu'un sentiment d'admiration, sentiment qui, à ce qu'il prétend, n'émeut guère l'ame et se refroidit plus vîte qu'aucun autre. Cette proposition, souvent répétée par Voltaire, et qui tend à dépriser tout le théâtre de Corneille, est beaucoup trop générale. L'admiration émeut si bien qu'elle fait verser des larmes. Qu'on dise qu'il est difficile de l'exciter à ce point, à la bonne heure : mais Corneille y est parvenu dans toutes ses bonnes pièces. *Don Diègue*, *le Vieil Horace*, *Héraclius*, portent l'attendrissement jusqu'au fond du cœur.

Si les critiques grammaticales du commentaire de Voltaire sur Corneille sont justes pour la plupart, elles sont fastidieuses par leur abondance, et souvent par leur inutilité. Celles qui concernent le plan, l'intrigue, sont quelquefois tellement injustes, qu'on ne peut les croire exemp-



Digitized by Google

tes de partialité. Il est vrai que, dans un très-petit nombre d'occasions, le commentateur a loué le père de notre théâtre avec l'abandon de l'enthousiasme. Mais ensuite il lui reprend, en quelque sorte, les éloges qu'il lui a donnés. S'il est forcé de convenir qu'une situation est sublime, il s'attache, il s'acharne à faire croire qu'elle est amenée par des absurdités.

Il avoue bien que *Nicomède* serait un chef-d'œuvre, si l'intrigue en était aussi forte que celle de *Rodogune*; mais il soutient qu'il n'y en a point du tout, parce qu'on ne craint rien au fond pour Nicomède. *On méprise* seulement *le roi et on hait la reine.* A la vérité, si l'on ne craignait rien pour Nicomède, le héros de la tragédie, le personnage auquel le poète a voulu principalement intéresser, il n'y aurait point à proprement parler de tragédie. Voyons donc si cette assertion est exacte.

De ce qu'on méprise le roi, et de ce qu'on hait la reine, j'en conclus que Nicomède est en péril. On méprise le roi parce qu'il est faible, la reine parce qu'elle est ambitieuse et cruelle. Or, une femme de ce caractère, ayant un tel époux, et un fils qu'elle veut faire monter sur le trône auquel la nature appelait Nicomède, doit certes mettre celui-ci dans un grand danger. Laodice l'en avertit dès la première scène, dans ce beau vers devenu proverbe :

Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.

Elle lui conseille de retourner à l'armée. Il répond que la reine la *sème d'assassins*, belle expression devenue triviale, et qui était peut-être toute neuve alors; car ce que le génie trouve et invente, ne tarde pas à devenir lieu commun. Le prince ajoute :

Que si notre fortune à ma perte animée,
La prépare à la cour aussi bien qu'à l'armée,

Digitized by Google

Dans ce péril égal qui me suit en tous lieux,
M'envirez-vous l'honneur de mourir à vos yeux?

Ainsi nulle sûreté pour lui, ni à la cour, ni à l'armée. Se peut-il une position plus périlleuse? il est en butte à la jalousie, à la haine des Romains; il est comme enveloppé par les intrigues de leur ambassadeur: il est menacé par l'ambition forcenée d'une marâtre, par celle de son frère qui est doublement son rival, et ne dissimule pas la prétention de lui ravir à la fois son amante et son droit à la couronne. Comment ne trembleroit-on pas pour sa vie, quand il est entouré d'ennemis tout puissans dans une cour où Annibal, son maître, vient de périr par une lâche trahison, où lui-même est arrêté, livré pour être envoyé comme otage à Rome, ce qui lui eût été plus douloureux que la mort, et qu'il ne doit son salut qu'au repentir soudain de son frère, repentir que rien ne pouvait faire présumer, que rien n'annonçait avant la fin du quatrième acte? Comment peut-on croire qu'il n'est pas en péril lorsque son père, apprenant que des mutins parlent de l'élever au trône, s'écrient:

Pour calmer la tempête,
Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête (1).

Le principal reproche que fait le commentateur à ce drame, est donc sans fondement. C'est tout au plus même s'il est de bonne foi. On craint et l'on doit craindre pour Nicomède. Il est vrai seulement que l'action marche avec lenteur, que les personnages parlent beaucoup avant d'agir; qu'il y a quelques invraisemblances à dévorer, que Prusias a souvent trop l'air d'un

(1) Cette idée pourrait bien avoir donné celle du vers le plus marquant de la tragédie de Montmorenci:

..... Aux factieux j'ai fait jeter sa tête.



Digitized by Google

*Cassandre*, sur-tout lorsqu'il charge son fils de répondre en son nom et en sa présence aux demandes que lui adressoit l'ambassadeur de Rome. Néanmoins cette pièce, composée avec très-peu de matière, et conduite avec art, étincelle de beautés de tout genre.

On y rencontre quelques expressions heureuses et fortes que Racine en a empruntées. Les Romains ayant rendu Attale qu'ils avaient en otage, Nicomède dit que ce don fait à sa mère

Etait le prix fatal
Dont leur Flaminius *marchandait* Annibal.

Racine fait dire à Britannicus qu'il est entouré de traîtres,

Qui, choisis par Néron pour ce commerce infame,
*Trafiquent* avec lui des secrets de mon ame.

*Marchandait Annibal* est peut-être plus énergique encore.

Quelques vers plus bas, Laodice dit :

Attale qu'en otage ont nourri les Romains,
Ou plutôt qu'en esclave ont *façonné* leurs mains.

Racine fait dire à Narcisse, en parlant des Romains avilis :

Au joug depuis long-temps ils se sont *façonnés*.

Ce dernier a resserré cette maxime de Corneille :

Aussitôt qu'un sujet s'est rendu tout-puissant,
Encor qu'il soit sans crime, il n'est plus innocent.

et n'en a fait qu'un seul vers :

Dès qu'on leur est suspect (aux rois), on n'est plus innocent.

Ce sont là des imitations permises. Voltaire a fait un véritable larcin en s'emparant d'un des plus beaux vers de Corneille, et de la plus belle situation de Nicomède.

PRUSIAS.

Purge-toi d'un forfait si honteux et si bas.

Digitized by Google

NICOMÈDE.

M'en purger ! moi, seigneur ! vous ne le croyez pas.

Voltaire rend justice à la beauté de cette réponse, et se donne bien de garde d'avertir qu'il l'a transportée dans son *Œdipe*, mot à mot. Il l'a fort affoiblie par la manière dont il l'a encadrée. Nicomède, au premier mot qui l'accuse, se récrie : *Vous ne le croyez pas.* Philoctète, au contraire, délaie ce mot sublime, paraphrase ce cri de l'innocence.

Madame, je me tais ; une pareille offense
Étonne mon courage, et me force au silence.
Qui, moi de tels forfaits ! moi des assassinats !
Et que de votre époux.... *vous ne le croyez pas.*

*Et que de votre époux....* est un hémistiche parasite, né de l'impuissance de bien remplir le vers. Ces suspensions, que Racine ne se permet presque jamais, sont intolérables lorsqu'elles ne font pas entendre quelque chose de très-intéressant. Ici, ce qui est sous-entendu après : *Et que de votre époux*, c'est, *j'aie tranché les jours.* Ce n'étoit pas la peine de le dire, quand on s'est écrié : « *Moi de tels forfaits, moi des assassinats !* Ce n'était pas la peine de le faire entendre une troisième fois par une suspension. *Et que de votre époux* gâte le mot de Corneille.

Les comédiens ont corrigé une douzaine de ses vers, non pas toujours heureusement. La pièce n'étoit pas aussi bien *montée* qu'elle eût pu l'être. Saint-Prix aurait pu se charger du rôle de Flaminius. Mlle Georges eût dû prendre celui de Laodice, et laisser le sien à Mlle Raucourt. Mlle Fleury, qui représentait cette reine d'Arménie, a de l'intelligence, de l'usage, mais trop peu d'éclat, et s'élève rarement au-dessus du médiocre. Mademoiselle Georges m'a paru intimidée dans sa première

Digitized by Google

scène. On avait peine à l'entendre; ce rôle était nouveau pour elle, il est ingrat et difficile. Elle s'est relevée ensuite, et a bien fini. Baptiste l'aîné, qui a tant fait de plaisir dans Coucy, en a produit un d'un genre différent dans Nicomède; il a fait rire aux éclats, ce qu'il faut cependant attribuer un peu à la *pauvreté* de son rôle, et à la manière étrange dont cet acteur étoit fagoté. Dumas a été ce qu'il devait être. Talma n'a pas lutté tout-à-fait sans succès contre les souvenirs qu'a laissés Le Kain jouant Nicomède. Quelquefois cependant il appuyait trop sur l'ironie, et n'y mêlait pas assez de noblesse.

---

## ANNONCES.


ABRÉGÉ DE LA MYTHOLOGIE UNIVERSELLE
OU *DICTIONNAIRE DE LA FABLE*,
Adopté par la Commission des Ouvrages classiques, pour les Lycées et les Ecoles secondaires;
*Par* Fr. NOEL,
INSPECTEUR-GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

*Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.*
PHÈDRE, Liv. III, Fab. 17.

Un fort volume in-12, petit-texte à deux colonnes. — Prix : 5 francs, et 6 fr. 50 c. par la poste.

On trouve chez le même, le
DICTIONNAIRE DE LA FABLE,
Ou *Mythologie Grecque, Latine, Egyptienne, Celtique, Persane, Syriaque, Indienne, Chinoise, Scandinave, Iconologique, etc.*
Par le même Auteur. — DEUXIÈME ÉDITION.

Deux forts vol. in-8°., beau papier, petit-texte, à deux colonnes. — Prix : 21 francs, et 26 fr. par la poste.

A Paris, chez le Normant, rue des Prêtres S. Germ.-l'Aux., n. 42.

I^er^, II^e^ et III^e^ cahiers de la troisième année de la *Bibliothèque-physico-économique*, instructive et amusante, à l'usage des villes et des campagnes, publiée par cahiers avec des planches, le premier de chaque mois, à commencer du premier brumaire an 11, par une société de savans, d'artistes et d'agronomes, et rédigée par C. S. Sonnini, de la société d'agriculture de Paris et de plusieurs sociétés savantes et littéraires. — Ces trois cahiers, de 216 pag. avec des planches, contiennent, entre autres articles intéressans et utiles : Des effets pernicieux du voisinage des Marais sur les grains et les vignes; — Moyen d'obtenir deux récoltes successives de pommes de terre sur le même terrain; — Moyen d'augmenter l'étendue des terrains cultivés; — Moyen de faire pousser promptement la vigne; — Du riz, de sa culture dans l'Indoustan, de ses diverses propriétés; — Educa-


Digitized by Google

tion des volailles à Saint-Domingue; — Observations sur le duvet et les plumes des oiseaux de basse-cour, par M. Parmentier; — Moyen de donner de la force aux vinaigres trop foibles; — Procédés pour conserver les haricots verts; — Moyens très simples de conserver les grains, de les préserver des calandres, des charançons et autres insectes; — Fumigations pour purifier l'air des ateliers des vers à soie; Sirop contre l'asthme, par M. Rouch, pharmacien; — Succès du bélier hidraulique de M. Mongolfier; — Procédés pour dorer le fer ou l'acier; — Nouveau Thermomètre, par M. De Lalande, etc. etc. — Le prix de l'abonnement de cette troisième année est, comme pour chacune des deux premières, de 10 fr. pour les 12 cahiers que l'on reçoit, mois par mois, francs de port par la poste. La lettre d'avis et l'argent doivent être affranchis et adressés à F. Buisson, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n°. 20, à Paris.

*Les Fables d'Esope*, avec soixante jolies figures en taille-douce, d'après Barlow; collection de gravures piquantes et d'apologues ingénieux pour l'amusement et l'instruction de la jeunesse. Un vol. in-12. Prix : 5 fr., et 6 fr. par la poste.

A Paris, chez Genets jeune, libraire, rue de Thionville, n°. 1684.

*Trasilu'e*, cantate scénique, composée par M. A. L. Beannier, pour la fête donnée à l'Hôtel-de-Ville de Paris à leurs Majestés Impériales, le 25 Frimaire an XIII (16 Décembre 1804). Avec cette épigraphe :

*Mutato nomine de te.*
HORAT.

A Paris, chez Merlin, libraire, rue du Hurepoix.

*Etrennes des Dames et Messieurs de la Cour et de la Ville*, pour l'an de grace 1805, et II^e de l'Empire français; élite de poésies légères de nos meilleurs auteurs en ce genre. Un vol. in-18, jolie gravure. Prix : 1 fr., et 1 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Bertrand Pottier, et Félix Bertrand, imprimeurs-libraires, rue Galande.

Edition stéréotype, d'après le nouveau procédé de L. E. Herhan. *Œuvres de Crébillon.* Trois vol. in-18, br. Prix : 3 fr. 30 cent., et 4 fr. 30 cent. par la poste. Les mêmes, in-12, pap. fin, broch. Prix: 6 fr. 45 cent., et 7 fr. 45 cent. par la poste. Les mêmes, in-12, pap. vélin, broch., 12 fr. 60 cent., et 13 fr. 60 cent. par la poste.

A Paris, chez Nicolle et compagnie, à la librairie stéréotype, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n°. 9.

*Jules et Améline*, ou l'Orphelin de Venise. Deux vol. in-12. Prix : 3 francs, et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez Lerouge, libraire, cour du Commerce, maison de Rohan.

*Manuel du Museum français*, ou description analytique et raisonnée de chaque tableau, figuré au trait par une gravure à l'eau-forte, tous classés par écoles et par œuvres des grands maîtres; par F. E. T. M. D. L. J. N., format in-8°., sixième livraison; contenant l'Œuvre de Van-Ostade, de Gérard Dow et de Van Dyck, avec 49 gravures. Prix : 9 fr., et 10 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n. 703, et à Strasbourg même maison de commerce.

Cet ouvrage qui a pour objet d'indiquer dans chaque tableau les beautés qui le rendent supérieur, embrassera tous les chefs-d'œuvre

Digitized by Google

dont se compose le Museum national. Il se publie par livraisons successives de plus ou moins d'étendue, dont chacune comprend l'œuvre d'un grand maître, avec une notice sur sa vie et une copie au trait de ses divers tableaux. Les cinq premières livraisons qui se vendent séparément ont donné l'Œuvre du Poussin, du Dominiquin, de Rubens, de Raphaël et de Ch. Lebrun. La sixième nous donne dans un même volume l'Œuvre de Van-Ostade, de Gérard Dow et de Van Dyck, de l'Ecole flamande. Cette intéressante collection se continue toujours avec un égal succès. La touche du texte annonce dans l'auteur un sentiment délicat, un goût exquis et une profonde connaissance de l'art. La septième livraison de l'ouvrage, sous presse, donnera l'Œuvre de Vernet, de l'Ecole française.

*Essai sur les voix de la langue françoise*, ou recherches sur l'Accent prosodique des voyelles; suivi d'un Traité ou Examen analytique de la phrase et de la période, par leurs membres ou parties constitutives; terminé par un Traité de la concordance du participe prétérit, ou distinction entre le participe prétérit et le supin. Seconde édition, revue, corrigée et augmentée. Par P. Morel, associé de l'institut national, et membre de l'académie de Lyon. Un vol. in-8°. Prix : 4 fr., et 5 fr. par la poste.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez* LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Première livraison *des Portraits* des *Hommes illustres du siècle de Louis XIII et de Louis XIV*, dessinés d'après nature, et gravés par Edelink, Lubin et Van-Schappen, contenant les dix portraits in-fol. du cardinal de Richelieu; de Godeau, évêque de Vence; du cardinal de Bérulle, de Senault, général de l'Oratoire; Sponde, évêque de Pamiers; Thomassin, de l'Oratoire; Marca, archevêque de Paris; Sirmond, jésuite; Camus, évêque de Bellay; Petant, jésuite; accompagnée d'une courte notice.

Prix, pour les souscripteurs : 4 fr., et 5 fr. par la poste. Ceux qui ne souscriront pas, paieront la livraison 7 fr. 50 c.

On donnera en souscrivant 4 fr., qui seront imputés pour le paiement de la dernière livraison.

A Paris, chez Calixte Voland, libraire, quai des Augustins, n°. 25, et chez le Normant.

Cet ouvrage, qui aura dix livraisons, contiendra 103 portraits in-fol., paraîtra le 25 de chaque mois, sera complet dans dix, et se vendra 40 fr. pour MM. les souscripteurs, et 75 fr. pour ceux qui n'auront pas souscrit.

MM. les souscripteurs ne paieront donc que 40 c. les portraits de Racine, Corneille, Santeuil, Pascal, Mignard, Poussin, Colbert, Sully, Luxembourg, Condé, Turenne, etc.

De plus, deux planches in-fol., contenant 40 portraits des personnages les plus illustres des 18e et 19e siècles, tels que Malesherbes, Bailly, Hoche, Desaix; enfin, de ceux dont la patrie s'honorera toujours, leur seront délivrées *gratis*.

Il est inutile de parler du mérite d'Edelink; que celui qui ne connaît pas cet artiste célèbre, consulte les dictionnaires historiques de toutes les nations.

On distribue aux mêmes adresses un catalogue de bons livres.

Digitized by Google

## NOUVELLES DIVERSES.

*Etats-Unis.* Les troubles dont l'Europe a été agitée depuis plusieurs années, ont été favorables à ce pays. Dans l'intervalle des trente ans derniers, la population qui était de deux millions d'habitans, s'est élevée à six. Les forces de terre sont de neuf mille individus, celles de mer de soixante-trois mille. La valeur des productions a été portée de six à quarante mille dollars. L'exportation, ainsi que les revenus de l'Etat, se sont accrus dans la même proportion. L'étendue des Etats-Unis est de près d'un millions de milles anglais. Dans ces calculs n'est pas comprise la nouvelle acquisition de la Louisiane.

On ne peut plus douter de la guerre entre les cours de Londres et de Madrid. Le manifeste de la dernière a paru: il contient des plaintes amères de la violence et de la perfidie anglaise. Le roi a fait mettre, par représailles, embargo sur toutes les marchandises de cette nation.

— Les Anglais viennent encore de prendre un navire espagnol, *la Fuenta Hermosa*, venant de Lima, chargé de 780,000 piastres fortes, 700 caisses de quinquina, et 4500 fanègues, environ 14000 boisseaux de cacao. Le bruit se répand qu'ils ont pris Mahon; mais cette nouvelle n'est point authentique, et l'on n'y croit pas.

— On mande d'Amsterdam, le 27 décembre: plusieurs de nos principales maisons de commerce ont reçu de Vienne l'avis que le gouvernement autrichien est dans l'intention de s'adjuger le monopole des principales denrées coloniales, telles que café, thé, sucre, cacao, etc. Les négocians et marchands ne pourraient s'approvisionner de ces articles que dans les magasins impériaux, ainsi que cela se fait à l'égard du tabac. On fait espérer au public que, par cette mesure, les denrées coloniales deviendraient à beaucoup meilleur marché, tandis que l'état y ferait, de son côté, un bénéfice de plus de 15 millions de florins (38 à 40 millions de France).

On assure que c'est M. de Sémonville, ambassadeur de France à La Haye, qui a demandé la démission des quatre membres du directoire d'état, savoir: MM. Beziers, Spoors, Byleveld et Gockinga. Ils ont promis de s'absenter des délibérations de ce collége. On ajoute que M. Bosacha, secrétaire-d'état au département des affaires étrangères, est compris aussi dans la même demande par l'ambassadeur de France.

Digitized by Google

Suivant les lettres de Russie, reçues à Londres, l'ambassadeur d'Angleterre, lord Levison-Gower a fait son entrée publique à Pétersbourg avec beaucoup d'éclat et avec une affectation de pompe peu usitée jusqu'ici.

Les Anglais résidans à Pétersbourg mettent un grand intérêt à faire croire que leur gouvernement est dans la meilleure intelligence avec celui de Russie.

## CORPS LÉGISLATIF.

*Séance du* 10.

Le ministre de l'intérieur expose la situation de l'empire. Au dedans tout est calme et prospère. Au dehors, la situation de l'Europe n'a éprouvé qu'un changement important.

L'Espagne reposait dans une neutralité que la France avait consentie et que le cabinet britannique avait avoué; tout à coup ses vaisseaux ont été attaqués, et le traité d'Amiens a été violé pour elle, comme il l'avait été pour la France. Sa majesté catholique a pris le parti que lui commandaient la dignité de son trône, la foi trahie et l'honneur de la nation généreuse dont il dirige la destinée. L'empereur d'Autriche consacre à la restauration de ses finances, à la prospérité de ses provinces, aux progrès de leur commerce, le repos que lui conseillent la loyauté de son caractère et l'intérêt de ses sujets. La république italienne, administrée et gouvernée par les mêmes principes que la France, demande, comme elle, une organisation définitive qui assure à la génération présente et aux générations futures tous les avantages du pacte social. Uni à cette république par les devoirs qui lui sont imposés, et comme président et comme fondateur de cet état, l'empereur répondra à la confiance qu'elle lui témoigne, et assurera ses destinées et son indépendance, en servant les intérêts du peuple français auquel aussi il doit son existence, et en conciliant les intérêts des deux peuples amis avec les intérêts bien entendus des puissances limitrophes. Par ces changemens, que réclament la volonté d'une nation et l'intérêt de toutes, tomberont enfin d'absurdes calomnies, et la France, ayant elle-même élevé des barrières là où elle avait posé ses limites, ne sera plus accusée de vouloir les franchir. L'Hélvétie jouit en paix des bienfaits de sa constitution, de la sagesse de ses citoyens et de notre alliance. La Batavie gémit encore sous un gouvernement olygarchique; sans union dans ses vues, sans patriotisme

Digitized by Google

et sans vigueur. Ses colonies ont été vendues une seconde fois et livrées sans un coup de canon à l'Angleterre ; mais cette nation a de l'énergie, des mœurs et de l'économie: il ne lui manque qu'un gouvernement ferme, patriote et éclairé. Le roi de Prusse, dans toutes les occasions, s'est montré l'ami de la France, et l'empereur a saisi toutes celles qui se sont présentées de consolider cette heureuse harmonie. Les électeurs et tous les membres du corps germanique entretiennent fidèlement les rapports de bienveillance et d'amitié qui les unissent à la France. Le Danemarck suit les conseils d'une politique toujours sage, modérée et judicieuse. L'esprit de Catherine-la-Grande veillera sur les conseils d'Alexandre I^er^. ; il se souviendra que l'amitié de la France est pour lui un contre-poids nécessaire dans la balance de l'Europe; que placé loin d'elle, il ne peut ni l'atteindre, ni troubler son repos, et que son grand intérêt est de trouver, dans ses relations avec elle, un écoulement nécessaire aux productions de son empire. La Turquie est vacillante dans sa politique ; elle suit par crainte un système que son intérêt désavoue. Puisse-t-elle ne pas apprendre aux dépens de sa propre existence que la crainte et l'incertitude accélèrent la chute des empires, plus funeste mille fois que les dangers et les pertes d'une guerre malheureuse ! Quels que soient les mouvemens de l'Angleterre, les destins de la France sont fixés, forte de son union, forte de ses richesses et du courage de ses défenseurs, elle cultivera fidèlement l'alliance des peuples amis, et ne saura ni mériter des ennemis, ni les craindre. Lorsque l'Angleterre sera convaincue de l'impuissance de ses efforts pour agiter le continent ; lorsqu'elle saura qu'elle n'a qu'à perdre dans une guerre sans but comme sans motifs ; lorsqu'elle sera convaincue que jamais la France n'acceptera d'autres conditions que celles d'Amiens, et ne consentira jamais à lui laisser le droit de rompre à plaisir les traités en s'appropriant Malte, l'Angleterre alors arrivera à des sentimens pacifiques : la haine, l'envie n'ont qu'un temps.

*Séance du* 22.

Trois conseillers d'état proposent le projet de loi qui suit :

Art. I^er^. Les propriétaires de bâtimens nationaux situés dans l'enceinte des villes, ou à distance d'un myriamètre de cette même enceinte, seront tenus de parachever avant le 1^er^ vendémiaire an 14, les démolitions qu'ils peuvent y

Digitized by Google

avoir entreprises, ou d'entourer le terrain qu'occupent ces bâtimens, de murs ou de cloisons en planches.

II. Faute par lesdits propriétaires de se conformer aux dispositions ci-dessus, il sera, indépendamment des peines de police qui peuvent être prononcées contr'eux, en vertu des lois, et notamment de celles des 24 août 1790 et 22 juillet 1791, pourvu aux démolitions desdits bâtimens, clôtures des terrains, et transport des matériaux, aux frais desdits propriétaires, et le payement desdits frais s'effectuera soit par voie de contrainte comme pour les contributions, soit par la vente d'une quantité de matériaux proportionnée au montant desdits frais.

*Séance du* 13.

Elle a été occupée par des objets d'un intérêt local et particulier.

---

## PARIS.

— Les protestans ont célébré, le 8 nivose, dans leur temple, la fête du couronnement. M. Marron a prononcé un discours, dans lequel on a remarqué un éloge du Pape et un vœu formé pour la réunion des diverses communions chrétiennes.

— Le barreau a perdu un de ses meilleurs écrivains dans la personne de M. Jean-Thomas Langloys, ancien avocat. Persévéramment attaché au système de l'unité de pouvoir dans un grand état, il eut le courage, dans un temps très-critique, de publier une brochure sur les gouvernemens qui ne conviennent point à la France, et il y rangea tous ceux où l'autorité suprême n'était pas dans une seule main. La révolution a porté à sa fortune un préjudice que sa faible santé ne lui permit pas de réparer. Il rassembla le reste de ses forces expirantes pour défendre l'innocence accusée : ce dernier effort l'épuisa. Mais un moment avant d'entrer dans la tombe, il eut la douceur de voir sortir de prison les infortunés auxquels son éloquence venait d'en ouvrir les portes. Cette satisfaction adoucit un peu pour lui les horreurs de la mort. Une douloureuse inquiétude troubla néanmoins ses derniers momens : il laisse une fille unique, sans patrimoine et sans prétention.

— Le ballon lancé à Paris le 16 décembre, ayant fait quinze lieues par heure, est allé tomber le lendemain près de Rome, et avait parcouru trois cents lieues en moins d'un jour.

Digitized by Google

(N°. CLXXXIV.) 22 NIVOSE an 13
( Samedi 12 Janvier 1805. )

# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

### LE CIMETIÈRE DE CAMPAGNE,

ÉLÉGIE

*Traduite de l'anglais.*

Le jour baisse ; j'entends la cloche aux sons funèbres ;
Le troupeau qui mugit abandonne les champs ;
Le bouvier fatigué se retire à pas lents ;
Me voilà resté seul au milieu des ténèbres.

Du sombre paysage ont pâli les couleurs.
Le silence et la nuit s'étendent sur le monde ;
L'escarbot seul encor, bourdonnant à la ronde,
Endort, dans la campagne, et brebis et pasteurs.

Des créneaux d'une tour, que tapisse le lierre,
A l'astre de la nuit, le hibou solitaire
Se plaint de l'importun dont les pas indiscrets
De ses états déserts osent troubler la paix.



Digitized by Google

A l'ombre de ces ifs, sous ces ormes antiques,
Où des monceaux poudreux se couvrent de gazons,
Reposent du hameau les ancêtres rustiques,
Pour toujours resserrés dans leurs sombres prisons.

Le souffle parfumé de l'aurore nouvelle,
Le cor qui retentit dans les échos lointains,
Le chant aigu du coq, le cri de l'hirondelle,
Rien ne peut les tirer de leurs lits souterrains.

Ils ne verront donc plus la flamme pétillante
Du foyer où l'épouse apprêtait leurs repas;
Ni des enfans joyeux la troupe bégayante,
Pour ravir le baiser se suspendre à leurs bras.

Qu'ils aimaient, au travers de la glèbe obstinée,
A mener la charrue, à tracer un sillon!
Que de fois leur faucille abattit la moisson!
Que de fois la forêt gémit sous leur cognée!

Cessez de vous moquer, hommes ambitieux,
De leurs jeux innocens, de leurs travaux utiles;
De l'obscur villageois les annales stériles
Peuvent braver des grands le souris dédaigneux.

Les titres, les trésors, l'orgueil de la naissance,
Tout ce que les humains ont de grand et de beau,
Ne saurait de la mort éviter la puissance :
Le sentier des honneurs ne conduit qu'au tombeau.

Superbes! gardez-vous d'insulter sa mémoire,
Si le pauvre jamais n'obtint dans le saint lieu
Ces pompeux monumens, qui semblent même à Dieu
Disputer jusqu'au temple où l'on chante sa gloire.

Par le marbre ou l'airain qu'anima le ciseau,
Une froide poussière est-elle réveillée?
Par l'éloge menteur qu'on prodigue au tombeau,
L'oreille de la Mort est-elle chatouillée?

Digitized by Google

Dans ce coin dédaigné gît peut-être un grand cœur,
Un bras dont on aurait admiré la valeur ;
Cette main eût guidé les rênes d'un empire;
Cette autre eût fait parler les accords de la lyre.

Mais la froide indigence, arrêtant leur essor,
A glacé le torrent de leur bouillant génie;
Des dépouilles du Temps la science enrichie,
Jamais ne leur ouvrit son immense trésor.

Aux lieux inhabités, ainsi les dons de Flore
Exhalent vainement leurs parfums dans les airs;
Ainsi, dans les climats où se lève l'aurore,
La perle, vainement, blanchit au sein des mers.

Ici dort un Hampdem, dont le mâle courage
Combattit les tyrans de son petit village ;
Un Milton, que n'ont point illustré ses écrits;
Un Cromwell, qui n'a pas subjugué son pays.

S'ils n'ont pas, au sénat, brillé par l'éloquence;
Bravé des factieux et l'audace et les traits ;
Au sein d'un peuple entier répandu l'abondance ;
Dans ses yeux recueilli le prix de leurs bienfaits ;

En bornant leurs vertus, le sort borna leurs crimes.
On ne les vit jamais, à travers les victimes,
Se frayer le chemin à d'infâmes honneurs;
A la pitié jamais ils n'ont fermé leurs cœurs.

Ils n'ont point étouffé le cri de la justice,
Ni caché là rougeur de leurs fronts ingénus;
Sur la tombe, jamais, pour célébrer le vice,
Leur Muse ne vendit son encens à Plutus.

Ils ne partageaient point la commune folie;
Ils ne s'égaraient pas en vœux immodérés;
Mais au fond des vallons, paisibles, retirés,
Ils suivaient, sans éclat, le sentier de la vie.



Digitized by Google

Aujourd'hui même encor, sur leurs froids ossemens,
S'élève un frêle abri qui les garde d'outrage;
Quelques vers mal tournés, de grossiers ornemens
Implorent d'un soupir le passager hommage.

L'âge et le nom tronqués par l'ignare écrivain,
Telle est leur épitaphe et leur seule élégie :
De versets, à l'entour, une longue série
Fait rêver le lecteur sur sa dernière fin.

Quel homme ne regrette, en perdant la lumière,
Ce mélange de jours sereins et ténébreux ?
Quel mortel, atteignant le bout de la carrière,
Ne jette sur la vie un regard douloureux ?

L'ame, près de s'enfuir, cherche encore un cœur tendre;
L'œil qui va se fermer réclame quelques pleurs.
La nature au tombeau parle encor : notre cendre,
Du feu qui l'anima jette encor des lueurs.

Lorsque j'essaie ici de venger la mémoire
De ces morts qu'oublia le sort injurieux,
Si quelque être sensible, attiré dans ces lieux,
S'informait, par hasard, de ma modeste histoire,

Peut-être un villageois, couvert de cheveux blancs,
Lui dira : « Chaque jour on le voyait aux champs
» Devancer le soleil, et sous ses pas rapides,
» Abattre la rosée en nos plaines humides.

» Couché nonchalamment sous le feuillage épais
» Dont ce hêtre touffu couvre au loin la verdure,
» De la chaleur du jour il évitait les traits,
» Suivant, d'un œil rêveur, le ruisseau qui murmure.

» Souvent, dans la forêt il errait au hasard,
» Morne, ou d'un air moqueur affectant de sourire;
» Murmurant quelques mots; d'autres fois, l'œil hagard
» D'un amour sans espoir maudissant le délire.

Digitized by Google

» Un jour il ne vint point rêver sur le coteau,
» Dans le champ de bruyère, au pied de son vieux hêtre;
» Le lendemain encor, on ne le vit paraître,
» Ni dans les bois voisins, ni le long du ruisseau.

» Le jour suivant, j'entends un hymne funéraire;
» Je vois un noir cortége, en longs habits de deuil :
» C'était lui-même, hélas ! couché dans son cercueil.
» Lisez sous le buisson qui recouvre la pierre :

» Un jeune homme inconnu repose en ce tombeau;
» Ni l'or ni les grandeurs n'embellirent sa vie;
» Mais il fut adopté par la mélancolie,
» Et le savoir daigna lui prêter son flambeau.

» Fidèle aux malheureux, sa tendre bienfaisance
» Leur donna le seul bien qui fût en son pouvoir,
» Une larme.... Il obtint du ciel, pour récompense,
» Un ami.... Ce trésor remplit tout son espoir.

» L'éloge désormais lui serait inutile :
» Que la satire, au moins, respecte son asile !
» L'espérance et la crainte, en ce terrible lieu,
» Se confondent au sein et d'un père et d'un Dieu !

KÉRIVALANT.

## ENIGME.

De l'esprit et du corps je nourris l'embonpoint,
J'imprime sur la joue et le lis et la rose;
Et chez toi, mon ami, si l'on ne me voit point,
Tu seras pauvre encor, possédant toute chose.

## LOGOGRIPHE.

Quand je conserve et ma tête et ma queue,
Je suis un animal;
Et quand je perds et ma tête et ma queue,
Je suis un minéral.



Digitized by Google

Perdant ma tête et conservant ma queue,
Je suis un ornement;
Gardant ma tête et retranchant ma queue,
Je suis un instrument.
Quand je reprends et ma tête et ma queue,
Je suis connu par mon avidité;
Et quand je perds et ma tête et ma queue,
Je le suis par ma dureté.
Perdant ma tête et conservant ma queue,
Si je sers c'est en habillant;
Gardant ma tête et retranchant ma queue,
Je sers aussi, mais en tournant.
Si l'on me rend et ma tête et ma queue,
Je suis bon à manger;
Et si l'on m'ôte et ma tête et ma queue,
Avec soin il faut m'éviter.
Perdant ma tête et conservant ma queue,
Je décore un prélat;
Gardant ma tête et retranchant ma queue,
Je fatigue un goujat.

D.....E (de Menin). brochet

---

## CHARADE.

On peut de mon premier fabriquer mon second;
Et mon tout est utile à qui vend de l'oignon.

*Par un Abonné.*

---

## *Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Clef.*
Celui du Logogriphe est *Repentir*, où l'on trouve *père, rire, net, Pierre, rite, prêt, entier, rien, terre, peintre.*
Celui de la Charade est *Dé-but.*

Digitized by Google

*La Navigation*, poëme en huit chants; par *J. Esménard*. Deux volumes in-8°. Prix : 9 fr., et 12 fr. par la poste. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, rue des Bons-Enfans, n°. 6; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

PIRON a peint avec une grande vérité l'agitation d'un auteur dramatique au moment où les spectateurs assemblés vont juger le fruit de ses veilles : cette situation est vraiment épouvantable. A ne peser chaque chose qu'au poids de la raison, il est douteux que la gloire qui suit le succès soit un dédommagement suffisant des angoisses éprouvées par un métromane : heureusement, ce n'est pas la raison qui décide la vocation des poètes; et, dans tous les genres, quiconque prétend aux suffrages de ses concitoyens et à l'admiration des siècles, doit sentir en lui cette illusion courageuse qui, dans une carrière longue et difficile, ne laisse apercevoir que le but. C'est ce qu'en termes de l'art, on appelle être porté par son génie. Mais cette douce illusion, premier charme de la littérature, et le plus pur des plaisirs de l'homme de lettres, cesse à l'instant où l'arrêt doit être prononcé. Le favori des Muses qui, dans son enthousiasme, s'adressait avec confiance à la postérité, n'est plus alors qu'un accusé timide, devenu trop modeste par excès de frayeur, et prêt à composer avec ses juges pour ne pas être réduit à les récuser. Si telle est la position d'un auteur dramatique, combien plus pénible encore est celle d'un poète qui, après avoir consacré dix de ses plus belles années aux développemens d'un seul sujet, n'a



Digitized by Google

pas même pour espoir de récompense ces applaudissemens nombreux, cette pompe de succès que procure le théâtre? Critiqué avec détail, jugé par des hommes de lettres nécessairement plus difficiles que le public, pour connaître la place qu'il occupe dans l'opinion, il lui faut quelquefois plus de temps qu'il n'en a mis à composer son ouvrage; heureux encore quand la justice tardive ne vient pas lentement déposer sur sa tombe la couronne qu'elle n'a fait que lui laisser entrevoir toute sa vie. Ah! qu'il est facile de concevoir pourquoi, dans un siècle de philosophie, c'est-à-dire à une époque où l'on a tout calculé, tout analysé, tout décomposé, la gloire et la poésie avaient perdu leur empire! Honneur aux guerriers dont les actions héroïques ont fait rentrer dans la poussière ces vaniteux philosophes qui se croyaient dignes de gouverner les hommes, quoiqu'ils n'aient jamais connu le cœur humain! Avec des systèmes, les nations courent à la mort; avec des hauts faits, une nouvelle vie se répand dans l'état, l'honneur se réveille, l'imagination s'exalte; et la gloire et la poésie, compagnes inséparables, reviennent ensemble recommander aux siècles à venir le siècle qu'elles illustrent.

M. Esménard, tout en tremblant d'être jugé, doit désirer qu'on ne l'épargne pas; car il a du talent, de la vigueur, beaucoup d'instruction; et, ce qui vaut encore mieux, il est *poète*. Ce titre renferme, à mon avis, une qualité devenue si rare, qu'en l'accordant je crois donner un éloge capable de consoler l'amour propre de toutes les critiques que je pourrai me permettre; ou plutôt mes observations ne tendront qu'à prouver que l'auteur de *la Navigation* possède véritablement le génie de la poésie : cette propriété est à lui; il l'a reçue de la nature; ses erreurs sont à ceux qui l'ont précédé; et voilà pourquoi il s'est tiré non-

Digitized by Google

seulement avec honneur, mais avec éclat, d'un sujet mal choisi, et sous lequel un versificateur eût invinciblement succombé.

Dans un discours préliminaire, M. Esménard remarquant que la poésie a beaucoup perdu de son empire sur les esprits français, est conduit à chercher la cause de cette défaveur; et il l'attribue particulièrement à Fontenelle et à Lamothe. Je suis loin d'être de son avis. Les sophismes des prosateurs ne feront jamais le moindre tort à la poésie; ce sont les versificateurs qui la perdent, et le dix-huitième siècle a été d'une fécondité malheureuse dans ce genre. M. Esménard défend ce qu'on appelle aujourd'hui la poésie *descriptive*: cette cause n'est pas la sienne; on peut la juger irrévocablement sans qu'il y intervienne comme partie intéressée; et nous espérons montrer qu'il est poète, positivement parce qu'ayant adopté comme observateur un système faux, il ne l'a jamais suivi comme écrivain.

Le fonds de la haute poésie se compose d'images et de sentimens; pour être poète, il faut donc avoir de l'imagination et de la sensibilité: sans ces deux qualités, on peut faire encore des vers très-beaux, très-brillans, car il n'est rien dont on ne puisse venir à bout avec de l'esprit; mais on ne fait pas de la poésie. Ces principes sont tellement anciens qu'ils ont aujourd'hui l'air de paradoxes, aussi ne peut-on essayer de les remettre en crédit sans exciter contre soi la foule des faiseurs de vers. M. Esménard, qui pousse la générosité jusqu'à prendre leur défense, demande sur-tout comment il faut classer les poëmes philosophiques (des poëmes philosophiques!) de Voltaire sur la *Loi Naturelle*, et sur le *Désastre de Lisbonne*; ceux de Louis Racine sur la *Grace* et sur la *Religion*: il craint que les jugemens qui résulteroient de nos principes ne par-

Digitized by Google

raissent durs aux Anglais qui font un cas particulier de la poésie descriptive, et qui placent *quelquefois* leur divin Milton même parmi les poètes de ce genre. Il est sans doute permis aux Anglais de faire un cas particulier de la poésie descriptive, et de placer Milton parmi les poètes de ce genre, pourvu que ce ne soit que quelquefois : notre juridiction ne s'étend point sur la littérature anglaise. Entre les auteurs cités par M. Esménard, nous en choisirons deux, et pour ne pas courir le risque d'être accusés de partialité, nous prendrons Louis Racine et M. de Voltaire.

*La Grace* ne pouvait jamais faire le sujet d'un poëme, parce qu'il est impossible de mettre la théologie la plus raffinée en images et en sentimens; l'imagination la plus hardie doit reculer devant des thèses qui exigeaient toute la perspicacité de la Sorbonne. Comment faire entrer dans le domaine de la poésie des subtilités mystiques qui divisent encore aujourd'hui des hommes religieux, incapables de définir, même en prose, les expressions sur lesquelles ils disputent ? *La loi naturelle* de M. de Voltaire est aussi de la théologie; il est vrai que c'est celle des philosophes; mais cela ne veut pas dire qu'elle soit plus claire que celle des jansénistes : elle repose sur la métaphysique la plus creuse, et la métaphysique ne présente à l'esprit que des discussions sans but, sans résultat, sans consolation. Si un poète métaphysicien parvient à se faire comprendre de ses lecteurs, ils ont le droit de dire : « Cela est beau comme de la prose ! » En effet, le sujet étant tout prosaïque, le plus bel éloge qu'on puisse adresser à celui qui le met en vers, est renfermé dans cette phrase, qui n'a fait fortune à la fin du dix-huitième siècle que parce qu'elle se présentait sous une apparence de vérité. Et pour mettre nos lecteurs en état de juger la

Digitized by Google

question, nous citerons deux des argumens placés par M. de Voltaire à la tête de chaque *partie* de son poëme, car il n'a pas osé le diviser par *chants;* il sentait qu'il discutait et qu'il ne chantait pas. 1°. « Réponse aux objections contre les principes » d'une morale universelle. Preuve de cette » vérité. 2°. C'est au gouvernement à calmer les » malheureuses disputes de l'école qui troublent la » société. » Ces argumens peuvent être très-philosophiques; mais on priera ceux qui les trouveraient poétiques de s'expliquer une fois sur ce qu'ils entendent quand ils parlent de poésie. Je ne connais en Europe qu'une société qui puisse rivaliser, par ses programmes pour les prix de poésie, avec les argumens métaphysiques et politiques que M. de Voltaire mettait en tête de chaque partie de ses sermons versifiés; et malheureusement cette société n'est pas en Allemagne.

Les hommes de mauvaise foi, qui raisonnent toujours de manière à faire croire qu'ils craignent le retour du goût et du bon sens, ne manqueront pas de citer des vers du poëme de *la Grace* et de *la Loi naturelle*, pour avoir occasion de crier que nous nions le talent de Louis Racine et de Voltaire. Si ces deux écrivains n'avaient pas mis de beaux vers dans des sujets que l'imagination repousse, parlerait-on encore aujourd'hui de leurs ouvrages? Lorsque nous avançons que ce sont les versificateurs qui ont détruit en France l'empire de la poésie, nous n'avons en vue que ceux qui ont fait de beaux vers, et qui, par le charme de leur diction, ont ébloui la multitude; car pour les écrivains qui ne font que des vers médiocres même sur des sujets poétiques, nous n'avons rien à leur reprocher; ils ne forment autorité pour personne; et l'ennui qui les accompagne sauve le danger de l'exemple. Lorsque M. Esménard demande aux

Digitized by Google

rhéteurs quel titre il faut donner au poëme de Lucrèce et aux Métamorphoses d'Ovide, il confond deux genres bien opposés, puisque tout est pour l'imagination dans Ovide, et que Lucrèce au contraire est le premier qui ait employé avec succès un grand talent à dénaturer la poésie. Lisons dans le cœur de l'homme; voyons l'auteur de *la Navigation* au moment d'être jugé, craignant que les critiques ne condamnent son ouvrage parce qu'il n'est positivement dans aucun des genres reconnus par les maîtres; et nous aurons le secret du discours préliminaire de M. Esménard. Il a tremblé qu'on ne lui demandât quel titre il fallait donner à son poëme, et, pour prévenir la question, il a cité Lucrèce, Ovide, Louis Racine, MM. de Voltaire, Saint-Lambert, Delille, et les Anglais qui ont tant de prétendus poëmes qui ne sont épiques, dramatiques, didactiques, ni lyriques : que M. Esménard se rassure; il y a assez de poésie dans ses vers pour qu'on donne à son ouvrage le nom de poëme, et qu'on reconnaisse dans l'auteur les qualités qui distinguent le poète. Voilà le point essentiel pour lui; le reste ne vaudrait pas une discussion s'il n'avait fait un discours préliminaire, c'est-à-dire attaché quelques principes contestés à un ouvrage digne d'un grand succès.

Si la poésie se compose d'images et de sentimens, si le mouvement et l'imagination sont ses deux principaux ressorts, si enfin, comme l'ont cru les anciens, la poésie doit *peindre*, c'est la dégrader que de la réduire à *décrire*. Il faut aux poètes et aux lecteurs des images et non des descriptions, des tableaux et non des nomenclatures. D'Alembert, qui se connaissait en poésie comme en amour, assurait dogmatiquement que, sans les souvenirs de notre enfance, Athalie serait une mauvaise tragédie : je le crois; mais sans les souvenirs qui remplissent notre

Digitized by Google

imagination, bien fou serait celui qui s'aviserait d'être poète. La religion n'est si poétique que parce qu'elle nous a saisis dès le berceau ; la mythologie des Grecs n'est encore poétique pour nous que parce qu'elle a occupé toute notre enfance ; la campagne n'offre tant de tableaux séducteurs à la poésie, que parce que nous avons tous aimé la campagne, que nous la regrettons, que nous y plaçons notre bonheur en espérance alors même que nos passions ou nos devoirs nous retiennent à la ville. Le poète, qui connaît les secrets de son art, n'ignore point cette disposition de notre esprit ; et c'est par des images et des sentimens qu'il réveille les images et les sentimens qu'il sait exister en nous. A cette condition, la poésie nous émeut ; si on la réduit à décrire, elle nous laisse dans cette disposition froide qui suffit pour juger le talent du versificateur. Que l'on choisisse le morceau de poésie descriptive le plus vanté, qu'on me permette de prendre un morceau de poésie d'action, moindre de moitié pour le nombre des vers, et je consentirai à avoir pour juge de cette discussion un enfant de treize ans bien élevé. J'en ai déjà fait l'expérience. Il suffit de faire écrire à cet enfant les deux morceaux de poésie, de lui demander ensuite les images qu'il a vues dans l'un et dans l'autre ; et l'on saura bientôt à quoi s'en tenir sur ce qui constitue le mérite d'un poète. J'insiste sur ces observations, parce que la philosophie, la révolution et les sciences exactes ont assez détruit la fraîcheur de l'imagination, sans égarer encore par de mauvais systèmes les jeunes gens assez heureux pour avoir sauvé du naufrage presque général cette faculté précieuse, la seule qui rende un poète original et fécond.

Le besoin de *décrire* suppose que l'objet présenté n'est pas assez connu du lecteur ; aussi les poëmes descriptifs sont-ils généralement chargés de

Digitized by Google

notes dans lesquelles l'auteur explique en prose ce qu'il a dit en vers, tant il craint de n'avoir pas été bien compris ; précaution qui n'est pas toujours inutile, et qui suffirait seule pour condamner le genre. On annonce depuis long-temps un poëme sur l'astronomie ; je l'attends avec impatience pour y lire, par renvois, les ouvrages de M. de Lalande : c'est ainsi que les versificateurs se chargent de faire aux savans une réputation populaire qu'ils n'auraient jamais obtenue par leurs livres.

Sur un tableau séduisant d'une ferme, je m'y transporterai en imagination ; si le poète m'y fait entrevoir le bonheur, il peut se reposer sur moi du soin d'ajouter tous les sites, tous les agrémens dont j'ai été frappé dans des occasions diverses ; mais s'il décrit la ferme, je ne la verrai plus que de la manière dont il l'aura détaillée, et cette manière sera toujours trop imparfaite pour me satisfaire. Cet Anglais qui, après avoir lu la nouvelle Héloïse, demandait à tous les architectes de lui faire un jardin comme celui de Julie de Volmar, recevait pour réponse constante que cela était impossible ; et il ne concevait pas d'où venait l'impossibilité. S'il eût pu consulter J. J. Rousseau, il en aurait appris qu'aucun architecte ne pouvait deviner le plan de son jardin, parce qu'il y avait placé le bonheur et les souvenirs les plus tendres ; il en aurait appris qu'aucun effort humain ne peut réaliser les prestiges de la poésie, dont le mérite consiste à être au-dessus de l'art et de la nature, sans s'éloigner jamais de la vérité dans ses rapports avec l'imagination. Je ne serais pourtant pas étonné aujourd'hui de voir mettre ce tableau de la nouvelle Héloïse parmi les belles pages de prose descriptive.

On nous demandera de nouveau si nous prétendons bannir ce genre de la poésie ; nous pourrions répondre qu'il en fait à peine partie, quoi-

Digitized by Google

qu'il entre naturellement et quelquefois avec grace dans la versification. Il y a dans toutes les langues des expressions qui, lorsqu'elles furent créées, saisissaient l'imagination; ces épithètes ont perdu leur force pour avoir été prodiguées, et loin qu'elles ajoutent à l'idée qu'on peut se faire d'une chose présentée naturellement, elles ne serviraient aujourd'hui qu'à l'affaiblir. Que font les prosateurs? ils reviennent à l'origine des langues, et au lieu de se servir d'une épithète qui n'a plus de valeur, ils entrent dans tous les détails propres à faire ressortir la qualité qu'ils veulent mettre en évidence. Les prosateurs ont appris ce secret des poètes de l'antiquité, de nos bons poètes qui, pour ne pas présenter des tableaux devenus communs à force d'avoir été offerts, décrivent quelquefois les différens objets dont ces tableaux se composent, et parviennent ainsi à réveiller l'imagination par ce qui semble destiné à l'engourdir. C'est alors que le genre descriptif entre naturellement dans la poésie, qu'il l'anime; vérité qui n'est nulle part plus frappante que dans les pseaumes. Le secret de toutes les langues a été découvert par les poètes; à ce titre seul ils mériteraient la reconnaissance des peuples sensibles à l'harmonie: aussi, loin de partager l'opinion philosophique propagée dans le dix-huitième siècle sur la prééminence due aux prosateurs, nous n'admettons pas même l'idée de comparaison. C'est pour cela que nous demandons que l'on conserve à la poésie ses qualités distinctives, le mouvement, les images et les sentimens, qualités opposées à la description, qualités si éminemment poétiques qu'elles font seules le succès des poëmes qu'on appelle descriptifs, ce qu'on prouverait aisément par les ouvrages de M. Delille, et par *le Printemps d'un Proscrit*, de M. Michaud.

Digitized by Google

M. Esménard dit avec raison que les temps où des discussions semblables à celle-ci occupent la littérature d'une nation, ne sont pas ceux qui l'enrichissent de nouveaux chefs-d'œuvre; j'aurais desiré pour lui qu'il ne discutât point : les momens que j'emploie à opposer mes idées aux siennes, sont dérobés au plaisir de le louer; et je m'aperçois qu'il ne me reste plus assez d'espace pour analyser le plan de son poëme. J'y reviendrai. Il me suffira aujourd'hui de trouver dans l'ouvrage des citations à l'appui des principes que je voudrais voir rétablis dans toute leur sévérité.

A la fin du septième chant, M. Esménard peint les malheurs de la ville de Toulon, assiégée par les Français, brûlée et dépouillée par les Anglais : ce tableau est, littérairement parlant, de la plus grande beauté. Mais, loin de partager l'opinion de M. de Voltaire, qui prétend que *quand on a enfoncé un poignard dans le cœur humain, il faut l'y retourner sans cesse*, maxime digne d'un bourreau ou d'un philosophe actif, et non d'un poète, l'auteur sent qu'après avoir frappé l'imagination par le souvenir récent de grands désastres, il doit s'adresser à l'ame; et pour affaiblir l'horreur, pour exciter la sensibilité, il rassemble tout l'intérêt de cette scène effroyable sur un seul individu, combinaison vraiment poétique, qui annonce une profonde connaissance du cœur humain. Nous citerons cet épisode si riche en images, dans lequel nous trouverons beaucoup à admirer et quelques réflexions à présenter à l'auteur.

Un seul homme, un vieillard, que son mâle courage,
Ses souvenirs, sa gloire attachaient au rivage,
Sur une ancre brisée appuyant sa douleur,
Contemplait d'un œil sec ce spectacle d'horreur.
Aux portes de Toulon, dans ce combat rapide,
Comme un roseau frappé par la foudre homicide,
Son fils était tombé dans ses bras paternels :
Déchiré, mais fidèle à ses devoirs cruels,

Le

Digitized by Google

Le vieillard étouffant un intérêt si tendre
Ne pleura point son fils dans sa patrie en cendre ;
Il frémit, indigné de survivre à tous deux.
Bientôt de son asile à travers mille feux,
Entraîné vers le port dans la foule éperdue,
Sur ce vaste incendie il arrête sa vue.
Il cherche ces vaisseaux qu'il guidait autrefois
Quand, de Suffren vainqueur accomplissant les lois,
Son courage, ennemi des rivaux de la France,
Allait au Gange esclave annoncer la vengeance.
Ces vaisseaux ne sont plus. Nos remparts ébranlés,
Dans la flamme et le sang nos chantiers écroulés,
Nos pavillons captifs traînés sur la Tamise,
L'airain tonnant encor sur la ville soumise,
Et, pour combler l'horreur de ce triste succès,
Les Français expirans sous les coups des Français ;
Tel est l'affreux tableau qui partout l'environne.
Du vieillard citoyen la force l'abandonne.
L'avenir sur son ame a perdu tout pouvoir.
Accablé du fardeau d'un âge sans espoir,
Il implorait du moins un trépas sans outrage :
D'avides étrangers délaissés sur la plage,
Insultant dans leur fuite au vœu qu'il a formé,
Frappent d'un fer vaincu ce vieillard désarmé.
Il tombe : et tout-à-coup, à son heure dernière,
Un prodige éclatant vient frapper sa paupière :
Soit que le ciel voulût, touché de son destin,
Par un songe flatteur en adoucir la fin ;
Soit qu'aux yeux des mourans, comme l'ont cru des sages,
S'offrent de l'avenir les fidelles images ;
De ses derniers regards attachés dans les airs
Il perce le nuage étendu sur les mers,
Et de nos vieux marins, ses guides, ses modèles,
Il croit voir devant lui les ombres immortelles.
Il reconnaît ce Paul, si long-temps redouté ;
Ce Forbin dont Venise admira la fierté ;
Nesmond, Château-Renaud, Valbelle, d'Amfreville,
Et le sage d'Estrée, et le vaillant Tourville ;
Duquêne, la terreur du rivage africain ;
Cassard que ses exploits recommandaient en vain
Quand sur lui d'un rival l'estime courageuse
Appela les regards d'une cour dédaigneuse ;
Duguay-Trouin, ce rival si modeste et si grand,
Des trésors du Brésil généreux conquérant ;
Et Barth, qui tant de fois alarma l'Angleterre :
Parmi tant de héros, Toulouse solitaire
Apparaît au vieillard sous les voiles du deuil,
Près d'un lis renversé pleurant sur un cercueil.
Le mourant tressaillit à cet aspect funeste.
Soudain brille à ses yeux une flamme céleste ;
Et les mânes guerriers qui planent sur les eaux
Lui découvrent au loin deux rapides vaisseaux
Qui des rives du Nil ont volé vers la France.



Digitized by Google

Assise sur nos bords, la timide Espérance
Attendait un héros promis à nos malheurs :
Il paraît ; et déjà ses pavillons vainqueurs
Ont touché ces débris consacrés par la gloire,
Qui gardent de César le nom et la mémoire.
O prodige ! un moment a vu changer l'état ;
L'Honneur rentre au conseil, la Prudence au sénat.
Le héros a parlé : la Victoire fidelle
Entend et reconnaît la voix qui la rappelle ;
Soumise, elle s'élance et fixe le destin :
La Paix la suit de loin, des palmes à la main ;
Elle dicte des lois à l'Europe docile ;
Et, seule, dans le fond de ce tableau mobile,
On voit au sein des mers la jalouse Albion
Rallumer les flambeaux de son ambition,
Craindre pour sa grandeur le repos de la terre,
Et confier encore au démon de la guerre
Son destin, qui dépend dans ces funestes jeux
D'une nuit sans étoile ou d'un jour orageux....
Alors tout disparaît : un voile favorable
Couvre de l'avenir l'arrêt inexorable ;
Le vieillard qui l'entend, perd la voix et le jour ;
Dans la nuit éternelle il tombe sans retour.
Il expire ; et ses yeux, fermés par l'espérance,
Ont du moins entrevu le vengeur de la France.

Combien de sentimens, d'images, de souvenirs, de mouvement, on trouve dans ce morceau vraiment poétique ! Ce vieillard qui

Sur une ancre brisée appuyant sa douleur,
Contemple d'un œil sec ce spectacle d'horreur....
Il cherche ces vaisseaux qu'il guidait autrefois....
Accablé du fardeau d'un âge sans espoir,
Il implore du moins un trépas sans outrage....
Toulouse solitaire
Près d'un lis renversé pleurant sur un cercueil.

Et ce vers qui suit immédiatement :

Le mourant tressaillit à cet aspect funeste.

Et ces vaisseaux

Qui des rives du Nil ont volé vers la France.

Ce port

Qui garde de César le nom et la mémoire.

Le siècle de Louis XIV, la mort de Louis XVI, nos longs malheurs, la paix, l'ordre rétabli, la France marchant de nouveau à la gloire ; tant

Digitized by Google

d'actions, tant de contrastes réunis dans le même tableau, sans embarras, sans la moindre confusion ; tout cela n'a pu s'arranger que dans une tête organisée pour la poésie. Ce morceau cependant n'est pas sans quelques fautes de combinaison ; et c'est ici qu'il faut redire que M. Esménard vaut mieux que les modèles qu'il a choisis. Il a pris aux poètes philosophes l'idée de ces quatre vers, d'autant plus mal placés qu'ils suivent l'annonce positive d'un *prodige éclatant* :

Soit que le ciel voulût, touché de son destin,
Par un songe flatteur en adoucir la fin ;
Soit qu'aux yeux des mourans, comme l'ont cru des sages,
S'offrent de l'avenir les fidelles images....

Il n'est question de songe, ni de sages, mais d'un prodige ; et le doute fait ici un mauvais effet, en retardant l'action, et en armant l'incrédulité. Le doute est de sa nature très-philosophique ; on pourrait même avancer avec preuves qu'il est l'unique résultat de toutes les philosophies ; mais il n'est pas poétique. Le prodige une fois annoncé, il fallait le montrer sans aucune transition, car il n'y a pas de transition possible de ce qui est naturel à ce qui sort de l'ordre des événemens : en cela comme en tout le bon sens et la poésie sont d'accord.

M. Esménard a pris aux poètes descriptifs la longue nomenclature des marins français aperçus par le vieillard mourant ; mais un homme en bonne santé n'aurait pas même pu voir

Cassard que ses exploits recommandaient en vain
Quand sur lui d'un rival l'estime courageuse
Appela les regards d'une cour dédaigneuse ;

il n'aurait vu que Cassard ; et j'en dis autant pour tous les autres. Il fallait ici presser les noms, se permettre tout au plus une épithète rapide, confondre dans une expression générale ceux qu'il n'était pas possible de désigner sans ralentir l'ac-



Digitized by Google

tion, et se hâter de montrer *Toulouse solitaire* qui présente une image céleste, capable à elle seule de faire croire au prodige : alors ce morceau eût été d'une composition digne d'être comparée à ce qu'il y a de mieux dans toutes les langues. Je demande pardon à M. Esménard d'être aussi tranchant ; c'est que je suis fâché d'avoir raison, et je me dépêche. J'admire son talent de si bonne foi que je le tourmenterai jusqu'à ce qu'il promette au public de ne voir désormais que des vers dans les prétendus poëmes théologiques, métaphysiques, descriptifs et philosophiques. Il y va pour lui de son siècle ou de la postérité. J'ose espérer qu'il m'entendra ; il doit avoir un excellent esprit, car il n'a pas mis d'esprit dans son poëme : à ne le considérer que sous ce rapport, il a déjà un grand avantage sur la plupart des poètes dont il s'est fait maladroitement le défenseur. Il est possible qu'on n'aime plus les vers aujourd'hui ; il y a d'excellentes raisons pour cela ; mais on aimera toujours la poésie : le succès de la *Navigation* en fournira une preuve à laquelle j'ose croire que M. Esménard ne répliquera pas, du moins en prose.

FIÉVÉE.

---

*Oraisons funèbres de Jacques-Benigne Bossuet*, évêque de Meaux, avec un commentaire, par feu M. *Bourlet de Vauxcelles*, abbé de Massay. Un volume in-8°. Prix : 4 fr. 50 cent., et 5 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Migneret*, imprimeur, rue du Sépulcre, faubourg Saint-Germain, n°. 28 ; et chez *Le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

LORSQUE les philosophes modernes voulurent abaisser la gloire de Bossuet, comme orateur, ils n'osèrent l'atta-

Digitized by Google

quer ouvertement; l'opinion était trop générale et trop prononcée pour qu'ils pussent se flatter de prévaloir contre elle. Ils se bornèrent à décrier le genre de l'oraison funèbre. Quelle comparaison, disaient-ils, peut-on faire entre ces espèces de déclamations, et les discours que les orateurs d'Athènes prononçaient sur les guerriers morts à la guerre ? L'ignorance se payait de ce doute jeté avec adresse, et ne se donnait pas la peine de faire le rapprochement. Cependant pour peu que l'on eût voulu y réfléchir, on aurait vu qu'il n'y avait aucun parallèle à faire entre ces deux sortes de discours, et que, si l'on cherchait à l'établir, le désavantage serait tout entier du côté des orateurs grecs.

L'éloge funèbre ancien le plus connu est celui que Périclès prononça, et que Thucydide nous a conservé. L'orateur lui-même va nous expliquer les vices du genre : quelle espèce de pathétique doit-on attendre du panégyrique d'une multitude d'hommes, la plupart inconnus à celui qui parle ? Les louanges qui conviennent aux uns, pourront-elles s'appliquer aux autres ? Il faudra donc se borner à des idées générales, à des réflexions vagues que le plus grand talent ne saurait rendre éloquentes. « Il est » difficile, dit Périclès dans son exorde, de garder la » mesure convenable quand on ne peut même avoir une » opinion fixe sur la vérité. » Il ajoute qu'il se soumet à l'usage dont il vient de faire sentir l'absurdité. « Puisque » les anciens, dit-il, ont jugé convenable qu'un tel éloge » fût prononcé, je dois me conformer à la loi et tenter de » satisfaire, autant qu'il me sera possible, et le desir et » l'opinion de chacun de vous. »

Périclès, en effet, ne néglige rien pour flatter *l'opinion* des Athéniens. Il emploie plus de la moitié de son discours à faire l'éloge de la démocratie : quand il arrive enfin à



Digitized by Google

son sujet, il se borne à quelques réflexions sur le courage militaire : ce morceau a de l'élévation et de la majesté; mais il n'offre presque aucun mouvement oratoire.

Voilà le genre que quelques littérateurs modernes ont voulu mettre au-dessus des *Oraisons de Bossuet.* M. de Voltaire, qui partageait cette opinion, chercha à donner une idée de ce que l'on pouvait en attendre; l'éloge des officiers morts dans la guerre de 1741, regardé avec raison comme un de ses ouvrages les plus médiocres, aurait suffi pour détruire le préjugé, si la manie de déprimer les grands orateurs et les grands écrivains du siècle précédent n'eût pas été érigée en système.

Aujourd'hui l'on revient à des idées plus vraies; on ne s'arrête plus aux jugemens littéraires portés si légèrement dans le siècle dernier; et Bossuet a recouvré toute sa gloire. Une nouvelle édition de ses *Oraisons funèbres* doit donc obtenir l'accueil le plus favorable.

Le but que M. l'abbé de Vauxcelles s'est proposé dans son commentaire a été de faire remarquer et sentir les beautés de détail dont ces chefs-d'œuvre sont remplis. Souvent ces beautés peuvent échapper au lecteur inattentif ou peu exercé. Le ton de l'orateur est monté si haut, il vous habitue si promptement au sublime, que, livré à votre admiration, il est possible que vous ne sachiez pas apprécier les alliances de mots et les hardiesses heureuses qui sont familières à Bossuet. C'est là le caractère des bons écrivains : leur diction a un tour particulier, une couleur qui n'appartient qu'à eux; les grands traits semblent partir de source; ils se confondent dans les morceaux qui les précèdent et qui les suivent; et s'ils concourent si puissamment à l'effet général, ils échappent souvent, par cette raison même, aux remarques de ceux qu'ils entraînent. Quoique ces traits aient quelque chose

Digitized by Google

d'extraordinaire lorsqu'ils sont isolés, les règles du goût et de l'analogie sont si bien observées dans le discours où ils sont placés, qu'ils semblent amenés naturellement et sans effort. Aucuns poètes ne présentent plus de hardiesse que Boileau et Racine; cependant leurs vers n'annoncent aucune prétention; les beautés, loin d'être indiquées avec affectation, se perdent pour ainsi dire dans le charme continuel de leurs poésies; elles sont tellement liées au tissu général du style, que les connaisseurs seuls peuvent apercevoir toute leur perfection; effet bien différent de celui que produisent les poètes ambitieux qui s'attachent à faire ce qu'ils appellent *des vers à retenir*.

Bossuet n'avait pas eu de commentateur : un petit nombre de morceaux que l'on était convenu de citer dans les rhétoriques avaient seuls donné lieu à quelques observations particulières; et cependant quel orateur méritait mieux d'être examiné dans ses plus minutieux détails par un homme digne de le juger? M. de Vauxcelles réunissait toutes les qualités nécessaires pour réussir dans ce travail généralement desiré. Doué d'un goût sûr, nourri par une étude assidue des grands modèles de tous les genres, destiné dès sa jeunesse au ministère évangélique dans lequel il a obtenu des succès, personne mieux que lui ne pouvait faire valoir les beautés du modèle admirable qu'il s'était efforcé d'imiter. Peut-être la mort ne lui a-t-elle pas laissé le temps de mettre la dernière main à son travail. Peut-être s'est-il involontairement laissé entraîner par quelques opinions que la philosophie du dernier siècle, si puissante alors, avait fait adopter aux meilleurs esprits. Nous marquerons ces légères fautes qu'une complaisance trop facile a fait commettre au respectable commentateur; elles serviront à prouver qu'en fait de doctrine on ne doit jamais composer avec l'erreur, même



Digitized by Google

dans les choses qui paraissent le moins importantes.

M. l'abbé de Vauxcelles ne s'est presque point étendu sur le caractère général de l'éloquence de Bossuet, et sur ses grandes combinaisons oratoires. Il a pensé probablement que l'analyse lumineuse qu'en a donnée M. de La Harpe dans son Cours de littérature, rendait ces observations peu nécessaires ; il ne s'est donc occupé que des détails. Cependant un talent aussi sublime que celui de l'évêque de Meaux, offre plusieurs points de vue sous lesquels on peut le considérer utilement : de quelque manière qu'on l'examine, on y trouve toujours de nouvelles beautés, et de nouveaux objets d'étonnement et d'admiration. Bossuet ne roule pas, comme plusieurs orateurs, dans un cercle étroit d'idées et de sentimens ; ses vues sont immenses, elles s'appliquent à tout : la théologie, la politique, la morale, entrent dans ses vastes conceptions ; les principes qu'il proclame se rattachent à la conduite des rois, des grands, des nations, et des individus les plus obscurs ; jugeant ceux dont il semble faire l'éloge, il ne parle pas en homme, mais en envoyé de Dieu. La chaire évangélique l'élève au-dessus des considérations mondaines ; les vérités de l'Ecriture, les oracles des prophètes sortent de sa bouche avec cette majesté véhémente, cette autorité que peut seule donner la plus sainte inspiration. L'universalité des objets qu'embrasse l'orateur offre donc une multitude de points de vue sous lesquels on peut examiner ses Oraisons funèbres. On a trop cherché dans le dernier siècle à n'y remarquer que la tournure originale ou pathétique de quelques tirades ; il est nécessaire d'étudier avec plus de maturité les vues profondes de l'homme qui a mérité le nom de *dernier Père de l'Eglise*.

Il serait téméraire d'indiquer ce qu'on aurait attendu

Digitized by Google

d'un écrivain aussi instruit et aussi religieux que l'était M. de Vauxcelles : cependant on nous pardonnera, sans doute, de jeter quelques idées sur les grands caractères de l'éloquence de Bossuet. Quand elles ne serviraient qu'à engager les lecteurs à méditer plus sérieusement ces discours qui sont autant de chefs-d'œuvre, nous n'aurions pas fait une digression inutile.

Quatre des femmes les plus célèbres du siècle de Louis XIV furent offertes à l'éloquence de Bossuet : toutes avaient eu un caractère et un sort différens ; toutes avaient déployé de grandes qualités : une seule ne les avait ternies par aucun défaut. Henriette, femme de Charles I^er^, avait eu à se reprocher quelques imprudences dans sa jeunesse ; mais combien ne les avait-elle pas effacées par sa conduite pendant la guerre civile, par son courage au milieu des dangers les plus pressans, et par sa constance vraiment chrétienne dans les plus grands malheurs qui puissent accabler une reine et une épouse ! Une révolution terrible s'est déclarée en Angleterre : les causes en remontent bien avant dans les règnes qui précédèrent celui de Charles I^er^. Bossuet tire de l'examen de ces causes, les leçons les plus utiles pour les rois ; *et nunc, reges, intelligite.* Jamais la politique ne s'exprima d'une manière plus lumineuse et plus vraie ; jamais la fragilité des grandeurs ne fut peinte avec des couleurs plus fortes ; jamais la religion ne fit entendre une voix plus consolante sur les grandes calamités qui frappent les princes et les peuples. La duchesse d'Orléans n'avait pas éprouvé les mêmes chagrins que sa mère : transportée en France à un âge où elle ne pouvait sentir les maux de sa famille, elle ne les avait connus que par des récits ; liée à la famille royale de France par le nœud le plus glorieux, faisant les délices de la cour par les charmes de son esprit, changée depuis

Digitized by Google

peu par Louis XIV d'une mission importante qu'elle avait remplie avec succès, rien ne paraissait manquer à son bonheur. Peut-être s'y confiait-elle un peu trop. La mort vient tout-à-coup rompre cette félicité fragile : à vingt-six ans, la princesse est frappée ; et ses derniers momens sont employés à témoigner le repentir le plus sincère de ses fautes. L'orateur chrétien, aussi touché que ses auditeurs d'une mort si funeste, ne peut retenir ses gémissemens ; les images les plus douces sont consacrées à exprimer ses regrets. « Elle a passé, dit-il, du matin au soir, » ainsi que l'herbe des champs ; le matin elle fleurissait, » avec quelles graces ! vous le savez ; le soir nous la » vîmes desséchée. » Mais ne craignez point que l'orateur s'abandonne à ces idées de prospérité mondaine pour en aggraver la perte ; il en conclut que *tout est vanité sur la terre.* Ce mélange de douleur et d'espoir, cette opposition de la vie mortelle à la vie future, cet attendrissement auquel l'orateur se laisse quelquefois entraîner malgré lui, forment l'ensemble le plus touchant et le plus pathétique auquel jamais l'éloquence ait pu parvenir.

Une femme douée des qualités les plus brillantes, possédant au plus haut degré cet esprit vif et remuant qui entraîne à tant d'erreurs, avait figuré d'une manière distinguée dans les troubles de la Fronde : c'était la princesse Palatine. Lorsque l'état fut en repos, elle jeta enfin sur sa conduite passée un regard qui la fit frémir : elle avait consacré la plus grande partie de sa vie à des intrigues qui ne lui avaient causé que des chagrins ; elle ne s'était point occupée de Dieu, source de toute consolation. Revenue de son aveuglement, la princesse se convertit et passa ses dernières années dans la pratique la plus austère des vertus chrétiennes. Bossuet ne dédaigne pas de parler des talens qu'a déployés la princesse Palatine dans les

Digitized by Google

troubles civils ; il s'étend même avec une sorte de complaisance sur ses qualités ; mais avec quelle vigueur il détruit bientôt ce fragile édifice de la vanité ! Quel parallèle que celui du temps où la princesse dominait dans les intrigues, et du temps où elle ne s'occupait que du soin des pauvres et des orphelins ! d'un côté, les orages les plus violens, de l'autre le calme le plus doux. Cette oraison funèbre a un but encore plus religieux et plus moral que les deux autres ; l'orateur a peint d'abord les calamités des empires et l'instabilité du bonheur ; il parle ici des voies secrètes par lesquelles Dieu rappelle quelquefois les pécheurs ; voies toujours ouvertes à la conversion et au repentir.

La reine de France, Marie-Thérèse, s'était bornée à être bonne mère et bonne épouse. Quelle stérilité son éloge n'aurait-il pas offerte aux philosophes du dernier siècle ! l'orateur religieux y développe la plus majestueuse éloquence. Sans doute la vie retirée de cette reine, sa mort paisible ne présentaient point ces mouvemens impétueux que l'on admire dans les discours précédens ; mais est-ce en cela seulement que consiste l'éloquence ? S'accorderait-elle avec la religion, si elle se bornait à peindre les passions, et si elle était sans force pour louer les vertus humbles et modestes, si précieuses aux yeux de Dieu ? Cependant Bossuet, dans cette oraison, emploie encore les mouvemens et les figures qui lui sont familiers : ils naissent du sujet, et sont amenés sans aucune affectation. Un de ces mouvemens était tellement indiqué, que Fléchier s'en est servi dans l'éloge qu'il a fait aussi de cette reine. Un parallèle qu'aurait dû faire M. de Vauxcelles, indiquera l'extrême différence des deux orateurs. Pendant que Louis XIV était à l'armée, la reine priait pour le succès de ses armes. Voici comment Fléchier peint cette situation : « S'il combattait les ennemis, elle levait ses

Digitized by Google

» mains innocentes vers le ciel ; et nos armées s'échauf-
» faient plus de l'ardeur de sa prière que de la chaleur
» du combat ; s'il s'exposait lui-même aux périls, anges
» de Dieu, députés à la garde du roi et de la sienne,
» combien vous conjura-t-elle d'accourir, de veiller, et
» de lui conserver une tête si chère et si précieuse ! »
Cette phrase est élégante et savamment cadencée : quelle force et quelle chaleur dans celle de Bossuet qui rend la même idée ! « Les Machabées, dit-il, étaient assurés par
» l'exemple de Moïse, que les mains élevées à Dieu
» enfoncent plus de bataillons que celles qui frappent.
» Quand tout cédait à Louis, et que nous crûmes voir
» revenir le temps des miracles où les murailles tom-
» baient au bruit des trompettes, tous les peuples jetaient
» les yeux sur la reine, et croyaient voir partir de son
» oratoire la foudre qui accablait tant de villes. » L'éloge de Marie-Thérèse ne pouvait être entièrement écrit de ton ; c'est un modèle de l'éloquence tempérée : le parallèle de la mort des deux reines est sur-tout un chef-d'œuvre.

L'oraison funèbre de Letellier ouvre une nouvelle carrière à l'orateur. Jusque-là il n'a parlé que de personnes illustres qui n'ont eu dans les affaires publiques qu'une influence temporaire ; il va retracer une vie entièrement dévouée au service de l'état ; il rentre dans les troubles civils, et ses tableaux deviennent plus détaillés et plus frappans. On reconnaît au premier coup-d'œil le fougueux cardinal de Retz, quoiqu'il ne soit pas nommé ; mais ce qui domine dans ce discours, et ce qui lui donne un caractère particulier, c'est l'exposition de la doctrine qui doit guider les dépositaires de la justice. Ce morceau, plein d'idées profondes et de vues immenses, équivaut à un traité sur les devoirs des magistrats.

Digitized by Google

Après tant de chefs-d'œuvre d'un genre différent, Bossuet devait terminer sa carrière oratoire par l'éloge du plus célèbre guerrier de son siècle. Ici on remarque un ton absolument nouveau ; les comparaisons et les images poétiques se multiplient ; l'orateur suit le Grand Condé sur le champ de bataille ; il explique ses vues, détermine rapidement toutes ses positions : parlant de ses victoires en capitaine expérimenté, il semble lire dans l'ame du héros. Ces grandes qualités si nécessaires à l'état, s'évanouissent bientôt devant des vertus plus réelles, sans lesquelles l'héroïsme même peut être dangereux. C'est la bonté du prince, c'est sa fidélité envers ses amis, c'est enfin sa piété que Bossuet loue avec l'expansion d'un cœur accablé de regrets. Quel tableau touchant et sublime que celui qui montre un héros couvert de lauriers, s'humiliant devant le Dieu auquel il doit ses triomphes, et terminant, par une mort chrétienne, une vie pleine de gloire et de succès !

On ne peut retenir son admiration quand on remarque cette étonnante souplesse dans le talent d'un homme qui, au premier coup d'œil, paraît avoir une sorte de vigueur peu disposée à se plier à différens genres. Quelle variété de connaissances, et quelle heureuse manière de les employer toujours à propos ! Ce qui donne d'ailleurs à l'éloquence de Bossuet un caractère bien supérieur à l'éloquence des anciens, c'est cette divine religion dont il est pénétré, et qui, lorsque l'orateur est prêt à succomber à ses regrets, le relève presque miraculeusement et lui fait trouver les trésors de la consolation. « Il aime, dit M. de Vauxcelles, » les personnages dont il parle, de toute l'affection de la » nature ; et il envisage leurs destinées dans des principes » très-élevés au-dessus de la nature ; en sorte que c'est tout » à-la-fois un homme très-ému, et qui vous émeut ; et un

Digitized by Google

» homme très-supérieur à la faiblesse que ces mêmes émo-
» tions vous causent, et qui vous fortifie. » Dans ses Oraisons funèbres, Bossuet eut à combattre trois grandes erreurs : l'hérésie qui causa la révolution d'Angleterre ; l'esprit de faction qui fit naître les troubles de la Fronde ; et l'incrédulité heureusement très-peu répandue alors. Le schisme ne lui paraît qu'un prétexte pour secouer toute espèce de frein. « Ces disputes, dit-il, n'étaient encore
» que de faibles commencemens par où ces esprits turbu-
» lens faisaient comme un essai de leur liberté : mais quel-
» que chose de plus violent se remuait dans le fond des
» cœurs ; c'était un dégoût secret de tout ce qui a de l'au-
» torité, et une démangeaison d'innover sans fin après
» qu'on en a vu le premier exemple. » Dans les éloges de la princesse Palatine et de Letellier, les excès de la Fronde prennent un ton d'importance et de gravité ; le grand orateur pensait qu'il ne fallait pas traiter légèrement cet esprit de licence qui peut entraîner le renversement des empires. Enfin l'incrédulité est confondue par un seul trait aussi lumineux qu'énergique. « Les absurdités, dit Bos-
» suet, où tombent les incrédules en niant la religion,
» deviennent plus insoutenables que les vérités dont la
» hauteur les étonne ; et pour ne vouloir pas croire des
» mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après
» l'autre d'incompréhensibles erreurs. »

Un des grands avantages de Bossuet pour émouvoir et toucher ses auditeurs, c'était d'avoir connu presque tous les personnages auxquels il rendait ces tristes devoirs. Il ne laisse jamais échapper cet avantage. Appelé près de la duchesse d'Orléans dans sa maladie si courte et si terrible, il peint la piété de cette jeune princesse. « J'ai vu, dit-il,
» sa main défaillante chercher encore en tombant de nou-
» velles forces pour appliquer sur ses lèvres ce bienheu-

Digitized by Google

» reux signe de notre rédemption. » Témoin de la douleur de la reine, lorsqu'elle apprit la mort de son fils, il se représente lui portant cette nouvelle. « Alors, dit-il, triste » messager d'un événement si funeste, je fus aussi le » témoin, en voyant le roi et la reine, d'un côté de la » douleur la plus pénétrante, et de l'autre, des plaintes » les plus lamentables. » Admis dans la société du prince de Condé, il rappelle son caractère. « Je l'ai vu vivement » ému des périls de ses amis; je l'ai vu simple et naturel, » changer de visage au récit de leurs infortunes, entrer » dans les moindres choses comme dans les plus impor- » tantes. » Plus loin il se représente apprenant du héros lui-même le secret de ses combinaisons militaires. « Je me » souviens, dit-il, qu'il nous ravissait en nous racontant, » comme en Catalogne, dans les lieux où ce fameux capi- » taine (César), par l'avantage des postes, contraignit » cinq légions romaines et deux chefs expérimentés à » poser les armes sans combat, lui-même avait été recon- » naître les rivières et les montagnes qui servirent à ce » grand dessein; et jamais un si digne maître n'avait ex- » pliqué par de si doctes leçons les *Commentaires de César.* » Il est inutile d'observer combien ces intéressantes particularités devaient contribuer à l'effet des *Oraisons funèbres de Bossuet.*

Le commentaire de M. de Vauxcelles est consacré, comme nous l'avons dit, à faire sentir les beautés de détail de ces sublimes productions. Les remarques sont souvent pleines de justesse et de goût; mais il nous paraît que quelquefois l'auteur cherche trop les rapprochemens. Les *Oraisons funèbres* sont des ouvrages à part; l'objet en est sacré : toute comparaison directe avec des ouvrages profanes est donc contraire aux règles des convenances. Ainsi nous reprocherons à M. de Vauxcelles d'avoir voulu cher-

Digitized by Google

cher dans Homère le secret du talent de Bossuet, et d'avoir dit que les éloges de la reine d'Angleterre et de la duchesse d'Orléans *ont un intérêt théâtral qui aide beaucoup à l'Oraison funèbre.* Quel rapport peut-il y avoir entre une tragédie et un sermon ? N'est-ce pas en quelque sorte abaisser le saint ministère que de le comparer au jeu d'un comédien ou aux combinaisons d'un poète ? Un rapprochement beaucoup moins convenable se trouve dans la même page : il s'agit des derniers momens de la duchesse d'Orléans ; elle jette ses regards mourans sur le crucifix. Voici la remarque de M. de Vauxcelles. « Fénélon n'est » pas plus sensible. » Bossuet a employé ici et consacré, » pour ainsi dire, ces deux vers de Tibulle :

*Te spectem, suprema mihi cum venerit hora,*
*Te teneam moriens, deficiente manu.*

On sait à qui Tibulle adressait ces vers. Peut-on dire que Bossuet les a adoptés et *consacrés* ? lisait-il ce poète pour se préparer à faire un sermon ? c'est une supposition qui blesse toutes les lois de la vraisemblance et du goût.

M. de Vauxcelles s'est probablement laissé entraîner par les jugemens de quelques littérateurs modernes, qui se sont avisés de comparer Bourdaloue à Corneille, et Massillon à Racine. Cette méthode qui mêle le sacré avec le profane, habitue les hommes à ne considérer nos grands prédicateurs que comme des rhéteurs éloquens, et à confondre la parole de Dieu avec les conceptions des hommes. Il est à présumer que le respectable commentateur, en voyant l'incrédulité presque générale, a pensé que ces sortes de rapprochemens pourraient faire lire nos orateurs sacrés par les personnes les moins religieuses, et que cette lecture produirait insensiblement un bon effet. Nous pensons que cette condescendance est non-seulement inutile, mais dangereuse. Mettre nos chefs-d'œuvre de la chaire essentiellement

Digitized by Google

essentiellement graves, en parallèle avec les ouvrages dramatiques, où tout est sacrifié à l'amusement, c'est évidemment méconnaître les genres, et exposer ces productions sacrées au dédain des prétendus philosophes.

Heureusement le commentateur ne tombe pas souvent dans ce défaut que nous lui reprochons à regret. En général, ses réflexions sont pieuses et justes. Les jugemens qu'il porte sur les orateurs modernes méritent d'être remarqués. Voici ce qu'il dit de Thomas : « On a vu de » notre temps des orateurs qui pouvaient prétendre à la » gloire du sublime, Thomas par exemple : mais il man- » quait de cet autre avantage ; il eut fait un fracas ef- » froyable de mots savans et pompeux s'il eût eu à parler » des études du Grand Condé. Il présentait en forme » d'adages et de résultats profonds, ce qu'on trouvait à » l'ouverture dans les tables des livres savans. C'est ainsi » que de quelques lignes de Forbonay, il a composé » *doctrinalement* son éloge de Sully. Dans son poëme » du Czar, il met un chant entier sur la chimie : savait- » il la chimie ? savait-il la finance ? non, mais le pu- » blic et lui-même étaient également séduits par ce bruit » d'éloquence, et cet air de profondeur et d'indignation » philosophique. » Il était impossible de marquer en moins de mots et d'une manière plus frappante les pompeux défauts de Thomas.

Quelques anecdotes peu connues rendent encore cette édition plus intéressante ; elles contribuent à justifier l'idée que l'on s'est formée du grand homme sur lequel Labruyère, son contemporain, a prononcé ces paroles mémorables : « Que dirai-je de ce personnage qu'on admire malgré soi, » qui accable par le grand nombre et par l'éminence de » ses talens ; orateur, historien, théologien, philosophe, » d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit



Digitized by Google

» dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la » chaire, un défenseur de la religion, une lumière de » l'église? Parlons d'avance le langage de la postérité, » un Père de l'église. Que n'est-il point? Nommez une » vertu qui ne soit pas la sienne. » P.

*Suite des Observations de Métastase sur les Tragédies et Comédies des Grecs.*

ŒDIPE, *roi* (de Sophocle).

UN chef-d'œuvre du génie est d'amener habilement l'homme à la connaissance de soi-même par les moyens qu'emploie précisément Œdipe pour s'affranchir de ses terreurs, moyens qui l'y plongent au contraire, au point de déchirer le voile qui le dérobait à ses propres yeux. Rien n'est cependant plus invraisemblable, qu'après tant d'années de mariage avec Jocaste, et de règne à Thèbes, Œdipe ignore toutes les circonstances de la mort de Laïus son prédécesseur. Une distinction subtile d'Aristote explique ce fait. « C'est, dit-il, un vice hors de la tragédie, » c'est-à-dire antérieur à l'action que l'on a sous les yeux. »

Il me semble toutefois que présenter sur la scène un homme qui ne sait pas ce dont il doit, suivant toutes les vraisemblances, être instruit, est un vice dans et non hors de la pièce.

Les soupçons violens que conçoit Œdipe de la séduction de Tirésias par Créonte; sa fureur contre les calomniateurs supposés, semblent fondés et sur l'odieux caractère attribué par toute l'antiquité à Créonte, et par Sophocle lui-même dans son Antigone, et sur la persuasion intime d'après laquelle Œdipe se croyait fils de Polybe et de Mérope,

Digitized by Google

et né à Corinthe; en sorte que le desir de connaître son véritable état, est non-seulement innocent, naturel, mais encore méritoire sous ce point de vue qu'il s'empressait d'obéir à l'oracle. Néanmoins Plutarque et tous ses doctes copistes, d'après le précepte d'Aristote, qui exige un crime ou quelque délit dans la protase, s'obstinent à considérer les soupçons, les emportemens, et sur-tout la curiosité d'Œdipe, comme des forfaits dignes des désastres horribles qu'éprouve ce roi malheureux.

Au vers 1210, Œdipe a l'affreuse conviction d'être tout à-la-fois incestueux et parricide; ce qui termine l'action, dans laquelle l'unité est conservée. Cependant la tragédie continue: des chœurs, des messagers, de nouvelles scènes d'Œdipe, aveugle, avec Créonte et avec ses fils, achèvent de composer la pièce de 1551 vers.

N. L.

## SPECTACLES.

### THÉATRE FRANÇAIS.

Reprise de *la Mère Jalouse*, comédie en trois actes et en vers.

BARTHE a laissé quatre comédies. L'*Amateur* fut son début, et lui valut des encouragemens. *Les Fausses Infidélités* obtinrent un très-grand succès. Cette jolie petite pièce, à la vérité, n'est pas sans défauts; mais je ne vois pas ce qu'on a fait de mieux en ce genre depuis près de quarante ans, ni pourquoi on dénigre aujourd'hui avec tant de légèreté des talens qui, pour n'être pas du premier ordre, n'en ont pas moins droit à quelque estime, et qu'on devrait regretter en jetant les yeux sur notre pénurie ac-



Digitized by Google

tuelle, et sur celle, encore plus grande, dont nous sommes menacés. Après *les Fausses Infidélités*, Barthe n'éprouva plus que les rigueurs, ou, ce qui est à peu près la même chose, que l'indifférence du public. Sa *Mère Jalouse* et son *Homme personnel*, ne furent pas très-bien accueillis. On trouva la Mère trop peu jalouse, et l'Homme personnel trop faiblement dessiné. On n'était pas encore (en 1791) entièrement accoutumé à l'extrême médiocrité : les palmes de la scène ne se cueillaient pas si aisément. Telle pièce qui, de nos jours, n'a pas assouvi la curiosité après cinquante représentations, n'en aurait pas eu dix à cette époque.

Dès-lors même on reprochait à Barthe de trop travailler ses vers. On aurait dû plutôt lui reprocher de les travailler trop peu, puisqu'on apercevait le travail et l'effort jusques dans ses poésies fugitives, dans des bagatelles où l'on exige un air d'abandon et d'aimable négligence. On dit de lui : Barthe

Laborieusement rime ses petits vers.

La *Mère Jalouse* a été plus goûtée à sa reprise que dans sa nouveauté. L'intrigue en est assez commune, et tout son mérite consiste dans les développemens du caractère principal et dans les détails. Madame de Melcour, mariée pour la seconde fois, a une fille de seize ans (Julie), qu'elle a retirée à regret et comme malgré elle du couvent, où elle eût voulu lui faire passer encore deux années entières. Elle a la migraine depuis neuf jours que cette enfant est chez elle. Un des personnages dit plaisamment,

Qu'il a vu la migraine entrer avec Julie.

Cette petite personne a déjà un amant (Terville), qui serait pour elle un excellent parti ; mais il demeure à Paris, et madame de Melcour, ne voulant point qu'on

Digitized by Google

puisse sans cesse voir sa fille à ses côtés, la promet à un lourd provincial qui doit l'emmener avec lui à Bayonne, où il possède une charge. Cependant celui-ci, sachant que la future a une tante dont elle est idolâtrée, et qui ne veut point entendre parler de cet enlèvement, vend sa charge à son rival même : mais pour plaire ainsi à la tante, il s'aliène la mère. Terville, connaissant le faible de madame de Melcour, veut bien vivre en province, sûr de trouver partout le bonheur avec Julie. La mère jalouse avait cru un moment être aimée elle-même de Terville; détrompée de cette erreur, dégoûtée du provincial, et voyant tout ce qui l'entoure s'intéresser au mariage des deux jeunes amans, elle se convertit tout-à-coup, et non contente de donner les mains à leur union, ne veut plus qu'ils la quittent.

Ce plan, dont nous avons supprimé tout ce qui n'y tient pas essentiellement, comme un M. de Vilmon, ami de M. de Melcour, et dont la pièce pouvait très-bien se passer, ce plan ne présente, comme on voit, qu'une assez mesquine intrigue. Le bayonnais est un nigaud, comme on en voit dans une quantité de comédies, qui n'est là que pour être berné. L'amant est vif, passionné, la jeune personne ingénue. Mad. de Melcour qui, comme je l'ai dit, ne fut pas jugée assez jalouse dans le temps où cette pièce fut jouée pour la première fois, a paru l'être trop à la reprise; on lui a trouvé trop de dureté dans ses premières scènes. Elle en a pourtant bien moins que *la Mère Coquette* (de Quinault), qui dit crument à sa fille, sans aucun motif apparent, sans chercher aucun prétexte pour excuser sa cruauté :

Allez, retirez-vous; je ne puis vous souffrir.

Et cependant cette *Mère Coquette* est restée au théâtre.



Digitized by Google

Des deux jugemens contradictoires portés sur le caractère de la Mère jalouse, on pourrait peut-être conclure qu'il a la nuance qu'il devait avoir, assez prononcée pour faire sensation, assez tempérée pour ne pas révolter. Mais la conversion de madame de Melcour n'est pas suffisamment motivée, quoiqu'elle soit un peu préparée par des traits qui annoncent que la jalousie n'a pas tout-à-fait étouffé dans son cœur l'affection maternelle. En général, ces amendemens subits sont romanesques, et l'on n'en voit point dans les bonnes pièces. Ils sont contraires aux préceptes de l'art, aux procédés de la nature; on ne change point ainsi en un clin d'œil d'humeur et d'habitude. Ces changemens plaisent toutefois et renvoient le spectateur satisfait; mais il faut au moins de puissans motifs, de fortes combinaisons pour sauver l'invraisemblance et les disparates, et c'est ce qu'on ne trouve point dans *la Mère jalouse*.

A quoi donc faut-il attribuer le plaisir qu'elle a fait à la reprise ? D'abord, aux moyens ingénieux rassemblés pour faire ressortir le caractère de la Mère jalouse et la mettre au supplice. Le mari, l'ami, la tante sur-tout, ne tarissent pas sur les éloges de sa fille. On les a fait peindre dans le même tableau. Terville, d'un côté, avant d'être instruit de sa faiblesse, lui promet de ne jamais la séparer de sa fille; elles seront toujours ensemble. Le bayonnais, de l'autre, l'assure que dès qu'il sera son gendre, elle ne tardera pas à jouir de la douceur de se voir grand'mère. Il lui enverra des petits enfans, qui feront ses délices. Tout cela lui cause un dépit vraiment comique.

Mademoiselle Desrosiers était chargée de ce rôle difficile et un peu odieux. C'était en quelque sorte l'antipode de celui de Mélanide, le premier de quelque importance qu'on lui ait vu remplir; elle s'en est tirée tout aussi bien, et s'est montrée avec un égal avantage dans les deux ex-

Digitized by Google

trêmes. Les intermédiaires étant plus faciles, son succès n'est plus douteux. Elle aura bientôt acquis le degré d'assurance qui est nécessaire pour le développement de tous ses moyens, et que donne toujours l'habitude. Baptiste l'aîné, dans Melcour, nous a dédommagés de Prusias. Mademoiselle Mars s'est montrée digne de sa réputation. Mademoiselle Contat a trouvé le moyen d'accroître encore la sienne, par la manière originale dont elle a rendu la tante. Michaud et Armand même ont été aussi très-applaudis. Il est impossible de voir une pièce jouée avec un ensemble plus satisfaisant.

J'oubliais de dire que *la Mère Coquette* de Quinault est absolument le même sujet qui a été traité par Barthe. C'est, dans l'une et l'autre comédie, une mère jalouse de sa fille; mais du reste elles n'ont presque rien de commun. Dans celle de Quinault, la mère est très-rarement en scène. L'intrigue est menée par une soubrette. Cette mère coquette ne change point. Elle est punie par le retour de son époux, qu'elle croyait mort, et auquel elle brûlait de donner un successeur. Cette pièce, contemporaine des premières satires de Boileau, est très-bien écrite; on y trouve un tableau gracieux d'une jeune fille sortant du lit, que Racine, en l'ennoblissant, a transporté dans sa tragédie de *Britannicus* :

J'ai surpris Isabelle au sortir de son lit.
Je n'ai jamais senti mon ame plus émue,
Sa beauté négligée en paraissait accrue.
Son désordre charmait; un long et doux sommeil
Avait rendu son teint plus frais et plus vermeil,
Rallumé ses regards, et jeté sur sa bouche
Du plus vif incarnat une nouvelle couche;
Sans art, sans ornemens, sans attraits empruntés,
Elle était belle enfin de ses propres beautés.

Il faut observer que Racine n'en était encore qu'à sa *Thébaïde* lorsque Quinault écrivait ainsi.



Digitized by Google

### Théatre de l'Impératrice.
(Rue de Louvois.)

Reprise des *Bourgeoises de Qualité.*

Le ridicule joué dans cette pièce a disparu nécessairement avec la révolution; mais il y est si plaisamment dépeint et encadré que cette peinture fait toujours le plus grand plaisir. D'ailleurs on a encore conservé la mémoire de ces bonnes gens qui ne rêvaient que noblesse dès qu'ils avaient péniblement entassé quelques écus. Il ne faut pas croire cependant que leur manie fût une pure inspiration de la vanité. L'intérêt y entrait aussi pour quelque chose. La considération et les privilèges attachés à la noblesse n'étaient pas une chimère. Au reste, le président Hénault observe que les roturiers, en l'achetant, ne faisaient que se rétablir dans l'égalité qui avait d'abord existé entre les citoyens, Francs ou Gaulois, sous la première et une partie de la seconde race, et que cette primitive égalité maintenue tant que les rois ont été absolus, ne fut troublée que par la révolte de ceux qui usurpèrent des seigneuries. Lorsque l'argent donna la noblesse, elle devint si commune qu'elle cessa presque d'être une distinction, et que tout le monde y aspira. L'abus était plus ancien que Louis XIV. Il fut porté au comble sous son règne. Dancourt l'attaqua par l'arme du ridicule.

Je ne donnerai point une analyse détaillée des *Bourgeoises de Qualité*, que tout le monde est censé connaître. La scène est dans un village. C'est une farce extrêmement comique, où l'on voit figurer quatre femmes plus folles les unes que les autres; une greffière *à la peau*, une procureuse, une élue, une marchande de laine. Toutes se don-

Digitized by Google

nent de grands airs; mais particulièrement la greffière, qui ne prétend plus qu'on l'appelle de ce nom, attendu que son mari est mort, Dieu merci, et que sa charge est vendue. « Je n'ai plus de titre, dit-elle à son beau-frère le » procureur, plus de qualité; je suis une pierre d'attente » destinée à des distinctions qui ne vous permettront plus » avec moi ce ton de familiarité que vous vous donnez » quelquefois. » Elle dit ailleurs que « la fin des siècles » est la saison des révolutions, et qu'on va voir de jolis » changemens dans sa destinée. « La croyance que la clôture des siècles amène de grandes mutations, est, comme on voit, une superstition qui n'est pas nouvelle. Il n'y a pas long-temps qu'on s'efforçait, dans je ne sais quel journal, de justifier cette croyance par une foule d'exemples. Ce serait lui faire beaucoup trop d'honneur que de la combattre sérieusement.

La procureuse Blandineau ne regarde son mari que comme son intendant. Elle le rencontre, et, avant de lui souhaiter le bon jour, lui demande de l'argent. Il lui observe qu'elle avait vingt-cinq louis la veille. Elle répond qu'elle ne les a plus, qu'elle a joué, qu'elle a perdu, qu'il lui faut de l'argent. Comme il hésite : « Fi donc, s'écrie-» t-elle, au lieu de me remercier d'en prendre du vôtre ! » Elle parle de donner des soupers, des bals, des concerts, et même une espèce d'opéra. « Ah ! quel désordre ! dit le » procureur; quand vous seriez la femme d'un traitant, » vous ne feriez pas plus d'impertinences. »

La greffière désole sa sœur la procureuse et sa cousine l'élue, en leur annonçant son mariage avec un comte, quoique le pauvre diable n'ait pour tout bien que son titre. Elles sont furieuses, et déclarent qu'elles s'y opposeront. La greffière les traite de *bourgillones*. A ces mots partent des cris de rage. Pour achever les deux bourgillones, la

Digitized by Google

marchande de laine vient à son tour leur apprendre qu'elle est présidente.

M. Naéquart, autre procureur, jadis l'amant de la greffière, avant son premier mariage, veut renouer avec elle. L'idée de devenir la femme d'un procureur et d'être appelée madame Naquart la révolte. Blandineau perd la tête; mais son confrère Naquart conserve la sienne et dit que, pour remettre l'esprit à ces extravagantes, il faut se prêter un moment à leur ridicule et à leurs faiblesses, dont on les corrigera dans la suite. En conséquence ils font croire à madame Blandineau qu'on lui achète la baronnie de Boitortu; à la greffière, que M. Nacquart a fait l'emplète d'un comté. Alors celle-ci veut bien épouser M. Nacquart. La baronne et la comtesse s'embrassent et se félicitent mutuellement. « Notre cousine l'élue, dit » l'une, en mourra de chagrin; madame *la Substitute* s'en » pendra. Il faut tenir son rang, madame la baronne, » répond l'autre; plus de familiarité avec cette bourgeoi- » sie-là, je vous le demande en grace. »

Ces travers n'existent ni ne peuvent exister aujourd'hui. Mais l'impertinence et la vanité seront de tous les temps, et ne peuvent changer que de forme. Nous avons d'obscurs légistes qui donnent *des audiences* : ce ridicule en vaut bien un autre, et le Dancourt de notre siècle en saura faire son profit.

*Les Bourgeoises de Qualité* avaient attiré peu de monde. Cependant cette comédie est une des plus gaies de son auteur, et elle est très-bien jouée, principalement par mesdames Molé, Delille et le jeune Picard.

---

## ANNONCES.

Seconde livraison des Portraits des Hommes illustres du dix-septième siècle, composée de dix portraits gravés par Edelinck, Lubin

Digitized by Google

et Van Schuppen ; avec une notice sur chacun d'eux. Prix : 4 fr., et 5 fr. par la poste pour les souscripteurs, et 7 fr. 50 c. pour les personnes qui ne souscrivent pas.

A Paris, chez Calixte Voland, libraire, quai des Augustins, n°. 25; et chez le Normant.

*Le Guide des Enfans*, ou l'Art de leur apprendre à lire en trois mois, suivant les principes de la langue française, par Déforis, instituteur ; ouvrage qui a mérité l'approbation de la commission des livres classiques, pour l'enseignement des écoles primaires. Un vol. in-12 bien imprimé, sur beau papier. Prix : 75 c., et 1 fr. par la poste.

A Paris, chez Pillot jeune, libraire, place des Trois-Maries, n°. 2, vis-à-vis le Pont-Neuf, au bout de la rue de la Monnaie.

*Recueil complet des ordonnances de police pour l'an* 12. Un vol. in-12. Prix : 2 fr., et 2 fr. 60 c. franc de port.

On trouve les années précédentes à la même adresse.

A Paris, chez Bertrand Pottier et Félix Bertrand, imp.-libraires.

*Histoire Sacrée de l'Ancien et du Nouveau Testament*, représentée par figures, avec des explications tirées des SS. Pères ; par A. J. D. Bassinet, ci-devant chanoine, archidiacre, prévôt des chapitres, et administrateur du diocèse de Verdun; ornée de six grandes cartes géographiques, pour servir à l'intelligence de l'Histoire Sainte ; des portraits des personnages les plus célèbres de la Bible, et de cinq cent vingt estampes représentant les principaux traits de l'Ancien et du Nouveau Testament, dessinées d'après les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres, Raphaël, Rubens, Le Poussin, Le Guide, le Clère, etc., etc.; gravées au burin par Voysard, et autres graveurs célèbres. Ancien Testament : XXI, XXII et XXIII^e. livraisons, contenant six estampes et le texte.

Parmi les estampes qui composent ces trois livraisons, on remarquera

1°. La carte générale du monde, ou description du monde terrestre et aquatique ;

2°. La carte de la situation du paradis terrestre et des pays habités par les patriarches ;

3°. La carte du voyage des enfans d'Israël dans le désert, depuis leur sortie d'Egypte par la mer Rouge, jusqu'au pays de Canaan.

*Nota*. Ces trois cartes, sur-tout la troisième, outre leur utilité, sont d'une exécution si parfaite, que les amateurs seront jaloux de les posséder.

4°. Le portrait d'Abraham, d'après le chevalier Van-Dyck ;

5°. Le portrait de Moïse, d'après Champagne.

Ces deux portraits sont d'un intérêt majeur, sur-tout celui de Moïse, qui est un chef-d'œuvre, à côté duquel sont gravés les commandemens de Dieu et les sommaires de la loi et des prophètes.

Le prix de chaque livraison, très-grand in-8°., est toujours de 2 fr. 50 c. La Genèse est complète en vingt-trois livraisons. Prix : 50 fr. 50 c. La Vie de Jésus Christ est également complète en treize livraisons. Prix : 33 f. Dans le courant de ce mois, il paroîtra tout à-la-fois quatorze livraisons, ou quatre-vingt-quatre estampes et le texte. Prix : 35 fr. Alors les livres de Moïse seront complets.

On souscrit à Paris, chez Desray, libraire, rue Hautefeuille, n°. 36, quartier Saint-André des-Arcs.

*Eloge de M. A. de Noé*, ancien évêque de Lescar, mort évêque de Troyes, et désigné cardinal ; ouvrage qui a été couronné par

Digitized by Google

le musée de l'Yonne et la société académique de l'Aube réunis; par J. Ch. J. Luce de Lancival, professeur de belles-lettres au Lycée impérial, membre de l'Athénée des Arts, de celui des Etrangers, etc., ci-devant professeur de belles-lettres dans l'Université de Paris; avec cette épigraphe :

*Pectus est quod facit disertos.*
QUINTIL.....

Brochure in-8°. Prix : 1 fr. 25 c., et 1 fr. 60 c. par la poste.

*Fedaretta*, traduit de l'anglais, par madame de G., auteur de la traduction de Margaretta, comtesse de Rainsford. Deux vol. in-12, ornés de très-jolies gravures. Prix : 3 fr. 60 c., et 4 fr. 50 c. par la poste.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez* LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

*Fastes de la nation française*, ou Tableaux pittoresques gravés par d'habiles artistes, accompagnés d'un texte explicatif, et destinés à perpétuer la mémoire des hauts faits militaires, des traits de vertus civiques, ainsi que des exploits de la légion d'honneur.

Pour propager en France l'esprit public, il est essentiel de mettre sans cesse sous les yeux du militaire et du citoyen les faits héroïques et les belles actions qui ont mérité à la nation française l'admiration et l'estime de toute l'Europe.

Le but de cet ouvrage est de multiplier les archives aux membres de la légion d'honneur, et de faire connaître les titres de tous ceux qui, par des preuves authentiques, pourront espérer les bontés de sa majesté impériale.

Quatrième livraison, présentée à leurs majestés et à la famille impériale, par Thernisien-d'Haudricourt.

N°. XIII.

Fol. 37. — Courage et intrépidité du général Duhesme, à son passage du Rhin, de Dirsheim.

Fol. 38. — Héroïsme de Jeanne Lainé, connue sous le nom de Jeanne Hachette, au siége de Beauvais, en 1472.

Fol. 39. — Beau dévouement du jeune Aubry, de la commune d'Accolay, récompensé par M. Rougier-de-la-Bergerie, préfet du département de l'Yonne.

Les membres de la légion d'honneur, dont les titres de gloire seront consignés dans les fastes de la nation française, ainsi que leurs parens, auront la facilité de se procurer, séparément et à leur choix, un ou plusieurs numéros, à raison de 3 fr.

On souscrit en tout temps pour cet ouvrage au bureau de l'auteur (qui n'exige rien d'avance), rue de Seine, n. 1434, faubourg Saint-Germain; chez les principaux libraires de l'Europe; chez les directeurs des postes des départemens; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

La souscription est de 10 fr. par livraison, composée de quatre numéros, en beau colombier; de 12 fr. en pap. vélin, et de 21 fr. gravures coloriées.

*Nota.* On ne reçoit de la poste que les lettres affranchies.

L'Empereur de Russie, à qui l'auteur a fait hommage de ces fastes, lui en a témoigné sa satisfaction, en lui envoyant une bague.

Digitized by Google

## NOUVELLES DIVERSES.

*Pétersbourg*, 11 *décembre*. Tel est dans cette ville l'accroissement de la population, qu'on y a construit cette année plus de trois cents maisons. Le commerce et la navigation d'Archangel augmentent toujours.

*Hambourg*. D'après l'exemple de plusieurs autres villes, nous démolissons nos fortifications, d'ailleurs peu importantes. — La servitude vient d'être totalement abolie dans les possessions danoises.

*Cadix*, *le* 18 *décembre*. Le camp de Saint-Roch grossit chaque jour. Toute communication avec l'ennemi est défendue, et le service se fait avec une sévère exactitude. Les Anglais allument toutes les nuits des feux ou des flambeaux pour prévenir les surprises.

— L'ex-général français Moreau s'embarquera, sous 3 semaines, pour les Etats-Unis, sur un navire américain.

— Le bulletin de Livourne, du 17 décembre, annonce que ce jour-là il n'y était mort personne, et qu'il n'y avait plus que cinq malades.

*Vienne*. La déclaration de la cour de Russie, au sujet de la reconnaissance de la dignité impériale dans la maison d'Autriche, contient, entr'autres, ces expressions: « Que » la Russie regarde cette reconnaissance comme un devoir » bien agréable à remplir, attendu que l'Autriche s'est » également comportée d'une manière semblable lors de » la reconnaissance de la dignité impériale dans la maison » de Russie. »

On mande de la même ville que le bruit y est généralement répandu que M. le comte de Cobentzel, ambassadeur de cette cour en France, y sera remplacé par M. le comte de Bellegarde, suivant *le Publiciste* et suivant le journal *des Débats*, par M. le comte de Stadion Varthausen, ambassadeur autrichien à Pétersbourg, où irait M. le comte de Metternich, actuellement en ambassade près la cour de Prusse.

*Palerme*, 29 *novembre*. Les Anglais ont arrêté dans ces parages, et conduit à Malte un navire espagnol d'environ 250 tonneaux, allant de Mahon à Messine, avec un chargement de cuirs et de plomb, indépendamment d'une somme considérable d'argent qu'il avait à bord. D'autres navires de la même nation ont aussi été conduits à Malte. Les neutres eux-mêmes ne sont pas plus respectés par les Anglais. Deux bâtimens, l'un ragusais et l'autre impérial, chargés tous deux de grains pour l'Espagne, ont été arrê-

Digitized by Google

tés dans les mêmes parages. On est d'ailleurs informé que douze bâtimens autrichiens, partis de Constantinople, Venise et Trieste, avec divers chargemens, et particulièrement de grains, destinés pour Livourne, Marseille et l'Espagne, ont été saisis par les vaisseaux de guerre anglais, et envoyés à Malte. Le plus grand nombre de ces prises est déja confisqué; le reste ne tardera pas à l'être.

*(Moniteur.)*

*Londres.* Nos journaux ne parlent plus de régence. On vient de lancer à Plymouth le vaisseau *l'Hibernia*. C'est le plus grand et le plus fort qui ait été construit en Angleterre. Il est percé pour 130 canons de 32 et 24 livres de balles.

*Francfort, 4 janvier.* La maison de commerce Bethman de cette ville vient de recevoir de Vienne, sous la date du 24 décembre 1804, de la part de la chambre des finances, aulique et impériale, une résolution suprême portant qu'à dater du 1^er^ janvier 1805, l'intérêt des dettes contractées par l'Autriche dans l'étranger, sera payé à Vienne en billets d'état. Cette décision a déjà répandu une espèce de consternation à Francfort, et contribué à faire resserrer encore le numéraire. Les intérêts des emprunts fournis par le commerce de cette ville devant être payés maintenant à Vienne, et en effets de l'état, il en résultera une perte annuelle considérable, outre la perte du bénéfice que procuraient le versement et la circulation de ces sommes en espèces sonnantes.

M. le prince de Gallitzin, lieutenant-général au service de Russie, est passé à Lemberg, dans la nuit du 18 décembre, se rendant en toute diligence à Vienne, pour affaires ministérielles.

---

## EMPIRE FRANÇAIS.

*Bordeaux, le 2 janvier.* Les dernières lettres de Cadix annoncent la prise de deux frégates de ce port, venant de Lima et Montévideo, dont la valeur passe 1500 mille piastres. On attendait incessamment d'autres frégates très-richement chargées. Dans les mers du Sud seulement cette ville a pour 12 millions de piastres de risque, sans parler des autres places qui ne courent pas moins de dangers.

— Un corsaire anglais vient encore de prendre un navire espagnol (*la Mère de tous les Saints*), de 24 canons et 120 hommes d'équipage, portant quatre caisses de piastres, des lingots d'or, de la cochenille et de l'indigo.

Digitized by Google

## CORPS LÉGISLATIF.

*Séance du 14 Nivose.*

Cette séance n'a rien offert d'intéressant. Dans celle du 15, on a réglé l'ordre des privilèges sur les cautionnemens fournis par les agens de change, les courtiers de commerce, avoués, greffiers, huissiers et commissaires-priseurs. Cet ordre est le même que celui qui a été établi relativement aux notaires par la loi du 12 ventose an 11, art. 23.

Dans la séance du 17, il a été proposé par trois conseillers d'état un projet de loi sur la conscription militaire de l'an 14. Il sera levé trente mille conscrits pour compléter l'armée, et trente mille pour rester en réserve, et porter l'armée au pied de guerre si les circonstances l'exigent. Dans la séance du 18 on adopte le projet de loi relatif aux démolitions à faire d'ici au 1^er^ vendémiaire par les acquéreurs de biens nationaux, et on propose une loi tendant à faire jeter dans la caisse des amortissemens les consignations ordonnées par des décisions judiciaires ou administratives.

La séance du 19 a été consacrée à des objets d'un intérêt local; celle du 20 à entendre un projet de loi, composé de 71 articles, sur les douanes.

## PARIS.

— L. M. et la famille impériale ont honoré de leur présence la fête que MM. les maréchaux d'Empire ont donnée hier à S. M. l'Impératrice, dans la salle de l'Opéra, qui toute entière était transformée en une vaste tente et décorée avec la plus grande magnificence. La fête a commencé par un concert dont les divers morceaux avaient été choisis avec un double soin, tant par rapport à la musique que par rapport au sujet et à l'à-propos. On a entendu avec enthousiasme le beau chœur d'Arvire et Evelina: *Le voilà, ce héros qui nous a sauvés tous;* le *Vivat, vivat in æternum*, qui fut exécuté à Notre-Dame le jour du couronnement; l'air, *Charmante Gabrielle*, chanté à trois voix, sans accompagnement; des couplets de M. Etienne, musique de le Sueur, analogues à la fête, et divers morceaux des *Bardes*. Des danses ont été exécutées avant le bal général. Archambaut, le traiteur, avait établi des communications de sa maison à la salle, pour faciliter le service du repas et des buffets. Garchi a fourni les rafraîchissemens. Enfin, rien n'a été omis pour que tout répon-

Digitized by Google

dit, dans cette fête, au rang et aux sentimens de ceux qui l'offroient, et à la grandeur de la personne auguste et chère qui en était l'objet. *(Journal des Débats.)*

— Le 14 pivose, le corsaire de Boulogne *le Vimereux*, capitaine Paulet, étant mouillé sur la rade de Saint-Valleri-en-Caux, un lougre de guerre anglais s'empara, dans la soirée d'un canot pêcheur; à minuit, ce même canot, armé de vingt hommes, et commandé par le capitaine du lougre ennemi, se dirigea, avec deux peniches armées, sur le corsaire *le Vimereux*, et l'aborda des deux côtés et de l'avant. L'équipage du *Vimereux* avait aperçu ces embarcations, et fut bientôt préparé à les recevoir; dans trois quarts-d'heure, le pont du corsaire fut nettoyé de tous les Anglais qui étaient montés à bord. Tous furent tués ou noyés, à l'exception de huit hommes, qui sont restés prisonniers; de ce nombre sont deux lieutenans de frégate, dangereusement blessés. On n'a pu rendre compte du nombre des Anglais qui ont péri, attendu que, dans l'obscurité, on les jetait à la mer à mesure qu'ils montaient à bord, ou qu'ils étaient tués. *Le Vimereux* a perdu deux hommes dans cette affaire, et a eu douze blessés. Autant l'équipage du *Vimereux* a maltraité l'ennemi dans l'engagement, autant il s'est montré généreux dans les soins qui ont été prodigués à ses blessés, lorsque le combat a été fini. *(Moniteur.)*

— La nuit du 25 frimaire dernier, le général de brigade Boyer, commandant sur les côtes du Morbihan, a fait arrêter au hameau de Kerdalée, et conduire dans les prisons de Vannes, le nommé Guillemot, le dernier des principaux affidés de Georges, connu dès les premiers temps de la chouannerie sous le nom du *roi de Bignan*. Ce misérable, errant, caché depuis long-temps, avait enfin trouvé le moyen de s'embarquer pour se sauver en Angleterre, avec le nommé Debar et six autres complices, reste impur de ces bandes d'assassins que la solde du cabinet britanique a presque tous conduits successivement à l'échafaud. Le chasse-marée *la Victoire*, capitaine Louet, qui s'était chargé de les transporter n'ayant pu aborder la croisière anglaise que le mauvais temps avait écartée, fut forcé de revenir à terre après avoir tenu la mer ou côtoyé les îles pendant plus de quinze jours. Guillemot, Debar et leurs compagnons se firent mettre à la côte, où ils furent poursuivis. Les habitans du pays ont contribué avec empressement à l'arrestation de trois d'entr'eux, et à la recherche des autres. *(Moniteur.)*

Digitized by Google

(No. CLXXXV.) 29 NIVOSE an 13.
( Samedi 19 Janvier 1805. )

# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

### TRADUCTION

#### DU PSEAUME XXXVII^e.

GRACE, grace, Seigneur ! ta foudre redoutable
S'allume, et va frapper un malheureux coupable.
Mes sens, à cet aspect, sont glacés de frayeur;
Daigne apaiser, mon Dieu, les flots de ta fureur !
Sous ta puissante main, dans des transes mortelles,
J'éprouve de tes traits les atteintes cruelles.
Le crime a pénétré jusqu'au fond de mes os;
Mon cœur ne connaît plus les douceurs du repos;
Il me fuit; et ma chair flétrie et corrompue,
Annonce à tous les yeux le poison qui me tue.
Sur ma tête entassés, mes nombreux attentats
Par leur poids accablant font chanceler mes pas.
Mes peines, mes ennuis, mes remords, mes misères,
L'horrible infection qu'exhalent mes ulcères,
De mes folles erreurs le tableau douloureux,
L'avenir que je crains, tout me rend malheureux !



Digitized by Google

Courbé par les revers, une sombre tristesse
Imprime sur mon front les traits de la vieillesse.
Pécheur, de mes forfaits voilà le triste fruit;
Voilà l'état funeste où le ciel m'a réduit.
Dans mon sang embrasé vois la fièvre allumée,
Ma peau sèche et brûlante et ma chair consumée.
Entends le son plaintif de mes gémissemens,
Et mes soupirs mêlés de longs rugissemens.
O toi que dans mes maux j'invoque et je réclame,
Dieu juste, tu connais les desirs de mon ame!...
De trouble et de douleur tous mes sens sont atteints.
Vois mes membres sans force et mes yeux presqu'éteints.
D'assidus courtisans une foule importune,
Nuit et jour autrefois encensait ma fortune;
Ils étaient mes amis, ils briguaient la faveur
D'attirer mes regards et de flatter mon cœur.
De mes proches j'étais l'idole la plus chère;
Mais depuis que, du ciel éprouvant la colère,
De dangers et d'écueils je suis environné,
Mes proches, mes amis, tous m'ont abandonné;
Ils ont fermé les yeux ou détourné la tête;
Ils m'ont laissé tout seul au fort de la tempête.
Leur conduite a rendu mon destin plus affreux....
Peu d'hommes savent être amis des malheureux!
Cet abandon cruel dont mon ame est flétrie,
De mes persécuteurs augmentait la furie.
De la noire imposture empruntant le secours,
Ils tramaient en secret la perte de mes jours.
Pour consommer enfin leurs complots homicides,
Tout semblait légitime à ces ames perfides.
Dans les fers, loin du bruit qu'excitaient leurs clameurs,
Je ne pouvais répondre à mes vils oppresseurs:
J'étais sourd et muet, et pour toute défense,
Je souffrais sans murmure et pleurais en silence.
Je m'élance vers toi, je vole dans tes bras;
Sois mon unique appui, Seigneur; ne permets pas

Digitized by Google

Que de mes ennemis la troupe triomphante
Etale à mon aspect une joie insolente.
Ils m'ont couvert d'opprobre et plongé dans le deuil;
Leur rage m'a poussé jusqu'au bord du cercueil.
De sarcasmes amers ils m'accablaient sans cesse,
Quand mes pas chancelans decélaient ma faiblesse.
Seigneur, je m'abandonne à ton juste courroux.
Frappe, voilà mon sein : je bénirai tes coups.
Nuit et jour mes forfaits sont présens à ma vue;
Mon œil avec horreur en parcourt l'étendue.
Jusqu'au terme où ma cendre ira joindre les morts,
Ma voix révélera ma honte et mes remords.
Cependant, ô mon Dieu, cette horde ennemie
Se livre avec audace aux plaisirs de la vie,
Voit croître sa puissance et mes calamités,
Et brave ton tonnerre au sein des voluptés.
Des lâches partisans de sa haine fatale
Le nombre chaque jour augmente avec scandale.
Hélas ! quand ma bonté les couvrait de ses dons,
Sur moi de l'imposture ils versaient les poisons;
Et depuis qu'à tes lois, Seigneur, je suis fidèle,
Leur rage a pris sur-tout une force nouvelle,
Grand Dieu, du haut des cieux écoute mes accens,
Et ne te souviens plus de mes égaremens !
Daigne étendre sur moi ton aile protectrice,
Dissipe les méchans, fais briller ta justice.
Contre mes ennemis invisible soutien,
Si tu combats pour moi, je ne craindrai plus rien;
Et tressaillant de joie, après cette victoire,
J'exalterai partout ton triomphe et ta gloire.

*Par M. l'abbé* TARBOURIECH.

## IMITATION DE L'ANGLAIS.

Du rossignol que j'aime le ramage !
A l'écouter, ô Nuit, plus d'une fois



Digitized by Google

Tu m'as surprise errante dans les bois
Lorsque zéphir agitait le feuillage.

Jeune berger, le plus beau du village,
Y vient souvent, je ne le dis qu'à toi;
D'un pas timide il s'avance vers moi
Lorsque zéphir agite le feuillage.

A me parler mon souris l'encourage :
Mêlant des pleurs aux plus tendres aveux,
Iphis m'invite à couronner ses feux
Lorsque zéphir agite le feuillage.

Mon cœur d'Iphis approuve le langage,
Et de plaisir palpite en l'écoutant;
Ciel! combien douce est la voix d'un amant
Lorsque zéphir agite le feuillage!

Iphis n'a rien, riche est mon héritage....
Heures, fuyez, volez, jusques au jour
De notre hymen que prépare l'Amour,
Lorsque zéphir agite le feuillage.

Ensemble alors nous irons au bocage,
Et céderons, défiant tout censeur,
A ces transports dont s'accroît la douceur
Lorsque zéphir agite le feuillage.

J. G. L. DE SAINT-LÉGIER, *ancien officier d'infanterie.*

## L'ORAGE.

CANTATE TRADUITE DE MÉTASTASE.

O ma Nice, suspends ton trouble et ta colère,
Je ne viens point ici te parler de mes feux :
Je sais que ce langage a trop su te déplaire.
Il suffit, je me tais; mais regarde les cieux,
Vois comme autour de nous tout annonce l'orage,
Ramène tes moutons de ce gras pâturage.
Cours, il est temps : t'aider est tout ce que je veux.

Digitized by Google

Quoi ! tu ne trembles pas ! vois ces nuages sombres
Par degrés sur les airs amonceler leurs ombres.
Vois monter, vois tomber au gré des aquilons
La poussière et la feuille en d'épais tourbillons.
A ces globules d'eau qui baignent le visage,
Au murmure des bois agités par les vents,
Au vol bas et douteux de ces oiseaux tremblans,
Ma Nice, je prévois..... Ah ! trop juste présage !
Viens, Nice, il n'est plus temps d'assembler tes troupeaux ;
L'éclair brille déjà, déjà la foudre gronde ;
Viens, hâte-toi : vois-tu cette grotte profonde ?
Nous allons y goûter le frais et le repos.
Mais quel nouvel effroi ?..... Comme ton cœur palpite !
Chère Nice, bannis la frayeur qui t'agite,
Je serai près de toi sans te parler d'amour.
Oui, que je reste ici tout le temps de l'orage ;
Quand la foudre et les vents auront calmé leur rage,
Bergère ingrate, alors je quitte ce séjour.
Sois tranquille ; assieds-toi dans cet antre paisible
Où la foudre et l'éclair n'ont pénétré jamais ;
Ces masses de rochers et ces lauriers épais
Nous fournissent contre eux un rempart invincible ;
Viens donc, Nice, t'asseoir et respirer en paix.
Dieu ! ma main dans tes mains ! ô bonheur plein de charmes !
Je sens tes bras craintifs collés autour de moi,
Comme si je voulais me séparer de toi.
Moi, Nice, te quitter ! ah ! bannis tes alarmes !
Je ne partirai pas, dût le ciel en courroux.....
Que je désirerais un instant aussi doux,
S'il naissait de l'amour et non pas de la crainte !
Laisse-moi, Nice, au moins un espoir si flatteur.
Ne t'imposais-tu pas une dure contrainte ?
Peut-être tu m'aimais ; peut-être ta pudeur,
Et non pas le mépris, fit naître ta rigueur.
Peut-être, Nice, enfin, cette frayeur extrême
Fut-elle de l'amour un heureux stratagème.



Digitized by Google

Est-il vrai ? tu te tais et tiens les yeux baissés;
Tu rougis, tu souris : va, garde le silence,
Je me livre aux transports d'une douce espérance !
Ta rougeur, ton souris me l'expliquent assez.
Quand d'un calme profond la tempête est suivie,
Pourrait-on voir jamais luire un ciel plus heureux !
Ce jour est de mes jours le plus cher à mes yeux.
Puissé-je ainsi couler et terminer ma vie !

Auguste DE LABOUÏSSE.

## L'AIGLE ET LE VAUTOUR.

FABLE.

Je ne vous conçois pas, disait un certain jour
A l'aigle courageux le carnassier vautour;
Dans les airs je vous vois sans cesse
Employer la force et l'adresse,
Pour vous procurer l'aliment
Utile à votre subsistance;
Et faisant souvent abstinence,
Vous n'êtes jamais gras. J'agis différemment,
Je suis moins difficile, et tous mets me conviennent :
Aussi, sans se donner beaucoup de mouvement,
A s'engraisser très-promptement
Tous les vautours parviennent.
Sur nos goûts je ne veux avoir aucun débat,
Dit l'aigle, et je conviens que tu m'as fait connaître
Qu'il est aisé de se repaître
Lorsque l'on est peu délicat.
Lecteur, dans le siècle où nous sommes,
Que de vautours parmi les hommes !

LAGACHE (d'Amiens).

Digitized by Google

## A MADEMOISELLE VOLNAIS.

Melpomène pleurait une fille adorée,
Gaussin n'existait plus;
Consolez-vous, Amours; cessez, Muse éplorée,
Des regrets superflus:
Le ciel, qu'a désarmé votre douleur profonde,
La rend à vos souhaits.
Plus belle qu'autrefois, elle renaît au monde
Sous les traits de *Volnais*.

A. N.

## ENIGME.

Sans moi l'on ne fait nulle affaire.
Si je viens à me retirer,
On commence à mal augurer
De tout ce qu'on prétendait faire.
Je suis vaine; cent fois le jour
On me donne cette épithète,
Lorsque par un malheureux tour
Rien ne va comme on le projette.
Je tâche ici de me cacher,
Mon nom tient ton ame incertaine;
En le cherchant, s'il fait ta peine,
C'est moi qui te le fais chercher.

*Par un Abonné.*

## LOGOGRIPHE.

Devine, si tu peux, l'objet de mon amour.
Six traits, tous différens, peignent ce que j'adore:



Digitized by Google

Ce n'est point cette antique Aurore,
Qui, depuis si long-temps, nous annonce le jour.
Il te souvient de cette jeune Iole
Qu'Alcide aima jadis si follement.
Hé bien ! lecteur, ce minois si charmant
N'offre que les deux tiers de ma charmante idole;
Mais te dirai-je encore un bizarre secret ?
Regarde bien une solive;
De mes amours tu vois et méconnais l'objet.
Prothée au changement fut encor moins sujet,
Quand il devint dragon, flamme, onde fugitive.
Ma belle est à la fois, sans beaucoup d'appareil,
Une île, un simple aveu; que te dirai-je ? un œil.
J'en ferais une image en merveilles féconde,
Si je définissais tout ce qu'elle a d'attraits.
Tu veux savoir son nom ? on le trouve à-peu-près
Dans l'Histoire du Nouveau-Monde.

*Par un Abonné.*

---

## CHARADE.

L'AVARE a soin d'encoffrer mon premier;
Le boulanger vend toujours mon dernier;
Le jardinier pratique mon entier.

H....

---

## *Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.*

LE mot de l'Enigme du dernier numéro est *Santé.*
Celui du Logogriphe est *Brochet,* où l'on trouve *roche, rochet, broche.*
Celui de la Charade est *Bois-seau.*

Digitized by Google

*Le Paradis perdu* de Milton, traduit en vers français par J. Delille, avec les remarques d'Addisson. In-18, sans texte, 3 vol. Papier fin grand-raisin, avec 3 fig., 10 fr. — Vélin superfin, broc. en cart., 3 fig., 24 fr. — Le même, sat. et cart., fig. avant la lettre, 30 fr. Papier carré fin, sans fig., 6 fr. In-8°., avec le texte, 3 vol. Papier fin grand-raisin, 3 fig., 18 fr. — Vélin superfin, broc. en cart., 3 fig., 42 fr. — Le même, sat. et cart., fig. avant la lettre, 48 fr. In-4°. avec le texte, 3 vol. Papier blanc sans fig., 48 fr. — Vélin superfin, broc. en cart., 3 fig., 200 fr. — Le même, sat. et cart., fig. avant la lettre, 250 fr. Pour recevoir franco, par la poste, on doit ajouter 50 cent. par vol. in-18; 1 fr. par vol. in-12; 1 fr. 50 cent. par vol. in-8°, et 3 fr. par vol. in-4°. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n°. 6; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

J'ENTRE, sans préambule, dans l'examen du nouvel ouvrage de M. Delille. Après avoir donné des marques suffisantes de l'esprit de candeur qui m'anime, je croirais au-dessous de moi de penser à justifier des critiques qui doivent être d'autant plus exactes et d'autant plus fortes, que l'auteur exerce un plus grand ascendant sur la jeunesse par sa réputation et ses talens.

J'ai comparé très-soigneusement la traduction avec le texte, et ce que j'en dirai fera voir que je ne cherche point les endroits faibles d'une place attaquée, car je suivrai l'auteur pour ainsi dire pas à pas.

Digitized by Google

Je jette d'abord les yeux sur l'exposition, qui me paraît peu fidelle et peu digne de l'original. Milton ne dit point, *je chante l'homme en proie*, encore moins, *en proie aux piéges :* ce style est de mauvais goût, et n'a pas, d'ailleurs, la simplicité ni la solennité convenables au commencement d'un poëme. Le quatrième vers, dans lequel M. Delille dit que nos premiers pères

Nous léguèrent le *mal*, le crime et la *souffrance*,

renferme certainement un pléonasme, et les deux derniers sont si évidemment de pur remplissage, et si mal écrits que je ne les citerai point. Mon dessein n'est pas de tirer avantage des remarques que tout le monde a pu faire.

Milton a mêlé l'invocation à l'exposition, selon la manière d'Homère, ce qui donne au poète un plus grand air d'inspiration. Il serait difficile de dire pourquoi M. Delille a changé cette méthode, si ce n'est qu'il a suivi le traducteur en prose, M. Dupré de Saint-Maur. C'est apparemment ce traducteur qui lui a persuadé ce qu'il avance dans ses remarques, *que Milton a passé une circonstance essentielle, l'hérédité terrible de la mort et des malheurs.* Milton dit, en propres termes, que la désobéissance du premier homme *a fait entrer dans le monde la mort et tous nos malheurs* :

Brought death into the world, and all our woe,

M. Delille a moins traduit que paraphrasé l'invocation. Il suffirait de comparer le nombre des vers pour s'en convaincre. L'amplification française a quelque chose qui éblouit à la première lecture ; mais, sous cet entassement de mots brillans, on ne trouve ni un sens bien net, ni un style bien judicieux. Voyons d'abord quelle est l'idée principale.

Toi donc, qui célébrant les merveilles des cieux,

Digitized by Google

Prends loin de l'Hélicon un vol audacieux,

. . . . . .

Muse sainte, soutiens mon vol présomptueux.

Pour sauver cette uniformité d'expressions, le traducteur a placé entre ces deux vers une longue phrase incidente, qui est un commentaire assez diffus sur chaque mot de Milton, et qui, malgré son élégance, fatigue par la répétition du même tour de phrase.

*Soit que* te retenant sous ses palmiers antiques,
Sion avec plaisir répète des cantiques;
*Soit que*, cherchant d'Horeb la tranquille hauteur,
Tu rappelles ce jour où la voix d'un pasteur
Des Hébreux attentifs ravissant les oreilles,
De la création leur contait les merveilles;
*Soit que* chantant le jour où Dieu donna sa loi,
Le Sina sous tes pieds tressaille encor d'effroi;
*Soit que*, près du saint lieu d'où partent ses oracles,
Les flots du Siloë te disent ses miracles;

. . . . . .

Viens, sous l'archet sacré déjà frémit ma lyre.

Je dis que cette phrase n'offre pas un sens juste, parce que M. Delille représente la Muse qu'il invoque, actuellement occupée sur l'Horeb ou le Sina, et qu'il paraît ridicule de lui dire: *Viens*, soit que tu sois retenue sous les palmiers de Sion, soit que tu cherches le sommet de l'Horeb, soit que tu fasses trembler le Sina sous tes pieds. Ce sont là autant de circonstances qui peuvent l'empêcher de *venir* et de répondre à l'invocation du poète. Il était donc inutile de les supposer. La pensée de Milton présente un sens plus beau, plus naturel, et ses expressions peignent mieux le ravissement poétique. « Chantez, Muse céleste, » descendez des hauteurs solitaires d'Horeb et de » Sina, où vous inspirâtes ce berger, qui le pre- » mier apprit à la race choisie comment l'uni- » vers sortit du chaos; ou si vous chérissez davan- » tage la montagne de Sion, et les claires fon- » taines de Siloë, qui coulaient près du sanc-

Digitized by Google

» tuaire de l'Eternel, c'est de là que j'invoque » votre assistance. »

Dans la seconde invocation, M. Delille s'exprime de cette manière :

Et toi, toi qui planant sur le sombre chaos,
Où dormaient confondus l'air, la terre et les flots,
Couvais par la chaleur de ton aile féconde
La vie encore informe et les germes du monde,
Esprit Saint! etc.

Milton peint d'un trait, à la manière de l'Ecriture. *Déployant tes ailes, comme une colombe, tu couvrais le vaste abyme, et tu le rendis fécond.*

. . . . . With mighty wings outspread
Dove-like satst brooding on the vast abyss,
And mad'st it pregnant.

Et que mon vers brûlant, animé de ton feu,
Venge aux yeux des mortels la justice de Dieu!

Il y a plus de noblesse dans l'expression de Milton. Il ne parle pas de *son vers brûlant*, mais des pensées qui s'élèvent jusqu'au conseil de la Providence, pour justifier ses voies devant les hommes.

Il entre ensuite en matière. Il rappelle la déroute de Satan et de son armée, avec des traits si vigoureux, qu'il semble faire tomber le pinceau des mains de M. Delille.

. . . . . Dans sa vaste et brûlante déroute,
Lancé, le corps en feu, de la céleste voûte,
L'Eternel l'envoya lui, tous ses bataillons,
Tomber, s'ensevelir dans des gouffres sans fonds.

Je le demande à tous ceux qui ont quelque connaissance des deux langues, le traducteur approche-t-il seulement de ces fortes expressions de l'original?

Hurl'd headlong flaming from th'ethereal sky,
To bottomless perdition. etc.

Séjour des feux vengeurs, épouvantable abyme,
Où les peines sans fin se mesurent au crime.

Cette idée est fausse. Les peines éternelles ne se mesurent point au crime, qui de sa nature est

Digitized by Google

borné, mais à la qualité de l'offensé qui est infini. Milton achève le tableau des Enfers par ce trait simple et terrible: *L'espérance ne s'y trouve point, elle qui se trouve partout;* Hope never comes that comes to all. Et M. Delille traduit:

L'espoir, présent partout, à jamais s'en exile.

Mais on *s'exile* d'un lieu qu'on a habité, et la force même de cette expression emporte avec elle l'idée d'un séjour naturel qu'on regrette d'abandonner. Est-ce là la pensée de Milton?

Satan, du milieu des flammes, adresse la parole à son compagnon le plus voisin.

Est-ce toi, Belzébuth, est-ce toi? *Mais que dis-je?*
De ta grandeur première où trouver un vestige?
Qu'est devenu l'éclat de ce front radieux
Dont la gloire éclipsait les chœurs brillans des cieux? etc.

Il me semble que ce style n'a ni force ni vérité. Où est donc l'étonnement, où est l'horreur d'une telle situation? Où sont les exclamations redoublées qu'elle devait arracher, sur-tout si l'on considère que c'est la première fois que Satan ouvre la bouche, depuis sa chute. *Mais que dis-je* est un tour de rhéteur, pitoyable dans cette circonstance. Non, ce n'est pas là le style de Milton; et j'ose dire que le célèbre traducteur a éteint tout ce que son modèle a de vif et d'original. « *Est-ce toi? s'écrie l'archange rebelle; ô quelle chute! quel changement! quel coup terrible! Est-ce toi que j'ai vu, dans les royaumes de la lumière, revêtu d'un éclat qui éblouissait les cieux?* etc. ». La supériorité de Milton est telle qu'on doit la sentir même dans cette prose, toute faible qu'elle est; mais elle est encore plus apparente, dans la peinture de Satan.

Sur la vague brûlante il élève sa tête;
Ses regards sont l'éclair, et sa voix la tempête.

Ces deux vers, que M. Delille trouve peut-être fort

Digitized by Google

brillans, et que la plupart des lecteurs admireront sans doute, parce qu'ils les liront sans réflexion ; ces vers représentent mal les circonstances naturelles de la situation qu'il s'agit de dépeindre. Ce n'est pas après avoir parlé, que Satan *élève la tête* au-dessus des flammes; il avait cette attitude en discourant. *Il parla*, dit Milton, *la tête élevée au-dessus des vagues, et les yeux étincelans.* Ensuite, il n'y a aucune raison de dire ici que *sa voix est la tempête*, car sûrement il n'a pas pris une voix de tonnerre pour s'entretenir avec son voisin.

> Sur la face des *eaux*, du superbe guerrier
> S'avance et s'élargit l'immense bouclier.

Je ne sais ce que signifie cet élargissement du bouclier de Satan ; mais cette circonstance est étrangère au sujet. Milton ne veut peindre, dans cet endroit, que la posture de l'archange sur le fleuve de feu. Il sera question plus loin de son armure, et M. Delille sera forcé de se répéter.

> Dans toute sa hauteur Satan se lève, avance,
> Et laisse dans l'abyme une vallée immense.

Voilà une grande image, voilà de grands traits. On dirait volontiers au poète: Avancez, suivez l'action, ne vous arrêtez pas à de petits détails; je n'ai pas besoin de savoir comment les flots s'écartent ou se rejoignent en grondant ; je me soucie encore moins d'apprendre comment Satan, *avec ses larges mains, rabaissait les flèches de feu* qui lui entraient dans le corps. Misérable goût de description qui rapetisse un grand talent ! J'aime mieux voir, dans Milton, le prince des ténèbres déployer ses ailes, prendre son vol au-dessus de l'horrible vallée qu'il a laissée dans le fleuve, s'abattre sur le rivage, et prendre possession de ce

Digitized by Google

terrible royaume avec toute la fierté d'un conquérant.

Il part, vole, et s'abat sur le terrain brûlant.

Assurément on doit regretter que des circonstances frivoles diminuent l'effet d'un vers si rapide. Après avoir représenté le terrain sur lequel Satan repose ses pieds, comme *un feu solide*, il paraît incroyable que le traducteur puisse ajouter :

En voyant ce désert, cette terre flétrie.

Certes, un charbon ardent est autre chose qu'une terre flétrie. Mais cette faible transition était inutile ; elle refroidit la vivacité du poète. *Est-ce là ma patrie ?* s'écrie le furieux archange.

Voilà donc, dit Satan, ma nouvelle patrie !

. . . . . .

Adieu, champs de lumière ! Adieu, séjour de paix !
Et vous, d'un fils du ciel effroyables palais,
Salut, séjour d'effroi ! Salut, terribles ombres !
Noir enfer, ouvre-moi tes gouffres les plus sombres !
J'embrasse vos horreurs, lieux terribles ! et toi,
Empire ténébreux, accepte aussi ton roi !

Je ne saurais me dissimuler que cette poésie peut plaire à ceux qui ne connaissent point le modèle que j'ai sous les yeux. Pour moi, je ne me lasserai point de répéter aux jeunes gens qui prennent M. Delille pour maître, que ce luxe d'expressions énerve le trait principal. Vous ne trouverez, dans Milton, ni *effroyables palais*, ni *terribles ombres*, ni *lieux terribles*, ni *sombres gouffres*, ni toutes ces images effrayantes par lesquelles il semble que Satan cherche à s'épouvanter lui-même. Ce prince des démons est bien mieux dans son caractère, lorsqu'il dit simplement : *Je vous salue, horreurs du monde infernal ; et toi, enfer, reçois ton nouveau monarque. Il t'apporte un esprit que ni les lieux ni les temps ne pourront changer.* Ce sont là de ces touches fermes qui décèlent la main du maître aux yeux des connaisseurs. Il paraît ridicule que Satan

Digitized by Google

dise à l'enfer, lorsqu'il est dans son sein :

*Viens*, je t'apporte un cœur, etc.

M. Delille n'est pas plus heureux dans la description de l'armure :

Son large dos soutient un bouclier immense.

Ce vers exprime de l'effort, bien mal à propos ; il semble que le bouclier pèse sur les épaules de l'archange. Milton dit avec grace qu'il le rejette derrière lui, en s'avançant vers le lac, et que la vaste circonférence suspendue à ses épaules, paraît comme l'orbe de la lune. Il marche appuyé sur sa lance pour diminuer l'impression douloureuse de ses pas. Ce n'est pas ainsi, dit le poète, qu'il marchait sur l'azur des cieux. Ce trait si naturel, le traducteur le gâte encore par son enflure :

Il marche, *non pas tel qu'au haut de l'Empyrée*,
Superbe il s'élançait dans la plaine azurée.
Les feux qu'il respira, les feux qu'il a sentis
Retardent, en marchant, ses pas appesantis.

Ce ne sont pas *les feux qu'il respira*, mais ceux qu'il a sous les pieds qui retardent sa marche. Sans cela, à quoi s'appliquerait la réflexion du poète ? Lorsque Satan réveille ses légions évanouies sur le lac brûlant, et qu'il les appelle d'une voix qui fait trembler les enfers, conçoit-on qu'il leur adresse un discours tel qu'il le ferait dans un conseil ?

O vous ! l'honneur du ciel, vous, mon plus ferme appui,
Hélas ! et que mon œil méconnaît aujourd'hui.

Ce style est doublement faux, car il serait aussi impossible de crier, en prononçant un tel discours, qu'il est ridicule de haranguer de cette manière des gens évanouis. Dans Milton, Satan les appelle d'abord par leurs titres : *Princes*, *potentats*, *guerriers*, *jadis la fleur et l'ornement des cieux*, *etc.* Qu'on achève ce discours, que l'on compare,

trait

Digitized by Google

trait pour trait, la traduction la plus littérale avec les vers de M. Delille, je ne crains pas d'avance que la prose le surpassera de beaucoup en précision, en énergie, et en vivacité. Milton dit :

« Un tel étonnement peut-il saisir des esprits » immortels ! »

Et M. Delille traduit :

Vous qu'à vivre toujours le ciel a destinés,
Est-ce donc la terreur qui vous tient enchaînés ?

« Vous croyez-vous encore dans les vallées de » l'Olympe, pour vous délasser dans un doux » sommeil des fatigues de la bataille ? »

Ou bien, pour respirer de votre chute *horrible*,
Choisîtes-vous ces feux et cette mer *terrible*,
Pour y dormir en paix, comme au palais des cieux ?

« Ou bien, dans cette posture abjecte, avez-» vous juré d'adorer le vainqueur, qui mainte-» nant voit les Chérubins et les Séraphins se rou-» lant dans les flots avec leurs armes et leurs en-» seignes éparses ? »

Ou bien redoutez-vous un vainqueur odieux ?
Et ce front prosterné vient-il de reconnaître
Le tyran que la force a nommé notre maître ?
Il nous voit de son trône, il voit flotter épars
Nos armes, nos guerriers, nos drapeaux et nos chars.
Que dis-je ? ses guerriers saisissant l'avantage,
Peut-être jusqu'ici s'en vont porter leur rage ;
Et des traits de sa foudre enfoncés dans nos flancs,
A ces brûlans tombeaux nous attacher vivans.
Levez-vous, armez-vous, ou servez en esclaves.

« Attendez-vous que ses ministres ailés décou-» vrant des portes du Ciel leur avantage, descen-» dent vous écraser dans votre assoupissement, » ou que de leurs foudres ils vous percent au fond » de ce gouffre ? Ouvrez les yeux, levez-vous, » ou soyez perdus pour jamais. »

Je dis que les vers de M. Delille languissent auprès de cette prose, parce qu'ils sont surchargés d'épithètes et de répétitions insignifiantes. Dire à



Digitized by Google

quelqu'un, *est-ce la terreur qui vous tient enchaîné? ou bien redoutez-vous un vainqueur odieux?* N'est-ce pas se répéter sans grâce comme sans énergie? Cette armée de Chérubins qui se roule dans les flots ne présente-t-elle pas une plus vive image que *ces armes, ces chars, et ces guerriers qu'on voit flotter épars?* Quel est l'homme de goût qui n'est pas frappé de ce tour et de cette expression: *attendez-vous que ses ministres ailés découvrant des portes du ciel leur avantage, viennent marcher sur vos légions assoupies?* Tread us doun thus drooping. Trouve-t-on une étincelle de cette poésie dans ces deux vers?

Que dis-je? ses guerriers, saisissant l'avantage,
*Peut-être* jusqu'ici s'en vont porter leur rage.

C'est par de telles comparaisons qu'on peut décider de quel côté est la verve et l'originalité. L'énumération des esprits infernaux et la description des pays où ils furent adorés est un morceau très-propre à la versification élégante de M. Delille. Il paraît lui-même extrêmement satisfait de l'exactitude qu'il y a apportée, et il se rappelle avec plaisir les connaisseurs distingués, tant de l'Angleterre que de la France, qui ont été charmés de cette partie de son travail. Je serais désolé de troubler une jouissance de poète si légitimement acquise; mais, pour l'honneur même de ses vers, je serai bien aise de lui faire voir que j'ai examiné son travail avec plus de soin que cette foule d'admirateurs qui le mettent sans façon au-dessus de Milton. Ils peuvent le louer, mais non l'estimer plus que moi.

Je ne puis souffrir, je l'avoue, qu'un poète si distingué, trop assuré peut-être de sa réputation, et trop plein de confiance dans les louanges de ses amis, s'abandonne à une malheureuse facilité, et à un torrent d'expressions vagues et parasites qui

Digitized by Google

déparent ses plus beaux vers. Que signifie, par exemple, la peinture de ces démons, *dont les fantômes vains, courbant les mortels à leurs genoux, placèrent leur image en face du vrai Dieu?* Qu'est-ce qu'un *fantôme* qui place son *image?* Ces termes confus embrouillent l'imagination. Le lecteur ne sait ce qu'il voit. Il fallait se contenter de montrer ces fantômes placés sur l'autel, à côté du vrai Dieu. Ce tableau était juste et achevé, et il était inutile d'ajouter qu'ils *osèrent affronter l'œil foudroyant d'un Dieu*; certainement, en se plaçant à côté de lui, le lecteur entend bien qu'ils affrontèrent ses regards. Enfin, après une image si forte, il fallait éviter de placer des circonstances bien moins capables d'émouvoir, telles que celles-ci:

Et par des rits impurs, des fêtes criminelles,
Profanaient de Sion les pompes solennelles.

C'est dans ces petites choses que consiste l'art des grands écrivains. Qu'importe que votre trait brille, s'il ne me frappe point? Ce n'est pas le coloris, c'est la vérité, c'est sa justesse qu'il faut chercher avant tout. M. Delille dit, en parlant de *Moloch*:

Le plus sage des rois éprouva son délire.

Il semble que ce soit le délire de *Moloch* que Salomon ait éprouvé, et la même amphibologie renversant la suite de la phrase, il semble que ce soit les autels de Salomon qui furent élevés sur la montagne d'opprobre. Je n'aime pas que M. Delille fasse *courir au midi le domaine de Chamos.* Un domaine s'étend et ne court point. Mais quel singulier défaut de sens dans les vers suivans!

. . . . . Quand, loin de son rivage,
Le Nil vit les Hébreux d'un impudique (hommage)
Honorer ses autels, source de leurs malheurs.

Comment le traducteur conçoit-il que le fleuve



Digitized by Google

ait pu voir ce qui se passait loin de ses bords ? Les Hébreux étaient alors à *Seltim*, pays des Moabites, comme Milton le rapporte d'après Moïse, et si M. Delille, qui se flatte trop légèrement, dans ses notes, de n'avoir oublié aucun nom de lieux, avait eu soin de marquer celui-ci, il aurait vu qu'il était impossible d'apercevoir du milieu de l'Egypte ce que les Hébreux faisaient en Arabie.

Ce ne sont pas des vers brillans, des traits de poésie semés par intervalles, qu'il faut chercher dans M. Delille : c'est une suite de beaux vers, de vers achevés, et c'est ce qu'on ne trouve point, parce qu'un long travail n'a pas poli les premiers jets du talent. Tous ses tableaux sont imparfaits, et ne peuvent donner le plaisir pur d'une admiration sans mélange. Il en est peu d'aussi brillans que celui du prince des Enfers à la tête de son armée. Le poète y représente un monarque tombé, et il l'achève par ce trait de pinceau :

Et si c'est un débris, c'est celui d'un Archange.

Qui est-ce qui ne sent pas que ce devait être là le dernier coup porté à l'imagination ? Mais le traducteur qui ne sait point s'arrêter, épuise sa pensée par ce vers inutile :

*Qui, lumineux encor, n'est plus éblouissant.*
Sur son front que du ciel ont sillonné les feux,
Du tonnerre vengeur on voit encore les traces.

Ces deux vers répètent manifestement la même image, sans que le dernier ajoute au premier, ce qui est un grand défaut en poésie. Mais il est difficile de concevoir l'incohérence d'idées qui se fait remarquer dans la suite de ce morceau : le poète semble détruire à chaque vers ce qu'il vient d'avancer.

La douleur dans ses traits a gravé ses disgraces ;
*Mais* dans son air pensif perce, à travers son deuil,

Digitized by Google

Le courroux révolté, l'opiniâtre orgueil.
*Cependant* le remords est dans son œil farouche;
La vengeance l'aigrit, le repentir le touche;
Il voit avec douleur tous ces infortunés.

Le traducteur n'a pas fait attention qu'il était impossible qu'une même figure réunît tant de traits opposés. Il ne montre pas une connaissance plus exacte des termes qu'il emploie, lorsqu'il parle d'une *symphonie*

Dont la belle ordonnance égale l'harmonie.

car l'harmonie n'étant autre chose, dans la musique, que l'ordonnance des parties qui composent une symphonie, c'est comme si le traducteur disait que l'ordonnance égale l'ordonnance, ce qui réduit son idée à zéro. La marche de l'armée infernale et la construction du *Pandemonium* offrent de même quelques beaux éclairs d'imagination, noyés dans une foule d'incorrections que je ne veux pas relever: mais je demanderai enfin s'il convient qu'un homme d'un si grand talent donne à ses jeunes admirateurs l'exemple d'un travail si négligé. Et qui voudrait s'assujétir à cette exactitude laborieuse, à cette correction sévère qui caractérisaient l'école du grand siècle, si la critique, éblouie par quelques beaux vers, cessait de défendre avec vigueur ces règles du goût, ces fondemens de notre ancienne littérature? C'est pour s'être écarté d'un ministère si rigoureux, mais si salutaire, que le siècle dernier a vu enfanter tant de vers sans poésie, et tant de philosophie sans sagesse. C'est par-là que les études sont tombées dans le relâchement, et qu'elles y ont entraîné les mœurs. Je sais que cette sévérité ne nous rend point agréables; mais il n'est pas question de plaire, ni de caresser la vanité des hommes célèbres: ce n'est pas la flatterie, c'est la vérité qui enfante les hommes immortels: c'est le sévère Boileau qui a poussé Racine à la perfection.

Digitized by Google

Ceux qui répètent sans cesse que M. Delille est le premier poète de son siècle, ne lui feront pas corriger un vers, et ne le rendront pas plus digne de l'immortalité que je lui souhaite.

CH. D.

---

*Œuvres de Virgile*, traduction nouvelle; par M. *René Binet*, proviseur du Lycée Bonaparte, ancien Recteur de l'Université de Paris, ancien Professeur de littérature et de rhétorique à l'Ecole Militaire, au collége du Plessis-Sorbonne, à l'école centrale du Panthéon; de la société libre des sciences, lettres et arts de Paris; auteur de plusieurs autres traductions. Quatre vol. in-12. Prix : 10 fr., et 14 fr. par la poste. A Paris, chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

*(Deuxième extrait.)*

C'est une chose digne de remarque que les plus beaux monumens dont les lettres s'honorent, nous ont été laissés par les peuples les plus religieux de l'antiquité. Homère et Virgile ont puisé une partie de leur génie dans les croyances de leur temps. L'incrédulité philosophique ne peut se glorifier que du seul Lucrèce; encore Lucrèce n'est-il vraiment poète que lorsqu'abandonnant sa désolante doctrine, il a recours aux fictions poétiques. Dans le poëme extraordinaire qui nous reste de cet écrivain, on trouve, il faut en convenir, plusieurs passages dont l'éloquence n'a rien d'égal, si ce n'est l'impiété de la doctrine; la hardiesse de ses pensées, l'effroi qu'inspirent les dogmes qu'il s'efforce d'établir, impriment aux vers de Lucrèce une sorte de majesté sombre et terrible. Mais de combien de beautés son malheureux système ne l'eut-il

Digitized by Google

pas privé dans la composition d'un poëme tel que l'Enéide? Un poëte qui se riait des enfers, n'aurait point assurément fait le sixième livre. Les plus belles cérémonies ne lui auraient paru que des *momeries religieuses*. Il n'aurait vu qu'une ridicule superstition dans les honneurs rendus à la mémoire des morts. Virgile au contraire se complait dans tous ces détails, et particulièrement dans les descriptions des funérailles, bien autrement importantes pour les anciens que pour nous. Rien de plus sacré chez les Grecs et chez les Romains que ce respect pour les morts. Un tombeau était regardé comme un autel; *aramque sepulcri*, dit Virgile. Ce respect tenait à des idées théologiques. C'est pourquoi l'on ne doit pas s'étonner de voir Homère et Virgile détailler avec le plus grand soin tous les rites usités dans cette occasion. Ils nous apprennent que l'on commençait par laver le mort et le revêtir de ses plus beaux habits. Ensuite on le portait au bûcher, sur lequel on brûlait des parfums. Dès que les chairs étaient consumées, on recueillait dans une urne les os légérement blanchis (1) dans la flamme, et on les ensevelissait dans un tombeau. Ces tombeaux bordaient ordinairement les grands chemins, et en cela les anciens se montraient bien plus conséquens que nous. Les tombeaux n'étant élevés que pour préserver de l'oubli la mémoire des morts qu'ils renferment, devraient être placés dans les lieux les plus fréquentés. Les Grecs et les Romains en agissaient ainsi. Chez la plupart des peuples modernes au contraire, dès qu'un homme est mort, on se hâte de le faire disparaître. Si cet homme est un grand dont on veuille honorer la mémoire, on lui dresse un mausolée, tantôt dans quelque endroit désert,

(1) Ὀστέα λευκὰ λέγοντο πατρίγητοι θ' ἑταῖροι.

HOMÈRE, *Iliade XXIV.*



Digitized by Google

loin du commerce des vivans, ou sous la nef solitaire de quelque cloître. C'est tout au plus si l'inscription qu'on a gravée sur le marbre funéraire sera lue une ou deux fois par an. Ajoutez encore que la plupart des épitaphes sont écrites en des langues que tout le monde n'entend point. En vérité, en voyant des tombes chargées de caractères hébraïques, on serait tenté de croire que l'intention de celui qui a élevé ces monumens était de vouer à l'oubli la mémoire et le nom du mort au lieu de l'en préserver. Chez les Grecs on gravait dans la langue nationale les inscriptions lapidaires. L'homme du peuple et le lettré pouvaient également les entendre. On choisissait, pour placer un tombeau, un endroit éminent, un lieu fréquenté. Dans les siècles héroïques, ces monumens n'étaient autre chose qu'une colline, un monticule de terre qu'on élevait sur l'urne qui renfermait les cendres du mort; sans doute cette coutume remonte au temps où les hommes ne savaient point encore façonner le marbre et l'airain, qui seuls par leur dureté peuvent résister aux siècles et triompher de l'oubli.

Qu'on nous pardonne cette digression. Nous espérons qu'on ne la trouvera point déplacée dans cet examen du sixième livre de Virgile, livre entièrement consacré aux choses des morts, ainsi que nous l'avons déjà remarqué. Nous avons laissé les Troyens occupés à rendre à Misène les derniers devoirs. Ils entrent dans une antique forêt; *Itur in antiquam silvam.* On abat à coups de hache les arbres nécessaires à la construction du bûcher. Virgile peint à l'oreille le fracas qui résulte de cet universel abatis :

*Procumbunt piceæ; sonat icta securibus ilex*
*Fraxineæque trabes; cuneis et fissile robur*
*Scinditur: advolvunt ingentes montibus ornos.*

Qui n'est frappé de l'harmonie de ce passage? ce tryssila-

Digitized by Google

que sourd et pesant, *procumbunt*, est admirable. La traduction de M. René Binet rend parfaitement toutes ces beautés d'harmonie. Il a su imiter dans sa prose l'effet du dactyle et du spondée. « On se hâte en pleurant d'exécuter » les ordres de la Sibylle. On s'empresse de faire un amas » d'arbres, et d'élever jusques aux cieux l'autel funèbre. » On pénètre dans une antique forêt, profonde retraite » des bêtes féroces; les sapins tombent avec fracas; » l'yeuse et le frêne retentissent sous les coups de la » hache. On fend à force de coins les troncs des chênes; » les grands ormes roulent du haut des montagnes; *ad-* » *volvunt ingentes montibus ornos.* » Il ne faut qu'avoir de l'oreille pour juger du mérite de cette version. Au reste, ce passage n'est pas le seul où M. René Binet ait prouvé que la prose pouvait s'élever jusqu'à l'harmonie imitative.

*Nec minus interea Misenum in littore Teucri*
*Flebant.*

« Cependant les Troyens pleuraient Misène sur le ri- » vage, et rendaient les derniers devoirs à sa cendre. » D'abord ils élèvent une pyramide immense de pièces de » chêne et de bois résineux. Les côtés sont revêtus de » feuillages lugubres; on plante au-devant des cyprès » funèbres. On pare le sommet du bucher d'armes brillan- » tes. Les uns font bouillir l'eau sur le feu dans de grands » vases d'airain; ils y lavent le corps glacé, et l'embau- » ument. Alors se font entendre les cris lugubres. Après » avoir arrosé de larmes ces déplorables restes, ils les pla- » cent sur le lit funèbre; ils étendent dessus des habits de » pourpre, hélas! trop connus! D'autres, chargés d'un » triste ministère, s'avancent au pied du bûcher, tenant la » torche allumée selon l'usage, et détournant les yeux. Le » feu dévore avec le bois l'encens et les viandes que l'on y

Digitized by Google

» jette, et l'huile d'olive qu'on y verse à grands flots. Lors-
» que cet amas est réduit en cendres, et la flamme entière-
» ment éteinte, on en retire les os encore brûlans ; on lave
» dans le vin ces restes desséchés, et Corynée les enferme
» dans une urne d'airain ; ensuite prenant un rameau d'oli-
» vier, et faisant le tour de l'assemblée, il jette sur ses
» compagnons une légère rosée d'eau pure. Après cette
» expiation, il prononce les dernières paroles. Alors Enée
» fait élever à son ami un superbe monument avec ses
» armes, sa rame et sa trompette, au pied d'une haute
» montagne, qui porte encore aujourd'hui, et conservera
» *sans doute* à jamais le nom de Misène. »

M. René Binet a su conserver à son style la couleur sombre et monotone répandue sur les vers de l'original, dont l'harmonie seule attendrit et pénètre le cœur. Le lieu de la scène est en consonance avec les tristes cérémonies qu'on y célèbre. On croit voir le bûcher de Misène élevé sur une grève solitaire, en même-temps qu'on croit entendre les gémissemens des Troyens se mêler au bruit sourd des vents et des flots : *Misenum in littore Teucri flebant.* Le voisinage des enfers jette encore sur ces rites funèbres une teinte de merveilleux.

*At pius Æneas ingenti mole sepulchrum*
*Imponit.*

Dès qu'on a éteint la flamme du bûcher par des libations d'un vin pur, Enée recueille les os dans une urne qu'il dépose sous un vaste tombeau : *Ingenti mole sepulchrum* ; c'est-à-dire, qu'il éleva une colline en l'honneur de Misène, car tel était l'usage des siècles héroïques. C'est sur la pointe d'un promontoire, battu par les flots, qu'on éleva ce monument, sans doute afin qu'il frappât de loin les regards du navigateur. Cette coutume était générale.

Digitized by Google

Il est peu de promontoires, dans la géographie ancienne, qui n'aient été consacrés par quelque sépulture :

*His actis propere exsequitur præcepta Sibyllæ:*
*Spelunca alta fuit, vastoque immanis hiatu.*

*Traduction de M.* René Binet.

« Aussitôt il se hâte d'exécuter les ordres de la Sibylle. » Au milieu d'une sombre forêt, entre des rochers affreux, » s'ouvre une caverne profonde, immense, défendue par » les noires eaux du lac qui l'environne. Du sein de ce » gouffre ténébreux, s'exhalent d'horribles vapeurs qui » portent l'infection jusqu'au plus haut des airs ; nul oi- » seau ne peut voler impunément au-dessus, ce qui lui a » fait donner par les Grecs le nom d'Averne : c'est-là que » le prince Troyen conduisit d'abord quatre taureaux noirs. » La prêtresse verse du vin sur la tête des victimes, et » leur coupant le poil entre les cornes, elle le jette dans » le feu sacré, pour première libation, invoquant à haute » voix Hécate, également puissante au Ciel et dans les » Enfers. On plonge ensuite le couteau dans la gorge des » victimes ; on en reçoit le sang dans des coupes. Enée » lui-même, tirant son épée, immole à la mère des Eu- » ménides et à la Terre sa sœur, une jeune brebis noire; » et à toi, Proserpine, une vache stérile. On élève en » même temps des autels pour le sacrifice nocturne, en » l'honneur du roi des Enfers. On y brûle les entrailles » entières des taureaux, et l'on verse de l'huile en abon- » dance sur ces chairs enflammées. — Cependant le jour » commençait à luire : tout d'un coup on voit les forêts » s'agiter, on entend la terre mugir sous les pieds, et » d'horribles hurlemens annoncent l'arrivée de la déesse. « Loin d'ici, profanes, s'écrie la Sibylle ! sortez tous de » cette forêt sacrée; et vous, Enée, marchez le fer à la

Digitized by Google

» main; c'est ici qu'il faut du courage et de l'intrépidité. »
« A ces mots elle s'élance dans l'ouverture du souterrain,
» et le héros la suit d'un pas assuré. »

Le mérite de ce passage de la traduction nouvelle n'est point inférieur au mérite des morceaux que nous avons déjà cités. Cette tournure de phrase est du plus heureux effet : « Au milieu d'une sombre forêt, entre des » rochers affreux, s'ouvre..... une caverne profonde... » immense. »

*Spelunca alta fuit vastoque immanis hiatu.*

Virgile nous représente l'avenue des Enfers tout-à-fait analogue aux Enfers eux-mêmes. C'est à travers de noires et vieilles forêts, c'est en descendant dans des cavernes profondes qu'il faut s'ouvrir un chemin vers les tristes demeures des morts. Homère a pareillement placé au-devant de son Enfer, des côtes escarpées, de tristes déserts que couvre un brouillard éternel, à travers lequel on voit épars çà et là de gigantesques peupliers, des cyprès, des saules stériles.

Αλσεα περσεφονειης
Μακραι τ'αιγειροι και ιτεαι αλεσικαρποι.

La description de cette avenue remplit déjà l'ame de tristesse. C'est ainsi que Virgile prépare de loin son lecteur aux sensations dont il veut le frapper. La Sibylle, après avoir accompli ses rites magiques, se précipite dans la caverne, où le héros la suit d'un pas intrépide. Mais tout-à-coup le poète s'arrête, comme effrayé; il craint de s'attirer la colère des dieux infernaux, en dévoilant leurs mystères. « Divinités qui régnez sur les morts, s'écrie-t-il; » *ombres paisibles*, Chaos, Phlégéton, vaste séjour de la » Nuit et du Silence, qu'il me soit permis de redire ce » que j'ai entendu; souffrez que je révèle des secrets en- » sevelis dans les ténébreux abymes de la terre. » Rien

Digitized by Google

de plus imposant que cet exorde. Le poète reprend le fil de son récit. « Ils marchaient seuls dans l'obscurité de la » nuit, à travers les régions sombres et vides de l'em- » pire de Pluton. Ainsi des voyageurs traversent une forêt » à la lueur des faibles rayons échappés de la lune, lors- » que la nuit a voilé les cieux et que les couleurs ont dis- » paru de tous les objets. »

*Traduction de M.* Delille.

Tristes Divinités du gouffre de Pluton,
Toi, lugubre Chaos! et toi, noir Phlégéton!
Permettez qu'un mortel de vos rives funèbres
Trouble le long silence et les vastes ténèbres,
Et sonde dans ses vers *noblement indiscrets*,
L'abyme impénétrable où dorment vos secrets.
Tous les deux s'avançant dans ces tristes royaumes,
*Habités par le vide* et peuplés de fantômes,
Marchaient à la lueur du crépuscule obscur.

On trouve dans le vers de Virgile une transposition d'épithète bien remarquable : *Ibant* obscuri solâ *sub nocte per umbram.* Que les grammairiens ne voient là qu'un hypallage, à la bonne heure. Mais pour peu qu'on ait étudié Virgile, on sentira la beauté de cette transposition. Au moment où le poète va descendre dans les Enfers sur les pas de son héros, il est saisi par une crainte subite; son esprit se trouble, et le désordre de ses idées passe jusques dans ses expressions. Cette faute est une grande beauté. Je regrette que les deux traducteurs l'aient totalement effacée. Mais continuons notre examen.

*Vestibulum ante ipsum primisque in faucibus Orci.*

*Traduction de M.* René Binet.

« A l'entrée même et dans les premières gorges des » Enfers, sont couchés les Chagrins et les Remords ven- » geurs. Là résident les pâles Maladies, la triste Vieillesse,

» la Crainte, la Faim aux affreux conseils, et la hideuse
» Indigence, toutes figures effrayantes, et la Mort, et le
» Sommeil, frère de la Mort, et la Peine et les Plaisirs
» funestes. En face de la porte on voit la Guerre meur-
» trière, les Euménides et leurs lits de fer, la Discorde
» insensée avec une chevelure de vipères nouée d'une
» bandelette sanglante. Au milieu s'élève un vieil orme,
» dont les branches touffues déploient au loin leur feuil-
» lage; c'est-là, dit-on, qu'habitent les vains Songes at-
» tachés à toutes les feuilles de l'arbre. »

Ces fantômes sont presque tous allégoriques. Il est difficile de personnifier les joies coupables du cœur : *Et mala mentis gaudia.* Aussi la forme de ces êtres fantastiques reste-t-elle indécise et confuse dans l'esprit du lecteur.

*Hinc via Tartarei quæ fert Acherontis ad undas.*

« Là commence le chemin qui conduit à l'Achéron,
» gouffre vaste et bourbeux, rapide torrent qui vient dé-
» charger avec violence tout son limon dans le Cocyte.
» Sur ces eaux veille sans cesse le redoutable Caron, no-
» cher des Enfers. Son air hideux inspire la terreur; une
» barbe blanche et négligée tombe sur sa poitrine; la
» flamme sort de ses yeux; un sale vêtement est attaché
» par un nœud sur ses épaules. Il gouverne lui-même avec
» un aviron et des voiles la barque noire, sur laquelle il
» transporte les ombres d'une rive à l'autre. Il est vieux,
» mais sa vieillesse est verte et vigoureuse; c'est la vieillesse
» d'un Dieu. »

Nous ne transcrivons point ici le texte latin, il occuperait trop de place; ce serait d'ailleurs faire injure à nos lecteurs, qui connaissent tous sans doute les beaux vers de l'original. Ce sixième livre, un des plus beaux monumens de la poésie descriptive, ne fait pas moins d'honneur

Digitized by Google

au génie du poète qu'à la fidélité du traducteur en prose. Au reste, ceux qui voudront juger de la supériorité de M. René Binet, peuvent le comparer avec ses prédécesseurs, avec l'abbé Desfontaines particulièrement. Quant à nous, les bornes de ce Journal ne nous ont pas permis de faire tous ces rapprochemens. Le lecteur peut y suppléer par lui-même. Virgile est un si grand poète, qu'on ne regrettera point les momens qu'on aura pu employer à comparer entr'eux ses différens traducteurs.

Enée et la Sibylle parviennent sur les bords du Styx; Caron les accueille dans sa barque.

*Gemuit sub pondere cymba*
*Sutilis, et multam accepit rimosa paludem.*

*Traduction de M.* René Binet.

« La légère nacelle, composée d'écorces cousues ensemble, gémit sous le poids du héros et *fait eau* de toutes parts. Il débarque enfin de l'autre côté du fleuve et la prêtresse et le guerrier, sur un terrain fangeux rempli de roseaux. — C'est là que, couché dans un antre qui domine sur le Styx, l'énorme Cerbère fait retentir l'empire des morts de ses triples aboiemens. La Sibylle voyant déjà les serpens se dresser sur sa tête, lui jette un gâteau soporifique, composé de miel et de pavots. Le monstre affamé ouvre ses trois gueules et le saisit. A l'instant il tombe appesanti par le sommeil, et remplit de son vaste corps toute l'étendue de son antre. Enée voyant le gardien des Enfers endormi, s'avance et franchit promptement la rive de ce fleuve qu'on ne repasse jamais. »

Virgile, par la mesure des deux derniers vers, presque tous composés de dactyles, a voulu peindre la rapidité avec laquelle Enée et la Sibylle saisirent, pour passer de

Digitized by Google

l'autre côté, l'instant où le monstre succombe au sommeil.

Occupat Æneas aditum custode sepulto,
Evasitque celer ripam irremeabilis undæ.

M. René Binet l'a senti comme nous. « Enée voyant le » gardien des Enfers endormi, s'avance. » Le mouvement de cette phrase serait assez rapide, si l'adverbe *promptement* ne venait, pour ainsi dire, retarder la marche précipitée du héros. M. Delille a totalement méconnu ici l'intention de Virgile.

Le héros part, le laisse en son hideux séjour,
Et s'éloigne des eaux qu'on passe sans retour.

Nous ne suivrons point pas à pas le poète latin et son nouveau traducteur. Il n'est personne qui ne connaisse la division topographique de l'Enfer telle qu'on la trouve dans Virgile. Ceux qui seront curieux d'en avoir une idée exacte, peuvent consulter les notes de M. René Binet. Après avoir traversé le cercle où sont renfermées les ames de ceux qui se sont ôté la vie, Enée et la Sibylle arrivent dans les campagnes des Larmes. Là, sous des forêts de myrte et de cyprès, on voit errer les ombres pensives de ceux que l'amour a précipités vers leur fin :

*Nec procul hinc partem fusi monstrantur in omnem*
*Lugentes campi.*

Plusieurs critiques ont déjà remarqué que l'Enfer de Virgile est parfaitement semblable à celui des Jansénistes. Voltaire, quoique né dans une religion bien autrement sévère que celle du poète latin, est beaucoup moins rigoureux. Du moins ce que Virgile annonce positivement est-il mis en question dans l'Enfer de la Henriade.

Etes-vous en ces lieux, faibles et tendres cœurs,
Qui livrés aux plaisirs et couchés sur des fleurs,

*Sans*

Digitized by Google

*Sans fiel et sans fierté* couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse ?

Parmi les ombres de ces amans malheureux, *quos durus amor crudeli tabe peredit*, Enée reconnaît l'ombre éplorée de Didon. « Dès que le héros Troyen fut près » d'elle, et l'eut reconnue à travers l'obscurité, comme » on voit ou que l'on croit voir la lune au commencement » de son mois s'élever entre les nuages, il versa des » larmes. »

Triste et sanglante *encor des traces du poignard*,
Didon au fond d'un bois errait seule à l'écart.
Comme on voit ou croit voir sous des nuages sombres
L'astre naissant des nuits poindre parmi les ombres,
Son fantôme léger apparaît au héros.

(DELILLE.)

Cette apparition de l'ombre ensanglantée de Didon est extrêmement pathétique. Quoi de plus éloquent que le silence dédaigneux avec lequel elle accueille les regrets de l'amant qui lui fut si cher ! On sent combien Virgile est supérieur à Homère dans cette imitation. Le poète grec lui avait en effet donné l'idée de cet épisode dans l'entrevue d'Ulysse et d'Ajax. Le trait de génie consiste dans le choix des deux personnages. La comparaison dont Virgile se sert, en rappelant à l'occasion de Didon un des accidens les plus mélancoliques de la nuit, augmente encore par l'image qu'elle présente, la tristesse dont l'ame du lecteur est pénétrée.

*Qualem primo qui surgere mense,*
*Aut videt aut vidisse putat per nubila lunam.*

Un avantage incontestable que Virgile a sur Homère dans sa peinture des Enfers, c'est de lui avoir fait succéder la peinture riante des Champs-Elysées. L'imagination long-temps effrayée par les supplices du Tartare, se repose avec volupté sur ces images d'une couleur douce et vraiment



Digitized by Google

céleste. Virgile nous prépare à ce changement par une harmonie moins sombre. De moment en moment elle devient plus éclatante. Il est imposible de n'être pas frappé du rhythme des vers suivans :

*His demum exactis, perfecto munere divæ,*
*Devenere locos lætos, et amœna vireta*
*Fortunatorum nemorum, sedes que beatas.*

*Traduction de M.* René Binet.

« Ce devoir *étant* rempli, la déesse *étant* satisfaite, ils » arrivent dans des vergers délicieux, dans des bosquets » fortunés, séjour de la joie et du bonheur. Un air pur » remplit ces campagnes et les colore d'une douce lumière. » Les ombres qui les habitent ont aussi leur soleil et leurs » étoiles; les uns se plaisent aux exercices du corps, et » se livrent d'agréables combats sur un champ de verdure, » ou luttent ensemble sur le sable. D'autres forment des » chœurs de danses, et répètent des vers. Le chantre sa- » cré de la Thrace, vêtu d'une longue robe, fait parler » dans ses airs harmonieux les sept tons de sa lyre, qu'il » touche, tantôt d'un doigt léger, tantôt avec le dé » d'ivoire. Là, sont les descendans de l'antique Teucer, » Ilus, Assaracus et Dardanus, fondateur de Troie: suite » brillante de héros magnanimes, nés dans des temps plus » heureux ».

Ils avancent : *au lieu de l'ardent Phlégéton,*
*Et des rocs que roulait son onde impétueuse,*
Des vergers odorants l'ombre voluptueuse,
Les prés délicieux et les bocages frais,
Tout dit : Voici les lieux de l'éternelle paix.
Ces beaux lieux ont leur ciel, leur soleil, leurs étoiles;
Là, de plus belles nuits éclaircissent leurs voiles;
Là, pour favoriser ces douces régions,
Vous diriez que le ciel a choisi ses rayons.

(DELILLE.)

Digitized by Google

A la lecture seule de ces vers, on croit déjà respirer un air plus pur. L'entrevue d'Anchise et d'Enée remplit le cœur d'une joie douce et pénétrante. Le héros continue sa route; il aperçoit le Léthé qui baigne ces campagnes fortunées :

*Interea videt Æneas in valle reductâ*
*Seclusum nemus et virgulta sonantia sylvis,*
*Lethæumque, domos placidas qui prænatat amnem.*

De toutes les fictions des anciens, il n'en est peut-être point d'aussi charmante que celle de ce fleuve de l'oubli. Presque toujours, chez les Grecs, ce qui n'a d'abord que l'apparence d'une fable ingénieuse, renferme une vérité morale et philosophique. Cette beauté d'allégorie établit une distance immense entre les fables de l'antiquité et l'extravagante mythologie des peuples sauvages. L'idée de ce fleuve, dont les eaux roulaient dans leur cours l'oubli de toutes les peines, a je ne sais quoi de suave et d'enchanteur. Pour sentir la beauté de cette invention mythologique, il ne faut qu'avoir éprouvé combien les jouissances du présent sont quelquefois empoisonnées par les souvenirs du passé.

*Lethæi ad flaminis undam*
*Securos latices et longa oblivia potant.*

ction renferme une vérité triste, mais qui n'en est pas moins certaine. En voyant l'empressement avec lequel ces ames retournent à la vie, Enée ne peut s'empêcher de plaindre leur aveuglement. *Quæ lucis miseris tam dira cupido!* s'écrie-t-il avec amertume. « Qui peut inspirer à » ces malheureux cet excès d'amour pour la vie! » On reconnaît dans cette exclamation un sentiment profond des misères humaines. Ce trait moral et philosophique renfermé dans un seul vers, n'en a que plus de force et de vérité.



Digitized by Google

Nous avons remarqué avec quelle habileté Virgile fait succéder une sensation à une autre, en disposant d'avance l'ame de ses lecteurs a recevoir ces diverses impressions. La manière dont il a commencé le sixième livre en est la preuve, ainsi que la manière dont il le finit. Les couleurs de son tableau s'éclaircissent peu à peu. Une teinte sombre est encore répandue sur les premiers vers du septième livre, et s'évanouit par des nuances imperceptibles. Aux scènes merveilleuses qui remplissent ce sixième chant, le poète ne fait point succéder brusquement des jeux ou des combats. Il laisse à l'imagination du lecteur le temps de se reposer. Le septième livre s'ouvre encore par une funéraille.

*At pius exsequiis Æneas ritè solutis,*
*Aggere composito tumuli, postquam alta quierunt*
*Æquora, tendit iter velis portumque relinquit.*

*Traduction de M.* René Binet.

« Enée, après avoir rempli les devoirs funèbres qu'exige » sa piété, après avoir élevé le tertre du tombeau, voyant » la mer plus tranquille, met à la voile et s'éloigne du » port : un vent frais s'élève à l'entrée de la nuit ; la » lune argentine ne refuse point sa clarté favorable, et » les flots mollement agités réfléchissent sa lumière trem- » blante : déjà l'on range les bords de cette terre fameuse où » la puissante fille du soleil, Circé, fait retentir sans cesse » de ses chants des forêts inaccessibles, et retirée la » nuit dans un superbe palais, que le cèdre éclaire de sa » flamme et embaume de son odeur, fait courir une na- » vette légère entre les fils déliés de la toile. »

Ces scènes d'une autre vie, ces entretiens touchans d'un père et d'un fils sont encore présents à la pensée du lecteur. Il se figure voir Enée debout sur la proue de son

Digitized by Google

vaisseau, et s'abandonnant à ses rêveries, tandis que ses compagnons ramment en silence : tout d'un coup la lune se lève dans un coin du tableau, et vient ajouter, par le reflet de sa lumière tremblante, à la mélancolie de la scène,

*Nec candida cursus*
*Luna negat; splendet tremulo sub lumine pontus* (1).
Pour lui la mer, les vents et les cieux sont d'accord,
Et pour guider son cours la lune complaisante
Eclaire au loin les eaux de sa clarté tremblante.
(DELILLE.)

Nous avons rempli une partie de l'engagement que nous avions pris. Jusqu'ici nous n'avons considéré la traduction de M. René Binet, que sous le rapport de l'agrément. Il nous reste à l'examiner sous le rapport de l'utilité, qualité indispensable dans tout ouvrage classique. L'examen oratoire des principaux discours de *l'Enéide* et les notes dont cette traduction est accompagnée, nous fourniront la matière d'un troisième et dernier extrait.

J. ESTINBERT-LA-SERVIÈRE.

---

(1) Cette image d'une nuit tranquille, éclairée par la douce lumière de la lune dont les flots répètent au loin la clarté, rappèle une description semblable d'Homère que Virgile avait sans doute sous les yeux. On peut comparer ce *clair de lune* du poète grec à tout ce que les plus célèbres paysagistes ont laissé de parfait en ce genre. Homère nous peint une de ces nuits étoilées, telles sans doute qu'il en avait vu sous le beau ciel de l'Asie. Vous diriez que la sérénité d'une nuit d'azur a passé jusques dans les vers du poète.

Ὡς δ' ὅτ' ἐν οὐρανῷ ἄστρα φαεινὴν ἀμφὶ σελήνην
φαίνετ' ἀριπρεπέα, ὅτε τ' ἔπλετο νήνεμος αἰθήρ,
Ἔν τ' ἴφανον πᾶσαι σκοπιαὶ, καὶ πρώονες ἄκροι,
Καὶ νάπαι· οὐρανόθεν δ' ἀρ' ὑπερράγη ἄσπετος αἰθὴρ,
Πάντα δέ τ' εἴδεται ἄστρα, γέγηθε δέ τε φρένα ποιμήν.

*Traduction de M.* Bitaubé.

« Ainsi, lorsque brille dans le firmament le magnifique cortége des » étoiles autour de la lune argentée, l'air, sans nuages, n'est point



Digitized by Google

## SPECTACLE.

### THÉATRE DU VAUDEVILLE.

*Sophie Arnould*, en trois actes.

Le sort de ce vaudeville a bien trompé l'attente de ses auteurs, qu'on dit être le fameux *trio* auquel on doit la plupart des jolies bagatelles qui se jouent à la rue de Chartres. On avait annoncé qu'il irait aux nues comme *la Vielleuse*. Il s'en faut beaucoup qu'il ait pris cette direction; et quoique dans le couplet d'annonce on eût prié les spectateurs

De ne pas oublier qu'Arnould fut toujours applaudie,

ils l'oublièrent complètement, et répétèrent en chorus

» agité par les vents; tous les rochers, les sommets des montagnes, » et les forêts revêtues de lumières, se montrent à découvert; la voûte » éthérée déchire son voile, et ouvre un champ immense; tous les « astres rayonnent; le cœur du berger est enchanté. »

De tous les poètes modernes, le Camoens a le plus approché d'Homère. Nous allons le citer en sa langue originale, en faveur de ceux qui cultivent la littérature portugaise. Ces sortes de rapprochemens servent beaucoup à former le goût.

Da lûa os claros rayos rutilavam
Pellas argenteas ondas Neptuninas
As est rellas os ceos acompahavam
Qual campo revestido de Boninas.
Os furiosos ventos repousavam
Pellas covas escuras peregrinas.

« Les rayons brillans de la lune scintillaient sur les eaux argentées. » L'azur du ciel était émaillé d'étoiles comme les prairies sont émaillées de fleurs: les vents dormaient dans leurs cavernes profondes. »

La même harmonie qui fait la beauté des vers d'Homère et de Virgile, se fait sentir dans le poète portugais: preuve que le beau repose sur des bases solides.

Digitized by Google

les derniers vers du dernier couplet de la pièce :

Vous avez vu son ombre,
Et non pas son esprit.

Cependant la salle était pleine des amis de la maison ; mais, malgré l'indulgence qu'on a coutume de montrer à ce théâtre, l'indignation et l'ennui se manifestèrent d'une manière énergique, et la justice l'emporta sur la faveur.

Ce vaudeville ressemble un peu à celui de *la Vieilleuse*. C'est aussi un acte de bienfaisance qui en forme le nœud, mais dans *la Vieilleuse*, du moins, il se fait aux dépens de l'héroïne, et ici c'est aux dépens de la société de mademoiselle Arnould. Au reste, c'était un tour que certaines femmes sensibles, il y a quelques années, jouaient à leurs convives. Nous avons vu un temps où il fallait une grande fortune pour dîner fréquemment hors de chez soi. La sensibilité était alors une mode, une fureur, et les repas de ces dames finissaient souvent par des quêtes, des aumônes, des souscriptions forcées. Cela pouvait s'appeler les épreuves du sentiment. Il y avait des gens que ces épreuves n'amusaient pas, et qui les soutenaient fort mal. Leur surprise et leur contenance auraient pu fournir la matière d'une scène plaisante. Ce n'est pas sous ce point de vue que la chose est envisagée dans ce vaudeville.

Une jeune fille, dont l'amant voudrait entrer à l'orchestre de l'Opéra, vient implorer mademoiselle Arnould, non-seulement pour son amant, mais pour son père, qu'une dette de 500 louis retient en prison. L'actrice, n'ayant pas cette somme, imagine de distribuer des billets de loterie pour une chaîne, qu'elle n'a pas non plus. On la tire la loterie ; il n'y a pas de billet gagnant. Les actionnaires se regardent avec étonnement : aussitôt on voit entrer un père de famille. Mademoiselle Arnould dit aux intéressés : « Si » vous n'avez point de chaîne, vous aurez la satisfaction



Digitized by Google

» plus douce de savoir que le prix de vos billets a servi à en » rompre une. » La fille du captif n'a pas de dot; mademoiselle Arnould propose de doubler le prix des billets pour lui en faire une impromptu. Adopté sans difficulté. L'amoureux est admis aussi à l'orchestre par le crédit de la bienfaitrice, et se marie.

Ce mariage malheureusement n'est pas le seul que fasse mademoiselle Arnould. Elle en arrange un autre qui n'a pas eu l'approbation du public. La fameuse Beaumenard, dont le nom de guerre était *Gogo*, tient dans ses filets un mylord bien gauche, cousin-germain et très-germain de celui qui figure dans le vaudeville intitulé *Duguay-Trouin*. Il a eu la brutalité de tuer d'un coup de pied un petit chien que sa maîtresse aimait, probablement un peu plus que lui. Pour faire sa paix, il lui en a donné un autre. Elle l'a jeté par la fenêtre; il en est mort. Mademoiselle Arnould s'écrie que « c'est le massacre des innocens »; mot qui a été hué. De ce massacre il est résulté une rupture. Sophie Arnould se charge du rapatriage. Le benêt donne, par reconnoissance, deux cents louis pour la loterie du collier et la dot; et quand on a fait sa paix, la Beaumenard, qui voit qu'il n'y a là rien pour elle, lui dit : « Songez à être » aimable ce soir. » Ce couple ignoble a été pour beaucoup dans la chute de la pièce. On a paru aussi fort excédé d'une scène entre un laquais, une soubrette et un marmiton, qui prennent le café et le *petit verre*, en chantant qu'il n'est rien de si agréable

Que de vivre aux dépens d'autrui.

Ces propos de valetaille ont été trouvés insipides. Ce qui a déplu encore, c'est l'absence de toute intrigue, de toute action. Celle dont j'ai rendu compte ne tient presque pas de place dans la pièce; le reste est vide, ou n'est rem-

Digitized by Google

pli que par des conversations, des anecdotes racontées par Sophie, et qui n'ont aucun trait à l'action.

Le premier acte a obtenu quelques succès, parce qu'il est plein de mots piquans qu'on a recueillis de mademoiselle Arnould. Ceux qui ont de la mémoire cependant, remarquaient que ces mots ne lui appartenaient pas tous. On lui a, par exemple, attribué celui de Garrick contre mademoiselle Dubois. Cette actrice, de la plus séduisante figure, avait des formes théâtrales, un superbe organe et quelque sensibilité. Le Roscius anglais trouvant son jeu muet trop peu animé, prétendit que « c'était une bonne » fille, qui se fâchait quelquefois, mais qui n'avait pas » de rancune. » La réponse que mademoiselle Arnould suppose avoir faite à un lieutenant de police, qui lui disait : *Une femme comme vous*[1], et auquel elle répliqua : « Pour un homme comme vous je ne suis pas une femme » comme moi » ; cette réponse n'est pas d'elle, ou c'eût été un plagiat. On connaissait depuis quarante ans sa plaisanterie sur un contrôleur général, « qui n'avait pas be- » soin de manchon, puisqu'il avait toujours les mains » dans nos poches » ; et celle qu'elle fit à un amant volage, qui lui reprochait son goût pour un chevalier de Malte :

> Tout chevalier de Malte est fait
> Pour courir sur les infidèles.

Outre que ces bons mots n'ont pas l'agrément de la nouveauté ; le premier est mal encadré ; on l'a mis dans une narration. Rien n'est plus froid. Il aurait fallu en faire une réplique. Quand on passe à un auteur l'emploi de l'esprit d'autrui, ce n'est pas être trop exigeant que de vouloir qu'il sache au moins le faire ressortir et le mettre à sa place.

On a remarqué aussi dans cette pièce des trivialités, et

Digitized by Google

quelquefois des antithèses peu naturelles ou trop recherchées, et qui malheureusement étaient les véritables propriétés des auteurs. Par exemple : « on ne doit pas dire » que mademoiselle Arnould a de l'esprit, pas plus qu'on » ne dit que la rose a l'odeur de la rose. » Dans un autre endroit où c'est elle qui parle, elle dit au musicien : « Vous avez une place à l'Opéra, » et au père de sa maîtresse : « En prison vous n'avez plus la vôtre. »

En général ce vaudeville n'a pas été trouvé digne des hommes d'esprit auxquels on l'attribue. Madame Belmont n'a pas été enveloppée dans la disgrace qu'il a essuyée. Elle a joué avec beaucoup d'aisance et de gaieté le rôle de Sophie Arnould, auquel tous les autres sont sacrifiés, et le public l'a plus applaudie encore que de coutume.

MM. Barré, Radet et Desfontaines viennent d'avouer leur ouvrage. Ils y ont fait quelques changemens, et il a été mieux accueilli à la seconde représention. Ceux qui ont vu cette représentation, disent que néanmoins on trouve que ce vaudeville a encore, en les retranchant, deux actes de trop. Alors il ne resterait, pour ainsi dire, que les saillies de mademoiselle Arnould. Elles pourraient amuser effectivement ceux pour qui elles seraient nouvelles.

## ANNONCES.

*Cecilia*, drame en trois actes et en prose ; par M. Sewrin, représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la porte Saint-Martin, le 18 fructidor an 12. Prix : 1 fr. 20 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

Chez madame Cavanagh, libraire, sous le nouveau passage du Panorama, n°. 5.

*Cornélius Nepos français*, ou Notices historiques sur les généraux, les marins, les officiers et les soldats, qui se sont illustrés dans la guerre de la révolution. Troisième partie, in-12. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.

A Paris, chez l'Editeur, rue Neuve des Bons-Enfans, n°. 16.

*Dissertations sur les élémens de la langue française*, contenant

Digitized by Google

les définitions des différentes parties du discours, avec des développemens nouveaux, notamment sur le *prénom*, le *participe* et les mots *indéclinables*; et servant de base à un ouvrage destiné aux écoles, ayant pour titre: ELÉMENS RAISONNÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE; par Cl. Gaillard. Prix: 1 fr. 25 c.

A Paris, chez v°. Goujon fils, rue Taranne, n°. 737; Debray, libr., rue Saint-Honoré, près la barrière des Sergens, et chez l'Auteur, rue Rousselet, n°. 935.

*Mythologie élémentaire*, à l'usage des écoles et pensions, ornée de seize jolies planches gravées en taille-douce, représentant chacune plusieurs figures. Un vol. in-12 de près de 300 pages. Prix: 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. franc de port.

A Paris, chez Le Prieur, lib., rue des Noyers, n°. 22.

Cet ouvrage renferme, ainsi que l'annonce le titre, les Elémens de la Mythologie, mis à la portée des Enfans, présentés avec clarté et autant d'agrément que le sujet le permet. Le volume suffit pour faire connaître tout ce qu'il est important de savoir; et les gravures, qui lui servent d'ornement, compléteront dans l'esprit des enfans les idées que la lecture y aura déjà fait naître. Ces gravures, fort bien faites pour ce genre d'ouvrage, représentent les principales divinités et les principaux héros avec les attributs qui les caractérisent. Quant à l'ouvrage même, il est disposé sur un plan très-simple: on y traite d'abord des grands dieux, ensuite des dieux du second ordre, puis des demi-dieux et des héros, des divinités allégoriques; viennent ensuite les analyses de l'Iliade, de l'Odyssée et de l'Enéide; l'ouvrage est terminé par les fables qui tiennent à la Mythologie, sans précisément en faire partie. Cet aperçu suffit pour faire sentir combien ce livre élémentaire peut devenir utile à l'instruction de l'enfance.

*Les Métamorphoses d'Ovide*, traduction nouvelle, avec le texte latin; suivie de l'analyse, de l'explication des fables; par Banier, et de notes géographiques, historiques, mythologiques, etc. 4 vol. in-8°. et in-4°. avec 140 gravures exécutées par les plus célèbres artistes, d'après les dessins de MM. le Barbier et Monsiau.

| | | |
|---|---|---|
| L'*in*-8°, papier raisin, sera tiré à | 500; la livraison à | 8 fr. |
| Même format, papier vélin, | 150 . . . . . | 16 |
| L'*in*-4°, papier fort, | 100 . . . . . | 16 |
| *Idem*, avec fig. avant la lettre, | 16 . . . . . | 20 |
| *Id.*, raisin vél., fig. avant la lettre, | 107 . . . . . | 28 |
| *Id.*, nom de Jésus vél., avant la l., | 100 . . . . . | 32 |
| *Id.*, avant la lettre et les épreuves à l'eau forte, | 25 . . . . . | 40 |
| *Idem*, sur velin, | 2 . . . . . | 200 |
| *Id.*, sur vél. avec les dessins, | unique . . . . | 1000 |

Nombre des exemplaires . . . . . 1000

A Paris, chez F. Gay, libraire, rue de la Harpe, n°. 463, au bureau de la Bible.

*Souvenirs de Paris*, en 1804; par Auguste Kotzebuë, trad. de l'allemand, sur la deuxième édition, avec des notes. Deux vol. in-12. Prix: 5 fr., et 6 fr. par la poste.

A Paris, chez Barba, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français, n°. 51.

Digitized by Google

(Edition stéréotype, d'après le nouveau procédé de M. L. Et. Herhan.

*Code civil des Français.* Un vol. in-18, pap. fin, br., 1 fr. 75 c.
Le même ouvrage, in-12 de 610 pag., pap. fin, br., 3
*Idem*, pap. vel., « 5

Se vend à la librairie stéréotype, chez H. Nicolle et comp., rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 9.

Le texte de la loi doit être imprimé avec toute la correction possible, puisque de l'addition, de l'omission ou de la simple transposition d'une lettre peut résulter un sens contraire à celui du législateur. C'est une des principales considérations qui ont déterminé à faire *stéréotyper le Code civil*. L'édition a été faite sur l'édition originale de l'imprimerie impériale : on y a seulement ajouté les loix transitoires et une table analytique et raisonnée des matières. On peut assurer qu'elle est plus exacte que toute autre ; mais, dans tous les cas, il est facile de faire les corrections qui auroient échappé, et on doit arriver à faire une édition *sans faute ;* ce qu'on ne peut véritablement obtenir que par le stéréotype.

*Tableau Comparatif de l'Histoire ancienne*, ouvrage adopté comme classique pour les Lycées, par le même auteur. Seconde édition, d'après une forme nouvelle, sur le modèle du Tableau d'Histoire moderne. Prix : 3 fr. Le tableau sur une seule feuille, fait pour être exposé dans les classes, continue de se vendre 5 fr. ; et collé sur toile, plié ou non plié, 10 fr. On trouve aussi quelques exemplaires du même ouvrage divisé par époques, offrant chacune un grand tableau séparé. Prix : 6 fr. cartonné. A Paris, chez Rondonneau, au Dépôt des Lois ; Léopold Collin, rue Git-le-Cœur, n. 18 ; Levrault et Schoël, rue de Seine ; Bernard, quai des Augustins ; Petit, au palais du Tribunat.

Dans cet ouvrage, qui parle à la fois aux yeux et à l'intelligence des élèves, on voit que M. le Prévost d'Iray a suivi une marche extrêmement méthodique, qui a mérité l'attention du gouvernement, et qui peut être utile non-seulement aux élèves, mais aux instituteurs, aux pères de famille et à toutes les classes de la société, soit dans le grand tableau fait pour être exposé dans une classe ou dans un cabinet, soit dans le volume petit-in-folio (puisque c'est le même ouvrage). L'auteur suit rapidement l'histoire de chaque peuple en particulier, et arrivé à ces grandes époques où les nations tantôt se mêlent et se confondent, tantôt se combattent et se détruisent ; il les rapproche, il les compare, et cette manière à la fois simple et vaste de présenter les faits historiques, aide beaucoup la mémoire. Nous ne doutons point que l'histoire, étudiée d'après ces bases, ne se grave plus profondément dans l'esprit, et ne fasse mieux saisir l'ensemble par la comparaison continuelle de chaque histoire particulière.

*Milton*, fait historique, opéra en un acte ; par MM. Jouy et Dieulafoy, musique de M. Spontini, maître de chapelle du Conservatoire de Naples, représenté pour la première fois sur le théâtre national de l'Opéra Comique, le 5 frimaire an XIII. Prix : 1 fr. 20 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

A Lille, chez Vanackère, libraire, grande place.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez* LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois*, n°. 42.

Digitized by Google

## NOUVELLES DIVERSES.

*Espagne.* Le prince de la Paix, auquel en sa qualité de généralissime des armées espagnoles, S. M. a confié la direction de la guerre contre les anglais, a fait le 21 décembre dernier à Madrid la plus vigoureuse proclamation sur ce sujet. Les Anglais continuent de capturer nos plus riches bâtimens marchands à mesure qu'ils arrivent du Pérou, du Mexique ou de l'île de Cuba.

*La Haye.* L'opération financière de l'Autriche (dont nous avons parlé dernièrement dans le Mercure), enlève aux capitalistes de Francfort et d'Amsterdam environ cinquante millions argent de France.

*Londres.* MM. Pitt et Addington se sont réconciliés. Ce dernier rentre au ministère. On va voir ce qui en résultera. Des gazettes anglaises en infèrent la diminution du crédit de M. Pitt, et regardent cette rentrée comme un présage de sa chute. L'*Argus* croit au contraire que cet événement n'aura aucune suite importante. Il le regarde comme l'effet d'une intrigue mesquine.

*Des bords du Mein*, 10 *janvier.* C'est le général Mack qui commande les troupes autrichiennes qui forment un cordon dans l'Istrie, la Dalmatie, le duché de Venise et le Tyrol. Des objets de la plus haute importance se négocient en ce moment entre Vienne et Pétersbourg. — La cour de Berlin a fait à celle de Stockholm des observations amicales sur un traité de subsides que celle-ci était sur le point de conclure avec l'Angleterre, mais dont la conclusion était encore suspendue par quelques difficultés. On ne dit point quel est le résultat de ces observations.

## CORPS LÉGISLATIF.

*Séance du 21 Nivose.*

On propose un projet de loi portant que : « Tout père de famille ayant sept enfans vivans, pourra en désigner un parmi les mâles, lequel, lorsqu'il sera arrivé à l'âge de dix ans révolus, sera élevé aux frais de l'État, dans un lycée ou dans une école d'arts et métiers. Le choix du père sera déclaré au sous-préfet, dans le délai de trois mois de la naissance du dernier enfant. Ce délai expiré, la décla-

Digitized by Google

ration ne sera plus admise. Si le père décède dans le délai des trois mois, le choix appartiendra à la mère. Si la mère décède dans le même intervalle, le choix appartiendra au tuteur.

La séance du 22 n'a présenté aucun objet législatif d'un intérêt général.

Dans celle du 24, a été inaugurée, avec une grande pompe, la statue de l'Empereur. Cette inauguration a été suivie d'une fête brillante à laquelle ont assisté L. M. I., et où elles ont été vivement applaudies.

On a présenté, dans la séance du 25, un projet de loi qui tend à diminuer les frais de justice supportés par le fisc en matière criminelle ou de police correctionnelle.

Dans celle du 26, on a présenté un projet relatif au sceau de l'Etat, qu'il convient, dit l'orateur du gouvernement, de fixer et de proclamer par une loi. Ce sceau représente d'un côté l'effigie de l'Empereur assis sur son trône, revêtu des ornemens impériaux, la couronne sur la tête, tenant le sceptre et la main de justice; de l'autre côté, l'aigle impérial couronné, reposant sur un foudre. Le sceau de toutes les autorités portera l'aigle impérial tel qu'il est sur un des côtés du grand sceau de l'état, et aura pour légende le nom de l'autorité par laquelle il sera employé.

Deux projets de loi sont adoptés; l'un relatif à la construction d'un pont sur le Rhône, entre Argelez et Villeneuve; l'autre concernant des travaux pour la coupure du lit de la Saône.

Dans la séance du 27, on adopte le projet relatif à la conscription de l'an 14.

---

## PARIS.

Le *Courrier du Bas-Rhin* publie, sous la date de *Strasbourg, 13 nivose an 13*, l'article suivant:

« Une lettre de Paris, en date du 1^er^ nivose, que nous a communiquée M. le conseiller-d'état préfet du département du Bas-Rhin, et qu'il nous engage à porter sur nos feuilles, doit détruire tous les faux bruits qui s'étaient répandus sur le compte de M. Saurine, notre évêque. »

« M. l'évêque de Strasbourg a eu une audience particulière du souverain Pontife, en présence du cardinal légat; je vous annonce avec joie qu'il a été reçu avec le

Digitized by Google

» plus grand intérêt : non-seulement le Saint-Père ne lui » a parlé d'aucune rétractation, comme on en a répandu » le bruit, il l'a félicité au contraire sur la solidité et la » droiture de ses principes. Après une longue conversa- » tion dans laquelle M. Saurine soutint avec force ses » opinions, S. S. l'embrassa tendrement, lui serra les » mains, et lui promit une protection particulière. Le » cardinal Caprara lui témoigna aussi beaucoup d'atta- » chement et d'intérêt durant cette conversation dont j'ai » cru devoir vous faire le récit : elle honore M. Saurine, » et gagnera de plus en plus au chef éclairé de l'Eglise » romaine, le cœur de tous les fidèles. »

Rien ne saurait être aussi inconséquent qu'un tel article, qui ne peut avoir été rédigé que par les ennemis de M. l'évêque de Strasbourg.

Ce prélat et tous les évêques de France ont manifesté par leur conduite à l'égard du Saint-Père un respect profond pour le Saint-Siége, centre de l'unité catholique, et une entière soumission à ses décisions, comme principe de foi dans toute la chrétienté. Ainsi donc, parler encore aujourd'hui de constitution civile du clergé et de toutes ces idées qui ont disparu avec les circonstances qui les avaient vu naître, c'est manifester une malveillance qui ne peut avoir d'autre but que de susciter de nouveaux troubles. Toute l'Eglise, tous les divers partis politiques se réunissent désormais dans une seule opinion. Au milieu des agitations, des révolutions et de la guerre, que chacun écrive sur ses drapeaux un passage de Saint-Paul ou de Saint-Augustin, un décret du concile de Trente, ou un vers de Voltaire, un trait de Tacite ou de J. J. Rousseau, cela est dans l'ordre des choses. On n'a pour guide alors que les opinions et les passions de son parti. Mais ces temps sont déjà loin de nous. La loi de l'état régit l'état, la loi de l'église régit l'église, depuis que l'expérience a démontré les inconvéniens des conciles généraux. Quel mal, en effet, les dissentions théologiques n'ont-elles pas produit ? que de provinces ont été dévastées, que de peuples ont vécu dans les larmes pour les subtilités d'esprits exaltés par le jeûne et échauffés par les passions de chaire ou de tribune ? Ce sont ces calamités qui ont porté les princes et les nations de la chrétienté à préférer, d'un consentement unanime, les décisions du Saint-Siége aux disputes théologiques.

Eh ! comment des préfets laissent-ils publier de telles

Digitized by Google

rapsodies ? voudrait-on nous ramener au temps des restrictions mentales et de ces débats scandaleux aussi contraires à la religion qu'à l'ordre public, et qui ont été tour-à-tour ridicules ou funestes ?

Les évêques sont institués par le Saint-Siége, et le Saint-Siége ne donne assurément l'institution qu'à ceux qui vivent dans l'unité de sa foi. Or, tous les évêques de France ont reçu l'institution canonique. On ne pourroit donc que par une insigne calomnie, prétendre qu'il en est parmi eux qui suivent encore des principes contraires à la foi du Saint-Siége.

*(Extrait du Journal officiel.)*

— Le Pape va célébrer les saints mystères dans la plupart des églises de Paris, successivement. Par-tout il est reçu avec les plus grands honneurs.

— Dans la réponse que l'Empereur a faite dimanche à la députation de l'Institut national, on a remarqué particulièrement une phrase dont voici à-peu-près le sens. Après des témoignages honorables de son estime pour les travaux de l'Institut, et de nouvelles assurances de sa protection, S. M. ajouta : « Quand ses sentimens ne me seraient pas inspirés par mon zèle pour le progrès des lumières, par mon goût pour les sciences et les lettres, et par l'intérêt de la gloire nationale, je pourrais y être porté par quelqu'intérêt personnel. Il importe aux souverains de favoriser les hommes qui distribuent la gloire, et qui transmettent à la postérité les actions de ceux qui ont dévoué leur vie à mériter son estime. » Après cette réponse, l'Empereur a adressé à la députation plusieurs questions sur l'état actuel de la littérature, et sur quelques ouvrages nouveaux. S. M. a développé à cette occasion, sur différens objets de littérature et de philosophie, des idées qui ont fixé d'une manière particulière l'attention de ceux qui étoient à portée de les recueillir. *(Débats.)*

— On lit dans le *Bulletin général de l'Europe*, qu'il est parti mercredi matin de Paris un régiment de cuirassiers et deux escadrons de chasseurs à cheval de la garde Impériale ; que leur ordre de route est pour Lyon, et qu'on dit qu'ils se rendent à Milan.

— La cour de Berlin continue d'employer ses bons offices pour rétablir la bonne harmonie entre la France et la Russie ; il est même des personnes qui prétendent savoir que le dernier courrier de Pétersbourg à Berlin a apporté quelques espérances à cet égard.

Digitized by Google

(No. CLXXXVI.) 6 PLUVIOSE an 13.
( Samedi 26 Janvier 1805. )

# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

### LE SONGE.

TRADUCTION DE MÉTASTASE.

CELLE qui captive mon cœur,
Vient quelquefois la nuit, dans les plus heureux songes,
Me consoler par des mensonges,
Et de mes maux adoucir la rigueur.
Sois juste enfin, dieu de Cythère;
Ou réalise une chimère,
Ou laisse le sommeil prolonger mon erreur!

Je rêvais, ô Philis, qu'au lever de l'aurore
J'étais, près d'une source, à tes côtés assis:
Je rêvais; le sommeil enchaînait mes esprits,
Mais je croyais veiller encore.
Des zéphyrs se jouant à travers les rameaux
Je sentais les fraîches haleines;
J'entendais, dans leur cours, murmurer les fontaines,
Et gazouiller les amoureux oiseaux.



Digitized by Google

Tes yeux, brillant d'une vive lumière,
Autour de moi répandaient la clarté;
Et mon cœur, qui battait plus fort qu'à l'ordinaire,
Annonçait ta présence et ma félicité.
Mais qui t'avait rendue aussi douce, aussi tendre?
Ce seul point de mon rêve, impossible à comprendre,
Me donnait des soupçons sur la réalité.
Dieux! quels sons enchanteurs frappèrent mes oreilles!
Combien d'aimables noms j'obtins! quels doux aveux!
Que de choses je lus, ô Philis, dans tes yeux!
Qui pourrait, à mon gré, raconter ces merveilles?
Si tu savais combien le sentiment
Te rend plus charmante et plus belle,
Jamais, pour moi, jamais tu ne serais cruelle.
Comment redire, en ce moment,
Ce que dit, ou sentit, ou devint ton amant?...
Quel trouble s'empara de mon amè interdite!
Quelle ivresse de tous mes sens!...
J'imprimai sur ta main mille baisers ardens;
Ton front se colora d'une rougeur subite....
Tout-à-coup, d'un buisson voisin,
J'entends, derrière moi, s'agiter le feuillage:
Je me détourne, et vois un rival plein de rage,
Philène, qui d'un œil envieux et malin,
Dans un coin, épiait mon amoureux larcin.
Saisi d'étonnement, et bouillant de colère,
M'éveille en sursaut: quand, d'une aile légère,
Mon songe et mon bonheur s'envolèrent soudain.
Le jour a dissipé cette ombre mensongère;
Mais mon amour et mes ennuis
Ne se dissipent point avec l'ombre des nuits.
Si, pendant mon sommeil, une erreur séduisante
M'offre un moment l'image du bonheur;
A mon réveil, toujours présente,
Cette image ne fait qu'irriter ma douleur.

KÉRIVALANT.

Digitized by Google

## LA JEUNE MARIÉE.

AIR : *Maris, qui voulez éprouver.*

Je vais serrer dans mon printemps,
L'aimable nœud du mariage.
S'il faut en croire les amans,
Rien n'est plus doux qu'un bon ménage.
D'abord un amoureux souris,
De notre union fut le gage.
Mais bien qu'un regard ait son prix,
Est-ce là tout le mariage ?

Lindor, vingt fois pendant le jour,
Presse ma main avec ivresse,
D'un ardent et fidèle amour
Il me répète la promesse.
A le croire j'ai du plaisir ;
Je craindrais tant qu'il fût volage !
Dans ses yeux se peint le desir :
Est-ce donc tout le mariage ?

Lindor des plus jolis cadeaux
Régale sa jeune future ;
Et les diamans les plus beaux
Relèvent toujours ma parure.
Nos repas, remplis de gaîté,
Font sourire la plus sauvage ;
Mais, dites-moi la vérité,
Est-ce là tout le mariage ?

J'entends chanter couplets joyeux
A mes parens, à mes amies ;
Et nous sommes conduits tous deux
A de belles cérémonies.



Digitized by Google

Au retour, force embrassemens,
Bien plus d'amitié que d'usage ;
Mais vous, qui semblez si contens,
Est-ce là tout le mariage ?

Allons des douceurs du sommeil,
Me dit Lindor, jouir ensemble.
Il faut bien suivre ce conseil !
Il est si tard ! que vous en semble ?
Lindor m'entraîne par la main ;
D'heureux songes il me présage.
Bon soir : je vous dirai demain
Si c'est là tout le mariage.

N. LOUET.

## LA BELLE BOUQUETIÈRE.

IMITATION DE L'ANGLAIS DE THOMAS RHODES.

Le Dieu du jour, à Thétis éperdue
Se dérobait; un rayon d'or,
De l'orient perçait la nue ;
Le laboureur attelait sa charrue,
Et l'alouette avait pris son essor :
Quand des bergères la plus belle,
De Lygdamon la jeune sœur,
Alla cueillir rose nouvelle,
De son teint l'image fidelle,
Et lis sans tache, emblême de son cœur.

Près du hameau, de fleurs chargée,
Je la rencontre par hasard;
D'elle j'obtiens un aimable regard,
Et de ses maux mon ame est soulagée.
« Où donc allait le beau Colin,
» Dit, en souriant, la bergère ? »

Digitized by Google

— « Cueillir, ainsi que toi, Glycère,
» Lis et roses, brillans des perles du matin. »
— « Bien, reprend-elle avec finesse,
» Mais trop tarder est dangereux;
» Je les tiens, grace à ta paresse,
» Ces fleurs, objet de tes pas, de tes vœux,
» Dont tu comptais, amant soigneux,
» Sans doute orner ta nouvelle maîtresse. »
Sur ce, Glycère, à pas précipités,
S'éloigne, mais en vain : lecteur, vous pressentez
Que sans courir j'ai dû l'atteindre....
Ah ! si j'en avais le talent,
Dans mes bras je voudrais la peindre
Se débattant, se désolant;
Et moi, sur sa bouche mi-close,
Par maint baiser, du lis et de la rose
Prompt à saisir le doux équivalent.

J. G. L. DE SAINT-LÉGIER, *ancien officier d'infanterie.*

## QUATRAIN,

*A madame de ***, en lui renvoyant le manuscrit des Lettres que M. de *** lui a écrites.*

L'ESPRIT étant chez lui interprète du cœur,
Fait aimer l'écrivain qui sut charmer Sylvie;
Son talent toutefois n'est pas ce que j'envie
Lorsque je songe à son bonheur.

AUGUSTE DE LABOUÏSSE.

## ENIGME,

*Dont on ne cherchera pas long-temps le Mot.*

JE surprends le monde sans bruit,
Et par une noire aventure,
Compagne de la Mort, et fille de la Nuit,
J'efface les beautés de toute la nature.



Digitized by Google

L'excès de ma grandeur fait que je parais moins,
Et tous les peuples sont témoins
Que je suis rarement compagne de la lune.
Mon empire dépend des regards du soleil;
Il fait ou défait ma fortune.
Je nais à son coucher, et meurs à son réveil.

*Par* A.....dre B....T (de Montdidier).

## LOGOGRIPHE.

Dans mes sept pieds, lecteur, je t'offre un aliment,
Qui fait, en maigre, assez bonne figure.
Ma tête à part, je suis un vêtement,
Qui d'un prélat rehausse la parure.
Rends-moi ma tête, et mets ma queue à bas,
Alors en moi tu trouveras
Un ustensile
Dans ta cuisine fort utile.
Enfin, veux-tu l'emblême d'un cœur dur?
Tranche-moi tête et queue, et tu l'as à coup sûr.

*Par un Abonné.*

## CHARADE.

Au malheureux on donne mon premier;
Et sur mon tout on offre mon dernier.

H....

## *Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Espérance*.
Celui du Logogriphe est *Louise*, où l'on trouve *Iole*, *solive*, *île*, *oui*, *œil*, *Solis* (auteur de l'*Histoire espagnole de la Conquête du Mexique*).
Celui de la Charade est *Écus-son* (greffe).

Digitized by Google

*La Navigation*, poëme en huit chants; par *J. Esménard*. Deux volumes in-8°. Prix : 9 fr., et 12 fr. par la poste. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, rue des Bons-Enfans, n°. 6; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

*(Deuxième extrait.)*

Je n'ose accuser le grand siècle des lumières au moment où la classe de littérature de l'Institut provoque l'examen des titres que ce siècle peut avoir à notre admiration; mais il est certain que de progrès en progrès nous sommes arrivés à une époque littéraire vraiment remarquable : il n'est personne aujourd'hui qui n'ait le talent de quelques pages; il serait difficile de citer plusieurs qui eussent le talent d'un livre. Concevoir un sujet, s'y renfermer, l'embrasser dans tous ses détails, calculer sous quels rapports il se prête au genre dans lequel on veut le traiter, écarter ce qui ferait contraste; en un mot, ne pas écrire avant d'avoir médité un plan, paraît un effort au-dessus de notre courage. Cependant, comme le mal et le bien se compensent dans le monde, nous remarquerons que si l'art des combinaisons premières semble perdu, nos auteurs n'ont point à s'en plaindre, puisqu'avec quelques phrases brillantes ils obtiennent, pendant leur vie, des succès prodigieux et une immense réputation. Que leur importe ce qu'ils deviendront après leur mort! La philosophie n'a-t-elle pas enseigné à ne vivre que dans le temps présent? Pourvu qu'ils promettent toujours, et ne se fassent jamais impri-



Digitized by Google

mer, ils auront les profits de la gloire sans risquer d'en éprouver les inconvéniens. Cette méthode me paraît d'une invention tellement heureuse que je me trouverais sans force pour la blâmer, s'il était possible de se dissimuler qu'elle abâtardit la littérature, qu'elle la change en agiotage, et fait avorter des talens, qui auraient peut-être illustré notre patrie si, en entrant dans le monde, ils avaient été avertis par les efforts de leurs prédécesseurs des conditions auxquelles on obtient des succès durables.

Cette réflexion me ramène naturellement à M. Esménard. Son poëme contient des détails si brillans qu'en les confiant à de nombreuses sociétés, et de loin en loin aux journaux, il aurait pu acquérir le renom d'un homme extraordinaire, et voir sa réputation s'augmenter de tout ce qu'on aurait attendu de lui; mais il a dédaigné ce charlatanisme. Il a voulu des juges, sans doute pour l'aider à se rendre plus difficile sur les travaux auxquels il se livrera par la suite : c'est donc avec l'intention de le servir que nous nous montrerons sévères, en rappelant à nos lecteurs toute la différence qu'ils doivent mettre entre les auteurs que l'on juge parce qu'ils se font imprimer, et les grands écrivains qu'on loue toujours par la raison contraire. M. de Voltaire, qui ne peut être rangé dans cette dernière classe, avait trouvé une autre manière de se mettre à l'abri de la critique : criant sans cesse qu'on lui avait volé son portefeuille pour le livrer aux imprimeurs, il reconnaissait pour être de lui ce qui obtenait l'approbation des gens de goût, et attribuait à une main ennemie les passages incorrects, ou les erreurs que malgré toute sa hardiesse il n'osait soutenir. De vol en vol, de vente en vente, de corrections en corrections, il arrivait à avouer ses ouvrages, sans

Digitized by Google

avoir témoigné sa reconnaissance à ceux qui l'éclairaient, autrement que par les injures les plus grossières. N'est-il pas bizarre qu'à l'époque même où tous les écrivassiers blâmaient les lois, l'administration, récusaient l'expérience des siècles, régentaient les souverains, aucun homme de lettres n'ait voulu supporter la critique ? Attaquer la religion, la morale et l'état, c'était faire preuve d'un génie au-dessus de la censure; ne pouvoir admirer les sottises des philosophes, les fausses combinaisons d'un versificateur, était un crime capital; et bien des gens qui crient par écho contre l'abbé Desfontaines et Fréron, passeraient de nos jours pour de grands littérateurs et de bons citoyens s'ils avaient les principes, les talens et les connaissances de ces deux écrivains. On ne saurait trop le répéter, la philosophie moderne repose sur l'orgueil le plus exalté; nos philosophes sont plus irascibles que les poètes, et un poète philosophe est de sa nature le plus intolérant de tous les hommes : voilà pourquoi M. de Voltaire ne pouvait supporter la critique. Quelques-uns de ses élèves ont révélé, pendant nos troubles civils, jusqu'à quel point un auteur offensé pouvait porter la vengeance. Ces temps sont accomplis : la religion, les lois, l'expérience des siècles ne sont plus abandonnées aux novateurs; la critique est rentrée dans ses droits; et s'il est vrai qu'elle ne puisse rien sur les vieux routiers de la philosophie, elle a du moins repris son ascendant sur les poètes. Comme les meilleurs sont nécessairement les plus modestes, on peut en toute sûreté s'attaquer à M. Esménard.

La Navigation pouvait-elle faire le sujet d'un poème? Pour répondre à cette question, il suffirait peut-être de demander ce qu'on dirait d'un auteur qui prendrait la Guerre pour sujet de ses

Digitized by Google

chants. Les généralités sont presque toujours des erreurs en prose ; elles peuvent fournir des détails brillans à la poésie, sans jamais suffire pour le fond d'un poëme. Il faut aux poètes, comme à tous ceux qui veulent intéresser à leurs récits, une action passée ; car il n'y a que ce qui est passé qui ait une fin ; et quand on commence à raconter, la première chose qu'il soit bien nécessaire de savoir, c'est comment on finira. Toutes les fois qu'on se jette dans les généralités, on ne cesse de parler que par épuisement ; M. Esménard en est convenu de bonne grace à la fin de son poëme.

Ma faible voix expire ; et ma muse infidelle,
En quittant sans retour le rivage des eaux,
A suspendu sa lyre aux mats de nos vaisseaux.

Quoique ces vers aient de la douceur, et que le dernier présente une image agréable, l'auteur n'en fait pas moins l'aveu qu'il a fini de chanter, non parce que son sujet lui manquait, mais parce qu'il a senti sa voix expirer, motif dont un lecteur raisonnable ne peut se contenter, et qu'un lecteur malin n'approuverait qu'en le tournant en épigramme.

Nous n'opposerons pas à M. Esménard l'Iliade, l'Odyssée, l'Enéide, la Jérusalem délivrée, et quelques poëmes moins fameux, mais bien conçus, qui sont fondés sur des actions héroïques, actions si favorables à la poésie ; il nous objecterait à coup sûr les Géorgiques et l'Art Poétique. Quoique ces deux poëmes semblent militer davantage en faveur du sien, nous pourrions répondre que pour imiter Virgile et Boileau il faudrait faire des vers comme eux ; mais cette manière de trancher la difficulté pourrait ne paraître qu'un desir de l'éluder : ce n'est point notre intention. L'Agriculture, qui dans ses détails a fourni peu de vers à Virgile, lui présentait beaucoup d'images et de souvenirs ;

Digitized by Google

d'ailleurs, en dépit des économistes et des découvertes qu'ils feront (s'ils en font), l'agriculture offre des résultats accomplis; le sujet est limité par la nature des choses, et l'art du poète consistait à choisir les tableaux favorables à son talent. Il n'en est pas de même de la Navigation. Elle embrasse le monde entier; les détails qu'elle offre sont infinis; et plus un sujet s'étend, moins il peut fournir la matière d'un poëme. Pour l'Art Poétique, on ne doit le comparer à rien; c'est un sujet unique, puisque l'exemple se trouve compris dans le précepte; et que pour apprendre à bien faire des vers, il suffirait à un homme heureusement né d'étudier cet ouvrage. Apprendra-t-on à naviguer, à commander des flottes en lisant le poëme de la *Navigation?* Si l'auteur allait répondre qu'on n'apprend pas à labourer en lisant les Géorgiques, tous les amis des lettres lui crieraient qu'on y apprend du moins à aimer la campagne, à se plaire dans la solitude; et que les charmes d'une vie innocente établissent des rapports constans entre le lecteur et les idées de Virgile: c'est-là que réside l'intérêt de son poëme. A quoi s'intéresse-t-on dans la *Navigation?* A rien; si ce n'est au talent de M. Esménard, quoiqu'il n'ait pas même conçu son plan de manière à nous laisser un souvenir dominant. Ce vague est le plus grand de tous les défauts de composition.

Que l'on vante la littérature et la philosophie du dix-huitième siècle, que l'on prodigue les couronnes à ceux qui prendront mensongèrement leur défense, il n'en restera pas moins certain qu'elles ont éloigné les esprits de leur véritable destinée. On connaît mieux les choses peut-être, on connaît moins les hommes; le matériel de l'administration a pu se perfectionner, l'art de gouverner s'était perdu; et comme la littérature et la morale réa-

Digitized by Google

gissent sans cesse l'une sur l'autre, la poésie aussi est devenue toute matérielle. On chante les mois, les saisons, les sciences, les métiers; que sais-je? Les vertus, les passions, les qualités, les vices; tout ce qui compose l'humanité, tout ce qui est dramatique est abandonné. Nous ne sommes plus assez forts pour mettre les hommes en action; le temps marche; les talens avortent; et c'est dans l'assemblée même de ceux qui sont censés être les premiers de la nation par leur esprit, qu'on s'élève contre les écrivains qui aiment assez la gloire et leur patrie pour indiquer la véritable route aux génies dignes de chanter les héros! On s'efforce de soutenir un malheureux système moral et littéraire irrévocablement condamné par l'expérience; soit. Mais quand toutes les académies du monde se réuniraient pour affirmer qu'une généralité peut fournir la matière d'un poëme, le public ne changerait pas de sentiment; aussi avait-il prononcé, avant nous, que M. Esménard s'était trompé dans le choix de son sujet. Il ne s'agit donc que d'examiner le parti qu'il en a tiré.

Si l'on s'arrête aux détails, M. Esménard triomphe; s'attache-t-on aux combinaisons premières, tout s'élève contre lui. De huit chants dont se compose son poëme, il en a consacré trois à la navigation et aux guerres maritimes des anciens; les cinq autres sont employés à raconter les découvertes et les guerres des peuples modernes: cette division a le grand inconvénient de donner la même importance à des choses très-différentes, d'où il résulte changement de merveilleux et confusion de genres. Nous ne connaissons guères la navigation des anciens que par les faits; il fallait que l'auteur rassemblât les principaux dans un seul chant, uniquement pour montrer qu'il était capable d'embrasser tout son sujet; et alors il s'y

Digitized by Google

serait renfermé. C'est pour avoir voulu traiter l'enfance de la navigation avec trop de faveur, qu'il s'est exposé à mettre en vers une partie de l'histoire ancienne qui n'a point de rapports directs avec la marine. Ce premier chant aurait pu être regardé comme une introduction ; et il suffit de lire l'ouvrage pour connoître les heureux détails qu'il offrait à la poésie.

La puissance miraculeuse de Venise et la découverte du Nouveau-Monde, qui font le sujet du quatrième chant, ouvriraient alors le second, et offriraient à M. Esménard les moyens de s'emparer de l'imagination de ses lecteurs, en donnant à son ouvrage unité d'intentions, de merveilleux et de genre. Il ne lui resterait plus qu'une difficulté à vaincre pour lier la plupart des chants entre eux ; et cette difficulté ne paraît pas insurmontable. En lisant les notes du poëme de la *Navigation*, on sent que l'auteur s'est trop confié aux écrivains philosophes, et particulièrement à Raynal : il aurait dû remonter beaucoup plus haut. Les philosophes tueront toujours l'imagination d'un poëte ; il y a deux raisons pour cela : la première, qu'ils sont trop déclamateurs ; la seconde, qu'ils isolent tous les faits pour se donner la facilité de parler sur tout. Sans trop s'en rendre compte, M. Esménard a cédé à leur influence ; il a tout isolé. Il ne consacre que trente-trois vers à Venise, tant il est pressé d'arriver à Gènes ; c'est écrire en voyageur, et non en poëte qui a médité toutes les ressources de son sujet. Comment n'a-t-il pas senti que sa principale action devait être fondée sur Venise, parce que le sort de cette république est tout ce qu'il y a d'accompli dans l'histoire de la navigation moderne ? Venise ! Venise !

Et je crois voir Venise et ses murs orgueilleux
Sur l'abîme des mers suspendus par les Dieux.

Ces vers ont de l'éclat ; mais quel malheur pour

Digitized by Google

M. Esménard de ne s'être pas arrêté plus longtemps dans cette ville ! Il aurait peut-être vu le mariage du Doge avec la Mer, cérémonie qui entrait si naturellement dans son sujet, qui offrait de si beaux détails à un poëte tel que lui, et qu'il a totalement oubliée. A cette fête pompeuse. ne pouvait-il pas faire assister secrètement les envoyés, ou publiquement les ambassadeurs des puissances qui ont formé la ligue de Cambrai? On sait, et M. Esménard a prouvé dans ses notes qu'il ne l'ignorait pas, on sait qu'à cette époque les grands états de l'Europe conçurent des alarmes sur la puissance des Vénitiens qui, par leur navigation, avaient acquis une influence sans proportion avec leur territoire, et que des souverains s'unirent pour faire la guerre à des marchands dont ils enviaient bassement les richesses.

De l'or ! toujours de l'or ! Ah ! tigres en courroux,
J'entends ce cri féroce ; il est digne de vous.

Cette guerre contre les Vénitiens devait sortir de la cérémonie du mariage du Doge avec la Mer, cérémonie poétique, et qui renferme en elle-même une apparence d'usurpation qui suffisait pour porter des rois jaloux à l'injustice. Tandis que ces rois battaient un peu les Vénitiens sans les appauvrir et sans diminuer leur influence, était-il impossible de faire méditer Colomb sur les moyens d'enrichir sa patrie adoptive, et de réduire Venise par des moyens dignes d'un grand homme ? Les écrivains philosophes ( et c'est ici que je reprocherai à M. Esménard de les avoir trop lus comme poète ) sont si ridicules qu'il résulte de leurs ouvrages que Christophe Colomb n'a découvert le Nouveau-Monde que pour savoir s'il existait ; ils le présentent comme un obstiné tourmenté du besoin de prouver qu'il a raison :

Un pilote éclaira les erreurs de l'histoire,
De vingt siècles éteints ranima la mémoire,

Digitized by Google

Et, devinant la terre au sein des vastes mers,
Justifia Platon et doubla l'univers.

L'esprit de Colomb et de son siècle n'était pas de justifier Platon, mais de découvrir de nouvelles richesses : ce motif seul détermina la cour d'Espagne ; ce motif seul donna des compagnons à Colomb, et précipita l'ancien monde dans le nouveau, pour le malheur des peuples qui l'habitaient. En donnant à Christophe Colomb des vues plus élevées qu'à ses contemporains, il ne fallait pas oublier la passion d'enrichir, d'agrandir sa patrie adoptive, parce que ce sentiment est plus naturel et plus poétique que l'intention de justifier Platon, et qu'en l'unissant au desir d'humilier Venise, il liait entre elles les diverses parties du poëme. De cette idée première naissaient, par envie, les conquêtes des Portugais, des Hollandais, des Français, des Anglais : et la guerre et la navigation des peuples modernes, fondées sur l'avarice, eussent permis à l'auteur de tout rapporter à une idée générale, à une grande jalousie très-favorable en poésie, parce qu'elle n'est absolument étrangère au cœur d'aucun homme. M. Esménard, qui n'a été qu'historien en beaux vers, aurait pu alors être poète dans sa composition comme dans ses détails, nous donner des émotions, et réveiller en nous des sentimens dont nous lui aurions tenu compte. De cette idée première, serait encore résulté plus d'ordre dans sa marche, car il aurait absolument renvoyé aux derniers chants les voyages des navigateurs ; et, pour consoler l'humanité, il aurait montré des entreprises dirigées par la sagesse, après nous avoir présenté des malheurs multipliés par les passions.

A peu de chose près, je viens de tracer le plan du poëme de la *Navigation* tel que je l'ai retenu ; car tout est dans l'ouvrage, excepté la méthode

Digitized by Google

qui sait ranger, unir, diviser les grandes masses de manière à en graver le souvenir. L'auteur va, revient, indique un sujet, l'oublie, se le rappelle, le traite enfin, et s'ôte ainsi le mérite de paroître nouveau chaque fois que l'occasion le lui permettait. Il faut l'attendre à la seconde édition. Dans cette immense quantité d'ouvrages qu'il a dû lire pour écrire son poëme historique et didactique, on conçoit aisément comment sa tête s'est trouvée trop surchargée pour qu'il lui fût possible de conserver toutes les facultés de son imagination. Ce besoin de lectures savantes et multipliées aurait dû lui révéler combien peu son sujet était poétique : dorénavant il n'aura plus à travailler que sur son ouvrage.

Si les philosophes n'avaient pas pris las Casas en amitié, M. Esménard aurait traité son sujet sans parler de l'influence des prêtres sur les peuples du Nouveau-Monde. Il est difficile d'expliquer comment, dans un Poëme sur la Navigation, il a trouvé place pour Néron et Caligula, et n'a pas su s'arranger pour en faire une aux missionnaires. En général, il a trop négligé les parties neuves de son sujet, le tableau des mœurs des Sauvages. Il dit en quelques vers l'effet que produisirent les vaisseaux de Colomb sur les habitans d'Haïti ; mais il néglige entièrement de nous apprendre l'impression que l'aspect d'hommes nouveaux fit éprouver aux premiers européens qui les abordèrent. Depuis l'ouvrage de M. de Châteaubriant, il est incontestable que le Nouveau-Monde est très-poétique ; pourquoi M. Esménard ne l'a-t-il vu qu'en historien ? Les poètes de l'antiquité ne lui avaient-ils pas révélé combien la peinture de mœurs nouvelles plaît aux Muses ? et quelle occasion fut jamais plus favorable que la découverte de l'Amérique !

Après

Digitized by Google

Après avoir fait sentir les vices de composition, nous pourrions descendre à des critiques de détail; mais chacun sait d'avance que, dans un poëme d'une certaine étendue, il est toujours facile de rencontrer des vers faibles, et que l'harmonie des mots trompe quelquefois le poète sur la justesse des expressions. Nous aimons mieux montrer qu'il ne manque à M. Esménard aucune des qualité nécessaires pour traiter un sujet poétique, c'est-à-dire une action une et accomplie. Dans notre premier article, nous avons cité l'épisode qui termine le septième chant: épisode riche en images et en sentimens; nous desirons prouver que l'auteur possède aussi le talent de narrer, talent plus rare et plus utile que celui des descriptions. Nous choisirons le récit des voyages et de la pitié active de las Casas.

Le monarque, attendri par ses nobles douleurs,
Du peuple américain déplora les malheurs,
Et tenant quelquefois ses chaînes suspendues,
Dicta pour les briser des lois trop méconnues.
Las Casas, averti de ces faibles bienfaits,
Courait d'un monde à l'autre en presser les effets.
On eût dit que les flots, pour lui seul sans orages,
Se plaisaient à le rendre à ces tristes rivages.
Aux peuples gémissans il portait tour-à-tour
Des promesses, des soins, et sur-tout son amour:
Il nous fait pardonner à son siècle coupable;
Et lorsqu'à nos regards l'histoire inexorable
Présente le tableau de ces temps abhorrés;
La valeur, les talens, les arts déshonorés;
Le crime dévorant les travaux du génie;
Mégère armant ses mains du compas d'Uranie;
Et l'Espagne en démence, au milieu des bourreaux,
Sur le globe agrandi versant tous les fléaux;
Le Castillan, jaloux de l'honneur de ses pères,
Rappelle las Casas, et des deux hémisphères
Sa voix bravant alors les reproches amers,
Répond par ce nom seul au cri de l'univers (1).

On peut remarquer, dans les quatre premiers vers, une de ces amphibologies de pronoms posses-

(1) Il faut toujours faire le même reproche à M. Esménard. S'il était remonté plus haut que les livres philosophiques dans lesquels on



Digitized by Google

sis qu'on a reprochée à M. Esménard, et contre laquelle il a mille raisons pour se tenir en garde; sa dernière période est longue; c'est encore un des défauts dont on a dû l'avertir: pour nous, nous avons seulement voulu montrer qu'il avait, comme poète, le talent de narrer. Il n'est pas toujours aussi heureux lorsqu'il fait parler les personnages qu'il met en scène; cet art en effet est difficile; mais enfin M. Esménard a prouvé quelquefois qu'il le possédait. Le discours que le roi de Portugal adresse à Gama, a toute la clarté et la dignité requises dans un poëme héroïque:

Tu le vois, lui dit-il, l'hymen et les combats,
De l'Espagne ennemie élevant la fortune,
Frappaient déjà les rois d'une crainte commune;
Et voilà ses vaisseaux qui par d'heureux efforts,
A son pouvoir fatal, qui pèse sur nos bords,
D'un second hémisphère ajoutent la richesse.
Ce colosse orgueilleux, qui nous touche et nous presse,
Peut un jour accabler nos citoyens tremblans.
Lisbonne menacée implore tes talens.
Pour la sauver du joug, agrandis son empire;
Que Ferdinand la craigne, et que Colomb t'admire:
L'Occident sans défense est tombé sous leurs coups,
Va ravir l'Orient à nos rivaux jaloux;
Que son commerce antique, égaré dans sa course,
Coule enfin pour nous seuls, et nous livre sa source.
Va, dis-je, et que l'Espagne, aux yeux de l'univers,
Nous cède la moitié de l'empire des mers.

*Va, dis-je*, paraît commun lorsqu'il s'adresse à un homme prêt à s'embarquer pour des mers inconnues; le pouvoir *qui pèse sur nos bords* est trop près du colosse *qui nous touche et nous presse*,

n'admire jamais un homme que pour mieux frapper les autres, il aurait vu que les Castillans ont bien des noms à citer avec celui de las Casas. Tous les prêtres, un seul excepté, ont été activement opposés aux cruautés exercées contre les Indiens; et lorsque la guerre civile s'éleva entre les bourreaux de ces infortunés, Gasca, conseiller de l'inquisition, envoyé par la cour, rétablit la paix, puis revint avec la plus honorable pauvreté solliciter le paiement des dettes qu'il avait contractées pour remplir sa mission. Rendre justice à un conseiller de l'inquisition, c'est s'exposer aujourd'hui à être traité de fanatique; et j'avoue que je tremblerais si un auteur protestant, Robertson, n'avait bravé avant moi cette accusation ridicule.

Digitized by Google

pour que le double emploi de la même figure ne se fasse pas sentir ; mais ces fautes de détails n'empêchent point de rendre justice au mérite de ce discours.

Nous n'avons loué M. Esménard par aucune des citations insérées dans les divers journaux ; c'est que nous n'avons cherché en lui que le poète fait pour traiter un sujet héroïque : il nous importe peu qu'il y ait en France un bon versificateur de plus. S'il emploie à varier ses mouvemens les mêmes soins qu'il a mis à surmonter les difficultés de ce qu'on appelle la poésie descriptive, s'il quitte l'interrogation et l'apostrophe qu'il prodigue aussi fréquemment que le déclamateur Raynal ; en un mot s'il veut renoncer à l'école qu'il a choisie comme écrivain, quoiqu'il en ait toujours renié les principes comme Français, il n'est pas d'espérance qu'on ne puisse concevoir de lui. Et malgré les défauts de composition du Poëme de la Navigation, s'il a le courage de sacrifier des beautés qui ne sont point à leur place, s'il veut lier autant que possible les différentes parties de son sujet, son ouvrage restera et sera lu ; ce qu'on ne peut pas dire de quelques prétendus poëmes du dix-huitième siècle qui ne sont censés rester que parce qu'on ne les lit plus.

FIÉVÉE.

*P. S.* Les notes de cet ouvrage sont curieuses ; il en est une cependant que je ne puis me résoudre à laisser passer sans observation. La voici : « Greenwich est un édifice *magnifique*, bâti sur les » bords de la Tamise pour servir de retraite aux » marins anglais ; il est moins imposant et *moins* » fastueux que l'Hôtel des Invalides de Paris. » Greenwich n'est pas un édifice magnifique ; il est moins imposant et *plus* fastueux que l'Hôtel des



Digitized by Google

Invalides de Paris. Le faste réside dans le luxe sans utilité : tout a une destination dans l'Hôtel des Invalides, aussi le luxe n'y paraît-il que grandeur. A Greenwich, au contraire, une partie du bâtiment est consacrée à une salle qu'on appelle des peintures, parce qu'on la fit si belle qu'on n'a plus su lui trouver de destination ; et en effet elle ne sert qu'à être montrée aux curieux : voilà du faste, c'est-à-dire du luxe sans utilité. Ceux qui regarderaient l'église des Invalides comme inutile, feraient un nouveau procès à Greenwich, puisque la partie opposée à la salle des peintures est consacrée au service divin. Je sais bien que tous les livres philosophiques du dix-huitième siècle ont parlé de Greenwich et de l'Hôtel des Invalides comme en parle M. Esménard dans sa note ; mais quand on cherche la vérité, il faut toujours croire le contraire de ce qu'on n'a lu que dans les livres des philosophes.

---

*Les Oiseaux de la Ferme*, poëme, par M. *Lalanne*. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 cent. par la poste. A Paris, chez *François Louis*, libraire, rue de Savoie, n°. 12 ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Ce poëme est entièrement dans le genre didactique : les descriptions n'y sont placées que pour concourir au but que s'est proposé l'auteur ; on n'y trouve point ce vague qui se fait trop sentir dans presque tous les poëmes des derniers temps. Cependant M. Lalanne, effrayé des observations qui ont été faites récemment sur la poésie purement descriptive, et pensant mal-à-propos qu'elles pouvaient s'appliquer au genre dans lequel il s'exerce, a voulu, dans sa préface, répondre à ces observations, et

Digitized by Google

faire l'apologie de cette espèce de poëme si fort à la mode à la fin du siècle dernier. Par un hasard assez singulier, M. Esménard, dans la préface du poëme de *la Navigation*, a soutenu la même cause, quoiqu'il y fût également désintéressé. Il faut que, dans cette petite controverse, on ne se soit pas bien entendu. La question, cependant, n'est pas difficile à éclaircir; et nous répondrons aux deux poètes avec d'autant plus de confiance, qu'ils n'ont mérité, ni l'un ni l'autre, la censure qu'ils semblent craindre, puisqu'ils n'ont pas travaillé dans le genre purement descriptif.

C'eût été une erreur tout-à-fait inexcusable que de prétendre, comme paraissent nous le reprocher MM. Esménard et Lalanne, que les descriptions doivent être bannies de la poésie; elles en font au contraire un des principaux ornemens. L'épopée en présente de tous les genres; le poète s'en sert, soit pour reposer l'esprit de son lecteur fatigué par un récit trop vif, soit pour l'occuper agréablement d'objets qui intéressent les héros. La poésie didactique les emploie encore plus fréquemment; elles font disparaître la sécheresse des préceptes et contribuent le plus souvent à en montrer l'application. La tragédie et la comédie même ne dédaignent pas toujours cette espèce d'ornement; quoique ces poëmes exigent une grande rapidité, cependant il est permis quelquefois au poète de s'arrêter avec complaisance sur des choses que le sujet indique, et qui peuvent ajouter aux sensations qu'éprouvent les personnages : nos chefs-d'œuvre de la scène en offrent un grand nombre d'exemples.

Mais, de ce que les descriptions font partie de la poésie épique et didactique, et de ce qu'elles peuvent être admises, quoique avec beaucoup de réserve, dans la tragédie et dans la comédie, il n'en résulte pas que la poésie



Digitized by Google

purement descriptive doive former un genre à part. La raison s'en trouve dans le penchant naturel de l'esprit humain, trop peu connu par les écrivains modernes, et si bien observé par les anciens ainsi que par nos bons poètes. Dans leurs amusemens les plus frivoles, les hommes aiment toujours à se proposer un résultat; tout ce qui n'en a point les fatigue et les ennuie. Les jeux même qui les attachent le moins, présentent un but auquel il faut parvenir: les incidens, les difficultés, les surprises que le hasard, l'adresse ou le calcul font naître, occupent agréablement l'imagination du joueur; mais s'il ne se proposait aucune fin, si l'espoir d'un résultat quelconque ne soutenait son attention, il est évident que l'ennui et le dégoût s'empareraient de lui: il en est de même du plaisir que l'on se promet dans la lecture des poëmes de tous genres. Ceux qui sont d'une certaine étendue doivent nécessairement présenter, ou le développement d'une action, ou l'enseignement d'un art utile et agréable. Ce sont deux sortes de but sans lesquels la poésie ne peut fixer long-temps l'intérêt et l'attention des hommes; le premier est l'objet de l'épopée et des ouvrages dramatiques; le second, de la poésie didactique. Le poète les ayant toujours présens à la pensée ne s'égare point; il tient le fil du labyrinthe dans lequel il s'est engagé; ses conceptions se rapportant à un objet unique, n'ont rien de vague ni d'étranger au sujet qu'il a choisi. Le lecteur, de son côté, entre sans peine dans les idées du poète; il le suit avec plaisir parce qu'il aperçoit le but où l'on veut le conduire. Quoique la moralité d'un poëme épique ou d'un ouvrage dramatique n'occupe pas beaucoup le lecteur, quoique l'instruction qu'il peut retirer d'un poëme didactique ne puisse jamais être positive ni complète, cependant il se plaît à penser que le temps consacré à ces lectures n'a pas été tout-à-fait

Digitized by Google

perdu. Dans un long poëme, la morale en action, et les objets qui annoncent une certaine utilité, ont donc seuls droit à l'attention soutenue des hommes : quelque frivoles qu'ils soient, ils veulent toujours que ceux qui s'occupent de leurs plaisirs leur supposent assez de raison pour ne leur offrir que des productions sagement conçues. L'engouement que l'on a remarqué à certaines époques pour des ouvrages irréguliers et monstrueux ne saurait fournir d'argumens contre cette opinion ; ce n'était qu'une mode à laquelle le mépris a promptement succédé ; ces ouvrages si vantés de leur temps sont tombés dans l'oubli, et les chefs-d'œuvre dictés par le bon sens et le goût n'ont reparu qu'avec plus d'éclat.

Il ne faut pas conclure de ce que nous venons de dire sur les bornes assignées par les grands maîtres aux trois genres, que les poëtes doivent exclusivement s'y renfermer. Ces poëmes empruntent avec succès l'un de l'autre des beautés qui leur sont communes ; le goût, les convenances, la nature du sujet indiquent l'usage que l'on peut faire de ces emprunts. C'est ainsi que dans les Géorgiques, Virgile a introduit l'épisode d'Orphée et d'Euridice qui semblait appartenir à l'épopée ; c'est ainsi que l'épopée se sert quelquefois des effets de théâtre ; c'est ainsi que Corneille et Racine ont employé plus ou moins fréquemment, mais toujours avec une grande réserve, les riches couleurs de la poésie épique. On doit remarquer que ces légères usurpations d'un genre sur l'autre ne vont jamais jusqu'à les confondre et les dénaturer. Les chefs-d'œuvre de poésie qui font les délices des gens de goût, ont un but clairement marqué et annoncé dès l'exposition ; ce point qui a rallié toutes les idées du poëte, et qui a donné à ses conceptions et à ses tableaux un ensemble régulier, fixe en même temps l'attention du lecteur, et prévient



Digitized by Google

comme nous l'avons dit, l'ennui et les distractions.

La poésie purement descriptive, est loin de posséder aucun de ces avantages. Que peut-on espérer d'un amas de descriptions cousues sans ordre les unes aux autres? L'esprit du lecteur ne pouvant s'attacher à un objet dominant, tombe nécessairement dans la langueur. Il résulte de ce désordre que le commencement de ces collections de tableaux peut être placé à la fin, et la fin au commencement; défaut qu'Aristote considère avec raison comme le plus grave en poésie. Si l'auteur a du talent, il n'offrira tout au plus que quelques morceaux qui auront de l'effet lorsqu'ils seront détachés; mais son ouvrage ne pourra être lu de suite. Les gens de goût n'y verront que des vers vides de choses, et des bagatelles sonores.

*Versus inops rerum, nugæque canoræ.*

Roucher est un exemple que les jeunes gens qui perdent leur temps à s'exercer dans la poésie purement descriptive, ne devraient pas oublier. Très-applaudi lorsqu'il débitait dans quelques sociétés les morceaux détachés du poëme des *Mois*, il ne put obtenir de ses partisans même les plus zélés qu'ils ne trouvassent point l'ensemble fatigant.

La vie champêtre offrit aux poètes anciens et des temps modernes les plus heureux sujets de poésie didactique. Ce genre remonte à la plus haute antiquité, puisque Hésiode était contemporain d'Homère. L'innocence des travaux rustiques, la paix attachée à ces sortes d'occupations, dûrent de tout temps avoir des droits à l'intérêt des hommes policés. Livrés aux spéculations politiques, entraînés dans le torrent des affaires, fatigués du tumulte des villes, comment n'auraient-ils pas cherché à se reporter, du moins en idée, dans un monde plus calme? Et combien ne devaient-ils pas se plaire à la lecture d'un auteur qui, leur dissimulant tout ce que les soins champêtres peuvent avoir de

Digitized by Google

rebutant, leur offrait un tableau choisi de ce qu'ils présentent d'agréable et de poétique? Cela explique le succès des *Géorgiques* à une époque où les consuls et les sénateurs ne cultivaient plus leurs terres, et où les Romains avaient poussé les arts du luxe au dernier degré de raffinement.

Les poètes purement descriptifs ne suivirent pas la route frayée par les anciens. Les idées philosophiques vinrent malheureusement flétrir tout ce que cette espèce d'ouvrage pouvait avoir d'agréable et de naturel. La manie de tout définir, de tout connaître, d'appliquer des vues générales à tout ce que l'on voulait traiter, passa des philosophes aux poètes, et donna naissance au genre descriptif. Ce système analytique et froid devait être et fut le fléau de la poésie, qui n'a de véritables charmes que lorsqu'elle attache à un sujet des sentimens, des pensées et des images qui ne peuvent convenir qu'à lui. La clef de ce système se trouve dans une phrase de la préface du poëme des *Saisons*.

« Les anciens, dit M. de Saint-Lambert, *aimaient* et » chantaient la *campagne*; nous *admirons* et nous chan» tons la *nature*. »

Il y a deux observations importantes à faire sur cette phrase, qui révèle toute la doctrine des poètes purement descriptifs. D'abord l'amour et l'admiration ont en poésie des effets bien différens. L'amour embellit tout ce qu'il touche; il donne de la vie aux objets même inanimés; par lui les détails les plus minutieux acquièrent des charmes que l'indifférence n'aurait jamais soupçonnés; il inspire cette *douce chaleur* si souvent recommandée aux poètes. L'admiration, au contraire, est un sentiment trop froid pour qu'il puisse soutenir un long poëme; vous admirez les grands effets de la nature, mais ce sentiment est fugitif; l'habitude le détruit bientôt, au lieu que le goût qui vous attire vers une campagne agréable dure plus long-

Digitized by Google

temps; vous en savourez paisiblement les délices, et vous pouvez facilement en occuper ceux à qui vous voulez faire partager cette charmante illusion.

*La campagne* était l'objet de l'amour des anciens; la *nature* est l'objet de l'admiration des poètes modernes. Quelle différence encore entre ces deux objets de leurs chants! Lequel des deux est le plus propre à exciter l'intérêt des hommes? La campagne montre à nos yeux tous ses trésors, ses plaisirs sont à notre portée, ses travaux peuvent être embellis par la poésie; leur cercle impose nécessairement au poète quelque régularité et quelque borne dans son plan. En est-il de même de *la nature*, dont à peine connaissons-nous quelques secrets? Vouloir peindre tous ses effets, n'est-ce pas s'embarquer sur un océan sans rivages? n'est-ce pas se condamner à n'avoir aucune suite ni aucun accord dans ses conceptions? Que l'on jette les yeux sur les *Mois* de Roucher, et l'on verra qu'il transporte sans cesse son lecteur d'un pays à l'autre; que ses transitions sont toujours forcées; qu'il mêle toutes les couleurs, et que ses peintures, même les moins imparfaites, perdent leur effet par la manière dont elles sont encadrées.

Nous croyons avoir suffisamment motivé notre opinion sur la poésie purement descriptive; il est temps de passer à l'ouvrage de M. Lalanne, auquel heureusement presque aucune des observations que nous venons de faire ne peut s'appliquer.

Ce jeune poète était déjà connu par un *Essai didactique sur le Potager*, et par quelques poésies tradaites de l'espagnol. Les connaisseurs y avaient remarqué un talent décidé pour le genre didactique, et sur-tout une absence totale de mauvais goût. Ils auraient desiré que l'auteur se confiât davantage à sa verve; qu'il donnât un plus libre

Digitized by Google

cours à son imagination, et qu'il se relâchât quelquefois un peu de la sévérité du genre. Cette réserve dans un jeune homme avait néanmoins fait naître les plus heureuses espérances. Il est si rare aujourd'hui de voir même les personnes exercées depuis long-temps se contenir dans les bornes de la raison et du goût, que l'on ne pouvait trop encourager celui dont le début annonçait une prudence au-dessus de son âge.

Le second essai didactique de M. Lalanne justifie l'espoir qu'on avait conçu. Le poète se conforme au précepte d'Horace : *Quidquid præcipies, esto brevis.* Son ouvrage est très-court; il présente, sous un aspect agréable, tout ce qui peut entrer dans le sujet. L'objet d'utilité de ce petit poëme est d'enseigner les soins que l'on doit donner aux oiseaux de la ferme; la description des mœurs de ces petites familles se place naturellement dans ce cadre. On peut croire au premier coup d'œil que ces détails auront peu d'intérêt : quel tableau à présenter que celui d'une basse-cour ! Mais le poète, digne élève de Virgile et de la Fontaine, a su joindre aux objets les plus familiers et les plus vulgaires une grace et un charme dont on ne les aurait pas cru susceptibles. Cette importance que l'auteur des *Géorgiques* a donnée aux abeilles, et que la Fontaine a étendue d'une manière si comique à tous les acteurs de ses fables, se retrouve souvent dans l'ouvrage de M. Lalanne. C'est le principal mérite des poëmes de ce genre.

Nous en citerons quelques exemples. Le poète peint l'inquiétude d'une poule suivie de sa petite famille, et son désespoir d'avoir perdu un de ses petits.

Chez les oiseaux, ainsi que chez l'humaine espèce,
Prudence est rarement compagne de jeunesse.
Par un beau jour d'avril en troupe rassemblés,
Vont se répandre au loin les nourrissons ailés.

Digitized by Google

Ces bruyans étourdis que leur mère accompagne,
Pour la première fois sortis dans la campagne,
Fêtent leur liberté par d'innocens ébats :
Jeunes aventuriers qui n'aperçoivent pas
Que déjà dans les airs le brigand sanguinaire
Promène la terreur de son vol circulaire.
Une mère voit tout ; ses yeux veillent toujours :
A l'aspect du péril qui menace leurs jours,
De l'œil et de la voix conjurant la tempête,
Elle frémit, va, court, vole, rien ne l'arrête,
Hâte les plus tardifs, les rassemble en courant ;
Mais il faut une proie au vautour dévorant ;
Le plus faible de tous, le plus chéri sans doute,
Du rempart maternel n'a pu s'ouvrir la route ;
Le monstre ailé s'abat, et d'un bec assassin,
L'enlève, le déchire et l'immole à sa faim.
Barbare ! qui ravit les petits à leur mère !
L'infortunée, hélas ! gémit, se désespère.
Que lui sont les enfans qu'elle n'a point perdus !
Elle n'avait de fils que celui qui n'est plus.

Ce petit tableau est touchant. Peut-être y desirerait-on plus d'abandon et une tournure plus naïve. Les alliances de mots sont heureuses ; celle qui peint le vol du vautour mérite sur-tout d'être remarquée : l'auteur rend avec autant de succès les situations gaies ; son style alors devient plus léger et plus facile. Les oiseaux renfermés toute la nuit, sortent le matin de leur prison : on devine aisément qu'ils sont pleins de joie et qu'ils ont un excellent appétit.

Qu'elle est lente à leur gré, qu'ils la trouvent tardive,
La main qui se refuse à leur ardeur captive !
Le doux bruit du loquet long-temps importuné
Vient enfin réjouir l'essaim emprisonné.
Un verrou reste encore, qui trois fois indocile,
Trois fois tourne, en criant, sur la porte immobile.
Plus d'obstacle, tout cède, ô doux aspect ! Soudain
La fermière a paru, l'abondance à la main.
Tes captifs, affranchis de l'obscure tourelle,
S'élancent à sa voix, se pressent autour d'elle ;
Convives affamés, au banquet confondus,

Digitized by Google

Se disputant les grains sur le sol répandus ;
De cette sage main qu'ils nomment ennemie,
Accusent, en grondant, l'avare économie ;
Du geste et du regard suivent ses mouvemens ;
Espèrent, sont trompés, sollicitent long-temps.
D'un saut inattendu, léger d'impatience,
Sur le crible bruyant le plus hardi s'élance :
Celui-ci trop discret, par une longue faim,
Expiera tout le jour le jeûne du matin :
Ceux-là plus effrontés, usurpateurs avides,
Volent impunément la part des plus timides ;
Tandis que, bec à bec, deux champions rivaux,
Pour un grain disputé combattent en héros.
Sur cette terre ainsi faut-il qu'on se déchire,
Là pour un grain de mil, ici pour un empire !
Chez les oiseaux du moins, ces guerres, ces combats
Cessent au même instant que cesse le repas.

Cette tirade présente une multitude de petits tableaux agréablement tracés ; le poète qui a très-bien observé, les offre sous l'aspect qui leur est propre ; et à l'exemple de la Fontaine, revient ensuite à des idées morales. Le commencement est un peu long ; on remarque trop l'intention qu'a l'auteur de ménager ses effets. Il est temps de connaître cette bonne ménagère dont il parle. Son portrait a beaucoup de naturel et de vérité.

Que cette ménagère est donc rare à trouver !
Si tu l'as rencontrée, il faut la conserver.
Elle est laborieuse, attentive, économe :
Son peuple est dans ta cour ; ta cour est son royaume.
Elle parle, on l'entend. Vingt fois le jour ses pas
Font le tour assidu de ses petits états ;
Sa voix tantôt caresse et tantôt réprimande ;
Il faut qu'on obéisse ; elle aime qu'on dépende.
De sa troupe avec soin, les yeux toujours ouverts,
Elle inspecte en passant les pelotons divers.
Dans un dernier appel, quand revient la nuit sombre,
Son œil les compte encore, et s'assure du nombre.
Par elle au potager nul débris ne se perd :
Pour nourrir ses sujets, tout est bon, tout lui sert ;

Digitized by Google

La laitue en bouton qui s'alonge et s'effile,
Et du chou si commun la dépouille inutile,
Rebut du jardinier, deviennent dans ses mains
L'ordinaire aliment des volages essaims;
Ainsi tout, par ses soins, et prospère et s'emploie.

Ces trois citations suffisent pour donner une idée de la manière de M. Lalanne. Sa versification est en général ferme et précise, mais cette qualité en exclut trop souvent la mollesse et la grace. La recherche des alliances de mots lui donne quelquefois un air de contrainte qui en affaiblit le charme.

L'auteur a voulu mettre quelques épisodes dans son poëme. Le choix qu'il a fait n'est pas heureux; au moment où le lecteur jouit des plaisirs tranquilles de la ferme, on le transporte presque sans préparation à Saint-Domingue; là, il voit les tourmens que les nègres font souffrir à leurs anciens maîtres. Cette conception blesse absolument l'art des nuances. Le tableau du massacre des Colonies, suivi de quelques vers sur la terreur, est d'ailleurs resserré et plein de sécheresse: l'auteur a senti qu'il ne pouvait lui donner l'étendue convenable; il valait mieux le supprimer. La métamorphose d'Alecthrion n'est pas mieux amenée, et présente les mêmes défauts; en général le poète ne s'éloigne jamais impunément de son sujet.

Les plus grands efforts de M. Lalanne dans le poëme du potager, et dans celui dont nous parlons, paraissent tendre à introduire dans notre langue poétique des termes qui jusqu'à présent lui avaient été étrangers. Ce projet mérite sous plusieurs rapports d'être encouragé; mais si l'on voulait lui donner trop d'extension, on courrait le danger de dénaturer cette langue fixée par nos grands poètes. Toute innovation en ce genre ne doit être essayée qu'avec une extrême réserve. Quoique M. Lalanne n'ait encore donné lieu à aucun reproche à cet égard, nous ne

Digitized by Google

saurions trop lui recommander de ne pas multiplier ses tentatives ; les routes nouvelles ont égaré tant de jeunes gens qui paraissaient doués d'heureuses dispositions ! Il y a tout lieu de croire que l'auteur évitera cet écueil : le talent qu'il a montré dans ses deux premiers essais, est en quelque sorte un engagement qu'il a pris de ne jamais s'écarter des voies tracées par nos grands maîtres.

P.

---

*Génie du Christianisme* ou *Beautés de la Religion Chrétienne ;* par *François-Auguste de Châteaubriand*, Quatrième édition. Neuf vol. in-18. Prix : papier commun avec un frontispice, 12 fr. ; *idem* fin, avec neuf gravures, 15 f. ; *idem* vélin, avec neuf gravures avant la lettre, 24 fr. On ajoutera pour le port franc 3 fr. 50 c. par exemplaire. A Lyon, chez *Ballanche*, père et fils. A Paris, chez *Migneret*, imprimeur-libraire, rue du Sépulcre, fauxbourg Saint-Germain ; *Volland*, libraire, quai des Augustins ; *Capelle* et *Renand*, libraires, rue J. J. Rousseau ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Le titre de cet ouvrage dispense de tout commentaire ; son plus digne éloge est de n'en avoir pas besoin. Le *Génie du Christianisme* s'est fait à lui-même sa renommée ; elle s'est accrue par le mouvement qu'elle a communiqué à tous les esprits, et les grandes impressions que le talent de l'auteur y a laissées. Les richesses nouvelles qu'il a prodiguées à tous les arts et à tous les genres de littérature, l'influence heureuse qu'il a exercée sur le siècle qui commence, lui garantissent cette vie de la postérité plus glorieuse encore que la renommée. Désormais le sort de cet ouvrage est inséparable de la destinée des lettres fran-

Digitized by Google

çaises, et les hommes les moins disposés à goûter le *Génie du Christianisme*, en revendiqueront toujours les immortelles *beautés* comme un des titres les plus chers à la gloire nationale.

Ce jugement qui d'abord n'avait été que celui d'un petit nombre de connaisseurs, a été promptement confirmé par le public, qui tôt ou tard marche à leur suite.

Cette édition, la quatrième en titre, est la septième complète dans l'ordre réel des éditions. Outre la beauté de l'exécution typographique, plusieurs augmentations (1) et corrections, elle offre encore un nouvel avantage dans le format in-18 que les éditeurs propriétaires ont choisi, et sans doute on leur saura gré d'avoir rendu plus commode et portatif un livre que chacun veut relire et porter avec soi. D'ailleurs, cette nouvelle édition est divisée de manière que chaque volume contient, pour ainsi dire, un sujet particulier.

Le premier volume renferme ce qui a rapport aux dogmes et aux mystères du christianisme.

Le deuxième est occupé par les preuves de l'existence de Dieu, tirées des merveilles de la nature.

Le troisième, qui ouvre la poétique, contient l'examen des effets du christianisme dans les caractères du drame et de l'épopée.

Le quatrième est rempli par le livre des Passions et par l'histoire de *René*. Le même volume est aussi consacré à la poésie de la Mythologie et aux beautés de l'Ecriture.

Le cinquième offre tout ce qui concerne les arts, la philosophie, l'éloquence.

Le sixième renferme *Atala*, précédée du livre des *Har-*

(1) On a inséré dans cette nouvelle édition la lettre sur Rome, adressée à M. de Fontanes, etc.

*monies.*

Digitized by Google

*monies* de la religion et de la nature, qui lui sert de préface comme le livre des Passions en sert à René.

Le septième contient les cérémonies du Culte et l'histoire des Ordres religieux.

Le huitième, enfin offre le tableau des Missions et de la Chevalerie. Il est terminé par le tableau général des services que le christianisme a rendus à l'homme et à la société.

« *Atala* et le *Génie du Christianisme*, continuent les » éditeurs propriétaires, ayant donné lieu à une controverse » qui a partagé l'Europe littéraire, il en est résulté une » foule d'écrits périodiques, parmi lesquels se trouvent des » morceaux précieux. Nous en avons formé un neuvième » volume terminé par la propre défense de l'auteur. Ce sont » les pièces du procès, d'après lesquelles chacun pourra se » déterminer. Il n'y a personne qui ne soit charmé de trou- » ver dans notre édition les jugemens de MM. de Fontanes, » Geoffroy, Clément, de Bonald, Dussaulx, Boulogne, » Morellet, Ginguené, etc. »

Cette controverse si remarquable par l'époque qui l'a vu naître, le sujet qui l'a excitée, les noms célèbres qui s'y sont mêlés, appartient à notre histoire littéraire. Nous ne préviendrons point l'impression que produira le rapprochement de ce grand nombre de pièces d'un ton, d'un genre, et d'un talent si différens. Nous osons toutefois affirmer qu'il sera favorable aux principes défendus par M. de Châteaubriand (1).

Le *Génie du Christianisme* s'est élevé comme un signe de contradiction, autour duquel ont combattu, pour ainsi dire, les maximes anciennes et les systèmes modernes, les erreurs et les vérités. Chacun des combattans s'est pré-

(1) On se propose de motiver ce jugement dans un prochain numéro.



Digitized by Google

senté avec les armes qui lui sont propres. L'auteur a reçu des conseils utiles, des critiques sincères, et de justes tributs d'admiration et de reconnaissance. Il a essuyé des injures, de froides et indécentes plaisanteries. Quelquefois la haine s'est trahie elle-même, et a été perfide sans adresse. C'était le sort réservé à l'homme qui, sur les ruines d'une révolution qui a entraîné les arts, les lettres, la morale et la religion, éleverait un monument durable aux lettres, à la religion, à la morale, et à tous les principes conservateurs de la société.

P. M.

## *Réponse à une* AGRESSION *du* PUBLICISTE.

Si l'on veut savoir ce que c'est qu'un *badaud*, il faut lire dans le Feuilleton du *Publiciste*, du 30 nivose, un article signé L. M. (*Luigi Merlotto*, Louis Badaud) on y verra que badaud vient en droite ligne de *badare*, mot italien, signifiant *s'occuper d'une chose*; ce qui prouve que tout le monde est badaud, attendu qu'il n'y a personne qui ne s'occupe d'une chose ou d'une autre. Je consens, pour le bien de la paix, à ne pas chicaner l'opinion de L. M. Il doit connaître sa généalogie. D'ailleurs il prend un ton si haut, qu'en vérité il impose. Ce monsieur jette le gand à tous sans distinction. Non content d'attaquer *l'Encyclopédie* et *le Journal de Paris*, qui, à la vérité, ont osé méconnaître une origine à laquelle il paraît prendre un intérêt de famille, il provoque *les Débats* et *le Mercure*, lesquels semblaient devoir être absolument étrangers à toute cette badauderie.

C'est sur-tout contre *le Mercure* que ce déterminé champion s'escrime d'estoc et de taille. On a dit, dans un des numéros de ce Journal, que Voltaire s'était emparé

Digitized by Google

d'un des plus beaux vers et de la plus belle situation de *Nicomède*.

L. M. soutient, lui, que la situation n'est pas la même, parce que Nicomède est accusé devant son père, et que Philoctète n'a plus ni père ni mère. Il convient que ce sont deux héros auxquels on impute un crime que ni l'un ni l'autre n'a commis. Il avoue, et il serait difficile de le nier, qu'ils se défendent de la même manière. Le mot qu'ils profèrent est le même. Il est sublime dans la situation; mais L. M. ne veut pas que ce soit un larcin; parce que ce mot : « *Vous ne le croyez pas*, est amené » différemment, qu'il part d'un sentiment absolument » contraire, puisque dans *Nicomède* il est, l'expres- » sion du peu de confiance *qu'il* (1) a *pour* son père, » à qui il *dit* positivement que lui, Prusias, *dit* le » contraire de ce qu'il pense; tandis que le mot de Phi- » loctète exprime la confiance qu'il a dans l'estime de » Jocaste. »

L. M. est doué d'une merveilleuse sagacité, s'il peut ainsi démêler dans des paroles identiques et proférées dans des circonstances toutes pareilles, des intentions si diverses. Pourquoi suppose-t-il que l'intention de Nicomède est de reprocher insolemment à son père de dire le contraire de ce qu'il pense? Comment croire que Corneille ait eu là

(1) Ce *qu'il* se rapporte à Nicomède; mais Nicomède est mis plus haut pour exprimer le nom du drame. Voilà donc un pronom *il* qui n'a point de substantif. Confiance *pour* est un autre solécisme. Ainsi, en trois mots, *qu'il* a *pour*, deux fautes grossières; et puis, toujours dans la même phrase, il *dit* que Prusias *dit*. Quel style! Dans le même article vous lirez : Abner accusé par Athalie de l'avoir livré, pour livrée. Avant de régenter d'un air si doctoral, ne serait-il pas convenable d'acquérir quelques notions de grammaire, et de savoir un peu d'orthographe?



Digitized by Google

mal-adresse de prêter à son héros des sentimens si condamnables, si propres à détruire l'intérêt qu'il s'efforce d'inspirer pour lui ?

Nicomède aurait eu d'autant plus de tort d'imputer à son père un langage contraire à sa pensée, que Prusias ne lui a pas expliqué sa pensée, n'a pas dit ni pu dire que son fils fût coupable, puisqu'il n'a pas entendu sa défense. Il lui ordonne seulement de se justifier. Si le mot de Philoctète « exprime la confiance qu'il a dans l'estime de » Jocaste », comme le dit M. M., pourquoi ce même mot prononcé par Nicomède dans la même position, n'exprimerait-il pas aussi la confiance qu'a celui-ci en l'estime de Prusias? Nicomède a mérité cette estime comme Philoctète celle de Jocaste. Prusias la lui a témoignée dans les scènes précédentes.

L'identité de sentimens, de situation, d'expression est telle, que M. Palissot, partisan très-déclaré de Voltaire, et qui le met bien au-dessus de Corneille, de Racine et de tous les poètes de l'univers, n'a pas hésité à confesser le plagiat. *Vous ne le croyez pas* est sublime, dit-il, dans son commentaire sur *Œdipe*; mais il est de Corneille. Et ce qui le rend sublime, ce n'est pas la magnificence de l'expression; elle est fort simple; c'est la situation. Il en est de même de tous les mots de ce genre.

L. M. blâme encore le *Mercure* d'avoir dit que Voltaire a délayé en quatre vers ce cri de l'innocence qui échappe à Nicomède au premier mot qui l'accuse. Il observe que Nicomède a eu précédemment connaissance de l'accusation. Sa belle-mère lui a fait connaître à la vérité qu'elle l'avait déféré au roi; mais l'accusation n'est devenue solennelle, et en quelque sorte légale, que lorsqu'elle a été faite et soutenue en face, dans la scène où l'accusatrice, l'accusé, le roi, qui est le juge, sont en présence.

Digitized by Google

Le censeur insiste, et ajoute : « Nicomède ne fait sa » belle réponse au roi qu'après avoir déjà répondu, en » cinquante vers, à sa belle-mère, du ton le plus poli et » le plus ironique. » Oui, mais jusques-là il n'a fait que railler Arsinoé, que demander la mort des témoins qui l'ont accusé, lui, de les avoir subornés pour déposer contr'elle. Son père n'a encore prononcé qu'un mot : *Ingrat*, que peux-tu dire? Ce qui rappelle un peu trop l'Orgon du *Tartufe*. Mais lorsque Prusias traite sérieusement son fils en accusé, lorsqu'il lui dit :

Songe à te défendre.
Purge-toi d'un forfait si honteux et si bas.

Le fils réplique sur-le-champ :

M'en purger ! Moi, seigneur ! vous ne le croyez pas.

C'est bien là certainement le premier cri de l'innocence accusée. C'est la première fois que Nicomède ait pu et dû parler ainsi à son père, puisque, jusqu'à ce moment, Prusias l'avait traité comme un collègue et non comme un accusé.

Il faut encore discuter une critique de L. M. En citant ces deux vers de Voltaire :

Qui, moi de tels forfaits ! moi des assassinats !
Et que de votre époux..... Vous ne le croyez pas,

on avait observé, dans le *Mercure*, que cet hémistiche *et que de votre époux* était mauvais, insignifiant; on avait avancé que ces suspensions ou interruptions ne valent rien lorsque l'esprit du lecteur ne peut pas remplir le vide par quelque chose d'intéressant; qu'ici tout ce qu'on pouvait suppléer à *et que de votre époux*, c'était j'eusse tranché les jours, ou quelque chose de semblable, ce qui est bien faible et bien inutile après s'être écrié : *Qui, moi de tels forfaits ! moi des assassinats !* Racine, disait le *Mercure*, ne se permet presque jamais ces interruptions. Le censeur



Digitized by Google

affirme qu'on en pourrait trouver une quinzaine dans deux tragédies de cet auteur, c'est-à-dire, trois seulement en deux actes. Je veux bien l'en croire. Serait-ce là un usage fréquent de cette figure? Il va plus loin. Ces suspensions, suivant lui, tombent presque toujours sur des hémistiches inutiles. Je ne pense pas qu'il en trouvât beaucoup de cette sorte dans Racine. Un hémistiche inutile est une faute. Il cite, pour preuve, ces deux vers de Bajazet, où il n'y a pas de suspension, si ce n'est celle qu'il veut bien y mettre:

N'en doute point, j'y cours, et dès ce moment même.
*Ecoutez, Bajazet*, je sens que je vous aime.

Le censeur ajoute des points poursuivans après *même*, et fait ainsi une suspension où Racine n'a mis qu'une transition; ce qui n'est pas la même chose. Le censeur ne paraît pas connaître le *pouvoir d'un mot mis en sa place*. *Bajazet je sens*, est d'une dureté qui eût révolté l'oreille de Racine. Il a écrit : Bajazet, écoutez, je sens que je vous aime.

Le second exemple de L. M. est pris dans *Andromaque*:

Si, sous mes lois, Amour, tu pouvais l'engager,
S'il voulait.... Mais l'ingrat ne veut que m'outrager.

Il est assurément bien mal choisi. Cette suspension produit un effet admirable. On supplée aisément à ce que ne dit pas Hermione. J'omets la troisième citation, car il faut finir.

Je veux néanmoins éclaircir cette maxime du censeur: « Il est presque toujours indispensable que la phrase sus-» pendue soit inutile au sens. » Il est très-plaisant de soutenir qu'il est *indispensable* qu'une phrase quelconque soit *inutile*. Aussi, n'est-ce pas là probablement ce que le censeur voulait dire? On présume qu'il a voulu faire entendre que la phrase suspendue doit être telle, qu'on ne

Digitized by Google

puisse jamais reprocher à l'auteur de ne l'avoir pas achevée ; mais il devait être nécessaire de la commencer, s'il ne l'est pas de la finir, et le complément ne doit pas être une énigme. On peut ajouter, je pense, que ces suspensions sont ordinairement des fautes ou des beautés. On ne doit pas, sans une raison déterminante, s'écarter des formes ordinaires du discours. Cette suspension d'*Agrippine* est fort belle :

J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée
Et ce même Sénèque et ce même Burrhus,
Qui depuis.... Rome alors estimait leurs vertus.

On entend très-bien tout ce qui fait l'objet de la réticence. Voltaire a su apprécier encore le mérite de celle-là. Tout le monde sait où il l'a transplantée. D'après la règle que je viens d'établir, et que je crois juste, l'hémistiche de Voltaire, cité dans le *Mercure*, n'est pas bon. Ces deux vers ne seraient-ils pas mieux ainsi ?

Qui, moi des lâchetés ! moi de tels attentats !
Philoctète assassin... ! Vous ne le croyez pas.

Je regretterais le premier vers de Voltaire :

Qui, moi de tels forfaits ! moi des assassinats !

Mais le second,

Et que de votre époux.... Vous ne le croyez pas,

me paraît bien mauvais. Celui de Corneille n'a pas de réticence insignifiante ; il est net et plein, tandis que la moitié de vers, que Voltaire ne lui a pas empruntée, est inutile, sans harmonie, et un peu obscure.

L. M., à qui le mot propre n'arrive jamais pour rendre sa pensée, lorsque par hasard il en a une, exhorte les bons Parisiens à dormir *tant qu'ils auront à lire* le *Mercure et quelques-uns de ses doctes confrères*. Ce n'est pas



Digitized by Google

le cas de dormir lorsqu'on a quelque chose *à lire* (1). J'espère que L. M. pourra bien achever cet article sans dormir. Je serais très-fâché qu'il ne dormît pas après l'avoir lu. Je suis bien loin de chercher à troubler son sommeil; il y aurait conscience. S'il a voulu être méchant en dépit de nature, c'est une fantaisie passagère; on voit qu'il n'en a ni l'habitude ni l'étoffe, et qu'il a le bonheur de n'être pas né pour ce triste rôle; j'aime à croire que son début va l'en dégoûter.

*Suite des Observations de Métastase sur les Tragédies et Comédies des Grecs.*

LES NUÉES (d'Aristophane).

ON croit que cette comédie causa la mort de Socrate. Elien, Diogène de Laërce, et presque tous les écrivains qui, d'après eux, l'ont citée, assurent qu'Anitus et Melitus prêts à dénoncer Socrate et résolus de provoquer sa condamnation, voulurent indisposer le peuple contre ce philosophe; qu'ils séduisirent à prix d'argent Aristophane, et l'engagèrent à composer cette pièce, dans laquelle Socrate est représenté comme un impie, niant l'existence des dieux d'Athènes, les remplaçant par des génies fantastiques, fruit de son imagination; comme corrupteur de la jeunesse, dont l'éloquence pernicieuse, grace à ses leçons, était parvenue à ériger les vices en vertus; et comme ridicule dans sa manière de raisonner, dont Aristophane présente une maligne imitation.

Pour combattre l'opinion qui attribue à cette pièce la

(1) On devine à peu près son épigrammatique intention; mais pourquoi faut-il qu'on soit toujours obligé de le deviner?

Digitized by Google

mort de Socrate, le père Brumoy prouve évidemment, par les passages mêmes d'Aristophane, que Socrate but la ciguë environ vingt-trois ans après la première représentation des *Nuées*. Cette observation suffit pour convaincre que la pièce n'eut pas sur-le-champ l'effet desiré, mais non qu'elle lui eût été par la suite étrangère. Le peuple d'Athènes a pu, dès le principe, avoir du mépris, concevoir même de l'horreur pour le sage, et ses ennemis, quelque temps après, auront profité de ces dispositions. Le fait est que l'accusation d'Anitus et la condamnation prononcée par les juges mirent au jour contre Socrate les mêmes crimes que ceux qu'Aristophane produisit dans ses *Nuées*. L'action de ce drame, si l'on veut en trouver une, est l'impiété de Socrate dévoilée. Elle tend toute entière à ce but, par des scènes le plus souvent isolées, ingénieuses, comiques et quelquefois morales, mais toujours misérablement déshonorées par la rudesse dominante du poète, non-seulement tolérée à Athènes, mais tellement applaudie que l'on ne retrouve plus alors chez ce peuple la finesse du discernement, la délicatesse du goût que nous lui attribuons, et qu'elle peut faire mettre en doute, l'excellence des graces attiques.

La pièce commence dans l'appartement d'un certain Strepsiade, homme endetté, et qui, par cette raison, ne peut goûter le sommeil. (Unité de lieu.) Il appelle un valet, demande une lumière et revoit ses comptes, se lève, éveille son fils endormi dans la même chambre, et lui dit de l'accompagner chez Socrate, afin d'y apprendre le moyen de frustrer ses créanciers. Le fils refuse et se retire. Le père dit qu'il ira seul chez le philosophe; et, sans quitter la scène, il se trouve dans la rue à la porte de Socrate, frappe, fait sortir un serviteur du sage, occupe la scène avec lui, et de nouveau, sans avoir changé de

Digitized by Google

place, il est transporté dans l'école de Socrate même. D'où il suit que les Grecs n'observaient pas l'unité de lieu, d'invention moderne, mais changeaient la scène au gré du spectateur et selon la marche de l'action. Ces exemples sont fréquens dans Aristophane, et ne sont pas rares dans les tragiques. Aristophane, dans les *Nuées*, comme dans ses autres comédies, parle, ainsi que les chœurs, à l'auditoire.

### Les Sept, *devant Thèbes* (d'Eschile).

Cette pièce peut à peine passer pour un drame. Elle ne consiste qu'en de très-longs chœurs et quelques récits. Elle est d'un style très-lyrique, remplie de métaphores et d'images, sur-tout dans les chœurs.

L'action finit au vers 823, par la nouvelle de la mort de deux frères ennemis; ce qui produit une double action. Les 250 vers et plus qui restent sont larmoyans, et renferment un décret du peuple sur la sépulture des personnages tués, accordée à Etéocle et refusée à Polinice. Antigone veut rendre les honneurs funèbres à ce dernier: le crieur public s'y oppose, et la tragédie finit sans que le spectateur connaisse le résultat de cette défense, ce qui rend l'action imparfaite.

Le drame a 1086 vers.

Il y a entre Etéocle et le chœur une scène longue, inutile et du genre comique, contre les frayeurs ridicules des femmes. N. L.

## ANNONCES.

*Traité* de la structure, des fonctions et des maladies du foie, et recherches sur les propriétés et les parties constituantes de la bile et des calculs biliaires; par G. Saunders, docteur en médecine, associé de la société royale, membre du collége royal des médecins de Londres, etc.;

Digitized by Google

traduit de l'anglais, sur la troisième édition, et augmenté de plusieurs notes par P. Thomas, docteur en médecine, de la faculté de Montpellier. Un vol in-8°. Prix: 3 fr. 75 c., et 4 fr. 75 c. franc de port.

A Paris, chez Gonjon, rue du Bacq, n°. 264.

*Recueil d'antiquités romaines et gauloises*, trouvées dans la Flandre proprement dite, avec désignation des lieux où on les a découvertes; par M. J. Debast, chanoine de la cathédrale de Saint-Bavon, et recteur de l'église Saint-Nicolas, à Gand. Prix: 3 fr. pour Paris, et 4 fr. franc de port.

A Gand, chez A. B. Stéven.

A Paris, chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n°. 703, ancien hôtel Lauraguais.

*L'Arithmétique découverte par un enfant de dix ans.* Un vol. in-8°., avec planches; prix: 5 fr., et 6 fr. par la poste.

A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Claude au Marais; chez Desenne, Palais du Tribunat; Magimel, quai des Augustins; Firmin Didot, rue de Thionville; la veuve Nyon, place de la Monnaie; Obré, rue Mignon; Maillard, rue du Pont-de-Lody.

Cet ouvrage a été annoncé, avec éloge; des savans distingués le recommandent aux parens et aux maîtres; l'auteur l'adresse aux mères; et, pour le bien des enfans, on doit desirer que le livre parvienne à son adresse.

*Bibliothèque géographique et instructive des jeunes gens*, ou recueil de voyages intéressans dans toutes les parties du monde, pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse, trad. de l'allemand et de l'anglais, avec des notes, et ornée de cartes géographiques et de gravures.

DEUXIÈME LIVRAISON DE LA TROISIÈME ANNÉE.

Contenant les voyages en Grèce, en Turquie et en Hongrie. Deux vol. in-18, fig. Le prix de l'abonnement est de 18 fr., et 22 fr. 50 c. franc de port par la poste, pour l'année composée de 12 volumes. On peut acquérir séparément la première année, 12 vol., 18 fr.; la deuxième année, 12 vol., 18 fr.

A Paris, chez Gabriel Dufour, libraire, rue des Mathurins au coin de la rue de Sorbonne.

Edition STÉRÉOTYPE, d'après le nouveau procédé de L. E. Herhan.

*Œuvres complètes de Lafontaine*, contenant ses fables, ses contes, Psyché et Adonis, ses œuvres diverses et son théâtre. Cinq vol. in-18. broch. Prix: 5 fr. 50 c.

Les mêmes, 8 vol. in-12, pap. fin, broch. . . 17 fr. 20 c.
Les mêmes, pap. vél., broch. . . . . 33 fr. 60 c.

Chaque ouvrage se vend séparément, et le prix de chaque vol. in-18 est de 1 fr. 10 c.; in-12, pap. fin, 2 fr. 15 c.; et pap. vél., 4 fr. 20 c.

A Paris, à la Librairie STÉRÉOTYPE, chez H. Nicolle et compagnie, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n°. 9.

Lafontaine étoit presque le seul de nos auteurs classiques, dont les œuvres complètes ne fussent point imprimées du même format. Notre édition est un monument que la STÉRÉOTYPIE devoit élever à sa gloire.

*La Langue française et l'Orthographe*, enseignées par principes et en vingt-quatre leçons; ou *Grammaire française*, à l'aide de laquelle on peut seul, et sans le secours d'aucun maître, apprendre à parler et à écrire correctement cette langue. Ouvrage divisé en vingt-quatre chapitres ou leçons, et qui renferme des règles intéressantes sur les parties du discours, la terminaison des mots, l'emploi des doubles

Digitized by Google

consonnes, et les participes qu'aucun grammairien n'a suffisamment traités jusqu'à ce jour; par M. *Fournier*, membre de plusieurs sociétés savantes, et professeur de langues française, latine, anglaise et allemande; quatrième édition. Prix : 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez l'Auteur, rue des Prouvaires, n°. 562, près Saint-Eustache.

*N. B.* La promptitude avec laquelle trois éditions consécutive des cette Grammaire ont été épuisées, en prouve suffisamment la bonté et l'utilité.

*Almanach du Commerce de Paris, des départemens de l'Empire Français et des principales villes de l'Europe, an* 13. (1805.) *Paris.* Manufacturiers, banquiers, négocians, agens de change, libraires, marchands de tous les états, médecins, notaires, jurisconsultes, etc.; membres des premiers autorités et des grandes administrations résidans à Paris, banque de France, postes, messageries, etc. *Département.* Etendue, population, sièges de tous les tribunaux qui peuvent intéresser le commerce, résidences des conservateurs des hypotèques, grandes routes, rivières navigables, canaux; manufacturiers, banquiers, négocians, libraires, agens de change, principaux marchands, chambres bourses et de commerce, commissaires des relations commerciales des puissances étrangères, principales foires de l'Empire, notaires, avoués, etc.; enfin des renseignemens utiles au commerce sur environ onze cents villes et bourgs de la France. *Principales villes de l'Europe.* Situation, industrie, commerce, principaux banquiers et négocians, etc. Les propriétaires-rédacteurs, ont fait leurs efforts pour réunir en un seul vol. in-8°. de 834 pages, très-grande justification à double colonne, caractère petit texte, tout ce qui peut faciliter les relations commerciales. Les rédacteurs préviennent le public, trompé les années précédentes par des compilations inexactes de cet ouvrage, qu'ils ont signé chaque exemplaire au bas du frontispice, et que malgré les soins qu'ils prennent pour donner à leur ouvrage le degré de perfection dont il est susceptible, ils ne peuvent garantir que les articles relatifs au commerce. Prix : 8 fr., et 10 fr. 60 c. par la poste.

A Paris, chez Duverneuil, rue J.-J. Rousseau, n°. 386; de la Tynn, rue J.-J. Rousseau, n°. 346, propriétaires-rédacteurs; Valade, imprimeur rue Coquillière, ancienne Mairie; Capelle et Renand, lib.-commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, n°. 346.

*Nouvel Almanach des Muses,* pour l'an grégorien 1805 (IV^e^ année). Vol. in-12. Prix : 1 fr. 80 c., et 2 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Brasseur aîné, imprimeur-libraire, rue de la Harpe, n°. 477; Barba, libraire, palais du Tribunat, n°. 51; Capelle et Renand, libraires-commissionnaires, rue J.-J. Rousseau.

*Le père Emmanuel,* ou l'Ascendant de la vertu, histoire morale; par Mad. S. H. D..., auteur des Epreuves de l'amour et de la vertu. Deux forts vol. in-18. Prix : 3 fr., et 3 fr. 75 c. par la poste.

A Paris, chez Hénée, imprimeur, rue S.-André-des-Arcs, n°. 2; ancien logement de feu M. Knapen; Pigoreau, libraire, place S.-Germain l'Auxerrois, n°. 28; Borniche, au cabinet de lecture, rue S.-Jacques, n°. 33, au coin de celle des Mathurins.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez* LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois,* n°. 42.

Digitized by Google

## NOUVELLES DIVERSES.

*Amérique.* Il règne une grande division parmi les principaux chefs noirs à Saint-Domingue. Dessaline, en se faisant proclamer empereur d'Haïty, a adopté le nom de Jaques I^er^. A la tête de ses actes on voit toujours les mots: *Liberté ou la Mort.* Il a rendu un décret qui condamne à être fusillé, tout natif de l'île qui serait trouvé en état d'émigration sur un navire étranger. On assure que la plupart de ses habitans n'aspirent qu'à s'en échapper, tant ils s'y trouvent malheureux.

— *Londres.* On croit que les catholiques irlandais vont présenter à M. Pitt leur pétition pour être émancipés, et on ajoute qu'ils en attendent un plein succès.

— Le capitaine Puget vient d'être nommé commissaire pour les prisonniers de guerre anglais qui se trouvent en France, et il va s'y rendre. On parle de quelques ouvertures faites de la part du gouvernement français pour l'échange des prisonniers. Quelques personnes pensent même qu'il a pu faire quelques propositions relatives à la paix, ou à l'ouverture d'une négociation. — L'expédition secrète qui se prépare depuis quelque temps est prête à mettre à la voile.

*Berlin, 15 janvier.* Sa Majesté le roi de Prusse, immédiatement après avoir reconnu l'Empereur des Français, fit annoncer au comte de Lille qu'il convenait qu'il s'abstînt de toute démarche qui tendrait à réveiller des prétentions à la couronne de France, à laquelle une nouvelle maison venait d'être appelée avec l'approbation de l'Europe; qu'ainsi donc, ayant reconnu le chef de la 4^e^ race des souverains de France, il desirait que le comte de Lille, s'il voulait rester dans ses états, ne se permît directement ni indirectement aucune atteinte aux droits du nouveau Monarque des Français. Le comte de Lille étant, sur ces entrefaites, parti pour Calmar, et la police ayant été instruite que des agens allaient et venaient de France à Varsovie pour y nouer et entretenir des intrigues, le roi de Prusse écrivit au comte de Lille qu'il se croyait obligé de lui notifier de choisir une autre résidence, parce que l'Empereur des Français avait le droit réciproque entre les souverains, d'exiger qu'aucun de ses ennemis ne fût toléré dans un état ami.

Digitized by Google

Le comte de Lille s'adressa alors à l'Empereur de Russie pour lui demander un asile. Il reçut une réponse digne de ce prince, qui lui déclara, qu'étant attaché au souverain des Français par des liens d'estime et d'amitié personnelle, il voyait avec plaisir la nouvelle direction des affaires de France; que s'il existait quelques froideurs entre les deux Etats, elles étaient de Puissance à Puissance, et concernant des affaires étrangères aux arrangemens intérieurs de cet Empire, qu'il regardait comme terminés; qu'il ne se refuserait pas toutefois à accorder un refuge au comte de Lille, et qu'il lui désignait la ville de Kiew, sur les bords du Boristhène, où il doit se rendre au printemps; jusques-là il lui est permis de rester à Mittaw.

*(Journal de Paris.)*

*Madrid.* On travaille avec une grande activité dans les chantiers de tous les grands ports d'Espagne. Les troupes du camp de Saint-Roch sont continuellement exercées aux évolutions militaires, en attendant des opérations plus sérieuses.

Les les lettres d'*Italie* annoncent que tous les gouvernemens de cette contrée paroissent disposés à fermer leurs ports aux Anglais.

— Le commandant du cordon autrichien, formé sur la ligne de l'Adige, a écrit au commandant de la 1re division de l'armée française d'Italie, que tous les commandans des postes ayant les ordres les plus sévères de s'abstenir de ce qui pourrait troubler le bon ordre et la communication entre les deux rives, là où elle sera permise, il est persuadé que, suivant les intentions de S. M. I. et R., la bonne harmonie qui a toujours existé entre les gouvernemens ne sera nullement interrompue.

*Des bords du Mein.* Il vient d'être annoncé officiellement à la cour de Vienne, qu'il sera formé au commencement du printemps prochain, dans le pays de Venise, un grand camp auquel assisteront l'empereur et l'archiduc Charles. D'après les dispositions pacifiques que montrent les premières puissances de l'Europe, il y a lieu de croire que la paix de l'Allemagne ne sera pas troublée de sitôt.

---

## CORPS LÉGISLATIF.

*Séance du 28 Nivose.*

Deux conseillers d'état proposent la vente des biens for-

Digitized by Google

mant la dotation du prytanée de Saint-Cyr. Le prix des ventes sera employé en acquisitions de rentes sur l'état; et ces rentes seront affectées aux dépenses du prytanée.

Un projet de loi relatif au versement des consignations dans la caisse d'amortissement est approuvé. — Dans la séance du 29, on a approuvé le projet qui concerne l'éducation aux frais de l'Etat, d'un enfant de chaque famille qui en aura sept existans. — Dans celle du 1er pluviose, on propose de vendre ce qui, dans la dotation de chaque cohorte de la légion d'honneur, excédera cent mille francs de revenus. Le produit de cet excédent sera exployé en acquisitions de rentes sur l'état au profit de la légion. Il sera procédé dans le cours des années 13 et 14 aux partages et licitations des biens indivis entre la légion des particuliers. — Dans la séance du 2, et dans celle du 3, il n'a été proposé ni adopté aucune loi générale.

## PARIS.

Une lettre particulière de Londres annonce la mort de l'ancien évêque d'Arras, qui était âgé de 72 ans.

— M. Degérando, secrétaire général du ministère de l'intérieur a obtenu le prix décerné par la classe de la langue et de la littérature française de l'Institut au meilleur *Eloge de Dumarsais*. M. Anquetil-Duperron, ancien membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut, et l'un des savans les plus connus de l'Europe, vient de mourir à l'âge de 73 ans.

— Le nommé Guillemot, arrêté le 25 frimaire dernier sur la côte du Morbihan, a été traduit le 14 nivose à une commission militaire formée à Vannes. Le jugement qui le condamne à la peine de mort a été exécuté le 15. Il était revenu d'Angleterre au mois de mai de l'année dernière, lors de l'arrestation de Georges: il en a fait l'aveu dans son interrogatoire. Il est convenu également que ne trouvant plus de sûreté pour lui et pour ses compagnons dans un pays dont les habitans ont, depuis long-temps, repris les dispositions les plus paisibles, il avait traité, moyennant une somme de 600 fr., avec un patron de barque, pour le transporter lui et les siens jusqu'à la station anglaise. Ces interrogatoires constatent qu'il est toujours resté sous les armes; qu'il a exécuté aveuglément tous les ordres de Georges, et qu'il recevait un traitement annuel du gou-

Digitized by Google

vernement anglais. Avant de mourir, il a imploré la bonté de S. M. l'Empereur pour son second fils arrêté avec lui, mais qui n'a point participé à ses crimes. Son supplice, qui a eu lieu un jour de grand marché, avait pour témoins un nombre considérable de paysans, que rien ne peut plus ébranler aujourd'hui dans leur attachement pour le gouvernement qui leur a rendu tous les biens de la paix et toutes les consolations de la religion. *(Moniteur)*

— Les colons de Saint-Domingue résidans à Paris, et admis aux secours accordés par S. M. l'Empereur, dont les noms de famille ont pour *initiales* les lettres A, jusqu'à l'M inclusivement, peuvent se présenter aujourd'hui dans la matinée, chez M. le conseiller d'état Miot, rue de Grenelle, faubourg Saint-Germain, n° 389. Ils y recevront les mandats en vertu desquels ils toucheront à la caisse du ministère les secours qui leur ont été accordés pour le mois de nivose. Les mandats concernant les autres lettres de l'alhpabet, seront également délivrés le mercredi 16 du même mois, à la même adresse.

— Tous les archevêque de France, qui ne sont pas cardinaux, viennent de recevoir des lettres de promotion au grade d'officiers de la légion d'honneur.

— Un jeune homme de Gentilly, âgé de 17 ans, fut attaqué, il y a un mois, d'une maladie, *dont il mourut*; du moins c'est ce qui résulte du certificat de l'officier de santé qui fut chargé de constater le décès. La mère ne trouvant à son fils aucun des symptômes qui caractérisent la mort, ne voulut pas le laisser inhumer, et l'instinct maternel a mieux servi l'humanité que les décisions de la médecine; car, au bout de trois jours, son fils est revenu à la vie, et se porte aujourd'hui on ne peut pas mieux.

—Le directeur des travaux de Cherbourg a écrit au ministre de la marine que la tempête qui a duré du 16 frimaire au 2 pluviose n'a causé qu'un dommage très-peu considérable aux travaux de ce port. Les journalistes qui ont dit le contraire, ajoute-t-il, ont été mal informés. Cette tempête est un événement très-ordinaire qui ne saurait influer sur la stablité de cet établissement.

— La cour de Vienne a donné ordre d'armer à Venise 22 corvettes de 12 à 18 pièces de canon.

— M. le général Junot va, dit-on, remplacer le général Lasne dans l'ambassade de Portugal, et M. de la Rochefoucault, précédemment embassadeur en Saxe, à celle de Vienne, où il doit être déjà rendu.

Digitized by Google

(N°. CLXXXVII.) 13 PLUVIOSE
( Samedi 2 Février 1805. )

# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

#### L'HIVER.

A table ! à table !
Quand l'aquilon
Impitoyable
Gèle vallon,
Bois et montagne,
Mets de Cocagne,
Bon vin, bon feu,
Gente compagne,
Tapis de jeu,
Un tour de chasse,
Echauffent l'air,
Qu'en vain l'hiver
Met à la glace.
Si les zéphirs
Quittent nos villes,
Dans nos asiles
D'autres plaisirs,
Constans, mobiles,



Digitized by Google

Bruyans, tranquilles,
A la saison
Donnent des charmes,
Otent les armes
A la raison.
Vive l'ivresse
Du carnaval,
Et l'alégresse
D'un joli bal!
Vive Thalie,
Et la folie
De nos acteurs!
Vive la veine
Des tendres pleurs
De Melpomène.
Quand nos auteurs
Ornent la scène,
De nos Cypris
Chants ou récits
Touchent mon ame,
Et je jouis.
Quand Lachésis
Brise la trame
D'un mauvais drame,
Ma foi! je ris.
La pièce tombe;
Mais à la tombe,
L'auteur reprend
Notre hécatombe
Et nous la rend
Comme une bombe.
Dans nos salons,
Dans les cabanes,
Aux joyeux sons
Des violons,
Dansent sultanes

Digitized by Google

Et paysannes.
Malgré les froids,
Voyez ma Laure,
Comme un hautbois
Emeut, colore
Son frais minois.
En vain la neige
Couvre nos champs,
Un Dieu protège
Buveurs, amans.
Jamais Cythère
N'eut un glaçon,
Et la boisson
Brûle mon verre.
Saison de chants
Et de mollesse,
Tes doux instans
En tous nos sens
Portent l'ivresse.
Saison des arts,
De la science,
Repos de Mars,
Vive existence
De l'opulence.
Saison d'amours
Et d'hymenées,
Souvent ton cours
Ouvre les jours
Des destinées.
Cercle d'hiver
Blesse un cœur fier:
Vîte on marie
Nymphe attendrie,
Si douce main
Presse la sienne,
Qu'se promène



Digitized by Google

Près de son sein.
Prends garde, Lise;
L'amant est vif,
Son œil furtif....
Te voilà prise.
Déjà parens
Entr'eux devisent.
Les deux amans
Gagnent du temps,
Et sympathisent.
Enfin Crésus
Compte, en présence,
De bons écus.
De l'alliance,
Divine danse,
Céleste jus,
Scellent la chance,
Et la gaîté
Libre, friponne,
Bientôt couronne
La volupté.
En vain Borée
Veut engourdir
Notre contrée.
Il va mourir;
Et le plaisir
Et Cythère
Vont applaudir
A sa durée.

N. Louet.

## IMITATION

DE L'ODE D'HORACE : *Diffugere nives*, etc., etc.

La neige a disparu du sein de nos hameaux :
On voit les champs reprendre leur verdure,

Digitized by Google

Les arbres se parer de feuillages nouveaux;
On voit revivre la nature.
Les fleuves, à l'aspect du gracieux printemps,
Sont rentrés dans leurs rives,
Et leurs ondes captives
N'osent franchir des bords méconnus trop long-temps.
Déjà les Graces, demi-nues,
D'un pied léger foulent le vert gazon,
Et par des danses ingénues,
Célèbrent le retour de la belle saison.
Ne crois pas que la Mort, au teint pâle et livide,
Respecte tes vieux ans:
Tu vois, dans leur course rapide,
Les heures s'envoler sur les ailes du temps.
Philidor, le temps fuit d'une vîtesse extrême:
Aux noirs frimas succèdent les zéphirs;
L'été qui va périr lui-même,
Nous ravit les beaux jours, les jeux et les plaisirs.
De raisins et de fruits la tête couronnée,
Bientôt l'automne paraît.
Mais quelle est la rigueur de notre destinée!
Chaque saison périt, chaque saison renaît!
Pour nous, dès qu'une fois un arrêt formidable
Nous fait descendre aux sombres bords,
C'est un arrêt irrévocable,
Nous ne revenons plus de l'empire des morts.
Hélas! quand la faux meurtrière
Nous a porté ses redoutables coups,
Dieux cruels! j'en frémis, que reste-t-il de nous?
Une ombre.... et quelques grains d'inutile poussière.

*Par* Boucher de Sbugy.

---

## ENIGME.

Lecteur, j'ai naturellement
Peu de beauté, peu d'agrément;



Digitized by Google

Mais lorsque la main d'une belle
Cache artistement ma pâleur,
Et me donne une autre couleur,
Souvent je pare sa ruelle.
D'abord du genre masculin,
Je finis par le féminin.

## LOGOGRIPHE.

A MADAME ...

Je suis mauvais, ou je suis bon,
Aimable Orphise, c'est selon.
Je cause des desirs à plus d'une fillette.
De m'avoir accepté parfois elle regrette.
De ce regret, de ce chagrin,
Mon sein cruel et bienfaisant renferme
Et l'auteur et le médecin.
Du trouble ce dernier porte avec lui le germe,
Et s'il n'est circonspect, l'autre en est plus brutal.
Je vous présente encor ce dont vous n'avez guère,
Et sur quoi le beau sexe est rarement sincère.
Ce que j'arrange ici tant bien que mal;
Enfin, et pour notre martyre,
Ce que votre beauté sait si bien nous prescrire.

## CHARADE.

Si je suis mon dernier, venant de mon premier,
J'éprouve un vrai plaisir en mangeant mon entier.

*Par un Abonné.*

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Ombre.*
Celui du Logogriphe est *Brochet,* où l'on trouve *rochet, broche, roche.*
Celui de la Charade est *Sou-coupe.*

Digitized by Google

*Le Paradis perdu* de Milton, traduit en vers français par J. Delille, avec les remarques d'Addisson. In-18, sans texte, 3 vol. Papier fin grand-raisin, avec 3 fig., 10 fr. — Vélin superfin, broc. en cart., 3 fig., 24 fr. — Le même, sat. et cart., fig. avant la lettre, 30 fr. Papier carré fin, sans fig., 6 fr. In-8°., avec le texte, 3 vol. Papier fin grand-raisin, 3 fig., 18 fr. — Vélin superfin, broc. en cart., 3 fig., 42 fr. — Le même, sat. et cart., fig. avant la lettre, 48 fr. In-4°. avec le texte, 3 vol. Papier blanc sans fig., 48 fr. — Vélin superfin, broc. en cart., 3 fig., 200 fr. — Le même, sat. et cart., fig. avant la lettre, 250 fr. Pour recevoir franco, par la poste, on doit ajouter 50 cent. par vol. in-18; 1 fr. par vol. in-12; 1 fr. 50 cent. par vol. in-8°, et 3 fr. par vol. in-4°. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n°. 6; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

*(Deuxième extrait.)*

La traduction du *Paradis perdu* est supérieure à celle de *l'Enéide*. C'est un point que tous les connaisseurs accorderont sans peine; mais, s'il faut le dire comme je le pense, la raison de cette supériorité touche au défaut principal de la versification et de la manière de M. Delille. C'est le manque de simplicité, c'est ce luxe d'une imagination brillante, c'est ce goût particulier pour la pompe et l'harmonie des mots, qui en ont fait, si l'on veut, le premier poète de notre siècle et le chef d'une nouvelle école; mais qui par la même



Digitized by Google

raison, l'ont éloigné du naturel, de la justesse, de la pureté de goût, qui caractérisent les véritables modèles. Quelqu'apparence de rigueur qu'il y ait dans ce jugement, il m'est impossible de ne pas m'y arrêter, et j'en dirai les raisons en homme qui ne cherche que le vrai. Mon principe n'est pas de juger de l'ouvrage par l'auteur, ni de l'auteur par l'ouvrage. Mon estime pour l'un ne réglera pas mon opinion sur l'autre; et pour mieux m'affranchir de son influence, aussi bien que pour acquitter le juste tribut de reconnaissance et d'admiration qui lui est dû, je répéterai ici avec joie le vœu que j'ai déjà formé de voir ce poète célèbre obtenir, selon l'usage des siècles passés, un honneur public et national, pour prix d'un talent constamment employé à des choses grandes et utiles.

Après ce témoignage que je rends du fond du cœur, je combattrai avec moins de répugnance le sentiment de ceux qui, sans examen suffisant, placent M. Delille, tantôt au-dessus de Milton, tantôt à côté de Virgile et de Racine, et qui oublient qu'en littérature, comme en morale, il est une justice distributive dont il n'est pas permis de violer les règles.

La manière de M. Delille est très-propre à faire illusion aux jeunes gens qui ne sont pas capables de discerner en quoi elle diffère de la manière des grands maîtres. Cependant elle en diffère essentiellement par le défaut que je viens d'expliquer, qui n'est proprement qu'un goût trop recherché pour l'esprit et les ornemens. C'est ce défaut, comme je l'ai fait voir d'une manière assez générale, qui l'a le plus égaré dans la traduction de *l'Enéide*, en ce qu'il l'a porté à orner la simplicité judicieuse de Virgile. Au lieu de chercher, dans la perfection du goût et du travail

Digitized by Google

ce beau caractère d'une pureté continue, cette vérité de ton, de sentiment et d'harmonie qui fait toute la parure du poëme latin, il a voulu se soutenir par quelque chose de plus apparent aux yeux des lecteurs ordinaires, et tirer de lui-même des pensées et des expressions d'un plus grand éclat. Cette recherche et cette ambition de style est précisément ce qui caractérise l'âge de la décadence; et si vous exceptez quelques hommes qui, par leurs principes et par leur goût, sont comme les restes de l'ancien temps, tous les autres se tournent dans le petit cercle d'une élégance affectée et d'un esprit plein de prétention. Attentifs à orner tout ce qu'ils disent, ils ne savent pas, il faut leur apprendre, qu'il y a une simplicité qui est au-dessus de tous les ornemens. Ils s'attachent curieusement à toutes les formes de la versification et du style, et ce qu'il y a de grand, ce qu'il y a de vrai dans l'éloquence et la poésie leur échappe. Ainsi, cette recherche et cette complaisance pour son propre esprit est un sûr moyen d'être petit dans ce qu'on dit, comme dans ce qu'on fait. Ce principe est d'une grande application, et aussi propre au style qui est l'expression de l'ame, qu'à la vertu qui en est l'action.

Le *Paradis perdu* se prêtait plus que *l'Enéide* au goût et au genre de talent de M. Delille. L'imagination magnifique et quelquefois excessive qui éclate dans tout ce poëme, dispensait le traducteur d'orner un fonds déjà si brillant par lui-même. On pourrait plutôt l'accuser d'en avoir diminué l'éclat; mais la faiblesse, dans notre langue, est un moindre défaut que l'affectation et l'enflure. Une autre raison a dû le soutenir, dans bien des endroits, à la hauteur de l'original. C'est que Milton, en puisant dans cette riche poésie des livres saints, y a pris une foule d'idées et de sen-

Digitized by Google

timens qui appartiennent à toutes les nations de l'Europe, et dont l'expression est depuis long-temps familière à nos grands poètes. C'est dans la traduction de ces morceaux inspirés que M. Delille a donné des preuves d'un talent supérieur, et même d'une manière plus pure et plus achevée que la sienne. Ce qui m'étonne, c'est que ceux qui l'admirent le plus n'ont pas cherché ces preuves ou n'ont pas daigné s'y arrêter. Il est vrai qu'on les trouve dans ce troisième livre si peu lu et si dédaigné, parce que Milton y traite les grands sujets du christianisme. Une sublimité inconnue se fait sentir dans ces endroits à quiconque a le goût de la vérité. L'homme même de l'esprit le plus faux et du dégoût le plus superbe, sent, malgré lui, que ce n'est pas l'esprit de l'homme qui a pu inventer ces pensées, par lesquelles Dieu explique les desseins de sa Providence, au milieu des chœurs célestes.

L'homme n'est point proscrit et perdu sans ressource.
. . . . . .

(Ce que M. Delille dit ici sur *ces vases d'élection*, dont il est parlé dans l'Ecriture, et qui sont l'objet d'une grace spéciale, n'est pas exprimé avec assez d'exactitude pour devoir être rapporté; mais le reste est parfait.)

Les autres du remords écouteront les cris;
J'ouvrirai leurs cœurs, j'instruirai leurs esprits;
Je les arrêterai sur le bord de l'abyme;
La grace au repentir invitera le crime,
Conduira la prière et les saintes douleurs,
Et des yeux les plus durs fera couler des pleurs.
Qu'ils viennent, j'ouvrirai, sensible à leurs alarmes,
Mon oreille à leurs cris, et mes yeux à leurs larmes;
Ils trouveront en eux l'empreinte de mes lois,
Et dans leur conscience ils entendront ma voix.
Si leur cœur est soumis, de ces abymes sombres,
Ma lumière divine éclairera les ombres:
Qu'ils veillent sans relâche, ils atteindront au port;
Mais si leurs passions sont sourdes au remord,

Digitized by Google

Si le crime obstiné lasse ma patience,
Dans leurs cœurs endurcis descendra ma vengeance,
Fermera leur oreille, aveuglera leurs yeux,
La grace reprendra ses trésors précieux;
Et plongé dans la nuit, errant de crime en crime,
Le vice impénitent tombera dans l'abyme.
C'est pour les cœurs sans foi que je suis sans pitié, etc.

Voilà de ces discours que des littérateurs sans goût trouvent insipides dans le *Paradis perdu*; mais on retournera long-temps les anciens, avant de trouver quelque chose qui approche de cet ordre de beautés. Les pensées d'Homère et de Virgile sont bien petites auprès de celles-là. Le style, d'ailleurs, en est aussi juste, aussi vrai, aussi puissant que les idées. Il n'y a pas une épithète inutile, pas une expression forcée, pas une image recherchée. Ceux qui prendront la peine de comparer les vers français à ceux de l'original, verront que M. Delille y a mis plus d'élégance, et Milton plus de sévérité. L'une et l'autre sont admirables. Quand le fonds et les principaux traits sont conservés avec cette vigueur, il serait injuste de disputer sur quelques expressions qui ne se rapportent pas.

Je ferai cette observation à M. Mosneron qui, en traduisant le *Paradis perdu* en prose, paraît avoir tout sacrifié à une exactitude rigoureuse. Sa fidélité est digne d'éloges, sa traduction est un guide sûr pour ceux qui veulent entendre l'anglais et suivre Milton pas à pas. Mais qu'il compare sa version, dans le morceau que je viens de citer, à celle de M. Delille, ou, s'il l'aime mieux, à celle de M. Dupré de Saint-Maur, et il comprendra comment une heureuse hardiesse l'emporte souvent sur l'exactitude la plus précise. M. Dupré de Saint-Maur n'est pas fidèle; mais il est noble, rapide, et plein de chaleur. Dans ce dernier morceau, c'est de lui que M. Delille paraît avoir emprunté ce tour qui n'est pas de Milton : *Qu'ils viennent, j'ouvri-*

Digitized by Google

*rai*, etc. Ce sont ces traits qui jettent de la passion dans le discours ; c'est un secret d'éloquence qui est dans le cœur des hommes sensibles. En traduisant mot à mot, M. Mosneron n'a rien trouvé de semblable ; ce n'est pas un reproche que je lui fais, puisqu'il a voulu être exact et que je reconnais qu'il l'a été. Seulement je n'avoue pas que ce soit le mérite le plus éminent d'une traduction.

Dans le morceau du premier chant, auquel il me renvoie, *Him the Almighty power, etc. Le téméraire ! La toute-puissance le précipita du haut de la voûte éthérée ; la tête renversée et pendante, il tomba tout couvert de flammes, hideusement déchiré par la foudre, dans l'immense profondeur de l'abyme.* Je le prierai de remarquer qu'il ne convient, ni au génie de notre langue, ni à celui de la poésie, d'employer l'attribut pour l'être, lorsqu'on veut représenter une action. Certainement l'idée métaphysique de *la toute-puissance* ne remuera pas l'imagination aussi fortement que le bras du Tout-Puissant étendu du plus haut des cieux pour nous frapper ou nous secourir. Si l'expression de Milton est défectueuse, ce n'est pas une excuse pour son traducteur. Le reste marque un homme qui sent la force de la poésie originale ; mais c'est, à mon avis, une grande faute contre le goût d'avoir partagé en deux temps, par la construction de la phrase, une action qui, dans Milton, est simple et rapide comme la foudre : *Hurled headlong flaming.* Le poète ne peint pas à plusieurs reprises la chute de Satan. Il est précipité, il tombe ; il est tombé, tout se fait en un clin-d'œil. Le coup et son effet le plus étendu se voient en même temps. Véritable beauté du style humain, qui, par de vives conceptions, nous donne les plus hautes idées que nous puissions avoir des perfections de notre Dieu ! L'Ecriture, qui peint d'un trait, est le mo-

Digitized by Google

dèle de cette manière : *Dixit, et facta sunt. Mare vidit, et fugit. Il dit et tout fut fait. La mer le vit et s'enfuit.* Dieu dit lui-même qu'il paraîtra comme l'éclair qui se montre en même-temps à l'orient et à l'occident. Il prend l'homme par où il l'a formé, il sait que les sens et l'imagination sont une partie de son être ; il ne dédaigne pas de régner sur l'imagination ; il a rempli les prophètes de poésie, et il a voulu que sa grandeur intellectuelle nous fût représentée sous des images. Ce qu'il a fait pour les sens est encore plus admirable et passe toute mesure ; mais ces vues sont au-dessus de mon sujet, et j'y reviens.

M. Mosneron veut-il que nous prenions pour exemple le passage sur lequel il me fit l'honneur de m'écrire, il y a quelques mois, et que je ne pus discuter alors, parce que sa traduction ne m'était pas connue ? C'est un morceau du second livre, dans le furieux discours de Moloch, qui n'est qu'une déclamation, mais d'une éloquence infernale.

. . . . . No, let us rather choose,
Arm'd with hell flames and fury, all at once
O'er Heav'n's high tow'rs to force resistless way,
Turning our tortures into horrid arms
Against the torturer ; when to meet the noise
Of his almighty engine he shall hear
Infernal thunder, and for lightning see
Black fire and horror shot with equal rage
Among his angels, and his throne itself
Mix'd with tartarean sulphur, and strange fire,
His own invented torments.

Voyons, d'abord, comment M. Delille a rendu l'énergie singulière de ce style :

Armons-nous de ces fers forgés pour nos souffrances ;
Instrumens des douleurs, qu'ils le soient des vengeances :
Ces torrens sulfureux qu'alluma son courroux,
Contre leur propre auteur qu'ils marchent devant nous ;
Renvoyons-lui les traits qu'il lança sur nos têtes,
Aux tempêtes du Ciel opposons nos tempêtes :
Qu'il tonne ; les éclairs répondront aux éclairs,
Nos foudres heurteront ses foudres dans les airs,

Digitized by Google

Ebranleront son trône, et, dans sa cour suprême,
Parmi ses chérubins l'iront chercher lui-même....

Tout homme qui a quelque connaissance de la langue anglaise sera étonné de cette traduction, et ceux qui connaissent la poésie le seront encore davantage. Il n'y a pas un mot digne de Milton; il n'y en a pas un qui montre que l'auteur soit entré un moment dans la situation, ni même qu'il entende l'original. D'abord il a supprimé, et par quelle raison? les trois premiers vers, qui sont absolument nécessaires pour monter l'ame à ce degré d'énergie, et lui faire supporter cette explosion de la rage et du désespoir. Mais peut-on imaginer que, dans un moment si terrible, on arrange des antithèses? que cet être aux abois, qui ne trouve plus de ressource ni de défense que dans ses propres tortures, puisse tirer de là une réflexion aussi compassée que celle-ci :

Instrumens des douleurs, qu'ils le soient des vengeances?

Est-ce là ce que dit Milton? a-t-il pensé seulement à faire *marcher des torrens sulfureux contre leur propre auteur?* parle-t-il de *renvoyer des traits?* sont-ce des *éclairs* qu'il s'amuse à faire *répondre* à des *éclairs*, lorsqu'il parle de rejeter les flammes qui les dévorent parmi les anges, et d'en couvrir le trône même de Dieu, *Black fire and horror shot with equal rage among his angels, and his trone itself*, etc.? et pensez-vous qu'il aurait terminé une attaque si hardie et si violente, par *aller chercher Dieu dans sa cour suprême?* Oh! que Milton connaissait mieux le progrès des idées, et le grand art de donner au discours une force toujours croissante! Ecoutez la traduction de M. Dupré de Saint-Maur, et voyez à quelle distance elle laisse les vers de M. Delille.

« Non, servons-nous des flammes et des furies

Digitized by Google

» de l'Enfer, pour forcer tous ensemble un pas-
» sage vers les montagnes éternelles. Faisons de
» nos propres tortures des armes contre notre ty-
» ran ; qu'il entende le tonnerre infernal affronter
» la foudre dans ses mains. Opposons à ses éclairs
» le feu livide qui nous dévore ; montrons une
» rage égale, jetons l'horreur parmi ses anges, et
» qu'il tremble en voyant son trône même couvert
» de ce soufre et de ces flammes qu'il a préparés
» contre nous. »

M. Mosneron trouve ce style *lâche*, et cette version *infidelle*. Mais assurément il n'y a pas bien pensé. Il croit que *les montagnes éternelles* ne valent pas *ces hautes tours* dont Milton a hérissé le ciel. Il me semble que M. Dupré de Saint-Maur a très-bien fait de substituer une expression consacrée à une image de fantaisie, et qui même n'est pas très-noble, puisqu'elle représente la demeure du Très-Haut comme une place exposée à l'ennemi. Tout n'est pas admirable dans les plus grands hommes. Ce n'est pas assez qu'une expression soit dans Homère, dans Virgile, dans Milton, il faut qu'elle ait une beauté réelle, il faut qu'elle offre un sens juste, ou une image qui plaise à l'esprit. Le terme *d'affronter* n'est point impropre et augmente l'énergie. *Le feu livide* vaut mieux que les *sombres flammes* ou *le feu noir* de Milton, *black fire*. Enfin, je ne vois pas ce qu'on peut reprendre dans ce passage, soit pour l'exactitude, soit pour la force du style. Mais il est juste d'écouter la traduction que M. Mosneron y oppose.

« Non, non ; armons-nous plutôt de tous les
» feux, de toute la rage des Enfers, et précipi-
» tons-nous tous ensemble sur ces forteresses me-
» naçantes dont le ciel est hérissé : faisons de nos
» propres tortures des armes terribles contre notre
» bourreau. Qu'il entende le tonnerre infernal ré-

Digitized by Google

» pondre *au rugissement de son puissant tonnerre*;
» qu'il voie nos sombres flammes combattre *avec*
» *une égale fureur* ses *brûlans* éclairs; ses anges
» frappés d'épouvante et d'horreur, et son trône
» enseveli sous le soufre du Tartare, devenir la
» proie de *l'étrange* brasier qu'il alluma contre
» nous. »

Quoique cette version soit supérieure à celle de M. Delille, il ne faut que se connaître médiocrement en style et en poésie, pour voir qu'elle n'a ni la force ni le mouvement de celle de M. Dupré de Saint-Maur. Je ne parle ni des épithètes oiseuses, ni de l'uniformité qui se fait sentir dans la mesure des phrases. Mais il faut remarquer que dans Milton, aussi bien que chez le premier traducteur, le dernier coup est toujours le plus frappant, le plus plein de vérité; au lieu que M. Mosneron fait porter toute l'emphase de sa diction sur les endroits qu'il fallait affaiblir. *Ses brûlans éclairs, le rugissement de son puissant tonnerre*, etc. Est-il naturel que Moloch vante les armes du vainqueur, lorsqu'il veut déterminer ses compagnons à recommencer la guerre ?

On n'entrerait pas dans ces détails d'une critique minutieuse, si l'on se croyait en droit de décider par voie d'autorité. Lorsqu'on est obligé de rendre raison, à chaque mot, de son goût et de son jugement, on est jeté dans des longueurs que le lecteur doit avoir l'équité de pardonner.

Au reste, ce n'est pas sur quelques morceaux choisis qu'on peut juger, soit en bien soit en mal, d'un ouvrage de quelqu'étendue. Ce choix, dans l'état où sont les esprits, sera toujours suspect de malignité ou de faveur. J'ai cru pouvoir donner une idée plus juste et plus impartiale du travail de M. Delille, en le suivant assez exactement dans l'examen du premier livre, n'ayant pas de raison de

Digitized by Google

de penser que cette partie ait été plus soignée que les autres. Par-là, j'ai découvert, je crois, la trompe, le véritable défaut, le défaut général de son ouvrage, qui est le manque de travail.

C'est-là, ayons le courage de le dire, le véritable cachet de notre siècle : c'est le vice de nos études, c'est la tache de tous nos livres, même de ceux qui se disent classiques. Tout s'y ressent d'un travail précipité, fruit de la spéculation et de l'intérêt. Ils recueillent ce qui était recueilli ; ils compilent ce qui était compilé ; ils écrivent ce qui était écrit. O les habiles gens ! le commerce ! le commerce ! voilà la grande vue de la littérature ! On se presse, on se hâte de produire, on veut monter en réputation, en fortune ; on veut vivre, et on ne conçoit guère la peine et la simplicité de ces pauvres gens du vieux siècle qui ne savaient que travailler et être immortels. Je me trompe, nos écrivains travaillent encore. Ils daignent prendre la peine de louer eux-mêmes leurs ouvrages, et avec quel soin, avec quelle élégance ! Ces hommes si avides de richesses le sont encore plus de la louange. Tous veulent de la gloire, tous veulent avoir du génie, mais à une condition pourtant, c'est qu'ils ne se gêneront point. Où sont maintenant ces écrivains laborieux, qui, *avant le jour, demandaient un livre et de la lumière* : *ante diem posces librum cum lumine*, et dont le génie se comparait à ces lampes solitaires qui brûlent au milieu des nuits ? Ils osent parler de leurs veilles, ces hommes qui se lèvent à midi pour composer une phrase que le jour ne verra pas finir ! Mais cette phrase fera bruit, elle remplira le monde de leur réputation ; on ne parlera plus que de leurs talens, et même de leurs travaux. O les grands hommes ! ils ne font rien, mais ils promettent de grandes choses.



Digitized by Google

Qu'on me pardonne de m'élever avec cette liberté contre un abus si intolérable de l'amour-propre. Non, je ne passerai pas à M. Delille lui-même cet amas d'incorrections et de négligences vulgaires dont chacun s'imagine que son génie doit l'absoudre. Il n'y a pas un auteur, s'il faut l'écouter, qui n'ait le même titre à l'indulgence. Le génie est tout, disent-ils, et le travail n'est rien. Voilà un beau secret pour se passer d'étude ; ne pourraient-ils pas aussi se passer de génie ? Eh ! sans doute, le monde n'est-il pas plein de ces grands talens dont on cherche les œuvres ? Quelques pages brillantes de vers ou de prose sont échappées à ces génies paresseux : c'en est assez ; ce sont les plus grands orateurs, les plus grands poètes de l'univers. Leurs amis les nourrissent de ces flatteries, dans l'espérance d'en obtenir de semblables, et le miel de ces fausses louanges coule de bouche en bouche.

Ce sont là les fruits de cette école où l'on apprenait à comparer des poëmes d'un jour aux ouvrages des siècles, des tragédies écrites au courant de la plume à celles qui coûtaient des années de travaux au grand Racine; véritable école d'indolence et de vanité, où par un effet contraire, quoiqu'il ait sa source dans le même principe, les uns composent un poëme en six mois, et les autres liment une phrase en six semaines. CH. D.

---

*Virgile à J. Delille;* par *N. Quenneville*, membre de plusieurs sociétés littéraires, et professeur de grec. Un vol. in-8°. Prix : 3 fr. 75 cent., et 4 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Lamy*, libraire, quai des Augustins; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°, 42.

APRÈS les critiques intéressantes et approfondies

Digitized by Google

qu'on nous a données sur la traduction de *l'Enéide*, celle de M. Quenneville m'a paru, je le dis nettement, aussi ennuyeuse que superflue. J'étais, en la lisant, comme un homme rassasié, qu'on forcerait de dîner une seconde fois. Ah ! qu'on dîne mal chez un professeur de grec ! Pour réveiller notre appétit, le nouveau critique s'est efforcé de varier les sauces; mais hélas ! c'est toujours le même mets. Il a beau mettre ses remarques dans la bouche d'Horace, de Sophocle, de Pindare, etc., c'est toujours du Quenneville. Ce qu'on cherche dans une critique, c'est un fonds de pénétration et de bon sens; la nouveauté de la forme y ajoute bien peu de mérite. Je suis désolé que M. Quenneville ait dépensé tant de génie pour donner à la sienne un habillement dramatique, et je lui demande bien pardon si je viens à découvrir que son habit neuf n'est qu'un habit retourné. J'avais pris, d'abord, sa critique pour un poëme en prose. Il débute par une grande description des Champs-Elysées en style pindarique. Je suis sûr qu'il se sera trouvé magnifique sous cette pièce d'Oripeau. Ses amis en auront ri; c'est un tour de carnaval qu'ils lui ont joué. Je ne saurais, en conscience, me prêter à cette trahison. Je dois avertir ce savant professeur que ce qu'il prend pour une riche broderie est une de ces guenilles de la rue Saint-Jacques, une de ces amplifications de collége, qui traînent depuis vingt ans dans les classes de rhétorique.

Voulez-vous avoir une idée de ce superbe début ? Je ne vous citerai point les combats d'Achille et d'Hector, dont vous êtes rebattu ; je vous ferai grace *d'Orphée et d'Amphion, avec sa lyre à sept cordes*, qui devait être un bien mauvais instrument. Je ne vous dirai rien *des murailles de Thèbes, qui se construisaient d'elles-mêmes*, quoiqu'il n'y ait rien de si commode. Je vous



Digitized by Google

tiendrai même quitte *de la rage de Polinice et de la fureur de l'impie Capanée*. Je ne veux pas, pour l'amour de M. Quenneville, faire retourner nos lecteurs en sixième. Graces au ciel, nous avons achevé nos études, et nous en savons assez sur les Grecs et les Romains. Mais admirons, s'il vous plaît, cette belle peinture de la musique française. « Plus loin, c'est le divin Rameau qui, » par ses sublimes concerts, tantôt remplit notre oreille » des longs bourdonnemens d'un tonnerre éloigné, et » tantôt les déchire par les éclats effrayans de la foudre. » Ailleurs, c'est l'immortel Gluck qui, toujours le sourire » sur les lèvres, porte, par la douceur et par la volupté » de ses chants, la mollesse dans l'ame, et l'enivre d'un » torrent des plus douces émotions. »

Qu'on me dise que les hellénistes n'entendent que le grec ! En voici un qui parle de la musique, sans l'avoir jamais étudiée. Ce Gluck, monsieur Quenneville, que vous nous peignez toujours le sourire sur les lèvres, n'est pas le même apparemment que celui qu'on chante à l'Opéra; car vous n'ignorez pas qu'il n'y a rien de moins riant ni de moins voluptueux que l'auteur d'*Alceste*, d'*Iphigénie en Tauride*, d'*Armide* et *Evélina*, etc. Il est si éloigné d'inspirer la mollesse, que ce qui le rend remarquable, c'est d'un côté le caractère mâle de ses chants, et de l'autre la pompe sévère de son harmonie dans les accompagnemens. Le génie de ce musicien consiste à avoir bien saisi le goût et le caractère de notre nation. Il a compris qu'il ne fallait pas amuser l'oreille française par les sons d'une serinette, mais nous remuer l'ame par des expressions véhémentes. C'est ce qui en fait le premier des compositeurs dans la science dramatique; et si c'est lui qu'a voulu peindre M. Quenneville, il a en vérité aussi bien rencontré, que si l'on donnait les traits de Scarron à Homère, et ceux de Callot

Digitized by Google

à Raphaël. Eh! monsieur le professeur, parlez-nous de la mélopée des Grecs que vous avez sûrement entendue; dites-nous ce qu'était cette lyre à sept cordes, dont vous parlez si pertinemment, et sur quel ton chantait Amphion, lorsqu'il bâtissait des remparts; voilà des choses dont vous pouvez discourir doctement, et sur lesquelles vous ne craindrez pas d'être contredit, parce qu'on ne prendra guère la peine de vous entendre. Mais si vous nous parlez de Gluck et de Rameau, le lecteur vous demandera ce que ces gens-là ont à démêler avec Virgile et son traducteur, et en quoi vos digressions sur la musique se rapportent à votre sujet.

C'est ici le lieu d'entrer dans la fiction la plus neuve, la plus ingénieuse et la plus vraisemblable qui fût jamais. Tout le livre de M. Quenneville, afin qu'on le sache, n'est autre chose qu'une lettre que Virgile adresse des Champs-Elysées à M. Delille. Or, on n'écrit pas d'un pays, sans en faire la description et sans parler de tous les gens qui l'habitent. C'est donc ce que fait Virgile, en parlant des Champs-Elysées. Voyez un peu quelle carrière le génie s'ouvre par la plus légère des suppositions! Ah! que le grec donne d'esprit!

Virgile mande donc, par ces présentes, à M. Delille, que sa Traduction de l'Enéide a fait grand bruit dans l'autre monde, que les ombres des poètes se sont assemblées pour en juger; et c'est le résultat de ce jugement que nous lisons dans l'œuvre de M. Quenneville qui, comme on voit, n'est pas un helléniste médiocrement rusé. *Ab uno disce omnes.* Il y a long-temps que les savans font dire aux anciens tout ce qu'ils veulent, mais non pas aussi hardiment que celui-ci. Les autres se contentaient de tordre quelques-unes de leurs pensées; M. Quenneville met ses propres jugemens dans leur bouche. Je ne sais à quel poète du premier ordre il



Digitized by Google

fait dire que *les notes qui accompagnent la Traduction de l'Enéide semblent dictées par le dieu du goût.* Il est bon de lui apprendre qu'on ne parle plus qu'au collége *du dieu du goût;* dans le monde, on dit simplement *le goût.* La prose n'admet que des choses vraies et sans emphase. Mais d'ailleurs, ces notes, sur lesquelles il s'extasie, sont de la littérature la plus ordinaire: on n'y trouve rien que tout le monde ne sache, et dans un style que tout le monde peut avoir; ce que je ne dis pas pour déprécier ce travail qui, dans son honnête médiocrité, peut mériter des louanges raisonnables, mais non pas une admiration aussi démesurée que celle de notre savant professeur.

Je suis obligé de le dire, il n'y a rien de plus mince que la critique de M. Quenneville. On n'y découvre aucune vue générale de son sujet, aucun principe étendu, rien de grand, rien qui porte coup. Il ne fait qu'éplucher tristement des hémistiches, disputer sur des mots et des syllabes. C'est un de ces hommes qui passent leur vie à examiner avec une loupe des cirons au bout de leur nez. Je compare ces critiques à petites vues, à ces chicaneurs qui triomphent d'avoir raison sur la forme, tandis qu'ils ont le plus grand tort du monde pour le fonds. Voici un exemple de ces minuties intolérables, qui feraient tomber la critique dans le mépris, si d'autres personnes d'un talent supérieur ne la rendaient recommandable. M. Delille dit dans le premier livre :

> Carthage élève aux cieux ses superbes remparts,
> Séjour de la fortune, . . . . . .

et M. Quenneville l'arrête tout court pour lui dire : « Que signifient ces mots, *séjour de la fortune,* pour » *dives opum ?* Sans doute que le traducteur veut dire » que l'on trouvait à Carthage beaucoup d'argent. Mais » l'expression est peu poétique et de mauvais goût. »

Digitized by Google

Eh ! c'est votre traduction, M. le professeur, qui n'a ni goût, ni poésie. Est-ce la faute de M. Delille, si vous entendez d'une manière triviale ce qu'il exprime noblement ? Il est même plus poétique que Virgile ; car j'avoue que je ne suis pas fort amoureux de cette expression de *dives opum*, où l'on pourrait voir une sorte de pléonasme. Je ne suis pas de ces gens qui adorent jusqu'aux moindres paroles des anciens. Il s'agit de les suivre dans la carrière où ils volent devant nous, et non pas de se prosterner sans cesse pour baiser leurs traces.

M. Quenneville trouve mauvais que M. Delille fasse dire à Enée : *Amis, relevez vos courages.* « Je n'ai ja-» mais vu, dit-il, cette expression, relevez vos courages, » comme on dit : relevez votre robe. » Il ne voit pas, cet habile homme, que cette dernière expression, qui se rencontre dans le discours le plus familier, est aussi commune que l'autre doit être rare, puisqu'elle appartient à la haute poésie. Et pourquoi n'y serait-elle pas reçue ? Le docteur nous dit bien qu'il ne l'a jamais vue, mais il ne dit pas en quoi elle pèche. C'était-là le point essentiel. Puisque le courage est susceptible de s'abattre, pourquoi ne dirait-on pas qu'il se relève ? Cela n'est-il pas fondé sur la plus exacte analogie ? Si on censure de telles expressions, il faut détruire toute métaphore, toute image, et par conséquent toute poésie. Voilà où nous mènent ces critiques sans goût, sans sentiment pour les belles choses, qui n'entrent dans aucune hardiesse, que la moindre originalité épouvante, et qui tueraient le génie avec leurs sottes règles, si elles pouvaient y atteindre.

Qu'un véritable connaisseur nous montre en quoi la traduction de M. Delille s'éloigne des caractères généraux de son original, qu'il en apporte des exemples, qu'il cite des vers pour confirmer son sentiment, cela est dans



Digitized by Google

l'ordre, et cette manière de procéder peut décider quelque chose; mais que prouveront ces épilogueurs en bésicles qui, faute de pouvoir embrasser dans leur vue toute l'étendue d'un poëme, s'accrochent à des mots, pour disputer sans fin; qui poussent même la pédanterie jusqu'à marquer les longues et les brèves, auxquelles ils prétendent assujétir une traduction? Ils ne sentent pas que ces sortes de remarques doivent être rares, et que si quelqu'homme de talent les a employées avec succès, c'est dans des cas qui le demandaient d'une façon particulière, ou pour pousser leur méthode, grande d'ailleurs, aux derniers degrés de l'observation et de la finesse.

On peut distinguer deux sortes de critiques. L'une est la critique d'érudition, qui s'emploie à revoir les textes et à corriger les fautes que la main du temps ou celle des copistes y a pu glisser. Ce genre de savoir est très-estimable, et presque tous les hommes, avec de l'attention et de la mémoire, peuvent s'y appliquer avec fruit. L'autre est la critique de goût et de jugement, critique vraiment rare, parce qu'elle n'est pas seulement une science qui a ses principes, et un art qui a sa méthode; c'est encore un talent naturel, c'est un sentiment vif et délicat, qui fait discerner ce qui est beau, ce qui est judicieux, et qui ne donne pas des règles moins sûres pour bien penser que pour bien écrire. Il y a très-peu d'hommes qui soient capables de ce genre de critique, quoiqu'il y en ait beaucoup qui s'en mêlent, et elle est néanmoins d'une telle importance pour le maintien des bonnes lettres et la défense des vrais principes de nos devoirs, qu'il serait à souhaiter qu'elle ne fût exercée que par des hommes d'un jugement et d'un talent supérieurs, comme elle l'est aujourd'hui par nos meilleures plumes. Je dirai même que les plus grands écrivains du siècle de Louis XIV se sont

Digitized by Google

distingués dans cette partie. Les *Lettres Provinciales*, les beaux ouvrages polémiques de Bossuet, et notamment son *Histoire des Variations*, sont des chefs-d'œuvre de critique. Il n'y a point de livre où les idées et les expressions fausses soient combattues avec plus de clarté, de raison et d'éloquence. Je laisse maintenant à juger au public si M. Quenneville a fait preuve de capacité pour cette dernière espèce de critique; et j'ose lui conseiller de s'appliquer à la première et d'y employer les connaissances utiles qu'il possède. G.

## *Des* FEMMES.

J'ÉCRIVAIS dernièrement sur le bonheur; ce sujet me conduit à parler des femmes : il est si naturel de penser à ce sexe aimable, quand on s'occupe des moyens d'être heureux !

Les femmes, par leurs inclinations douces et modestes, font le charme et l'ornement de la vie. Leur sein nous porte et nous nourrit; leurs mains attentives essuyent les larmes de notre enfance : par elles le printemps de notre vie s'ouvre à toutes les inspirations du bonheur; et leur amitié toujours active, toujours consolante, après avoir embelli tous les instans de la jeunesse, sème encore sur le déclin de la vie des jours sereins, des momens délicieux ! Puissance heureuse de la tendresse ! un âge aride que la gloire et la vertu peuvent honorer, mais qui semblerait ne devoir plus être animé par les douces émotions du cœur, la vieillesse s'est enrichie de toutes les affections, de tous les souvenirs : il lui a été donné d'aimer encore !

Chez les Grecs, ce peuple sensible et passionné, adorateur né des Graces et de l'Amour, les femmes préparent,

Digitized by Google

elles ornent tous les triomphes. Socrate, environné de tout l'éclat de la sagesse, sacrifie à la beauté. Qui n'a pas admiré cette touchante résolution des femmes de Carthage, qui, se passant de parure, mais non d'estime et de gloire, donnèrent à leur patrie menacée un exemple à jamais mémorable de grandeur et de vertu ? et qui ne sait qu'à Rome les pleurs de Véturie désarmèrent le courroux d'un vainqueur irrité, et sauvèrent le Capitole ?

Je ne rappellerai pas la honteuse licence qui s'est introduite chez les peuples orientaux. Là on ne connaît dans l'amour que les sensations; toutes les préférences sont pour la beauté; ils n'ont jamais goûté cette divine alliance de l'amour et de l'amitié, de l'estime et de l'attrait, de la confiance et de la séduction. Ah! les femmes, dont la pensée seule inspire la vertu, qui perdent tout quand elles perdent leur modestie, ne peuvent tenir à honneur un rang qu'elles ne doivent qu'à l'oubli de leur sexe et à la dépravation du nôtre.

L'excès du sentiment appartient essentiellement aux femmes. Leur imagination errante et mobile se porte avec ardeur vers tout ce qui offre l'apparence de la noblesse et du courage. Douces, sensibles et craintives, elles ont également à se défendre, et contre les illusions de leur cœur, et contre les prestiges de la séduction. Le double appui dont elles ont besoin, elles le trouvent dans la loyauté de l'homme. Telle fut l'origine de la chevalerie. Tout le monde en connaît les lois et les rigueurs; c'était une espèce de culte d'honneur et d'amour : il fut pur tant qu'il fut discret; mais à mesure qu'il s'étendit, l'idolâtrie et l'exaltation l'égarèrent; la discrétion est si rarement la vertu des heureux! Aussi vit-on des chevaliers braves et fidèles fatiguer les échos de leur délire; leur brûlante imagination s'irritait par les privations et les obstacles : tout devenait

Digitized by Google

combat pour ces vaillans fils de l'honneur. Mais la constance la plus éprouvée se lasse de trop d'épreuves ; il faut aux desirs sans cesse renaissans, et toujours étouffés, l'enivrante perspective de l'amour couronné. Tel fut le mobile des brillantes excursions des chevaliers du bel âge de la fidélité. Ils s'animaient au combat par l'amour ; ils recevaient de l'amour la palme du combat : heureux temps où la constance savait fixer le bonheur fugitif !

S'il est une contrée sur la terre où les femmes aient été adorées, c'est en France ; c'est le pays natal de l'amour et de la gloire. Tacite (1) rapporte que les Gaulois avaient pour les femmes un respect qui approchait de l'idolâtrie, respect fondé sur la prétendue divinité de leur sexe :

Un fanatisme aimable, à leur ame enivrée,
Disait : La femme est dieu, puisqu'elle est adorée.
Lacouvé.

Depuis Clovis jusqu'à François Ier, qui pensait qu'*une cour sans femmes était un printemps sans roses*, et depuis cette époque jusqu'à nos jours, tout atteste leurs succès et leur influence. Nulle part les annales de l'histoire n'offrent un règne plus glorieux pour ce sexe charmant, que le règne de Louis XIV. Ce beau siècle qui, dans tous les genres, a épuisé toutes les sources du génie, devait encore, pour qu'il ne manquât rien à sa gloire, donner de l'élégance et de la douceur aux mœurs, des règles et des modèles à l'art de plaire. Il rappelle sans cesse à notre imagination les graces de madame de Sévigné, la houlette de madame Deshoulières, la douce sensibilité et l'excellent esprit de madame Lambert, la plume savante et laborieuse de madame Dacier, madame de Maintenon, l'empire glorieux qu'elle exerça sur un grand monarque, et

(1) *Mœurs des Germains*, tome I, page 295.

Digitized by Google

ses vertueuses institutions. En se rappelant les femmes célèbres de ce temps, il est impossible d'oublier ou de citer avec éloge la belle et séduisante Ninon; la première grace de son sexe lui manqua : et malgré ses charmes et son esprit, la morale, la raison et le bon goût même empêchent également de l'admirer.

Les femmes vouées par la nature au bonheur d'un seul et à l'agrément de tous, partout nécessaires à la vie et partout adorées, trouveraient encore, dans l'influence des mœurs et des climats, des armes trop dangereuses, abandonnées aux seuls caprices ou à l'inexpérience de la beauté, et qu'il est intéressant de diriger ou d'amortir, si l'on veut conserver les deux sexes dans les limites respectives que la nature et la raison leur ont assignées.

Dans les premiers âges du monde, cette influence pouvait être sans danger; parce que les femmes, soumises et attentives, n'écoutaient alors que les inspirations heureuses de la modestie. Loin de ravir à l'homme l'auguste prééminence que le ciel lui a donnée comme moyen de protection et comme attribut de puissance, elles bornaient tous leurs soins à plaire, et leurs desirs à être honorées. Elles fuyaient la gloire qui ne vit que de conquêtes, que de larmes et de sang : plus sensibles et plus douces, elles ne respiraient que pour le bonheur du monde.

Ils sont loin ces jours innocens! ils ne semblent plus, à travers les siècles accumulés, que des souvenirs imaginaires. Le luxe, les fêtes et la corruption qui les suit, ont donné à nos goûts, à notre esprit, à nos sentimens cette direction funeste qui ne nous a créé le peuple le plus aimable que pour nous rendre le peuple le plus frivole. Nés pour commander, nous recevons la loi. Nos triomphes, brillans autrefois de leur propre éclat, sont sans gloire maintenant si les graces n'y sourient. Elles président à

Digitized by Google

tout, décernent les éloges et les couronnes; et le sexe né pour tout inspirer, destiné à tout embellir, méconnaissant sa plus heureuse vocation, a voulu tout subjuguer.

Ce renversement des premières lois de la nature tient au système actuel de l'éducation des femmes. Plus occupés de les rendre séduisantes et légères, qu'heureuses et honorées, nous nourrissons dans leur ame ce besoin de domination dont elles sont malheureusement tourmentées. On dirait, au soin que nous prenons de dérober leurs regards naissans à tout ce qui porte l'empreinte des vertus modestes, que la modestie effarouche les graces. La musique et la danse!.... voilà les deux pivots sur lesquels roulent toutes les espérances, tous les succès. Les femmes perdent ainsi dans le tumulte des plaisirs le frein qui guide la jeunesse, le voile qui pare la beauté. Elles oublient que leur mission sur la terre, plus tranquille et plus douce, est de charmer la vie et non de l'étourdir. Quel aveuglement! quelle source de regrets! Dans l'âge heureux de la jeunesse tout luit d'espérance et d'amour; le plaisir absorbe la vie: il fait taire la prévoyance. Mais quand le calme de l'âge a succédé à l'agitation des sens, les ris se sauvent épouvantés. C'est en vain que les femmes, tourmentées du desir de se rattacher à un monde qui leur échappe, cherchent à remplacer les graces du bel âge par les prestiges de la coquetterie. Espoir frivole; l'illusion est détruite. Leur vie est l'image de ces fleurs fatiguées dans leur végétation par un développement précoce et nuisible, et qui s'épanouissent au lever de l'aurore pour mourir au milieu du jour.

Qu'on ne croie pas pourtant que je veuille désenchanter la solitude où la nature me semble appeler les femmes, en les privant du commerce des muses, et en fermant impitoyablement leur ame à l'attrait de tous les talens. Je sais

Digitized by Google

qu'en négligeant de rendre les femmes aimables, on rend les maris indifférens. C'est à elles qu'il appartient d'animer la toile et de faire résonner la lyre ; parce qu'avec des organes plus souples et plus délicats que les nôtres, avec une imagination plus prompte, un cœur plus sensible, elles savent répandre dans toutes leurs conceptions cette facilité, cet heureux abandon et cette grace qui est le charme secret de leurs ouvrages, et le désespoir de leurs imitateurs.

Si j'avais à offrir à ces douces compagnes de notre vie quelques pensées sur leur éducation, ma sollicitude se porterait avec ardeur vers leurs inclinations naissantes. Je formerais leur cœur pour tout ce qui est bon, et leur esprit pour tout ce qui est utile. Je leur montrerais leurs plaisirs dans leurs devoirs, et leurs vertus dans leur destination. Bien persuadé que la dissipation du monde ne convient ni à la pudeur ni à la décence, je voudrais leur inspirer le goût de la retraite. La retraite, asile de l'innocence et de la paix, tient l'ame en repos, et la jeunesse à l'abri des écueils. C'est dans la retraite que se développent ces affections douces et solitaires qui font le charme des ames tendres, le soutien des infortunés, et qui, plus heureuses que tous les calculs de la vanité ou de la bienfaisance du monde, font couler les larmes de la beauté dans les plus secrets asiles du malheur, et le consolent.

De toutes les vertus que les femmes possèdent, il n'y en a point de plus ardentes que les vertus tendres et religieuses. Sans la religion, la sensibilité des femmes n'est qu'une émotion vive, mais passagère ; souvent elle n'est qu'une qualité aimable : la religion la transforme en vertu. Gênées partout, privées d'épanchement avec les hommes par la contrainte de leur sexe, avec les femmes par

Digitized by Google

une éternelle rivalité, elles déposent avec confiance dans le sein de Dieu des peines et des regrets, dont l'aveu partout ailleurs serait ou indiscret ou criminel.

Plus gênées et plus contraintes, les passions des femmes doivent être plus vives : elles se nourrissent dans le silence, elles s'irritent par le combat. L'indifférence pour elles est un état forcé. Elles ne savent qu'aimer ou haïr ; aussi l'amour est-il la passion qu'elles sentent et expriment le mieux : il est le charme et l'intérêt de leur vie. Leur imagination rapide et enflammée fait marcher le sentiment au-devant de la pensée. L'homme est distrait par ses plaisirs, par son industrie, ses succès et ses efforts même : la femme, plus aimante et plus passionnée, ne voit que l'amour. Chez elle, la défense et les desirs timides attirent en résistant ; chez l'homme, les desirs souvent calculés donnent l'audace. L'amour dans l'un est une conquête, dans l'autre il est un sacrifice.

Le besoin de vivre pour les autres semble donc être le complément de l'existence des femmes ; mais elles doivent respecter en elles le caractère distinctif qu'elles ont reçu avec la vie. La nature, en colorant leur front d'une tendre pudeur, marqua assez leur destination. Elle ne les fit point chastes pour être perfides, modestes pour être impérieuses. Vivre pour notre bonheur, être le terme de toutes nos espérances : voilà leur lot dans ce monde.

Ah ! consolez-vous, sexe charmant, si l'homme enivré de puissance vous ferma les avenues de la gloire : le ciel en vous formant pour plaire, sut mieux vous partager. Vous pourriez, je le sais, me montrer avec orgueil ces femmes à la fois législatrices et guerrières, Isabelle en Castille, Elisabeth en Angleterre, Marie-Thérèse en Hongrie, Catherine dans le Nord, gouvernant de vastes états et portant avec honneur le sceptre et le diadême : mais la

Digitized by Google

nature est avare de prodiges. Trop de puissance d'ailleurs déprave la bonté et altère toutes les jouissances de la délicatesse. La pitié pour la faiblesse, la sympathie pour le malheur, sont beaucoup plus dans votre cœur que les vertus politiques. Vous êtes né pour des conquêtes plus douces; et la valeur enchaînée par l'amour est le plus bel hommage rendu à votre aimable empire !

HUMBERT.

## *Du silence de* BOILEAU *sur* LA FONTAINE.

DE tous les grands écrivains qui ont illustré le siècle de Louis XIV, Boileau est peut-être celui qui a éprouvé le plus de défaveur dans l'âge suivant, et sa gloire n'est parvenue jusqu'à nous qu'au travers des contradictions. Les uns lui ont reproché de n'avoir été que poète; les autres, de ne l'avoir pas été à leur manière. Le talent qu'on n'a pu lui contester, on l'a évalué le plus bas possible; on a exalté le mérite qu'il n'avoit pas, pour déprécier celui qu'on était forcé de lui reconnaître; et quand on n'a pu se dissimuler qu'il avait bien fait, on a mis en question s'il n'aurait pas pu mieux faire. Aux critiques littéraires, se sont jointes les inculpations personnelles. La sévérité de quelques-uns de ses jugemens, quelques traits d'humeur ou d'exagération poétique répandus dans ses ouvrages, ont servi de fondement aux accusations les plus graves: enfin, le desir de lui trouver des torts a été porté si loin, qu'on a fait le procès même à son silence. C'est ainsi qu'on lui a reproché, comme un crime, de n'avoir point parlé de la Fontaine dans son *Art Poétique*. Marmontel avait déjà consigné ce reproche dans ses *Elémens de Littérature*. M. N.... l'a renouvelé avec une amertume particulière,

Digitized by Google



culière, dans une notice qu'il a publiée sur notre célèbre fabuliste. Nous allons examiner si l'auteur de *l'Art Poétique* est aussi coupable que ses accusateurs le représentent, si cette omission, dont on fait tant de bruit, ne peut pas s'expliquer très-naturellement, sans qu'il soit besoin de recourir aux suppositions odieuses d'injustice et de jalousie. L'objet de cette discussion n'est pas sans intérêt, dans un moment où l'Institut national décerne à la mémoire de Boileau les honneurs d'un éloge public. D'autres parcourront dans toute son étendue cette carrière ouverte au talent; pour nous, mesurant notre zèle à nos forces, nous nous bornerons à en arracher quelques épines.

Nous pouvons demander d'abord pourquoi Boileau aurait été jaloux de la Fontaine, lui qui ne l'a été ni de Molière ni de Racine, dont les succès et la gloire devaient bien plus offusquer son amour propre. Il ne faut pas s'abuser; de quelque éclat que brille aujourd'hui le nom du fabuliste, il est certain que de son vivant, et sur-tout à l'époque de *l'Art Poétique*, la Fontaine était bien loin d'effacer et même de balancer dans l'opinion publique ses illustres contemporains. Il n'était guère connu à cette époque que par ses *Contes*, genre d'ouvrage qui, indépendamment du peu de faveur qu'il doit trouver auprès des gens austères, ne peut même, aux yeux des littérateurs et des gens du monde, fonder une réputation aussi imposante que des chefs-d'œuvre d'art dramatique et de grande poésie. Il est vrai, comme le prouve très-bien M. N...., que les six premiers livres des *Fables* avaient paru dès 1668, c'est-à-dire six ans avant *l'Art Poétique*; mais ce fait sur lequel il insiste, n'est pas si concluant qu'il paraît le croire : il observe lui-même, dans un autre endroit de sa notice, que les *Fables* de la Fontaine ont été mieux appréciées de notre temps que du sien, et il développe



Digitized by Google

avec sagacité les raisons du peu de succès qu'elles eurent dans le siècle de Louis XIV. Or, cette observation vraie pour les fables et pour le siècle en général, ne doit-elle pas l'être encore plus pour les six premiers livres et pour le temps où ils parurent? Manquerions-nous de respect pour la mémoire de la Fontaine, en répétant ce qui a été dit avant nous, que les fables de ces six premiers livres et celles du premier sur-tout, sont, à quelques exceptions près, d'un ton beaucoup plus faible que celles qui les ont suivies? Leur caractère dominant, comme Rousseau l'a observé, est une sorte de naïveté puérile, qui les met à la portée des enfans, mais qui, par cette raison, n'a pas le même intérêt pour les hommes. C'est dans les livres suivans, qui n'ont paru qu'en 1678, quatre ans après *l'Art Poétique*, que se trouve cette foule de belles fables, où la poésie la plus riche s'unit à la naïveté la plus aimable, et qui ont placé la Fontaine au rang des plus grands écrivains et des meilleurs peintres des mœurs. Il est donc naturel de croire que, lorsque les six premiers livres parurent, la sensation qu'ils firent ne fut pas d'abord assez grande pour changer l'espèce de réputation dont l'auteur jouissait alors. Il fut toujours l'auteur des *Contes*, et c'est sous ce rapport qu'il faut le considérer ici, parce que c'est celui sous lequel le voyaient alors ses contemporains, et Boileau lui-même. Or, en s'attachant à ce point de vue, on sentira aisément que la Fontaine n'était pas l'homme célèbre dont Boileau dût être le plus jaloux : on sentira encore mieux, s'il est possible, les raisons de discrétion et de bienséance qui prescrivirent à un auteur grave un silence prudent sur l'imitateur de Bocace.

Il y a, au surplus, dans la querelle qu'on fait à Boileau un mal-entendu assez singulier, qu'il n'est pas indifférent d'éclaircir. On le blâme en même-temps de n'avoir point

Digitized by Google

parlé de la Fontaine et de n'avoir point parlé de l'Apologue, et ces deux reproches sont mêlés ensemble de manière à faire croire qu'il a omis à dessein cette espèce de poésie, pour se dispenser de rendre justice au poète dont elle a fait la gloire. On doit inférer naturellement de cette supposition, qu'en parlant des autres genres de poésie, Boileau s'est cru obligé de mentionner honorablement les poètes de son temps qui s'y sont le plus distingués : car, si cela n'est pas; si, par exemple, à l'article de la Tragédie, il ne dit pas un mot de Corneille ni de Racine, son ami et presque son protégé, il est clair qu'il n'y avait pas plus de raison pour qu'il parlât de la Fontaine à l'occasion de l'Apologue. Eh bien ! un fait que nous pouvons assurer avec confiance, car l'importance donnée à cette omission de l'Apologue, nous a engagés à le vérifier très-attentivement; un fait certain et positif, c'est que dans le second et le troisième chant de *l'Art Poétique*, l'auteur passe en revue toutes les natures de poëmes, depuis l'épopée jusqu'à l'épigramme, sans nommer aucun poète contemporain, à l'exception du seul Molière, à qui il rend une justice à la fois honorable et sévère en parlant de la comédie. Mais Molière était mort alors depuis un an, et cette exception unique en sa faveur prouve que Boileau s'était imposé la loi très-convenable de ne point mêler à ses préceptes l'éloge toujours suspect des auteurs vivans. Il n'a dérogé à cette règle que dans un seul endroit de son poëme, où il pouvait le faire sans conséquence, je veux dire à la fin du quatrième chant, qu'il termine par un magnifique éloge de Louis XIV : c'est-là que, par une transition naturelle, après avoir vanté la munificence de ce prince envers les gens de lettres, il invite les poètes de son temps à redoubler de zèle pour sa gloire, en lui consacrant leurs travaux. C'est donc dans ce seul endroit du poëme qu'on



Digitized by Google

pourrait trouver mauvais qu'il n'eût pas fait mention de la Fontaine. Mais, de bonne foi, le pouvait-il? Laissons de côté l'espèce de disgrace où était auprès du maître l'ancien protégé de Fouquet. Ces idées-là sont aujourd'hui trop loin de nous : ne considérons que l'occasion et l'à-propos. On conçoit bien que Racine prit le héros de Versailles pour modèle de ses tableaux; que Benserade fit chanter son nom par la bouche des belles; que Segrais en charma les forêts dans l'Eglogue : mais quel rôle, je vous prie, le poète aurait-il donné à la Fontaine? pouvait-il décemment l'inviter à amuser le roi par ses contes? pouvait-il convenablement l'engager à recueillir dans ses fables les vérités utiles que l'intrigue éloignait du trône? Et remarquons ici qu'il ne pouvait pas lui demander des éloges; car engager un fabuliste à louer un roi, ce serait à la fois une flatterie extrêmement grossière et un défaut de justesse très-ridicule, le propre de la fable, comme de tout ouvrage essentiellement moral, n'étant pas de louer, mais d'instruire même aux dépens de l'amour propre. Je sais bien que, sous ce voile de sévérité, un flatteur adroit sait faire passer des louanges très-fines et très-délicates; mais on le fait sans le dire, et c'est précisément parce qu'on ne le dit pas qu'on le fait avec succès. Boileau qui entendait si bien cet art, n'était pas homme à y manquer si grossièrement.

Il est donc bien évident, d'un côté, que Boileau ne pouvait parler de la Fontaine dans le seul endroit de son poëme où il se soit permis de louer des auteurs vivans; de l'autre, que son silence sur l'Apologue est absolument indépendant de ses dispositions, bonnes ou mauvaises, à l'égard du fabuliste. Mais pourquoi n'a-t-il pas parlé de l'Apologue? Le mieux peut-être serait de répondre que nous n'en savons rien. Cependant voici l'idée qui nous est

Digitized by Google

venue en considérant qu'Horace et Aristote n'en ont point parlé non plus. Le silence unanime de ces trois auteurs nous semble prouver qu'ils n'ont point regardé cette espèce de composition comme formant en poésie un genre particulier. En effet, l'Apologue, à proprement parler, n'est qu'une allégorie, et l'allégorie, qui n'est elle-même qu'une comparaison, est un moyen poétique qui appartient à tous les genres, de poésie, et qui par cette raison, n'en forme pas un. Les *Epîtres d'Horace* sont pleines d'apologues; celles de Boileau et ses *Satires*, ainsi que les *Discours* de Voltaire, en fournissent aussi de nombreux exemples. L'apologue joue, dans ces sortes d'ouvrages, le même rôle que la comparaison dans les poëmes héroïques; et la seule différence essentielle qui se trouve entre ces deux espèces, est celle de la forme qui fait que la comparaison ne peut pas se détacher du tableau total dont elle fait partie, au lieu que l'apologue peut faire à lui seul un tout complet. Mais outre qu'on peut en dire autant de la description, qui ne forme pas pour cela un genre, dans ce cas-là même l'apologue rentre dans la poésie épique par l'action qui en est le corps, et dans la poésie didactique par la moralité qui en est l'ame. C'est sans doute par des considérations semblables que les anciens ont omis l'apologue dans la classification des poëmes; et c'est au peu d'importance qu'il avait à leurs yeux sous ce rapport, qu'on doit attribuer probablement l'obscurité profonde où les *Fables de Phèdre* étaient restées jusqu'à l'époque très-moderne de leur découverte. La Fontaine a été plus heureux, et il le méritait. C'est lui qui a créé pour nous, par l'originalité de son talent, ce que nous appelons le genre de l'apologue : mais cette création était encore trop récente à l'époque de *l'Art Poétique*, pour prévaloir alors sur les anciennes idées.



Digitized by Google

Revenons à notre objet principal dont cette digression nous a éloignés, et concluons que la prétendue jalousie de Boileau est une pure supposition, dénuée de fondement et de vraisemblance, démentie d'ailleurs par les témoignages de son estime pour la Fontaine, qu'il a consignés lui-même dans ses ouvrages, ou qui ont été recueillis dans le Boleana. Nous n'alongerons pas ces réflexions en les rapportant; nous croyons en avoir assez dit pour fixer l'opinion des personnes impartiales. Nous nous contenterons de leur soumettre, en finissant, une observation qui nous paraît presque décisive; c'est que Boileau, dans la position particulière où il s'était mis, était moins susceptible qu'un autre de devenir jaloux. Il s'était constitué juge suprême de la littérature, et ce rôle, dans lequel la faveur publique l'encourageait, absorbant une grande partie de son amour propre, laissait peu de place dans son esprit aux idées de rivalité.

## SPECTACLE.

### THÉATRE DU VAUDEVILLE.

*Le Jaloux malade*, comédie en un acte de M. *Dupaty*.

Depuis quelque temps les succès devenaient fort rares au Vaudeville; on y était dans une veine malheureuse dont M. Dupaty a semblé redouter l'influence. Arlequin a, en quelque sorte, demandé grace pour lui. Notre auteur, a-t-il dit, est bien malade;

Il va bientôt mourir de peur;
Sauvez-le du dernier malheur
En lui sauvant la mort subite.

Cette humble requête n'a pas été rejetée: la pièce était

Digitized by Google

trop agréable pour subir une mort subite, quoiqu'elle ne soit pas peut-être de nature à vivre éternellement. Ce ne serait pas assez de dire qu'elle pêche du côté de l'invention; c'est bien pis, elle en manque absolument. Quelques-uns excusent ce défaut en disant qu'à ce théâtre on n'exige que de l'esprit et de la gaieté. Sans doute on ne s'attend pas dans un léger vaudeville à des intrigues fortement conçues; mais il en faut une quelconque cependant pour soutenir l'attention pendant une heure; on se lasse enfin à voir

Lancer du bel esprit les froides étincelles.

Ce sentiment de lassitude, on l'a quelquefois éprouvé à cette première représentation; il n'allait pas jusqu'à l'ennui; mais on se disait de temps à autre : cela est un peu long.

Depuis la célèbre vielleuse, presque toutes les femmes, dans les pièces du Vaudeville, sont de véritables sœurs de charité. Madame de Fierville, qui est l'héroïne du *Jaloux malade*, n'a pas manqué de suivre la coutume. Un trait de bienfaisance, un acte de générosité, un déguisement, voilà tout le drame en trois mots. Ces choses-là sont si usées, qu'on les a encore retrouvées dans *Folie et Raison*, qui a été donnée après la pièce nouvelle.

Dans celle-ci, on voit d'abord un valet-maître qui se moque d'un jeune fou, nommé Dorval, qu'il est censé servir. Il nous apprend que cet étourdi, devenu amoureux de madame de Fierville, et la soupçonnant de coquetterie, la fait épier. Sur un avis que le jaloux a reçu, il s'est placé chez elle en embuscade. Sorti trop précipitamment de sa niche, il est tombé sur un homme chargé d'un panier de porcelaine; un porteur d'eau, qui montait aussi, est renversé; tous trois roulent et arrivent noyés



Digitized by Google

au bas de l'escalier : de cette chute, il est resté à Dorval une entorse qui le contraint de garder la maison ; on le transporte dans son salon, où il veut être seul. Un moment après, il lui prend fantaisie d'appeler ; n'ayant pas sous la main un cordon de sonnette, il crie : on ne l'entend pas. Il lâche un coup de pistolet : tous ses gens accourent effrayés ; ils s'imaginent qu'il a voulu se tuer. Il les rassure. « On ne va pas, dit-il, courir dans l'autre » monde, quand la femme qu'on aime est encore dans » celui-ci. — Mais pourquoi donc ce coup de pistolet ? » — Vous ne veniez pas, je vous ai appelés. » La manière a paru plaisante.

Le médecin vient voir son malade. Il s'établit entr'eux un dialogue très-gai. — Comment va la jambe? bien, sans doute. — Je souffre. — C'est le fruit de mes soins. — Vous devez avoir bien de l'occupation, docteur? vous avez la vogue. — Certes ! j'étais le médecin de feu M...., de feu M...., etc., et il défile une litanie de morts qui ne finit pas. Quand il se retire, Dorval le prie de voir quelqu'un de ses amis qui est incommodé. Le docteur répond que c'est bien loin « — Eh parbleu ! vous n'irez jamais chez » cher vos malades aussi loin que vous les envoyez. »

Un oncle de Dorval succède au médecin. Le neveu lui parle presque tout d'abord de ses dettes ; il prononce les mots de trois cent mille..... L'oncle recule d'effroi. — Eh non, trois cent louis ! vous les payerez pour moi, n'est-ce pas ? — Je n'entends pas cela. — Je vais recommencer. — Non, non, il n'est pas besoin. — Ayez pitié d'un pauvre diable qui est couvert de par-corps, et n'a qu'une jambe pour se sauver. L'oncle, au lieu de se laisser fléchir, sermonne un peu, quoique fort doucement, son étourdi de neveu ; celui-ci jette un cri, a l'air d'éprouver une vive douleur, assure que ces sortes de crises sont toujours chez

Digitized by Google

lui suivies d'un prompt assoupissement, et feint de s'endormir.

L'oncle, homme très-benin, au lieu de laisser là l'impertinent, s'amuse à causer avec sa garde-malade, et lui raconte que son neveu est amoureux d'une franche coquette. Ce dernier oublie qu'il dort, et prend la défense de sa maîtresse. C'était elle qui le gardait, déguisée en vieille. Elle envoie *incognito* payer les 300 louis à un juif qui les avait prêtés.

L'oncle dit à la vieille qu'elle garde là un fort mauvais sujet. Ce sont, répond le neveu, ceux que les femmes gardent plus volontiers. Celui-ci reste alors seul avec sa garde : elle se dit presque aveugle. Derval prétend que si les femmes perdent quelquefois la vue, elles ne perdent presque jamais la parole, et veut s'amuser à la faire jaser. Il la prie d'approcher, elle fait quelque façon. « — Ne » craignez rien, madame, les blessés en amour ne » blessent jamais personne ». Elle cède ; il lui prend la main qu'il trouve très-jolie ; son bras lui semble aussi très-beau. Tandis qu'il procède à cet examen, ses gens, qu'il a mis dès le matin sur les traces de madame de Fierville, viennent lui raconter qu'on l'a vue entrer dans une maison suspecte ; qu'un homme lui donnait le bras lorsqu'elle en est sortie ; qu'elle s'est ensuite déguisée pour aller on ne sait où. L'oncle, présent à ce récit, triomphe ; Derval est confondu. La vieille prend la défense de madame de Fierville, qui est censée l'avoir envoyée au malade. Eh ! comment la justifierez-vous, s'écrie l'amoureux ? — En me faisant connaître. Aussitôt elle se débarrasse des vêtemens qui la cachaient, et l'on voit madame de Fierville avec la plus élégante parure, brillante de toute la beauté de madame Henri. Il est vérifié que la visite qu'on lui impute avait pour objet un acte de charité ; que l'homme

Digitized by Google

qui lui donnait la main était l'oncle, que c'est elle qui a remboursé les 300 louis dus au juif par son amant. Tout cela devait finir et finit par le mariage.

La pièce a été jouée très-agréablement par madame Belmont et par Henri. Elle a été applaudie d'un bout à l'autre. Il y avait des chefs de file qui donnaient ordinairement le signal; mais on le suivait presque toujours d'assez bonne grace. L'auteur a été demandé, le succès complet; et malgré ce que nous avons dit de l'intrigue, on ne peut pas dire qu'il n'ait pas été mérité à un certain point. Ce n'est pas tout, sans doute, de montrer de l'esprit, mais c'est quelque chose, c'est même beaucoup. On traite aujourd'hui avec trop de dédain un avantage qui est plus rare qu'on ne veut bien le supposer, et dont il y a beaucoup plus de détracteurs que de possesseurs.

## ANNONCES.

*Annuaire dramatique*, ou *Etrennes théâtrales*, contenant les noms et demeures de tous les Directeurs, Acteurs, Musiciens et employés de tous les Théâtres de Paris; le répertoire de chacun d'eux, ainsi que la date de la représentation de toutes les pièces et les noms de leurs auteurs, morts ou vivans; un précis de l'histoire des principaux spectacles; un tableau indicatif des rétributions que les auteurs doivent toucher dans les différentes villes de France où il y a un ou plusieurs théâtres établis, suivant le nombre d'actes, le genre de leurs ouvrages ou l'ordre du lieu où se donnent les représentations; avec un calendrier pour la nouvelle année; ouvrage nécessaire aux auteurs, acteurs, etc. Dédié à Mlle. Duchesnois, avec son portrait. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 cent. par la poste.

A Paris, chez Mad. Cavanach, libraire, passage du Panorama.

*Œuvres diverses* de M. la Chabaussière, de la société libre des Sciences, Lettres et Arts de Paris, et de plusieurs sociétés savantes et littéraires. Quelques poésies, essais de traduction en vers, d'Homère, de Virgile, d'Horace, etc. Apologues moraux, Contes allégoriques; pièces fugitives, chansons. Prix : 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste.

A Paris, chez Le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain l'Auxerrois, n°. 42, vis-à-vis le petit portail.

*Principes du droit civil privé*; par J. A. Perreau, ex-tribun, inspecteur général des Ecoles de droit. Prix : 4 fr., et 5 fr. 25 cent. par la poste.

A Paris, chez Hocquart, impr.-libr., rue Git-le-Cœur, n°. 16.

Digitized by Google

*Manuel du Pépiniériste*, contenant principalement la méthode suivie à Vitry, etc., la manière dont les pépiniéristes doivent dresser par la taille les arbres en quenouilles et autres formes, etc.; divisé en dix leçons; par Léonor Lemoine, de l'athénée des Arts, et instituteur d'une école pratique pour la taille, la greffe et autres parties de la culture des arbres à fruit, établis dans un vaste jardin, rue d'Enfer, n°. 27.

Elle est ouverte les jeudi, samedi et dimanche. Prix : 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez l'auteur, rue Meslée, n°. 12; Laurens aîné, rue d'Argenteuil, n°. 212; Marchand, rue des Grands-Augustins, n°. 12 Desenne, palais du Tribunat, n°. 2; Petit, palais du tribunat, n°. 229, Lefort, rue du Rempart Saint-Honoré, n°. 961.

Cet ouvrage écrit d'un style à la portée du plus simple cultivateur, nous paraît utile à ceux qui s'occupent des pépinières; nous pensons aussi que cette école pratique mérite d'être accueillie par les amateurs d'agriculture.

*Théorie Elémentaire de la Statistique*; par B. F. Donnant, secrétaire perpétuel de la Société académique des sciences de Paris, membre de l'Athénée des Arts, du conseil d'administration de la société d'Encouragement, de la société de Statistique, etc. 1 vol. in-8°. Prix : 1 fr. 80 c., et 2 fr. 20 c. par la poste.

A Paris, chez Obré, libraire, rue Mignon, n°. 1, et quai des Augustins, n°. 66.

*Le Cicerone de Versailles*, ou l'Indicateur des curiosités et établissemens de cette ville : Almanach pour l'an 1805. Cet ouvrage, orné du plan de Versailles, est aussi intéressant pour les étrangers, qu'il est utile à ses habitans. 1 vol in-12. Prix : 1 fr. 80 c., et 2 fr. par la poste.

A Versailles, chez J. P. Jacob, imp.-lib. place d'Armes; a Paris, chez Gide, lib., rue Christine, n°. 3; Levrault, Schoël et comp., lib., rue de Seine, hôtel de la Rochefoucault.

*Ouvrage sous presse, qui paraîtra sous trois semaines.* Les Fables de la Fontaine, traduites en vers anglais; par Robert Thomson, professeur de langue anglaise au Prytanée de Saint-Cyr. Quatre volumes in-8°., portrait et figures en taille douce. Prix : papier ordinaire, 2 fr. 50 cent. le volume; carré fin, 3 fr.; et papier vélin, 5 fr.

L'auteur dudit ouvrage présente au public, dans son prospectus, six fables de divers genres pour le mettre à même de juger du mérite de sa traduction. Ledit prospectus se distribue chez Brochot père et compagnie, libraires éditeurs, rue de l'Epéron, n°. 4.

*Portrait de Napoléon Ier Empereur des Français*, dans le costume du jour de la cérémonie du sacre. (Grandeur in-8°.)

Prix : 75 centimes, et par la poste.

A Paris, chez Marchand, libraire, Palais du Tribunat, Galerie de Bois, n°. 188, et passage Feydeau, n°. 24.

*Le Fabuliste des Enfans*, ou Fables nouvelles, pour servir à l'instruction et à l'amusement du premier âge, avec des notes propres à en faciliter l'intelligence. Par l'abbé Reyre, nouvelle édition, augmentée d'un cinquième livre, avec figures.

Prix : broché, 1 fr. 80 cent., 2 fr. 50 cent., par la poste.

A Paris, chez Onfroy, libraire, rue Saint-Victor, n°. 3.

*Trente-huitième Suite de la Grande Notice*, contenant les dé-

Digitized by Google

couvertes, les inventions et les expériences nouvellement faites dans les sciences, les arts, les métiers, l'industrie, etc. Trente-huit ans d'existence déposent en faveur de ce recueil, remarquable par l'utilité et le nombre d'articles aussi curieux qu'intéressans qu'il contient. Brochure grand in-4°. Prix : 1 fr. 20 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. La collection complète, 28 fr. 50 c., et 32 fr. par la poste.

A Paris, chez Demoraine, impr.-libr., rue du Petit-Pont, n°. 57.

*Sapho*, poëme en 10 chants, accompagné de notes historiques, critiques et littéraires; par A. L. Gorsse. Deux vol. in-8°., papier fin d'Angoulême, ornés de 2 fig. Prix : 9 fr., papier vélin, 21 fr.

A Paris, chez Giguet et Michaud, impr.-libr., rue des Bons-Enfans, n°. 6; Dentu, libr., quai des Augustins, n°. 22; et au Palais du Tribunat, galerie de bois, n°. 240.

*Les Soirées chantantes*, ou *le Chansonnier bourgeois*, formé du choix de tous les vaudevilles, couplets, romances, rondes, scènes chantantes du cousin Jacques, recueil revu, épuré par l'auteur, avec les airs nouveaux, notés. Prix : 6 fr., et 8 fr. par la poste.

Les personnes qui ont acquis le premier volume, pourront avoir les tomes 2 et 3 pour 4 fr.

A Paris, chez Moutardier, libr., quai des Augustins, n°. 28.

*Indulgences attachées par N. S. P. le pape Pie VII, aux Croix, Médailles, Chapelets, bénis par S. S.*, en latin et en français; le latin, d'après un exemplaire de l'imprimerie de la chambre apostolique; avec une explication de la doctrine de l'Eglise sur les Indulgences tirées des écrits de Bossuet, de Fénélon, de Bourdaloue. Prix : 50 c.; pap. vélin, 1 fr.; 10 c. de plus pour le port franc par la poste.

A Paris, au bureau de la Société typographique, quai des Augustins, n°. 70.

Nous copierons ici l'avertissement de l'éditeur :

» Depuis que N. S. P. le Pape est à Paris, tout le monde veut avoir des croix, des médailles, des chapelets, bénis par S. S. La profonde vénération, et puisqu'on peut s'exprimer ainsi, l'amour filial que Pie VII a généralement inspirés, ont beaucoup augmenté cet empressement. Ceux mêmes qui pourroient attacher peu de prix à ces objets pieux, en attachent beaucoup à avoir quelque chose qui ait été béni par un aussi vénérable Pontife.

» L'avantage de posséder des objets bénis par S. S., ne s'est pas borné à la capitale : des gens de toutes les opinions s'empressent d'en envoyer dans les provinces aux personnes de leur famille, comme le présent le plus précieux.

» Des indulgences étant attachées à ces bénédictions, on a cru faire une chose utile en réunissant dans quelques pages les instructions nécessaires sur ce sujet, peu connu aujourd'hui d'un grand nombre de chrétiens. Elles sont tirées des écrits de Bossuet, de Fénélon, de Bourdaloue. On ne pouvoit, dans notre langue, recourir à de meilleures sources : de tels grands noms ont d'ailleurs l'avantage de fournir aux fidèles une réponse abrégée à toutes les objections. »

*Hugues Capet*. Fragment historique, par L. Devisme, membre du corps législatif. Brochure in-8°. Prix : 1 fr., et 1 fr. 20 cent. par la poste.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez* LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

## NOUVELLES DIVERSES.

*Angleterre.* Les papiers ministériels avouent que la prise des frégates espagnoles a produit à Pétersbourg une sensation très-défavorable pour la cour de Saint-James.

On parle toujours de paix; on dit même que le parlement est prorogé de huit jours, pour donner au ministère le temps de délibérer sur des dépêches pacifiques de France; et la nouvelle d'une négociation entamée à ce sujet, a fait monter les fonds publics d'un demi pour cent; mais il convient d'attendre quelque temps pour savoir quelque chose de plus positif. Les nouvelles de Bourse, comme celles de gazettes, sont presque toujours des piéges tendus à la crédulité publique. (Cette observation est du *Journal de Paris*.) — Un des corsaires de Dessalines, disent les gazettes de l'Amérique, s'est récemment emparé d'un navire espagnol qui se rendait, avec une riche cargaison, à la Véra-Cruz. Tous les hommes de l'équipage ont été massacrés sur le rivage voisin.

*Lisbonne.* Un bâtiment allant au Brésil a été visité par les Anglais; toutes les lettres ont été ouvertes. On a représenté au capitaine anglais que les deux nations étaient en paix. Il a répondu qu'il avait des ordres d'agir comme il le faisait.

*Naples.* Avant-hier il est arrivé en ce port une escadre russe de cinq voiles, vaisseaux de ligne et frégates. On ne sait pas encore si elle porte des troupes. On attend d'autres vaisseaux de cette nation.

*Hambourg.* Le comte de Lille part de Miltau, avec sa famille, le 17 février, pour aller à Niew en Ukraine, où il doit désormais résider.

*Des bords du Mein.* Plusieurs journaux allemands disent qu'un général prussien est parti de Paris pour Londres, porteur de propositions de paix faites par la Prusse, et pour lesquelles elle offre sa garantie et sa médiation. Elles ajoutent qu'on touche au moment de la réconciliation entre les empereurs français et russe. — A l'appui de cette espérance, on peut citer la liberté donnée au chevalier Devernègues, français, naturalisé russe, qui avait été arrêté l'année dernière à Rome, et conduit en France. Il l'a obtenue, dit-on, à la recommandation du Pape.

Digitized by Google

*Lemberg.* Le bruit se répand ici que 150 mille russes vont occuper la Moldavie et la Valachie, provinces turques.

*Vienne.* Nos politiques disent que l'armée réunie sur les bords de l'Adriatique et les frontières d'Italie, outre qu'elle sert à former un cordon contre la fièvre jaune, doit être aussi regardée comme un corps d'observation servant à surveiller à la fois les mouvemens des russes dans les Sept-Iles, ceux de l'Italie, et de différens pays de la Turquie, voisins de nos possessions, et qui sont insurgés.

## CORPS LÉGISLATIF.

*Séance du 5 Pluviose.*

On propose une loi relative à la tutelle et aux biens des enfans-trouvés. Les capitaux appartenans, ou qui pourraient écheoir aux enfans placés dans les hospices, seront placés dans les Monts-de-Piété, et s'il n'y a point d'établissement de cette nature dans la commune, versés dans la caisse d'arrondissement. — Le projet pour la diminution des frais de justice en matière criminelle et de police correctionnelle, est admis. — Dans la séance du 6, on convertit en loi le projet qui concerne le sceau de l'Empire. — Dans celle du 8, on adopte le projet d'aliénation des immeubles d'abord affectés aux Prytanées. — Dans la séance du 9, on propose une loi tendant à renvoyer aux tribunaux spéciaux les violences et voies de fait exercées avec armes, même sans armes, dans le cas où elles auraient été commises par deux ou par plusieurs personnes contre la gendarmerie en fonction, et contre toute autre force armée agissant sur la réquisition d'une autorité compétente.

Dans la séance du 12, on a proposé d'exempter pendant 15 ans, à compter de l'an 14, de la contribution foncière, les maisons, jardins, et dépendances, et généralement tous les édifices qui seront construits dans l'enceinte de Ville-Napoléon, département de la Vendée. — Le projet concernant la dotation définitive de la légion d'honneur, est adopté à la majorité de 216 voix contre 31.

## PARIS.

Plusieurs journaux quotidiens de notre capitale, ont donné depuis plusieurs jours des nouvelles de Londres, du 15 et même du 19, quoique les dernières parvenues à

Digitized by Google

Paris, datent du 12. On ne sait par conséquent rien encore des détails de la rentrée du parlement qui n'a dû avoir lieu que le 15, ou le 22, s'il a été prorogé.

On dit que la session du corps législatif doit finir avec le mois de pluviose.

— Une mesure de surveillance, dont l'exécution vient d'être recommandée par S. E. le ministre de la police générale à MM. les préfets, porte que les Français qui, à compter de ce jour, iront sur un point quelconque des côtes maritimes, seront tenus à leur arrivée, non-seulement de faire viser leurs passeports à la municipalité, mais encore de se présenter immédiatement après devant le commissaire de police du lieu, pour obtenir une seconde fois le visa et l'enregistrement de leurs passeports.

— Sa Sainteté a visité hier l'imprimerie impériale. Elle y a été reçue par M. Marcel, directeur-général de cet établissement, qui lui a adressé un discours latin, dont le Saint-Père s'est montré très-satisfait. Après avoir vu divers travaux relatifs à l'imprimerie, S. S. a parcouru les longues galeries où sont établies 150 presses; à mesure qu'il passait devant chaque presse, on tirait une feuille, et c'était l'Oraison dominicale en diverses langues : on a tiré successivement le *Pater*, en hébreu, samaritain, chaldéen, ancien syriaque, rabbinique, ancien arabe, arabe vulgaire, arménien, persan, tartare de Crimée; en malais, dans les langues de Java, de l'Indostan, du Mogol; en chinois; enfin dans les divers dialectes tartares : en tout, 46 langues de l'Asie. — En grec ancien, en grec de divers dialectes; en grec moderne; et en latin, italien, espagnol, catalan, portugais; en français du 13e siècle, avec les caractères de ce temps-là; en français actuel, en provençal, rouergat, gascon, basque, bas-breton; en irlandais, écossais, anglais, hollandais; en allemand de cinq dialectes différens, en danois, suédois, esclavon propre, hongrois, polonais, russe : en tout 73 langues d'Europe. — En cophte de Memphis et de Thèbes; en éthiopien ancien et vulgaire, abyssin, hottentot, barbaresque, deux dialectes de Madagascar : en tout 12 langues africaines. — Enfin dans diverses langues de sauvages de l'Amérique, dont M. Marcel possède un monument bien précieux; c'est une collection de manuscrits en langue *illinoise*, composée par un seul missionnaire, et qui comprend la Genèse, les Evangiles, et les Hymnes de toute l'année; un catéchisme, une

Digitized by Google

grammaire, et un dictionnaire aussi complet que celui de l'académie française.

— Dans la notice que M. Anquetil l'aîné vient de publier sur son frère, on lit : « Sa mission dans l'Inde n'était pas aisée à remplir. Il trouva les Brachmanes dépositaires tant des livres que de la langue, la plupart imbus de l'opinion que ce seroit pécher contre leur religion que de donner à un étranger la connaissance de leur dogmes et des secrets de leur culte. Cependant, à force de patience, d'adresse ; enfin, en y sacrifiant tout son patrimoine, il obtint plus qu'il n'avait osé espérer, et quitta l'Inde, sur un vaisseau anglais, posseur de cent quatre-vingt manuscrits, dans presque toutes les langues de l'Inde. Les Anglais lui offrirent, d'une petite partie, une somme très-considérable ; mais il ne voulut rien distraire de ce trésor. Il en déposa à la bibliothèque royale dix-huit volumes, contenant les *ouvrages de Zoroastre*, et des *Traités* relatifs à l'ancienne *Histoire des Parsis et à leur religion*. Le surplus est resté dans sa propre bibliothèque, et lui a servi pour les immenses travaux qui l'ont occupé jusqu'à sa mort. »

Sa bibliothèque renferme environ cent soixante manuscrits achetés dans l'Inde, de ses propres derniers..... Au reste, peu d'hommes ont mené une vie aussi sobre : il faut l'entendre lui-même en faire le récit dans la dédicace de son dernier ouvrage à ses chers Brachmanes, dont il ne parlait jamais qu'avec émotion. « Ecoutez quelle est ma manière de vivre : du lait, du fromage, de l'eau de puits, le tout valant 4 sols de France, ou le douzième d'une roupie indienne. Voilà toute toute ma nourriture habituelle. Je vis sans feu, même en hiver ; je couche sans matelas, sans lit de plumes. ... Je subsiste uniquement de mes travaux littéraires, sans revenu, sans traitement, sans place. Je n'ai ni femme ni enfans, ni domestiques ; privé de ces biens, je suis en récompense exempt de leurs liens ; seul, absolument libre, je n'ai cependant point d'indifférence pour les hommes ; mais je me sens sur-tout une sincère affection pour les gens de probité. Dans cet état, faisant une rude guerre à mes sens, je triomphe des attraits du monde, ou je les méprise, aspirant avec ardeur et des efforts continuels vers l'Etre-Suprême et parfait ; peu éloigné du but, j'attends avec calme la dissolution de mon corps. »

*Erratum.* — Page 264, au lieu de *versus inops*, lisez : *versus inopes*.

Digitized by Google

(No. CLXXXVIII.) 20 PLUVIOSE an 13.
( Samedi 9 Février 1805. )

# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

### TRADUCTION

DE LA XVII^e^ ODE DU II^e^ LIVRE D'HORACE.

*Cur me querelis*, etc.

Pourquoi, d'une plainte cruelle,
Déchirer un cœur malheureux ?
Ah ! connais mieux ce cœur fidèle !
Connais la volonté des Dieux.
O mon noble appui, mon Mécène !
Non, jamais la Parque inhumaine
Ne peut t'enlever qu'avec moi.
Si sa faux abrégeait ta vie,
De la mienne moitié chérie,
Que deviendrait l'autre sans toi ?

Oui, quand tu cesseras de vivre,
J'aurai perdu le sentiment.



Digitized by Google

Partout j'ai juré de te suivre ;
Je n'ai point fait un vain serment.
Jusqu'à la tombe ami fidèle,
Même dans la nuit éternelle,
Je veux accompagner tes pas.
De tous les deux, à la lumière,
Un seul jour fermant la paupière,
Eclairera notre trépas.

Quand sur moi la triple Chimère
Vomirait ses feux, quand Gyas,
Cet énorme fils de la Terre,
Sur moi lèverait ses cent bras ;
A la terreur impénétrable,
Toujours constant, inébranlable,
Je ne trahirais point ma foi ;
L'honneur et la reconnaissance,
Des Parques mêmes la puissance,
Tout l'ordonne et m'en fait la loi.

Soit que l'équitable balance
Préside à mon heureux destin,
Soit qu'il subisse l'influence
D'un signe envieux et malin,
Notre étoile, en tout point pareille,
Présente la douce merveille
D'un constant et parfait accord ;
Mêmes plaisirs, mêmes souffrances,
Mêmes goûts, mêmes espérances,
Mêmes périls et même sort.

Lorsqu'un tronc menaçait ma tête,
Faune accourut à mon secours ;
Contre le Temps, que rien n'arrête,
Jupiter défendit tes jours.
D'un peuple entier qui t'idolâtre,
La joie éclatant au théâtre,

Digitized by Google

Frappa trois fois l'air de ses cris :
Pour rendre grace au ciel propice,
Tu dois un pompeux sacrifice;
Je n'offrirai qu'une brebis.

KÉRIVALANT.

## IMITATION DE L'ANGLAIS.

SOUS ce berceau repose mon amie....
Souffle, Zéphir, avec plus de douceur;
Et sur ton aile apporte ici l'odeur
Ou du nectar ou bien de l'ambroisie.
Cessez vos chants, petits oiseaux,
Fleuve, sans bruit, roule tes eaux;
Et que d'un Dieu, pour Lucile endormie,
Les soins aux miens, s'il se peut, soient égaux!

Voici, par elle, une rose effacée,
Qui, de son sein, s'échappe sûrement;
Au même lieu, tâchons adroitement
De la remettre..... Excellente pensée!...
Mais quoi! sans troubler son sommeil,
Puis-je accomplir dessein pareil?
Non..... Sur mon cœur cette rose placée,
Là, de Lucile attendra le réveil.
Qui te posa sur le sein de Lucile?
Sa propre main.... Rose, l'ignorais-tu?
Oh! oui sans doute; et si tu l'avais su,
Serais encore à ton poste immobile.
Tu reprendras, aimable fleur,
Ce poste si doux, si flatteur;
Oui, des vertus doit habiter l'asile,
Celle qui sert d'emblême à la pudeur.

J. G. L. DE SAINT-LÉGIER, *ancien officier d'infanterie.*



Digitized by Google

## ENIGME.

Sans eau je bois de l'eau, je maudis le destin.
Tout au contraire, l'eau me fait boire du vin.

## LOGOGRIPHE.

Dieu, tout puissant qu'il est, seul ne peut me former;
Il lui faut un second. Lecteur, pour me trouver,
A me chercher long-temps il faut que tu t'apprêtes:
Je marche sur neuf pieds, et je porte deux têtes.

*Par M.* D. H. de M.

## CHARADE.

De deux mots qui forment mon corps,
Un pour l'hymen est en usage,
Et de ses plus tendres accords
Il est d'avance un témoignage;
Tantôt, par sa diversité,
Il est un genre d'infamie;
Jadis un ordre inusité
Pour le secours de la patrie;
L'autre, un espace limité.
Et quant à mon entier, vous tournerez la vue
Bien vainement, lecteur, vers des lieux écartés;
Car nulle part ailleurs qu'auprès de nos cités,
Je ne saurais être aperçue.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Canevas.*

Celui du Logogriphe est *Mariage*, où l'on trouve *mari*, *ami*, *age*, *rime*, *aime.*

Celui de la Charade est *Chasse-las.*

Digitized by Google

*Œuvres choisies de Saint-Evremont.* Un vol. *in*-12. Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *N. L. M. d'Esessarts*, libraire - éditeur, rue du Théâtre - Français, n°. 9 ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

NOUS parlions, dans notre dernier article, de ces écrivains à grande réputation auxquels personne ne peut faire de reproches, puisque leurs ouvrages sont encore à naître ; de ces écrivains qui, après avoir tiré le meilleur parti possible des avances que leur fait la renommée, meurent avec toutes les espérances qui les avaient entourés pendant leur vie, semblables à ces antiques guerriers qui ne pouvaient descendre au tombeau sans entraîner avec eux les esclaves qui les avaient le mieux servis. Saint-Evremont est un exemple frappant de cette singulière destinée. Homme aimable, livré aux plaisirs, plus fait pour la société que pour l'étude, possédant des connaissances assez variées pour parler avec grace sur tous les sujets, écrivant avec esprit en prose, avec facilité en vers, il fit des réputations et ne sut point assurer la sienne : elle était telle cependant que Bayle, dont le défaut ne fut jamais un excès d'indulgence, l'avait déclaré *un auteur inimitable*. A quoi se réduit aujourd'hui cette grande renommée ? à un petit volume *in*-12, composé de réflexions sur les Romains, et auxquelles il a fallu ajouter un morceau qui n'est pas de Saint-Evremont, pour donner au volume quelque valeur dans le commerce. Remarquons encore que si les réflexions de cet auteur sur les Romains sont arrivées jusqu'à nous, que si



Digitized by Google

on les lit avec plaisir après l'ouvrage de M. de Montesquieu sur le même sujet, c'est qu'elles présentent un sujet traité avec méthode; en un mot, c'est qu'elles forment un livre. Nous ne pouvons trop le répéter, le talent de faire un livre est rare; il exige du travail et une constance dans les idées qui ne s'allie guère avec les soins que la société demande à ceux qui se livrent à elle. La gloire, dans tous les genres, ne s'acquiert que laborieusement; et quiconque y aspire ne doit pas se faire illusion sur la grandeur des sacrifices qu'elle impose: un guerrier ne va pas à l'immortalité pour une bataille heureuse, un prince pour quelques intentions sages; un écrivain a-t-il droit d'y prétendre pour quelques pages brillantes dont la futilité ne se fait jamais mieux sentir qu'au moment où on les assemble? Tel a été le sort des écrits de Saint-Evremont. « Lorsqu'après sa mort, dit M. de La Harpe, et dans un temps où *les personnes et les* » *choses qui l'avaient fait valoir n'étaient plus*, » on rassembla dans une volumineuse collection » tous ces fragmens épars qui, séparément, avaient » fait tant de fortune; ce recueil qui montrait » Saint-Evremont tout entier, le réduisit à sa » juste valeur. » En effet, l'incohérence des idées, l'absence d'unité dans les vues, le contraste des pensées, sont les défauts inévitables de ces recueils; et si ces défauts frappent dans des volumes formés des écrits divers d'un seul homme, que peut-on espérer des Mélanges Littéraires composés des écrits de plusieurs? Cependant nos beaux-esprits unissent volontiers aujourd'hui les morceaux qui leur sont échappés, dans l'espoir d'arriver, l'un portant l'autre, à la postérité; ils ont besoin d'être beaucoup pour produire ce que le paresseux Saint-Evremont a fait tout seul; ils triomphent, ils se croient les arbitres du goût; mais *quand les ver-*

Digitized by Google

*sonnes et les choses qui les font valoir ne seront plus*, c'est-à-dire quand on jugera sur les faits et non sur les préventions, ces incroyables Mélanges Littéraires ne serviront qu'à prouver la vanité de l'homme, la nullité de l'auteur, et l'état de pauvreté où les lettres furent quelque temps réduites.

En citant Saint-Evremont comme exemple, nous ne prétendons lui comparer aucun de nos beaux-esprits, puisqu'il n'eût pas la prétention d'être compté parmi les hommes-de-lettres. Descendant d'une famille noble, il entra de bonne heure au service, et se fit connaître de ses chefs autant par son courage que par les agrémens de son esprit et la douceur de ses mœurs. Il avait beaucoup d'indépendance dans le caractère, qualité qu'on ne peut trop estimer, et qui s'allie très-bien avec la prudence dans les discours; mais cette heureuse alliance ne se rencontra jamais chez lui : le besoin de dire ce qu'il pensait causa tous ses malheurs, si l'on peut appeler ainsi des événemens dont il s'accommoda comme s'il les eût préparés lui-même. Le prince de Condé, qui aimait le mérite dans tous les genres, remarqua Saint-Evremont; et, pour l'approcher de sa personne, il le fit lieutenant de ses gardes. Bossuet, avec la hardiesse qui n'appartient qu'au génie, a dit de ce prince qu'il était *indocile à la flatterie*, expression d'autant plus admirable qu'elle est vraie; mais on sait qu'il était sensible à la raillerie, quoiqu'il ne se fît aucun scrupule de plaisanter sur les travers de ceux qui l'approchaient, disposition d'autant plus dangereuse dans un grand, qu'elle l'expose quelquefois à appeler son autorité au secours de son esprit. En effet, Saint-Evremont s'étant permis de parler du prince de Condé avec légéreté, le prince lui ôta la lieutenance de ses gardes. Quelque temps après, il alla passer trois mois à la Bastille pour



Digitized by Google

des plaisanteries vives contre le cardinal de Mazarin ; enfin, la critique qu'il fit du traité des Pyrénées ayant déplu à Louis XIV auquel il devait le rang de maréchal-de-camp et une pension de mille écus, il aurait de nouveau perdu la liberté s'il ne se fût sauvé en Angleterre, où il vécut heureux et long-temps au milieu d'une cour dont les principaux personnages, pendant les malheurs des Stuart, avaient pris en France l'habitude de notre langue, le goût de nos plaisirs, et quelque chose de notre esprit.

Les hommes dont la conversation et les idées sont brillantes, se trouvent toujours entre deux écueils dans le monde, l'envie qu'ils inspirent et l'admiration des sots. En jugeant Saint-Évremont par les événemens, on serait autorisé à le croire hardi, violent, satirique ; il n'était qu'indiscret avec ses amis ; mais ses amis l'étaient avec tout le monde. Ce qu'il se permit de dire sur le grand Condé ne fut hasardé qu'en confidence ; ses plaisanteries sur le cardinal de Mazarin n'avaient point été destinées à réjouir la cour ; et la critique qu'il fit du traité des Pyrénées était renfermée dans une lettre qui ne s'adressait qu'au maréchal de Créqui. Sans doute cette lettre pétillait d'esprit ; elle avait le mérite du moment, et flattait la politique d'un parti ; le moyen que celui qui la recevait ne la montrât pas, et que ceux à qui elle était communiquée ne fussent point pressés de s'en vanter ! A coup sûr, les moins réputés pour leur intelligence furent les premiers ; car l'occasion était belle pour eux de se montrer initiés dans un commerce d'esprit : c'est ainsi que Saint-Évremont fut sacrifié par la vanité de quelques courtisans, comme il y en a dans tous les siècles et sous tous les régimes. Heureusement pour lui, il trouva dans son insouciance des ressources qu'en dès circonstances

Digitized by Google

semblables la plupart des hommes cherchent vainement dans leur courage. L'auteur de la notice qui précède le volume que nous annonçons, répète que Saint-Evremont fut enterré dans l'église de Westminster, au milieu des rois et des grands hommes de l'Angleterre : c'est donc pour nous une nécessité de répéter que se fait enterrer là qui veut, que ce droit s'obtient à prix d'argent, quoique nos philosophes nous l'aient présenté comme un honneur national, et une preuve de l'esprit d'égalité qui règne chez les Anglais ; à tout examiner, on trouverait au contraire que c'est une preuve du prix qu'on attache dans ce pays à tout ce qui peut distinguer.

Les réflexions de Saint-Evremont sur les Romains ne sont pas profondes; mais elles sont remarquables par beaucoup de justesse : elles durent produire une vive sensation au moment où elles parurent, puisque dans un siècle où tout était grand, sous un roi qui ne craignait pas les comparaisons, on était dans l'habitude d'exalter les vertus romaines. Les tragédies de Corneille et les romans du temps témoignent l'esprit qui régnait alors dans notre nation. Saint-Evremont passa le premier de l'admiration à la critique, et prétendit juger ce peuple conquérant par les faits plutôt que par les éloges de ses historiens : son esprit modéré en toutes choses le servit bien dans cette discussion ; et les preuves qu'il donne de ses assertions laissent peu à desirer. On s'abandonne avec confiance à un écrivain qui, examinant la conduite du sénat dans l'expulsion des rois, dit avec simplicité : « Mon » sentiment est qu'on peut bien admirer la répu» blique, sans admirer la manière dont elle fut » établie. » On n'aime pas qu'il ajoute presque aussitôt, en parlant de Lucrèce : « Cette prude, » farouche à elle-même, ne put se pardonner la

Digitized by Google

» crime d'un autre. » Une phrase aussi indécente n'est pas digne d'un historien, et convient à peine au poète qui composa l'ame de Ninon de la volupté d'Epicure et de la vertu de Caton. Si pour apprécier l'action de Lucrèce, Saint-Evremont s'était reporté aux mœurs du temps, il aurait senti combien il était impossible qu'il y eût des prudes dans un pays où les coquettes ne donnaient point encore le ton. Nos grands écrivains, que leurs successeurs nous apprennent chaque jour à aimer davantage, ne se sont jamais écartés de ce principe d'équité et de bon sens qui veut qu'on ne juge un peuple que d'après ses lois, ses mœurs et ses préjugés; ils ont même poussé le scrupule jusqu'à ne pas appliquer à une nation ancienne une expression née des vertus ou des vices modernes. Saint-Evremont, en appelant Lucrèce *prude*, est aussi ridicule que M. de Voltaire qui, dans une traduction sérieuse d'un morceau d'Addisson, donne à Caton l'épithète de *juste*, dans le sens que ce mot a reçu du christianisme; ce qui est la même chose que s'il le plaçait parmi les saints. Ainsi un philosophe a donné l'ame de Caton à une courtisane, un autre philosophe l'a mis au nombre des justes: pauvre Caton! pauvres philosophes!

L'obligation de ne juger un peuple que par ses lois, ses mœurs et ses usages, existe pour un historien tant qu'il ne considère ce peuple que dans sa conduite particulière; elle cesse du moment où il le compare à un autre peuple. Cette observation n'est nulle part plus frappante que dans le Discours sur l'Histoire universelle de Bossuet; elle explique l'art avec lequel cet homme puissant excite notre admiration, notre intérêt pour des nations que, l'instant d'après, il va replonger dans le néant; je dirais presque dans le mépris. En suivant ces règles, on trouverait aussi pourquoi la république

Digitized by Google

romaine excita l'enthousiasme des Français sous le règne de Louis XIV, et pourquoi elle a tant perdu dans notre esprit à l'époque où nous avons cru pouvoir devenir républicains. Pour les Français du grand siècle, l'histoire romaine était toute poétique; leur imagination n'y voyait que le beau idéal; ne soupçonnant pas qu'il fût possible à la France de changer de mœurs, de renoncer à toute l'antiquité de sa gloire, ils admiraient les grandes actions sans envie, sans chercher à en approfondir la cause; et, pour que cette admiration fût plus pure, ils séparaient encore les faits héroïques de tout ce qu'ils empruntent de la forme du gouvernement. Mais lorsque nous sommes venus à une application directe, indépendamment des erreurs commises par ceux qui se sont chargés de la faire, nous avons tout jugé par comparaison, la morale, les mœurs, les lois, la religion, les préjugés; et nous avons dû cesser d'admirer, ou devenir tout-à-fait fous. Il est bizarre que la haute réputation des Romains, dans le 19e. siècle et en France, dépende de notre foi dans la bonté du gouvernement monarchique; mais cela n'en est pas moins de toute vérité: aussi les réflexions de Saint-Evremont sur les Romains ne recommenceront-elles à paraître hardies, que quand nous aurons oublié celles que nous avons tous été forcés de faire sur le même sujet.

Ses Observations sur Salluste et sur Tacite restent bonnes pour tous les temps. Il est difficile de joindre plus de finesse à plus de raison. Sans qu'il se prononce pour l'un ou pour l'autre de ces deux historiens, on voit aisément qu'il donne la préférence à la manière du premier, car il se contente de l'exposer; tandis qu'il fait ressortir les défauts et le danger de la méthode adoptée par le second.

Digitized by Google

« On voit, dit-il, dans l'histoire de Tacite plus » de vices encore, plus de méchancetés, plus de » crimes ; mais l'habileté les conduit, et la dexté- » rité les manie ; on y parle toujours avec dessein ; » on n'agit pas sans mesure ; la cruauté est pru- » dente, et la violence avisée. En un mot, le vice » y est trop délicat : d'où il arrive que les plus » gens de bien goûtent un art de méchanceté qui » ne se laisse pas assez connaître, et qu'ils appren- » nent sans y penser à devenir criminels, croyant » seulement devenir habiles. »

Il est impossible de ne pas approuver la justesse de ces réflexions. Tacite n'abandonne rien à la faiblesse, aux passions, aux événemens, aux caprices ; enfin à tout ce qui ne détermine que trop souvent la volonté des hommes ; ses personnages paraissent ne tenir à l'humanité que par ce qui la dégrade, et n'avoir rien conservé de ce qui sert à l'excuser. Le crime n'est pour lui qu'un jeu convenu dont il se fait juge ; et il met tant de soins à remarquer pourquoi celui-ci joue bien, pourquoi celui-là mal, qu'il n'est plus frappé des conséquences de ce jeu terrible. « L'empoisonnement » de Britannicus, dit Saint-Evremont, ne fait pas » autant d'horreur qu'il devrait faire, par l'atta- » chement que donne Tacite à observer la con- » tenance des spectateurs. Tandis qu'un lecteur » s'occupe à considérer leurs divers mouvemens, » l'imprudence effrayée des uns, les profondes » réflexions des autres, la froideur dissimulée de » Néron, les craintes secrettes d'Agrippine, l'esprit, » détourné de la noirceur de l'action et de la fu- » neste image de cette mort, laisse échapper le » parricide à sa haine, et le pauvre mourant à sa » pitié. »

Saint-Evremont aurait pu remarquer aussi que Tacite a dû beaucoup se livrer à son imagination

Digitized by Google

pour composer ses tableaux, puisqu'il n'avait pu être témoin des actions qu'il raconte, les détails dans lesquels il entre portant particulièrement sur la vie privée des personnages qu'il met en scène : sa crédulité sur des points aujourd'hui hors de toute discussion peut faire soupçonner qu'il était facile à accueillir les bruits qui se liaient au système qu'il avait adopté. Par exemple, et sans lui reprocher la confiance qu'il accorde aux prédictions des astrologues, à quel titre pouvait-il garantir la vérité du fait suivant?

« Toutes les fois que Tibère voulait consulter » un astrologue, il montait sur la partie la plus » élevée de sa maison, qui dominait sur des ro- » chers. Un affranchi vigoureux, qui ne savait » pas lire, et qui *seul* était dans sa confidence, » lui amenait par des détours escarpés l'homme » dont il se proposait d'éprouver la science; et » au retour, si l'on soupçonnait de l'ignorance ou » de la supercherie, l'affranchi précipitait l'astro- » logue dans la mer, afin *d'ensevelir le secret* de » son maître. On amena Thrasille par le même » chemin. Il promit l'empire à Tibère, lui dévoila » l'avenir. Ses réponses ayant frappé le prince, il » lui demanda si lui-même avait fait son horos- » cope, et ce qu'il pensait de l'année et du jour » où il était. Celui-ci observe de nouveau la po- » sition des astres, pâlit; et ses observations ne » faisant qu'augmenter de plus en plus sa surprise » et sa frayeur, il s'écrie que le moment est cri- » tique, et qu'il touche presque à sa dernière » heure. Tibère l'embrassant, le rassure sur le » péril qu'il avait deviné; et dès-lors regardant ses » prédictions comme un oracle, il l'admit dans » sa plus intime confidence. »

Dans ce récit, combien ne trouve-t-on pas de petites particularités qu'il est impossible que, per-

Digitized by Google

sonne ait connues, et que Tacite n'a pu qu'arranger à volonté? Un seul esclave dans la confidence, les astrologues noyés pour ensevelir le secret de Tibère, ceux qu'on ne noyait pas ignorant nécessairement qu'ils avaient couru le danger de l'être, Thrasille admis trop avant dans la confidence de son maître pour ne pas savoir ce qu'on risquait à la trahir, sa pâleur en considérant de nouveau les astres, l'exclamation qui lui échappe; que de voiles il aurait fallu percer! ou plutôt combien de détails arrangés sur le seul fait positif que Tibère croyait à l'astrologie, et qu'il avait confiance dans les connaissances de Thrasille! C'est encore Tacite qui suppose à Auguste, dans l'adoption de Tibère, l'intention secrète de se faire regretter des Romains, intention sans but, puisque le desir le plus naturel d'Auguste devait être de consolider son ouvrage. Il est vrai qu'il connaissait les vices de Tibère; mais les hommes agissent-ils toujours selon leur jugement? Tacite ignorait-il que le maître du monde n'était pas maître dans sa maison, et que Livie avait assez d'ascendant sur ses volontés pour le faire agir contre sa propre raison? Cette explication de l'adoption de Tibère est si simple qu'elle frappe tous les esprits; et c'est positivement pour cela qu'elle n'a pu satisfaire un écrivain qui voulait tout conduire par des raffinemens étrangers à l'humanité, plus rarement encore constante dans le mal que dans le bien.

Si Tacite n'a rien accordé aux passions, à la faiblesse, aux caprices, il a encore moins donné aux événemens: on peut affirmer qu'il en était trop près pour en deviner la cause. En effet, les crimes de tant d'empereurs ne peuvent suffisamment s'expliquer ni par la férocité si naturelle aux Romains, ni par la folie où conduit quelquefois un pouvoir sans bornes; car le pouvoir des empe-

Digitized by Google

reurs n'était pas sans limites, et les proscriptions exercées pendant la république sont au moins aussi effroyables que celles qui eurent lieu sous le gouvernement d'un seul. M. Dureau de Lamalle, dans le discours qui précède sa traduction de Tacite, a montré avec une sagacité vraiment rare la cause générale et constante de ces amas de meurtres. « On se plaint, dit-il, du pouvoir absolu des empereurs, de leur despotisme, et l'on » ne voit pas que le malheur de cette prétendue » monarchie, c'est qu'on y laissa beaucoup trop » de république. Sans compter le sénat, il y eut » pour ainsi dire trois souverains, le peuple, le » soldat et le prince. » M. Dureau de Lamalle explique fort bien les droits de souveraineté que chacun prétendait maintenir, et qui causèrent la perte de tous. Le peuple voulait des spectacles, du pain, et repoussait toute espèce de tributs, parce, que accoutumé à vivre des taxes mises sur les provinces conquises, il regardait les impôts comme une marque de servitude. Cette idée si absurde pour nous, était rigoureusement vraie dans les mœurs romaines. Les soldats, devenus souverains depuis qu'ils avaient fait la conquête de leur patrie, voulaient de l'argent; ils en voulaient beaucoup et souvent, et ce qu'il en coûtait pour les satisfaire étonne l'imagination : en les refusant, le prince risquait de perdre et l'empire et la vie. Si le troisième souverain, qui était l'empereur, ne poussait point pour lui l'économie jusqu'à la parcimonie, la proscription des riches, leur mort, et l'envahissement de leur fortune devenaient un acte d'administration nécessaire : on aurait pu dès ce temps-là appeler des assassinats l'art de battre monnaie. On expliquerait de même pourquoi les gouverneurs que la Porte envoie dans ses provinces éloignées sont si cruels, si dévastateurs;

Digitized by Google

c'est qu'ils sont des souverains obligés de contenter les fantaisies d'un autre souverain. Il est facile de concevoir comment, à Rome, des premières proscriptions décidées par calcul, on passait à tous les excès de la cruauté : il fallait des meurtres pour satisfaire les courtisans, les maîtresses ; il en fallait pour effrayer la vengeance et changer le désespoir en stupeur : enfin le caprice et le libertinage voulurent aussi dissiper la vie des hommes : c'était la monnaie courante. Tant d'atrocités ont perdu le droit de nous étonner; nous ne pouvons ignorer combien de malheurs publics sortent d'une fausse position politique ; et fasse le ciel que nos esprits forts n'oublient plus qu'avant les mœurs nées de la religion chrétienne, l'histoire ne nous présente aucun grand état sans despotisme ! M. Dureau de Lamalle remarque avec raison que tous les empereurs romains qui illustrèrent le pouvoir d'un seul, ont été excessivement économes ; c'était la route la plus sûre pour fuir la tentation du crime. Auguste n'avait qu'une même chambre pour l'été et pour l'hiver, et Auguste empereur fut clément. Les princes même dont le nom est devenu une injure, commencèrent par des desirs de justice; leur bonne volonté tenait jusqu'au moment où les profusions les forçaient à employer cette terrible et unique mesure de finances que les prétentions du peuple et de l'armée laissaient au chef de l'état.

Il est bien facile aujourd'hui de dire ce que les Empereurs et le Sénat auraient pu faire pour assurer la monarchie et la liberté ; mais a-t-on suffisamment réfléchi qu'ils ne pouvaient avoir aucunes connaissances positives sur ce grand objet ? Où auraient-ils appris à constituer une monarchie ? Il n'en restait pas de modèle dans le monde depuis les conquêtes de la république ; et d'ailleurs ces conquérans étaient trop fiers pour soupçonner qu'ils pussent

Digitized by Google

pussent adopter les institutions des vaincus. Toutes les pages de leur histoire leur enseignaient à mépriser les rois et la première constitution sous laquelle ils avaient vécu ; leurs mœurs et l'étendue de l'état exigeaient un maître ; leurs souvenirs étaient pour la liberté, telle qu'elle leur avait été transmise ; ils périrent par le despotisme pour vouloir conserver les institutions de la république, destinée toute entière dans l'ordre des événemens ; car il est impossible d'exiger qu'un peuple renonce à tout ce qui a fait sa gloire, parce que la raison l'exige. Les peuples ne se conduisent point par la raison, mais par leurs habitudes : cette vérité historique est sans exception. Si on l'applique aux Romains, on en trouvera la preuve dans leurs historiens ; aucun n'a soupçonné les causes de la décadence de l'empire ; tous ont accusé les hommes par impossibilité de remonter aux événemens ; et, depuis Auguste, toutes les conspirations ont eu pour but le rétablissement de la république, jusqu'au moment où les soldats, ayant détrôné le peuple, bornèrent leur sédition au desir de changer de maîtres, pour vendre plus souvent et plus cher leur part de souveraineté. Il y a, entre la position des Romains et la nôtre, des différences si grandes, que toute comparaison de nous à eux m'a toujours paru absurde : pour se soumettre à la monarchie, il fallait qu'ils l'inventassent, et qu'ils pussent renoncer à tous leurs souvenirs ; pour nous donner la république, il fallait nous ôter les nôtres ; et notre plus grand bonheur est de revenir à l'unique gouvernement qui nous convienne par la seule force de nos habitudes habilement dirigées. Notre liberté ne tient pas à conserver beaucoup de choses faites au nom de la liberté ; mais à établir l'accord le plus parfait entre nos institutions, nos lois et l'autorité protectrice. Les conséquences d'un



Digitized by Google

faux principe en politique sont incalculables, et les Romains peuvent plutôt nous servir d'exemple que de point de comparaison. Pour profiter de leurs fautes, ce n'est point Tacite qu'il faut lire; trop occupé à peindre le crime, il a oublié les hommes et les événemens, oubli que Saint-Evremont lui reproche avec une douceur qui montre le peu d'importance qu'il attachait à une discussion qui alors n'était que littéraire.

Les autres fragmens de Saint-Evremont conservés dans le volume que nous annonçons, traitent de la vieillesse, de l'amitié, et autres sujets de ce genre sur lesquels ils restera toujours à dire, puisque depuis deux ou trois mille ans on ne croit pas avoir tout dit.

FIÉVÉE.

---

Traduction nouvelle de l'*Oraison de Cicéron, pour le poète Archias;* suivie de quelques imitations d'odes d'Horace en vers français. Par *Al. L. B****. Un vol. in-12. Prix: 2 fr. 50 c. et 3 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez *F. V. Guilleminet*, libraire, rue des Fossés-Montmartre, n°. 3; et chez *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, vis-à-vis le petit-portail.

On ne s'est jamais autant exercé que de nos jours dans l'art de traduire. Une foule d'auteurs, dépourvus du don d'inventer, et pressés néanmoins du besoin d'écrire, sont à la recherche de tous les ouvrages anciens et étrangers, et il n'en est presque aucun, quelque médiocre qu'on le suppose, qui n'ait trouvé dans plusieurs traducteurs autant de panégyristes non moins enthousiastes qu'inté-

Digitized by Google

ressés. Convenons aussi que ce genre de travail, si recommandable quand il a pour but d'ajouter à nos richesses littéraires, n'a pas été dédaigné par les plumes les plus distinguées, et que les meilleurs ouvrages publiés depuis long-temps sont certainement des traductions. Il n'en était pas ainsi dans le beau siècle de la littérature : les grands écrivains se contentaient de se pénétrer de la lecture des anciens, d'en recueillir le génie dans leurs ouvrages, et d'en empreindre, pour ainsi dire, leurs propres créations. Ils abandonnaient à des talens inférieurs le soin d'interpréter les modèles, et de les rendre accessibles au vulgaire. Aussi la plupart des traductions les plus vantées à cette époque, nous paraissent-elles aujourd'hui très-médiocres : cette même langue qui s'élevait alors à un si haut degré de précision, d'élégance et d'énergie, resta faible et sans caractère sous la plume timide des traducteurs, et si les compositions modernes sont, dans tous les genres de littérature, si inférieures à celles du dix-septième siècle, nous avons du moins dans cette partie une supériorité qu'il seroit difficile de nous contester. Il est vrai que peut-être il ne faut pas trop nous en féliciter, et que cet avantage ne doit pas moins être attribué à une fâcheuse impuissance de rien tirer de notre propre fonds, qu'à notre admiration pour les anciens. Toutefois gardons-nous de déprécier ces utiles travaux. En ramenant le public à l'étude des vrais modèles, ils achèveront peut-être de nous rendre le goût de la saine littérature, et c'est alors qu'on pourra voir se former d'habiles écrivains, qui, après avoir étudié ces maîtres fameux, deviendront créateurs à leur tour.

La traduction que l'on nous promet aujourd'hui pourrait contribuer à cet heureux résultat, puisqu'elle a pour but de faire apprécier à tous les lecteurs des chefs-d'œuvre



Digitized by Google

oratoires, qui jusqu'ici n'ont pu passer dans notre langue sans être affaiblis et presque défigurés. L'auteur, dans un court avertissement qui précède sa brochure, rend compte du motif qui l'engage à la publier. « Occupé, dit-il, à » traduire les principaux discours de Cicéron, il desire » connaître l'opinion du public sur le genre et le mérite » de ses travaux, et il lui offre, à titre d'essai, la version » du discours si connu : *Pro Archiâ poetâ.* » Ce discours est en effet très-propre à mettre dans leur jour les talens d'un traducteur. La grace et la pureté de la diction, le nombre et l'harmonie des périodes, en un mot les charmes d'un style qui intéresse sans émouvoir trop fortement, sont peut-être plus difficiles à conserver dans une langue étrangère, que ces grands mouvemens oratoires, cette hardiesse et cette énergie d'expression, qui, en échauffant le traducteur, l'aident à se pénétrer des pensées et des sentimens de son modèle. D'ailleurs le discours pour le poète Archias a pour nous un mérite particulier. Cicéron y plaide la cause des belles-lettres, qu'il aima toute sa vie et que son nom honore à jamais. On retrouve dans son style cette espèce de passion avec laquelle nous parlerions d'un ami dont la société assidue aurait fait dans tous les temps le charme de notre vie. Plusieurs de ses plaidoyers ont pu perdre à nos yeux une partie de l'intérêt qu'ils devaient avoir pour ceux qui les entendirent : celui-ci n'est pas de ce nombre; et quiconque a un peu connu le bonheur de l'étude, n'en quittera pas le panégyrique sans se sentir encore plus épris de ces douces occupations dont les charmes innocens y sont si éloquemment retracés. Ajoutons que cette heureuse digression sur l'utilité des belles-lettres offre un exemple de l'art avec lequel on peut donner aux discours du barreau un intérêt capable de les faire survivre aux circonstances qui les ont vus

Digitized by Google

naître, art qui sert à la fois la gloire de l'orateur et la cause qu'il défend, puisqu'en la montrant liée à des principes dont l'application est de tous les temps, elle s'agrandit aux yeux des juges, et s'empare plus puissamment de leur attention.

Je citerai quelques passages de la nouvelle traduction, et j'en prendrai occasion de rappeler des principes qui peuvent être de quelqu'utilité à ceux qui s'occupent de ce genre de travail. Je commence par l'exorde.

« S'il y a en moi, *Messieurs*, quelque talent, et *je sens combien la portée en est faible ;* si *un assez long exercice m'a, comme je le crois, familiarisé avec l'art de la parole ;* enfin, si j'ai des graces à rendre en ce genre à l'étude des lettres, pour lesquelles je conviens n'avoir eu de l'éloignement dans aucun temps de ma vie, c'est à Licinius sur-tout qu'il appartient de recueillir le fruit de ces avantages.

» En effet, *du plus loin que je puisse rappeler mes souvenirs*, en remontant de l'âge où je suis jusqu'aux premières années de ma jeunesse, je le vois qui me sert et d'introducteur et de guide dans la carrière des lettres.

» Si cette voix formée par ses leçons, animée par ses encouragemens, a secouru avec succès plusieurs de nos citoyens, ce maître de qui je tiens les moyens de défendre et d'assister les autres, ne dois-je pas à son tour le soutenir et le défendre moi-même de tout mon pouvoir ? »

Cette version a en général de l'exactitude et de la facilité : elle offre cependant matière à plusieurs observations. Je ne m'arrêterai qu'aux principales. La portée du talent est une expression qui manque de noblesse, et le membre de phrase suivant ne rend pas la pensée de Cicéron, lequel n'affirme en aucune manière qu'il soit familiarisé avec l'art de la parole. La traduction littérale serait :



Digitized by Google

« S'il y a en moi quelque talent, et je sens combien il est » médiocre; si j'ai acquis quelqu'exercice dans l'art de » la parole, auquel j'avoue que je me suis long-temps ap- » pliqué. » Est-il besoin d'ajouter que le mot *judices* est mal traduit par *Messieurs*, et que si les anciens traducteurs ne manquent jamais de rendre ainsi *quirites*, *judices*, ἄνδρες, Ἀθηναῖοι, on a reconnu depuis la nécessité de prêter aux anciens un langage plus conforme à leurs usages et à leurs mœurs ? Enfin cette expression commune, *du plus loin que je puisse rappeler mes souvenirs*, ne donne aucune idée de la métaphore qui est dans l'original, *quoad longissimè potest mens mea respicere spatium præteriti temporis*, le plus loin que mes souvenirs puissent se reporter sur un temps qui n'est plus.

Cette dernière phrase et beaucoup d'autres, où les belles métaphores de Cicéron sont en quelque sorte mutilées, semblent indiquer que l'auteur a recherché sur-tout la brièveté et la concision; mais elles ne peuvent être un mérite dans la traduction d'un orateur, que lorsqu'elles ne font tort ni au nombre des périodes, ni à la richesse des images. Qu'on se rende quelquefois moins difficile sur l'élégance et l'harmonie, en faveur de la concision, quand on s'exerce sur un auteur tel que Tacite, dont cette qualité est le caractère distinctif, le goût pourra ne pas s'offenser de ces sacrifices nécessaires; mais si vous voulez faire parler en français Cicéron, qui s'insinue dans l'ame de ses auditeurs à l'aide du style le plus abondant et le plus mélodieux, ne devez-vous pas vous appliquer avant tout à faire passer dans la version cet heureux caractère; et ne vaudra-t-il pas mieux ajouter quelques mots pour rendre la phrase plus claire ou plus harmonieuse, que de s'obstiner à lutter contre la concision du latin, dans une langue

Digitized by Google

qui est à la fois et plus lente dans sa marche, et plus exacte dans son expression ?

J'insiste sur ce sujet, parce que la nouvelle traduction me paraît pécher en général par la sécheresse et par le défaut d'élégance et d'harmonie. Je vais citer un morceau assez étendu pour en offrir la preuve. Cicéron voulant justifier son goût pour les lettres, dit, suivant le nouveau traducteur : « Eh ! de quel droit pourrait-on me faire un » crime d'employer à cultiver les lettres, des momens que » d'autres donnent à leurs affaires, à la célébration des » fêtes et des jeux, aux divertissemens, aux délassemens » du corps et de l'esprit, et que tant de gens perdent dans » les festins, dans les jeux de hasard, ou à la paulme ? » On doit être à mon égard d'autant plus indulgent, que » ces études tournent à *l'avantage de notre art* et d'un » talent qui, *quel qu'il soit*, n'a jamais manqué au » besoin de mes amis. Qu'elles paraissent peu importantes » aux yeux de quelques-uns, pour moi j'y trouve la » source où je puise des forces pour les *devoirs les plus* » *essentiels*.

» En effet, si la doctrine des sages et une lecture » assidue ne m'avaient pas persuadé, dès ma jeunesse, » que la gloire et la vertu sont les biens les plus desi- » rables de la vie, et que dans la vue de les acquérir, » on doit compter pour rien l'exil, les tourmens et la » mort, je ne me serais jamais exposé, pour le salut de » la république, à tant de débats orageux et aux attaques » journalières d'hommes dépravés.

» Mais partout les écrits, les maximes des sages, par- » tout l'exemple de l'antiquité, nous offrent *en cette matière* » des modèles qui seraient ensevelis dans les ténèbres sans » le flambeau des lettres. Combien de tableaux de la vie » des grands hommes les écrivains de la Grèce et de



Digitized by Google

» Rome n'ont-ils pas transmis à nos regards et à notre » émulation! Je les avais devant les yeux quand je gou- » vernais les affaires de la république, et je modelais » mes pensées sur celles de ces éminens personnages.

» Mais quoi! dira-t-on, ces hommes si recomman- » dables, et dont des *plumes lettrées* nous ont retracé les » vertus, possédaient-ils eux-mêmes les connaissances » dont vous faites tant d'éloges? Je ne l'assurerai pas de » tous en général; mais je n'hésite point sur le fond » même de l'objection. Je sais qu'il y a eu des hommes » *éminens en caractère* et en vertu, qui, sans être aidés » de l'instruction, et par le privilége d'un naturel presque » au-dessus de l'humanité, ont excellé en sagesse et en » modération. J'ajoute même qu'*une trempe heureuse* » *s'ouvre sans l'étude un accès à la gloire* et à la vertu, » plus sûrement que l'étude sans les dispositions de la » nature; mais je soutiens en même-temps, que lorsqu'à » une ame supérieure on joint la culture et les lumières, » cette réunion présente alors un *certain caractère écla-* » *tant et incomparable.*

» Tel fut, du temps de nos pères, cet homme presque » divin, Scipion l'Africain; tels furent C. Lélius, L. Fu- » rius, ces modèles de sagesse et de modération; tel était » Caton l'Ancien, le plus savant et le plus vertueux de » son siècle: tous personnages qui n'eussent pas cultivé » les lettres, s'ils n'y avaient trouvé des secours pour » connaître et pour pratiquer la vertu.

» Mais quand on ne s'arrêterait pas à ces grands avan- » tages, et qu'on ne se proposerait que le plaisir, en » connaissez-vous *un plus honnête* et plus noble? Les » autres amusemens ne sont ni de toutes les heures, ni » de tous les âges, ni de tous les lieux; les lettres » sont un aliment pour la jeunesse, *un agrément pour les*

Digitized by Google

» *vieillards ;* elles ajoutent du lustre à la prospérité ; le » malheur y trouve un asile et des consolations ; elles » égayent nos demeures, elles ne nous embarrassent point » au dehors ; elles sont de nos veilles, de nos voyages, » de notre société à la campagne. »

Voilà bien l'ordre et le beau développement d'idées que l'on admire dans Cicéron, et la version qui le reproduit pourra paraître fidelle à bien des lecteurs ; mais ceux qui savent apprécier le style de l'orateur, lui reprocheront d'affaiblir presque toutes les images, de renverser l'ordre des périodes, lorsqu'il était facile de le conserver ; en un mot, de substituer trop souvent à un style plein de vie et d'expression, des phrases traînantes, sans harmonie et sans effet. Ils reprendront des manières de parler vagues et communes, *les devoirs les plus essentiels*, un *certain caractère éclatant et incomparable ;* des expressions impropres et à peine françaises, *des plumes lettrées, une trempe heureuse qui s'ouvre un accès à la gloire ;* des concours de sons qui révoltent l'oreille, *un talent, qui, quel qu'il soit*, etc., etc ; en un mot, ils se plaindront que le traducteur, content de rendre en général les pensées de Cicéron, ne se soit pas assez appliqué à les exprimer comme lui. Or, sans cette espèce d'exactitude, une version qui reproduira minutieusement le même nombre d'épithètes, qui opposera à chaque mot latin le mot français correspondant, sera cependant très-inexacte, et le traducteur, quand on lui supposerait des talens égaux à ceux de l'auteur original, ne le suivra jamais qu'à une grande distance ; car il travaille sur les pensées d'un autre, il n'a pu s'en pénétrer comme des siennes propres. Si donc il se contente de les exprimer à sa manière, s'il se permet trop fréquemment l'usage facile des équivalens, il substituera nécessairement à des

Digitized by Google

expressions de génie, des manières de parler froides et rebattues; il prêtera à un grand maître un style assez facile peut-être, mais vague et sans caractère; défaut inévitable de tout écrivain qui n'a pas approfondi et particularisé ses pensées. Qu'il se fasse une loi au contraire de conserver à chaque membre de phrase, autant que le permet le génie de la langue, l'ordre que son auteur lui a assigné et qui est toujours le meilleur, si cet auteur est un grand écrivain; qu'il s'efforce de communiquer à son style la hardiesse et l'originalité du modèle; qu'il lui dispute chaque expression, chaque pensée: alors sa diction devient naturellement vive, animée, précise; alors on y retrouve la gravité, la noblesse, la mâle éloquence de l'historien, les transitions rapides, les interpellations presque familières de l'écrivain polémique, les images multipliées et fleuries, les mouvemens impétueux, le nombre et l'harmonie du poète et de l'orateur.

Je sens qu'il pourrait paraître téméraire, après avoir donné le précepte, de prétendre y joindre l'exemple: cependant il ne s'agit ici que d'exactitude; j'oserai donc essayer une traduction plus fidelle du même fragment, et si en suivant Cicéron pas à pas, je réussis à donner à mon style un ton plus noble et plus oratoire, cette traduction, quelqu'imparfaite qu'elle soit d'ailleurs, suffira pour établir la solidité des réflexions que je viens d'exposer.

« Eh! de quel droit pourrait-on me blâmer, si tout le » temps que d'autres donnent à leurs affaires, à la célé- » bration des fêtes au sein des jeux et des plaisirs, ou » seulement au repos du corps et de l'esprit, si tout celui » qu'ils perdent à la paulme, dans les jeux de hasard et » dans les festins, je le consacre, moi, à l'étude et aux » lettres? On doit d'autant moins m'envier ces douces oc- » cupations, qu'elles servent à nourrir et à fortifier une

Digitized by Google

» éloquence, qui, telle qu'elle est, n'a jamais manqué » à mes amis dans leurs dangers. Qu'on y attache peu » d'importance, j'y consens : je sais du moins dans quelle » source je puise des forces pour remplir des devoirs » sacrés.

» En effet, si les préceptes des sages, si des lectures » assidues ne m'avaient persuadé, dès ma jeunesse, qu'il » n'y a rien de vraiment digne de notre ambition que la » gloire et la vertu, que pour y parvenir toutes les souf- » frances, tous les périls, l'exil et la mort même ne sont » rien, jamais pour votre salut je n'eusse marché au de- » vant de tous les dangers, ni défié le déchaînement jour- » nalier de tant d'hommes sans mœurs et sans lois. Mais » les livres et les discours des sages, mais toute l'anti- » quité est remplie de glorieux exemples, qui resteraient » perdus dans les ténèbres des âges, si le flambeau des » lettres ne les y découvrait à nos yeux. Combien de vives » images des grands hommes nous ont tracées les écrivains » grecs et latins, non-seulement pour que nous les admi- » rions, mais aussi pour que nous nous efforcions de les » imiter ! Je les avais toujours devant les yeux dans le » gouvernement de la république, et c'était sur ces mo- » dèles illustres, que je m'appliquais à former mon ame » et mes pensées.

» Mais, dira-t-on, ces hommes éminens, dont l'his- » toire nous a transmis les vertus, furent-ils donc versés » dans ces études auxquelles vous prodiguez tant d'éloges? » Il serait difficile de l'affirmer à l'égard de tous. Cepen- » dant ma réponse n'en sera pas moins précise. J'avoue que » plusieurs, sans le secours de l'instruction, et par la seule » force d'un génie presque divin, ont excellé en talens » et en vertus ; qu'ils n'ont dû qu'à eux-mêmes, et leur » modération et leur sagesse. J'ajoute même que la nature

Digitized by Google

» sans la science, fait souvent plus pour la vertu et pour » la gloire, que ne ferait la science sans la nature. Mais » je soutiens que lorsque l'étude vient diriger et féconder » un naturel noble et généreux, c'est alors seulement » qu'on voit se former un ensemble vraiment sublime et » digne de notre admiration. Tel fut chez nos pères ce » mortel divin, ce Scipion l'Africain ; tels furent C. Lé- » lius et L. Furius, hommes si réglés dans leurs desirs, » et si bien maîtres de leurs passions; tel ce grand cou- » rage, cet esprit le plus cultivé de son temps, ce Caton » l'Ancien, tous illustres personnages, qui sans doute ne » se fussent point livrés aux belles-lettres, s'ils n'y eussent » pas trouvé un aliment et un soutien pour l'étude et pour » la pratique de la vertu.

» Mais quand on ne se proposerait pas ces grands avan- » tages, quand on ne chercherait dans les lettres que le » plaisir même de les cultiver, pourriez-vous offrir à l'es- » prit un délassement plus noble, plus digne d'occuper » ses loisirs? Les autres plaisirs ne sont ni de toutes les » heures, ni de tous les âges, ni de tous les lieux. Les » lettres sont la nourriture de la jeunesse et le charme de » nos vieux jours. Elles ornent la prospérité, et présentent » une consolation et un asile au malheur ; elles embellis- » sent nos maisons, et ne nous embarrassent point au de- » hors. Elles veillent, elles voyagent, elles viennent » habiter les champs avec nous. »

Je bornerai là mes citations; mais je dois dire que malgré les défauts que je viens de relever, cette traduction n'est pas indigne d'estime, et qu'avec un travail assidu, elle pourrait devenir moins imparfaite que toutes celles que nous possédons. Nous sommes si peu riches en ce genre, que nous n'avons pas le droit d'être dédaigneux, et que nous devons même des encouragemens à ceux qui

Digitized by Google

se consacrent aux fonctions difficiles et modestes de traducteurs, avec quelque apparence de succès. A la suite du discours pour Archias, on lit plusieurs odes d'Horace en vers français. Elles font partie d'un recueil qui, suivant le dessein de l'auteur, doit contenir la traduction des plus belles odes de ce poète. En supposant à un écrivain le talent le plus décidé pour les vers, je ne sais s'il faudrait lui conseiller une entreprise dont le succès serait encore très-douteux. Beaucoup de ces odes n'étant que l'expression naïve du sentiment qui occupait ce poète au moment où il les composait, portent un caractère d'inspiration qui est précisément ce qu'il y a de plus difficile à conserver dans une traduction. Il n'y a peut-être pas de poète qui ne se soit exercé sur le fameux dialogue d'Horace et de Lydie, et peut-être n'en existe-t-il pas une seule version supportable. D'ailleurs ce genre de poëme ne peut présenter ces combinaisons savantes, ce bel enchaînement d'idées qui appartiennent à des ouvrages d'une plus grande étendue, et qui se retrouvant toujours dans une traduction, suffiraient, indépendamment de tout autre mérite, pour lui donner quelque intérêt. Je me bornerai à cette réflexion générale. Un auteur qui demande modestement des avis à la critique, a droit de désarmer sa sévérité, et il me serait trop difficile de citer avec éloge aucune de ces odes. La versification en est languissante, sans grace et sans couleur, et remplie de sécheresse et de prosaïsmes. On ne peut que conseiller à l'auteur de renoncer à un travail pour lequel il ne paraît pas né. Qu'il revoie avec des yeux sévères sa traduction de Cicéron, qu'il la perfectionne laborieusement, il fera un ouvrage estimable et utile, et ce genre de succès est assez flatteur pour suffire à son ambition.

A. G.

Digitized by Google

# LETTRE

## A M. FIÉVÉE,

### *Sur quelques ouvrages de* MARMONTEL.

MONSIEUR,

L'EXTRAIT que vous avez donné des mémoires de M. Marmontel, m'a vivement intéressé. Dans la province éloignée où je suis retiré, je m'occupe quelquefois de littérature, et j'aime sur-tout les ouvrages qui me rappellent des souvenirs auxquels je tiens par le penchant si naturel des vieillards, pour le récit des événemens dont ils ont été témoins dans leur jeunesse. Ces souvenirs sont plus d'une fois accompagnés de regrets ; mais ils me sont moins pénibles qu'à un grand nombre de mes contemporains, parce que je n'ai pas à me reprocher, comme eux, d'avoir partagé, soutenu et prôné les erreurs qui nous ont été si funestes.

Il ne fallait pas avoir une vue bien longue pour apercevoir ces terribles résultats ; le simple bon sens suffisait pour les indiquer : mais le bon sens était rare à l'époque dont je parle. On traitait ceux qui en étaient doués, d'hommes médiocres et routiniers ; c'était un ridicule que de soutenir, même avec la plus grande réserve, les principes du gouvernement de son pays. On m'a souvent donné ce ridicule ; mais comme il ne m'a pas humilié lorsque j'en ai été frappé, ma prévoyance trop justifiée par les événemens, ne m'inspire aujourd'hui aucun orgueil. Je ne cherche point à m'en prévaloir pour combattre

Digitized by Google

les philosophes incorrigibles : quelques rêveurs de province ne sont pas bien dangereux. C'est à vous, monsieur, qu'il appartient de lutter contre les sophistes de Paris qui leur donnent le ton ; aussitôt que cette secte aura entièrement perdu son influence dans la capitale, époque qui n'est pas éloignée, ne craignez point que nos penseurs campagnards, *servum pecus*, conservent des systêmes qu'ils n'ont adoptés que par un sot orgueil et une servile imitation.

J'ai vécu long-temps, monsieur, avec les hommes que vous avez si bien peints ; leurs opinions étaient reçues comme des oracles dans les grandes sociétés de Paris ; chaque maison avait son philosophe. On aimait qu'ils fussent impertinens ; l'absence de toute espèce d'égards était regardée chez eux comme une chose neuve et piquante ; cela s'appelait liberté noble et philosophie élevée : pour peu que vous ayez connu Champfort, vous pouvez vous faire une idée du ton qu'on leur avait laissé prendre. Leurs déclamations contre l'administration étaient applaudies dans les cercles des ministres ; leurs invectives sur la noblesse étaient répétées par les grands de l'état ; et quelques prélats même souriaient à leurs diatribes contre la religion. Une telle confusion, présage certain d'une subversion totale, peut modérer l'étonnement que vous témoignez quelquefois sur les formes tranchantes et dogmatiques dont ils revêtaient les absurdités les plus grossières, et vous explique cette espèce de fatuité que vous reprochez à M. Marmontel. Beaucoup plus sensé que la plus grande partie des hommes dont il partageait les opinions, il ne développait ses principes qu'avec une certaine réserve ; et ce qui vous semble aujourd'hui fatuité, n'était alors considéré que comme une timidité généralement condamnée dans un philosophe.

Digitized by Google

La société de ce temps-là offrait un aspect dont le souvenir me frappe d'autant plus, qu'il forme un contraste assez singulier avec celui de la société actuelle que j'ai été à portée d'observer dans mes voyages à Paris. Ce contraste n'ayant pu être aperçu que par un homme de mon âge, je crois devoir vous communiquer les réflexions qu'il m'a suggérées.

Lorsque j'entrai dans le monde, on voyait encore quelquefois des hommes du siècle de Louis XIV. Ces respectables vieillards semblaient porter l'empreinte de l'époque à laquelle ils avaient vécu : leur maintien était noble et grave, leur conversation pleine de raison et de sens ; l'instruction était embellie dans leurs discours, par toutes les graces que la sagesse peut emprunter d'un tact délicat et d'un goût exquis. Ils n'imitaient point ridiculement les modes du jour ; ils ne cherchaient point à partager les amusemens d'une jeunesse frivole ; et la décence majestueuse de leur conversation excluait toute idée des passions que la vieillesse ne peut éprouver sans se dégrader et s'avilir. L'apparition rare de ces hommes dans la société du dix-huitième siècle, rappelait celle de Sully à la cour de Louis XIII, où ce grand ministre rabaissa si bien la vanité des jeunes courtisans. Ma raison m'éclairait sur le mérite de ces vieillards ; je les recherchais ; et ce fut dans leurs sages entretiens que je parvins à m'affermir dans les principes que j'avais adoptés. La société actuelle m'a offert un tout autre coup-d'œil ; j'ai vu quelques hommes que leur âge devrait faire respecter, conserver les travers de leur jeunesse ; je les ai vus feindre des vices dont ils n'étaient plus susceptibles ; j'ai remarqué dans leurs propos cette licence et cette manie des sophismes qui avaient fait autrefois leurs succès, mais qui aujourd'hui ne peuvent inspirer que le dégoût et révolter

Digitized by Google

voter dans leur bouche. Les jeunes gens m'ont en général paru beaucoup plus raisonnables : leur éloignement pour ces vieux sophistes et ces vieux libertins, ne m'a point du tout étonné. A quel oubli des principes de la société les philosophes du dix-huitième siècle n'étaient-ils point parvenus, puisqu'on ne peut jusqu'à un certain point s'élever, dans cette circonstance, contre un mépris si mérité, et puisque je suis presque tenté d'approuver la conduite des jeunes gens ?

Ce contraste, monsieur, pourra vous fournir d'utiles réflexions. Le jugement que j'ai porté est d'ailleurs bien désintéressé : il n'en est que plus digne de votre confiance. Si j'ai pu, malgré la part que je dois avoir à cette opinion si défavorable à la vieillesse, vous exprimer nettement ma pensée, il faut qu'un tel renversement de toutes les convenances m'ait bien frappé.

Je voulais vous parler de Marmontel, et je me suis laissé aller à de longues digressions : c'est le défaut des vieillards ; vous l'excuserez ; je reviens à mon sujet.

Lorsque M. Marmontel préparait son Bélisaire, je le rencontrais quelquefois dans le monde. N'ayant encore travaillé sérieusement que pour le théâtre, genre dans lequel il n'avait pas obtenu de succès décisif, il voulait, comme il le dit dans ses Mémoires, consolider sa réputation par un ouvrage de longue haleine où l'agréable fût joint à l'utile. Sa position était assez délicate : les obligations qu'il croyait avoir aux philosophes, ses relations habituelles, le forçaient à soutenir les principes nouveaux ; d'un autre côté, la justesse naturelle de son esprit, et le desir de plaire aux personnes sensées, le portaient à mettre une certaine réserve dans l'application de ces principes. M. Marmontel éluda ces difficultés plus qu'il ne les surmonta. Il ne satisfit complétement aucun de ses lec-



Digitized by Google

teurs ; mais il eut l'art de faire imposer silence aux critiques scrupuleux, qui ne virent dans ce roman que l'apologie du déisme, et d'armer pour lui toute la secte philosophique, qui, en faveur de quelques tirades contre la religion, passa à l'auteur ses opinions modérées sur la monarchie et sur l'économie politique. Tant de sacrifices procurèrent à l'ouvrage le succès du moment, mais le dépouillèrent de toute espèce d'intérêt, soit dans la partie romanesque, soit dans la partie systématique. On n'y trouva point ce caractère franc et soutenu, cet ensemble de pensées et de sentimens, et cet enchaînement de vues qui peuvent seuls faire vivre un ouvrage de ce genre.

Cette observation ne m'était point échappée lorsque M. Marmontel me parla de son plan ; je ne craignis pas de la lui soumettre ; mais, quoiqu'il parût en reconnaître la justesse, il n'y eut aucun égard. Ses engagemens le retinrent dans la route qu'il avait si imprudemment choisie ; il préféra les suffrages de ses contemporains à ceux de la postérité dont il aurait pu se rendre digne.

Je ne sache pas, monsieur, que les principaux ouvrages de M. Marmontel aient encore été considérés sous le rapport que je viens de vous indiquer. On en a fait d'excellentes critiques littéraires, les erreurs qu'ils présentaient ont été réfutées avec succès, mais on n'a peut-être pas assez pensé à la situation dans laquelle se trouvait l'auteur. Quelques réflexions à ce sujet pourront jeter de la lumière sur l'esprit du dix-huitième siècle ; ma position m'a mis à portée de faire ces réflexions, et je vous les soumets, moins comme une dissertation sérieuse, que comme un commentaire de vos idées, dont vous ferez l'usage que vous voudrez.

L'obligation que s'imposa M. Marmontel de plaire en même temps aux partisans du vieux goût, et aux élèves de la nou-

Digitized by Google

velle école, se montre dans le plan même de son roman. Les premiers aimaient qu'un ouvrage de ce genre eût de l'action et de l'intérêt ; Télémaque leur en paraissait le plus parfait modèle ; et, selon eux, la langueur des dissertations devait en être absolument bannie. M. Marmontel leur consacra la première partie de son livre, la seule qu'on lise encore aujourd'hui, et dans laquelle on admire à juste titre un talent peu commun pour la narration. Il fallait ensuite contenter les philosophes et les raisonneurs ; ce fut à eux que l'auteur destina les longs dialogues entre le héros et Justinien, dialogues pleins de lieux communs exprimés avec emphase, et dans lesquels tout ce qui est nouveau porte le caractère du sophisme. L'intérêt que Bélisaire a d'abord excité, s'évanouit bientôt dans ces ennuyeuses conférences dont l'invraisemblance n'est pas même dissimulée.

– La position dans laquelle les auteurs se sont mis influe, comme vous le voyez, sur leurs ouvrages beaucoup plus qu'on ne le croit communément. Ce rapport qui n'a jamais été approfondi, indique une source nouvelle et féconde de recherches et d'observations également utile pour l'étude de l'esprit humain et pour celle de la littérature. Combien d'erreurs, combien d'extravagances dont on découvrirait le germe dans les intérêts momentanés des auteurs ! la pire de toutes les positions est celle où le desir de contenter tout le monde produit l'incertitude et le vague ; c'était malheureusement la position de M. Marmontel. Vous le sentirez encore mieux, monsieur, par les rapprochemens que je vais vous présenter.

Les épisodes de Bélisaire offrent le même mélange de bonnes et de mauvaises conceptions. Ce vieux soldat chez lequel le héros se repose est peint avec des couleurs naturelles et vraies ; les sentimens qu'il éprouve en voyant son



Digitized by Google

néral pauvre et aveugle, excitent l'attendrissement. L'emportement du fils de ce vieillard est dramatique; la leçon que lui donne Bélisaire est puisée dans les grands principes de la religion et de la morale, pardon des injures et soumission au souverain. Mais cet épisode bien conçu et bien amené n'aurait pas suffi pour concilier à l'auteur les suffrages des philosophes. Il a fallu le faire précéder par un récit invraisemblable. L'idée de mettre en scène avec Bélisaire, un roi qu'il a vaincu, qui a orné son triomphe, et qui cependant ne le reconnaît pas, est d'une grande absurdité. La philosophie de ce prince, qui ne consiste que dans un froid stoïcisme, et qui par conséquent ne peut lui donner aucune consolation réelle, est encore une marque de déférence pour les préjugés du temps: elle détruit tout l'intérêt que pourrait inspirer ce roi détrôné.

La marche de M. Marmontel continue d'être incertaine et pénible; mais on remarque bientôt une conception beaucoup plus singulière, qui ne peut s'expliquer que par les ménagemens auxquels l'auteur se croyait obligé. Antonine, femme de Bélisaire, est instruite que son époux va lui être rendu; mais on lui a laissé ignorer qu'il est privé de la vue. Aussitôt qu'elle l'aperçoit dans cet état, elle tombe dans des convulsions affreuses, et meurt bientôt en vomissant les imprécations les plus violentes contre l'empereur et contre la cour. Bélisaire se console par la pensée que sa femme est transportée dans le séjour des justes. Vous serez probablement étonné, monsieur, que M. Marmontel ait présenté sans aucun ménagement un tableau aussi hideux. N'aurait-il pas excité plus d'attendrissement, si, au lieu de peindre Antonine comme une mégère, il eût offert cette douceur et cette résignation qui jettent tant d'intérêt sur les malheurs des femmes; s'il eût marqué le repentir que devait éprouver,

Digitized by Google

dans cette situation, l'orgueilleuse épouse du héros; s'il eût enfin entouré cette mort de toutes les consolations que peut fournir la religion? M. Marmontel avait trop de goût pour que cette idée ne se fût pas d'abord présentée à lui. Mais il ne perdait pas de vue les redoutables philosophes: faire mourir une héroïne comme une sainte, aurait donné à l'auteur un ridicule. Il valait beaucoup mieux peindre toutes les horreurs d'une rage impuissante, et placer hardiment une furie dans le ciel; par-là, on portait une attaque indirecte à la religion chrétienne, et les sophistes étaient satisfaits. Vous remarquerez, monsieur, que M. Marmontel se borna presque toujours à cette sorte d'attaque; c'était, à proprement parler, un *philosophe honteux*.

La partie systématique de Bélisaire est très-inférieure à la partie romanesque. On y distingue cependant que l'auteur avait de l'honnêteté et de la droiture: c'est à cela que j'attribue plusieurs maximes assez justes sur les devoirs de ceux qui se consacrent au service de l'état. Leur désintéressement est bien peint dans les premiers chapitres de Bélisaire. La patrie ne leur doit rien; ils lui doivent tout: que leurs services soient méconnus, oubliés et même punis, ils n'en sont pas moins obligés de se dévouer à sa défense, et de sacrifier leur ressentiment au besoin qu'elle peut avoir d'eux. Ces sentimens sont nobles et élevés: mais M. Marmontel n'a fait que les puiser dans nos grands moralistes du siècle de Louis XIV, où ils sont bien mieux développés que dans Bélisaire, parce qu'ils se lient au grand système religieux et politique, dont rien ne peut être détaché, sans rendre ce système imparfait. L'auteur ne reste pas long-temps dans la bonne route; il se presse de faire la part aux philosophes. Ses spéculations sur la théorie de l'impôt, sur l'administration générale de l'em-



Digitized by Google

pire, ne sont qu'un recueil des vues politiques et économiques de ce temps-là. Nulle application ne peut en être faite sans danger; l'expérience nous l'a prouvé.

Le quinzième chapitre de Bélisaire a fait beaucoup plus de bruit qu'il ne méritait. Il suffisait de le soumettre à une critique purement littéraire pour en montrer l'absurdité. En effet, la première règle que l'on doive suivre dans un poëme ou dans un roman, c'est de conserver aux personnages les mœurs et les opinions qu'ils ont dû avoir. Cette règle est si vulgaire que les auteurs les plus médiocres n'y manquent presque jamais. Or, que dirait-on de quelqu'un qui, consulté par un prince catholique sur un point de dogme, lui répondrait par une décision de Confucius ou de Pythagore? le prince ne regarderait-il pas le philosophe comme un visionnaire? ne lui rirait-il pas au nez? Bélisaire, dans le roman de M. Marmontel, joue absolument le même rôle que le visionnaire dont je parle. Interrogé sur l'autre vie par un chrétien zélé, il ne se conforme en rien à la doctrine alors généralement reçue; il compose un paradis suivant son goût; tous ses desirs se bornent à jouir pendant l'éternité, de la compagnie de deux ou trois philosophes payens. Convenez, monsieur, que cette rêverie aurait paru bien singulière à Justinien, ou au père de Tibère, et qu'il aurait pu s'écrier comme l'oncle d'Ariste :

Ah! la philosophie a brouillé sa cervelle.

Il me semble donc qu'on n'aurait pas dû attacher tant d'importance à cette bizarre spéculation. Elle n'a pu réussir que parce qu'on l'a traitée trop sérieusement. Si l'on se fût borné à montrer combien elle est contraire au bon sens et aux premiers élémens de l'art, il est à croire que, par pudeur, les philosophes eux-mêmes n'auraient osé la

Digitized by Google

soutenir, et qu'on en aurait porté alors le même jugement qu'aujourd'hui.

M. Marmontel avait eu l'intention de faire un ouvrage de morale : mais comment en trouver la base sans le secours de la religion? On voit l'embarras de l'auteur : il lui faut des *ames privilégiées*, il a besoin de *princes parfaits;* sans ces hommes si rares, toute sa théorie tombe d'elle-même. Cependant il lui reste un ressort pour porter les hommes à la vertu, du moins apparente; et l'on sent qu'il n'a dû se décider à l'employer qu'avec beaucoup de peine. Vous connaissez, monsieur, l'éloignement qu'avait M. Marmontel pour la doctrine d'Helvétius; cependant, faute de mieux, l'auteur ne voit comme lui d'autre moyen pour diriger au bien le commun des hommes, que l'amour-propre et l'intérêt personnel. C'est un aveu qui a dû lui coûter beaucoup : aussi ne le fait-il formellement que dans deux passages de son livre (1).

Il est assez curieux de remarquer l'effet que produisit Bélisaire, sur-tout dans le Nord. L'Enéide de Virgile n'a pas été plus admirée sous Auguste. Les princes félicitèrent l'auteur; et pour lui montrer qu'ils étaient en état de l'entendre, quelques-uns outrèrent les conséquences de ses principes d'une manière tout-à-fait comique. Vous aimez, monsieur, ces sortes de rapprochemens, et je pourrais les multiplier ici; mais comme ma lettre est déjà beaucoup trop longue, je me bornerai à une courte citation. Le baron de Swieten, fils, fut enthousiasmé de la doctrine de Bélisaire; on remarque dans sa lettre le passage suivant : « Je compare dans mon idée les préjugés » religieux à ces faux dieux que mes ancêtres, les Ger» mains, adoraient sans les connaître, et qu'on leur ca-

(1) Chap. IX, pag. 101; chap. XIII, pag. 204.



Digitized by Google

» chait avec soin dans d'épaisses forêts dont l'accès était » interdit aux profanes. Ces dieux ne sont plus aujour- » d'hui que des troncs informes, et l'objet de nos mépris. » J'aime à me flatter qu'il en sera de même de ces préju- » gés. » Vous voyez, monsieur, avec quelle rapidité la nouvelle école formait la jeunesse. Le baron aurait pu craindre que la noblesse et les autres distinctions sociales ne fussent aussi bientôt mises au rang des *troncs informes;* mais cette prévoyance était trop vulgaire : d'ailleurs, les institutions religieuses et civiles devaient-elles être comptées pour quelque chose, quand il s'agissait d'un principe philosophique?

J'ai cherché, monsieur, à vous fournir quelques vues sur les talens littéraires de M. Marmontel, et sur sa philosophie. Il m'a paru qu'elles pouvaient compléter la peinture que vous avez faite du caractère de cet académicien. Si mon bavardage ne vous ennuie pas, je vous parlerai incessamment des Incas et des Elémens de Littérature.

D. B.

## SPECTACLES.

### THÉATRE FRANÇAIS.

Début de Mlle *Amalric Contat* dans *le Tartufe* et *le Cercle*.

On peut dire, sans exagération et sans flatterie, que madame Contat, dans son genre, a surpassé toutes les actrices dont l'histoire du Théâtre Français a conservé la mémoire; et nous venons de voir, dans *la Mère jalouse*, qu'elle sait étendre ce genre, ou plutôt, à l'exemple de Molé, passer de l'un à l'autre sans rien perdre de ses

Digitized by Google

avantages. Sa fille, instruite et présentée par elle, ne pouvait être accueillie qu'avec le plus vif intérêt. On lui en a donné tant de témoignages, que sa mère en a paru émue jusqu'au fond de l'ame, et au point de ne pouvoir faire entendre les premiers mots qu'elle a prononcés. La même scène eut lieu l'année dernière, aux débuts de Mlle Saint-Aubin, que l'Opéra-Comique regrettera peut-être long-temps, et qui se laissa trop aisément décourager. Nous ne saurions croire que ces larmes ne fussent pas vraiment maternelles. Il ne faut point d'art pour se laisser aller aux plus doux sentimens de la nature; il en eût fallu prodigieusement, au contraire, et de plus un cœur de bronze ou de marbre, pour y résister dans un pareil moment, et lorsque des spectateurs désintéressés étaient eux-mêmes si vivement attendris. Au reste, il vaudrait encore mieux risquer d'être dupe des apparences, que de supposer factice ou faux tout ce qui paraît être l'expression de la sensibilité.

Depuis Mlle d'Angeville, la plus célèbre des soubrettes qui aient figuré sur ce théâtre, on a vu dans le même emploi madame Belcourt, gaie comme Préville et vraie comme la nature; ensuite, Mlle Luzi et Mlle Fannier, qui parurent presqu'en même temps. D'abord impartial entr'elles, Dorat avoit dit :

> Luzi, jeune Fannier, volez dans la carrière;
> L'Amour, en souriant, vous ouvre la barrière.

Ensuite, ayant été ou cru être amoureux de Mlle Fannier, il lui avait immolé sa rivale, et prétendu qu'avec une beauté romaine on ne devait pas

> Ceindre le tablier de Rose ou de Justine.

Cependant, à des traits réguliers et presque majestueux, Mlle Luzi ne laissait pas de joindre de la grace et de la

Digitized by Google

finesse, et Mlle Fannier, avec une physionomie très-agaçante, était un peu minaudière. Mlle Joli alla plus loin que ces deux actrices, et Mlle Devienne, dont le jeu n'est pas tout-à-fait aussi vif, a des agrémens qui manquoient à Mlle Joli, et un mérite que personne ne conteste.

Mlle Contat se présente pour les mêmes rôles : on a eu le bon esprit de ne l'annoncer sur l'affiche que peu de jours avant son début, d'avertir qu'elle n'avait que seize ans ; ce qui est une manière indirecte de solliciter l'indulgence, et de ne pas la prôner d'avance comme une merveille. Elle a été écoutée avec faveur, jugée de même par quelques journalistes, et par les autres avec impartialité.

Sa taille est élégante, sa figure espiègle et spirituelle, son jeu vif, aisé : sa prononciation ne m'a point paru assez nette, ni son organe assez moelleux ; elle décoche le trait avec justesse, non pas toujours avec assez de force. Mais il ne faut pas oublier qu'elle sort à peine de l'enfance. En cessant de parler, elle ne cesse pas de jouer. Lors même que la scène est remplie d'acteurs, elle sait très-bien l'art de s'y faire remarquer ; tous les mouvemens qu'elle doit éprouver se peignent sur son visage : enfin elle donne des espérances ; tout le monde en est d'accord. Sans doute on eût pu trouver une soubrette plus consommée chez Picard ; mais Mlle Molière voudrait-elle le quitter ? serait-il disposé à s'en priver ? serait-il juste de la lui ravir ? Je pense que Mlle Contat eût mieux fait de différer encore un peu son début ; qu'elle se présente trop jeune sur le premier théâtre de l'univers : plus tard elle y eût paru avec plus d'éclat. Cependant elle a déjà de l'assurance, et on lui croirait de l'habitude : je n'ai observé de timidité que dans quelques-uns de ses gestes. Au reste, on a vu tout récemment plusieurs débutantes à-peu-près de son âge. Mlle Georges passait pour n'avoir que seize ans, lorsque la première

Digitized by Google

fois, elle représenta la reine de Carthage. Quelquefois elle est censée avoir des enfans qui en ont trente ou quarante; inconvénient qui n'existe pas pour les rôles de soubrette. Si Mlle Contat tient ce qu'elle promet, son noviciat ne sera pas très-long, et en attendant qu'elle devienne un jour nécessaire à la comédie, elle y sera utile.

## ANNONCES.

*Livret*, ou Serrure de la vraie Clef des Loteries impériales de France pour les extraits déterminés, sur une sortie (moyen de gagner par spéculation 42,000 francs et plus par an.) La Clef a été annoncée dans ce journal le 8 nivose dernier. Il fallait à la dite Clef, la Serrure; car c'est ce qui indique positivement les sorties sur lesquelles on doit jouer. L'auteur offre prouver à l'évidence les succès réguliers de son ouvrage; les instructions ne laissent rien a desirer. Prix de la Clef, 8 fr., et 9 fr. par la poste, et la Serrure 3 fr.

A Paris, chez Marseille père, mathématicien, carrefour de la rue de la Vannerie, n°. 51 au second.

*Moyse justifié*, d'après l'explication physique que cet historien donne lui-même de la création. Par G. Delamardelle, avec cette épigraphe :

> Après trente-trois siècles de disputes pour parvenir à connaître le secret de Moyse, sur le texte du premier chapitre de la Genèse, sans pouvoir y réussir, la philosophie et la théologie pourront peut-être aujourd'hui être d'accord sur ce point.

Prix : broch., 1 fr. 75 cent., et 2 fr. 15 cent. par la poste.

A Tours, chez Billault jeune; à Paris, chez Onfroy, libraire, rue Saint-Victor, n°. 3.

*L'Art du raisonnement*, présenté sous une nouvelle face; ouvrage analytique, où, d'après des exemples particuliers, on s'élève à une théorie générale de l'opération de l'esprit; essai particulièrement destiné aux élèves des écoles secondaires, et à tous les jeunes gens qui desirent suivre avec fruit les divers cours de littérature qui se font dans les lycées. Par M. Mermet, ancien gradué de la faculté des arts et de celle de droit de l'Université de Valence, autrefois professeur de philosophie à Lyon; de littérature, à l'école centrale de l'Ain; aujourd'hui professeur de belles-lettres latines et françaises au lycée du Moulins; des académies de Lyon, de Montauban, Grenoble, Bourg-en-Bresse; de l'académie de législation de Paris, etc. Auteur du supplément au cours de belles-lettres de Batteux, et de plusieurs autres écrits en vers et en prose. Un volume in-12, broché. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. par la poste; papier vélin, 4 fr. 50 c., et 5 fr. par la poste.

A Paris, chez Leriche, libraire, quai des Augustins, n°. 45.

*Elisabeth du Tyrol*, ou les Hermites muets, pièce en trois actes, à grand spectacle, mêlée de pantomime, de chants et de danses; avec

Digitized by Google

combats, évolutions, explosion, incendie et démolition, décors et costumes nouveaux; paroles et mise en scène de M. Pappé. Prix: 50 c., et 75 c. par la poste.

A Paris, chez Philibert Lenoir, libraire, rue Neuve-des-Petits-Champs, n°. 1280, vis-à-vis la trésorerie.

*Les Fastes d'Ovide*, traduction en vers avec des remarques d'érudition, de critique et de littérature, dédiée à l'empereur des Français; par F. Desaintange. Deux vol. in-8°. imprimés en caractères philosophie interlignée, sur grand carré blanc, le texte et la traduction en regard. Prix: 12 fr., et 15 fr. par la poste.

A Paris, chez Levrault Schoell et compagnie, rue de Seine, faubourg Saint-Germain, n°. 1395.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez* LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

*Fastes de la nation française*, ou Tableaux pittoresques gravés par d'habiles artistes, accompagnés d'un texte explicatif, et destinés à perpétuer la mémoire des hauts faits militaires, des traits de vertus civiques, ainsi que des exploits de la légion d'honneur.

Pour propager en France l'esprit public, il est essentiel de mettre sans cesse sous les yeux du militaire et du citoyen les faits héroïques et les belles actions qui ont mérité à la nation française l'admiration et l'estime de toute l'Europe.

Le but de cet ouvrage est de multiplier les archives aux membres de la légion d'honneur, et de faire connaître les titres de tous ceux qui, par des preuves authentiques, pourront espérer les bontés de Sa Majesté Impériale.

Quatrième livraison, présentée à Leurs Majestés et à la Famille Impériale, par Thernisien-d'Haudricourt.

N°. XIV.

Folio 40. Glorieuse entrée du général de division Mounier dans la ville de Sinigallia, en messidor an 7.

Fol. 41. De Mirbeck (de Nancy), délégué par le roi et l'assemblée nationale à Saint-Domingue, par son courage et sa fermeté, fait mettre bas les armes au général africain, et parvient à rétablir l'ordre dans la colonie.

Fol. 42. Trait d'héroïsme d'Alexandrine Barreau, qui, sous l'habit de grenadier du 2°. bataillon du Tarn, monte le 3°. sur la redoute d'Alloqui, en Espagne.

Les membres de la légion d'honneur, dont les titres de gloire seront consignés dans les fastes de la nation française, ainsi que leurs parens, auront la facilité de se procurer, séparément et à leur choix, un ou plusieurs numéros, à raison de 3 fr.

On souscrit en tout temps pour cet ouvrage au bureau de l'auteur (qui n'exige rien d'avance), rue de Seine, n. 1434, faubourg Saint-Germain; chez les principaux libraires de l'Europe; chez les directeurs des postes des départemens; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

La souscription est de 10 fr. par livraison, composée de quatre numéros, en beau colombier; de 12 fr. en pap. vélin, et de 21 fr. gravures coloriées.

*Nota.* On ne reçoit de la poste que les lettres affranchies.

Digitized by Google

## NOUVELLES DIVERSES.

*Londres*, 16 janvier. A l'ouverture du parlement qui s'est faite hier, le roi a dit en substance :

Milords et Messieurs,

Depuis la fin de la dernière session, les préparatifs de l'ennemi ont continué avec une constante activité ; mais aucune tentative n'a été faite pour exécuter ces menaces réitirées.

L'habileté et l'intrépidité de nos marins, l'état respectable et formidable de mon armée et de ma milice, etc., ont suffi pour le détourner d'une entreprise aussi présomptueuse et aussi désespérée. La conduite de la cour d'Espagne, évidemment dominée par l'influence et les directions de la France, m'a obligé de prendre des mesures promptes et décisives pour me préserver des effets des hostilités. J'ai en même temps aussi long-temps, qu'il a été possible, fait des efforts pour prévenir la nécessité d'une rupture. Mais par suite des refus d'une explication satisfaisante, mon ministre a quitté Madrid, et l'Espagne a depuis déclaré la guerre contre ce pays.

J'ai ordonné qu'on mît devant vous une copie du manifeste que j'ai fait faire à cette occasion, et qu'on y joignît les papiers nécessaires pour expliquer les discussions qui ont eu lieu entre moi et la cour de Madrid. Tandis que je déplore la situation de l'Espagne, engagée dans des hostilités contraires à ses vrais intérêts, je compte sur votre assistance vigoureuse dans une lutte qui ne peut être attribuée qu'à la malheureuse prédominance des conseils français. La conduite générale du gouvernement français, sur le continent de l'Europe, a été marquée par les plus grandes violences et outrages ; elle a insulté les droits des territoires neutres, les priviléges reconnus des ministres accrédités, et les principes établis du droit des gens.

Nonobstant des actes qui répugnent à tous les sentimens de justice et de modération, j'ai reçu récemment une communication du gouvernement français, dans laquelle il professe une disposition pacifique. J'ai, en conséquence, exprimé mon desir sincère d'embrasser la première occasion de rétablir les bienfaits de la paix, sur les bases conformes à la sûreté permanente et aux intérêts de mes domaines ; mais je suis persuadé que vous reconnaîtrez comme moi que ces objets sont étroitement liés avec la sûreté générale de l'Europe. Je n'ai donc pas jugé à pro-

Digitized by Google

pos d'entrer en explication particulière avant d'en avoir communiqué avec les puissances du continent, vis-à-vis desquelles je suis engagé dans une correspondance et des rapports confidentiels, relativement à cet important objet, et particulièrement avec l'Empereur de Russie, qui a donné les plus fortes preuves de la sagesse et de l'élévation des sentimens qui l'animent, et du vif intérêt qu'il prend à la sûreté et à l'indépendance de l'Europe.

Nous voudrions pouvoir copier toutes les notes que le Moniteur a faites sur ce discours très-peu pacifique, et dans lesquelles il le réfute de point en point, quoiqu'il ne soit pas de nature à séduire des lecteurs français.

Le peu de mots que le roi adresse à la chambre des communes, est pour lui annoncer qu'il a besoin d'impôts additionnels.

M. Pitt doit proposer au parlement, d'augmenter l'armée de ligne de 25,000 hommes, et d'en ajouter 4,000 aux 10,000 de troupes étrangères, accordées il y a un an par un bill parlementaire.

## CORPS LEGISLATIF.

*Séance du 12 Pluviose.*

Dans cette séance et dans celle du 13, on n'a agité aucun objet d'un intérêt général.

Dans la séance du 14, M. de Ségur, conseiller d'état, a lu une lettre adressée par l'Empereur au roi d'Angleterre, et la réponse du ministère britannique. L'une et l'autre pièce étant des monumens de l'histoire, nous les transcrivons en entier, avec le regret de n'avoir pas un espace suffisant pour y joindre les réflexions que M. de Ségur a présentées sur toutes deux. La sagacité du lecteur y suppléera.

« Monsieur mon frère,

» Appelé au trône de France par la Providence et par les suffrages du sénat, du peuple et de l'armée, mon premier sentiment est un vœu de paix. La France et l'Angleterre usent leur prospérité; elles peuvent lutter des siècles; mais leurs gouvernemens remplissent-ils bien le plus sacré de leurs devoirs, et tant de sang versé inutilement et sans la perspective d'aucun but, ne les accuse-t-il pas dans leur propre conscience? Je n'attache pas de déshonneur à faire le premier pas. J'ai assez, je pense, prouvé au monde que je ne redoute aucune des chances de la guerre; elle ne

Digitized by Google

m'offre d'ailleurs rien que je doive redouter. La paix est le vœu de mon cœur, mais la guerre n'a jamais été contraire à ma gloire. Je conjure V. M. de ne pas se refuser au bonheur de donner elle-même la paix au monde ; qu'elle ne laisse pas cette douce satisfaction à ses enfans ; car, enfin, il n'y eut jamais de plus belle circonstance, ni de moment plus favorable pour faire taire toutes les passions et écouter uniquement le sentiment de l'humanité et de la raison. Ce moment une fois perdu, quel terme assigner à une guerre que tous mes efforts n'auraient pu terminer ? Votre Majesté a plus gagné, depuis dix ans, en territoire et en richesses, que l'Europe n'a d'étendue. Sa nation est au plus haut point de prospérité. Que veut-elle espérer de la guerre ? Coaliser quelques puissances du continent ? le continent restera tranquille ; une coalition ne ferait qu'accroître la prépondérance et la grandeur continentale de la France. Renouveler des troubles intérieurs ? les temps ne sont plus les mêmes. Détruire nos finances ? des finances fondées sur une bonne agriculture ne se détruisent jamais. Enlever nos colonies ? les colonies sont pour la France un objet secondaire, et Votre Majesté n'en possède-t-elle pas plus qu'elle n'en peut garder ? Si Votre Majesté veut elle-même y songer, elle verra que la guerre est sans but, sans aucun résultat présumable pour elle. Eh ! quelle triste perspective de faire battre les peuples pour qu'ils se battent ! Le monde est assez grand pour que nos deux nations puissent y vivre, et la raison a assez de puissance pour qu'on trouve les moyens de tout concilier, si, de part et d'autre, on en a la volonté. J'ai toutefois rempli un devoir saint et précieux à mon cœur. Que votre majesté croie à la sincérité des sentimens que je viens de lui exprimer, et à mon desir de lui en donner des preuves. Sur ce, etc., etc.

« Paris, le 12 nivose an 13 (2 janvier 1805.) »

*Réponse adressée de Downing-Street, le 14 janvier dernier, par lord Mulgrave à S. E. M. de Talleyrand, ministre des relations extérieures.*

« S. M. B. a reçu la lettre qui lui a été adressée par le chef du gouvernement français, datée du 2e jour de ce mois. Il n'y a aucun objet que S. M. ait plus à cœur que de saisir la première occasion de procurer de nouveau à ses sujets les avantages d'une paix fondée sur des bases qui ne soient pas incompatibles avec la sûreté permanente

Digitized by Google

et les intérêts essentiels de ses états. S. M. est persuadée que ce but ne peut être atteint que par des arrangemens qui puissent en même temps pourvoir à la sûreté et à la tranquillité à venir de l'Europe, et prévenir le renouvellement des dangers et des malheurs dans lesquels elle s'est trouvée enveloppée. Conformément à ce sentiment, S. M. sent qu'il lui est impossible de répondre plus particulièrement à l'ouverture qui lui a été faite, jusqu'à ce qu'elle ait eu le temps de communiquer avec les puissances du continent avec lesquelles elle se trouve engagée dans des liaisons et des rapports confidentiels, et particulièrement avec l'Empereur de Russie, qui a donné les preuves les plus fortes de la sagesse et de l'élévation des sentimens dont il est animé, et du vif intérêt qu'il prend à la sûreté et à l'indépendance du continent. »

La même communication a été faite au sénat conservateur et au corps législatif.

La séance du 18 a été employée à sanctionner un projet relatif à l'emploi des créances piémontaises en paiement de domaines nationaux.

## PARIS.

Un décret impérial du 10 pluviose établit que la grande décoration de la légion d'honneur consiste en un ruban rouge, passant de l'épaule droite au côté gauche. Ce cordon n'est accordé qu'à de grands officiers de la légion; le nombre n'en peut excéder 60. Dans ce nombre ne sont pas compris les princes de la famille impériale, et les étrangers auxquels S. M. voudrait conférer cette décoration. Pour la recevoir, il ne sera pas nécessaire qu'ils soient membres de cette légion. — Un décret du même jour confère 47 grands cordons rouges.

S. M., par deux messages envoyés au sénat le 12 pluviose, lui annonce qu'il a élevé au rang de princes son beau-frère le maréchal Murat, et son beau-fils Eugène Beauharnais, et qu'il a conféré au premier la charge de grand-amiral, et au second celle d'archi-chancelier d'état de l'Empire.

— Le journal officiel a formellement démenti les faux bruits de guerre, qu'on faisait courir depuis quelque temps, ainsi que ceux relatifs aux frais du sacre qui les faisaient monter à 60 millions, tandis qu'ils n'ont pas coûté plus de 4 millions et demi.

Digitized by Google

(No. CLXXXIX.) 27 PLUVIOSE an
( Samedi 16 Février 1805. )



# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

#### ROMANCE NOUVELLE.

*Ah! ego non aliter tristes evincere morbos*
*Optarem, quàm te sic quoque velle putem.*

Je vois en vain le doux printemps
Venir égayer la nature,
Et rendre aux forêts leur verdure,
A l'air, ses légers habitans.
De plus en plus mon teint se décolore;
Je sens décroître ma vigueur,
Et de mes yeux s'augmenter la langueur
Avec le mal qui me dévore.

Excepté moi, chacun sourit
A l'aube-épine qui bourgeonne,
Où déjà Philomèle entonne
Un chant qui plus ne m'attendrit.
Hélas! des fleurs dont se pare la plaine,
Qu'importent l'éclat radieux
Et le parfum, à moi de qui les Dieux
Ont ordonné la mort prochaine!



Digitized by Google

Le souffle embaumé du Zéphir,
Les jeux, les danses du village,
Des arbres le nouveau feuillage,
Ne me donnent aucun plaisir.
Bientôt sera mon urne couronnée
Des longs et flexibles rameaux
De ces cyprès qui, parmi les tombeaux,
Seuls verdissent toute l'année.

Mes yeux, en se fermant au jour,
Ne verseront pas une larme :
Que dis-je ? insensé !.... Le doux charme
De mes travaux, de mon séjour,
Ma jeune vigne et mon champ si fertile,
Comment ne pas les regretter ?
Sans peine aussi pourrai-je te quitter,
A ma voix troupeau si docile ?

Et vous, qu'à moi depuis long-temps
Attache une amitié sincère,
Dont l'ame, aux vices étrangère,
Nourrit les plus purs sentimens,
De Mélibée, à son heure suprême,
Si vous recevez les adieux,
Ses longs soupirs et les pleurs de ses yeux
Vous apprendront comme il vous aime.

Du terme prochain de mes jours,
Fausse peut-être est l'apparence ;
Ah ! livrez-vous à l'espérance
De voir se prolonger leur cours ;
Et, pour qu'aux Dieux j'en fasse la demande,
A ma prière, mes amis,
Assurez-moi que la belle Zulmis
Joindra ses vœux et son offrande.

J. G. L. DE SAINT-LÉGIER, *ancien officier d'infanterie.*

Digitized by Google

## L'EXCUSÉ.

TRADUCTION DU MÉTASTASE.

LAURE, pardonne-moi : je ne saurais comprendre
D'où naît ton injuste courroux.
Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait?... Daigne au moins me l'apprendre!
J'ai dit que je t'aimais de l'amour le plus tendre ;
Je t'ai donné tous les noms les plus doux.
Est-ce un crime si noir, est-ce un crime capable
D'irriter à la fois une belle et les Dieux?
S'il suffit de t'aimer pour devenir coupable,
On l'est, auprès de toi, dès que l'on a des yeux.
Est-il un homme, ô trop charmante Laure!
Qui résistant à tes appas,
Te voie et ne t'adore,
Te parle, et ne soupire pas?
Quand tu l'auras trouvé, gronde-moi bien encore!
Mais, parmi tant de gens dignes de ta rigueur,
Pourquoi, contre moi seul, pourquoi cette fureur?
Cruelle! est-ce ma faute, à moi, si tu sais plaire?
Dépouille une vaine fierté,
Apaise-toi : reprends, ah! reprends ta beauté!
Tu ne sais pas le tort que lui fait la colère.
Pour en juger, il suffit de te voir
Dans ce liquide et fidèle miroir.
Te trompé-je? est-il vrai? dis-moi si j'exagère?
Oh! combien ces emportemens,
Ce noir dépit et ce regard farouche,
Cet air d'humeur qui change et tes yeux et ta bouche,
Font disparaître d'agrémens!
Si te répéter que l'on t'aime,
Si te nommer mon bien suprême,
Est un outrage affreux dont tu dois te venger;
Eh bien! outrage-moi de même!



Digitized by Google

Je te permets de m'outrager.
A tout souffrir de toi je suis prêt à souscrire.
Mais quoi ! ce mot te fait sourire !
O souris enchanteur ! ô souris ravissant !
Vois quel charme nouveau sur toi vient se répandre !
Si d'un souris l'attrait est si puissant,
Quel serait donc celui d'un regard tendre ?
Daigne en faire l'essai, ne fût-ce qu'un moment,
Et dans cette onde encore consulter ton image ;
Tu connaîtras bientôt l'effet du sentiment ;
Et jamais, de ton front serein et sans nuage,
On ne verra l'éclat obscurci par l'orage.

KÉRIVALANT.

## ANECDOTE.

Un de ces embarras dans Paris trop fréquens,
Un jour, fait de Damon arrêter la voiture ;
Arrive dans la sienne, en cette conjoncture,
Une harpye à cheveux blancs,
Et dont les traits hideux, vrai masque de furie,
Annonçaient la méchante humeur.
L'embarras cesse, et jaloux de l'honneur,
Son cocher veut passer ; celui de Damon crie,
Jure, fouette, et les rivaux
A l'envi l'un de l'autre excitent leurs chevaux.
Exhalant sa fureur, notre vieille s'enroue,
Quand l'essieu de Damon vient accrocher sa roue.
D'un éclat que jamais il n'avait possédé,
La rage fait briller son front jaune et ridé ;
Et ne pouvant souffrir un tel excès d'audace,
Sa main en vingt morceaux a fait voler la glace ;
Damon baisse la sienne ; on l'accable aussitôt
D'injures qu'il reçoit sans proférer un mot.

Digitized by Google

Le torrent écoulé, Damon a la parole,
Et dit à cette vieille folle :
Il fallait plutôt vous montrer;
Et sur-le-champ, je vous assure
Que chevaux et cocher, maître, laquais, voiture,
Votre aspect seul, madame, eût fait tout reculer.

## ENIGME.

Bien que je sois de tous métaux,
Valant beaucoup, fort peu je vaux.
Ah! quel plaisir! je suis louée;
Ah! quel chagrin! je suis huée.
Je suis de drap, de toile, et puis
Je suis de bois; de tout je suis.
Je suis grande, et je suis petite;
Je suis bien, je suis mal écrite.

Je suis de toutes les couleurs;
Je suis de toutes les valeurs.
Quoique très-dure, on me chiffonne;
A volonté l'on me façonne.
On me déchire et l'on me rompt,
On me brûle ou bien l'on me fond.
Cher lecteur, ici je m'arrête,
Car à me nommer on s'apprête.

*Par M.* Finart, à Bayonne.

## LOGOGRIPHE.

A tes yeux quelquefois vile avant que de naître,
Si je plais, à l'art seul je dois ce que je suis;
Quelque part où le goût me force de paraître,
J'ai toujours l'heureux don de charmer les ennuis.
Mon sein loge un captif que tu chéris peut-être :



Digitized by Google

Il fut long-temps sans gloire; en honneur aujourd'hui,
Je lui donne des fers; on en reçoit de lui.
A ces traits, pourrais-tu, lecteur, me méconnaître?
Je marche sur neuf pieds : je renferme un poisson;
Une arme; un élément; un être sans raison;
Du berger et du roi le lugubre apanage;
Un peuple de l'Asie, et son vaste héritage;
L'artisan fabuleux d'un horrible forfait,
Que le soleil, dit-on, n'éclaira qu'à regret;
Ce que porte sans cesse une vile monture;
Pour Cérès, en automne, un vrai lieu de torture;
Ce qui pare un pontife; un empereur romain;
Du corps une partie; un fleuve ultramontain.
Ce n'est pas tout encor : il te reste à résoudre
Ce que possède un prince; un lieu d'où part la foudre;
Un asile sur mer; un péché capital;
Du suprême ouvrier l'industrieux rival;
Certain pays en France; une bête amphibie;
Une marque d'honneur; un ton dans l'harmonie.
Enfin, sans t'ennuyer d'un détail importun,
Au prêtre, au magistrat un ornement commun.

---

## CHARADE.

Tu vois, lecteur, dans mon premier
Le triste effet de mon entier,
Et tu trouves dans mon entier
Le contraire de mon dernier.

---

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Meunier.*

Celui du Logogriphe est *Tête-à-tête.*

Celui de la Charade est *Ban-lieue.*

Digitized by Google

*Le Paradis perdu* de Milton, traduit en vers français par J. Delille, avec les remarques d'Addisson. In-18, sans texte, 3 vol. Papier fin grand-raisin, avec 3 fig., 10 fr. — Vélin superfin, broc. en cart., 3 fig., 24 fr. — Le même, sat. et cart., fig. avant la lettre, 30 fr. Papier carré fin, sans fig., 6 fr. In-8°., avec le texte, 3 vol. Papier fin grand-raisin, 3 fig., 18 fr. — Vélin superfin, broc. en cart., 3 fig., 42 fr. — Le même, sat. et cart., fig. avant la lettre, 48 fr. In-4°. avec le texte, 3 vol. Papier blanc sans fig., 48 fr. — Vélin superfin, broc. en cart., 3 fig., 200 fr. — Le même, sat. et cart., fig. avant la lettre, 250 fr. Pour recevoir franco, par la poste, on doit ajouter 50 cent. par vol. in-18; 1 fr. par vol. in-12; 1 fr. 50 cent. par vol. in-8°, et 3 fr. par vol. in-4°. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n°. 6; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

*(Troisième extrait.)*

Il faut apprendre aux uns qu'il n'y a point de génie sans fécondité, et il faut convaincre les autres qu'il n'y a point de talent sans travail. Il faut renverser de fond en comble cette opinion si agréable pour l'amour-propre, mais si pernicieuse pour les études, qu'il suffit d'avoir du talent et d'en faire paraître quelques étincelles; qu'il faut laisser le soin de corriger ou la peine de produire, à ces hommes laborieux qui ne travaillent point de génie. Il y a toujours eu en littérature, comme en philosophie, deux écoles entièrement contraires,



Digitized by Google

parce qu'il y a toujours eu des esprits justes et des esprits faux. Celui qui mettrait dans son jour le principe dominant de ces deux écoles, qui en saisirait l'esprit, qui en marquerait les caractères, et qui appliquant ces notions précises à l'histoire du monde littéraire, c'est-à-dire, à tous les ouvrages qui ont eu quelque influence remarquable sur l'esprit humain, montrerait l'univers partagé entre deux doctrines, entre deux principes éternellement irréconciliables, et tous les écrivains combattant sous la bannière de ces principes opposés, celui-là réduirait à peu de paroles l'immense variété des disputes humaines, et rendrait à la génération qui s'élève un service bien important. Ce serait envisager la littérature dans son rapport le plus vaste, comme la science du monde pensant; et ceux qui se persuadent que les querelles qui agitent ce monde ne sauraient se réduire à une précision si rigoureuse, ne font pas attention que l'univers reçoit peu à peu les idées générales, comme des principes dont il a besoin, et que l'homme même le plus amoureux du doute et de la dispute, se gouverne souvent par des notions de cette nature. Ceux qui travaillent pour chercher la lumière, doivent donc s'efforcer, dans quelque matière que ce soit, de remonter aux principes et d'y ramener les esprits, afin d'élever quelque fondement stable au-dessus de cette mer orageuse des controverses.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le dessein d'un ouvrage si étendu; je n'en considérerai que ce qui touche plus particulièrement à mon sujet. Ce que je puis opposer à M. Delille avec le plus de fruit et de raison, ce sont les principes qui ont fait fleurir la poésie, dans le beau siècle de la littérature française. Quel était le secret de ces grands maîtres dont nous rappelons incessamment la mémoire? Par quel art, par quel principe ont-ils

Digitized by Google

porté leurs ouvrages à cette perfection qui nous semble inaccessible ? S'abandonnaient-ils à la nature, à l'inspiration, à ce génie dont ils étaient si richement partagés ? Non : tout leur art, tout leur savoir était de travailler comme s'ils n'avaient point eu de génie. On ne parlait alors que de versifier difficilement, et de polir ses essais laborieux avec une constance infatigable. Ces esprits solides ne se laissaient pas éblouir par une première conception, quelque vive qu'elle parût d'abord. Ils attendaient que l'enchantement de l'amour-propre se fût dissipé, et revoyaient avec des yeux pleins de sévérité ces premières lueurs de l'imagination qui les pouvaient surprendre. Une application si sérieuse était le fruit d'une croyance austère : c'est qu'ils savaient que l'homme, condamné au travail de l'esprit, comme aux peines du corps, ne pouvait arracher qu'à la sueur de son front les richesses de cette terre ingrate. Ainsi, sous l'ascendant de cette loi divine, ils travaillaient par principe et par conscience. La poésie, dans ses productions les plus enjouées, ne s'affranchissait pas de cette loi sévère. Ces hommes supérieurs étaient grands sous le joug, et nous sommes petits dans notre licence !

L'artifice qu'inventa Boileau de faire le second vers avant le premier est une finesse de l'art qui regarde le mécanisme de la versification, et dont la pratique nous découvre l'importance ; mais il ne faut pas confondre ce précepte secondaire avec la première loi, avec le principe par excellence de la nécessité du travail. Lorsque ce même Boileau instruisait Racine à faire difficilement des vers faciles et naturels, ce qu'il entendait par-là, c'est que le génie le plus heureux, l'esprit le plus fertile ne devaient inspirer que de la défiance ; c'est qu'il faut se tenir en garde contre cette facilité légère et brillante qui séduit l'amour-propre ; c'est que

Digitized by Google

l'expression, l'image, la phrase, qui s'offre d'elle-même, ne doit être reçue dans le discours qu'après l'examen le plus attentif. Cet homme vraiment grand, parce qu'il était éminemment raisonnable, ne reconnaissait de véritable fécondité, de beauté durable, que celle qui était acquise par le travail, et par un travail opiniâtre. Il a posé ce principe comme le fondement de son école, et les ouvrages qui en sont sortis témoignent assez quelle en était la profondeur et la solidité.

Le siècle suivant a mis en honneur un principe tout opposé; et comme ce principe tenait à une croyance différente, ses conséquences ont été aussi étendues que pernicieuses. Il a frappé du même coup tout ce qui retenait les hommes dans le devoir. L'autorité, les lois, les mœurs, les études, les lettres, la gloire, la gloire solide, rien n'a pu se soutenir, parce que le fondement de toutes ces choses était abattu. Une nouvelle race d'hommes s'est élevée dans la haine des règles anciennes et dans le mépris du travail. La légéreté, la négligence, la promptitude à produire, ont été vantées comme les caractères du génie. Tous les écrivains que la sévérité du siècle précédent avait rejetés, sont devenus des modèles. Perrault, le philosophe Perrault, s'est trouvé un grand-homme sans avoir pu s'en douter; la mollesse même de Quinault n'a pas manqué d'admirateurs parmi les critiques de cette école. Ceux-ci ont créé une nouvelle doctrine pour des ouvrages nouveaux. Ecoutez ces flatteurs de leur siècle, et ils vous diront que la langue de Racine est trop pure, trop correcte, trop travaillée, trop parfaite en un mot, car c'est là ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils vous insinueront que le style des poètes qui sont venus après lui, est par sa négligence et son incorrection même, plus propre à peindre les passions, et conséquemment plus dra-

Digitized by Google

matique et plus théâtral. C'est là le fond de ce parallèle entre la langue de Racine et de Voltaire, dans lequel Thomas prétend nous prouver que ce dernier écrivain *a donné plus de mouvement au style, plus de chaleur aux passions, et qu'il a accéléré la marche de notre langue, jusqu'alors plus lente et plus calme*; d'où vous conclurez que Racine n'a pas su se rendre aussi vif et aussi rapide que la passion le demandait; et, en effet, comment s'exprime *Hermione?*

. . . . De son sort qui t'a rendu l'arbitre?
Pourquoi l'assassiner? Qu'a-t-il fait? à quel titre?
Qui te l'a dit?

Et comment *Phèdre* parle-t-elle?

Ils s'aiment! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux?
Comment se sont-ils vus? depuis quand? dans quels lieux?
Tu le savais: pourquoi me laissais-tu séduire?
. . . . . .
Ils ne se verront plus.
Ils s'aimeront toujours!

Cette diction, comme on voit, est très-*lente* et très-*calme*. Achille ne parle pas avec moins de froideur; tout le monde sait par cœur ce discours si peu animé:

Quoi! madame, un barbare osera m'insulter!
Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage;
Il sait que le premier lui donnant mon suffrage,
Je le fis nommer chef de vingt rois ses rivaux;
Et, pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
Pour tout le prix, enfin, d'une illustre victoire,
Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
Content et glorieux du nom de votre époux,
Je ne lui demandais que l'honneur d'être à vous.
Cependant . . . . . .
Une juste fureur s'empare de mon ame.
Vous allez à l'autel, et moi j'y cours, madame.
Si de sang et de morts le Ciel est affamé,
Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé.

« La langue poétique de Racine, continue Thomas, est plus pure et plus correcte; celle de » Voltaire est plus vive et plus passionnée. *Elle* » *entraîne plus l'ame et l'esprit.* L'une a plus de

Digitized by Google

» ces effets qui tiennent à la perfection des dé-
» tails; l'autre, de ceux qui tiennent à la rapidité
» de l'ensemble, etc. » Ainsi il accorde la *perfection* au premier, et la supériorité au second. Ce partage n'est-il pas bien conçu? N'est-il pas judicieux d'imaginer que ce qui est parfait ne soit pas supérieur dans toutes ses parties? Au fond, n'est-ce pas détruire une idée par l'autre, ou n'avoir, pour mieux dire, aucune idée claire de ce qu'on avance? car comment la langue de Racine serait-elle parfaite, si elle n'avait pas tous les mouvemens, toute la vivacité, toute l'énergie nécessaires pour exprimer la passion? L'erreur ou le sophisme vient de ce qu'on représente la perfection poétique de Racine comme consistant uniquement dans la pureté du langage; mais on ne dit pas que cette pureté n'est admirable que parce qu'elle est jointe à l'éloquence la plus vraie, la plus forte, la plus pathétique, en un mot, à l'éloquence de l'ame.

Il faut le dire à la honte des lettres, mais pour l'instruction des jeunes gens, cette opinion se retrouve dans quelques parties du *Cours de littérature*, et jamais il n'y eut d'exemple plus propre à démontrer que la rectitude de l'esprit dépend de la justesse des principes. Ce qui est incroyable, c'est que ce grand critique veut absolument que Racine soit inférieur à son rival, même dans les parties qu'il a le mieux traitées au jugement de tout le monde. Qu'il nous dise que *Voltaire a plus de véhémence, plus d'effet, plus d'entraînement, plus d'imagination même*, c'est une erreur que l'illusion du théâtre et la prévention du siècle peuvent expliquer. Mais qui pourrait concevoir ce qu'il ajoute sur le mérite fondamental du style? « Ce qui distingue la poésie de Voltaire, c'est
» qu'il paraît, plus que tout autre, penser et sen-
» tir en vers. Dans les morceaux qui ne deman-

Digitized by Google

» daient qu'une sensibilité vive, une tendresse pas-
» sionnée, je crois apercevoir, avec une élégance
» moins égale, moins *travaillée* que celle de Ra-
» cine, une plus grande facilité de mouvemens
» et d'expression, plus d'abandon, plus de grace,
» enfin un charme plus pénétrant, peut-être parce
» qu'il ressemble plus à l'inspiration, et n'offre
» pas la moindre apparence de travail. Qu'on
» examine ces morceaux, ils sont faits, pour ainsi
» dire, d'un jet. » Tome 9e., *page* 216.

Voilà comme ce grand principe du travail est attaqué de front, et d'une manière d'autant plus remarquable, qu'on ne va pas à moins qu'à établir que cette perfection de style que nos grands maîtres s'étaient acquise par tant d'efforts est plus nuisible qu'utile. Il n'y a pas là d'équivoque. Si *l'élégance travaillée* de Racine l'a empêché d'avoir cette *facilité d'expression*, cette *grace*, cette *inspiration*, ce *charme pénétrant* qu'on accorde à son rival, n'est-il pas évident, d'un côté, que celui-ci est l'écrivain supérieur et le modèle qu'il faut suivre, et ne doit-on pas conclure, de l'autre, que le talent s'élève plus haut par la négligence que par le travail ?

Ce qu'il importe de savoir, c'est qu'on a érigé cette doctrine en principe; et ceux qui entendent par quelle corruption secrète ce principe flatte notre amour-propre et notre mollesse, comprendront également d'où est sortie cette plaie générale de médiocrité qui a frappé notre littérature. Cette plaie arrache des cris à tout le monde, et qui est-ce qui en cherche le remède ? On hait la maladie, et on en aime la cause.

Non, ce n'est pas le génie, ce ne sont pas les grands talens qui manquent à notre siècle : jamais il n'y eut un plus grand nombre de personnes lettrées dans les deux sexes. Quelques hommes

Digitized by Google

d'une haute nature s'élèvent encore parmi nous comme d'antiques monumens, révérés mais oubliés. Ce qui nous manque, ce sont des principes sévères, des mœurs sérieuses, des ames fortes et capables d'application. Un esprit de jeunesse s'est saisi des hommes studieux qui devaient éclairer la nation. Ils se glorifient dans leur légéreté; ils se réjouissent, comme des enfans, de ces premières fleurs que le printemps de l'imagination produit en abondance, mais qui ne résistent pas au souffle de la critique : ce sont les fruits qui demeurent et qui donnent une nourriture solide ; mais pour les produire, il faudrait creuser et retourner sans cesse ce fonds qui ne nous manquera jamais. Un fleuve d'éloquence et de poésie est caché dans les entrailles de cette terre, je veux dire dans le cœur et l'esprit de l'homme; mais il ne peut se répandre et renouveler la face des lettres, que par le secours de la méditation et les efforts du travail.

C'est donc à ce principe qu'il nous faut revenir: c'est la source de la fécondité dans la littérature, et celle du jugement dans la critique; c'est par lui qu'on peut apprécier dignement ces ouvrages du siècle, si séduisans, si brillans pour les uns, si négligés, si défectueux pour les autres. Que l'on considère dans cette vue ces nombreuses incorrections, ces fautes étonnantes que j'ai fait remarquer à dessein dans les poëmes de M. Delille, et dont j'aurais pu multiplier les preuves, si je ne voulais qu'affliger un homme que j'admire ; on verra que ce caractère habituel de négligence devait fixer les yeux de la critique, parce qu'il est la suite du principe le plus faux de l'école moderne, de ce principe d'orgueil et de paresse, qui a prétendu élever les premiers jets du talent, et je ne sais quel *abandon* facile et vulgaire, au-dessus de la perfection laborieuse des grands hommes; de ce prin-

Digitized by Google

cipe, enfin, qu'il faut sur-tout envisager comme le renversement de la loi générale, de la loi divine du travail, qui n'ayant pas été portée sans raison, ne saurait être violée avec impunité. »

Il ne fallait pas moins que ces réflexions pour justifier la hardiesse que nous avons eue d'exclure les derniers ouvrages de M. Delille du nombre des modèles, malgré les éloges flatteurs de quelques personnes du premier mérite, qui, réunies à nous par les principes, ne l'ont pas été par l'opinion.

Qu'on vienne nous dire maintenant que ces ouvrages étincellent de beaux vers, de morceaux brillans, de traits de génie, si vous le voulez! On ne le niera pas; mais cela ne touche en rien au fondement de cette critique, à ce principe qui subsiste et qui condamne tous les hommes, et les plus habiles comme les autres, à cette alternative inévitable du travail ou de la médiocrité. Loi salutaire, loi d'une profonde sagesse, qui seule peut abattre l'orgueil de l'esprit humain!

Ici, M. Delille s'élève avec nous contre lui-même. Quoique son premier ouvrage soit encore éloigné de cette perfection à laquelle ses admirateurs le portent dans leur esprit; cependant il est travaillé avec ce soin, avec cette solidité qui caractérisent la bonne école, et c'est par-là que sa gloire est assurée. Qu'ils réfléchissent peu ceux qui nous opposent le succès de cet ouvrage comme capable de confondre les critiques! Il nous confond si peu, qu'il prouve en faveur des règles que nous établissons, puisque c'est en profitant des observations qui lui ont été faites, et en polissant ses premiers essais, qu'il l'a porté à ce degré de correction et d'élégance qui le fait admirer aujourd'hui.

Je conclurai ces remarques par quelques exemples. On ne saurait trop faire connaître ce caractère de légéreté et de négligence, qui n'a pas manqué

Digitized by Google

d'un certain coloris pour tromper le monde, et qui a porté de telles préventions dans les esprits, qu'il existe une foule de personnes, je dis de personnes bien nées et instruites, qui ne sont pas capables de faire de différence entre la poésie d'*Athalie* et celle de *Mahomet*. Voltaire a traduit selon sa manière accoutumée le discours que Satan adresse au Soleil. Il y a dans ce morceau des vers brillans, il y en a de très-faibles; et quoique le passage soit fort court, les incorrections et les mots parasites n'y manquent point. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il donne une idée absolument fausse de l'endroit qu'il traduit. Le contre-sens est même grossier; mais il faut avoir fait une étude particulière de l'original pour s'en apercevoir, et on sent bien que ce serait trop de soin de vouloir prendre la peine d'entendre un auteur, avant de le traduire. La version de Voltaire a fait croire jusqu'ici à tout le monde que Satan, en apostrophant le soleil, le personnifiait, c'est-à-dire, qu'il le considérait comme un être animé, capable de recevoir les bienfaits de Dieu, et qu'à ce titre il lui inspirait de la jalousie. C'est le sens que présentent ces vers, dont Milton n'a pas eu la moindre idée :

> Toi, sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
> Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais! *etc.*

Je ne m'arrête pas à montrer le défaut sensible de ces trois dénominations qui n'ajoutent rien à la pensée, et qui même ne se rapportent pas exactement, *soleil*, *astre de feu*, *jour heureux*. Tout homme qui voudra se rendre compte de son admiration, sans s'y attacher par habitude ou par surprise, ne verra dans ces expressions accumulées qu'un remplissage dépourvu de poésie. Mais je passe au singulier contre-sens dont je viens de parler. Il est bon de savoir qu'avant d'adresser cette apostrophe

Digitized by Google

apostrophe au soleil, Satan a visité toutes les parties de la nouvelle création ; il est descendu dans le soleil même ; il a pris une connaissance particulière de la matière qui le compose, il a reconnu que c'était un objet inanimé, un simple flambeau ; et c'est d'après cette connaissance qu'il lui parle ; parce que la passion s'adresse à tout ce qui existe. Or, je demande comment, avec une idée et une connaissance si précise, Satan pourrait s'emporter tout-à-coup contre cet astre, contre ce flambeau, se figurer que c'est un être heureux, comblé des graces du Très-Haut, et lui témoigner, en cette qualité une jalousie et une haine violente? Certainement ce serait une absurdité insoutenable ; et il n'y a pas de lecteur, si attentif qu'il soit, qui ne fût révolté de trouver, à quelques pages de distance, deux idées aussi contradictoires que celles-là. Mais Milton est plus conséquent, et donne des peusées plus suivies aux personnages qu'il fait agir. Voici comme il faut concevoir le fond de la situation.

Lorsque Satan descend sur la terre, il est frappé de l'apparence majestueuse que le soleil a dans l'univers, et c'est sur cette apparence qu'il se récrie, comme l'a justement exprimé M. Delille :

O Thou, that with surpassing glori crown'd,
Look'st from thy Sole dominion like the god
Of this new world.

Toi qui parais le dieu de ce monde nouveau.

Il faut remarquer que tout roule sur cette apparence ; c'est ce qui soutient la poésie sans blesser le bon sens, et c'est ce qui rend la passion également naturelle. Cet air de majesté et de domination que le prince des ténèbres remarque dans le soleil ne l'irrite pas, à proprement parler, contre cet astre ; mais il lui rappelle l'éclat qu'il a perdu ; et on doit concevoir que ce souvenir l'importune



Digitized by Google

et l'aigrisse. Voilà ce qu'il exprime avec une passion confuse sur laquelle devaient se méprendre ces écrivains légers qui ne daignent pas même entendre ce qu'ils lisent. M. Delille est tombé dans la même erreur sur la passion, lorsqu'il fait dire à Satan : *Soleil, que je te hais !* Satan, encore une fois, ne peut pas haïr la personne du Soleil, ni lui parler avec cette fureur ; on a vu que cela répugne à toutes ses idées ; mais il dit simplement qu'il déteste son éclat, parce qu'il lui rappelle la splendeur d'où il est tombé.

O sun, to tell thee how *i* hate thy beams
That bring to my remembrana from what state
I fell.

M. Delille met cette haine et cette colère dans le cœur de Satan avant de le faire parler, et il en donne ce motif :

Tantôt de l'Empirée il contemple la voûte ;
Tantôt ce beau soleil, au plus haut de sa route,
Epanchant de son trône un torrent de clartés,
Blesse de son éclat ses regards irrités.
Il gémit ; et cédant à sa douleur profonde,
Il adresse ces mots au grand astre du monde.

Tout cela est étranger à Milton qui n'y a jamais pensé. Mais j'avoue que cette idée n'est pas inconséquente comme celle de Voltaire, et, d'ailleurs, la traduction est plus exacte et la versification plus soutenue.

Globe resplendissant, majestueux flambeau,
Toi qui sembles le dieu de ce monde nouveau,
Toi dont le seul aspect fait pâlir les étoiles,
Et commande à la nuit de replier ses voiles,
Bienfait de mon tyran, chef-d'œuvre de ton roi,
Toi qui charmes le monde et m'affliges que moi,
Soleil, que je te hais ! et combien ta lumière
Réveille les regrets de ma splendeur première !
Hélas ! sans ma révolte, assis au haut des cieux,
Un seul de mes rayons eût éclipsé tes feux.
Et sur mon trône d'or, presqu'égal à Dieu même,
J'aurais vu sous mes pieds ton brillant diadème.
Je suis tombé, etc.

Il faut remarquer que cette apostrophe n'est qu'un

Digitized by Google

mouvement passager. Tout le reste du discours qui est fort long ne s'adresse point au soleil, en sorte qu'on ne peut pas dire que Satan le prenne pour confident de ses pensées, ce qui rentrerait dans le mauvais sens que j'ai tâché d'expliquer.

Je me suis étendu fort longuement sur une erreur de peu d'importance ; mais je devais ce respect à des préventions anciennes et soutenues d'une grande réputation.

CH. D.

---

*Le Flambeau des Étudians en rhétorique et en philosophie*, par M. *Collin*. Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 cent., et 3 fr. par la poste. A Paris, chez *Ponthieu*, libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

ENTRE un rhéteur et un homme éloquent, il y a la même différence qu'entre un maître d'escrime et un habile capitaine ; et, comme vous trouveriez impertinent qu'un maître d'armes se flattât de vous avoir enseigné l'art de la guerre, parce qu'il vous aurait montré *la tierce et la quarte*, vous pourriez, par la même raison, trouver ridicule qu'un homme prétendît vous avoir donné le talent de la parole, en vous montrant des figures de rhétorique. Tout homme qui se dit en écrivant : Je vais placer ici un beau lieu commun, une énumération bien abondante ; là, je ferai une concession, une suspension ; j'emploierai la prosopopée, je ferai une apostrophe ; tout homme, en un mot, qui ne s'occupe que des formes du style, ne connaîtra jamais la véritable éloquence.

Il est douloureux que la plupart des professeurs qui se



Digitized by Google

mêlent d'écrire, fournissent la preuve de ce jugement. M. Collin veut que *la rhétorique enseigne le talent du langage ;* et c'est pour cela, dit-il, que nous appelons *rhéteur celui qui nous dirige dans le sentier du beau style, et orateur celui qui l'emploie dans ses discours.* J'ignore si le beau style a un *sentier*, et si l'on peut employer ce sentier dans un discours ; mais je sais bien que la rhétorique *n'enseigne* pas *un talent* que la nature seule peut donner : un véritable orateur ne pense qu'à exprimer ses idées dans un sujet sérieux, et ne consulte que son ame dans la passion. Son style prend de lui-même les formes, les mouvemens, les figures qui lui conviennent. Il ne s'amuse pas, comme ces petits faiseurs de rhétorique, à cueillir des fleurs sur son chemin ; il les moissonne en courant, et le plus souvent il les dédaigne. Aussi ces rhéteurs n'entendent rien à la manière des grands hommes. Je lisais dernièrement dans un professeur de rhétorique de nos jours, que Bossuet était bien éloigné de savoir écrire comme les anciens. Il convenait qu'il avait quelques endroits qui sentaient fort le sublime, mais il lui refusait des idées et un style soutenus. Je jugeai qu'un tel homme connaissait Bossuet, comme on le connaît au collége ; c'est-à-dire, par quelques morceaux brillans de ses Oraisons. Mais pourrait-on lui faire entendre que l'Histoire Universelle n'est pas seulement un endroit sublime, que c'est un ouvrage d'une vaste conception, soutenu d'un bout à l'autre, dans le style le plus grave et le plus parfait ? Comment faire comprendre à ces fanatiques des anciens, qu'un tel ouvrage est, par la perfection de l'éloquence, comme par celle des pensées, infiniment au-dessus de tout ce que l'antiquité a produit ? Une pareille production confond leur routine : ils y chercheraient en vain leurs petits ornemens, leurs précautions oratoires,

Digitized by Google

leurs misérables lieux communs, et ces périodes interminables qui remplissent l'oreille des ignorans d'une frivole harmonie. Ils ne savent pas que Cicéron cherchait à captiver par ces beautés populaires la multitude qui l'écoutait, et qui était ravie de la chute de ces périodes mélodieuses. *Sermo forensis et ad multitudinem accommodatus.* C'est là ce qu'ils admirent, ces hommes qui sont en extase devant une phrase bien tournée. Et ils se disent professeurs d'éloquence ! et ils intitulent fastueusement leurs ouvrages, *le Flambeau des Etudians !*

Ce *Flambeau des Etudians* a quatre parties qui n'éclairent pas mieux l'une que l'autre : la Rhétorique, la Métaphysique, la Logique, et le chapitre des Droits naturels, qui est une interprétation *des Droits de l'Homme.* Vous me demanderez à quoi revient ce dernier chapitre : je n'en sais rien ; mais ne faut-il pas qu'un professeur de philosophie ait sa constitution et ses lois particulières ? sans cela le monde ne pourrait jamais se soutenir ; et l'on sent bien qu'il faut que toutes ces choses se trouvent, dans un traité de rhétorique, confondues entre l'épichérème et l'induction, les tropes et la métonymie : personne ne peut trouver mauvais un si bel ordre et des convenances aussi rigoureuses. Entrons un peu dans le plan de cet ouvrage, et tâchons de découvrir toutes les beautés de ce genre.

Il est précédé d'une petite introduction, qui nous enseigne qu'une motte de terre jetée contre un mur, peut bien se briser, mais qu'elle n'est pas pour cela réduite à rien ; ce qui est très-exact, il faut en convenir : il ajoute que son état n'a plus aucun rapport avec ce qu'elle était, et j'avoue que je ne l'entends plus ; car je croyais tout bonnement qu'une motte de terre brisée, n'en était pas moins de la terre. Ce que c'est que d'être professeur !

De cette motte de terre, M. Collin saute dans la mé-



Digitized by Google

taphysique, qu'il définit d'une manière surprenante. C'est, dit-il, *la science de l'être et de ses propriétés*; et, comme il ajoute qu'il entend par l'être, tous les objets que nous nous représentons, *et qui sont souvent matériels*, il s'ensuit qu'il comprend la physique dans la métaphysique; ce qui fait, comme on voit, une définition bien claire. La métaphysique, il faut l'apprendre à ce professeur, est la science des idées générales, idées simples, idées vastes, qui n'ont rien de commun avec les idées collectives, dans lesquelles Condillac s'est si fort embrouillé. Les idées collectives décèlent la faiblesse humaine, comme, par exemple, lorsqu'on exprime une réunion d'hommes qu'on ne pourrait évaluer sur le champ, par le mot *troupe*, qui ne présente qu'une idée vague. Mais les idées de *justice*, de *toute-puissance*, sont des idées générales, parce qu'elles donnent, d'une seule vue, la connaissance la plus juste de l'Etre à qui ces perfections appartiennent, sans avoir besoin d'entrer dans le détail des actes et des bienfaits qui les constatent. Il y a cette différence essentielle entre la physique et la métaphysique, que la première traite toujours du particulier, même en considérant l'univers, et que la seconde traite toujours du général, lors même qu'elle n'envisage qu'un seul objet. C'est ce qui montre assez l'élévation d'esprit qui caractérise cette dernière science, et, pour en donner un exemple qui ne s'éloigne pas de notre sujet, on doit comprendre que tous ceux qui ont écrit les histoires particulières d'un peuple, quelqu'éloquens qu'ils aient été, n'ont pu avoir que le talent du style. Mais Bossuet, qui a cherché l'ordre général dans ces histoires particulières, est vraiment l'homme de génie, et quand il ne serait pas le plus majestueux des écrivains, il tiendrait encore le premier rang par la grandeur de ses pensées. Je voudrais que les

Digitized by Google

bons esprits apprissent à traiter avec plus de circonspection cette haute science de la métaphysique, par respect pour les grands génies qui ont porté la lumière dans les abymes.

La logique de M. Collin est plus amusante que sa métaphysique. Il s'y rencontre une chose sur laquelle je n'ai pu me mettre d'accord avec lui, quelqu'effort que j'aie fait pour la comprendre. C'est une ligne de prose rimée qui figure au milieu d'une douzaine d'autres lignes mesurées, quelques-unes sans rimes, toutes sans raison. L'auteur, à ce qu'il paraît, aime fort les *tontines*, il veut y mettre cent écus qui lui restent, afin de s'enrichir.

« Je serai (dit-il) sur l'état et j'aurai pension.
» *Voici comme je l'espère et comme j'argumente* :
» Si je vis, je suis riche, et si bientôt je meurs,
» De la pauvreté les horreurs
» Ne me causent plus d'épouvante, etc. »

Il faut avouer que ce vers, *voici comme je l'espère*, etc., est d'une longueur à laquelle aucune oreille ne pourra s'accoutumer. Pour ce qui est du sujet, je donnerais tout pour trouver quelqu'un qui m'expliquât quel rapport il peut y avoir entre les *tontines* et la *logique*.

Dans le même traité, l'auteur veut nous donner un exemple de cette espèce d'argument qui procède par gradation, et il ne manque pas de citer ce beau raisonnement qui nous fait retourner à l'enfance : *Celui qui boit bien dort bien ; celui qui dort bien ne pèche pas*, etc., *donc celui qui boit bien sera sauvé*. « *Le vice de cet argu-* » *ment*, dit gravement notre professeur, *consiste dans le* » *mot, dort bien.* » Je ne m'en serais pas douté ; je croyais au contraire que c'était ce qu'il y avait de mieux. Comment, grand logicien, vous ne voyez pas que le vice-



Digitized by Google

est dans la proposition même, et qu'il est faux que celui qui boit bien, dorme bien ?

Mais je reviens aux définitions, dans lesquelles M. Collin a toujours du neuf à nous dire. Voici comme il définit l'éloquence :

« L'éloquence est un talent souvent pernicieux, quelquefois utile, et toujours agréable. »

Est-ce là, de bonne foi, l'explication que l'on cherche dans une rhétorique ? Y a-t-il, je ne dirai pas un mot d'esprit, mais une étincelle de vérité dans cette définition ? Comment, et pour qui donc ce qui est pernicieux, peut-il être toujours agréable ? comment un professeur de belles-lettres peut-il être encore assez enfant pour s'imaginer qu'il y ait une éloquence vraie dans un discours pernicieux ? comment peut-il s'en amuser ? Ce n'était pas là le principe de Cicéron, qui dit expressément qu'on ne peut être éloquent sans philosophie. Or, dira-t-on qu'un discours pernicieux soit philosophique ? En entrant dans les idées de ce grand maître de l'éloquence, on voit qu'il entendait qu'un discours pouvait être rempli d'art et de belles paroles, conforme aux règles de la rhétorique, mais que sans la philosophie, c'est-à-dire, sans un fonds de raison et d'honnêteté, il n'y avait pas d'éloquence. Et, en effet, peut-on ignorer que ce qui fait la force de l'orateur, c'est ce sentiment profond de la justice et de la vérité qu'il défend ? que, sans cette intime persuasion, son ame ne s'échauffera point, et que ses paroles n'auront jamais cet accent qui pénètre et ce ton qui convainc ? J.-J. Rousseau, dont le style a fait tant de bruit, est effectivement éloquent, toutes les fois qu'il soutient la morale et que son cœur s'échauffe pour la vérité ; mais lorsque vous sentez le faux des idées et les sophismes de l'amour-propre, J.-J. Rousseau, avec tout son talent, n'est qu'un charlatan

Digitized by Google

très-ennuyeux. C'est pour les esprits faux qu'un discours pernicieux est toujours agréable.

Il n'y a pas plus de justesse dans la définition que M. Collin nous donne du sage. « *Le plus sage*, dit-il, » *est celui qui ne pense point l'être.* » A ce compte, Cartouche qui ne pensait guères être sage, était le plus sage des hommes. Une idée incomplète est presque toujours une idée absurde. Il fallait donc dire que le plus sage est celui qui ne pense point l'être, quoiqu'il le soit en effet plus que les autres; ce qui signifie que l'humilité, qui est le fondement de la vertu, en est aussi le comble et le couronnement; et c'est, pour le dire en passant, ce qui ne peut se rencontrer dans la philosophie, même la plus sensée, parce que tout homme qui croira s'être rendu sage, par ses propres lumières, et par le mérite de ses études, mêlera inévitablement à sa vertu quelqu'orgueil qui en corrompra la pureté. Cela nous montre la profondeur du principe sur lequel l'humilité est appuyée dans le christianisme.

M. Collin croit qu'il peut être utile d'enseigner aux jeunes gens que *le penchant qui nous porte à faire ce qui nous plaît, est un droit naturel.* Je veux croire qu'il l'a écrit innocemment; mais quelle profonde, quelle incurable ignorance que celle de ces philosophes qui se persuadent encore, après tant d'épreuves, que nous tenions de la nature le droit de faire le mal! La dépravation est essentiellement stupide. C'est confondre toutes les idées, d'une manière trop absurde, que de prendre nos penchans pour des droits. Le bon sens le plus grossier nous fait assez comprendre que, si ces penchans sont bons, c'est un devoir de les suivre, et que s'ils sont mauvais, c'en est un de les combattre. Et comme en arrivant au monde,

Digitized by Google

nous trouvons toutes ces choses réglées par des lois, il est manifeste que nous n'avons que des devoirs à remplir. La notion du droit est même tellement renfermée dans celle du devoir, qu'on ne peut constituer un droit pour les uns, sans établir un devoir pour les autres, et réciproquement. C'est sur cette base que repose toute la société. Et que font ces gens qui écrivent dans le sein de la société comme s'ils ne lui appartenaient pas, et qui, pour mieux renverser l'ordre qu'elle établit, feignent que l'état social n'est pas l'état naturel de l'homme? S'ils érigent, par un principe général, le penchant à voler en un droit naturel, n'est-ce pas accuser de tyrannie les lois qui répriment ce penchant? n'est-ce pas attaquer la société, et l'attaquer de la manière la plus perfide? Où en sommes-nous s'il faut apprendre à un professeur de philosophie que des facultés purement animales ne sont pas des droits naturels, puisqu'on est tenu d'user ou de n'user pas de ces facultés, selon les diverses obligations que la société nous impose? Parlez-nous de nos devoirs, philosophes, et laissez à notre intérêt le soin de nous découvrir nos droits : au lieu d'exciter les passions, mettez-leur un frein ; la cupidité trouvera toujours quelque moyen de s'échapper, et loin d'abandonner des droits légitimes, elle en réclamera bien plutôt qu'elle aura créés elle-même, et qui n'auront d'autre voix, pour être soutenus, que celle d'une aveugle et insatiable avidité.

Ces faux principes d'une rhétorique pitoyable et d'une philosophie qui s'éteint dans le mépris, sont heureusement soutenus avec un esprit et dans un style qui ne les rend pas fort dangereux : je me plais, à cet égard, à reconnaître l'innocence de M. Collin, et je me flatte d'en avoir donné une idée assez complète. Cependant on trou-

Digitized by Google

vera bon que je couronne mes preuves par le trait suivant. Après avoir cité, avec sa gentillesse ordinaire, ces mauvais vers adressés au roi :

« Qu'est-ce en effet pour toi, grand monarque des Gaules,
» Qu'un peu de sable et de gravier ?
» Que faire de mon île ? il n'y croît que des saules,
» Et tu n'aimes que le laurier. »

l'auteur, craignant qu'on ne prenne le change, et qu'on ne croie que le roi aimoit le laurier, comme les lapins aiment le thim et le serpolet, juge convenable d'avertir que ce laurier fait allusion à l'amour du roi pour la gloire. Assurément la remarque est très-juste.

G.....

---

*Notice historique sur les voyages des Papes en France, sur le sacre de nos rois, et sur leurs relations avec la cour de Rome ;* par *L. B. de R...*, président de canton. Un vol. *in*-8°. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. par la poste. A Paris, chez *Fain*, jeune, et comp., place du Panthéon, et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Il serait difficile de donner l'analyse de ce volume, qui, dans moins de 300 pages, renferme l'histoire de quinze siècles. Il est impossible de serrer les faits plus qu'ils ne le sont dans l'ouvrage, écrit avec clarté, méthode, et dans les meilleurs principes. Les circonstances rendent de nouveau fort intéressante l'histoire de nos relations avec la cour de Rome, et le philosophe même ne peut plus rester indifférent sur des choses qui se lient aux intérêts de l'Etat. Quelque opinion qu'on professe, on ne veut point



Digitized by Google

passer pour ignorant. Ce volume, rempli d'anecdotes curieuses, pousse les renseignemens jusques et compris le dernier concordat entre la France et le pape Pie VII; ce qui le rend plus complet qu'aucun de ceux publiés sur le même sujet.

## LA FRANCE A L'EMPEREUR,

*Ode, de M.* A. G. DE MONTRICHER.

L'auteur de cette Ode n'a que vingt ans. On y trouve de la vigueur et de l'harmonie. Les deux strophes que nous allons citer, et quelques-autres encore, nous paraissent du moins réunir ces qualités. C'est la France qui s'adresse aux Anglais, infracteurs des traités.

Lâches artisans d'imposture,
Tremblez : le céleste courroux
Tient enfin étendu sur vous,
Le glaive vengeur des parjures.
Albion, ton empire est à son jour fatal,
Mes soldats, du départ demandent le signal;
Frémis de leurs transports, ils annoncent ta perte.
La Tamise bientôt soumise à son vainqueur,
Ira, de tes débris couverte,
Conter à l'Océan ta honte et sa grandeur.

Que dis-je! pour croître sa gloire,
Est-il besoin de tes revers?
Ne sait-on pas dans l'Univers
Qu'il est l'amant de la victoire?
Elle enchaîna l'Europe et l'Afrique à son char;
Guida ses jeunes ans sur les pas de César,
Et fit craindre son nom du Couchant à l'Aurore.
A quels nouveaux lauriers, à quels brillans exploits
Peut-elle l'appeler encore
Il semble être le dieu sobre qui inspira Horace.

Digitized by Google

## *Pensées et Réflexions sur divers sujets.*

QUELQUES-UNS se sont étonnés que l'abbé de Rancé se soit jeté dans une réforme si austère, et sur-tout qu'il y ait persévéré. Pourquoi s'étonner ? il trouva morte une femme qu'il adorait. Il lui fallait mourir, ou jeter sa douleur dans le sein de Dieu. S'il n'avait pas cru, il se serait tué.

Marius, rentré dans Rome, se souvint *des marais de Minturnes;* il fit d'incroyables massacres. Ses historiens ont remarqué que cet homme était humain dans la mauvaise fortune, et impitoyable dans la bonne. Il y avait je ne sais quoi de faible dans cette barbarie à contre-temps.

Le *Que sais-je ?* de Michel de Montaigne, n'est pas si modeste qu'on le croit communément. Il signifie, je crois, *Que m'importe ?* Cela se voit par sa profonde indifférence sur les matières les plus importantes.

Platon et ses disciples expliquaient le système du monde par des spiritualités. D'autres l'ont expliqué par la matière. Ceux-là ne seront pas appelés *divins*.

Voyez cet homme surprenant qui s'était soumis toutes les sciences, avant l'âge où Alexandre s'était soumis tous les royaumes : Comme il s'humilie devant Dieu ! Comme il s'arrête, épouvanté, aux limites posées par la religion (1), quand son génie immense est prêt à l'entraîner par-delà ! Comme il trouve la géométrie et toutes les sciences petites et incertaines, devant la grandeur et la certitude des Ecritures, dans lesquelles il découvre tout, et nous force à tout voir, et notre grandeur et notre néant ! Comme il fait voir, même aux plus rebelles, la nécessité

(1) Ceci a déjà été excellemment remarqué par M. de Chateaubriand.

Digitized by Google

de la chute de l'homme et d'une rédemption ! et cela, en montrant qu'il n'y a que la nature d'abord incorrompue, et ensuite déchue, qui expliquent l'énigme de l'homme; en démontrant qu'il n'y a qu'un *être double* qui soit susceptible *de tant et de si soudaines variétés, d'une présomption démesurée, et d'un horrible abattement de cœur.*

Il me plaît que Pascal, ainsi que Platon, ait vécu dans la virginité : *Vir conjugii nescius.* Aussi leurs écrits ont, je ne sais quoi de mystérieux et de saint. Tous ces sentimens, toutes ces rêveries ineffables de l'amour profane, qu'ils n'ont point connu, n'ont pas été perdus pour eux; ils les ont comme retrouvés et confondus dans l'amour passionné de la vertu et de Dieu. Ainsi le silence qu'ils imposaient à leurs sens redoublait l'activité et l'énergie de leur ame. Ainsi leur amour pour Dieu et la vertu s'augmentait de l'amour qu'ils auraient consumé près des créatures, au détriment de leur génie.

Beaucoup d'hommes sont sans foi, sans honneur, sans humanité, sans religion, et ne se font nul scrupule de manquer à toutes ces choses; mais ils s'en feraient un très-grave de manquer à certains usages de société. Ils ressemblent à ce Verrès, qui foulait aux pieds toutes les lois de Rome, mais qui se soumettait religieusement *aux lois des festins.*

Plusieurs trouvent qu'un malheureux a mérité son sort; peu le plaignent. Il semble qu'il en coûte quelque chose de s'attendrir. Parle-t-on d'un infortuné qui n'a rien fait pour s'attirer son infortune? on balbutie quelques syllabes de compassion. Quelqu'un fait-il apercevoir que cet homme a mérité son malheur par quelqu'endroit? Remarquez avec quelle joie le monde apprend « qu'il est dispensé de s'attendrir ! »

Digitized by Google

Nous aimons les oppositions dans la nature, et les antithèses dans les ouvrages d'esprit; j'entends les antithèses de pensées : le faux goût seul aime les autres. La nature ne vit que de contradictions apparentes. La femme aime la force; l'homme, la faiblesse et la grace. Les antithèses de pensées plaisent aux bons esprits; celles de mots aux dépravés. L'image de ces dernières se trouve dans la fantaisie sophistique de Caligula. C'était un crime de pleurer sa sœur, *parce qu'elle était au rang des Dieux*; c'en était un de ne la pas pleurer, *parce qu'elle était sœur de l'Empereur.*

Force gens prennent le gigantesque pour le grand. Le premier part toujours d'un petit esprit qui veut être grand.

Ce sculpteur qui voulait tailler le mont Athos, pour en former la statue d'Alexandre, se proposant de laisser dans chaque main un espace pour bâtir une ville, et de faire passer la mer entre ses jambes, avait un projet souverainement gigantesque. Alexandre qui n'en formait que de grands, se moqua du sculpteur.

Quand vous avez mis une balle dans un fusil, vous visez plus haut pour atteindre plus bas : votre balle alors décrit la *parabole*. Faites hardiment le contraire dans le monde; visez très-bas, vous verrez que vous arriverez très-haut.

L'art de railler finement touche par un point à la sensibilité du cœur. Il semble que la Providence ait, dans sa bonté, accordé cette arme aux personnes sensibles, pour leur servir de défense contre le monde qui aime la raillerie, et qui raille la sensibilité.

En France, un malheur ridicule n'est pas un malheur; c'est un ridicule.

Ne dites jamais à une bête du mal de vous : si cela vous arrive, vous verrez qu'elle vous croira sur parole, et

Digitized by Google

qu'elle s'en servira d'argument contre vous, dans l'occasion.

Ne portez jamais l'air malheureux dans le monde ; portez-y plutôt l'air ennuyé : car on aimera mieux encore être condamné à vous amuser, qu'à vous consoler.

Un sot a souvent la même pensée qu'un homme d'esprit ; mais admirez comme il la met en œuvre. Le spirituel s'habille avec goût, avec élégance. Un habit tout pareil est là pour le sot : savez-vous de quoi il s'avise ? il passe les bras dans les culottes, et les jambes dans les manches de l'habit.

Force gens passent pour hauts et méprisans : ce n'est chez eux que fausse honte. Apprivoisez-les avec art, ils vous en sauront gré, et vous verrez que ce sont des personnes d'un commerce doux et de mœurs aisées.

Humilier celui qui est assez bas pour humilier un humble, me semble charité. Qu'en pensez-vous ?

*Comparaison n'est pas raison*, dit le peuple. Que de beaux esprits qui n'en savent rien ! Ils comparent, ils comparent, ils compareront jusqu'au jour du jugement ; mais ils ne prouveront pas plus pour cela.

Défiez-vous du bonheur de celui qui paraît si heureux. C'est peut être une robe de pourpre qui cache une lèpre.

Je me prends à rire, quand j'entends ce mot si commun : « il est bien heureux. » Nous ne saurons jamais dans quel degré un homme est heureux ou malheureux, quelle que soit la cause extérieure de son bonheur ou de son malheur prétendus ; il faudrait être en lui, pour savoir cela. On estimait Job malheureux, par la condition même qui le faisait heureux.

Si je vois une femme âgée, qui a été belle, je dis : « cette femme a dû être belle. » Mais si je revois une femme, que je me souviens d'avoir vu belle, dans mon enfance,

Digitized by Google

enfance, et qui a perdu sa beauté sous la main du temps; alors je ressens en moi quelque chose de pénible et de doux. Je retrouve dans ces attraits effacés, ces attraits que j'admirai enfant, et j'ai de la peine et du plaisir tout ensemble à regarder ces yeux qui ont perdu leur éclat, ce qui me semblent dire avec tristesse : *ne m'appelez plus Noëmi.* L'action outrageante du temps, confondra toujours quiconque la voudra méditer.

Le malheur est un tyran ingénieux à tourmenter ses victimes : le bonheur est un intendant de nos plaisirs qui n'en fait jamais à notre guise.

L'esprit qui plait le plus généralement, est celui qui se cache soigneusement pour en donner aux autres (1). Nous n'aimons pas qui nous humilie. Qui le croirait ! cette règle a ses exceptions. Il y a des gens qui ont besoin d'être avertis qu'ils ne sont que des bêtes pour vous trouver de l'esprit.

Le cœur a sa géométrie, qui n'est pas moins certaine que l'autre.

Feu M. de La Harpe, me répétait souvent ces paroles : « Mon ami, il m'en a coûté beaucoup d'efforts pour ne pas » croire ; j'ai cru presque sans m'en apercevoir. »

CORIOLIS.

---

*Suite des Observations de Métastase sur les Tragédies et Comédies des Grecs.*

LES PHÉNICIENNES (d'Euripide).

ON ne sait trop pourquoi cette tragédie est composée d'un chœur de Phéniciennes, dont elle prend le nom, tan-

(1) Tel était, par exemple, l'esprit de J. Racine.



Digitized by Google

dis que ce chœur devait être formé de Thébaines ou de Thébains, dès que la pièce est véritablement la Thébaïde mise en scène. Peut-être Euripide n'a-t-il pris ce titre qu'à cause de l'antique extraction de Cadmus.

La reine Jocaste arrive seule sur la place au-devant du palais royal, et raconte aux spectateurs toute l'histoire de sa maison. Son récit achevé, elle se retire et laisse la scène vide; inconvénient de l'unité de lieu.

Antigone paraît avec un vieux pédagogue; et l'on ne voit pas d'où ils viennent. Elle prie le vieillard de lui donner la main, afin de l'aider à monter un escalier qui conduit à la tour, d'où ils peuvent découvrir le camp des Argiens. C'est dans cette situation éminente que les deux personnages occupent la scène, et nomment aux spectateurs les chefs de l'armée ennemie : imitation frappante d'Homère, qui place Hélène et Priam sur une tour de Troie d'où ils aperçoivent le camp des Grecs. Ce qui est récit dans Homère est action dans Euripide; mais tout ce qui convient à la narration n'est pas propre à être mis en scène.

L'épisode du jeune Ménécée, fils de Créon, qui fait le sacrifice de ses jours à sa patrie, sert très-peu à l'action principale. Un dévouement aussi noble, placé dans un cadre trop resserré, n'a pas tout le développement qu'il mérite.

Les rôles de Jocaste, de Polinice, et sur-tout d'Antigone, excitent un puissant intérêt, et le drame est plein de mouvement et de péripéties.

Un courrier apporte la nouvelle de l'avantage remporté par les Thébains. Arrivé devant le palais du roi, il appelle à haute voix la reine Jocaste, qui, sans autre formalité, accourt entendre son message. Cette sublime simplicité des Grecs ne serait pas, de nos jours, un objet à imiter.

Digitized by Google

On trouve, aux vers 527, 528 de cette tragédie, la maxime appliquée à César : *Si violandum, est jus.*

Cette pièce renferme 1754 vers.

ELECTRE (de Sophocle).

Le lieu de la scène est sur une place publique au-devant du palais d'Egiste, où Oreste, Pilade et leur vieux confident tiennent conseil et avisent aux moyens d'assassiner ce roi (1), comme s'ils n'eussent pu délibérer plus tôt et en lieu plus sûr.

Les deux princesses royales, Electre et Chrysotemis, sortent seules avant le jour pour se lamenter dans la rue, y raisonner de leurs misères et de la vengeance si désirée qu'elles veulent tirer de leur mère et de l'usurpateur. Les dames de Mycènes, leurs confidentes, s'y trouvent de même, et restent sur cette place, pendant toute la tragédie, à remplir les chœurs, sans participer aux trames des acteurs principaux.

Clytemnestre vient au milieu de la même rue quereller sa fille Electre. Ces deux femmes s'adressent à l'envi, et en présence des dames immobiles qui forment le chœur, des propos qu'il serait de la dernière indécence de tenir sans témoins et dans le lieu le plus secret. C'est dans cette situation que Clytemnestre reçoit le prétendu messager de Phanotée le phocéen.

Electre a pu entendre de cette place la voix, les paroles mêmes de sa mère, assassinée dans l'intérieur du palais par le fils d'Oreste. Mais au lieu de s'alarmer, elle crie à ce frère parricide ces mots horribles :

« Redouble tes coups, si tu le peux. » V. 1438.

(1) Inconvénient de s'astreindre à l'unité de lieu.



Digitized by Google

Enfin, Egiste, de retour, ou d'un voyage de la campagne, arrive sur la scène, est saisi par Oreste, qui seul l'entraîne, sans défense, au coupe-gorge.

Cette tragédie offre des situations vraiment théâtrales, et je crois, avec Dacier, en remontant au siècle de Sophocle et aux spectateurs de son temps, que ce spectacle dut mériter de nombreux applaudissemens.

Cette pièce contient 1644 vers. N. L.

## SPECTACLES.

### THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE (ci-devant Feydeau).

*Fernand* ou *les Maures*.

Le mélodrame a heureusement fait une tentative infructueuse pour s'avancer du Boulevard à l'Opéra-Comique : de là il n'y a qu'un pas à la rue de Louvois et au grand Opéra, qui touchent à la Comédie française. Quand le mélodrame eut achevé ces conquêtes, le petit vaudeville ne lui eût pas résisté, et il se fût trouvé en possession de la monarchie universelle : les barbares eussent usurpé le domaine du génie, et, à la place des traits sublimes, passionnés, comiques, de Corneille, de Racine et de Molière, nous eussions eu la lanterne magique, des tremblemens de terre, le chaos, la création, la fin du monde ; et les décorateurs eussent été bien plus nécessaires que les poètes, dont on aurait même pu se passer, à la rigueur. Du moins les auteurs, délivrés de l'embarras du plan, n'auraient eu à s'occuper que de la dimension de leurs drames ; ils eussent réalisé le conte (si c'en est un) qu'on a fait de Lemierre, qui, ayant été trouvé un jour avec un air très-préoccupé sur la

Digitized by Google

scène française, et interrogé sur ce qu'il y faisait, répondit qu'il prenait la mesure d'une tragédie. On sait qu'il lui fallait beaucoup d'espace pour ses coups de théâtre.

Il n'est pas sûr néanmoins que la défaite des Maures retienne le mélodrame dans ses limites : les ouvriers en ce genre pourront aisément se flatter de faire moins mal. Ce ne sont pas les matériaux qui ont manqué à celui qui a maçonné cette nouvelle pièce ; il en avait assemblé suffisamment pour bâtir un ou même deux drames en 5 actes : cette abondance lui a été nuisible ; il a tout entassé ; rien n'est ordonné, ni développé.

Dom Gusman défend les Asturies contre les Maures. Il a trouvé autrefois un enfant abandonné, dont il a pris soin, qui est devenu un héros, et qui est l'amant de sa fille. Il l'avait promise à Zamire ; mais ce dernier a disparu dans une bataille ; on le croit mort, et le père annonce qu'il va unir les deux jeunes amans.

Arrive un *trouble-fête* qui apprend à Fernand qu'il est fils d'un renégat nommé Pizarre, devenu l'auxiliaire et le général des Maures, et vaincu tout récemment par son fils même. Celui-ci plante là sa future, quoique très-empressée d'arriver à la conclusion de son mariage, et va trouver son père. Le premier objet qui s'offre à lui, est Ramire son rival, qu'on menait à la mort. Il sollicite généreusement sa grace et l'obtient. Un moment après il se donne une bataille : on vient lui apprendre que son père, battu une seconde fois, est au moment de périr. « Nature, s'écrie-t-il, » tu l'emportes ! » et il court le sauver. Ensuite il le presse de rentrer dans le devoir. Pizarre, après quelques façons, se rend. Tandis qu'il va se jeter aux pieds du roi, son fils retourne vers dom Gusman ; mais pendant son absence, il avait été condamné à mort comme déserteur, et son futur beau-père avait présenté Ramire à sa fille, qui s'était



Digitized by Google

trouvée fort empêchée. Ramire, comme de raison, sauve le jour à son libérateur, et lui cède en outre la belle Elvire.

Ce roman n'eût pas été sans intérêt, s'il avait été bien écrit et bien filé; mais l'auteur ne paraît pas avoir plus l'habitude d'écrire que l'entente du théâtre. On a cru d'abord que son opéra était en vers blancs, tant il en avait semé dans son dialogue: ce n'était que de la prose, quelquefois incorrecte et trop souvent boursoufflée. Les acteurs se sont trouvés un peu dépaysés dans la haute région où on les avait placés. Chénard, qui s'acquitte si bien des rôles à manteaux, a fait rire avec sa cuirasse et ses grands airs: il jouait Pizarre. Madame Scio représentait Elvire. Si elle n'a pas mis une grande énergie dans son jeu, c'est qu'il n'y en avait guère dans son rôle. Cependant lorsqu'ayant achevé sa toilette de noce, et s'étant rendue au sallon pour aller à l'autel, on lui dit que l'amoureux est décampé, elle se trouve mal de la meilleure grace du monde. Gavaudan jouait le héros de la pièce. Il a fait de grands et d'inutiles efforts pour la soutenir: elle est tombée assez doucement, après avoir été écoutée avec patience et sans aucune interruption. La musique a été jugée encore plus mauvaise que le poëme: elle était si peu en consonance avec les paroles, que dans une ariette où l'on disait:

Les Dieux ont placé le bonheur
Entre l'amour et l'innocence,

l'air était très-sévère, et l'acteur très-refrogné, quoiqu'il n'y eût là rien qui dût fâcher personne.

## THÉATRE DU VAUDEVILLE.

### *Les Femmes colères.*

Aux approches du Carnaval, ce vaudeville peut passer

Digitized by Google

pour une pièce de circonstance. Donné sous le titre modeste de *Divertissement*, il ne le remplit pas mal ; on y rit d'assez bon cœur presque d'un bout à l'autre. D'abord ce sont des traits ingénieux qui font seulement sourire ; ensuite, un bavardage, une cacophonie, un charivari, qui excitent une gaieté plus vive et plus bruyante. Molière a donné l'exemple de mêler des farces à des comédies, même à des comédies excellentes qui eussent très-bien pu s'en passer, et qu'on joue toujours dans la saison consacrée à la joie et aux plaisirs. Il est vrai que ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux. La parade des *Femmes colères* n'est pas aussi burlesque que celle du *Bourgeois gentilhomme*, ou du *Malade imaginaire*, et n'excède pas ce qui est permis et usité dans les parodies.

*Les Femmes colères* en sont une véritable, dont l'objet est de railler doucement l'uniformité ou la grande conformité des pièces données à plusieurs théâtres sur un sujet, que le Vaudeville avait le premier traité dans *Honorine*, l'une de ses plus agréables bagatelles.

C'est ici une innovation. Jusqu'à présent on n'avait parodié que des tragédies ou des opéras. Il semble que les fournisseurs du théâtre de la rue de Chartres, en s'attaquant aux auteurs comiques, tirent en quelque sorte sur leurs propres troupes. Il y a si peu de différence d'un opéra-comique ou de la plupart des petites pièces à un vaudeville !

L'intrigue des *Femmes colères* est, comme on s'y attend bien, fort peu de chose. Ce genre de mérite n'est pas celui qu'on exige d'une parodie ; on y veut de l'esprit, et il y en a dans celle-ci. Arlequin, au moment d'épouser Colombine, témoigne son inquiétude à Cassandre, son futur beau-père, sur l'humeur violente de sa fille. Si elle est, dit-il, aussi emportée la veille de ses noces, que sera-ce le



Digitized by Google

lendemain? Cassandre trouve sa prévoyance excessive, et prétend que peu de mariages s'accompliraient

Si le mari savait la veille
Tout ce qu'il sait le lendemain.

Au reste, il lui enseigne un moyen de guérir sa femme : « c'est de faire en une heure plus de bruit qu'elle n'en » saurait faire en un jour. — C'est difficile. — Cependant » depuis les Spartiates,... — Bah! bah! c'est renouvelé des » Grecs. » Pierrot arrive, et raconte un vacarme effroyable de Colombine. Elle a voulu lui donner un soufflet; il s'est baissé : le coup a porté sur un Magot de la Chine très-précieux, qui s'est cassé. De rage, elle a tout brisé dans l'appartement. Cassandre désolé : — « Pourquoi diable aussi t'es-tu baissé? » Ce trait ne serait pas indigne de la bonne comédie.

Le métier d'Arlequin est d'accorder des instrumens. Trois jeunes femmes aussi fougueuses que celle qu'il doit épouser, lui envoient à raccommoder leurs harpes qu'elles ont brisées dans un accès de fureur. S'impatientant de ne pas les ravoir assez vîte, elles viennent les chercher chez l'ouvrier : là elles se querellent, se raccommodent, se brouillent de nouveau, et font un sabbat enragé. Elles racontent comment elles ont été corrigées de leur vivacité par leurs maris; on voit quel est leur amendement. Une d'elles, ou une quatrième, si je ne me trompe, se vante d'avoir corrigé le sien, en feignant d'être plus violente que lui. Un galant interlocuteur, survenu au bruit, dit — « que les » femmes n'ont d'autre défaut que ceux qu'elles feignent » d'avoir. » — La *correctrice* reprend : Après cela c'était » un calme, une tranquillité, je crois que je l'ai trop » corrigé. » Le tapage recommençant entre ces dames, Cassandre va chercher leurs maris. Ils se rangent d'un côté, les femmes de l'autre, comme pour une bataille : on dispute,

Digitized by Google

on crie ; enfin les combattans excédés, hors d'haleine, tombent chacun dans un fauteuils, sans avoir la force de proférer un mot. Arlequin fait remarquer ce spectacle honteux à Colombine qui promet d'en faire son profit, et sur cette promesse il ne craint pas de l'épouser.

La pièce est jouée aussi bien qu'elle peut l'être. Madame Belmont n'a laissé apercevoir aucune trace du seul défaut qu'on lui ait quelquefois reproché. Son jeu a été piquant sans être maniéré. Mademoiselle Desmares a été aussi très-agréable. Je ne sais pourquoi, parmi tant de femmes, on ne voyait point madame Hervey, qu'on voit toujours avec tant de plaisir. On ne joue point avec plus de vérité que Chapelle et Laporte. En général, ce théâtre est bien monté. Sa partie faible est celle des amoureux ; encore faut-il excepter Julien.

---

## ANNONCES.

*Sacre et Couronnement de Napoléon*, avec les portraits de l'Empereur et de l'Impératrice dans leur grand costume. 2 vol. in-12. — Prix : 4 fr., et 5 fr. par la poste.

A Paris, chez Barba, libraire, Palais du Tribunat.

*Eloge historique de M. l'abbé Boullemier*, garde de la bibliothèque publique de Dijon, ancien bibliothécaire et garde des médailles antiques de l'académie des sciences, arts et belles-lettres de la même ville. Broch. in-8°. Prix : 75 c., et 1 fr. par la poste.

A Dijon, de l'imprimerie de la v° Frantin.

*Géorgiques françaises*, poëme par J. B. R. la Bergerie. (A Paris an 13—1804.) 2 vol. in-8°.—Prix : broc, 8 fr.; et par la poste, 10 fr. Broc. à la Bradel, 9 fr.; et en papier grand-raisin vélin, broc. idem, 15 fr.

A Paris, chez Mad. Huzard, imprimeur-libraire, rue de l'Eperon Saint-André-des-Arcs, n°. 11.

*Annales de l'Empire français*; par une société de gens de lettres, rédigées par R. de Beaunoir et A. H. Dampmartin, première année, Un fort vol. in-8°., de l'imprimerie de Crapelet.—Prix : 6 fr., et 8 fr. par la poste, par tout l'Empire. — Il y en a quelques exemplaires sur papier vélin. — Prix : 12 fr., et 14 fr. par la poste.

Cet ouvrage est entièrement consacré à conserver à la postérité les faites de l'histoire de France depuis l'établissement de l'Empire français. Il réunira dans un seul tableau tous les événemens qui se seront passés dans le courant de l'année, avec toutes les pièces justificatives

Digitized by Google

et officielles qui appartiennent à l'histoire. Il indiquera les progrès qu'auront fait en France l'agriculture, les sciences, les lettres et les arts utiles et agréables. Il contiendra enfin le nécrologe des hommes célèbres dans tous les genres que la France aura à regretter.

Au commencement de chaque année il paraîtra un vol. de cet ouvrage, à moins que l'abondance des matières n'en demande deux.

A Paris, chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n°. 703; et à Strasbourg, même Maison de commerce.

*Recueil d'observations faites, d'après la doctrine de Brown*, par J. Franck, Marcus, Thomann, Brera, Roeschaulb, Horn, Weikard, etc., médecins-directeurs des hopitaux de Vienne, Bamberg, Wurtzbourg, Pavie, Landshut, Brunswick, etc., avec la théorie de chaque maladie; par J. F. Chorlet, rédacteur du journal de la vraie Théorie Médicale, et auteur de plusieurs ouvrages sur le système de Brown. Tome second, à Luxembourg, de l'imprimerie de C. Lamort. — Prix : 3 fr. 75 c., et 4 fr. 60 c. par la poste; les deux vol. ensemble 6 fr., et 7 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Levrault, Schoël et comp., rue de Seine, hôtel de la Rochefoucault; Méquignon, l'aîné, rue de l'École-de-Médecine, n°. 5; et chez Allut, même rue, n°. 36.

*Les quatre époques de la Nature*, par M. de Monteresson, ancien magistrat. Avec cette épigraphe :

*Probabiliora sequor.*

Broch. in-8°., prix : 1 fr., et 1 fr. 20 cent. par la poste.

A Paris, chez Fain jeune, et compagnie, imprimeurs, rue Saint-Hyacinthe, n°. 19; Colnet, libraire, au coin de la rue du Bacq et du quai Voltaire; Mongie, libraire, cour des Fontaines, n°. 1; Debray, libraire, rue Saint-Honoré, barrières des Sergens; Fayolle, libraire, rue Saint Honoré, n°. 1442, près Saint-Roch.

*Veillées de Momus*, ou *Recueil d'aventures*, contes, faits et gestes peu connus et intéressans. 2 vol. in-18 avec fig. — Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.

A Paris, chez Caillot, imprimeur-libraire, présentement rue du Hurepoix, n°. 17.

*Revue politique de l'Europe*, ou Réflexions sur les dispositions politiques des principales puissances du continent, relativement à la France, à l'époque du couronnement de l'Empereur des Français. Petite brochure in-8°, de quarante pages, avec cette épigraphe :

*Toutes les puissances du continent ont un intérêt direct à conserver la paix.*

Prix : 60 centimes.

A Paris, chez Mongie, libraire, Palais du Tribunat.

*Histoire Romaine*, depuis la fondation de Rome jusqu'à la chute de l'Empire Romain en Occident, divisée en deux parties, dont l'une contient l'histoire de la République et l'autre celle des Empereurs, traduite pour la première fois de l'Anglais du docteur Goldsmith, auteur des *Abrégés* d'histoire Grecque et Romaine, des histoires de la Grèce et d'Angleterre, du *Vicaire de Wakefield*, du *Village abandonné*, de poésies fugitives, etc, sur la dernière édition, ornée de 4 figures et de 4 grandes cartes d'après d'Anville, gravées

Digitized by Google

par Blondeau. 2 vol. in-8°. de 1130 pages, imprimés sur carré superfin d'Auvergne, caractère cicéro neuf, gros œil, interligné, avec des additions marginales, donnant les sommaires des principaux événemens historiques avec des dates. Prix : broché 12 fr., et 15 fr. par la poste.

A Paris, chez Hyacinthe Langlois, libraire pour la géographie, l'histoire, les belles-lettres, quai des Augustins, n°. 67, près le Pont-Neuf, chez lequel on trouve *l'Abrégé* du même ouvrage. 2. édi. 1 vol. in-12; prix : 2 fr. 50 c : *l'Histoire de la Grèce* du même auteur. 2 vol. in-8°; prix : 9 fr., et 12 fr. par la poste : *l'Abrégé* de la dite. 1 vol. in-12; prix : 2 fr. 50 c : *l'Histoire d'Angleterre*. 2 vol. in-8°. Prix : 9 fr. et 12 fr. par la poste. Il faut affranchir les lettres et l'argent.

*Cours élémentaire et raisonné d'histoire.* Epoque de l'Histoire Sainte; précédées de notions préliminaires sur la chronologie; suivies de l'explication des dénominations des livres de l'Ecriture Sainte. A l'usage des jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe; par M. Mir, auteur du Cours de Géographie ancien, du moyen âge et moderne. Avec cette épigraphe :

> *Historia est testis temporum, lux veritatis, magistra vitæ, nuntia vetustatis.* (Cic. *de orat. II.* 9.)
>
> L'Histoire est le témoin des temps, la lumière de la vérité, la règle des mœurs, la messagère de l'antiquité.

Volume in-12. Prix : 9 fr., et 12 fr. par la poste.

A Toulouse, chez Despax, imprimeur-libraire, rue Boulbonne. A Paris, chez Capelle et Renand, libraires, rue J.-J. Rousseau.

*Observations* sur quelques points de l'anatomie du singe vert; et réflexions physiologiques sur le même sujet; par J. Lordat, docteur en médecine, médecin du dépôt de mendicité de Montpellier, chef des travaux anatomiques de l'école de médecine, secrétaire perpétuel de la société médicale de la même ville, etc. Un vol. in-8°. Prix : 1 fr. 50 c., et 1 fr. 80 c. par la poste.

A Paris, chez Goujon, libraire, rue du Bacq, n°. 264.

*Dissertation historique et critique sur l'origine des Francs Saliens et de la Loi Salique;* par J. F. Peppe, membre du corps législatif et de la société d'émulation d'Anvers. Broch. in-8°. Prix : 1 fr. 20 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez* le Normant, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

---

F. Buisson, libraire, à Paris, vient de mettre sous presse la traduction *du Voyage en Chine*, publié à Londres par M. Barrow, avec un très-bel atlas. Cet ouvrage forme le complément de l'excellent voyage de *Lord Macartney, dans l'intérieur de la Chine et en Tartarie.* On sait que M. *Barrow* était attaché à l'ambassade Anglaise, et qu'il est déjà très-avantageusement connu dans la littérature. La traduction que nous annonçons est de M. *Castera*, auquel nous devons déjà celle du *Voyage de Lord Macartney* dont la *troisième édition* est presque épuisée.

Digitized by Google

## NOUVELLES DIVERSES.

*Italie.* On ne s'entretient à Milan d'autre chose que du changement qui se prépare dans le gouvernement de ce pays, et l'on en conçoit les plus heureuses espérances. La république italienne n'a jamais paru au plus grand nombre des gens éclairés qu'un état provisoire. On a bien senti que le grand changement qui s'est opéré dans le gouvernement de France, devait en amener un dans celui de la république, et que l'empereur des Français ne serait pas long-temps le président de la république italienne. Il n'est personne de raisonnable qui ne préfère de la voir remplacée par une monarchie indépendante et héréditaire, et l'on s'attend généralement à voir placer sur ce nouveau trône un prince de la maison de Bonaparte; et vraisemblablement cet événement entraînera après lui d'autres changemens politiques.

*Pétersbourg, 15 janvier.* Le grand duc Constantin partira sous trois jours pour l'Allemagne.

*Mittaw.* Le comte de Lille passera encore cet hiver avec nous, et ce ne sera qu'au printemps qu'il se rendra à Kiovie (Kiew). Notre monarque a fait proposer cette dernière résidence à M. le comte de Lille, parce qu'il avait témoigné lui-même le desir de se retirer dans une ville moins rapprochée, où il jouirait d'une parfaite tranquillité; sous la protection de S. M. I.

Tout ce qu'on lit dans les feuilles étrangères sur les mouvemens et directions de notre armée vers la Turquie, est destitué de fondement.

*Des bords du Mein.* On a reçu ici de plusieurs côtés la nouvelle que le corps de troupes prussiennes, stationné dans les provinces de la ci-devant Pologne échues à la Prusse, s'est mis en mouvement pour s'approcher des frontières de la Russie et de la Turquie. On dit que c'est pour observer les mouvemens des Russes, concentrés sur plusieurs points des frontières de l'empire ottoman.

On lit dans quelques gazettes d'Allemagne, qu'un certain baron, officier palatin, qui se permettait les plus étranges propos, a été arrêté sur la rive gauche du Rhin, et conduit de Mayence à Paris.

Il vient de paraître à Prague en Bohême une patente

Digitized by Google

impériale, relative au nouveau système de conscription militaire pour les états autrichiens. Cette patente commence ainsi :

« Les changemens survenus dans le système des états, et produits par la réunion de tant d'événemens importans et divers, nous ont imposé l'obligation de faire aussi dans le système d'administration, des mutations conformes aux relations politiques de notre monarchie. Nous avons dû porter notre attention principale sur un système de défense générale, et comme la population en est la base essentielle, le premier objet de notre sollicitude, est d'avoir constamment sous les yeux l'état de cette population dans son ensemble et dans ses divisions et subdivisions. »

Cette patente, composée de cinquante-deux paragraphes, détermine les divers arrondissemens de conscription, et toutes les mesures à prendre pour en faciliter le succès. Ce nouveau système a dû être mis en vigueur le 1^er^ février.

*Francfort.* On a ici des nouvelles de Pétersbourg, qui toutes confirment que le ministre d'Espagne à cette cour ayant communiqué au cabinet russe tous les détails de l'attaque des frégates espagnoles, ainsi que tous ceux de la négociation qui avait lieu en même temps entre les deux cours de Madrid et de Londres, a reçu de la part de l'empereur de Russie les témoignages les plus satisfaisans, qu'il a transmis sur-le-champ à sa cour par un courrier extraordinaire.

*Londres.* On dit que le gouvernement anglais a le projet d'envoyer de pompeuses ambassades aux principales cours de l'Europe, et que ces ambassadeurs seront chargés d'y proposer le plan d'une nouvelle balance politique des états européens. Les personnages que l'on désigne pour remplir cette mission, sont les lords Macartney, Malmesbury, Saint-Hélens et Auckland.

Le 23 janvier, le comité des secours de la chambre des communes a voté des subsides pour 120,000 hommes, et pour 30,000 marins, pour le service de l'année 1805.

Sur les représentations d'un grand nombre de négocians espagnols, on a obtenu un ordre du conseil qui permet l'entrée des bâtimens chargés de blé dans tous les ports de l'Espagne, excepté ceux qui servent d'arsenaux.

Le contre-amiral français Lacrosse a fait notifier au commandant de notre flotte en croisière devant Boulogne, qu'à l'*avenir* les pavillons parlementaires anglais pourraient

Digitized by Google

entrer dans le port de Boulogne, afin de faciliter les communications qui pourraient avoir lieu entre les deux gouvernemens. *(Morning-Chronicle.)*

## CORPS LEGISLATIF.

*Séance du 19 Pluviose.*

On propose de punir d'une amende de 25 à 600 francs, ceux qui débiteront des médicamens sur les places publiques, et de plus, en cas de récidive, à une détention de trois jours au moins, et de dix au plus. — Le projet qui attribue aux cours spéciales la connaissance de la rébellion contre la force armée, est sanctionné. — Dans la séance du 20, on approuve l'exemption pendant quinze années de la contribution foncière pour les habitans de Ville-Napoléon. — Dans celle du 22, on propose le budjet de l'an 13. Il porte une augmentation dans les cautionnemens : celui des notaires de Paris est augmenté du double ; celui des notaires de province, du tiers. La contribution foncière pour l'an 14 sera de 206,908,000 fr. en principal, comme en l'an 13. Les 10 centimes en sus sont prorogés pour l'an 14. La contribution personnelle, etc., 32,800,000, en ce, non compris les sous additionnels, les portes et fenêtres payeront 16,000,000 de principal. Les patentes et les contributions indirectes, comme en l'an 13. Quatre-cent millions seront mis à la disposition du gouvernement à compte des dépenses du service de l'an 14.

## PARIS.

— Le 21 pluviose tous les princes et grands dignitaires de l'empire, et M. le prince Borghèse ont reçu des mains de S. M. le grand cordon de la légion d'honneur. L'Empereur, assis sur son trône et couvert, a parlé ensuite en ces termes :

« Messieurs,

» La grande décoration vous rapproche de ce trône, » sans exiger de vous des sermens nouveaux ; elle ne vous » impose point de nouvelles obligations ; c'est un com- » plément aux institutions de la légion d'honneur. Cette

Digitized by Google

» grande décoration a aussi un but particulier, celui de » lier à nos institutions les institutions des différens états » de l'Europe, et de montrer le cas et l'estime que je fais, » que nous faisons de ce qui existe chez les peuples nos » voisins et nos amis. »

Le même jour, une députation du corps législatif est venue présenter à S. M. une adresse de ce corps, relative à la proposition de paix faite à l'Angleterre. L'Empereur, assis et découvert, y a répondu ainsi :

Messieurs les députés des départemens au corps législatif,

Lorsque j'ai résolu d'écrire au roi d'Angleterre, j'ai fait le sacrifice du ressentiment le plus légitime et des passions les plus honorables. Le désir d'épargner le sang de mon peuple m'a élevé au-dessus des considérations qui déterminent ordinairement les hommes. Je serai toujours prêt à faire les mêmes sacrifices. Ma gloire, mon bonheur, je les ai placés dans le bonheur de la génération actuelle. Je veux autant que je pourrai y influer, que le règne des idées philantropiques et généreuses soit le caractère du siècle. C'est à moi, à qui de tels sentimens ne peuvent être imputés à faiblesse, c'est à nous, c'est au peuple le plus doux, le plus éclairé, le plus humain, de rappeler aux nations civilisées de l'Europe qu'elles ne forment qu'une même famille, et que les efforts qu'elles emploient dans leurs dissentions civiles, sont des atteintes à la prospérité commune. Messieurs des députés des départemens au corps législatif, je compte sur votre assistance, comme sur la bravoure de mon armée.

Ensuite s'est présenté le tribunat en corps, à l'adresse duquel l'Empereur a répondu :

Messieurs les membres du tribunat,

La génération actuelle a besoin de bonheur et de repos, et la victoire ne s'obtient qu'avec le sang des peuples. Le bonheur du mien est mon premier devoir comme mon premier sentiment. Je sens vivement tout ce que vous me dites. La plus douce récompense de tout ce que je puis avoir fait de bien sera toujours pour moi l'union et l'amour de ce grand peuple.

— Suivant une gazette italienne, S. M. le roi de Sardaigne doit s'embarquer pour se rendre à Corfou, sur

Digitized by Google

l'un des vaisseaux de ligne russes qui sont arrivés dans les parages de Naples.

— L'Empereur a ordonné que la statue de Charlemagne enlevée d'Aix-la-Chapelle et transférée à Paris, fût rendue aux vœux des habitans de cette première ville.

— M. de Salmatoris, maître des cérémonies de l'Empereur, était arrivé à Turin le 4 février, et s'y occupait de faire préparer des logemens pour S. M. I. et S. A I. le prince Joseph, que l'on attend dans cette ville, vers le commencement de mars. Ils occuperont le château de Stupinis, situé à deux lieues de Turin. Ce château, qui était autrefois un rendez-vous de chasse du roi de Sardaigne, peut être comparé, pour sa position, au château de Saint-Cloud.

— M. Thuriot est nommé substitut du procureur-général impérial à la cour de cassation, en remplacement de M. Arnault, décédé.

— Ces jours passés, une petite fille de treize ans, que son père et sa mère venaient de gronder, dit à son frère cadet, laissé seul avec elle : « Mon frère, avertis mon » père et ma mère de ramasser le paquet qui va tomber » dans la rue. » En même temps, elle se jette par la fenêtre et se tue.

— Le 23 de ce mois, M. Schimmelpenninck, ambassadeur de la république batave, a été admis à prendre congé de S. M. l'Impératrice.

— Il y a, dit-on, quelqu'espoir que le blocus de l'Elbe et du Veser sera levé bientôt, d'après la certitude qu'on a que la Prusse et la Russie continuent leurs bons offices à cet égard auprès de la cour de Londres.

— Il restait une foule de demandes en cassations indécises à l'ancien conseil d'état, formées contre une concession faite en 1769, à un particulier, en paiement d'une somme de *mille livres*, due par l'ancien gouvernement, d'environ 3000 *arpens de terres* prétendues domaniales, fertilisées par les travaux immenses des riverains. Il faudrait en dépouiller nos *familles* dont ces terres font l'unique subsistances. La cour de cassation, « attendu qu'il s'agit » d'une concession faite par l'ancien gouvernement, et » attaquée par les agens du gouvernemunt actuel, a déclaré qu'il n'y a lieu à statuer, sauf aux parties à se » pourvoir ainsi qu'elles aviseront. » Elles sont en ce moment devant le conseil d'état.

Digitized by Google

(No. CXC.) 4 VENTOSE an 13.
(Samedi 23 Février 1805.)

# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

#### IMITATION D'HORACE.

*Sic te diva potens Cypri*, etc.

Puisse la reine de Cythère,
Et les frères d'Hélène, amis des matelots,
Diriger ta course légère!
Puisse le dieu des Vents, d'une haleine prospère,
Enfler toujours ta voile, et t'aplanir les flots,
O navire chargé du plus cher des dépôts;
Navire qui portes Virgile!
Qu'un voyage heureux et tranquille
Vous rende aux murs sacrés que Minerve a bâtis;
Que des dieux la bonté suprême



Digitized by Google

Veille sur vos destins désormais réunis,
Et conserve avec toi la moitié de moi-même !
Sans doute, il eut un cœur armé d'un triple acier,
Celui qui, las d'un sort paisible,
Au courroux d'une mer terrible,
Sur un frêle vaisseau s'exposa le premier ;
Qui vit, avec des yeux stoïques,
De l'humide désert tous les monstres affreux,
Contempla de sang froid les flots adriatiques
Battus par les vents furieux ;
Des Hyades en pleurs brava les noirs présages,
Et des rochers d'Epire affronta les naufrages !
C'est en vain qu'un Dieu prévoyant
Mit, entre les humains dispersés sur la terre,
Les profondeurs de l'Océan ;
La rame sacrilége a franchi la barrière
De l'insocial élément !
L'homme, dans son audace à lui-même funeste,
S'exerce à tout souffrir, et brise tous les freins.
En dérobant le feu de la voûte céleste,
Le hardi Prométhée a changé nos destins.
Aussitôt, sur les pas de la Fièvre livide,
Parut l'affreux Dégoût et la triste Maigreur ;
Et la Mort, qui suivait le Temps avec lenteur,
Vint d'un pas plus rapide,
Moissonner l'enfant dans sa fleur.
Dédale s'est donné des ailes
Pour fendre le vide des airs :
Du sombre empire des enfers,
Hercule a violé les ombres éternelles ;
Rien n'est inaccessible aux profanes humains !
Nous portons jusqu'au ciel notre orgueil téméraire,
Et nos crimes, des dieux irritant la colère,
Ne laissent point dormir la foudre dans leurs mains !

D.

Digitized by Google

# FORMIE,

OU

## LA MAISON D'APOLLINAIRE.

IMITATION DE MARTIAL.

*O janitores, villicique felices!*
*Dominis parantur ista, serviunt vobis.*

LIB. X, CAP. XXX.

Doux séjour de Formie! ô fortuné rivage!
Retraite digne d'un vrai sage,
Qui te préfère à tous les autres lieux,
Quand accablé du poids des ennuis de la ville,
Contr'eux il a besoin de trouver un asile!
Près de tes bords délicieux,
Sur ses eaux à la fois paisibles et mouvantes,
Thétis voit naviguer cent barques élégantes
Que pousse des Zéphirs le souffle officieux.
(Moins douce est, en été, la fraîcheur qu'autour d'elle,
En agitant son voile, entretient une belle.)
Le pêcheur, sans sortir de son appartement,
Sans chercher sur les flots le poisson qui le tente,
De loin, le voit se prendre à sa ligne flottante,
Et tracer un sillon sur l'humide élément.
Si, parfois, de Neptune osant troubler l'empire,
Eole veut gronder, Comus, bien sûr du sien,
De ce courroux, à son aise, peut rire;
Sa table n'y perd jamais rien.
Pour offrir aux gourmands une proie assurée,
Dans de vastes bassins on a soin de nourrir
Le grondin, le turbot, la murine azurée;
Sitôt qu'on les appelle, on les voit accourir.
Les plus vieux, par leur nom, sommés de comparaître,
Se hâtent lentement, et nagent jusqu'au maître.



Digitized by Google

Plaisirs trop peu connus, plaisirs purs et parfaits!
Faut-il que mon ami ne vous goûte jamais?
De tant de jours, hélas! qu'à Rome il sacrifie,
Combien en reste-t-il à donner à Formie?
Heureux portiers, trop fortunés valets!
C'est à vous seuls qu'on doit porter envie:
C'est pour vous seuls que ces biens-là sont faits;
Ces biens, que pour un maître on garde à si grands frais!

KÉRIVALANT.

## LE SONGE.

### A ÉLÉONORE,

LA VEILLE DE MON MARIAGE.

SALUT, aimable nuit, toi qui dans mon sommeil,
Présentes à mes yeux ma chère Eléonore!
Et toi qui viens aussi t'offrir à mon réveil,
Jour enchanteur, je te salue encore!
Ma maîtresse, ô songe charmant!
Il me semblait qu'en proie à ma tendresse,
Dans le plus doux ravissement,
Je désarmais ta cruelle sagesse.
J'étais époux!... ô fortuné moment!
Dans quels transports je dévorais tes charmes!
Tu pleurais!... et j'étais insensible à tes larmes!
Tu m'implorais!... et dans tes bras,
Tout entier à l'amour, je ne t'entendais pas.
Illusion enchanteresse!
Tu disparais; mais mon cœur agité,
Qu'un si doux souvenir oppresse,
Aspire aujourd'hui même à la réalité.
Oui, ce beau jour m'annonce une nouvelle ivresse;
Je vais prononcer le serment
D'être à toi, de t'aimer sans cesse,
D'être ton protecteur, ton ami, ton amant.



Digitized by Google

Adieu, tendres larcins, délicieux mensonge!
Je n'aurai plus besoin de vous:
Dans un moment, je serai son époux,
Et mon bonheur ne sera plus un songe.

Auguste DE LABOUÏSSE.

## ENIGME.

On me voit aux confins du monde,
Dans les cieux et dans les enfers,
Aux pieds du trône et dans les fers;
Je fuis toujours la nuit profonde,
Et je repose dans les mers.
Tout voyageur peut me voir dans l'Afrique,
Me rencontrer au fond de l'Amérique.
On a beau chercher dans Paris,
Loin de cette ville mondaine,
Je fuis le fracas et les ris,
Et l'on me trouve dans la plaine,
M'éloignant des maux, des soucis.
Je suis avec l'esclave, ainsi qu'avec le maître;
Dans la simple chaumière et le brillant château.
Lecteur, si tu veux me connaître,
Tu peux me voir dans un vaisseau.

J.-J. F... DE G...

## LOGOGRIPHE.

Sur la tombe des grands un vain orgueil me place:
Au défaut de vertus, je conserve leur trace.
On m'a vu dans Paris, en triomphe nouveau,
Porter au Panthéon et Voltaire et Rousseau.
Des savans, des guerriers, je rappelle la gloire,
Et consacre leurs noms au temple de mémoire.



Digitized by Google

Transpose mes dix pieds, tu trouveras, lecteur,
De nos vastes desirs l'objet le plus flatteur,
Ce qui cause aux beautés un sensible dommage,
Une ville où Junon vit parer son image,
La fleur qu'on voit toujours dans les vers amoureux,
Dont le bouton rappelle un âge aimable, heureux;
De l'Amour, dans Lesbos, une illustre victime,
Et dont la mort atteste un courage sublime;
Un fleuve où Phaéton a terminé son sort;
Ce qui guide, la nuit, un vaisseau vers le port;
L'étroit ajustement où Doris se dessine.
Lecteur, j'en dis assez pour que l'on me devine.

*Par un Abonné.*

## CHARADE.

Un jour, faible mortel, mon premier vengera
L'insulte que tes pieds font à son territoire;
Et pour bien assurer sa terrible victoire,
Que fera-t-il?.... hélas! il te dévorera.
Autant il est cruel et difficile
De s'endormir sur mon dernier,
Autant il est doux et facile
De folâtrer sur mon entier.

Par *M. F...*, à Bayonne.

---

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Pièce*, pris dans ses diverses acceptions.

Celui du Logogriphe est *Tabatière*, où l'on trouve *raie, brette, air, bête, bière, Arabe, Arabie, Atrée, bât, aire, tiare, Tibère, tête, Tibre, état, batterie, baie, ire, art, Bric, rat, titre, rë* et *rabat.*

Celui de la Charade est *Malheur.*

Digitized by Google

*OEuvres complètes d'Hamilton*, nouvelle édition, revue, corrigée; précédée d'une notice historique et littéraire, disposée dans un meilleur ordre, et augmentée de plusieurs pièces en prose et en vers, avec trois portraits. 3 vol. *in*-8. Prix: 12 fr., et 16 fr. par la poste. Paris, chez *Colnet*, libraire, au coin de la rue du Bacq et du quai Voltaire; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42.

ANTOINE HAMILTON, d'une ancienne et illustre maison d'Ecosse, fut deux fois conduit en France par les événemens qui poursuivaient la famille des Stuart. Il y passa toute son enfance, y revint dans l'âge mûr, et mourut à Saint-Germain, fidèle à un roi qu'il n'aimait pas, et qu'il estimait peu. Sans postérité, fatigué de plaisirs, il eut le bon esprit de ne pas mettre sur le compte de sa position politique tout l'ennui qu'il éprouvait; et ne voyant rien qui pût le dédommager des fatigues d'une nouvelle carrière, il s'arrangea pour finir doucement ses jours dans un pays qu'il lui était permis de regarder comme le sien. En effet, c'est dans notre langue qu'il a toujours écrit; pour connaître ses ouvrages qui faisaient tant de bruit chez nous, ses compatriotes ont été obligés de les traduire.

Il ne serait pas sans intérêt de chercher par quels moyens deux Anglais (Hamilton et d'Hèle) ont obtenu des succès dans notre littérature, en s'essayant dans des genres qui semblent appartenir exclusivement à ce qu'on appelait autrefois l'esprit français; car alors chaque peuple avait un esprit



Digitized by Google

qui lui était particulier. Depuis que la multiplicité des traductions a confondu toutes les littératures, du moins pour la partie nombreuse et ignorante du public, il est probable qu'un étranger qui voudrait se mettre au nombre de nos écrivains, s'occuperait bien plus de nous donner l'esprit de sa nation que de prendre le nôtre; mais il se tromperait dans ses calculs. Hamilton, en écrivant pour des Français, voulut les séduire par les qualités qui leur plairont toujours, la grace, la gaieté et le nature; son compatriote d'Hèle, en travaillant pour l'Opéra-Comique de Paris, ne songea point à y transporter les scènes du théâtre de Londres : il modela son dialogue sur la bonne comédie française, et ne hasarda point une plaisanterie qui ne fût parfaitement dans nos mœurs Lorsqu'on s'étonne du tact qu'ont montré ces deux Anglais écrivant pour les Français, on oublie qu'ils ne pouvaient réussir qu'à cette condition, dans un temps où il y avait en France des principes de littérature avoués, et un goût général qu'il n'était pas permis de heurter. C'est positivement parce qu'ils étaient étrangers qu'ils sentirent avant tout la nécessité de se conformer à notre esprit national; et c'est parce que nous passions alors pour un peuple gai, facile dans ses mœurs, difficile sur les mots, qu'Hamilton et d'Hèle ont excellé dans le genre de plaisanterie que nous aimons. On sent bien que je laisse ici de côté le talent qu'ils avaient reçu de la nature, et qu'il faut toujours supposer lorsqu'on parle d'auteurs couronnés par le succès; j'ai voulu seulement expliquer les motifs qui les déterminèrent dans l'emploi qu'ils firent de ce talent. Jamais un étranger ne luttera avec succès dans notre langue contre un de nos écrivains sérieux, et je mets de ce nombre tous ceux qui ont atteint la perfection dans un genre élevé; car il n'y

Digitized by Google

a rien de plus sérieux que ce qui est parfait ; mais un étranger, à qui notre langue est familière, pourra nous égaler dans les choses légères, et qui ne demandent que de l'esprit. Ramzai, élève de Fénélon, voulut imiter son maître, et l'on sait quel ennuyeux et lourd ouvrage il a produit. S'il était permis de citer un grand roi qui s'est mis modestement lui-même au rang de nos écrivains médiocres, je renverrais aux longues Œuvres de Frédéric : ce qu'on y trouve de passable est dans ce genre qui n'exige que de la légéreté et du brillant dans les termes ; l'expression lui manque dans les sujets nobles, et cela doit être. On n'imite avec de l'esprit que ce qui est du domaine de l'esprit. En suivant cette idée, on expliquerait sans peine pourquoi nos grands écrivains ont fondu dans leurs ouvrages les pensées naturelles et sublimes des anciens, et pourquoi nos versificateurs les plus brillans semblent ne pas même soupçonner le sublime et le naturel de ces pensées. Mais laissons ce qui tient au génie, puisqu'il ne doit être question dans cet article que des Œuvres d'Hamilton.

Le premier volume, le seul que l'on connaisse généralement, est consacré aux Mémoires du comte de Grammont, homme de naissance, brillant de courage, sans instruction, mais d'un esprit vif, hardi, heureux en mots piquans, faisant profession de franchise quoiqu'habile courtisan ; ce qui n'est pas incompatible, et ne peut cependant se rencontrer qu'à la cour d'un grand prince. Les philosophes du dix-huitième siècle ont enveloppé tous les courtisans dans une même proscription ; et cela leur a réussi d'autant plus facilement que les historiens de l'empire romain nous avaient déjà révélé sur ce sujet les secrets les plus horribles. Il est certain que, sous le despotisme, un homme de cour doit être un esclave, c'est-à-dire

Digitized by Google

ce qu'il y a de plus vil et de plus insolent au monde, suivant l'occasion ; mais s'ensuit-il que tous les hommes de cour doivent être ainsi dans toutes les monarchies? Je poserais bien en principe, et je l'appuierais sur de nombreux exemples, que tel méchant qu'on puisse supposer un souverain, ceux qui l'entourent vaudront encore moins que lui: il n'en resterait pas moins vrai qu'auprès d'un grand prince, l'homme honnête et franc conservera son caractère ; seulement il aura besoin d'adresse dans son langage ; et pour expliquer cette nécessité, il suffit d'avoir la plus légère connaissance du cœur humain, connaissance qui a toujours manqué à nos modernes philosophes. Nous les avons entendu crier contre la flatterie, et même contre la politesse qui ôte à la vérité quelque chose de l'accent austère qui lui convient ; nous les avons vu régner depuis, et jamais nous ne pourrons oublier combien ils ont sacrifié d'hommes à leurs passions qu'ils appeloient des principes : les flatteries les plus basses les ont trouvés flexibles ; les précautions qu'ils ont inventées pour éloigner d'eux la vérité surpassent de beaucoup ce qu'on peut reprocher à tous les tyrans réunis. Concluons-en seulement qu'ils avaient la tête trop faible pour leurs prétentions, et qu'il est dans la nature de l'homme de haïr la contradiction aussitôt qu'il jouit d'un grand pouvoir. Il n'est pas nécessaire de remonter jusqu'aux princes pour vérifier cette assertion; elle est frappante dans beaucoup de familles et dans presque toutes les sociétés : c'est cette antipathie pour la contradiction qui fait naître la haine entre les égaux : comme les souverains n'en reconnaissent point, du moins dans leur cour, il est naturel que personne ne s'expose à les contredire; ce qui n'empêche point un courtisan honnête homme de s'expliquer avec franchise. Seulement il a besoin

Digitized by Google

de donner à ses expressions des formes agréables, talent qui n'est étranger, ni inutile dans le monde, et qui constituait autrefois la politesse française. Le comte de Grammont peut nous fournir des exemples.

Louis XIV jouant au trictrac, conteste un coup à son adversaire, et consulte la galerie qui reste muette : c'était déjà répondre. Dans ce moment, le comte entrait; le roi lui dit : « Grammont, » venez nous juger. — Sire, vous avez perdu. — » Comment! vous ne savez pas encore..... — Eh! » ne voyez-vous pas, sire, que si le coup eût été » seulement douteux, ces messieurs n'auraient pas » manqué de vous donner gain de cause? » Le roi trouva l'observation sans réplique, et continua son jeu. On sait que, pendant la guerre de la succession, beaucoup d'emplois importans furent donnés à des parens de ministres qui, eux-mêmes, étaient presque tous alors des hommes d'une médiocre capacité. Un jour que Louis XIV s'étonnait de la profonde ignorance d'un ambassadeur envoyé près de lui, le comte de Grammont s'écria : « Vous verrez, sire, que ce sera le parent de » quelque ministre. » Ces deux exemples suffisent pour prouver qu'il est possible d'unir la franchise à l'habileté d'un courtisan; mais cette franchise à la cour, il ne faut jamais l'attendre de ceux qu'on a vu lâches dans l'adversité, insolens dans le triomphe, et sans cesse durs à leurs égaux: ceux-là seront toujours prêts à se prostituer au pouvoir. J'en ai connu sur qui la faveur a produit un si prodigieux effet, qu'ils en ont perdu la mémoire. Heureux le siècle qui voit les rênes de l'état entre les mains d'un chef pour qui le premier besoin est de connaître la vérité! on peut être assuré qu'il la cherchera; et jamais elle n'a manqué qu'à ceux qui la fuient, ou aux princes assez malheureusement nés pour ne pas la sentir.

Digitized by Google

Voltaire a dit beaucoup de bien des Mémoires du comte de Grammont; en cela, il était plus juste que tout autre écrivain; car il a beaucoup imité Hamilton; mais il est bien au-dessous de lui pour le naturel. Voltaire a dit beaucoup de mal des Mémoires du comte de Grammont; en cela, il a été fidèle à son caractère, puisqu'il n'a jamais manqué de dire du bien et du mal de tout ce qui, avant lui, avait fait du bruit dans le monde: le bien était dicté par le desir de paraître diriger l'opinion; le mal par la jalousie. Il reproche à Hamilton de n'avoir fait jouer à son principal personnage d'autre rôle que celui de fripon avec ses amis, et de dupe avec son valet-de-chambre. Il est certain qu'à peu de chose près les aventures du héros se réduisent à cela; mais quel talent de narration, quel fonds inépuisable de gaieté n'a-t-il pas fallu pour tirer d'un sujet aussi mince un volume agréable, où tout se passe en récit et paraît en action, tant il y a de vivacité, de naturel dans la manière de raconter! Lorsqu'on veut faire connaître ces Mémoires, on est embarrassé de citer: tout en est si connu. Cependant, pour justifier nos éloges, nous prendrons le passage où Hamilton raconte la maladie de l'épouse de Charles II, princesse portugaise dont les bonnes mœurs étaient étrangères à la cour de son époux, et qui manquait entièrement de beauté. Charles II était alors épris d'une demoiselle Stewart, et son amour croissait de tout ce qu'ajoute à ce sentiment une résistance qui n'interdit point tout espoir.

« Mademoiselle Stewart n'en pouvait plus, lorsque la reine fut attaquée d'une fièvre violente qui » la mit bientôt à l'extrémité. Ce fut alors qu'elle » se sut bon gré d'une résistance qui ne lui avait » pas peu coûté. Mille espérances de grandeur et » de gloire s'emparèrent de son esprit, et les nou-

Digitized by Google

» veaux respects qu'on lui rendit partout contri-
» buèrent à les augmenter. La reine fut abandon-
» née des médecins. Le petit nombre de Portu-
» gaises qu'on n'avait point renvoyées remplissait
» la cour de cris lugubres, et le bon naturel
» du roi s'attendrit par l'état où lui parut une
» princesse, qu'il n'aimait pas à la vérité, mais
» qu'il estimait beaucoup. Elle l'aimait tendre-
» ment; et, croyant lui parler pour la dernière
» fois, elle lui dit que la sensibilité qu'il témoi-
» gnait pour sa mort avait de quoi lui faire regretter
» la vie; mais que n'ayant pas assez de charmes
» pour mériter sa tendresse, elle avait du moins
» la consolation, en mourant, de faire place à une
» épouse qui en fût plus digne, et à laquelle le
» ciel accorderait peut-être une bénédiction qu'il
» lui avait refusée. A ces mots, elle lui arrosa les
» mains de quelques larmes, qu'il crut les der-
» nières. Il y joignit les siennes; et, sans s'imagi-
» ner qu'elle dût le prendre au mot, il la conjura
» de vivre pour l'amour de lui. *Jamais elle ne lui*
» *avait désobéi;* et, quelque dangereux que soient
» les mouvemens soudains quand on est entre la
» mort et la vie, ce transport de joie qui devait
» lui être fatal, la sauva; et cet attendrissement
» merveilleux du roi fit un effet, dont tout le
» monde ne loua pas également le ciel ».

Ce tableau est parfait; tout s'y place sans confusion. *Jamais elle ne lui avait désobéi* est le meilleur exemple qu'on puisse offrir de la bonne plaisanterie dans une situation sérieuse, et cette plaisanterie arrive tout naturellement, quoique préparée avec art. Que nos vieux philosophes qui, pour ne pas manquer à l'orgueil de la secte, s'apprêtent à écrire leurs confessions, étudient Hamilton; s'ils apprennent de lui à rendre les petites choses agréables sans leur donner d'im-

Digitized by Google

portance, ils pourront alors parler convenablement d'eux et de leurs ouvrages.

Ces Mémoires n'ont que le défaut du genre, mais il est considérable : ils manquent d'unité, et par conséquent d'intérêt : les personnages sont tous présentés d'une manière originale; par malheur, il y en a tant qu'on les oublie à mesure qu'ils passent. Il en est un cependant qu'on n'oublie pas, et c'est un inconvénient de plus, puisqu'on s'attend toujours à le voir reparaître. On devine aisément qu'il s'agit de ce Matta qui a mérité d'être cité pour son naturel dans un siècle où le naturel était la première preuve d'un bon esprit et d'une bonne éducation. En effet, personne n'est plus aimable que Matta tel qu'il est représenté dans les Mémoires de Grammont : il soumet toujours ses volontés à son ami; il consent à se laisser diriger; et cela va bien jusqu'à ce que l'ennui le gagne : alors son caractère prend le dessus, Matta n'est plus que lui-même, et il est charmant. On lui dit qu'il est amoureux, il le croit; on lui persuade qu'il doit d'abord gagner le mari par ses assiduités, sa condescendance; il le promet; et sa première entrevue avec ce mari se termine par une bonne dispute. Comme on lui a appris le code de la galanterie, il le sait; mais comme il s'est informé du profit qu'il en retirerait, il s'étonne toujours que l'objet de sa passion ne lui réponde pas juste suivant ses attaques; et il l'abandonne au moment même où sa constance allait être couronnée. Matta n'est point avantageux; il ne devine pas qu'il soit aimé; mais il soupçonne qu'une femme qui souffre des assiduités a un motif pour les recevoir : ce point convenu, il lui est impossible de concevoir à quoi servent les retards. N'étant pas assez métaphysicien pour expliquer les caprices d'une femme, il va à la chasse attendre

Digitized by Google

l'heure d'un rendez-vous, et l'oublie. C'est Matta qui, rencontré un jour d'hiver assez légèrement vêtu, et interrogé comment il faisait pour aller ainsi, répondit : « Comment je fais? je gèle. » Marivaux a pris une partie de ce caractère pour composer le principal personnage du Legs, et le Legs est la meilleure des comédies de Marivaux. Un romancier qui aurait le talent d'employer Matta tel que la nature le fit, obtiendrait un succès de tous les temps; car cet homme a cela de particulier, qu'il ne paraît extraordinaire qu'à force d'être naturel.

Si le critique ne peut refuser des éloges au style et au ton de plaisanterie des Mémoires du comte de Grammont, le moraliste n'oublie pas l'influence pernicieuse que ce livre exerça en paraissant. Le comte de Grammont est le premier Français qui parut négliger ses vertus et ses qualités, pour ne s'occuper qu'à rendre ses vices brillans, moyen assuré d'imposer dans le monde par les défauts dont on se vante, sans perdre l'estime due aux qualités dont on semble vouloir ne tirer aucun avantage. Tout est bien pour l'homme qui fait d'inspiration ce calcul; il suit son caractère, et c'est toujours dans son caractère qu'il faut chercher ses ressources, même celles dans lesquelles l'esprit entre pour beaucoup; mais si cet homme est prôné, s'il devient le sujet d'un livre piquant, on peut être assuré qu'il aura pour singes tous les jeunes gens, naturellement séduits par ce qui brille, et auxquels il paraîtra bien plus facile d'imiter des manières que des vertus. Les Mémoires du comte de Grammont produisirent une révolution dans les mœurs des jeunes seigneurs; aujourd'hui ces Mémoires sont sans danger.

Le second volume des OEuvres d'Hamilton se compose de Contes de fées, dans lesquels on

Digitized by Google

trouve beaucoup d'esprit, ce qui en rend la lecture peu amusante aujourd'hui qu'il est impossible de se rappeler à quelles personnes ou à quels événemens l'auteur a voulu faire allusion. De règle générale, le merveilleux et l'esprit sont deux choses incompatibles. Si vous prétendez intéresser à des actions qui sortent de l'ordre possible, ne dites rien qui y ramène, autrement vos récits paraîtront bizarres; et quoiqu'ils le soient réellement, ce n'est pas à vous, conteur, à nous en avertir. De mille romans fondés sur l'apparition des morts, et qui ont eu une si grande vogue il y a quelques années, le Moine est le seul qu'on puisse lire encore aujourd'hui que ce genre n'est plus à la mode. Pourquoi? c'est que l'auteur n'a pas montré les cordes des grandes machines qu'il fait mouvoir: ce qu'il raconte de surnaturel, il a l'air de le croire lui-même; moyen infaillible pour s'emparer de l'imagination. Le conte de Barbe-Bleue est plus dans les règles de l'art et du bon sens que les Contes Philosophiques de M. de Voltaire, qui a pris aussi d'Hamilton l'habitude de mettre de l'esprit où il ne convient pas, et d'employer le merveilleux à faire la critique des opinions du moment. La génération qui s'élève ne saura point que M. de Voltaire a voulu se moquer tantôt de Fontenelle, tantôt de Maupertuis, de J.-J. Rousseau, etc.; et lorsqu'elle essayera de rire en lisant les contes prétendus si gais du philosophe de Ferney, elle éprouvera ce que nous éprouvons tous aujourd'hui en lisant les Contes d'Hamilton, c'est-à-dire qu'il nous manque d'être dans le secret de ce qui amusait de son temps. Hamilton, qui ne fit des contes que parce que les Mille et une Nuits venaient de paraître et occupaient tous les esprits, aurait pu voir dans cet ouvrage oriental que la règle de ne pas confondre les genres est de tous les pays. Tout l'esprit

Digitized by Google

prit qu'il a employé ne vaut pas la simplicité de la traduction de M. Galant; mais il a toujours de la grace, et quelquefois des traits de naturel si touchans, qu'on ne perd pas tout-à-fait son temps à le lire.

Des lettres, moitié vers, moitié prose, remplissent le troisième et dernier volume. Ces pièces légères ne supporteraient point l'analyse: faites pour l'amusement des amis à qui elles furent adressées, elles ne peuvent être utiles aujourd'hui qu'à ceux qui auraient le courage d'en faire un sujet d'étude; car on y trouve de jolies choses; mais il faut les chercher; et les personnes du monde ne lisent pas ordinairement dans cette disposition. D'après nos observations, on serait peut-être autorisé à conclure que, des trois volumes de cette édition, on aurait pu en retrancher deux sans rien ôter à la réputation de l'auteur; mais comme le nombre des volumes n'est pas considérable, nous éviterons de presser la conclusion. Nous serions d'ailleurs fâchés d'arrêter les éditeurs dans leurs travaux. Il y a peu de temps qu'ils ont publié une édition soignée des ouvrages de mesdames de la Fayette et de Tencin, édition dont le travail littéraire est fait avec goût et dans des intentions morales qu'on ne peut trop approuver: on doit les mêmes éloges à la notice qui précède les Œuvres d'Hamilton, aux notes qui les accompagnent, et à la classification des pièces diverses. Des éditeurs aussi sages sont jeunes, je le parierais; et c'est une consolation pour les amis des lettres et des bonnes mœurs de remarquer que les auteurs et les libraires qui prétendent aujourd'hui à des succès, reviennent à cette vieille école qui doit unir, par les principes, l'esprit du siècle qui commence à l'immortel siècle de Louis XIV.

FIÉVÉE.



Digitized by Google

*Excerpta*, ou morceaux choisis de Tacite, avec des sommaires et des notes en français, précédés d'une notice sur cet historien. Ouvrage prescrit et adopté par la Commission d'instruction publique, pour les lycées et les écoles secondaires. Un vol. *in*-12. Prix : 2 fr. 25 cent., et 3 fr. par la poste. A Paris, chez *Xhrouet*, imprimeur, rue des Moineaux, n°. 423; *Barbou*, libraire, rue des Mathurins; *Détérville*, libraire, rue du Battoir, n°. 16; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur du *Journal des Débats*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

PARMI les ouvrages prescrits par la Commission d'instruction publique pour être mis à l'usage des lycées, il en était peu d'aussi difficiles à disposer que celui dont nous avons à rendre compte. Il y a quelques poëtes et quelques prosateurs anciens dont il est possible de détacher différens morceaux sans les affaiblir. Dans Tacite et dans d'autres grands écrivains, tout est tellement lié et suivi, les pensées, les sentimens, les images et les descriptions sont enchaînés si fortement, qu'on court le risque de les dénaturer et de leur faire perdre leur effet, en les isolant.

Cette considération avait fait craindre à plusieurs personnes que le projet de la Commission ne pût être exécuté, ou, ce qui présente encore plus d'inconvéniens, qu'il ne fût rempli d'une manière imparfaite. Les livres classiques ont une importance sur laquelle on ne saurait trop appuyer : ils font briller à nos yeux les premières lueurs de raison et de goût; nous y puisons des opinions et des règles de critique que nous n'abandonnons presque jamais; ce sont des impressions d'autant plus durables que nous les avons

Digitized by Google

reçues à un âge où nous n'en avions aucune à leur opposer. Rollin avait desiré qu'on fît dans quelques chefs-d'œuvre de l'antiquité, au nombre desquels il n'avait pas mis les ouvrages de Tacite, le choix des plus beaux morceaux, et qu'on en composât des recueils à l'usage des écoles; il pensait que l'on jetterait par-là dans les études une variété qui plaît toujours aux enfans. Ce fut à ses conseils que l'on dut l'excellent livre intitulé : *Selectæ è profanis*, où la morale la plus pure des anciens est développée avec clarté, où les difficultés de la langue latine sont graduées de manière à ce que l'élève puisse les surmonter à mesure qu'il poursuit l'explication. L'Université de Paris étendit ensuite cette idée, en publiant en plusieurs volumes un *Selectæ* qui renferme, avec les plus belles harangues des orateurs, des historiens et des poètes latins, les traits les plus intéressans, les descriptions les plus agréables et les plus instructives qui se trouvent dans leurs écrits. Ce recueil un peu trop volumineux présentait des morceaux complets; il pouvait jusqu'à un certain point tenir lieu aux élèves des ouvrages originaux.

Ces suffrages illustres, et ces essais heureusement tentés bien avant qu'on pensât à réformer l'instruction publique, avaient dissipé en grande partie les inquiétudes que le projet de la commission pouvait inspirer; il ne restait plus qu'à voir à qui ce travail important serait confié : tout dépendait de l'exécution. La lecture de l'*Excerpta* que nous annonçons nous a pleinement rassurés. On y reconnaît l'excellent discernement que donnent l'instruction, la raison et le goût; tout est disposé d'une manière convenable; rien n'est négligé pour fixer l'attention des élèves, et pour faciliter leurs travaux, sans leur épargner cependant les difficultés salutaires qu'ils sont en état de surmonter, et qui les habituent de bonne heure à la méditation et à l'é-



Digitized by Google

tude : enfin cet ouvrage est la meilleure réponse aux objections qui ont pu s'élever contre le projet de la Commission.

L'éditeur a senti qu'il était nécessaire de donner de la liaison et de la suite aux fragmens qu'il a recueillis. Il en a composé une petite histoire intéressante et instructive des règnes des premiers empereurs romains, suivie de la description des *mœurs des Germains*, de la *vie d'Agricola*, le tout terminé par quelques pensées de Tacite qui n'ont pu trouver place dans les morceaux précédens. Un grand nombre des peintures qu'a faites l'historien ne sont pas à la portée des élèves. Ce n'est pas à leur âge qu'on doit prendre l'habitude trop pénible de considérer les hommes sous des rapports si défavorables ; il se trouve d'ailleurs dans les récits de Tacite des événemens si monstrueux que l'enfance n'en doit pas même soupçonner la possibilité. Une saine critique peut aussi révoquer en doute quelques détails secrets de la vie des princes, dont il est difficile que l'auteur ait été instruit autrement que par des bruits qui peut-être ne méritaient pas sa confiance. C'est à cette partie anecdotique que les jeunes gens s'attacheraient le plus ; et l'on ne saurait se figurer sans crainte les commentaires qu'elle pourrait leur fournir. Ces inconvéniens qui, jusqu'au milieu du siècle dernier, avaient empêché d'admettre cet auteur dans les écoles, n'ont point échappé à l'éditeur. Il n'a pris dans Tacite que les morceaux qui intéressent et instruisent sans flétrir l'ame. L'ouvrage commence par la mort d'Auguste et l'avénement de Tibère : Germanicus développe ses belles qualités ; il ramène au devoir les soldats séditieux ; il jouit du triomphe ; bientôt il meurt victime de la jalousie de Tibère. Ici l'éditeur épargne à ses jeunes lecteurs le tableau horrible de la cour de ce prince. Le règne de Claude finit, et Néron monte sur le trône ; là tout l'intérêt se fixe sur Britannicus ; il meurt, et Agrippine est disgraciée. Les longs préparatifs

Digitized by Google

de la mort de cette princesse n'entrent point dans l'*Excerpta*: il en est de même des derniers momens de Sénèque, philosophe qu'il est dangereux d'offrir à l'admiration des élèves. Les fragmens tirés des annales finissent à Thraséas et à Soranus : alors l'éditeur prend dans l'histoire de Tacite les principaux traits du règne de Galba et du siége de Jérusalem. C'est là que se termine la partie historique de son travail, suivie, comme nous l'avons dit, des *mœurs des Germains* et de la *vie d'Agricola*. Ces deux traités se retrouvent tout entiers dans l'ouvrage : ils sont en quelque sorte consacrés comme classiques.

Les divers fragmens sont liés par l'éditeur de manière à former un corps d'histoire complet. Les développemens qu'il donne pour remplir les lacunes, écrits en français, sont puisés dans les meilleures sources ; le style en est simple et naturel, et cette partie ne laisse rien à desirer.

Le commentaire n'est pas moins digne d'éloges ; on y trouve toutes les explications qui peuvent être nécessaires aux jeunes gens sous les divers rapports de la géographie, de l'histoire et de la politique. Elles sont le fruit des méditations d'un esprit sage et cultivé. Dans celles qui accompagnent les mœurs des Germains, on remarque des rapprochemens fort curieux entre les usages de ces peuples et les institutions féodales ; ces rapprochemens font honneur à la sagacité de l'éditeur. On sait que Tacite s'est souvent trompé dans la peinture qu'il a faite des mœurs des Juifs : ses erreurs pourraient donner aux jeunes gens une fausse idée de ce peuple célèbre : comment parviendraient-ils à concilier ces renseignemens inexacts avec nos traditions sacrées ? L'éditeur, dans une note très-courte, explique la cause de l'ignorance de Tacite sous ce rapport. « Dans toute cette digression sur l'origine et les » antiquités de la nation juive, on trouvera souvent, dit-



Digitized by Google

» il, des erreurs grossières et des accusations qui s'accor-
» dent mal avec l'impartialité de l'historien. L'isolement
» de ce peuple, la singularité de ses institutions qui per-
» pétuaient entre lui et les autres nations une haine et un
» mépris réciproques, sans excuser Tacite, expliquent
» ses erreurs. Il reçut et transmit sans examen les traditions
» les plus imparfaites et les plus contradictoires; et comme
» il n'avait vu ni le pays, ni les livres des juifs, il n'a
» pu parler que d'après leurs ennemis. » Les réflexions purement littéraires trouvent aussi place dans les notes. Corneille et Racine ont imité Tacite, l'un dans Othon, l'autre dans Britannicus. L'éditeur a soin de joindre au texte ces belles imitations, qui montrent le parti que les grands poètes tirent quelquefois des morceaux les plus difficiles à traduire en prose. Ces rapprochemens n'avaient pas encore été faits dans un livre de collége; ils joignent au mérite de la nouveauté, celui d'être agréables et utiles.

L'éditeur de ce livre ne s'est point nommé : sa modestie donne encore plus de relief à son mérite. Il est rare de trouver aujourd'hui, sur-tout dans les essais des jeunes écrivains, ce goût simple, cette justesse de pensées, cette mesure d'expression, qualités solides qui peuvent seules faire vivre long-temps un commentaire ou un ouvrage de critique. L'éditeur nous paraît posséder ces qualités; son âge ne peut qu'augmenter les espérances qu'il nous a fait concevoir.

La notice sur Tacite est courte et substantielle. Quoiqu'elle ne soit destinée qu'à des écoliers, on y trouve des traits dignes d'être médités, même par des personnes instruites. Tel est le passage où l'éditeur compare Tacite à Tite-Live sous le rapport des descriptions de combats. « Le premier, dit-il, suivit quelque temps la carrière
» des armes. Tite-Live n'avait été qu'homme de lettres,

Digitized by Google

» et plusieurs critiques ont fort bien observé que Tacite » avait vu ce que Tite-Live avait appris. » Cette notice est terminée par le jugement que M. de La Harpe a porté sur le talent et sur le caractère de Tacite. Ce morceau est un des plus achevés du Cours de littérature. L'éditeur aurait dû peut-être le rapprocher d'un passage de l'abbé de la Bletterie, où le même sujet est traité avec l'enthousiasme d'un traducteur, mais où l'on remarque quelques aperçus qui ne manquent pas de justesse : nous ferons ce rapprochement qui pourra servir à donner une idée plus précise du talent de Tacite. M. de La Harpe paraît avoir profondément étudié les secrets du style de l'historien ; il y trouve beaucoup de choses qui doivent échapper aux esprits superficiels. « Sa diction, dit-il, est forte comme son ame, » singulièrement pittoresque sans jamais être trop figurée, » précise sans être obscure, nerveuse sans être tendue. » Il parle à la fois à l'ame, à l'imagination, à l'esprit. » On pourrait juger des lecteurs de Tacite par le mérite » qu'ils lui trouvent, parce que sa pensée est d'une telle » étendue que chacun y pénètre plus ou moins, selon le » degré de ses forces. Il creuse à une profondeur immense, » et creuse sans efforts. Il a l'air bien moins travaillé que » Salluste, quoiqu'il soit sans comparaison plus plein et plus » fini. Le secret de son style qu'on n'égalera peut-être » jamais, tient non-seulement à son génie, mais aux cir- » constances où il s'est trouvé. » L'abbé de la Bletterie considère d'une manière plus générale le talent de Tacite ; c'est principalement l'art des portraits qu'il admire en lui. « Le personnage important, dit-il, n'est jamais éclipsé » par les acteurs subalternes, et jamais il ne les efface. » On ne trouve nulle part une telle variété de caractères, » tant de gradations et de nuances dans les qualités esti- » mables et dans les vices. Chez Tacite, le bon citoyen,



Digitized by Google

» l'homme de lettres, le scélérat ont toujours quelques » traits individuels qui les distinguent de tous leurs pareils. » On remarque entre les ames qu'il peint, autant de différence que nous en apercevons entre les physionomies » qui se ressemblent le plus. Il a soin, je ne dirai pas » d'*égayer*, mais d'adoucir la tristesse de sa matière; il » distrait ses lecteurs par des épisodes, par des incidens » propres à les délasser. Il les promène, tantôt dans les » provinces, tantôt hors des limites de l'empire; tantôt » il les fait assister à des opérations militaires décrites » avec la chaleur du plus grand peintre et l'intelligence » d'un guerrier. Quelquefois, et sans doute moins souvent » qu'ils ne voudraient, il les instruit par d'utiles digressions. » Il y a de l'affectation et de l'emphase dans ce développement; cependant on ne peut s'empêcher d'observer que le traducteur avait assez bien saisi les grands caractères de l'original qu'il imita si faiblement. Nous n'avons d'ailleurs cité ce morceau que parce que cette traduction n'est plus connue aujourd'hui; celle de M. Dureau de la Malle, si supérieure sous tous les rapports, l'a fait totalement oublier. Le même motif nous portera à insister encore un peu sur la préface de l'abbé de la Bletterie; la digression à laquelle nous nous livrerons ne sera pas étrangère à l'objet qui nous occupe, et pourra en même temps jeter quelque lumière sur l'esprit dominant du dix-huitième siècle.

C'était alors la mode presque générale de manquer partout de raison et de mesure. Quelque sujet qu'on voulût traiter, il fallait y mettre de l'enthousiasme: dans les matières les plus usées on se flattait de faire de nouvelles découvertes, et cette disposition conduisait nécessairement aux égaremens les plus ridicules. L'abbé de la Bletterie se figura que personne avant lui n'avait connu Ta-

Digitized by Google

cite ; de ce qu'on ne l'expliquait pas dans les collèges, il conclut que jamais son mérite n'avait été apprécié. Lorsqu'il raconte les premières lectures qu'il en fit, on ne peut s'empêcher d'être frappé des transports qu'il feint d'éprouver. Jamais Pétrarque n'a poussé plus loin cette espèce de ferveur pour les auteurs anciens dont il découvrait les écrits. Dans Pétrarque au moins cette admiration est sincère, dans la Bletterie elle n'est qu'affectée. Il peint d'abord son étonnement quand il aperçoit tant de beautés dans un auteur qui ne lui est pas familier : parvenu à le comprendre un peu, il est tout-à-coup hors de lui-même. « Insensiblement, dit-il, Tacite se dévoilait à mes yeux, » il me faisait lire en gros caractères dans le cœur de » l'homme ; c'était pour moi un monde nouveau : il tirait de » ce chaos de corruption et de misère une lumière brillante » qui se répandait sur tous les objets. Je tressaillais de joie, » j'étais hors de moi-même. Il me semblait que jusqu'alors je » n'avais été qu'un automate ; je croyais penser, raisonner » et réfléchir pour la première fois de ma vie. » Ceci n'est encore rien en comparaison de ce qui suit. « Confesserai-» je, ajoute la Bletterie, l'excès de mon enthousiasme ? » tous les autres écrivains de l'antiquité me devinrent in-» sipides auprès de Tacite, ou ne m'intéressèrent que » relativement à lui..... Si j'avais été sûr de trouver » au bout de l'univers un Tacite tout entier, j'eusse entre-» pris le voyage. Si l'on eût voulu brûler tous les livres, » et qu'on m'eût permis d'en sauver deux à mon choix, » après la Bible, j'aurais conservé Tacite ; l'un pour » peindre à l'homme sa dépravation, l'autre pour lui en » indiquer l'origine et le remède. » Cette dernière supposition devait singulièrement plaire aux sophistes. En effet, que pouvait-on imaginer de plus philosophique que de comparer la Bible à Tacite, et de soutenir que ces deux

Digitized by Google

livres étaient les seuls qui fussent également utiles au genre humain? La déraison ne peut guère aller plus loin; il est sûr qu'à une autre époque, la Bletterie n'eût point pris un pareil ton; mais cette emphase comique à laquelle les sots résistent rarement, faisait alors le succès des ouvrages de tous les genres.

On voit que, dans ce siècle prétendu philosophique, on abusait d'une manière étrange des meilleures choses. Il suffit, pour se faire une idée de notre retour au bon sens et à la saine littérature, de comparer à la préface de la Bletterie le discours que M. Dureau de la Malle a placé devant sa traduction de Tacite. On y trouve des vues politiques très-élevées, et cet excellent morceau donne la solution d'une multitude de problèmes que l'histoire des empereurs avait présentés jusqu'à présent. L'admiration exagérée pour Tacite a été pendant long-temps, comme nous l'avons dit, une espèce de mode; ceux qui étaient le moins en état de l'entendre s'extasiaient sur ses beautés, et ne balançaient point à le mettre au-dessus de tous les historiens de l'antiquité. Le langage révolutionnaire a dû quelques-uns de ses termes à cet engouement, qui devint plus fort lorsqu'on regarda tous les princes comme des tyrans. Plusieurs orateurs parlèrent sans cesse du *burin* de l'histoire, voulurent *buriner* les crimes des rois, et travestirent dans leur mauvais jargon quelques phrases de l'historien. Aujourd'hui les bons esprits paraissent revenus, à l'égard de Tacite, à l'opinion énoncée par les grands connaisseurs du siècle de Louis XIV. Plein de force et de précision, supérieur quand il s'agit de caractériser un personnage d'un seul trait, énergique et vrai dans les scènes dramatiques, cet auteur est moins classique que Tite-Live, et peut-être serait-il dangereux de l'imiter. Il est des esprits tellement originaux, qu'eux seuls peuvent

Digitized by Google

suivre la route qu'ils ont adoptée : on s'est toujours accordé à mettre Tacite dans ce rang, et la preuve de la vérité de ce jugement se trouve dans le peu de succès qu'ont obtenu jusqu'à présent ceux qui ont voulu marcher sur ses traces.

Le jeune éditeur semble partager cette opinion, qui se laisse entrevoir quelquefois dans son travail; il aurait pu l'énoncer plus clairement : un si léger défaut est bien racheté par les vues pleines de goût, de justesse et de mesure, qui distinguent son commentaire et sa notice.

P.

*Suite des Observations de Métastase sur les Tragédies et Comédies des Grecs.*

LES PERSES (d'Eschile).

IL n'est pas facile d'indiquer l'action de cette tragédie. Les récits réitérés qui se font en Perse de la défaite de Xercès à Salamine, les tristes et perpétuelles lamentations du chœur des vieux satrapes, occupent toute la durée du drame.

Atossa, mère de Xercès, à l'aide d'une composition pharmaceutique, oblige l'ombre de Darius son époux à venir lui donner ses avis et des nouvelles certaines de son fils. L'ombre ne sait rien de ce qui est arrivé; il faut le lui apprendre. C'est alors qu'elle déclare que Xercès a été mal conseillé; qu'il ne devait pas s'engager avec la Grèce : puis elle disparaît en donnant aux vieillards, qui forment un chœur, le conseil suivant, dont voici la traduction latine :

*Vos autem, senes, gaudete etiam inter mala.*
*Animis dantes voluptatem quotidie, quoniam mortuis divitiæ nihil prosunt.* V. 242.

Atossa, à la nouvelle de la défaite entière des Perses,

Digitized by Google

et de la fuite honteuse de son fils, annonce que sa plus grande affliction est de savoir que Xercès se trouve vêtu d'un habit mal-propre. Elle ajoute qu'elle va lui en choisir un décent et se rendre à sa rencontre. V. 849.

Enfin, Xercès paraît avec le rôle des morts; il engage le chœur à s'arracher les cheveux, à se frapper la poitrine, à déchirer ses vêtemens, à hurler avec lui; et c'est au bruit de cette symphonie alternative que finit la tragédie, qui a 1081 vers. N. L.

---

AU RÉDACTEUR.

Paris, 26 pluviose an XIII.

Monsieur,

Permettez que je me serve de la voie de votre journal, pour prévenir les personnes qui ont acheté la 1ere édition *des Vies des Hommes illustres du Plutarque*, qui ne parut d'abord qu'en trois volumes in-8°, qu'elles peuvent la compléter en se procurant le quatrième volume, qui se vend séparément 4 francs, et qui est comme les autres orné de portraits. En joignant ce quatrième volume, on aura une édition aussi complète que la seconde que j'ai publiée depuis peu en quatre volumes in-8°, et dont le prix est de 15 francs pour Paris, et de 20 francs par la poste.

J'ai l'honneur de vous saluer,

DES ESSARTS, éditeur et libraire, rue du Théâtre-Français, n°. 9, près la place de l'Odéon.

Digitized by Google

# SPECTACLES.

## THÉATRE FRANÇAIS.

*Le Tyran domestique*, comédie en cinq actes et en vers, de *M. Duval*.

LE meûnier de la fable a raison de s'écrier :

Est bien fou du cerveau,
Qui prétend contenter tout le monde et son père.

On se plaignait il n'y a pas long-temps de ce que nos auteurs comiques, au lieu de tracer de grands tableaux, se bornaient à esquisser de chétives miniatures. Les pauvres gens, disait-on, ils dépensent le peu qu'ils ont d'esprit en monnoie de détail! Deux lingots à la fois sortent de deux creusets différens (1). On trouve que le métal n'en est pas de bon aloi, et on dit avec humeur : « Que ne se contente-» toit-on de nous offrir de petites pièces! »

D'un autre côté, les uns ont jugé *le Tyran* de M. Duval trop doux, les autres trop cruel.

Quant au reproche d'avoir trop osé, je ne le crois pas fondé, quoique l'auteur n'en ait pas été complétement absous par le succès : ceux qu'il a obtenus dans une carrière moins vaste, n'étaient pas une raison de s'y renfermer; au contraire, il était en droit de les regarder comme des encouragemens à de plus grandes entreprises, et de prendre un vol plus hardi. *Paulo majora canamus*, est un mot qui sied très-bien à celui qui remporte une palme littéraire.

(1) Deux comédies en cinq actes ont été données le même jour aux Français et à Louvois. Les auteurs sont deux comédiens.

Digitized by Google

Quelle perte pour nous, si Corneille avait regardé *la place Royale* comme son *nec plus ultrà*; si, après sa *Médée*, antérieure au *Cid*, on lui eût persuadé qu'il n'avait pas de vocation pour la tragédie, comme on assure qu'il le dit lui-même de Racine, en parlant à ce poète encore jeune, qui heureusement ne le crut pas! Le talent est si rare à l'époque où nous vivons, qu'il a plus besoin d'être excité que retenu. M. Duval mérite des éloges pour n'avoir pas craint d'entreprendre une comédie en cinq actes, pour avoir préféré le genre du caractère à celui de l'intrigue, et pour avoir écrit en vers. La prose offre trop d'attraits à la médiocrité, trop de facilité à la paresse.

Le reproche d'avoir peint un tyran trop bon suivant ceux-ci, trop méchant suivant ceux-là, fut fait aussi à Racine, à l'occasion de sa tragédie de *Britannicus*. Il montra, dans sa préface, combien il étoit injuste, et versa le ridicule à pleines mains sur ses censeurs. Je ne crois pas que M. Duval pût avoir le même avantage contre les siens; car loin que leur critique sur ce point soit dénuée de justesse, s'ils ont un tort, c'est de l'avoir trop restreinte, et de n'avoir pas remarqué que son tyran est à la fois trop bon et trop méchant. Il change à chaque minute de sentimens, de langage, de conduite: quelquefois c'est un tigre, quelquefois un personnage assez humain. Il a tantôt la physionomie de l'impatient, du grondeur; tantôt celle de l'homme colère, assez souvent celle du bourru bienfaisant. Il serait peut-être mieux nommé l'indécis ou le tracassier, que le tyran. Il adore sa famille, qu'il rend malheureuse *pour se désennuyer*; c'est le premier tyran qu'on ait vu aimer ses sujets: ce nom convient à la femme et aux enfans de celui-ci, qui sont à son égard des sujets tremblans, patiens et résignés.

Sa tyrannie date de dix-huit ans: c'est trop long; on ne

Digitized by Google

peut souffrir la vue d'un époux et d'un père qui opprime depuis si long-temps d'innocentes et vertueuses créatures. Un vice si enraciné, un crime si prolongé, ôte toute vraisemblance à sa tardive conversion. L'auteur, à la vérité, avait besoin de lui donner de grands enfans pour faire mieux ressortir sa tyrannie. N'eût-il pas pu supposer quelqu'accident qui, plus récemment, eût aigri son caractère? son despotisme, plus court, eût été moins odieux; et son changement moins invraisemblable.

Le plan de la pièce n'est pas sans défaut, comme on en pourra juger par l'analyse succincte qu'on va lire. D'Herbin, beau-frère de Valmont, a relevé la fortune de ce dernier, qu'un revers allait détruire. De retour à Paris après une absence si longue qu'il ne peut plus être reconnu même de sa sœur, il apprend qu'elle gémit sous les lois d'un époux tyrannique, et se promet de lui rendre le bonheur. Après s'être fait connaître seulement à un vieux domestique, il se donne au reste de la maison pour un ami de d'Herbin. C'est Iarbe qui se présente à la cour de Didon, comme ambassadeur d'Iarbe. Il voit par lui-même les violences de Valmont, l'infortune de sa sœur, quoiqu'elle refuse d'en convenir avec lui. Il compare les procédés du tyran envers sa famille, à ceux de son père à l'égard de la sienne: sa sœur lui confie aussi qu'elle avait le meilleur des pères: ils se racontent mutuellement des anecdotes de leur enfance. C'est exactement la double confidence d'Œdipe et de Jocaste; ils se reconnaissent de même. Cette espèce de parodie a excité des murmures et fait sortir même quelques sifflets de la poche des malveillans, car il y en avait beaucoup à cette Ire. représentation. La reconnaissance étant faite, d'Herbin, logé dans la maison de sa sœur, la cache avec son fils et sa fille dans son appartement, et on annonce au tyran qu'ils sont en fuite. Il reçoit une lettre de sa femme, qui lui ap-

Digitized by Google

prend qu'elle va plaider en séparation : cette nouvelle le terrasse. Pour achever de l'accabler, tous ses domestiques, qui n'étaient attachés qu'à sa femme et à ses enfans, demandent leur congé. Son beau-frère feint de croire que toute sa maison l'abandonne sans motif. Le tyran avoue que sa femme est un ange, que ses enfans ressemblent à leur mère, que jamais on n'eut de domestiques plus fidèles que les siens. Si tout le monde a raison, lui répond d'Herbin, c'est donc vous qui avez tort. Valmont en convient. Cette scène est filée avec une adresse extrême. Le tyran se livre au repentir, au remords, presqu'au désespoir, et se décide à se bannir lui-même pour jamais de sa maison, afin d'y laisser rentrer et vivre en paix sa famille. Au moment où il va partir, il la voit entrer et se précipiter dans ses bras. Le tyran, corrigé, termine la pièce par ces deux vers : Je vois

Que si par les vertus on se fait estimer,
Ce n'est que la douceur qui peut nous faire aimer.

Ces vers font allusion aux qualités que l'auteur a données à son tyran, dont il a fait un homme probe, généreux, et même charmant, hors de chez lui. Ce dernier trait est la seule ressemblance qu'il ait avec le baron des *Dehors trompeurs*, dont le portrait est ainsi dessiné par Boissy, auteur comique un peu trop froid, mais écrivain élégant et pur :

Oui, rien n'est plus aimable :
Son commerce est charmant, son esprit agréable,
Quand on n'est avec lui qu'en simple liaison ;
Mais il n'est plus le même au sein de sa maison.
Cet homme qui paraît si liant dans le monde,
Chez lui quitte le masque ; on voit la nuit profonde
Succéder sur son front au jour le plus serein,
Et tout devient alors l'objet de son chagrin.

Pour

Digitized by Google

Pour contraster avec le tyran, M. Daval a imaginé le plus bénin des maris, un niais qui se laisse mener comme un enfant par sa femme. Il lui échappe un mot très-plaisant. Valmont le félicite de ce que sa femme ne ressemble pas à la sienne, de ce qu'elle est toujours parée, toujours brillante : cela, dit-il, égaye un mari. Le benêt répond :

Valmont, madame aussi m'égaye trop souvent.. . . . . .

Le vers, comme on voit, blesse la règle de la versification, mais il est très-comique.

En établissant ce contraste, l'auteur n'a pas suivi l'exemple de Molière, qui cherche les siens dans la raison, et non dans le défaut ou le vice contraire à celui qu'il veut rendre ridicule ou odieux ; il n'aurait pas opposé à un tyran un esclave de sa femme, mais un époux qui eût usé de ses droits sans en abuser. C'est ainsi que dans ses *Femmes savantes*, il a mis aux prises avec un pédant un homme de cour, instruit et poli, et non un fat ignorant ; dans le *Tartuffe*, avec un hypocrite et sa dupe, un homme d'une solide piété, et non un athée.

Les deux, ou même les trois premiers actes sont presque vides. Les caractères sont bien établis ; on voit un tyran peint d'après nature, plutôt cependant par tout ce qui l'entoure que par ses actions. Ses enfans tremblent de le voir paraître, et un domestique est en sentinelle pour les avertir de se sauver quand il arrivera. On sait que sa femme est malheureuse, que d'Herbin a un projet ; mais rien n'avance, aucune action n'est liée ; l'intrigue enfin ne commence guère, ne se noue qu'au quatrième acte. Alors la pièce prend le caractère d'un drame. Les deux derniers actes offrent un intérêt bien vif, et il y a de jolies choses, parmi trop de vague, dans les trois premiers. Voilà ce qu'on peut dire en deux mots de cette pièce. C'est un trait fort



Digitized by Google

comique que celui de la jeune personne qui, troublée par un accès de colère du tyran, au point de ne savoir où elle en est, lui crie :

J'épouserai tous ceux que vous voudrez, mon père.

Il m'a semblé qu'il y avait une cabale furieuse à la première représentation ; on a presqu'également sifflé et applaudi. La seconde a, dit-on, obtenu plus de succès. Madame Talma montre une très-grande sensibilité, Fleury déploie tous ses moyens, et mademoiselle Mars est admirable dans cette pièce, comme dans toutes celles où elle joue des ingénuités.

### Théatre de l'Impératrice.
(Rue de Louvois.)

*L'Intrigant et sa Dupe ;* comédie en cinq actes et en prose, de *Picard.*

Le temps, dit-on, finit toujours par mettre chaque chose à sa place ; oui, mais ses opérations sont quelquefois un peu longues. Elles ne l'ont pas été à l'égard des deux pièces nouvelles, données le 16 février. Celle de Duval essuya une chute qu'elle ne méritait pas ; le sur-lendemain elle se releva. Celle de Picard obtint, ou parut obtenir un succès peu mérité. Je dis ou parut obtenir ; car à ce théâtre, comme ailleurs, l'apparence est souvent trompeuse. Vous entendez dire qu'une pièce y a été applaudie, que l'auteur a été demandé ; vous en concluez qu'elle a réussi. Les journalistes mêmes l'attestent, et vous voilà confirmé dans votre opinion, parce que vous attachez aux mots le sens naturel qu'ils présentent ; eh bien ! elle est fausse cette opinion. Je vais vous révéler le secret de la comédie ; ce que vous avez entendu dire, ce que vous avez lu signifie seulement qu'il n'y a point eu de chute complète,

Digitized by Google

qu'on a écouté jusqu'à la fin, et qu'il y avait au parterre un nombre raisonnable d'amis, qui ont fait leur devoir. Lorsqu'un journaliste vous annoncera que la pièce a été aux nues, qu'on l'a écoutée avec transport, applaudie avec une fureur qui tenait du délire, alors, si vous avez cependant reconnu son impartialité, vous pourrez croire qu'elle a pris : ce qui n'est pas une raison suffisante de penser qu'elle restera sur le répertoire.

Picard, qui est absolument le maître du sien, peut, si tel est son bon plaisir, y conserver son *Intrigant et sa Dupe*; mais il aurait tort. Jamais ils n'attireront la foule : je ne sais s'il n'en a pas puisé l'idée dans un opéra comique, intitulé *le Chevalier d'industrie*, qui se joua il y a quelque mois, et qui fit une très-lourde chute. Dans l'une et l'autre pièce, un escroc a sous sa main une dupe qu'il plume de son mieux. Dans l'une et l'autre, il y a un projet d'enlèvement, et un valet qui joue un grand rôle. Il est vrai que dans la première, c'est un misérable qui trompe son maître; et dans la seconde, un fidèle serviteur qui est fort utile au sien. L'intrigue a des différences; mais les deux principaux personnages sont les mêmes, et ont entr'eux les mêmes rapports. Picard a encore une comédie sur un sujet ressemblant, dans laquelle un fripon trompe un jeune homme qui fait *son entrée dans le monde*. Le greffe criminel fournira des canevas de cette espèce tant qu'on en voudra. Mais je pense qu'il convient de les y laisser : si Regnard a mis sur la scène quelques cas pendables, ce n'est pas en cela qu'il faut l'imiter : c'est l'originalité de son style et son intarissable gaieté qu'il faudrait tâcher de reproduire.

L'exposition de la comédie de Picard, la manière dont l'intrigue est nouée, prouvent qu'il connaît mieux les



Digitized by Google

règles du théâtre, que l'auteur du *Tyran domestique*. On voit tout d'abord de quoi il est question.

L'intrigant Courval, noyé de dettes, mentor du jeune et opulent Saint-Léger, voyage avec lui. Ils sont à Strasbourg : là se trouve une riche héritière, nommée Laure, qu'aime Saint-léger et dont Courval convoite la dot. La demoiselle n'a de goût ni pour l'un ni pour l'autre ; son cœur est déjà donné à un officier aimable et distingué ; Courval n'en poursuit pas moins son audacieux projet. Avec l'argent de Saint-léger il se donne l'air de la richesse. Laure a une tante, dont elle dépend, qui est engouée de lui. Il les promène dans une calèche, que Saint-Léger a payée et qu'il a de plus la bonté d'escorter à cheval. Le benêt voulant briller aux yeux de ces dames, s'amuse à faire caracoler son cheval, tombe et se relève tout honteux, et tout froissé. Il espère effacer cette disgrace par des couplets qu'il a composés pour Laure, et qu'une vielleuse doit chanter à une collation donnée à la campagne, à ses dépens et toutefois au nom de Courval. Mais ce dernier a un valet qui les trahit tous deux. Il avait servi déjà l'intrigant, l'avait quitté parce qu'il en était mal payé, et était passé au service de Raymond. L'intrigant lui ayant connu des dispositions *heureuses*, et croyant avoir besoin de lui, vient de le reprendre en consentant néanmoins qu'il se partage entre l'officier et lui. Le valet plus madré que Courval, ne se prête à cet arrangement que pour veiller aux intérêts de Raymond, et traverser toutes les démarches de ses rivaux. Au lieu des couplets de Saint-Léger, il a donné à la vielleuse une romance de l'officier. Tout le monde la trouve charmante, et sur-tout Laure qui en connaît l'auteur. On en fait des complimens à Saint-Léger qui étouffe de dépit.

Cependant Raymond que les prétentions de Courval n'amusent pas, vient lui proposer de se battre. La dupe se

Digitized by Google

précipite entre eux en criant : « C'est moi que cela regarde. » Cette jolie scène a été véritablement goûtée. Aucune autre n'a plus contribué à soutenir toute cette froide intrigue. Le niais est légérement blessé. Les dames offensées d'un tel esclandre, veulent retourner seules à la ville. Courval persuade à Saint-Léger d'enlever Laure, et de plus que c'est lui Saint-Léger qui est l'auteur de ce projet. Celui de Courval est de se donner l'air d'un libérateur en arrêtant le ravisseur et en rendant la nièce à sa tante. Le valet procure à l'officier le mérite de faire manquer l'enlèvement. Courval n'oublie pas d'en attribuer la tentative à Saint-Léger. Celui-ci caché dans un cabinet voisin, l'entend, sort en fureur et le démasque. Son témoignage est appuyé de celui du valet. Il est inutile de dire que Raymond devient l'époux de Laure. Le pauvre Saint-Léger, meurtri, blessé, dépouillé, fait quelque menace à l'intrigant et lui dit : « Nous nous reverrons, » j'espère. — Très-volontiers, répond l'autre en sortant, » vous êtes une si bonne connaissance! » Le niais resté seul: « Ma mère, en me faisant voyager, m'a bien recom- » mandé de ne tromper personne. Elle aurait dû aussi » m'avertir de ne pas me laisser tromper. »

Je ne relèverai pas les invraisemblances de cette pièce; l'excessive bêtise de cette tante prête à jeter un riche parti à la tête d'un inconnu, parce qu'il l'a menée dans une calèche, et qu'elle croit lui être redevable d'un goûter. La niaiserie un peu trop forte de la dupe, qui va jusqu'à la stupidité; le peu de difficulté qu'on éprouve à se jouer d'un imbécille de cette force; l'imprévoyance de l'intrigant qui ne craint pas d'être trompé par un valet mécontent qu'il n'a pas payé, qui, en outre, sert son rival, et qui lui dit à lui-même qu'il est un mauvais sujet, à quoi il répond plaisamment : « Tais-toi flatteur. » Ce qui me



Digitized by Google

choque le plus, c'est que cet intrigant est, comme le chevalier d'industrie dont j'ai parlé, un si plat coquin, que tout l'art de Vigny, qui le représentait, avait peine à faire supporter sa présence. L'action est traînante. Les deux premiers actes sur-tout paraissent d'une longueur extrême : le reste a une marche plus rapide, mais peu d'intérêt.

Malgré tous ces défauts, on retrouve encore dans cette comédie de Picard *etiam disjecti membra ;* on reconnaît quelquefois dans le dialogue la vivacité, le naturel de l'auteur du *Collatéral.* Si cette nouveauté n'a pas eu un succès plus effectif, ce n'est pas la faute des acteurs. Le jeune Picard, Clozel et Vigny, chargés des principaux rôles, les ont très-bien rendus. Mademoiselle le Verd, récemment attachée à ce théâtre, a une physionomie ouverte, agréable, de l'aisance et de la gaieté.

Cet échec, car j'appelle ainsi le prétendu succès de l'*Intrigant,* ne rebutera point son auteur. Si sa comédie n'est pas assez bonne pour ajouter à sa réputation, il s'en faut bien qu'elle soit assez mauvaise pour y nuire. C'est un ouvrage médiocre, mais qui porte l'empreinte du talent, et dont, tout médiocre qu'il est, la composition était encore bien plus difficile que la critique. Cet hommage dû au mérite de la création, le premier de tous, doit consoler un peu de la censure la plus juste.

L'auteur qui éprouve un revers a droit à des égards, à moins que ce ne soit un de ces écrivains envers qui l'indulgence serait une cruauté, et que pour son intérêt même on doive écarter d'une carrière où il ne peut se signaler que par des chutes humiliantes.

Un monarque grec, en donnant la mort à son prédécesseur, eut encore la sottise de lui reprocher sa conduite, qui réellement n'avait pas été bonne. Le patient, qui per-

Digitized by Google

dait tout ensemble le trône et la vie, et qui trouvait que c'était assez pour une fois, ne perdit point cependant patience, et répondit froidement : « Fais mieux, et me laisse » mourir ; » c'est ce que pourrrait dire aussi un auteur malheureux à celui qui insulterait sans pitié à la mort de ses pièces.

*Un Tour de soubrette*, comédie en un acte et en prose, de M. *de Gersain.*

On n'a peut-être jamais vu une troupe de comédiens, ou si on l'aime mieux, une compagnie d'artistes, aussi laborieuse que celle de Picard. Deux pièces nouvelles en cinq jours, et très-bien jouées ! les acteurs sachant leurs rôles comme s'ils les eussent répétés vingt fois. Les amis de la maison paraissent aussi infatigables que ses habitans, et sont toujours là pour opérer, ou augmenter les succès. Leur zèle est si entraînant, qu'il ne vous laisse pas le temps de vous reconnaître : ce sont des transports, des convulsions qui imposent à la majorité des spectateurs et qui les étourdissent tous. L'examen, la réflexion deviennent difficiles. Quand la toile est baissée, et qu'on récapitule un peu ce qu'on vient de voir, on est quelquefois surpris d'un enthousiasme si extraordinaire pour une chose qui ne l'est nullement. Ces réflexions ne sont pas tout-à-fait étrangères au sort de la petite pièce dont je vais dire un mot. Elle a été trop applaudie, quoiqu'elle méritât de l'être beaucoup.

Le fonds rappelle des situations connues, des sujets déjà traités, entr'autres, *Ricco*, le *Galant Jardinier*, et *les Incommodités de la grandeur*, du père Ducerceau, l'une



Digitized by Google

des meilleures comédies qu'on ait composées pour les colléges. Le jeune fils du comte de Lérinos, espagnol, amoureux d'Elmire, se déguise en jardinier, et sous le nom de Valério, se met au service de D. Gaspard, ancien négociant, père de la jeune personne. On ne sait trop pourquoi cet ignoble travestissement; car, le jeune homme qui a de la naissance, de la fortune, de l'amabilité, qui plaît à Elmire, n'a qu'à se présenter pour obtenir sa main. Quoiqu'il en soit, D. Gaspard, instruit par l'alcade qu'il y a dans sa maison un amant déguisé, passe en revue ses domestiques sans pouvoir le découvrir. Il en est un parmi eux, appelé Mendoce, qui, ne reconnaissant pas son père, s'est mis dans la tête que ce doit être un homme de qualité; ayant ouï-dire que le comte de Lémiros cherchait son fils, il dit très-plaisamment: « Je cherche un père, il cherche un fils; les voilà trouvés. Il n'y a plus de doute. » La femme de chambre d'Elvire, pour favoriser les amours de sa maîtresse, imagine de faire tomber les soupçons sur cet original qui lui fait la cour. « Je veux, dit-elle, relever l'honneur des soubrettes; » on lui répond: « Vous en êtes bien capable. » Le public a saisi la justesse de l'allusion. Chargée de remettre au père la lettre d'avis de l'officier de police, dans laquelle se trouve le portrait de Valério, elle y substitue celui de Mendoce. Dom Gaspard se tient dès-lors assuré que celui-ci est le coupable, et ordonne qu'on le dépouille de ses vêtemens. Mendoce demande avec inquiétude à ses camarades la raison de cet ordre. — « C'est qu'il s'agit apparemment » de quelque petite correction »: il reprend bien vite son habit. On lui arrache, et on lui en met un très-beau. Alors D. Gusman lui déclare qu'il le connaît; mais que le fils du comte Lémiros n'a pas le droit de déshonorer sa fille, et

Digitized by Google

il lui présente le choix de deux épées. Mendoce, tremblant, proteste qu'il est innocent, que ses vues sont pures. « — Quoi! vous consentez à épouser Elvire? — Je ne » demande pas mieux. — Que ne parliez-vous; dites » à votre père que je fais présent de 100 mille piastres » à mon gendre. » Mendoce court raconter son bonheur à la soubrette, qui prétend s'y opposer, attendu qu'il lui a donné sa foi. — Moi, t'épouser! Le fils du comte de Lémiros! — Tu me l'as promis deux fois. — Il fallait me prendre au mot. — Est-ce que tu vaux mieux que moi? « N'as-tu pas porté la livrée? — Oui; mais comme » amateur. — Comme amateur! tu l'as portée dix ans. » — C'était une fantaisie. J'avais celle de servir enfin un » honnête homme, et pour cela j'ai quitté vingt financiers. » Bien résolu de s'en tenir à Elvire, mendoce fait part à tout le monde de sa bonne fortune, et ne manque pas d'en informer Valério, qui, entendant parler de 100 mille piastres, se flatte que son père ne s'opposera pas à son mariage avec la fille d'un homme qui peut donner une telle dot. Effectivement, il revient bientôt avec son consentement, se fait connaître, et obtient sans difficulté la main de sa maîtresse. Mendoce, réduit à se contenter de celle de la soubrette, veut du moins qu'elle jure d'être toujours fidelle. Elle n'hésite pas, et l'assure que ses enfans n'auront pas autant de peine que lui à trouver leur père.

Cette petite comédie très-gaie, très-rapidement dialoguée, n'avoit pas besoin des efforts qu'on a faits pour lui procurer le succès qu'elle a obtenu; efforts si mal-adroits, qu'on applaudissait quelquefois avec fureur des traits assez communs. Nous pensons qu'elle pourra rester au théâtre. Picard le jeune, chargé du rôle de Mendoce, le seul qui soit piquant, mais qui tient à la vérité une grande partie

Digitized by Google

de la pièce, l'a fait singulièrement valoir. Mademoiselle Molière a mérité aussi l'application flatteuse dont j'ai parlé. Si elle peut se défaire de l'air un peu pégrièche que je lui trouve quelquefois, et qu'elle n'avait point dans ce *tour de soubrette*, elle laissera bien peu de chose à desirer.

## ANNONCES.

*Epitome de l'Histoire des Papes*, depuis Saint-Pierre jusqu'à nos jours avec un Précis historique de la vie de notre Saint-Père le pape Pie VII, depuis son élévation au trône pontifical, jusqu'à son arrivée à Paris. Orné du buste de sa Sainteté. Ouvrage élémentaire à l'usage des jeunes gens; par A. Sérieys, censeur du lycée de Cahors, revu par M. l'abbé Sicard, membre de l'Institut et de plusieurs sociétés savantes, directeur de l'institution des sourds-muets de naissance. — Prix : 1 fr. 80 cent., et 2 fr. 40 c. par la poste.

A Paris, chez Hénée, imp., au bas du pont Saint-Michel, logement du feu M. Knapen; Demoraine, lib., rue du Petit-Pont, n°. 97; Delaunay, lib., palais du Tribunat, 2e galerie de bois, n°. 243; Pigoreau, lib., place Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 28; Bornioke, rue Saint-Jacques, n°. 155, au coin de celle des Mathurins.

NOTA. *Le père Emmanuel*, ou Hommage à la Gloire et à la Religion; par Mad. Guénard, ve de Meré, broch. in-8°. ornée du buste de notre Saint-Père le Pape. Prix : 50 cent., et 60 c. par la poste.

*Mémoires d'un jeune Navigateur*, rédigés à la suite du mémorable trajet de la canonnière *la Parisienne*, à Saint-Cloud, aux premiers jours d'octobre de l'année dernière (vendémiaire an 12.—Prix : 50 c., et 60 c. par la poste.

A Paris, chez Hénée, et les libraires ci-dessus nommés.

On trouve aussi chez les mêmes : le *Précis de l'abrégé chronologique de l'Histoire de France du président Hénault*, avec son portrait, 1 vol. in-12; — *Victor de Martigues*, 4 vol. in-12, faisant suite à *la Rentière*.

*Nota.* Pour paraître dans le courant du mois prochain, chez les mêmes libraires : *Les Friponneries de Londres mises au jour*, 1 vol. in-12. — *Elémens de l'Histoire de Portugal*, 1 vol. in-12, à l'usage des jeunes gens.

Cahiers IX à XVI de la *Bibliothèque commerciale*, troisième souscription; ouvrage destiné à répandre les connoissances relatives au commerce, à la navigation, etc; par J. Peuchet, membre du conseil du commerce au ministère de l'intérieur, etc. Ces huit cahiers, formant un vol. in-8°. de 400 pages, contiennent entr'autres articles intéressans, les suivans : Industrie, arts et commerce du département de la Lys; par M. Viry, préfet; — Mémoire sur la fabrication des cartes; — De la pêche des perles; — Mémoire sur la franchise du port, de la ville et territoire de Marseille; — Réflexions sur l'entrepôt de Marseille; — Défense du terrage dans les colonies anglaises;

Digitized by Google

— Mémoire de la Chambre de commerce de Mayence, sur le droit de relâche; — Mémoires sur divers établissemens d'agriculture, de Marine et de commerce, pour une partie des côtes de la Méditerranée; par M. Hermenegille Sibille, capitaine de vaisseau, etc., etc. Le prix de l'abonnement de cette troisième souscription est de 21 fr., pour recevoir, franches de port, 24 livraisons; et 12 fr. pour 12 livraisons. La première et la deuxième souscription, formant six vol. in-8°., coûtent 42 fr. La lettre et l'argent doivent être affranchis. On peut envoyer le prix de la souscription en un mandat sur Paris. On souscrit à Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

*Dernier don de Lavater à ses amis.* Soixante-douze pages in-18, prix : 60 cent., et 75 cent. par la poste.

A Paris, chez Treuttel et Würtz, rue de Lille, n°. 703, derrière les Théatins.

Cette brochure contient cent sentences ou maximes, que ce célèbre philosophe paraît avoir regardées comme les derniers résultats de ses méditations, et qu'il ne fit imprimer en allemand, que pour les distribuer à ses amis.

*Lina*, ou *les Enfans du ministre Albert*; par M. J. Droz. 3 vol. in-12.— Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Fain et comp., imp., rue Saint-Hyacinthe, n°. 19, près la place Saint-Michel.

*Le Duophile*, ou *le Plaisir de se voir deux*, poëme en dix chants; par M. de Ruppierre. Broc. in-8°. — Prix : 1 fr. 80 c., et 2 fr. par la poste.

A Paris, chez Caillot, imprimeur-libraire, rue du Hurepoix, quai des Augustins, n°. 17.

*Le Naufrage d'Azema*, suivi de Mélanges Littéraires, pour servir à l'instruction et amusement de la jeunesse, par Mad. de Flaminville, institutrice de feu la Princesse Elisabeth, fille de Mad. la Princesse Elisabeth de Schacowkoy. — Prix : 1 fr., et un fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Dujardin, libraire, rue de la Harpe, n°. 461.

*Le Comte de Soissons et la Duchesse d'Elbeuf*, roman historique du siècle de Louis XIII. Par Mad. de *** Un vol. in-12. — Prix : 2 fr., et 2 fr. 65 c. par la poste.

A Paris, chez Renand, libraire, rue de Caumartin, n°. 750, et de l'Université, n°. 922.

*Essai sur la Décomposition de la Pensée*, par P. C***. In-8°. — Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.

A Paris, à la Librairie économique, rue de la Harpe, n°. 117.

*L'Art de parler et d'écrire correctement la langue française*; ou Grammaire philosophique et littéraire de cette langue, à l'usage des Français et des Etrangers qui desirent en connaître à fond les principes, les beautés et le génie. Par M. l'Abbé de Lévizac. Troisième édition, revue par M. M***, sur la seconde édition, imprimée à Londres en 1801, et dédiée à la reine de la Grande-Bretagne. Deux vol. in-8°. — Prix : 6 fr., et 9 fr. par la poste.

A Paris, chez Rémond, libraire, quai des Augustins.

*Bibliothèque d'Apollodore l'Athénien.* Traduction nouvelle, avec le texte grec, revu et corrigé, des notes et une table analytique. Par

Digitized by Google

Et Clavier, Membre de la Cour de justice criminelle, séante à Paris. Deux vol. in-8°. — Prix : 16 fr., et 20 fr. par la poste.

A Paris, chez Henrichs, libraire, rue de la Loi, n°. 1231.

*Sacre et Couronnement de Napoléon Ier.* Deux vol. in-12.—Prix : 4 fr., et 5 fr. par la poste.

A Paris, chez Barba, libraire, Palais du Tribunat.

*Panorama de Paris et de ses environs*, ou Paris vu dans son ensemble et dans ses détails; son origine, la description de ses monumens, avec l'indication des jours où le public y est admis; l'état de son industrie, de son commerce, des arts et manufactures qu'il renferme: le tout enrichi de notes curieuses et historiques. Deux vol. in-12. Prix : 4 fr., et 5 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Antoine Bailleul, imprimeur-libraire, rue Neuve-Grange-Batelière, hôtel de Choiseul, n°. 3; Latour, libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois, n°. 189; Renard, libraire, rues Caumartin n°. 750, et de l'Université, n°. 922.

Quand on songe que Paris n'étoit, dans l'origine, qu'un amas de cabanes répandues dans la Cité, il est facile de juger quel est l'intérêt d'un tableau qui retrace les accroissemens successifs de cette ville immense, devenue le centre des sciences des beaux arts, du goût et de l'opulence. L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons a rempli cette tâche d'une manière satisfaisante; son travail mérite d'être distingué. Il présente en même temps Paris dans tous ses détails, tel que nous le voyons; les monumens y sont décrits avec soin, les dates et les étymologies des noms rétablies, les lieux qui méritent de piquer la curiosité indiqués, ainsi que les promenades, les spectacles de tout genre, etc.; les manufactures et les nouvelles découvertes dans les arts y sont traitées d'une manière intéressante. Les nombreux souvenirs auxquels une multitude d'objets fournissent matière dans Paris, y sont rappelés dans des notes qui offrent beaucoup d'anecdotes piquantes. La description des environs de Paris est rapide et égayée par plusieurs traits peu connus.

*Le double Almanach*, ou Concordance des années de l'ère des Français, depuis le 14 vendémiaire an 2 jusqu'au 1er vendémiaire an 14; avec les années du calendrier Grégorien, depuis 1793 jusqu'à la fin de 1805. In-18. Prix : 40 c., et 50 c. par la poste.

A Paris, à la librairie économique, rue de la Harpe, n°. 117.

*Almanach Littéraire*, ou Etrennes d'Apollon, pour l'an 1805; faisant suite aux Etrennes d'Apollon; rédigé pendant vingt ans par Daquin, de Château-Lyon, et ensuite par Lucas, de Rochemont. Un vol. in-18. Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, à la Librairie économique, rue de la Harpe, n°. 117.

*Mémoires de Physiologie et de Chirurgie-Pratique*, par A. Scarpa, professeur d'Anatomie et de Chirurgie clinique à l'université de Pavie, et par J. B. F. Léveillé, docteur-médecin de l'école de Paris. — I. *De penitiori ossium Structurâ Commentarius.* II. Des Pieds-bots et de la manière de corriger cette difformité congénitale. III. Des Luxations du Fémur en devant. IV. Considérations générales sur les Nécroses. Un vol. in-8°. de 350 pages, avec 8 planches, format in-4°., gravées en taille-douce. Prix : 5 fr. 50 c., et 6 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Fr. Buisson, libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez* LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

## NOUVELLES DIVERSES.

*Constantinople.* Le maréchal Brune, avant son départ de Constantinople, a communiqué au reïss-effendi la copie d'une note du ministre des relations extérieures de France. On y témoigne l'étonnement où l'on est de ce que la Porte a refusé de reconnaître l'Empereur Napoléon, tandis que la France a été de tout temps l'amie et l'alliée la plus fidelle de l'Empereur des Ottomans. On fait ensuite mention des causes qui ont accasionné ce refus : il existe dans le ministère turc une faction dont les vues et les actions sont directement opposées aux véritables intérêts de l'empire; cette faction a su constamment éluder les propositions avantageuses qui ont été faites de la part de la France ; elle a cherché de plus en plus à rapprocher la Porte d'une certaine puissance, etc. Enfin, on expose que la conduite actuelle de la Porte est en contradiction avec cette fierté qui l'a toujours caractérisée, puisqu'elle la met, sans aucun sujet fondé, sous une dépendance étrangère, etc.

*Pétersbourg.* Il est enjoint à tous les ministres russes, accrédités près les Puissances étrangères, de ne point accepter de Colons pour la Russie, à moins qu'ils n'aient femme et enfans, et qu'ils ne produisent un capital de 300 roubles en argent ou marchandises. Quelques régimens russes vont encore être envoyés à Corfou ; il est question de les faire passer par la Moldavie.

*Londres, 6 février.* Il y a dix jours que M. Pitt n'a vu le roi. S. M. a refusé de nommer à un commandement dans les colonies un officier de marine, d'un rang distingué, qui lui a été proposé par lord Melville. Cet incident, dit *le Morning-Chronicle*, est une nouvelle preuve de la retraite prochaine de M. Pitt. — L'ambassadeur de Russie travaille presque journellement plusieurs heures dans les bureaux du ministre des affaires étrangères. — On annonce la prise de deux bâtimens espagnols, venant l'un de Lima, l'autre de Montevideo, avec un million et demi de dollars. Les seuls négocians de Cadix avaient à bord des vaisseaux revenant de l'Amérique 12 millions de piastres.

*Hambourg.* Les cours de Vienne et de Berlin ont entamé des négociations qui pourraient opérer un plus grand rapprochement entre ces deux puissances.

*Espagne.* Les dernières nouvelles de Cadix nous annoncent des pertes récentes faites par le commerce de cette

Digitized by Google

place ; les Anglais se sont encore emparés de deux bâtimens richement chargés, venant de l'Amérique méridionale, en destination pour Cadix. Outre leurs cargaisons, il se trouvait à bord de ces vaisseaux, des sommes assez considérables en piastres fortes.

Le bruit se répand que le gouvernement va se charger des opérations de la banque de Saint-Charles, moyennant quatre pour cent par an qu'il donnera de bonification aux capitalistes.

*Italie*, 2 *février*. Un article de Naples, du 20 janvier, publié par une gazette italienne, porte ce qui suit :

« Depuis quelques jours, l'on paraît craindre que la paix dont nous jouissons depuis si peu de temps, ne soit de nouveau troublée. Les principales circonstances qui causent ces inquiétudes, sont l'approvisionnement et l'armement des forts de cette capitale et des autres parties du royaume, le départ pour Rome de la famille du commissaire des relations commerciales français, ainsi que le départ du frère de l'ex-ministre Acton pour Palerme. Les courriers qui arrivent fréquemment de Paris, et ceux que notre cour expédie, donne lieu de croire qu'il y a des objets importans en discussion. »

Les dernières lettres de Naples, arrivées dans la même ville, portent que le prince Cardilo, ci-devant ministre napolitain à Copenhague, avoit été envoyé auprès du général Saint-Cyr, pour conférer avec lui sur différens objets. On dit que le général français a déclaré qu'il ne dépassera point la ligne de démarcation, aussi long-temps que des troupes étrangères ne feront aucun mouvement hostiles dans les environs.

Les mêmes lettres démentent l'arrivée d'une escadre russe dans le port de Naples. Il se trouvait seulement dans ce port un vaisseau de ligne russe de 74 canons ; il venait de la république Septinsulaire, et était destiné pour Livourne, afin de s'y pourvoir de vivres ; mais ayant eu connaissance de la maladie épidémique qui régnait dans cette place, il s'est rendu à Naples.

*Milan*, *le* 5 *février*. Il se fait ici de grands préparatifs pour la réception de S. M. l'empereur Napoléon, du souverain pontife et des autres personnes de distinction qui doivent arriver ici dans peu. On dispose le palais du gouvernement, ainsi que plusieurs autres édifice. La plus grande partie des troupes qui sont ici devront en partir

Digitized by Google

pour faire place à la garde impériale, ainsi qu'aux autres corps qui sont en marche pour Milan. — Les colléges électoraux ont été convoqués pour le 1^er^ de ce mois.

## CORPS LÉGISLATIF.

*Séance du 27 Pluviose.*

On propose d'appliquer les articles 1, 2 et 4 de la loi du 26 nivose dernier, qui concerne les cautionnemens fournis par les notaires, avoués et autres, aux cautionnemens des receveurs généraux et particuliers, et de tous autres comptables publics ou préposés des administrations; et que les prêteurs de fonds employés à ces cautionnemens, jouissent du privilége de seconde ordre, institué par l'article 1^er^. de la loi du 25 nivose dernier, et se conformant aux articles 2 et 4 de la même loi. — Dans la séance du 29, on propose la reconstruction de la place Bonaparte, ci-devant place de Bellecour à Lyon. On sanctionne le projet relatif à l'interprétation de l'article 36, de la loi concernant la pharmacie. — Dans la séance du 30 il n'a été question que d'un projet d'établissement d'un tribunal de commmerce à Aix-la-Chapelle. Dans celle du 1^er^ ventose, on invite les législateurs à se rendre à la questure pour signer le procès-verbal du sacre et du couronnement qui vient d'y être déposé. — Dans la séance du 2, on propose de faire planter en arbre forestiers par les propriétaires riverains les grandes routes non plantées, le budjet de l'an 13 est adopté.

## PARIS.

— Madame de Staël vient de faire imprimer à Genève quelques ouvrages posthumes de son père, sous le titre de *Manuscrits de M. Necker, publiés par sa fille*, (1). Ce volume contient un petit écrit sur *la Législation et le commerce des grains; le Bonheur des sots* (la seule partie de ce recueil déjà connue); des *Pensées*, des *Esquisses de pensées;* enfin un roman intitulé : *Suites malheureuses d'une seule faute.* En attendant qu'on puisse rendre compte de *ces manuscrits*, nous croyons devoir citer l'*avertissement* qui est en tête du roman. « Dans une conversation » dont le roman de Delphine fut le sujet, on soutint » que les seules affections domestiques pouvaient amener,

(1) Un vol. in-8°. Prix : 5 fr. et 6 fr. 50 c. par la poste.
A Genève, chez Paschoud, libraire.
A Paris, chez le Normant, et chez Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Lille, fauxbourg Saint-Germain, n° 703.

Digitized by Google

» aussi naturellement qu'un autre amour, les situations » les plus tragiques; cette opinion fut contestée, et par » une sorte de défi, on provoqua l'écrit suivant, dont » le fond est véritable. » Madame de Staël ajoute : « Cet » avertissement est de mon père; il avait consenti à laisser » publier cette Nouvelle l'année dernière dans un journal; » mais à la réflexion, il y renonça. Moi, j'ai pensé que » ce serait presque laisser sa réputation incomplète, que » de ne pas faire connaître un ouvrage si admirable en lui-» même, si extraordinaire aussi par le nom de l'auteur. » Il me conviendrait bien peu certainement de faire ressortir la morale d'un ouvrage de M. Necker; cependant » il me semble que les suites terribles du désordre dans » les affaires, sont montrées dans cet écrit avec une force » qui n'existe nulle part, et dont l'application est d'une » importance habituelle. » Comme tous les membres de la famille Necker sont et ont été en possession de se louer réciproquement sans mesure et sans réserve, nous devons avertir que nous n'avons pas eu le temps de vérifier si ce centième éloge est mérité ou non.

— La cour de cassation a rendu le 16 pluviose, dans une cause qui touche essentiellement à la compétence de tous les tribunaux, l'arrêt dont nous allons donner la substance :

Considérant que le droit de faire grace réside tout entier et exclusivement dans la personne du chef de l'Empire; qu'il n'appartient à aucune autorité de prendre à cet égard une initiative publique et officielle sur la détermination de l'Empereur;

Considérant que le droit de surseoir à l'exécution d'un jugement de condamnation en dernier ressort, fait essentiellement partie du droit de faire grace; qu'ainsi l'un ne peut pas plus que l'autre être exercé par les tribunaux;

Considérant que dans le cas où les tribunaux estiment, d'après de grandes et importantes considérations, qu'il peut y avoir lieu en faveur d'un condamné à l'exercice du droit de faire grace, ils ont, pour faire parvenir jusqu'au trône, d'autres voies que celles d'un jugement;

Casse et annulle, dans l'intérêt de la loi et pour cause de pourvoi, la disposition de l'arrêt de la cour de justice criminelle et spéciale du département de la Haute-Garonne du 30 fructidor an 12, qui, en recommandant Jean Rouqueton et Guillaume Martinet à la clémence de l'Empereur, ordonne qu'il sera sursis à l'exécution jusqu'à la décision définitive de Sa Majesté.

Digitized by Google

( N°. CXCI. ) 11 VENTOSE an 13.
( Samedi 2 Mars 1805. )

# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

### LA DESCENTE D'ODIN

#### DANS LE SÉJOUR D'HÉLAH.

*Fragment imité de la langue norse* (1).

. . . . . .
. . . . . .

Le héros est fidèle à la voix qui le guide.
Il se lève ; et saisi d'un transport généreux,
Il dirige les pas de son coursier rapide
Vers l'asile où d'Hélah (2) est l'autel ténébreux.

(1) Ce morceau de poésie gallique est un monument curieux de la mythologie des peuples gothiques.

(2) Nifl heim, ou l'Enfer des peuples gothiques, était composé de neuf mondes destinés à servir de demeure à ceux qui mouraient de maladie, de vieillesse et enfin autrement que dans les combats. Hélah, déesse de la mort, présidait à cet Enfer.



Digitized by Google

Soudain à son aspect, d'une gueule écumante,
Le dogue de l'Enfer ouvre la profondeur ;
Puis déchire en lambeaux la dépouille sanglante
Qui palpitait encor sous sa dent en fureur.
Mais le monstre, entouré des débris du carnage,
Les griffes en arrêt, les yeux étincelans,
S'est armé vainement des efforts de sa rage.
Le charme le subjugue, et ses longs hurlemens
N'ébranlent point le front du guerrier qui s'avance.
La terre en vain mugit et tremble sous ses pas ;
Il voit d'un œil serein, il observe en silence
Les neuf accès profonds des gouffres du trépas.

Mais lorsqu'il aperçoit la porte orientale,
Il s'arrête plongé dans le recueillement,
Et bientôt il s'assied près de l'urne fatale
Dont l'orbe couronnait un sombre monument.
Puis, trois fois retraçant en langage runique
Les terribles accens qui réveillent les morts,
Trois fois il invoqua la vierge prophétique
Qui depuis mille hivers habitait sur ces bords ;
Quand soudain il entend de la terre profonde
S'exhaler lentement des sons longs et plaintifs,
Et s'agiter au loin, dans un cortége immonde,
A ces récits nouveaux des spectres attentifs.

LA PROPHÉTESSE.

Quels charmes inconnus, quelle voix téméraire,
Osent troubler ainsi l'asile des tombeaux ?
Qui donc ose évoquer mon ombre solitaire,
Et m'arracher au sein de la nuit du repos ?
Si du berceau des temps, les pleurs de la rosée,
La neige des hivers, la chaleur des étés,
Les orages nombreux de l'onde hyperborée
Ont frappé sur ces os par l'âge mutilés ;
Pour la première fois, qui donc voudrait descendre
En des lieux qu'un mortel sut toujours révérer ?

Digitized by Google

ODIN.

Je te suis inconnu, mais respectais ta cendre :
Va, celui qui t'appelle est le fils d'un guerrier.
Hâte-toi de calmer mon ame impatiente,
Toi qui lis l'avenir, et juges le passé ;
Enseigne-moi pour qui cette coupe éclatante,
Pour quel heureux mortel ce lit d'or fut dressé ?

LA PROPHÉTESSE.

Des rigueurs du destin inflexible merveille !
Cette coupe, où tu vois en flots d'or écumeux
Sans cesse bouillonner la liqueur de l'abeille,
Accuse le secret d'un jeune audacieux.
A Balder, à lui seul appartient ce breuvage ;
La Mort doit dévorer la tête du cruel...
Tu sembles t'étonner de ce nouveau présage,
Mais la douleur aussi frappe les fils du Ciel....
Hoder de ce héros fixe la destinée ;
Son frère le poursuit au séjour infernal:...
Un fils du fier Odin accroîtra la lignée,
Rinda l'a mis au jour sous l'astre occidental.
De ce fils étonnant la rude chevelure
Efface la noirceur de l'aile du corbeau.
On ne le verra point, admirant sa parure,
Rafraîchir son visage au cristal d'un ruisseau.
Ses yeux se fermeront à la pâle lumière
Que le soleil nous lance aux bornes du couchant,
Jusqu'à ce qu'ils aient vu le bûcher funéraire
Où brûlera d'Hoder le cadavre sanglant....
Mais ma langue se glace, et le sommeil m'obsède;
Laisse-moi, laisse-moi dans les bras du repos.

ODIN.

Quoi ! ce charme puissant, ce charme à qui tout cède,
Ne pourrait t'arracher le secret des tombeaux ?
Ah ! dis-moi le destin de ces vierges timides,
Qui baissent vers la terre un front respectueux,



Digitized by Google

Leurs sanglots sont perçans ; leurs paupières humides
Baignent de pleurs amers l'or de leurs longs cheveux.
Jeunes vierges, parlez ; quelle est donc la blessure
Qui semble appesantir l'horreur de vos destins ?
Ah ! cessez d'outrager le vœu de la nature,
Et suspendez les coups de vos barbares mains.

LA PROPHÉTESSE.

Arrête, ô roi des rois ! ta voix trop menaçante
Jusqu'au fond de mon ame a porté la terreur.
Héros le plus puissant d'une race puissante,
Tu n'es point à mes yeux un simple voyageur.
Annonce avec orgueil à la race mortelle
Que toi seul ici-bas as pu m'interroger ;
Dis-lui que, condamnée à la nuit éternelle,
De ce sommeil de fer je ne puis m'arracher
Jusqu'à l'instant où Lok (1) brisant sa triple chaîne,
L'univers se disperse en de vastes débris ;
Où la nuit, recouvrant son antique domaine,
Sous des torrens de feu nous tienne ensevelis.

R. MENESTRIER (de l'Yonne).

## LE LÉZARD ET LA TORTUE,

FABLE.

« QUE je vous plains, dame Tortue !
Traîner ainsi partout avec soi sa maison !

(1) Lok est le mauvais être ou le mauvais principe qui doit rester enchaîné jusqu'à l'approche du crépuscule des Dieux. Alors il rompra ses liens : la race humaine, les étoiles, le soleil, tout disparaîtra, la terre s'engloutira sous les mers, le feu consumera le firmament. Odin lui-même et toutes les divinités de sa famille périront. Si l'on desire de plus grands détails sur cette mythologie, il faut consulter l'introduction à l'*Histoire du Danemarck*, par M. Mallet, 1755, in-4°., ou, plutôt, une traduction anglaise de cet ouvrage, qu'on a publiée en 1770, sous le titre de *Northern-Antiquities*, et dans laquelle le traducteur a judicieusement corrigé quelques méprises de l'original.

Digitized by Google

Rien qu'à vous voir, ma bonne, en vérité j'en rue.»
Ainsi parlait Frétillon,
Jeune lézard sans cervelle,
Allant, venant, trottant sur l'émail du gazon,
A la douce chaleur de la saison nouvelle.
Comme il jasait encore, un perfide caillou,
Une pierre maudite, arrivant de la lune,
(Nos savans en ont vu plus d'une
Pleuvoir ainsi je ne sais d'où);
Soudain frappe en sifflant la marcheuse pesante
Qui d'effroi tressaillit sous son arche ambulante.
Le choc fut rude. Par bonheur,
Le bloc tombé du ciel, mollit contre l'écaille :
L'animal portant muraille,
En fut quitte pour la peur.
Mais du caillou, brisé contre la voûte épaisse,
Un frêle éclat atteint le trotteur sémillant;
Rien ne lui sert, sa gentillesse,
Ni sa souplesse,
Ni sa robe d'un vert luisant;
Meurtri, broyé du coup, à travers les campagnes
Le pauvre Frétillon s'en va clopin-clopant,
Et tandis qu'il se plaint à Jupiter tonnant,
De la chute des montagnes,
Du creux de son bastillon,
Sa voisine l'amphibie
Le suit de l'œil, et s'écrie :
«Doux fardeau que ma prison!»

DE GUERLE, *professeur de belles-lettres au Lycée Bonaparte.*

---

## ENIGME.

Je tiens dans l'univers une place petite;
Rien n'est plus importun que moi.



Digitized by Google

Difficilement on m'évite ;
Mais mon tout fait honneur, accordé par un roi.

*Par un Aboimé.*

## LOGOGRIPHE.

Dans mes huit pieds, lecteur, tu vois un souverain ;
Russe, germain, gaulois, je fus aussi romain.
Je tins souvent mon rang des mains de la Victoire.
J'ai rempli l'univers de l'éclat de ma gloire.
Si tu veux t'amuser à me décomposer,
Tu trouveras un point d'où l'on part pour compter ;
Un élément perfide environnant la terre,
Et qui sert de rempart à la lâche Angleterre ;
La liqueur du marin ; l'action d'un cheval ;
L'ouvrage d'un maçon ; l'arme d'un général ;
Le changement de peau d'un animal reptile ;
Ce qu'éprouve le poltron ; un chemin de la ville ;
Le titre que l'on donne à l'auteur de nos jours.
Titre qu'un souverain doit rechercher toujours.
Enfin, je te dirai qu'aux bords de la Tamise
On redoute l'effet de ma vaste entreprise.

Victor, *abonné.*

## CHARADE.

J'aime qu'on dise mon premier
Lorsque j'embrasse ma bergère ;
Je hais l'implacable guerrier
Qui des villes fait mon dernier ;
J'aime à soulager la misère
Du malheureux réduit à mon entier.

*Par* Frédéric M....

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est la lettre *E.*
Celui du Logogriphe est *Sarcophage.*
Celui de la Charade est *Vor-dure.*

Digitized by Google

## *D'une Nouvelle Edition des Ouvrages de Rollin* (1).

LES amis des lettres observent depuis quelque temps, avec un plaisir extrême, que l'on commence à revenir de toutes parts à ces principes du goût et de la raison, dont on n'aurait jamais dû s'écarter. On abandonne peu à peu les systèmes qui nous ont fait tant de mal; on ose examiner et combattre les jugemens incroyables prononcés par la littérature du dix-huitième siècle. La philosophie, jadis trop féconde, semble à présent menacée de stérilité, tandis que la religion fait éclore chaque jour de nouveaux talens, et voit se multiplier ses disciples (2).

Un symptôme non moins équivoque du retour des esprits aux idées saines, c'est la réimpression des livres classiques que l'ignorance et le dédain ridicule des philosophes, avaient rejetés. Rollin, par exemple, tout chargé qu'il est des trésors de l'antiquité, ne paraissait plus digne de servir de guide aux écoliers d'un *siècle de lumière*, qui aurait eu grand besoin lui-même d'être renvoyé à l'école (3). Des hommes qui avaient passé quarante ans de leur vie à faire en conscience quel-

(1) Cet ouvrage paraîtra le premier prairial prochain; il se trouvera chez Billois, libraire, quai des Augustins; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 42.

(2) On peut lire au sujet des deux écoles de notre littérature, ce qu'en a dit M. Delalot, dans l'avant-dernier N°. de ce Journal. Ce morceau de critique, écrit avec une franchise et une vigueur remarquables, est d'ailleurs excellent pour le fond des idées.

(3) On sent qu'il ne s'agit ici que du siècle en général, et non de quelques hommes dont les talens feront toujours la gloire de la France.

*(Notes de l'auteur de l'article.)*

Digitized by Google

ques excellens volumes pour l'instruction de la jeunesse ; des hommes qui, dans le silence de leur cabinet, vivaient familièrement avec Homère, Démosthènes, Cicéron, Virgile; des hommes qui étaient si simplement et si naturellement vertueux, qu'on ne songeait pas même à les louer de leurs vertus; des hommes de cette sorte se voyaient préférer une méchante espèce de charlatans sans science, sans gravité et sans mœurs. *Les Poétiques* d'Aristote, d'Horace et de Boileau, étaient remplacées par des *poétiques* pleines d'ignorance, de mauvais goût, de principes erronés et de faux jugemens. On répétait d'après le maître :

Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,
Zoïle de Quinault.

On répétait d'après l'écolier,

Sans feu, sans verve et sans fécondité,
Boileau copie.

Quand le respect pour les modèles est perdu à un tel degré, il ne faut plus s'étonner de voir une nation retourner à la barbarie.

Heureusement l'opinion du siècle qui commence cherche à prendre un autre cours. Dans un moment où l'on s'empresse de revenir aux anciennes méthodes d'enseignement, on apprendra sans doute avec plaisir que l'on prépare une édition des œuvres complètes de Rollin. *Le Traité des Etudes* paraîtra d'abord, et il sera accompagné de remarques et de notes critiques. Cette belle entreprise est dirigée par un homme qui conserve le dépôt sacré des traditions et de l'autorité des siècles, et qui méritera dans la postérité, le titre de restaurateur de l'école de Boileau et de Racine.

La Vie de Rollin, qui doit précéder l'édition de ses œuvres, est déjà imprimée, et nous l'avons sous les yeux : elle est également remarquable par la simplicité et la douce chaleur du style, et par la

Digitized by Google

mesure des opinions et la justesse des idées. Nous n'aurons qu'un regret, en faisant connaître aux lecteurs quelques fragmens de cette vie, c'est de ne pouvoir nommer l'auteur jeune et modeste à qui nous en sommes redevables.

Après avoir parlé de la naissance de Rollin et de son entrée comme boursier, au collége des Dix-Huit, l'écrivain de sa Vie ajoute :

« Le jeune Rollin ne connut point ces mouvemens de fierté qui accompagnent des connaissances nouvellement acquises, et qui cèdent » dans la suite à une instruction plus étendue. Son » bon naturel se développait avec son intelligence; » et on le trouvait plus aimable, à mesure qu'il » devenait plus savant. Il faut dire que ses progrès rapides, dont on ne parlait dans le monde » qu'avec une sorte d'étonnement, redoublaient » encore la tendresse de son heureuse mère. Et » sans doute elle n'était pas moins flattée de voir » chez elle les personnes les plus considérables par » leur rang et leur naissance, qui venaient la féliciter, en lui demandant, comme une faveur, » que le jeune étudiant passât les jours de congé » avec leurs enfans qui étaient au même collége, » et fût associé à leurs plaisirs comme à leurs exercices.

» Le monde était plein alors de ces pieuses et » illustres familles, où fleurissaient les mœurs antiques et les vertus chrétiennes. On en comptait » sur-tout un grand nombre dans l'ordre de la magistrature dont elles faisaient l'ornement. Tandis » que les jeunes guerriers allaient, au milieu des » hasards, mériter la gloire de leurs ancêtres, ou » chercher de nouveaux honneurs, les jeunes » magistrats, engagés dans une autre milice, et » assujettis à une discipline encore plus rigoureuse, » se distinguaient par la frugalité, par les études

Digitized by Google

» sérieuses, par la science, par l'élévation des » sentimens. Ils transmettaient à leurs fils ces mœurs » saintes et irréprochables. Ils prenaient plaisir à les » entourer d'enfans vertueux de leur âge; quelque- » fois même ils partageaient leurs études, et trou- » vaient un noble délassement dans les travaux qui » avaient occupé leur jeunesse.

» Les deux fils aînés de M. Lepelletier, alors » ministre, qui étaient de la même classe que » Rollin, avaient trouvé un redoutable concur- » rent dans ce nouveau venu. M. Lepelletier, qui » connaissait tous les avantages de l'émulation, » cherchait tous les moyens de l'entretenir. Quand » le jeune boursier était *empereur*, ce qui lui ar- » rivait souvent, il lui envoyait la gratification » qu'il avait coutume de donner à ses fils; et ceux- » ci aimaient tendrement leur rival. Les jours de » congé, ils l'emmenaient chez eux dans leur car- » rosse, le conduisaient chez sa mère, s'il le dési- » rait, et l'attendaient avec complaisance tout le » temps qu'il voulait y rester.

» Un jour, elle remarqua que son fils, en » montant en voiture, prenait sans façon la pre- » mière place. Elle commençait à lui en faire une » réprimande sévère, comme d'un manque de » bienséance et de politesse; mais le précepteur » qui était là l'interrompit avec douceur, et lui » représenta que M. Lepelletier avait réglé, *qu'on* » *se rangerait toujours dans le carrosse suivant* » *l'ordre de la classe*. Rollin conserva toute sa vie, » pour le protecteur de sa jeunesse, un respect » tendre, et une reconnaissance qu'il ne croyait » jamais pouvoir acquitter. Il fut l'ami constant » de ses fils, surveilla l'éducation des fils de ses » compagnons d'étude, et s'attacha de plus en » plus à cette respectable famille, par ce sentiment » aimable qui se nourrit des souvenirs de l'enfance,

Digitized by Google

» et s'étend à tout le reste de la vie. Tel était le » fruit de cette éducation vraiment sociale. Les » jeunes gens, au sortir des études, se dispersaient » dans le monde suivant leurs différentes condi- » tions : mais on y rencontrait un ami de collége, » avec la joie que l'on éprouve au retour d'un » voyageur chéri et long-temps attendu. On se rap- » pelait la foi jurée, les plaisirs de l'enfance, et » souvent ces douces amitiés de collége, sont de- » venues un patronage honorable, auquel la » France a dû la plupart ses grands hommes. »

Il nous semble que ce passage est bien touchant : on y entend l'accent d'un cœur français ; on y trouve quelque chose de grave et de tendre, comme les vieux magistrats et les jeunes amis de collége dont l'auteur rappelle le souvenir. Il est remarquable que ce n'était qu'en France, dans ce pays célèbre par la frivolité de ses habitans, que l'on voyait ces augustes familles si distinguées par la sévérité de leurs mœurs. Les Harlay, les de Thou, les Lamoignon, les d'Aguesseau, formaient un contraste singulier avec le caractère général de la nation. Leurs habitudes sérieuses, leurs vertus intègres, leurs opinions incorruptibles, étaient comme une expiation qu'ils offraient sans cesse pour l'inconstance et la légèreté du peuple. Ils rendaient à l'état des services de plus d'une sorte : ce Mathieu Molé, qui fit entreprendre à Duchesne la Collection des historiens de France, exposa plusieurs fois sa vie dans les troubles de la Fronde, comme son père Edouard Molé avait bravé les fureurs de la ligue pour assurer la couronne à Henri IV. C'était ce même Mathieu, *plus brave que Gustave et M. le Prince* (1), qui répondait lorsqu'on voulait l'empêcher de s'exposer

(1) Mémoires du cardinal de Retz.

Digitized by Google

à la rage du peuple : *Six pieds de terre feront toujours raison au plus grand homme du monde.* C'est agir comme le vieux Caton, et parler comme le vieux Corneille.

Rollin était un homme rare qui avait presque du génie à force de science, de candeur et de bonté. Ce n'est que parmi les titres obscurs des services rendus à l'enfance, que l'on peut trouver les documens de sa gloire. C'est là que l'auteur de sa Vie a cherché les traits dont il a composé un tableau plein de naïveté et de douceur : il se plaît à nous montrer Rollin chargé de l'éducation de la jeunesse. Le tendre respect que le nouveau recteur conservait pour ses anciens maîtres, son amour et ses sollicitudes pour les enfans qui lui étaient confiés, tout cela est peint avec beaucoup de charme, et toujours (chose si difficile!) avec le ton convenable au sujet. Quand l'auteur parle ensuite des ouvrages de Rollin, et qu'il entre dans des discussions importantes, il montre un esprit nourri des bonnes doctrines, et une tête capable de concevoir des idées fortes et sérieuses. Nous en citerons un exemple.

Dans un passage où il s'agit des principes de l'éducation, et des reproches que l'on a faits à l'ancienne manière d'enseigner, l'auteur dit :

« On a trouvé des inconvéniens plus graves dans » l'enseignement de l'Université, qui, ramenant » sans cesse, a-t-on dit, sous les regards du jeune » homme, les héros et les vertus des républiques » anciennes, l'entretient dans des maximes et des » pensées contraires à l'ordre politique de la so- » ciété où il vit. Quelques-uns même ont vu » sortir des colléges, les doctrines d'anarchie et » de révolution. Assurément tout est mortel à » ceux qui sont déjà malades, et cette remarque » accuse le temps où elle a été faite. Cependant,

Digitized by Google

» quoiqu'on puisse la justifier par des exemples
» particuliers, elle ne peut être une objection
» contre l'enseignement de l'Université, que lors-
» qu'on séparera *les objets* qu'elle y réunissait tou-
» jours; je veux dire, les exemples d'héroïsme
» et les maximes propres à exciter l'enthousiasme,
» de la religion qui les épure et les conforme à
» l'ordre. Aussi Rollin ne les sépare-t-il point.
» Si quelquefois il abandonne son disciple à une
» admiration toute naturelle pour des actions écla-
» tantes, il est prompt à le retenir dans les bornes
» légitimes. Il revient sur ses pas; il examine ce
» héros *payen* à la clarté d'une lumière plus sûre
» et plus pénétrante, et il montre tout ce qui lui
» a manqué, et par l'excès, et par l'imperfection
» de ses vertus.

» C'est donc toujours avec ce divin tempé-
» rament que l'on doit proposer au jeune homme
» des vertus sans convenance, et des maximes eni-
» vrantes et trop fortes pour sa raison; mais aussi
» l'on ne craint plus d'échauffer son cœur, lors-
» qu'on est sûr de la règle qui doit le diriger.
» Alors l'admiration des héros de l'antiquité est
» aussi favorable à la vertu, que l'étude des chefs-
» d'œuvre où ils sont célébrés, est féconde pour le
» talent, et toute l'éducation s'accomplit. Cette
» instruction classique contribue à l'ornement de
» toute la vie, par une multitude de maximes et
» de comparaisons, qui se mêlent aux diverses
» situations de l'homme public, et répandent sur
» les actions les plus communes, une sorte de di-
» gnité qui prépare l'élégance des mœurs. J'aime
» à croire qu'au milieu de l'étude et des travaux
» champêtres qui remplissoient leurs loisirs, nos
» illustres magistrats de la France trouvaient un
» charme secret dans le souvenir des Fabricius
» et des Catons, qui avaient été l'objet de l'en-

Digitized by Google

» thousiasme de leur jeunesse. En un mot, ces » instincts vertueux qui défendirent les républi- » ques anciennes contre le vice des institutions » et des lois, sont comme une excellente nature » que la religion achève. Non-seulement elle en » réprime l'énergie dangereuse, et les ennoblit » par des motifs plus purs, mais elle les élève » par la règle même qu'elle leur impose, à une » hauteur encore plus héroïque, qui assure la » prééminence des caractères que nous admirons » dans nos histoires modernes. »

On peut appliquer ici pour jugement à l'auteur lui-même, la comparaison qui suit immédiatement ce morceau, aussi bien pensé que bien écrit :

« Cest ainsi que dans les ouvrages immortels » auxquels nous sommes toujours ramenés par un » attrait inépuisable ; on reconnaît l'expression » d'une belle imagination, soumise à une raison » forte et sévère, mais enrichie de ses privations » mêmes, et qui, venant à se déclarer par inter- » valles, atteste toute la grandeur de la conquête. »

Le reste de la vie de Rollin est rempli par ces petits détails qui plaisaient tant à Plutarque, et qui lui faisaient dire : « Comme les peintres qui font » des portraits, cherchent sur-tout la ressemblance » dans les traits du visage, et particulièrement » dans les yeux où éclatent les signes les plus » sensibles de mœurs et du naturel, il faut qu'on » me permette de rechercher dans l'ame les prin- » cipaux traits, afin qu'en les rassemblant, je » fasse de la vie des grands hommes un portrait » vivant et animé (1) ».

On nous saura gré de citer en entier le mouvement oratoire par lequel l'auteur termine son ouvrage :

(1) *In vit. Alex.*

Digitized by Google

« Louis XVI, frappé d'une renommée si touchante, a acquitté ce que nous devions à la mémoire de Rollin; il a élevé son nom jusqu'aux noms les plus fameux, en ordonnant qu'on lui dressât une statue au milieu des Bossuet et des Turenne. Le vénérable pasteur de la jeunesse s'avance vers la postérité, au milieu des grands hommes qui ont illustré le beau siècle de la France. S'il ne les a point égalés, il nous apprend à les admirer. Comme eux il eut dans ses écrits le naturel des anciens, dans sa conduite les vertus qui conservent les forces de l'esprit, et deviennent même de véritables talens; comme eux il grandira toujours, et la reconnaissance publique ajoutera sans cesse à sa gloire.

» En racontant les travaux et les simples événemens qui remplirent la vie de Rollin, nous nous sommes quelquefois reportés à une époque qui s'éloigne de nous tous les jours, et une réflexion douloureuse s'est mêlée à nos récits. Nous avons parlé des études françaises, et il n'y a pas long-temps qu'elles étaient interrompues. Nous avons retracé le gouvernement, et la discipline des collèges où s'élevait une jeunesse heureuse, loin des séductions de la société, et la plupart sont encore déserts. Nous avons rappelé les services de cette Université célèbre et vénérable par ses souvenirs, ses antiques honneurs et cet esprit de corps qui perpétuait la tradition des bonnes études et les maîtres qui devaient la répandre; et elle n'est plus, elle a péri comme tout ce qui était grand et utile. Les quartiers même où fleurissait l'Université de Paris, témoignent le deuil de cette destruction : leur célébrité n'y attire plus sans cesse de nouveaux habitans, et la population s'est écoulée vers d'autres lieux, pour y donner le spectacle d'autres mœurs. Où sont les édu-

Digitized by Google

» cations sévères qui préparaient des ames fortes
» et tendres? Où sont les jeunes gens modestes et
» savans, qui unissaient l'ingénuité de l'enfance
» aux qualités solides qui annoncent l'homme?
» Où est la jeunesse de la France? Une généra-
» tion nouvelle lui a succédé.....

» Qui pourrait redire les plaintes et les repro-
» ches qui s'élèvent tous les jours contre ces nou-
» veaux venus? Hélas! ils croissaient presqu'à l'ins-
» çu des pères, au milieu des discordes civiles,
» et ils sont absous par les malheurs publics, car
» tout leur a manqué, l'instruction, les remon-
» trances, les bons exemples, et ces douceurs de
» la maison paternelle, qui disposent l'enfant aux
» sentimens vertueux, et lui mettent sur les lèvres
» un sourire qui ne s'efface plus. Cependant ils
» n'en témoignent aucun regret; ils ne rejettent
» point en arrière un regard de tristesse. On les
» voit errer dans les places publiques, et remplir
» les théâtres, comme s'ils n'avaient qu'à se reposer
» des travaux d'une longue vie. Les ruines les en-
» vironnent, et ils passent devant elles sans éprou-
» ver seulement la curiosité ordinaire à un voya-
» geur: ils ont déjà oublié ces temps d'une éter-
» nelle mémoire.

» Génération vraiment nouvelle! et qui sera tou-
» jours distincte et marquée d'un caractère singu-
» lier qui la sépare des temps anciens et des temps
» à venir! Elle ne transmettra point ces traditions
» qui sont l'honneur des familles, ni ces bienséan-
» ces qui défendent les mœurs publiques, ni ces
» usages qui sont les liens de la société. Elle mar-
» che vers un terme inconnu, entraînant avec elle
» nos souvenirs, nos bienséances, nos mœurs, nos
» usages: les vieillards ont gémi de se trouver plus
» étrangers à mesure que leurs enfans se multi-
» pliaient sur la terre.....

» Maintenant

Digitized by Google

» Maintenant le jeune homme, jeté comme par » un naufrage à l'entrée de sa carrière, en con- » temple vainement l'étendue. Il n'enfante que des » desirs mourans, et des projets sans consistance. » Il est privé de souvenirs, et il n'a plus le cou- » rage de former des espérances. Il se croit désa- » busé, et il n'a point d'expérience. Son cœur » est flétri, et il n'a point eu de passions. Comme il » n'a pas rempli les différentes époques de sa vie, » il ressent toujours au dedans de lui-même quel- » que chose d'imparfait qui ne s'achèvera pas. Ses » goûts et ses pensées, par un contraste affligeant, » appartiennent à la fois à tous les âges, mais sans » rappeler le charme de la jeunesse ni la gravité » de l'âge mûr. Sa vie entière se présente comme » une de ces années orageuses et frappées de stéri- » lité, où l'on dirait que le cours des saisons et » l'ordre de la nature sont intervertis. Dans cette » confusion, les facultés les plus heureuses se sont » tournées contre elles-mêmes. La jeunesse a été » en proie à des tristesses extraordinaires, aux faus- » ses douceurs d'une imagination bizarre et em- » portée, au mépris superbe de la vie, à l'indiffé- » rence qui naît du désespoir : une grande maladie » s'est manifestée sous mille formes diverses. Ceux » même qui ont été assez heureux pour échapper » à cette contagion des esprits, ont attesté toute » la violence qu'ils ont soufferte. Ils ont franchi » brusquement toutes les époques du premier âge, » et se sont assis parmi les anciens qu'ils ont étonnés » par une maturité précoce, mais sans y trouver ce » qui avait manqué à leur jeunesse.

» Peut-être en est-il de ces derniers qui visitent » quelquefois ces asiles de la science dont ils ont » été exilés. Alors, revoyant ces vastes enceintes » qui retentissent de nouveau du bruit des jeux et » des triomphes classiques, ces hautes murailles où



Digitized by Google

» on lit toujours les noms à demi effacés de quel-
» ques grands hommes de la France, ils sentent
» revivre en eux des regrets amers, et des desirs
» plus douloureux que les regrets. Ils demandent
» encore cette éducation qui porte des fruits pour
» toute la vie, et qui ne se remplace point. Ils de-
» mandent tant de plaisirs innocens qu'ils n'ont pas
» connus; ils demandent jusqu'à ces peines et à
» ces chagrins de l'enfance qui laissent des souve-
» nirs si tendres et si sensibles. Mais c'est inutile-
» ment : voilà, qu'après avoir consumé bientôt
» quinze années, cette grande portion de la vie
» humaine, dans le silence et pourtant au milieu
» des révolutions des empires, ils n'ont survécu
» aux compagnons de leur âge et pour ainsi dire
» à eux-mêmes, que pour toucher à ce terme où
» l'on ne fait plus que des pertes sans retour. Ainsi
» donc ils seront toujours livrés à un gémissement
» secret et inconsolable, et désormais ils resteront
» exposés aux regards d'une autre génération qui
» les presse, comme des sentinelles qui lui crieront
» de se détourner des routes funestes où ils se sont
» égarés.

» Leur voix sera entendue; des jours meilleurs
» se préparent, etc.... »

Le morceau suffirait seul pour justifier les éloges que nous avons donnés à cette Vie de Rollin. On peut y remarquer des beautés du premier ordre, exprimées avec éloquence, et quelques-unes de ces pensées que l'on ne trouve que chez les grands écrivains. Nous ne saurions trop encourager l'auteur à s'abandonner à son génie. Jusqu'à présent une timidité naturelle au vrai talent, lui a fait rechercher les sujets les moins élevés; mais il devrait peut-être essayer de sortir du genre tempéré qui retient son imagination dans des bornes trop étroites. On s'aperçoit aisément dans la vie de Rollin,

Digitized by Google

qu'il a sacrifié partout des richesses. En parlant du *bon* Recteur de l'Université, il s'est prescrit la modération et la réserve ; il a craint de blesser des vertus modestes, en répandant sur elles une trop vive lumière : on dirait qu'il s'est souvenu de cette loi des anciens, qui ne permettait de chanter les dieux que sur le mode le plus grave et le plus doux de la lyre.

DE CHATEAUBRIAND.

---

*Les quatre Époques de la Nature*, par M. *de Montcresson*, ancien magistrat. Brochure *in-8°*. Prix : 1 fr. 20 cent., et 1 fr. 60 cent. par la poste. A Paris, chez *Fain* jeune, libraire, rue Saint-Hyacinthe ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Le mot *nature* est depuis long-temps l'enseigne de la sottise. C'est la grande bannière autour de laquelle se rallient tous les écrivains sans idées et sans esprit. C'est même l'objet du culte et de la dévotion de ces pauvres philosophes qui croient avoir joué pièce à l'Etre-Suprême, lorqu'ils se sont écriés d'un air bien fervent : *ô Nature ! ô sainte Nature* ! De tous les lieux communs de la philosophie, je n'en connais pas de plus inepte et de plus dépourvu de sens que celui-là. Ces déclamateurs vous parlent sans cesse des droits de la nature, des institutions de la nature, de l'état de nature. Savent-ils seulement ce que c'est que la nature ? L'un veut que ce soit la matière en mouvement, et vous avez vu dans quel plaisant galimatias cette seule définition a fait tomber tout son livre. Les autres la prennent tantôt pour l'effet, tantôt



Digitized by Google

pour la cause. Les plus ignorans ne savent pas même s'il faut distinguer la cause de l'effet. Ils en sont encore à douter si ce monde a une cause, et si l'homme a un principe et une fin. Ils ne savent pas si les idées intellectuelles de justice et de bonté ne sont pas de la matière ; ils confondent les vérités qui apparaissent à l'esprit pour l'éclairer, avec les alimens qui entrent dans le corps pour le nourrir. Ainsi ils ignorent les premiers élémens de toute philosophie ; mais cette ignorance stupide ne les empêche pas de décider avec orgueil et de soutenir avec opiniâtreté les rêveries les plus absurdes. Elle n'a pas empêché l'auteur de la *Genèse philosophique* d'avancer que l'homme était né de la fange échauffée par le soleil. Elle n'empêche pas son confrère, M de Montcresson, de reproduire la même bêtise avec intrépidité. Celui-ci possède en philosophie tout le sublime de la niaiserie ; il croit fermément ce que les autres avancent sans le croire ; il n'y a pas à douter avec lui. Il vous donne comme un fait très-positif que l'homme s'est formé,

« *Des grossières vapeurs qu'exhalait l'atmosphère.* »

Qu'on se moque après cela de ceux qui croient aux fantômes, aux revenans ; il est bien clair que puisque M. de Montcresson a vu des hommes sortir des exhalaisons de nos marais, il n'y a pas de raison pour que mille autres avant lui n'en aient vu tout autant. Je serais même tenté de croire que ce savant magistrat était encore un peu lui-même dans les brouillards, lorsqu'il a enfanté son système ; car il décèle une raison bien extraordinaire. Il faut que les vapeurs aient été plus épaisses que de coutume, pour produire un esprit plus robuste. Quoi qu'il en soit, M. de Montcresson a vu les limites de cet univers, il les a parcourues dans tous les sens, il est revenu de ce long voyage

Digitized by Google

et il nous assure que tout ce que l'esprit conçoit au-delà, n'est qu'un vain prestige.

« Il n'est rien au-delà de ce vaste univers ;
» Et les corps que *l'esprit* conçoit et se figure,
» Au-delà du grand tout et ses êtres divers,
» Ne sont qu'un vain prestige, une illusion pure. »

A beau mentir qui vient de loin, dit-on communément : ce n'est pas ici le lieu d'appliquer cet adage populaire ; on n'entreprend pas un voyage d'un aussi long cours dans le dessein d'en imposer. Quel intérêt d'ailleurs pourrait le forcer à déguiser la vérité ? tout le monde ne peut-il pas aller vérifier le fait ?

« Il *n'a vu* sur ce globe et dans le firmament
» Que la matière seule et que le mouvement.
» Il *les voit* dans le feu, même dans la lumière,
» Tout est donc *à ses yeux* mouvement et matière. »

La conséquence est évidente. Tout ce que ce grand homme n'a pas vu n'existe pas. Comment *l'esprit qui conçoit et se figure* ce qui lui plaît, pourrait-il exister, puisqu'il est invisible à ses yeux ? Et comment, tout n'étant que matière, pourrait-il exister quelque chose qui *conçoive* et qui raisonne sur la matière ? Il n'y a donc pas *d'esprit*, et ce philosophe s'est trompé lorsqu'il a pensé que le sien pouvait concevoir quelque chose. Ce qui n'est rien ne peut certainement pas concevoir. Ce principe est bien aussi certain que la conséquence de cet auteur. Je suis désolé d'avoir découvert cette petite inadvertance ; ce n'est au surplus qu'une légère tache dans un soleil. Continuons :

« Mais comment se forma, d'où vient cet univers ?

*Réponse.*

» La matière existait, la matière était mue :
» C'est par le mouvement que son corps s'atténue. »



Digitized by Google

A la bonne heure; mais ce n'est pas cela que je voulais savoir. Répondez à la question :

« Comment donc se forma, d'où vient cet univers?

*Réponse.*

» L'air a, comme on le sait, plus d'élasticité
» Que n'en a le cristal de l'onde la plus pure;
» Mais l'air moins expansif a moins d'activité
» Que l'élément du feu, moteur de la nature. »

Je vous entends, mais ce n'est pas ce dont il s'agit; vous vous êtes fait à vous même cette question, il faut y répondre :

« Comment donc se forma, d'où vient cet univers?

*Réponse.*

» Plus un corps délié se meut rapidement,
» Plus il approche aussi du premier élément. »

Eh! je le sais; au fait, au fait.

« Le rayon qui de l'œil a frappé la prunelle,
» Dont les atômes mus par un choc respectif,
» Sont dans le mouvement entr'eux le plus actif..... »

Maudit bavard, que Dieu confonde! est-ce ainsi que vous prétendez m'expliquer la formation de l'univers, et me faire comprendre cette nature dont vous me parlez tant? Mais poursuivons.

Vous m'avez dit dans votre invocation, que la nature est la déesse des humains, et que la vérité que vous peignez dans vos lignes toisées, est sa fille; or, comme la nature n'est que la matière, selon vous, il s'ensuit que la vérité est la fille de la matière, ce qui éclaircit bien les choses. Vous nous assurez un peu plus bas,

« Qu'il n'est point de désordre aux yeux de la nature,
» Et que pour elle il n'est ni bonheur ni revers. »

Les gens de goût ne manqueront pas d'admirer cet

Digitized by Google

hémistiche, cette suspension hardie, *et que pour elle il n'est.* Cela est du dernier beau en poésie, et la philosophie n'a rien de plus sublime que le fonds de l'idée. Il est bien évident qu'un assassinat ou une ville engloutie ne sauroit être un désordre *aux yeux de la matière*, si toutefois la matière a des yeux; mais j'aurais souhaité que vous nous eussiez indiquée aux yeux de qui vous pensez qu'il peut n'être pas indifférent de voler et de tuer sur les grands chemins. Serait-ce par hasard aux yeux de la vérité, fille de la nature? ou bien aux yeux de l'homme, fils des grossières émanations de la terre? Mais, comment cette vérité, qui ne peut rien être dans votre système, puisqu'elle n'est ni visible ni palpable, pourrait-elle s'en formaliser? Quant à l'homme, il aurait également tort de s'en affecter, puisque la nature que vous appelez sa mère, n'y voit aucun désordre. Vous conviendrez au moins que, si l'homme a eu le mauvais esprit de dresser des gibets pour pendre ceux qui nuisent à la société, il est bien permis dans votre système, de commettre en secret tous les crimes qui peuvent nous être agréables. Malheureusement vous n'êtes pas le premier qui nous annonciez cette consolante doctrine; mais nous vous devons des remercîmens et des éloges infinis, pour l'avoir rimée dans un style vraiment philosophique.

Le dirai-je? cette philosophie me paraît s'arrêter dans ses voies, et craindre de s'approfondir elle-même. Si ces malheureux, qui ne font que se répéter, avaient quelque force dans l'esprit, s'ils étaient capables de comprendre leurs propres principes dans toute l'étendue de leurs conséquences, ils verraient que le crime, bien loin d'être un désordre à leurs yeux, doit leur paraître une perfection. Je veux leur en faire un argument en forme; je veux leur montrer la profondeur de leur doctrine qu'ils ne connaissent pas eux-mêmes. Je n'ai besoin que de ce principe posé



Digitized by Google

par eux, que *la nature n'est que matière et mouvement.* Ils ne me contesteront pas la première conséquence; c'est que toutes les fois que ces deux choses se rencontrent, *mouvement et matière*, la nature est dans sa plénitude et dans sa perfection. Il est manifeste que ne reconnaissant point de cause intelligente, et conséquemment ni volonté ni dessein, la matière et le mouvement sont indifférens à tout ordre; car, où il n'y a point de volonté, il y a indifférence; où il n'y a point de dessein, il ne saurait y avoir de choix, et c'est là ce qui leur fait dire qu'*il n'y a point de désordre aux yeux de la nature.* Il n'y a point de désordre, parce qu'ils ne reconnaissent aucun ordre voulu, déterminé, aucune harmonie préétablie. Tout se borne, pour eux, à la matière et au mouvement; c'est la nature toute entière, c'est la plénitude des êtres, et conséquemment leur perfection; car ce qui est plein, ce qui est dans son tout, ce qui ne laisse plus rien à concevoir, est aussi parfait qu'il puisse l'être. Revenons donc au principe, et suivons la chaîne des propositions.

La *matière* et le *mouvement* sont tout ce qui existe. Donc la plénitude et la perfection de la nature consistent dans la matière en mouvement.

Or, dans un crime quelconque, dans un assassinat, par exemple, il y a éminemment ces deux choses, mouvement et matière; car il est évident que celui qui assassine a plus de mouvement que celui qui n'assassine point.

Donc l'assassin est plus conforme à la nature que l'honnête homme.

Donc le crime est plus parfait que la vertu.

Cette conséquence peut épouvanter le philosophe le plus hardi; mais une fois le principe admis, s'il raisonne juste, il faut qu'il arrive jusque-là. Il n'y a point de milieu, point de route moyenne entre la vérité et l'erreur. Il faut que la

Digitized by Google

philosophie aille jusqu'à l'extrémité opposée au christianisme. Le christianisme nous a fait voir que les fausses vertus des philosophes étaient des vices ; il faut que la philosophie nous montre à son tour que les vices sont des vertus. En vérité, ce n'est guères la peine d'être philosophe comme M. de Montcresson, pour ne faire que répéter les sottises des autres.

Ce magistrat intitule son livre : *Les quatre Epoques de la Nature*, qu'il distingue de cette sorte :

1^er^. *Etat.* L'Elément de l'Etre (le feu) existant de toute éternité en état de liquéfaction.

2^e^. *Etat.* Le feu raréfié produit les trois élémens secondaires, l'Air, l'Eau et la Terre.

3^e^. *Etat.* Les mondes se forment dans l'espace, et les astres prennent leur cours.

4^e^. *Etat.* Naissance des Etres.

Tout se produit et s'arrange de soi-même sans cause première et sans aucun motif. L'auteur ne connaît et ne voit que la nature et la matière : il sait ce que c'est que cette nature ; il connaît également la matière, mais il ne nous dit pas un mot pour nous en donner l'explication ; son silence est bien répréhensible, et c'est le seul reproche sérieux que nous aurons à lui faire ; il ne peut s'excuser sur son ignorance, car il sait tout.

« Pour qui voit la nature en homme de génie,
» Par les âges les faits ne sont point effacés. »

Il reconnaît plus haut qu'il est dans l'univers,

« Deux pouvoirs opposés, une puissance attractive,
» Une autre centrifuge, ou puissance expansive,
» Et que c'est par ces lois et leurs divers effets,
» Que du grand tout il peut expliquer tous les faits. »

Vous voyez donc bien que c'est par pure malice qu'il ne s'est pas expliqué comme on pourrait le souhaiter. Cela

Digitized by Google

n'est pas d'un bon homme; non, cela n'est pas bien.

On pourrait peut-être trouver également mauvais qu'il reconnaisse pour *simple* et *profond* le système de Pythagore, puisqu'il ne s'accorde nullement avec le sien. Le magistrat français nie tout crument la possibilité de l'existence des purs esprits, et par conséquent de l'ame, tandis que le philosophe grec voit dans tous les animaux des émanations de la Divinité. C'est précisément l'opposé de son système; n'importe, il croit à la transmigration des esprits dans les corps, et il nie l'existence des esprits. Il semblerait d'abord qu'il est en contradiction avec lui-même, mais ce n'est sans doute qu'une pure illusion.

L'ouvrage de notre philosophe n'est pas un simple système; c'est la vérité toute pure:

« Je peins la vérité, fille de la nature. »

C'est la docte Uranie qui le lui dicte; et chacun sait que la docte Uranie ne dit jamais que des choses scrupuleusement vraies, telles que les prophéties de Mathieu Lansberg et celles d'un autre astronome, auteur d'un charmant dictionnaire dans lequel M. de Montcresson mérite d'occuper une belle place. Son système est donc l'histoire véritable de toute la nature, et, lorsqu'il y aura fait quelques additions, elle sera la plus complète qu'aucun homme ait jamais imaginée.

Telle qu'elle est, je la trouve admirable; son plan est vaste, l'ordonnance magnifique, les détails très-chauds, le style brûlant; tout est en feu dans cette superbe conception; l'univers en est rempli, la nature ne vit que par lui, tous les êtres sont ses enfans, et il y a peu de ses vers qui n'en soient pleins.

« Je les vois dans le feu, même dans la matière:
» Les foudres, les torrens, les volcans destructeurs,

Digitized by Google

» Sont de ce feu brûlant les plus minces parcelles.
» Voyez le gaz subtil et la flamme légère,
» Tendant à s'éloigner du centre de la terre.
» Mais le feu fut de tout le premier artisan.
» Sans le feu créateur nos champs seraient arides.
» Nous avons établi que la fluidité,
» Que le feu primitif à d'abord subsisté.
» Du feu raréfié sortit l'air, puis la terre,
» Et le feu seul créa les autres élémens.
» Le feu règne partout et partout il agit.
» Le feu monte, s'élève au haut de l'atmosphère;
» Ainsi ces feux grossiers échappés de la nue,
» Dans de brûlantes nuits étonnent notre vue.
» Quand du fécond créateur la flamme primitive
» Projeta ces flambeaux dont les cieux sont semés.
» Des volcans allumés les longs déchiremens,
» Des antres sulfureux les vastes incendies,
» Des continens émus les affreux tremblemens,
» De ce globe mortel forment les maladies.
» Quand du feu primitif, ce globe en fusion
» Fut jadis projeté . . . . . .
» De l'élément du feu ce globe est donc sorti,
» Dans le temps où la terre était en fusion.
» On connaît maintenant qu'au feu tout se dissout,
» Que par l'effort du feu tout corps est vitrescible,
» Sa liquéfaction du feu fut donc l'ouvrage.
» Tout nous prouve ici bas le vaste embrasement
» Qu'éprouva notre globe à son avénement;
» Ce globe en fusion ne put toujours brûler,
» Et la terre parvint à se durcir. »

Le lecteur trouvera dans ce petit extrait des deux premières époques de la nature, un modèle parfait de raisonnement et de style; je ne me suis permis d'en retrancher quelques vers, et d'en lier quelques autres, que pour donner encore plus de ton et de nerf à la pressante logique de l'auteur: le sens au surplus n'en est nullement altéré, c'est du Montcresson tout pur. Les deux autres époques

Digitized by Google

sont traitées avec la même sagesse dans les pensées, et le même goût dans le style. Sa poésie ressemble tout-à-fait à la physique du maître de philosophie, dans laquelle le bon M. Jourdain trouvait qu'il y avait trop de *tintamarre*, trop de *brouillamini*. Ce sont toujours des feux, des volcans, des tourbillons, des forces centripètes et centrifuges. En un mot, M. de Montcresson est pour le moins aussi bon poète que grand philosophe.

G.....

---

Le premier germinal prochain, on mettra en vente *la Mort de Socrate*, estampe de 25 pouces sur 16 pouces et demi, gravée par Massard père, de la ci-devant Académie de peinture, sculpture et gravure, d'après le tableau original de Louis David, premier peintre de S. M. l'Empereur. Prix: 50 fr., et 100 fr. avant la lettre. Les épreuves seront délivrées, dans l'ordre des demandes, chez M. *Massard*, rue des Fossés Saint-Victor, maison de la Doctrine Chrétienne; et chez M. *David*, au Louvre.

---

## *Pensées et Réflexions sur divers sujets.*

Rien ne nous demeure plus inconnu que notre cœur. Nous méditons, nous étudions notre esprit; notre cœur jamais. Et toutefois, dans la plupart des choses, c'est aux ordres aveugles du cœur que nous obéissons, quand nous ne croyons céder qu'aux lumières de l'esprit. Le point important serait donc de descendre dans notre cœur et de l'y étudier. Nous serions tout surpris des clartés que nous y trouverions en toute matière, que nous a refusées notre esprit, dont nous sommes si vains.

Digitized by Google

L'opinion est une belle dame capricieuse, qui se moque de ses nombreux chevaliers, qui n'en sont pas moins empressés à lui venir *prêter foi et hommage.*

Les deux tiers du temps, on n'écrit pas par le besoin de dire *telle chose*, mais par le besoin de dire *quelque chose.* Ceux qui cèdent au premier, sont les éloquens; les autres, plus nombreux, sont les beaux diseurs et font plus de bruit (1).

Qaund je me rencontre avec un ennuyeux, il ne m'ennuie pas : comme je prévois l'ennui qui me gagnerait, je m'amuse à chercher sous combien de faces il est ennuyeux ; par combien de points il me repousse. Si la conversation dure, je m'étudie à chercher par où cet homme peut valoir quelque chose ; et il est rare que je ne trouve pas quelque coin par où l'on en peut tirer parti. Cette occupation m'est plus profitable que de bâiller en comptant les clous de mon fauteuil ; et j'en use ainsi avec....

Mourir n'est pas la grande affaire. C'est la scène du poignard ou du poison. La catastrophe va d'elle-même : ce sont les cinq actes de la tragédie que nous ne savons pas nouer et conduire jusqu'à la fin. De là vient, que pour la plupart des gens, la catastrophe arrive, sans qu'on puisse dire quelle a été la pièce.

Un homme connu qui va au bal masqué, sans déguisement, ressemble à celui qui, sortant d'un salon où il a occupé de lui, s'arrêterait à la porte pour y écouter.

Pourquoi le malheur agit-il plus que le bonheur, sur le cœur de l'homme? c'est que l'homme est né pour voyager. *Dies peregrinationis.* Le bonheur est un point fixe, où il s'arrête et s'ennuie. Le malheur, au contraire, s'exerce,

(1) Beaucoup portent le thyrse, mais peu sont possédés par l'esprit du Dieu. *Plat.* Ph.

Digitized by Google

parce qu'il veut sortir de cet état, pour trouver le point fixe, où il ne se tiendra pas.

Regardez ce provincial, qui est allé bête à Paris, et qui en est revenu sot. Son maintien, ses gestes, toutes ses manières, toutes ses habitudes nouvelles vous veulent faire entendre qu'il revient de Paris. Pas une phrase où il ne trouve le secret de glisser le mot *à Paris*. Dites-lui, de grace, qu'à Paris on ne dit jamais *à Paris*.

Beaucoup sont pris par la rudesse des manières. Ils veulent à toute force, apercevoir de la franchise sous cette vilaine écorce. A Dieu ne plaise que je nie que cela soit quelquefois! mais pourquoi vouloir aussi qu'une enseigne à bière forte me promette infailliblement du vin franc? J'ai vu des hommes très-faux, et à très-rudes manières. C'est, tout simplement, qu'ils ne savaient pas bien se déguiser, si ce n'est qu'ils se déguisaient mieux que les polis.

Tout homme qui voudra continuellement et obstinément une chose, y réussira infailliblement, quelque difficile et hardie que semble cette chose au commun des hommes. Si un homme de cette humeur se met en tête de partir de son obscurité, pour aller détrôner le Mogol; je vous en avertis, s'il n'y périt, il détrônera le Mogol. Mais que le Mogol se rassure, il y aura toujours plus de cent Mogols, pour un homme de cette trempe.

L'enfant est subtil observateur. Gardez que les précautions que vous prenez pour l'empêcher de faire part de ses remarques, ne tournent en quelque chose de pire.

« Madame ** devait avoir à dîner M. ***, qui a le » nez si court, que ce n'est pas la peine d'en parler. » Madame ** avait sévèrement recommandé à son enfant » de s'interdire toute réflexion sur ce nez. L'enfant était » à table en face de M. ***. La surprise se marquait dans

Digitized by Google

» tout son petit maintien. Il mourait d'envie de parler ; et la » mère de lui imposer silence par des signes. Enfin, l'en- » fant n'y peut plus tenir : maman, s'écrie-t-il, » pourquoi m'as-tu défendu de parler du nez de M. *** ? » il n'en a point. »

Toutes les inscriptions lapidaires commencent ainsi : *Hic jacet*, *ici est couché*. Viennent ensuite les fastueuses épithètes, *très-haut et très-puissant*. Qu'est-ce aujourd'hui, que *Sésostris*, *roi des rois*, *et seigneur des seigneurs* ? Voilà donc où aboutit tant de gloire et tant de bruit ; à *être couché pour jamais* !

Nous ne savons que faire du présent ; nous nous proposons de faire quelque chose de l'avenir, et nous n'avons rien fait du passé.

L'historien doit être grave et chaste, lors même qu'il est contraint de rapporter de célèbres obscénités. Il ne doit pas imiter Suétone qui est aussi licencieux dans ses écrits, que les empereurs, dont il écrit l'histoire, le furent dans leurs actions.

L'armée de Sylla était intimidée de la guerre contre Mithridate : l'habile romain l'employa à de si rudes travaux, que les soldats demandèrent les combats à grands cris, comme le terme de leurs peines (1). Tant il est aisé de faire prendre le change aux hommes sur ce qu'ils redoutent le plus, en s'y prenant bien !

M. de Montesquieu appelle le suicide « une grande commodité pour l'héroïsme, chacun faisant finir la pièce qu'il joue dans le monde, à l'endroit où il veut. Si Charles I^er^., ajoute-t-il, si Jacques II avaient vécu dans une religion qui leur eût permis de se tuer, ils n'auraient

(1) Stratag. de Front., liv. 1, chap. 11.

Digitized by Google

pas eu à soutenir, l'un une telle mort, l'autre une telle vie. »

« Il est certain, continue le même écrivain, que les hommes sont devenus moins libres, moins courageux, moins portés aux grandes entreprises, qu'ils n'étaient lorsque, par cette puissance qu'on prenait sur soi-même, on pouvait, à tous les instans, échapper à toute autre puissance. »

Sans sortir de la vénération due à un génie tel que Montesquieu, il est du devoir de combattre cette erreur si dangereusement spécieuse où il est tombé. Et d'abord, les martyrs sous les empereurs, ont, ce me semble, montré qu'on n'était pas *moins libre, moins courageux, moins porté aux grandes entreprises*, sous une religion qui défend de se tuer, il est vrai, mais qui ne défend pas de mourir en héros. Charles I^er^. se tuant au moment où il apprit que les soldats de Cromwel le venaient arrêter, eût-il été plus grand, que Charles dédaignant de répondre à ses juges, et mourant avec une tranquillité héroïquement chrétienne ?

M. de Montesquieu lui-même, dit expressément ailleurs (1), « que Brutus et Cassius se tuèrent avec une précipitation qui n'est pas excusable, et qu'on ne peut lire cet endroit de leur vie, sans avoir pitié de la république, qui fut ainsi abandonnée. »

Ces deux hommes ne firent donc pas finir la pièce, où il fallait la dénouer ; et ce terrible exemple de l'imprévoyance humaine donné par de tels personnages, suffit à renverser tout le système de M. de Montesquieu. Si Brutus avait vécu dans une religion qui lui eût défendu d'entreprendre sur ses jours, il se fût conservé pour la patrie, et ne se

(1) A la page précédente.

fût

Digitized by Google

fût pas écrié : « ô vertu, n'es-tu donc qu'un fantôme ! » Il manquait à l'orgueil de ces héros *le contre-poids de l'humilité chrétienne*, comme parle Pascal : par elle, ils eussent connu, qu'il n'est situation si désespérée en apparence, qui ne se puisse relever par des moyens au-dessus de la prévoyance humaine. Le trépas de ces deux illustres Romains me semble plein d'un abattement orgueilleux ; ils étaient vaincus, donc tout était perdu; donc ils ne devaient pas survivre à cette honte, et s'attachant à cette idée, ils ne voyaient d'autre remède que la mort.



C'est-à-dire, que l'homme qui se voit journellement déçu dans des entreprises, dont il peut toutefois espérer de réparer le mauvais succès, tant qu'il vivra, conçoit cette pensée vaniteuse, qu'il *meurt à point nommé quand il faut mourir ;* tandis qu'il n'agit presque jamais, quand il faut agir.

Pense-t-il que l'à-propos de sa mort soit plus dans ses mains, que les à-propos de sa vie ?

Je tiens que Brutus le Stoïque et Cassius l'Epicurien, bravant l'opinion reçue, et ne désespérant pas de la patrie, tant qu'ils vivaient, se seraient montrés plus véritablement grands à Rome, au monde, et sur-tout à la postérité. Que craignaient-ils? la flétrissure du triomphe ? Certes Cassius et Brutus traînés à la suite du triomphateur, valaient bien Cassius se perçant du fer de son affranchi, en désespéré, et Brutus implorant l'épée de son ami Strabon ! Ces deux héros savaient donc se mettre au-dessus des sentimens de la nature et de la reconnaissance, parce que c'était-là un féroce préjugé de leur temps ; mais ils n'auraient osé supporter la vie, parce que le préjugé les aurait peut-être notés d'infamie.

Que ce qui paraît si grand, est quelquefois petit, en y regardant mieux !



Digitized by Google

Le plus heureux est peut-être celui qui se résout le plus tôt en toute occasion.

Qui peut lire sans attendrissement ce trait de la vie d'Alexandre : quand prévenu que son médecin le doit empoisonner dans une potion, il ne laisse pas de prendre le breuvage des mains de cet homme, lui remet en même temps la lettre qui contient l'avis fatal, et boit tranquillement, les yeux attachés sur son médecin, qui lit la lettre?... les larmes viennent aux yeux. Que cela est noble et grand! Que la confiance de cette belle ame méritait d'être justifiée comme elle le fut! Voilà qui, mieux que ses exploits, découvre tout le grand cœur du héros! Non, les vices qui obscurcirent ses hautes qualités, ne pouvaient avoir leur racine dans ce cœur si confiant.

On est revenu mille fois sur ce trait, on y reviendra mille et mille fois encore.

Il n'est pas plus étrange qu'un homme ne voie pas ses défauts, qu'il n'est étrange qu'il n'aperçoive pas son visage. Mais si on lui présente la glace? bon! cette glace là n'est jamais assez nette pour lui.

L'homme est si bien né pour la douleur, que ses plus éloquentes expressions de plaisir sont empruntées de la douleur et de la mort même.

Ceux qui pensent battre en ruine la sainte tradition des Ecritures, sont pareils dans leur folie, à ce roi de Perse qui faisait fouetter la mer.

« Les malheureux! s'écriait Sainte-Thérèse, parlant des damnés, ils n'aimeront jamais! » Celle-là avait la foi dont parle Pascal; *Dieu sensible au cœur.*

La science des choses de la vie ne se prémature guères que par des malheurs prématurés. Exiger de l'expérience dans un jeune homme, avant l'âge de l'expérience, c'est exiger de quelqu'un qu'il devine aujourd'hui ce qui lui doit arriver demain.

CORIOLIS.

Digitized by Google

# SPECTACLES.

## THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE (ci-devant Feydeau).

*L'Intrigue aux Fenêtres*, par MM. *Dupaty* et *Bouilly*, musique de M. *Nicolo*.

ON avait annoncé une farce de Carnaval; on n'a point trompé l'attente du public. Il faut que ses auteurs aient un grand fonds de modestie, ou une grande dose de complaisance pour avouer une telle parade; car si l'on a espéré que leur nom pourrait la faire valoir, il est bien sûr qu'elle ne fera point valoir leur nom, déjà connu heureusement par des productions un peu moins frivoles et moins faibles.

Je courrai rapidement sur l'intrigue, parce qu'elle est presque tout-à-fait étrangère au dénouement.

Cécile, fille de la Palissade, capitaine retiré du service, a pour amant Floricour, qui a servi sous son père. Ce jeune homme n'étant ni assez avancé, ni assez à son aise pour être réputé un parti sortable, la Palissade a changé de nom et de quartier, afin de rompre toute liaison entre sa fille et lui. Cependant l'amoureux est parvenu à connaître la rue qu'il habitait au faubourg Saint-Antoine; mais personne ne peut lui enseigner sa demeure, parce que le nom de la Palissade est inconnu à tous les voisins. Il ne trouve rien de plus expéditif que de faire crier au feu par quelques savoyards qu'il attroupe et qu'il soudoie: trait d'extravagance qui a été fêté comme un trait de génie. Cécile et son père ne manquent pas de se montrer à la fenêtre. Floricour apprend que sa maîtresse doit ce jour même épouser Roch Satiné, marchand de papiers peints, personnage grotesque, d'un âge



Digitized by Google

plus que mûr, dont les affaires sont dérangées, et qui attend la dot avec impatience pour solder un effet de dix mille francs qu'il a souscrit. Floricour, qui venant d'hériter à l'instant fort à propos, se trouve en fonds, fait passer la lettre de change à son ordre. Avec ce titre il était d'autant plus sûr de supplanter son rival, que la Palissade ne cherchait qu'à se débarrasser de sa fille « qui serait mieux, dit-» il, dans les bras d'un époux que sur les bras d'un père. » Mais si Floricour eût pris ce parti, il terminait la pièce à peine commencée. Ne voulant pas causer ce déplaisir au public, il lui prend fantaisie de faire naître des obstacles puisqu'il ne s'en présente pas, d'enlever sa maîtresse avant de l'épouser, et d'entrer par la fenêtre dans une maison où il ne dépendait que de lui d'entrer par la porte. Il tombe dans un piége qui lui est tendu par le père. On l'enferme dans la chambre où il croyait trouver sa Cécile, et où il ne trouve qu'une prison. La Palissade, après sa victoire, sort et confie le captif à un benêt auquel il recommande la plus grande surveillance. « Soyez tranquille, monsieur, je suis braqué.» —L'imbécille! s'écrie Floricour. — Je crois qu'il me voit. »

Le pauvre prisonnier a heureusement un valet intelligent *et à tournure*; qualification qui est répétée plusieurs fois, et qui a toujours excité des murmures. Celui-ci, dans un long monologue, fait une invocation à l'amour, ce qui est assez ridicule quand on ne l'invoque pas pour son compte; puis il trouve le moyen d'enfermer le niais et une tante de Cécile sur un balcon. « Ah mon dieu! s'écrie le nigaud, » nous voilà enfermés dehors! » Floricour est délivré. Tous les personnages se trouvent sur la scène à la fois, et font un tel vacarme que la garde arrive. C'était la seconde fois qu'on la voyait paraître. Elle était déjà accourue pour l'incendie. Enfin on s'explique. Le capitaine n'hésite pas à préférer un héritier, qui de plus vient d'obtenir de l'avan-

Digitized by Google

comment, à un vieux marchand qui n'a que des dettes, et qui comptait les payer de l'argent du beau-père. Satiné ne perd pas tout à cet arrangement. On lui donne quelque délai pour acquitter sa lettre de change. Tout le monde est content, et l'assemblée aussi. Ce qui prouve qu'elle n'était pas difficile.

La pièce a cependant eu d'abord quelques chances alternatives : après le tintamarre de l'incendie, du tambour, de la garde, de la cohue qui se précipitait de toute part, la scène devenue plus calme, a paru triste et froide. Des jeux de mots peu naturels, ont déplu. Le sort de l'opéra-bouffon semblait douteux : mais les escalades, le charivari qui s'est fait dans la maison, les cris, le retour de la garde ont ranimé le théâtre, et fixé la fortune qui balançait. Rien n'y a cependant plus contribué que la musique, qu'on a trouvée généralement gaie, vive et légère. Quelques connaisseurs ont prétendu qu'elle n'avait que l'apparence de ces qualités. *Non nostrum tantas componere lites.* Mais s'ils ne se sont pas trompés eux-mêmes, on a été fort dupe des apparences. On a, comme de coutume, applaudi au chant de Martin; on se plaint seulement, de ce que, commandant les airs aux musiciens, il ne commande pas aussi les paroles aux poètes; de ce que voulant chanter des hymnes à l'amour, il n'ordonne pas de lui faire des rôles d'amoureux.

On a desiré voir les auteurs de cette bouffonnerie. Le musicien seul a paru.

## THÉATRE DU VAUDEVILLE.

*La Laitière de Bercy*, de MM. *Chazet* et *Sewrin*.

Nous avons vu le mélodrame tenter infructueusement il y a quelques jours, une invasion sur l'Opéra-Comique. En



Digitized by Google

voici une autre, un peu moins malheureuse, mais qui n'est pas non plus très-encourageante, qu'il vient d'essayer sur le Vaudeville. Puisse-t-il frapper sans succès à toutes les portes de nos théâtres dans la ville, et se contenter de faire les délices des faubourgs et des boulevards ! Madame Hervey avait parfaitement joué dans la pièce précédente, et par cette raison-là même sans doute, elle n'avait été applaudie qu'avec sobriété : toute entière à son rôle, elle n'agace le parterre par aucune minauderie. Le talent de cette actrice se mûrit tous les jours, et déjà même le genre en paraît supérieur à celui du théâtre où elle le déploie. C'est elle qui a chanté le couplet d'annonce. Les auteurs rappelant la déconvenue de la charmante *Laitière* de la Fontaine, supplient l'assemblée de préserver la leur d'un semblable accident :

Et faites que ce soir la fable
Ne soit pas une vérité.

Cette modeste supplique a été bien reçue. On l'a fait répéter.

Le sujet, si je dois m'en rapporter à ce qu'on disait auprès de moi, est puisé dans les mémoires de Constantin Renneville, le héros de la pièce. Je ne connais, je l'avoue, ni l'auteur ni l'ouvrage. Qu'il soit un personnage historique ou fabuleux, ce Constantin est censé avoir fait quelque épigramme clandestine contre le ministre Colbert, qui l'a envoyé à la Bastille, et l'y retient depuis deux ou trois ans : Clérine, sa jeune épouse, vient s'établir à Bercy, village voisin de la prison de Renneville. Elle s'y met aux gages d'un fermier, et vient tous les jours vendre du lait à la Bastille. Le porte-clé en devient amoureux, et a la fantaisie d'entretenir avec elle une correspondance épistolaire : mais comme il ne sait ni lire ni écrire, il emprunte le secours de Renneville, qui met à profit cet heureux incident pour cor-

Digitized by Google

respondre avec sa femme. Il veut la voir un seul instant, e sacrifie cinquante louis, qu'il donne au porte-clé pour en ob tenir, dit-il, la permission d'aller dans le bois voisin entendre le rossignol. Le porte-clé, tout ébahi de voir payer si cher un plaisir qui lui paraît si mince, change avec lui d'habit, et le prisonnier sort sur sa parole d'honneur de revenir à une heure convenue. Ce travestissement, cette sortie d'où l'on croyait voir naître le dénouement de la pièce, ne mènent à rien. Colbert, à qui les auteurs font quitter le ministère, quoiqu'il y soit mort, instruit du dévouement de Clérine, a sollicité la liberté de son mari. Il vient, déguisé aussi, la lui apporter. Le porte-clé arrive vêtu d'une très-belle robe de chambre. Colbert ne peut s'empêcher d'éclater à la vue de cette mascarade, et dit:

Je ris; voilà ce que souvent
On gagne à n'être plus ministre.

Ce mot très-sensé n'a pas été compris. En revanche, on a beaucoup applaudi à ce compliment de Renneville au grand Colbert:

On peut très-bien donner la vie,
Lorsqu'on a l'immortalité;

jeu de mots de la même force à-peu-près que celui du carosse *d'Amaranthe*, *de ma rente*; *à ma rente*, si ce n'est toutefois que ce dernier s'entend.

Je ne sais pas si l'on doit être aussi sévère à l'égard d'un couplet qui finit ainsi:

Consolez-vous;
Car après de longues alarmes,
Le bonheur sourit à son tour.
C'est toujours en versant des larmes
Que l'Aurore annonce un beau jour.

J'aimerais mieux: *Souvent*, que *toujours*, afin de ne pas donner à entendre que l'infortune est un prélude nécessaire



Digitized by Google

du bonheur, ce qui n'est pas exact. Mais avec ce léger changement, la comparaison serait juste autant qu'elle me semble agréable ; car les larmes de l'Aurore sont aussi l'effet de la douleur : la fable suppose que c'est la mort de son fils qui les lui fait répandre.

— La pièce finit par un couplet où Clérine prie le parterre de garder le silence si elle a eu le malheur de ne pas l'amuser.

Mais si le bonheur de Clérine
Et vous intéresse et vous plaît,
Par certain bruit que l'on devine,
Daignez nous mettre du secret.

On a galamment répondu à cette invitation faite par mademoiselle Desmares, à qui est dû en très-grande partie le petit succès qu'a eu la pièce. Elle a dû voir qu'on lui a tenu compte de la simplicité, du naturel qu'elle a mis dans son jeu, auquel on reprochoit, avec quelque justice, trop de manière et d'affectation.

*Les Lutins, ou la Cave enchantée.*

Il y a plus de trente ans qu'on vit à Paris une sorcellerie d'un genre analogue à celle qui vient de se renouveler dans la rue de Notre-Dame-Nazareth. Elle était cependant un peu plus gaie. Tous les instrumens de musique d'un luthier paraissaient s'agiter d'eux-mêmes en cadence dans sa boutique. Nos lutins modernes ont établi leur atteller dans la cave de M. Swebach, ont cassé ses bouteilles, et ont jeté les tessons à sa tête, et à celle de tous ceux qui ont voulu désensorceler la cave. La police a fait finir l'une et l'autre aventure. Toutes deux ont été mises sur le théâtre. On découvrit le dessous des cartes la première fois. L'amoureux d'une jeune fille du luthier pour faire mouvoir les instrumens, les

Digitized by Google

avait attachés à des crins noirs passés dans des trous imperceptibles : mais on ignore, dit-on, comment les bouteilles cassées ont volé à la tête de M. Sewbach.

Cette anecdote pouvait donner lieu à une farce très-agréable. Mais par un double contraste, la charpente de la pièce qui ordinairement est très-défectueuse au Vaudeville, s'est trouvée bonne cette fois, et les ornemens qui ont coutume de masquer le vice de l'architecture étaient trop mesquins. C'est sur-tout l'assommante longueur de la première scène, dans laquelle il n'y avait rien ou presque rien de piquant, qui a tué les Latins; car dans le reste il y avait quelques mots, quelques couplets assez plaisans.

A la fin de la première pièce, on a vu paraître Arlequin dans le trou du souffleur. « La scène de notre nouveauté, » dit-il, étant dans la cave, j'ai cru pouvoir vous l'annoncer par le soupirail. » Il termine ainsi son petit prologue :

Dans un boudoir, dans un salon
La chute n'est pas grave;
Mais il est dangereux le soir
De tomber dans la cave.

Arlequin, artificier, amant de Colombine, fille de Cassandre, a pour rival Gilles, confiseur. Sa maîtresse est dans la cave. Il y vient, ou il y tombe par le soupirail.

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,

dit-il, je me flatte que vous préférez mes serpenteaux et mes fusées aux marrons glacés de Gilles; il veut embrasser Colombine qui lui ordonne de retenir ses feux, lesquels cependant sont bientôt agréés. La porte s'ouvre; les amans se cachent. Gilles vient voir ce qui retient si long-temps Colombine à la cave. Ne l'apercevant point, il court au tonneau qui renferme le meilleur vin de Cassandre. Il croit entendre quelque bruit, et tremble déjà. Des bouchons lui

Digitized by Google

sont lancés par Arlequin. Il les prend pour des bouteilles, et court avertir Cassandre que le diable est dans sa cave. Tous deux y descendent Gilles avec une lumière posée au bout d'un bâton de douze ou quinze pieds de longueur, Cassandre avec sa carabine. Arlequin se tapit sous un tonneau défoncé, frisonne à son tour, prie Colombine de s'approcher de sa fenêtre (c'est ainsi qu'il appelle le trou du bondon), et lui exprime ses craintes. Elle le rassure en lui disant que la carabine de son père est rouillée. La lumière est posée sur le tonneau qui cache Arlequin. Celui-ci rend sa prison ambulante. Cassandre effrayé à son tour s'en approche, aussitôt part une fusée du trou. Cassandre et Gilles tombent à la renverse, le visage contre terre. Arlequin ne perd pas de temps et va poser le tonneau sur Gilles. « Le voilà, dit-il, » sous la cloche. Des voisins accourent au bruit. Arlequin accuse Gilles de toute cette bagarre, et pour preuve que c'est lui qui a promené le tonneau, il le montre caché dessous. Le malheureux est chassé sans qu'on veuille seulement l'entendre. Mais Arlequin n'est pas jugé assez riche pour devenir l'époux de Colombine. — Comment, » s'écrie-t-il, n'ai-je pas un cent d'étoiles, six douzaines » de soleils ? — Ah, je ne savais pas cela ! dit Cassandre » Peste, c'est un parti brillant. » Le mariage est arrêté. Arlequin conseille de faire

Gaiement sauter tous les bouchons,
Mais jamais les bouteilles.

Il n'est pas très-enclin à croire à la magie : Cependant ajoute-t-il,

Lorsque le censeur nous chagrine
Par des traits un peu trop malins,
Le Feuilleton qui nous lutine,
Nous force de croire aux lutins.

Le parterre a été ce jour-là plus lutin qu'aucun censeur,

Digitized by Google

et beaucoup plus rigoureux que de coutume. Ce vaudeville eût probablement réussit, comme tant d'autres, s'il n'avait commencé par une scène ennuyeuse, et qui ne finit pas.

## ANNONCES.

*Tulikan, fils de Gengis-Kan*, ou l'Asie consolée; par Antoine Gibelin. Un vol. in 8°., figure. Prix : 5 fr., et 6 fr. par la poste.

*Cérémonies et fêtes du Sacre* et du Couronnement de leurs Majestés Impériales, Napoléon Ier. et son auguste épouse. In-8°. Prix : 1 fr., et 1 fr. 20 cent. par la poste.

*Traité de la Sphère et du Calendrier*, par M. Rivard; sixième édition, revue et augmentée. Par Jérôme Lalande. Un vol. in 8°. — Prix : 3 fr., et 3 fr. 60 cent. par la poste.

*Le Nouveau secrétaire du Cabinet*, contenant des modèles de lettres familières sur toutes sortes de sujets, avec des instructions sur les titres que l'on donne aux personnes en place, et sur la manière de rédiger les pétitions, suivi de modèles de lettres de change et de billets, avec des détails sur les jours de grace; les protêts et autres objets qu'il est nécessaire de connaître dans tous les états. Un vol. in-18. — Prix : 50 cent. et 70 cent. par la poste.

Ces trois ouvrages se trouvent à Paris, à la librairie Economique, rue de la Harpe, n°. 117.

*Essais sur l'histoire Médico-Topographique de Paris*, où Lettres à M. Daumont, professeur en médecine à Valence, sur le climat de Paris; sur l'état de la médecine; sur le caractère et le traitement des maladies; sur l'inoculation; le magnétisme animal. Nouvelle édition, augmentée de quelques lettres sur les changemens et objets nouveaux que Paris présente depuis 1985; sur la vaccine, etc. Par M. Menuret, docteur en médecine, de l'université de Montpellier; etc., etc. Un vol. in-12. — Prix : 2 fr. et 2 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire de l'Ecole et de la Société de Médecine, n. 3, vis-à-vis celle Hautefeuille; chez A. Bouvier, rue du Bacq, n. 149, éditeur de cet ouvrage, imprimé par ses élèves et à leur profit.

Cet ouvrage a été présenté par l'auteur, à S. M. I., le 28 pluviose an 13.

*Les Arabesques*, ou Pélerinage à la fontaine de Jouvence, 2 vol. in-12. — Prix : 3 fr. 60 cent., et 4 fr. 60 cent. par la poste.

A Paris, chez Gide, libraire, rue Christine, n. 3.

*Manuel du Muséum Français*, contenant une description analytique et raisonnée, avec une gravure au trait de chaque tableau, tous classés par écoles et par œuvres de grands maîtres; par F. E. T. M. D. L. J. N. Septième livraison; œuvres de Vernet. Un vol. in-8°. avec 30 gravures. — Prix : 7 fr. 50 c., et 8 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Lille, n°. 703, derrière les Théatins, etc. Et à Strasbourg, même maison de commerce.

Cet ouvrage, qui a pour objet d'indiquer dans chaque tableau les beautés qui le rendent supérieur, embrassera tous les chefs-d'œuvre dont se compose le Muséum national. Il se publie par livraisons suc-

Digitized by Google

cessives de plus ou moins d'étendue, dont chacune se vend séparément, et comprend l'œuvre d'un grand maître, avec une notice sur sa vie, et une copie au trait de ses divers tableaux. Les cinq premières livraisons ont donné l'œuvre du Poussin, du Dominiquin, de Rubens, de Raphaël, et de Lebrun. La sixième donne dans un même volume l'œuvre de Van Ostade, de Gérard Don, et de Van Dyck. La septième livraison qui vient de paraître contient l'œuvre de Vernet.

*Nouveau système de tenue de Livres*, adapté au commerce; par lequel le journal où les articles n'occupent généralement qu'une ligne, offre en un tableau : 1°. le montant des débiteurs et des créditeurs, 2°. le détail des opérations; 3°. le montant des achats et des ventes; 4°. le coût et le produit des billets en porte-feuille; 5°. l'entrée et la sortie des espèces, les billets à payer, acquittés et acceptés; 6°. les pertes et les profits. Ces diverses parties se balancent entr'elles et se servent mutuellement de contrôle au bas de chaque folio; une seconde balance assure l'exactitude du grand-livre, et ce système, quoique nouveau, se trouve fondé sur l'ancienne méthode et en réduit les avantages à un tiers de travail; cet ouvrage contient en outre une instruction générale de ce qui a rapport aux comptoirs des négocians; par M. Martin Battaille, seconde édition, augmentée et entièrement refondue. Un vol. in-8°. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. par la poste.

A Bruxelles, chez de Mat, libraire, rue de la Putterie.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez* LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Troisième livraison *des Portraits des Hommes illustres du dix-septième siècle*; gravés par Edelink, Lubin et Van-Schuppen; contenant 11 portraits. Il paraît déjà de ce bel ouvrage, 3 livraisons, ou 30 portraits, parmi lesquels on distingue ceux de Richelieu, Godeau, Senault, Petau, Condé, Turenne, Séguier, Jeannin, Colbert, Lamoignon, de Thou, Bignon, Arnaud, Descartes etc. Les livraisons suivantes donneront Sully, Luxembourg, Pascal, Gassendi, Malherbes, Corneille, Racine, Molière, Lafontaine, Bully, etc. Enfin, dans cette collection qui contiendra dix livraisons ou 103 portraits grand in-folio, aucun personnage important du siècle de Louis XIII et Louis XIV, ne sera oublié. Le prix de la souscription est de 16 fr., dont 12 fr. pour les 3 premières livraisons, et 4 fr. à valoir sur la dixième et dernière livraison; par la poste, 5 fr. 50 c. par livraison. On délivrera gratis aux souscripteurs 2 planches in-folio, contenant 40 portraits en miniature des hommes illustres du 18°. siècle, tels que Buffon, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, etc., La totalité de l'ouvrage qui sera fini dans 7 mois, puisqu'il paraîtra une livraison tous les 25, ne coûtera que 40 fr., à MM. les souscripteurs.

On souscrit à Paris, chez Calixte Volland, libraire, quai des Augustins, n. 25.

Et chez LE NORMANT, rue des Prêtres S. Germain l'Auxerrois, n°. 42.

L'*excerpta de Tacite*, annoncé dans le dernier numéro, se vend aussi relié en parchemin. Prix : 2 fr. 50 c. pour Paris, entre les adresses déjà indiquée, on le trouve chez Méquignon l'aîné, rue de

Digitized by Google

## NOUVELLES DIVERSES.

*Stockholm*, 8 *février*. Leurs majestés ont agréablement surpris hier la capitale, par leur arrivée inattendue. Les ministres de Russie, d'Espagne et d'Angleterre, ont eu ce soir audience du roi, depuis 5 heures jusqu'à 7.

*Berlin*, 16 *février*. Le baron de Lowenstern est arrivé ici, en courrier, de Pétersbourg, le 13 de ce mois. — Le baron de Wintzingerode, général-major et aide-de-camp de S. M. l'empereur de Russie, chargé d'une mission particulière auprès de notre monarque, est arrivé hier dans cette ville, accompagné de M. Kurner, assesseur de collége; il a déjà eu aujourd'hui audience du roi, d'où l'on conclut que sa mission doit être des plus importantes.

*Londres*. Mardi 5 février, à deux lieues du rivage de Weymouth, le vaisseau *l'Albergavenny*, de la compagnie des Indes, après avoir touché coula à fond. Trois cents personnes, sur quatre cents, ont péri. Le chargement dont on n'a presque rien sauvé, est évalué à 200 mille livres sterlings. Tous les hommes qui étaient à bord ont fait leur devoir avec autant de courage que de zèle jusqu'au dernier moment. Environ deux minutes avant que le vaisseau fût englouti dans les ondes, le chef-pilote se rendit près du capitaine et lui dit : *Monsieur, nous avons fait tout ce que nous avons pu, mais nous allons dans l'instant couler à fond*; le capitaine lui répondit avec calme : *Cela ne peut-il s'éviter? Que la volonté de Dieu soit faite.*

M. Novosilzoff, envoyé extraordinaire de Russie, partira dans deux jours pour retourner à Pétersbourg (voilà qui est certain). Il emporte avec lui un nouveau traité passé entre les deux cours (voilà qui est douteux); et ce traité, dit-on, n'est rien moins que celui d'une alliance offensive et défensive (et voilà ce qui nous paraît extravagant, sauf le respect dû au papier ministériel qui a publié cette nouvelle.) (*Morning-Chronicle*)

Voici un passage remarquable d'un discours de M. Pitt, dans la séance des communes, du 18 février, où il a fait l'exposé des dépenses et recettes pour l'année courante :

» Je ne dois pas omettre dans cette occasion de presentir la chambre sur un objet important, qui est essentiellement lié à nos intérêts et à la sûreté générale de l'Europe. On a déjà informé le parlement que le gouvernement de S. M. était actuellement engagé dans des communications confidentielles de la plus haute importance avec

Digitized by Google

quelques-unes des grandes puissances du continent, relativement à la situation actuelle de l'Europe. Il serait sans doute à souhaiter que la paix se fît, si on pouvait la faire sur une base solide, sans laquelle elle n'est ni désirable, ni nécessaire; mais d'après ce que nous avons et tout ce que nous voyons, on ne peut se promettre à présent aucun espoir raisonnable d'une tranquillité solide et durable, sans de nouveaux efforts de la part de la Grande-Bretagne et de toutes les puissances intéressées à obtenir le repos de l'Europe. J'entrerai dans de plus grands détails lorsque l'objet dont il s'agit sera soumise à l'examen de la chambre; mais dans la persuasion où je suis que cette mesure a déjà l'approbation unanime de la chambre, j'espère qu'elle reconnaîtra comme moi la nécessité de pourvoir aux moyens de nous procurer un subside pécuniaire propre à déterminer cette coopération qui est tant à désirer, et c'est dans cette vue que j'ai cru qu'il était de mon devoir de me procurer provisoirement une somme de 5 millions. »

M. Fox a fait l'observation suivante : « Le très-honorable membre qui vient de parler ayant cru devoir faire allusion à la situation actuelle du continent, il est de mon devoir de ne pas garder le silence sur une question aussi importante. Je déclare en effet que je n'ai rien à objecter à l'opinion qu'on a généralement relativement à la situation actuelle du continent; cependant il ne s'ensuit pas qu'on doive, sans un mûr examen, donner son adhésion à une mesure éventuelle, telle que celle d'une alliance continentale, dont on ne voit pas encore la certitude, et au sujet de laquelle le discours de l'honorable membre ne dit rien de bien positif.

M. Pitt a répliqué : Il est certain que le vote des cinq millions dont il s'agit n'est que conditionnel; et je n'ai pas prétendu rien préjuger sur l'opinion de la chambre relativement à l'emploi de cette somme, avant que cette question ne lui soit soumise quand il en sera temps; mais j'ai pensé que les circonstances étaient telles qu'il ne fallait pas différer de proposer ce vote, attendu qu'il ne peut survenir aucun changement dans la situation actuelle des choses, si ce n'est le refus ou le consentement des puissances continentales de contracter une alliance avec nous. *( Extrait du Times )*

*Le Moniteur* dit à ce sujet, entr'autres choses, au ministère anglais : « On a fait au-devant de vous les premiers pas pour la paix, et comment avez-vous répondu à ces

Digitized by Google

avances ? en mettant, à l'ouverture du parlement, des injures dans la bouche de votre roi, en violant enfin le secret des négociations ; ce qui a donné le caractère le plus évident à l'intention où vous étiez qu'elles n'eussent aucune suite.

*Vienne*, 11 *février*. Le prince Ferdinand de Wirtemberg, gouverneur de Vienne et de la Basse-Autriche, est parti pour Pétersbourg. On croit assez généralement qu'il est chargé d'une mission diplomatique.

Le cordon que notre cour fait établir sur ses frontières méridionales devant ceindre une immense étendue de terrain depuis la mer Adriatique et la Servie jusqu'au Tyrol et la Suisse, il faudra faire marcher beaucoup plus de troupes qu'il n'en avait été destiné d'abord. Il vient, en conséquence, d'être ordonné à quelques régimens de se rendre en Italie pour soulager dans leur service les troupes qui s'y trouvent déjà. — Notre monarque a renoncé au voyage d'Italie, et il n'y aura pas de camp d'exercice dans les provinces ex-vénitiennes.

*Des bords du Mein*. On assure que le 22 janvier, monsieur Laforêt, ministre de France à Berlin, a remis au cabinet prussien une premiàre note relative à la médiation de la Prusse entre la France et la Russie. Jusqu'alors toutes les ouvertures et les réponses à ce sujet n'avaient eu lieu que verbalement.

Les journaux français ont envoyé la cour de Naples en Sicile. La gazette d'Augsbourg dit, au contraire, que S. M. sicilienne va licencier sa milice provinciale, d'après les assurances satisfaisantes qui lui ont été données par le gouvernement français, relativement à la neutralité de ses états.

---

## CORPS LEGISLATIF.

*Séance du* 6 *Ventose*.

Le projet de loi relatif à l'application des articles I, II et IV de la loi du 25 nivose an 13, concernant les cautionnemens des receveurs-généraux, particuliers, les comptables publics et agens d'administration, est adopté. — Un message de S. M. I. annonce qu'entre les trois candidats, elle a choisi M. Fontanes pour présider le corps législatif pendant l'an 14. — La séance du 7 et celle du 8 n'ont présenté aucun objet d'un intérêt universel. — Dans celle du 9, on sanctionne le projet relatif à la plantation des grandes routes et chemins vicinaux.

Digitized by Google

## PARIS.

M. François Beauharnais est nommé ministre près le roi d'Etrurie.

— L'escadre de Toulon, qui avait à bord une armée de débarquement, après avoir été quatre jours en mer, a trouvé des vents d'est très-violens, qui l'ont obligée de rentrer. Un vaisseau et trois frégates s'étaient séparés de l'escadre. *La Cornélie*, qui avait mouillé à Gênes, et le vaisseau de ligne qui avait mouillé à Ajaccio, sont déjà venus à Toulon. Les deux frégates, *l'Hortense* et *l'Incorruptible*, ont encore été plus heureuses; elles ont rencontré un convoi anglais de 40 voiles, et en ont pris ou brûlé tous les bâtimens. Deux grosses corvettes qui escortaient le convoi, ont aussi été prises après une heure de combat. *L'Hortense* et *l'Incorruptible* ont relâché en Espagne, où elles ont débarqué cinq à six cents prisonniers. (*Moniteur*).

— L'abbé Garnier, savant aussi recommandable par ses vertus que par ses talens, membre de la troisième classe de l'institut, continuateur de *l'Histoire de France* de Velly et Villeret, vient de mourir à Bougival, chez M. de Mesmes, âgé de 76 ans. Il avait commencé le règne désastreux de Charles IX, qu'il ne voulut pas achever, dans la crainte de fournir des prétextes aux républicains qui tramaient le renversement de la monarchie.

— Le pape Pie VII a honoré d'une audience particulière M. Rondonneau, imprimeur ordinaire du Corps législatif, et propriétaire du Dépôt des Lois, qui lui a présenté un exemplaire de l'Annuaire de la légion d'honneur, pour l'an XIII (1805), dont il est éditeur (1). Sa Sainteté, en accueillant avec le plus vif intérêt l'hommage de ce recueil intéressant, a témoigné de la manière la plus distinguée ses sentimens sur une institution qui honore le règne de Napoléon Ier, et qui, par une heureuse conception, offre la récompense la plus flatteuse et la plus honorable des services rendus à la patrie, ainsi que des vertus et des talens.

(1) Cet ouvrage contient les lois, les réglemens, arrêtés et décisions relatifs à l'organisation de la légion d'honneur et à l'administration de ses biens, ainsi que les états nominatifs de tous les membres qui la composent, nommés jusqu'à l'époque du couronnement de sa Majesté. Un fort vol. in-8°. Prix : 6 fr., le papier ordinaire; 9 fr. le papier fin; 15 fr. le papier vélin. Il faut ajouter 1 fr. 50 c. pour le recevoir franc de port.

Digitized by Google

( N°. CXCII. ) 18 VENTOSE an 13.
( Samedi 9 Mars 1805. )

# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

### LES ORPHELINS DU MONT-CÉNIS,

ROMANCE.

Air à faire.

*Une petite Savoyarde d'onze à douze ans.*

Nous venons du haut Mont-Cénis
Vers la douce terre de France :
Pour quitter ainsi son pays,
Ah ! qu'il faut être en grand'souffrance !

*La petite Savoyarde avec son frère.*

Ames sensibles, cœurs humains,
En vous seuls notre espoir repose ;
Donnez aux petits orphelins,
Pour l'amour de Dieu, quelque chose.



Digitized by Google

*La petite Savoyarde seule.*

Je n'avais pas encor neuf ans
Quand nous perdîmes mon bon père;
Au bout de deux autres printemps
La mort vint nous ravir ma mère.

*Les deux ensemble.*

Ames sensibles, cœurs humains,
En vous seuls notre espoir repose;
Donnez aux petits orphelins,
Pour l'amour de Dieu, quelque chose.

*La petite Savoyarde.*

Plus jeune que moi de quatre ans,
Il me restait ce petit frère :
Que pouvaient faire deux enfans
Sans parens et dans la misère?

*Les deux.*

Ames sensibles, cœurs humains,
En vous seuls notre espoir repose;
Donnez aux petits orphelins,
Pour l'amour de Dieu, quelque chose.

*La petite Savoyarde.*

Un oncle avare et déloyal
S'empara de notre cabane;
Nous avions un petit cheval,
Il le vendit avec notre âne.

*Les deux.*

Ames sensibles, cœurs humains,
En vous seuls notre espoir repose;
Donnez aux petits orphelins,
Pour l'amour de Dieu, quelque chose.

Digitized by Google

*La petite Savoyarde.*

Cet oncle me dit un matin :
Pendant trois jours je t'ai nourrie ;
Tous deux, allez chercher du pain
En montrant la marmote en vie.

*Les deux.*

Ames sensibles, cœurs humains,
En vous seuls notre espoir repose ;
Donnez aux petits orphelins,
Pour l'amour de Dieu, quelque chose.

*La petite Savoyarde.*

Depuis ce jour, sur les chemins
Je vais roulant avec mon frère ;
Depuis ce jour, de nos destins
Semble s'accroître la misère.

*Les deux.*

Ames sensibles, cœurs humains,
En vous seuls notre espoir repose ;
Donnez aux petits orphelins,
Pour l'amour de Dieu, quelque chose.

---

## ENIGME.

Un mot latin donne mon nom,
Et le prêtre souvent le prononce à l'office.
Dans une double acception
Je vais m'envelopper sans ruse, ni malice.
Objet de pur amusement,
Au village ignoré, l'on ne trouve qu'en ville
Des gens qui par désœuvrement
De moi se font un jeu. Mais, chut, changeons de style.
Je suis de diverses couleurs ;
Mais plus communément on me voit noir, ou rose,



Digitized by Google

Et si mes dehors sont trompeurs,
A ma simplicité j'en rapporte la cause.
Quiconque me porte sur soi,
A nécessairement une étrange figure.
C'est la nuit qu'on se sert de moi :
J'ai donné lieu sans doute à plus d'une aventure ;
Mais quand on m'occupe le jour,
C'est dans un autre sens, et sous une autre forme.
Une prison fait mon séjour :
J'ai nombre de sujets qui portent l'uniforme.
Dans la mêlée ils sont égaux :
Voyez-les se heurtant, rouler sur la poussière ;
Après un instant de repos,
Défiler à l'appel en ligne irrégulière,
Quelques-uns restant à l'écart,
Attendre sans bouger que le cirque recommence.
Les personnes qui prennent part
A tous ces mouvemens m'ont deviné d'avance.
Aussi je ne poursuivrai pas.
Mais las ! suis-je pour toi difficile à connaître ?
Je vais te tirer d'embarras :
Songes-y bien, lecteur, demain, ce soir peut-être,
Si tu m'aimes, tu me tiendras.

Pon..... Sim.. (de Reims).

## LOGOGRIPHE.

Entier, je suis souvent un écueil pour l'auteur ;
Sans tête, un des repas du fils du Créateur.

A., *abonné.*

## CHARADE.

Au village, lecteur, on voit dans mon dernier,
Passer et repasser mon tout et mon premier.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Cousin.*
Celui du Logogriphe est *Empereur.*
Celui de la Charade est *Bis-sac.*

Digitized by Google

*Eloge de N. Boileau-Despréaux ;* discours qui a remporté le prix d'éloquence à l'Institut national ; par *L. S. Auger*. Brochure in-8°. Prix : 1 fr. 50 cent., et 1 fr. 80 cent. par la poste. A Paris, chez *Colnet*, libraire, quai Voltaire, au coin de celle du Bacq ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

L'INSTITUT a enfin couronné l'apologie de Boileau. Je ne sais qui l'on doit féliciter le plus de celui qui a remporté le prix ou de ceux qui l'ont donné. L'un n'était pas plus difficile que l'autre. Admirez ce fonds de pudeur et de vérité qui demeure dans les esprits, quelqu'effort qu'on fasse pour l'en arracher. Ce Boileau, décrié avec acharnement durant un siècle, et décrié par les oracles du parti dominant, par les maîtres de ceux qui le couronnent aujourd'hui ; ce *versificateur* Boileau, cet écrivain si froid, à les entendre, survit non-seulement à leurs injures, mais à leur réputation qui s'éteint tous les jours ; ce législateur du goût ressaisit son autorité avec plus d'empire que jamais ; c'est encore le grand poète, le grand maître, c'est même le vrai philosophe ; tandis que Perrault, ce génie profond, *qui seul, dans le siècle de Louis XIV, eût pu faire une page de l'Encyclopédie*, ce pauvre Perrault est devenu encore plus ridicule par les éloges de ses admirateurs que par les traits les plus malins de la satire. Lorsqu'on prend la peine de relire ce que les d'Alembert, les Diderot, les Voltaire, les Marmontel, ont écrit à ce sujet d'injuste et de déraisonnable, et que, malgré la



Digitized by Google

force des préventions, on voit leur jugement méprisé, non-seulement des gens de lettres les plus instruits, mais même de leurs propres disciples, qui est-ce qui ne sent pas combien les passions sont faibles? Qui est-ce qui n'a pas dans le cœur de s'attacher uniquement à la vérité, sans prêter l'oreille à ces petits bruits que l'erreur élève un moment sur la terre?

M. Auger s'est tiré avec art d'un sujet qui pouvait paraître difficile, après que tant d'écrivains y avaient échoué. Mais peut-être les juges étaient-ils encore plus difficiles à manier que le sujet; peut-être ne suffisait-il pas de louer avec candeur: il fallait louer avec de certaines restrictions; il fallait énerver, amollir, atténuer la vérité, pour la faire entrer avec plus de douceur dans les esprits. C'est ce que M. Auger a fait en homme habile, et c'est bien moins le prix de l'éloquence que celui de l'adresse qu'il a remporté.

Son style se ressent de cet art que l'Académie peut revendiquer, et qui n'est pas celui des grands orateurs. Il est poli, orné, élégant, mais de cette élégance froide qui n'est relevée par aucun mouvement oratoire. Il avoue lui-même qu'on n'y trouvera ni cette force de conviction, ni cette chaleur d'enthousiasme sans laquelle tout éloge doit languir. Il en donne pour raison qu'ayant à louer le plus sincère des hommes, il n'a pas cru devoir s'abandonner aux *mouvemens d'une éloquence déplacée*; mais ce prétexte n'est qu'une adresse de plus. La vérité est que les précautions et les ménagemens qu'il a cru devoir observer ont nécessairement refroidi son discours, et ont ôté à ses louanges cette grace et cette vivacité qu'une libre effusion du cœur pouvait seule leur donner.

L'exorde est extrêmement flatteur pour l'Institut; il n'y manque que la vérité. Tout le monde

Digitized by Google

sait, en Europe, que la création de cet établissement, bien loin de mettre un terme à la barbarie des idées et du langage, a au contraire marqué l'époque de sa plus grande exaltation. Et tout le monde en France se rappelle avec douleur qu'il est sorti de cette savante compagnie des ouvrages qui sont le scandale de la raison et du bon goût. Tout cela n'empêche pas M. Auger de s'écrier avec emphase : « L'orage de la barbarie avait » cessé, le temple des sciences et des lettres venait » d'être reconstruit ; l'Institut national était créé ! »

Cet écrivain ne paraît pas avoir des idées bien éclaircies ni sur l'histoire, ni sur l'art de la poésie. Son intention est sans doute louable de vouloir attribuer exclusivement à Boileau le mérite d'avoir créé le style poétique. Mais sans parler de Corneille et de Molière, qui, avant lui, avaient écrit de génie, et qui pouvaient passer pour créateurs, même dans la partie du style, sur-tout le premier, qui avait élevé notre langue à une si grande majesté, dans *les Horaces*, dans *Cinna*, dans *Polyeucte* ; comment un homme de lettres peut-il oublier ce que Boileau lui-même dit de Malherbe? *Enfin Malherbe vint?* Il ne faut pas croire que ce poète se soit borné à *faire disparaître les vices de notre ancienne versification* : il a fait entendre les premiers accens d'une poésie nouvelle ; il a enseigné le tour et l'harmonie qui conviennent à nos vers ; il a surtout ce mérite de clarté, d'élégance et de noblesse qui fait le caractère de notre langue ; et c'est par cette raison que Boileau le proposait pour modèle aux auteurs même de son temps. La justice et la reconnaissance prescrivaient donc à M. Auger de compter un tel homme pour quelque chose dans la création du style poétique ; et au lieu de dire que ce style n'existait pas avant Boileau, il fallait se contenter de prouver que Boileau avait été



Digitized by Google

créateur à sa manière, parce qu'en effet c'est créer que de perfectionner.

M. Auger ne me paraît pas avoir mieux pénétré dans les secrets de l'art, lorsqu'il confond le grand précepte de *travailler les vers difficilement*, avec l'artifice imaginé par Boileau de *faire le second vers avant le premier*. Les personnes qui en ont l'expérience, savent que cet artifice ne rend pas la versification plus difficile; il ne fait qu'en déguiser les faiblesses inévitables. Comme la phrase poétique se termine toujours par le trait le plus important, en faisant le second vers le premier, il en résulte que tout l'effort du travail et toute l'attention de l'esprit se portent sur l'idée principale. L'idée accessoire est rejetée dans le premier vers; et c'est cette idée, sur laquelle on ne s'arrête point, c'est ce premier vers, sur lequel on ne fait que passer, qui souffre tous les sacrifices, toutes les faiblesses que la nécessité de la rime entraîne après elle; en sorte que la versification n'est pas plus forte en elle-même, mais elle est disposée de manière à le paraître davantage. C'est pourquoi je traite ce principe d'artifice et de finesse, quoique j'en reconnaisse toute l'utilité dans la pratique; mais il n'a rien de commun, ni pour l'importance, ni pour l'application, avec le précepte de versifier difficilement, qui emporte avec lui la nécessité d'un travail opiniâtre, et dont l'esprit est de se tenir en garde contre cette dangereuse facilité qui porte les jeunes gens à se contenter des premières expressions, des premières idées et des premières rimes, qui leur viennent sans effort: c'est là le véritable secret de l'art et la clef de la perfection; toute composition forte et durable, qui se distingue par un style mûr, est le fruit de ce principe. Tous ces ouvrages qui se produisent si facilement, périssent de même, quoiqu'ils éblouissent les ignorans.

Digitized by Google

par la promptitude de l'exécution. La légéreté du bel esprit passe comme l'éclair : la raison est éternelle.

Quelque prévention que le suffrage des habiles gens de l'Institut ait pu donner à M. Auger, je le prie d'entrer dans cette explication et de l'examiner avec soin, parce que si l'on veut sincèrement faire revivre les lettres et les anciennes études, il importe de bien entendre les principes qui les ont rendues florissantes. Les gens qui voudraient voir renaître l'éloquence de Bossuet et la poésie de Racine, et qui n'en veulent prendre ni les mœurs ni les idées, ressemblent à ce personnage de Molière qui voulait faire un compliment à sa maîtresse, qui ne fût ni en prose ni en vers.

Les réflexions de M. Auger sur le mérite littéraire de Boileau et sur les beautés poétiques de ses divers ouvrages, sont en général aussi bien pensées que bien écrites, quoiqu'elles paraissent resserrées dans un cadre un peu étroit, et qu'elles soient exprimées quelquefois dans un style trop recherché. Il y a des figures et des tours de rhétorique tellement usés, qu'ils n'offrent plus qu'un art vulgaire. Tel est celui où l'orateur s'engage dans le développement d'un sujet auquel il prétend ne pouvoir toucher. M. Auger dit en parlant du *Lutrin* : « Suivrai-je Boileau dans la marche de son épopée? » M'arrêterai-je à dénombrer les incidens qui » en enrichissent la contexture, ces songes, ces » conseils, ces harangues, ces combats, ces entreprises nocturnes, ces oracles rendus? Rappellerai-je ces caractères dessinés avec tant de hardiesse et de variété, soutenus avec un art si » admirable, pendant toute la durée de l'action? » Vanterai-je ces riches développemens de fiction » et de poésie, cet heureux accord du naturel et » du merveilleux, etc., etc.? » Ce qui signifie, *van-*

Digitized by Google

*terai-je* ce que je vante, *rappellerai-je* ce que je rappelle, *dénombrerai-je* ce que je dénombre. *Non*, répond-il, *je ne disserterai point sur ce qui doit être senti.* Ce n'est pas répondre à la question; on peut faire sentir le mérite d'un poète sans disserter. *Je ne flétrirai point en les touchant des beautés que ma main doit respecter.* Si c'est flétrir les beautés d'un ouvrage que d'en parler, il faudrait n'en parler jamais. Mais pourquoi l'orateur qui a cette opinion, se dit-il à lui-même : *En parlerai-je ? Les pages, où la prose froide et inanimée analyse un poëme plein de chaleur et de mouvement, ressemblent trop à ces feuilles d'un herbier où s'étale desséchée, sans éclat et sans parfum, la fleur qui, sur sa tige, faisait les délices de la vue et de l'odorat.* Voilà un exemple de ce style précieux, qui couvre presque toujours une idée fausse. Athalie est un poëme plein de chaleur et de mouvement, et cependant l'analyse que M. de La Harpe en a faite en prose, n'est pas froide et inanimée. C'est une erreur de s'imaginer que la prose soit plus froide que les vers. Il n'y a de froid en toutes choses que la médiocrité.

Je ne puis me dispenser de dire un mot des sacrifices que M. Auger a cru devoir faire aux préventions réelles ou supposées de ses juges. C'est la partie honteuse de son discours, et il est juste que cette honte retourne à sa source. Quelle idée faut-il que cet écrivain se soit faite de l'Institut national, lorsqu'il avance que le panégyriste de Boileau *n'osera employer*, à ce tribunal, *ni l'énergie ni la chaleur convenables, pour célébrer un grand poète, attaqué avec toute l'adresse de la malignité, avec toute l'animosité de l'ignorance !* Quoi ! l'Institut a-t-il à craindre de voir l'ignorance et l'animosité confondues ? Et la force que l'orateur y emploierait ne serait-elle pas une qualité de son discours ?

Digitized by Google

Quel singulier respect pourrait donc retenir sa plume ? Pourquoi dit-il que *l'éloge dégénérera, malgré lui, en apologie ?* Est-ce une apologie ou un éloge que l'Institut a demandé ? Qui vous prie de défendre Boileau dans une assemblée où personne ne l'accuse ? S'il n'*a que des admirateurs*, pourquoi le justifier ? et si vous jugez nécessaire de le justifier, par quelle étrange délicatesse vous faites-vous scrupule de le défendre avec chaleur, comme si cette chaleur pouvait déplaire à ceux qui vous commandent de le louer ?

Il y aurait une question plus embarrassante encore à proposer : ce serait de savoir comment ces inconséquences, dont le fond est si injurieux, n'ont pas révolté l'Institut ? La solution de cette difficulté est aisée ; je la tiens d'un grand philosophe. C'est que l'Institut couronne un ouvrage, mais qu'il ne l'approuve pas. Eh ! que couronne-t-il donc, dans cet ouvrage, me direz-vous ? Attendez, c'est là le point délicat. Lorsque les idées sont fausses, il ne juge que le style, et lorsque le style est mauvais, il ne considère que les idées ; de manière que si quelqu'un trouve que l'ouvrage couronné est mal écrit, on lui dira qu'il est bien pensé, et s'il trouve qu'il est mal raisonné, on lui dira qu'il est bien écrit : par ce moyen on répond à tout.

L'apologiste de Boileau ressemble à ces généraux vendus qui se jettent dans une place sous prétexte de la défendre, mais, en effet, pour la livrer à l'ennemi. « On a trouvé, dit M. Auger, que la raison de Boileau était trop timide, que ses idées » étaient trop circonscrites, trop peu approfondies ; en un mot, qu'il n'était pas philosophe ». Vous croiriez qu'il n'expose ce reproche que pour le détruire ; point du tout : voici un nouveau genre d'apologie. Il va vous prouver que Boileau et tout son siècle n'étaient pas capables de s'élever à ces

Digitized by Google

grandes idées dont la philosophie du XVIII^e^ siècle a orné la poésie : « Voltaire est le premier, nous » dit-il, qui, à l'imitation des Anglais, ait porté » dans la poésie ces idées hardies et philosophiques » que l'affaiblissement du pouvoir permettait à son » génie naturellement indépendant ; ces résultats » lumineux et profonds que le progrès des sciences » venait offrir en tribut à son imagination. » *Boileau ne put employer des ressources que lui* » *refusait l'état de son siècle.* » C'est dire bien ouvertement que le siècle de Louis XIV n'était pas assez éclairé pour produire des vers philosophiques, et on ne pouvait faire mieux sa cour au siècle des lumières. J'avoue que cette lâcheté fait mal au cœur ; mais pardonnons-la à M. Auger. Il n'aurait pas cru pouvoir obtenir le prix sans cette complaisance. Cependant, à qui persuadera-t-on qu'il y ait encore à l'Institut national de France des hommes assez peu instruits et d'un goût assez dépravé pour croire que *les idées d'indépendance et les résultats profonds des sciences exactes* soient des ornemens pour la poésie, dont Racine et Boileau aient pu regretter la possession ou envier la découverte ?

N'est-ce pas encore par une suite de la même complaisance, que cet étrange panégyriste s'est persuadé que *Boileau n'avait pas les mêmes droits que d'autres écrivains à l'affection publique ?* J'accorde que cette réflexion soit vraie, devoit-elle trouver place dans un éloge ? N'est-ce pas trahir la cause qu'on s'est chargé de défendre? mais cette considération est dépourvue de tout fondement. Boileau est peut-être de tous nos poètes celui dont on cite le plus les vers dans toutes les classes de la société. C'est l'avantage des poètes moralistes, et Horace en fournit la preuve dans la littérature ancienne. M. Auger le reconnaît lui-même

Digitized by Google

quelques pages plus loin, sans se douter qu'il se contredise. « C'est encore à Boileau, dit-il, qu'on doit tant de préceptes de morale pratique renfermés dans les bornes d'un vers : sorte de monnaie qui, frappée au coin du poète, est à l'usage de tous, circule avec facilité dans le commerce de la vie, et va grossir le trésor des proverbes, ce fonds riche et solide de la philosophie populaire. » Par quelle raison l'écrivain qui a enrichi la philosophie populaire, n'aurait-il pas de droits à l'affection populaire ? L'Institut devrait proposer cette question, qui serait la matière d'un nouveau discours et d'un nouveau prix pour M. Auger.

Cet auteur est de bonne foi. Il ne s'est pas dissimulé que *les sincères admirateurs de Boileau seraient indignés de sa faiblesse.* Mais il a cru apparemment que l'Institut ne partagerait pas cette indignation, car sans doute il a voulu lui plaire ; et il n'a pas senti que c'était dire en termes couverts à ceux dont il attendait le suffrage, je ne vous crois pas une admiration bien sincère pour Boileau. Avec des juges si bien intentionnés, on peut manquer impunément de logique. CH. D.

---

*Œuvres de Virgile*, traduction nouvelle; par M. *René Binet*, proviseur du Lycée Bonaparte, ancien Recteur de l'Université de Paris, ancien Professeur de littérature et de rhétorique à l'École Militaire, au collége du Plessis-Sorbonne, à l'école centrale du Panthéon; de la société libre des sciences, lettres et arts de Paris; auteur de plusieurs autres traductions. Quatre vol. in-12. Prix : 10 fr., et 14 fr. par la poste. A Paris, chez *le Normant*, rue des Prêtres St.-Germ.-l'Aux., n°. 42.

(*Troisième et dernier extrait.*)

Peu de poètes ont eu au même degré que Virgile un sentiment aussi profond de ce que nous appelons bien-

Digitized by Google

séances, et un tact aussi exquis pour savoir s'y conformer sans que le naturel y perdît rien. On ne peut se lasser d'admirer dans tout le cours de l'*Enéide* la manière dont le poète sait nous intéresser aux malheurs de l'homme, et sauver tout à-la-fois la dignité du prince. Enée est représenté souvent aux prises avec le malheur, sans que nulle part il soit avili. Je ne dirai point qu'en cela Virgile se soit montré supérieur à Homère. Plusieurs critiques, notamment M. de La Harpe, ont reproché au poète grec, je ne l'ignore pas, d'avoir trop avili Ulysse en le faisant lutter avec un mendiant, et supporter dans son propre palais les outrages d'un Eurymaque et d'un Antinoüs. Ce reproche n'est rien moins que fondé, et il en est de même de tous ceux des critiques qui veulent absolument juger les anciens d'après les idées et les mœurs du jour. Au lieu de chercher à deviner les mœurs des siècles à venir, Homère s'est borné tout simplement à peindre celles des temps où il existait. Cette idée d'avilissement que nous avons dans nos temps modernes attaché à la pauvreté, n'avait que fort peu d'influence parmi les Grecs du temps d'Homère. Le malheur même dans autrui inspirait plus de respect que d'éloignement, et n'imprimait point au front de ceux sur lesquels il s'était attaché, un opprobre indélébile. Voilà pourquoi Homère ne craint point de compromettre la dignité de son héros, en lui faisant supporter toutes les misères qui suivent l'exil et la proscription. Il ne rougit point de montrer le roi d'Ithaque empruntant le visage d'un suppliant, et s'offrant aux yeux de la fille d'Alcinoüs, encore tout souillé de vase et de limon. Virgile, qui écrivait pour un siècle plus poli, a montré plus de réserve dans le caractère d'Enée. L'on s'aperçoit à chaque instant qu'il a craint de peindre la misère dans toute sa nudité, et l'infortune avec toutes les humiliations qu'elle traîne après soi. Assurément la situation d'Enée, jeté par une tempête

Digitized by Google

avec plusieurs de ses vaisseaux sur les côtes de l'Afrique, est beaucoup moins déplorable que celle du fils de Laerte, abordant seul, tout nu, sur les côtes de la Phocaïe et s'estimant trop heureux de trouver parmi les joncs et les algues marines de quoi faire un lit pour réchauffer ses membres fatigués. Cependant Virgile n'a point osé exposer son héros à recevoir en personne l'humiliation d'un refus. Ce n'aurait pas été faire sa cour aux Romains que de représenter ainsi le fondateur de leur puissance sous les traits d'un aventurier, et implorant lui-même la protection d'une reine barbare, à qui Carthage devait son origine. C'est, je crois, d'après cette considération que Virgile s'est montré si soigneux de conserver la dignité de son héros. Il fait donc précéder Enée dans Carthage par quelques Troyens obscurs qui lui servent d'ambassadeurs, *oranies veniam templum clamore petebant*. Le discours qu'Illionée adresse à Didon est un de ceux où se fait sentir davantage cet art des convenances dont nous avons parlé, et pour lequel Virgile est admirable :

*O regina, novam cui condere Jupiter urbem.*

. . . . . .

*Traduction de M.* René Binet.

« Grande reine, à qui Jupiter a donné la gloire de fon-
» der un nouvel empire, et de soumettre au joug des lois
» des nations belliqueuses, vous voyez à vos pieds d'in-
» fortunés Troyens promenés sur toutes les mers par la
» violence des vents ; écoutez nos prières, et garantissez-
» nous de l'horreur de voir nos vaisseaux livrés à la flamme.
» Epargnez un peuple vertueux, et voyez de plus près
» qui nous sommes. Nous ne venons point pour porter le
» meurtre et le carnage dans la Lybie, ni pour enlever de ces
» bords de riches butins ; nous ne sommes point nés avec

Digitized by Google

» ces mœurs violentes, et tant d'audace ne convient point
» à des vaincus. Il est un pays connu des Grecs sous le
» nom d'Hespérie, pays célèbre par son antiquité, par la
» valeur de ses peuples, par la fertilité de son sol. Jadis
» habité par les Œnotriens, on dit que, depuis, il a pris
» d'un de ses rois le nom d'Italie. Nous faisions route
» vers cette contrée, lorsque l'orageux Orion, élevant
» avec lui des vagues menaçantes, nous a livrés aux fu-
» reurs de la mer et des vents, qui, surmontant nos
» efforts, nous ont portés sur des bancs de sable, dis-
» persés sur les ondes, engagés dans des rochers impra-
» ticables. Echappés du naufrage, enfin, nous arrivons
» en petit nombre sur vos côtes; mais quels hommes y
» trouvons-nous? dans quel pays barbare autorise-t-on
» de telles mœurs? On ne nous permet pas de nous re-
» poser sur le sable, on nous déclare la guerre. C'est un
» crime de mettre le pied sur le rivage. Si vous mépriser
» les hommes et les armes qu'ils peuvent employer pour
» se défendre, songez du moins qu'il est des dieux pro-
» tecteurs de l'innocence et vengeurs des forfaits. Nous
» avions pour roi Enée, prince aussi juste, aussi vertueux,
» aussi vaillant qu'il y en eût jamais sur la terre. Ah! si
» les destins veillent sur les jours de ce héros, s'il jouit
» encore de la lumière et n'est point enseveli dans la
» cruelle nuit du trépas, nous ne craignons rien; et vous,
» grande reine, vous ne vous repentirez pas de l'avoir
» prévenu par vos bienfaits. Nous avons aussi dans la
» Sicile des villes ouvertes pour nous recevoir, des alliés
» prêts à nous secourir, et Aceste leur roi, du plus noble
» sang de Troie. Qu'il nous soit permis de mettre à sec
» sur votre rivage nos vaisseaux endommagés par la
» tempête, de choisir du bois dans vos forêts pour les ra-
» doubler et les garnir de rames, enfin d'être en état ou
de

» de nous rendre enfin en Italie, si, retrouvant nos com-
» pagnons et notre roi, nous pouvons encore songer à
» l'Italie ; ou si notre perte est consommée, si les mers
» de Lybie vous ont englouti, généreux père des Troyens,
» et que l'espoir du jeune Iule nous soit enlevé pour
» jamais, de regagner du moins les parages de Sicile,
» d'où nous sommes partis, et l'asile que nous y trouverons
» tout préparé auprès du roi Aceste. » Ainsi parlait Ilionée.



L'économie de ce discours est parfaitement bien entendue. Il y règne, ainsi que dans celui d'Enée, une dignité dont l'éclat est toujours tempéré par le sentiment de l'infortune et de la dépendance où les Troyens se trouvent momentanément réduits. La traduction de M. René Binet offre bien quelques fautes qu'on pourrait relever, mais en général il nous paraît avoir saisi l'intention de Virgile, qui a placé à dessein dans la bouche d'Ilionée suppliant, ces expressions respectueuses, ces circonlocutions craintives, ces tournures embarrassées dont se compose la langue des proscrits, qu'on nous permette cette façon de parler. C'était sur-tout des formules impératives qui respirent l'orgueil et l'assurance, qu'on devait bien se garder en traduisant ce discours. Pour moi je ne croirai jamais, quel que soit mon respect pour M. Delille, qu'Ilionée, dans la triste situation où se trouvent les Troyens, ait adressé à Didon un vers aussi arrogant que celui-ci :

Sachez ce qu'on nous doit en sachant qui nous sommes.

Ce n'est pas là, ce me semble, le langage et le ton d'un suppliant ; *non ea vis animo, nec tanta superbia victis*, dit Ilionée quelques vers plus haut. Mais pour mieux entrer dans le secret de Virgile, pour sentir encore davantage cet art des convenances qu'il possédait si parfaitement, il ne sera pas inutile de rapprocher de la harangue qu'on



Digitized by Google

vient de lire, celle que le même Ilionée adresse au septième livre, dans des circonstances bien différentes, au roi Latinus. Enée est déjà abordé dans le Latium, et ne doute plus qu'il ne soit l'objet de la protection des dieux. Le ton de l'ambassadeur est rempli de noblesse et de dignité. Il répond en ces termes au roi des Latins : « Puissant roi, » digne fils de Faunus, une affreuse tempête ne nous a » point forcés à relâcher sur vos côtes ; aucune méprise, » ni d'étoiles, ni de rivages, ne nous a fait prendre une » route contraire à nos projets. C'est à dessein, c'est par » un choix unanime que nous nous rendons dans cette » ville ; exilés que nous sommes du plus grand empire » que le soleil découvrit dans sa course, en venant de » l'extrémité du monde. Nous sommes issus de Jupiter : » oui, la nation Troyenne ose compter le grand Jupiter » pour son premier aïeul ; et notre roi, Enée lui-même, » qui nous envoie vers vous, est petit-fils de ce dieu. S'il est » des hommes que la nature ait relégués par-delà l'océan ; » s'il en est dans la zone brûlante qui partage en deux » l'univers, ils ont entendu parler de cet orage formi- » dable, qui, sorti de la Grèce en fureur, est venu se » décharger sur les champs voisins du mont Ida ; ainsi » que de l'issue fatale de cette guerre fameuse, qui mit » aux mains l'Europe et l'Asie. Echappés de ce déluge » effroyable, après avoir long-temps erré sur l'immensité » des mers, nous vous demandons une petite portion de » vos rivages pour y établir les dieux de nos pères, et » pour y jouir, sans être à charge, de l'air et de l'eau dont » l'usage est commun à tous les hommes. Nous ne ferons » point déshonneur à votre empire : votre gloire s'ac- » croîtra par ce bienfait ; notre reconnaissance sera éter- » nelle, et l'Ausonie ne se repentira jamais d'avoir reçu » dans son sein la nation Troyenne : j'en jure par les dés-

Digitized by Google

» tins d'Enée, et par sa main non moins fidelle dans les » traités, que redoutable dans les combats. . . . . »

( *Traduction de M.* René Binet.)

Ilionée, dans l'un et l'autre discours, tient un langage bien différent, et cependant parle toujours comme il doit parler. Il n'est pas besoin, je crois, d'insister sur cette remarque et de faire sentir ce que les circonstances exigeaient dans l'une et l'autre situation. Je ne comprends point les raisons qui ont détourné M. René Binet d'analyser ces deux discours, ainsi qu'il l'a fait dans ses notes pour la plupart des harangues qu'on admire dans l'Enéide. Cette partie même de son travail ne sera pas la moins utile aux jeunes gens qui veulent se former dans l'art oratoire, et relève de beaucoup à nos yeux le mérite de la traduction nouvelle. En effet, ce n'est point un éloge exagéré que de dire qu'il y a pour le moins autant d'art dans les harangues de Virgile, que dans les plus belles oraisons de Cicéron. Rien ne serait plus utile pour les jeunes gens que de faire un pareil parallèle; ils se convaincraient du moins que c'est par les mêmes principes de logique qu'on parvient à exceller dans les vers comme dans la prose, et qu'on ne peut raisonnablement espérer du succès dans quelque genre d'écrire que ce soit, sans perfectionner sa raison par l'étude et le travail. Au reste, n'oublions pas que les poètes ont formé les orateurs et les philosophes, et qu'Homère, long-temps avant que les rhéteurs eussent ouvert aucune école, avait donné dans le neuvième livre de l'Iliade, le modèle des trois genres dont se compose le style oratoire : étudier ce style dans les poètes n'est donc faire autre chose que remonter à la source. Les harangues de l'Iliade sont si belles, qu'on a de la peine à convenir qu'elles soient verbeuses, et quelquefois peut-être déplo-



Digitized by Google

cées. En lisant Virgile, on sent que l'art oratoire avait fait des progrès, et que le poète s'était formé par la lecture de Démosthène et de Cicéron lui-même. En général, les discours de l'Enéide sont autant de chefs-d'œuvre. On ne peut qu'applaudir à l'exactitude et au goût avec lequel M. René Binet en a fait l'analyse dans les notes qui accompagnent sa traduction. Ces notes elles-mêmes ne sont rien moins qu'à dédaigner : elles contiennent des observations qui sont toujours justes et clairement énoncées, mérite important dans un ouvrage destiné à l'instruction. Comme un examen détaillé de cette partie du travail du nouveau traducteur nous mènerait trop loin, nous renvoyons nos lecteurs à M. René Binet lui-même, en nous contentant de dire qu'il est quelques-unes de ses remarques que nous n'approuvons pas. Telle est celle qu'on trouve dans les notes qui suivent le septième livre : Virgile compare la reine Amate, agitée par des transports frénétiques « à » cet instrument léger, que des enfans armés de fouets » font tourner rapidement dans un grand cercle au milieu » d'une cour, théâtre de leurs jeux. Pressé par la courroie, » il décrit mille courbes irrégulières. La jeune troupe qui » l'entoure admire ces mouvemens dont elle ignore la » cause, et regarde avec surprise la volubilité de ce buis » que les coups de lanière raniment à chaque instant. Telle » on voit la reine parcourir la ville et attirer les regards » d'un peuple indompté. »

(*Traduction de M.* René Binet.)

Plusieurs critiques ont trouvé cette comparaison peu digne de la majesté de l'épopée. Nous ne sommes point de leur avis, et encore moins de celui de M. René Binet, qui y trouve quelque *chose de choquant et même d'insultant.* Nous ne conviendrons point avec lui qu'il faut que Virgile ait eu

Digitized by Google

*bien peu d'égards, soit pour le sexe*, soit pour la dignité, pour se *permettre une pareille gentillesse.* Je ne sais pourquoi les critiques modernes ont attaqué ces comparaisons naïves, qui, étant prises dans des usages familiers, ont par cela seul l'avantage d'être à la portée de tout le monde. Ils oublient, ce me semble, que le grand mérite d'une comparaison consiste, non dans l'image par elle-même, mais dans l'exactitude des rapports existans entre deux objets comparés. On trouve à chaque instant dans la Bible et dans Homère, soit des comparaisons, soit des expressions métaphoriques prises des usages les plus familiers, et les exemples sont en si grand nombre que je me crois dispensé d'en citer aucun. La comparaison dont Virgile se sert, offre une image d'une vérité, d'une naïveté charmante; elle ne rappelle rien de bas ni de *choquant.* S'il en était ainsi, il faudrait supprimer un grand nombre de passages semblables dans les poètes anciens. Pour moi, je ne sais si c'est bizarrerie ou autrement, mais je donnerais bien volontiers toutes ces comparaisons scientifiques dont nos versificateurs pédans se montrent tellement amoureux, pour ces similitudes vives et familières dont Homère et Virgile sont remplis. Bien entendu que le trop de simplicité de l'image serait relevé, ainsi que ces deux poètes n'y manquent jamais, par l'élégance et la beauté de l'expression. Au reste, il est possible que M. René Binet ait été entraîné par l'autorité de quelques critiques trop délicats. Nous ne le suivrons point dans l'analyse qu'il fait des principaux discours de l'Enéide; seulement nous invitons nos lecteurs à lire l'examen oratoire du quatrième livre. Pour nous, laissant là la marche méthodique que nous avions suivie dans les articles précédens, nous allons parcourir au hasard tout le poëme. Le septième livre qui s'ouvre sous notre main, présente un de ces tableaux sur lesquels l'imagina-



Digitized by Google

tion aime à s'arrêter : Virgile nous peint les bords agrestes du Tibre, où les vaisseaux d'Enée entrent pour la première fois. Le prince troyen abordant dans le Latium, a été souvent comparé à Colomb ou Vasco de Gama, descendant dans les îles de l'Amérique ou de l'Inde. Qu'on me permette à ce sujet, de rapporter deux stances peu connues d'un poète Italien fort renommé dans le genre burlesque, et qui nous a laissé un chant d'un poëme héroïque sur la découverte du Nouveau Monde, qu'il avait composé dans le genre noble ; il dépeint d'une manière fort pittoresque l'étonnement dont furent saisis les Espagnols en débarquant dans une de ces îles merveilleuses que renferment les mers Américaines. On se figure aisément quelle surprise dut exciter dans l'esprit de ces aventuriers, l'aspect d'un monde où tout était nouveau pour eux. Ces forêts d'orangers, de cèdres et de palmiers; ces oiseaux magnifiques, dont les ailes étaient peintes d'or et d'azur ; ces montagnes, ces fleuves inconnus ; enfin cette nature Américaine si différente de celle de l'Europe, tout dut étonner les compagnons de Christophe. Telle est la manière dont le poète dont nous parlons a tracé cette scène d'un merveilleux tout-à-fait romanesque.

*Così par lava, e di lontan vedea*
*Molt' isole nel mar fra se distinte.*

« Une multitude d'îles fleuries s'offrent aux regards de » Colomb. Une d'entr'elles présente aux vaisseaux castil- » lans, un port qu'un long rempart de roches escarpées » garantit des fureurs de la tempête ; jamais le souffle des » vents n'a fait rider cette onde tranquille. Le héros dé- » barque sur ce rivage ; un paysage enchanté se déploie à » ses yeux ; partout des prés fleuris, de riants bocages » que parfume un doux zéphir ; partout on entend le doux » murmure des fontaines et des ruisseaux ; des arbres sont

Digitized by Google

» chargés de fruits et de fleurs, à travers lesquels on voit » voltiger des oiseaux inconnus, dont le plumage étin- » celle du coloris le plus éclatant. » L'étonnement des Troyens dut être à peu près le même, et la situation d'Enée et de Colomb offre plusieurs traits de ressemblance; mais celui de tous qui paraît le plus singulier, et qu'on n'a pas remarqué, c'est que les mêmes superstitions populaires avaient précédé la venue de l'un et l'autre héros. Tous les deux en surent également tirer parti. Les historiens Espagnols rapportent que long-temps avant l'arrivée de Colomb en Amérique, une antique tradition publiait que des étrangers devaient un jour traverser la vaste mer d'Orient, et soumettre tout le Nouveau Monde à leur domination. Cette idée ne contribua pas peu aux succès des armes castillanes. Nous voyons dans l'Enéide qu'Enée s'appuyait pareillement sur la foi d'un oracle. Le poète Italien que nous avons cité, a imité plusieurs traits de la description du septième livre.

*Jamque rubescebat radiis mare, et æthere ab alto.*

*Traduction de M.* René Binet.

« Déjà la mer se colorait de rayons pourprés, et l'aurore » brillait dans les airs, portée sur un char de rose : alors » les vents tombèrent et retinrent tout d'un coup leur » haleine, et les rames luttèrent péniblement contre l'onde » immobile. Enée de dessus les eaux découvre une im- » mense forêt, à travers laquelle le beau fleuve du Tibre » précipite dans la mer ses flots rapides, toujours char- » gés d'un sable doré : autour et au-dessus de son canal, » mille oiseaux divers accoutumés à voltiger sur ses rives, » remplissent les airs de leur doux ramage. Enée ordonne » à ses compagnons de tourner la proue de leurs vaisseaux, » de cingler vers la terre; et, transporté de joie, il entre



Digitized by Google

» dans le lit du fleuve, où l'ombre des bois entretenait » une délicieuse fraîcheur. »

*Traduction de M.* Delille.

Le jour suivant à peine a commencé d'éclore,
L'onde à peine rougit des rayons de l'Aurore,
Tout-à-coup l'air se tait, le vent meurt, le flot dort:
Aussitôt les nochers ont redoublé d'effort;
Tous ont pris l'aviron, et de l'onde immobile
Fatiguent à l'envi la paresse indocile.
Enée alors découvre un bois vaste et riant;
Le Tibre le partage, et son onde en fuyant,
Dans la profonde mer rapidement entraîne
*Le cristal de ses eaux et l'or de son arène*;
Mille oiseaux différens de plumage et de voix,
Amoureux de ce fleuve, élèves de ce bois,
De rameaux en rameaux courant, volant sans cesse,
Charmaient de leurs doux sons la rive enchanteresse.
*Là le* héros aborde; et l'onde et les oiseaux
Semblent de leur doux bruit saluer ses vaisseaux.

Ce tableau est de la plus grande fraîcheur. Nos poètes descriptifs n'ont rien dans tous leurs paysages qui soit digne d'être opposé à celui-ci. La traduction de M. Delille est aussi loin de la fidélité que de la perfection. Cependant il règne dans toute la versification de ce passage une mollesse d'harmonie dont l'oreille est délicieusement flattée. Il est inutile, je crois, de prévenir mes lecteurs que *l'or de l'arène et le cristal des eaux* ne sont point dans Virgile, et appartiennent entièrement au traducteur. Les poètes anciens étaient beaucoup moins prodigues de ces choses précieuses, que ne le sont les poètes modernes, à qui vous diriez qu'elles ne coûtent rien. Les Italiens sur-tout répandent à pleines mains dans leurs poésies les saphirs et les perles. Avouons que M. Delille donne quelquefois dans cette espèce de luxe poétique, qui, s'il n'a pas tous les inconvéniens de l'autre, n'en blesse pas moins les yeux

Digitized by Google

par un éclat importun. Par exemple, lorsque dans sa traduction des *Géorgiques*, le poète français nous dit qu'un ruisseau *roule une eau d'argent sur des sables dorés*, il est évident que ce vers n'est plus la traduction d'un vers latin, mais une enluminure italienne. M. René Binet a su se préserver de ce mauvais goût dans sa version en prose; quelquefois même il porte son respect pour les lois somptuaires jusqu'à supprimer le mot *aurum* ou *aurea* dans les vers où ce mot faisait un bel effet; et en cela il me semble condamnable. Nous en trouvons un exemple dans ce septième livre. Le roi Latinus fait présent aux ambassadeurs d'Enée « de cent coursiers d'une légéreté pareille à celle » des oiseaux; tous couverts de housses de pourpre, ri- » chement brodées; des colliers d'or leur tombent sur le » poitrail; l'or brille de toutes parts sur leur harnois, et » ils rongent un mords *de même métal.* »

Aurea *pectoribus demissa monilia pendent;*
*Tecti* auro, *fulvum mandunt sub dentibus* aurum.

Par ces mots *aurea*, *auro*, *aurum fulvum*, Virgile a voulu donner à ces vers l'éclat même de l'or; et en effet, tel est le prestige de ces mots ainsi rapprochés, que les vers semblent étinceler; l'œil en est ébloui.

A chacun des Troyens on amène sur l'heure
Un coursier dont les vents n'égalaient pas l'essor;
Sur leur large poitrail descend un collier *d'or*;
*L'or* couvre leur harnois, et leur fierté farouche
Obéit au frein *d'or* qui gourmande leur bouche.

On sent que la répétition est ici d'un fort bon effet. Au reste, toutes ces légères taches de la traduction de M. René Binet disparaîtront aisément dans une nouvelle édition, et cet ouvrage mérite d'en avoir plus d'une. Puisque nous sommes maintenant entrés dans ces détails de style, nous continuerons à relever quelques négligences échappées à

Digitized by Google

la plume du nouveau traducteur, qui en général ne cherche pas assez à conserver aux mots poétiques la place que Virgile leur donne, et qui les rend presque toujours extrêmement pittoresques. Nous en trouvons un exemple, entr'autres, sans sortir du septième livre. Il est question d'un essaim d'abeilles qui vient se suspendre en grappe aux branches d'un arbre.

*Pedibus per mutua nexis*
*Examen subitum ramo frondente pependit.*

Il n'est personne qui ne sente l'effet de ce mot *pependit*, qui semble pendre au bout du vers comme l'essaim d'abeilles à la branche d'arbre, tant il est habilement placé. Rien n'empêchait le traducteur de conserver cette beauté en terminant, comme Virgile, ce petit tableau par le mot qui fixe l'esprit du lecteur sur l'idée principale. La version suivante me paraît traînante et sans effet : « Un jour un prodigieux essaim traversant les airs avec » un grand bourdonnement, vint *s'abattre* sur le sommet » de l'arbre, et les abeilles s'entrelaçant mutuellement » les pieds, formèrent tout d'un coup une grappe suspendue » à ses rameaux. » Je relève d'autant plus volontiers ces négligences, que je crois qu'il serait fort aisé à M. René Binet de les faire disparaître. Il en est de même pour ce qui regarde l'harmonie imitative, harmonie dont les traducteurs précédens n'ont pas conservé la plus légère trace, et à laquelle M. René Binet s'est particulièrement attaché. Plusieurs des passages que nous avons déjà cités prouvent qu'il a réussi autant qu'on le peut faire dans la prose; mais cette partie du travail de notre traducteur offre encore quelques taches, nous devons le dire, et sur-tout dans les vers de sentiment, auxquels Virgile a toujours donné une harmonie attendrissante. Tel est entr'autres ce vers admirable, ce vers dont il n'est donné peut-être de connaître

Digitized by Google

toute la beauté qu'a celui qui, victime de nos troubles civils, s'est vu sur le point, pour fuir la proscription, de mettre des mers immenses entre son pays et lui, en un mot de s'en éloigner sans retour :

*Longa tibi exilia, et vastum maris æquor arandum.*
Et sur de vastes mers un long exil t'attend.
(M. Delille.)

Les deux élisions qui se rencontrent dans le premier hémistiche en rendent la facture pénible ; le second semble porter l'empreinte de la plus noire tristesse. On cherche en vain toutes ces beautés, il faut en convenir, dans la version suivante : « Il ne vous est point donné d'amener avec » vous Créüse; le dieu qui règne au plus haut de l'Olympe » en dispose autrement : vous souffrirez un long exil; vous » traverserez une vaste étendue de mers; enfin, vous » arriverez dans l'Hespérie, aux lieux où le Tibre arrose » de ses eaux paisibles les champs fertiles cultivés par » un peuple lydien. »

Ces futurs, dont la terminaison est âpre, *vous souffrirez*, *vous traverserez*, *vous arriverez*, répandent sur tout ce passage une froideur glaciale, et donnent à ce vers, qui dans l'original est plein de sentiment, la sécheresse d'un simple énoncé. Rien ne serait plus aisé que de rectifier ce passage. Je crois que la traduction du cinquième livre ne pourrait que gagner à être ainsi revue. Virgile a épuisé dans ce chant toutes les ressources de l'harmonie imitative. S'agit-il du combat, de la course ? les vers ont la légéreté de l'oiseau. Est-il question de la grêle ? on croit l'entendre pétiller sur les toits.

*Nec mora, nec requiès quam multâ grandine nimbi*
*Culminibus crepitant.*

M. René Binet, dans cette partie, est bien supérieur à ses rivaux; mais son travail pourrait encore recevoir un

Digitized by Google

degré de perfection, s'il était revu avec soin. Au reste, pour nous résumer, cette traduction, avec toutes ses taches, est la meilleure que nous ayons du prince des poètes latins. Les notes dont elle est enrichie, l'examen des diverses harangues de l'*Enéide*, en font un ouvrage nécessaire pour les jeunes gens qui étudient en rhétorique. Dans les rapprochemens que nous avons faits entre la prose de M. René Binet et les vers de M. Delille, ceux qui nous ont suivis ont dû se convaincre que si la prose rend avec plus d'exactitude la pensée du poète, les vers conservent davantage l'harmonie et le coloris de l'original. La traduction de M. Delille est bien loin d'être fidelle, et encore plus d'être parfaite. Peut-être quelques-uns de mes lecteurs en concluront-ils que, lorsqu'on a reçu le don de la poésie, il vaut mieux imiter les anciens que d'affaiblir leur éclat en les traduisant; et j'avoue que je ne suis pas fort éloigné de me ranger à ce dernier avis. Dans le siècle de Louis XIV, nos grands hommes ne savaient qu'*imiter*, et dédaignaient de *traduire*. Il en est de même du siècle d'Auguste. On remarquera que ce ne fut jamais que dans la décadence des lettres qu'on vit s'élever cette nuée de traducteurs en vers. On ne savait plus que traduire dans le siècle où Juvenal écrivait. Ce poète nous parle d'un certain Labienus, qui avait formé le projet de traduire *l'Iliade* et *l'Odyssée* en vers latins. Quant aux traductions en prose, on ne peut du moins leur contester le mérite d'être utiles, en ce qu'elles facilitent l'intelligence des originaux. C'est sous ce dernier rapport, quoique ce ne soit pas le seul, que le travail de M. René Binet est vraiment recommandable, et pour lequel je crois devoir le remercier au nom des lettres, en finissant cet examen.

J. ESTIBERT-LA-SERVIÈRE.

Digitized by Google

# SECONDE LETTRE

## A M. Fiévée,

## *Sur quelques ouvrages de* Marmontel.

Monsieur,

Vous m'avez fait beaucoup trop d'honneur en imprimant les réflexions que j'ai cru devoir vous soumettre. Je pensais que mon expérience pourrait être de quelque utilité à la cause que vous défendez; mais j'étais loin d'imaginer que des observations écrites sans aucune prétention me vaudraient de votre part le brevet d'auteur et de critique. Je l'accepte, puisque vous m'en croyez digne; et je ne veux pas vous priver de la gloire d'avoir fait débuter dans la carrière polémique, un septuagénaire qui, de sa vie, n'avait rien publié.

Vous sentez, monsieur, que la vanité n'entre pour rien dans la résolution que je prends : à mon âge, on n'en a plus, à moins qu'on ne soit philosophe. Je vais donc continuer mes observations sans mettre plus d'ordre dans mes idées, et sans chercher à donner plus de précision à mon style.

Mon opinion sur *les Incas* vous paraîtra peut-être un peu sévère; mais je dois vous prévenir que je ne l'ai point hasardée sans y avoir mûrement réfléchi. J'ai cru trouver dans ce livre, bien plus que dans *Bélisaire*, l'intention de propager une doctrine anti-sociale. La religion, le gouvernement ne sont point attaqués par des allusions indirectes, par des réticences dont l'interprétation peut offrir

Digitized by Google

des difficultés : ici l'objet de l'auteur est manifeste ; les rêveries de Rousseau sur l'état sauvage, les spéculations bizarres de Diderot sur le matérialisme, le rabâchage de Voltaire contre la religion, sont reproduits avec un ton de modération qui les rendrait plus dangereux si les combinaisons de l'auteur n'étaient heureusement aussi absurdes qu'ennuyeuses.

Je considérerai *les Incas* sous les rapports du goût et de la morale ; et vous remarquerez sans doute avec plaisir que les conceptions qui s'éloignent de la saine doctrine, sont celles que la critique littéraire peut attaquer avec le plus de succès : ce qui sert à prouver l'alliance invariable des bons principes dans tous les genres.

Le plan de l'ouvrage, abstraction faite du but que l'auteur s'est proposé, est extrêmement vicieux. Le Pérou est gouverné par deux princes aussi faibles l'un que l'autre : malgré les liens du sang, ils sont ennemis ; et par une combinaison toute philosophique, celui des deux qui a le moins de droits au trône, puisqu'il est le fils d'une concubine, se trouve le plus intéressant. Ataliba, le véritable héros du poëme, est absolument dépourvu de courage ; sa douceur dégénère en bêtise, et sa philosophie ne consiste qu'en chimères destructives de tout ordre social. Huascar aurait pu avoir plus de physionomie ; mais l'auteur efface mal-adroitement les traits qui devaient le caractériser : son naturel versatile, et son ambition mal dirigée, l'entraînent à des malheurs qu'il mérite.

Voilà donc les deux princes qu'on met à la tête d'un empire dont les institutions nous sont présentées comme des modèles que l'Europe devrait imiter. Il est inutile de parler de ces institutions ; c'est un roman politique inventé par l'auteur, roman dénué de toute espèce de vraisemblance, et qui n'a aucun rapport avec la peinture

Digitized by Google

impartiale que le docteur Robertson a faite du gouvernement Péruvien.

Les autres héros Indiens ne l'emportent pas sur les deux rois. Orozimbo, Telasco et Amazili ne sont que des sauvages auxquels on a donné le jargon des philosophes modernes, jargon qui leur convient, il faut l'avouer, mais qui n'est nullement épique. L'auteur du reste s'est moins éloigné de son but lorsqu'il a peint les Européens : il voulait les rendre odieux ; cependant cette intention patriotique est encore exécutée avec la plus grande mal-adresse. A juger de ces conquérans par le récit de M. Marmontel, ils ne peuvent inspirer que le mépris ; or, ce sentiment n'est pas du nombre de ceux que l'on aime à éprouver lorsqu'on lit un poëme épique ou un roman. Pizarre flotte sans cesse entre le crime et les remords ; son caractère chancelant et incertain n'a rien de ce qui flatte l'imagination ; aucun trait brillant, aucun exploit ne distinguent ce guerrier, auquel cependant les historiens se sont accordés à donner un courage et une constance capables de surmonter tous les obstacles. Trop faible pour qu'on puisse l'admirer, trop fort pour qu'on puisse le plaindre, il offre une couleur terne qui ne saurait intéresser, ni plaire. Il y a cependant un guerrier espagnol sur lequel l'auteur a voulu fixer l'attention, et qu'il a cherché à présenter comme le beau idéal de la philosophie ; c'est Alonzo. Mais remarquez, monsieur, combien M. Marmontel a dû compter sur le désordre d'idées si répandu de son temps. Alonzo n'est qu'un transfuge qui quitte l'armée espagnole pour se retirer chez les Indiens, et qui bientôt après combat contre ses compatriotes ; et c'est pour ce déserteur que l'auteur réclame l'admiration ! Voilà un des plus beaux effets de ce grand amour de l'humanité, tant recommandé par les philosophes !

L'épisode de Cora est très-connu, et bien des gens se

Digitized by Google

sont étonnés qu'avec une situation aussi intéressante en apparence, M. Marmontel ait pu être si froid. Mais, après un léger examen, on découvrira qu'il faut moins attribuer cette froideur au défaut de talent de l'auteur qu'à la combinaison générale de son livre. D'après l'hypothèse d'où il part, les prêtresses du soleil sont consacrées à ce dieu, sans qu'aucune véritable piété, aucun amour les lient à leur devoir. Quel sentiment peuvent éprouver et inspirer ces femmes esclaves? le temple n'est-il pas une espèce de sérail où elles sont retenues malgré elles, et dont la rigueur des lois peut seule les empêcher de s'échapper? le premier venu qui concourra à leur évasion, ne deviendra-t-il pas sur-le-champ un amant favorisé? Or, quelle délicatesse peut-on trouver dans une pareille situation? quel parti peut-on en tirer? Supposez, monsieur, qu'un tremblement de terre renverse le sérail de Constantinople, qu'un jeune homme recueille une des fugitives, et qu'elle se livre aussitôt à lui; cela ne formera-t-il pas un bel épisode de poëme ou de roman? Eh bien! c'est absolument là le tableau que présente l'histoire de *Cora*. M. Marmontel s'est donc bien trompé, lorsqu'il a cru pouvoir combattre de cette manière les vœux monastiques. Le goût suffisait pour lui indiquer que l'allusion ne serait sentie par aucun esprit raisonnable, et que son récit serait dépourvu de toute espèce de charme. En effet, qui répand tant d'intérêt sur les combats du devoir et des passions dont les cloîtres ont été quelquefois témoins? C'est cette religion qui enchaîne par tous les liens de la foi, de l'espoir et de l'amour; c'est ce Dieu qui exige un dévouement exclusif, et qui demande le sacrifice volontaire de tous les autres penchans. Qu'une jeune fille consacrée aux autels cherche à vaincre un attachement malheureux; qu'au milieu de ses prières des souvenirs encore

mal

Digitized by Google

mal effacés viennent la troubler, alors nous nous attendrissons sur elle, nous partageons ses douleurs, mais cet attendrissement n'est pas trop pénible, parce que nous prévoyons que cette victime des passions sera tôt ou tard consolée; le devoir reprendra insensiblement de l'empire sur son ame, et le pur amour qui lui est presqu'rit remplacera celui dont elle a été tourmentée. C'est ce qui distingue éminemment nos Héloïse et nos la Vallière des amantes de l'antiquité poursuivies par une fatalité aveugle, et des femmes qui, comme Cora, ne sont que des esclaves incapables de résister au premier libérateur qui se présentera.

M. Marmontel avait envie de rejeter sur les prêtres et sur la religion tous les désastres qu'éprouva l'Amérique. Vous remarquerez, monsieur, dans l'exécution de ce projet, la même mal-adresse que dans l'épisode de Cora. Le prêtre Valverde est tellement odieux, que son caractère n'a aucune vraisemblance; l'atrocité de ce personnage est froide et stupide. L'ambition ne l'anime pas, il n'est point avide de richesses; il n'est pas même fanatique, puisqu'il ne croit pas en Dieu; et cependant il n'a d'autre plaisir que celui de voir couler le sang des Indiens. Si jamais un pareil monstre a pu exister, certainement on n'aurait pas cru qu'il dût figurer comme acteur principal dans un roman poétique. Cette faute grossière n'aurait aucune conséquence morale, si l'auteur ne prétendait attribuer à presque tous les ministres de la religion qui accompagnèrent les Espagnols, les vices monstrueux que son imagination a rassemblés sur un seul homme. Il y a autant de mauvaise foi que d'ignorance dans cette imputation. Vous avez déjà, monsieur, prouvé l'ignorance, lorsque, dans une note de l'extrait du poëme de *la Navigation*, vous avez rappelé la conduite que Gasca, conseiller de l'inqui-



Digitized by Google

sition, tiat au Pérou. J'ajouterai à ce que vous avez dit, un témoignage encore plus formel tiré de Robertson : « Un des partis, dit cet historien, intéressé à rendre perpétuelle la servitude de ce peuple, le représentait comme une race stupide et obstinée, incapable d'acquérir des idées religieuses et d'être formé aux occupations de la vie sociale. L'autre parti, plein d'un zèle pieux pour la conversion des Indiens, affirmait que, malgré leur ignorance et leur simplicité, ils étaient doux, affectionnés, dociles, et que, par des instructions et des réglemens convenables, il serait aisé d'en faire de bons chrétiens et des citoyens utiles. La plupart des laïques embrassèrent la première opinion ; *tous les ecclésiastiques* furent les défenseurs de l'autre. » La mauvaise foi de l'auteur n'est pas moins évidente. Il fait célébrer le sacrifice de la Messe par Fernand de Lucques, autre prêtre qu'il peint aussi féroce que Valverde, et il prétend que ce prêtre partagea l'hostie en proclamant le brigandage. Selon M. Marmontel, cette horreur est attestée par Benzoni, historien italien. Voici le passage de Benzoni : *Piglia-rono l'ostia consæcrata del santissimo sacramento, giorando di non romper mai la fede.* Cela veut dire qu'ils firent le serment d'être toujours unis, serment qui n'a rien de répréhensible. Il faut voir l'explication philosophique que M. Marmontel donne de ce passage : « Ainsi, fait-il dire au prêtre, après avoir partagé l'hostie, ainsi soit partagée entre nous la dépouille des Indiens. » Cette extension à la pensée de l'historien italien, ne vous semble-t-elle pas bien ingénieuse ? Il paraît que l'auteur connaissait ses contemporains, très-portés à croire les sophistes sur parole ; l'examen le plus facile aurait suffi pour montrer toute l'invraisemblance et toute l'absurdité de ce tableau.

Digitized by Google

Il ne me reste plus à vous parler, monsieur, que d'un seul personnage du roman des *Incas*; c'est de Las Casas, que l'auteur a jeté dans le moule philosophique pour en faire un prêtre parfait. Malgré tous ses efforts, il ne peut effacer entièrement le beau caractère de ce célèbre religieux. Mais en lui donnant le jargon des sophistes, en lui supposant des idées de déisme, il lui fait perdre ce langage éloquent, affectueux et pathétique qu'il devait à la religion dont il était le ministre. Vous remarquerez que presque jamais Las Casas ne parle de l'Evangile, et ne développe ses préceptes; c'est tomber dans un défaut que Voltaire lui-même a évité lorsqu'il a traité sérieusement des sujets religieux.

Une pareille réunion de personnages suppose nécessairement une action languissante et sans intérêt: je me dispenserai donc d'examiner les *Incas* sous ce rapport; je me bornerai à relever quelques détails où le *philosophisme* est presque toujours aussi absurde que ridicule.

Le merveilleux est un ressort que les poètes et les romanciers emploient avec succès, sur-tout quand il est fondé sur d'anciennes traditions religieuses. M. Marmontel aurait pu s'en servir, lorsqu'il peint les prodiges qui annoncent à Huascar sa ruine prochaine; la position de ce monarque saisi de terreur, et s'empressant d'apaiser son dieu, aurait excité peut-être quelque intérêt. Mais la philosophie s'opposait à cette fiction; il valait beaucoup mieux faire d'Huascar un incrédule. « Le soleil, dit le prince à » un prêtre, vous a-t-il révélé ce malheureux avenir? — » Je l'entrevois, dit le pontife; le soleil ne m'a point » parlé. — Laissez-moi donc, reprit l'Inca, le dernier » bien qui reste à l'homme, l'espérance qui l'encourage et » le soutient dans ses malheurs. Tout ce qui peut n'être » qu'un jeu, qu'un accident de la nature, ne se doit jamais



Digitized by Google

» expliquer comme un signe prodigieux, à moins qu'il » ne soit à propos *d'en intimider le vulgaire.* Ce n'est » pas ici le moment. » Je n'ai pas besoin d'observer que cette réponse d'Huascar rend la situation glaciale : ne serait-elle pas vive et pathétique, si le roi, au lieu d'indiquer dédaigneusement que les prodiges ne sont bons que pour tromper le peuple, s'abaissait devant le dieu qui le frappe, et cherchait ensuite, par son courage et sa résignation, à mériter la révocation de l'oracle ?

Le pathétique de cet ouvrage n'est pas supérieur au merveilleux. L'auteur invente des situations atroces, et plus il veut les peindre avec fidélité, plus il est froid. Telle est celle de Télasco et d'Amazili, embarqués sur un vaisseau espagnol surpris par un long calme. Une horrible famine désole l'équipage ; quelques furieux parlent de dévorer les amans mexicains ; heureusement pour eux le capitaine les protège. C'est à ce moment qu'Amazili fait de la sensibilité avec Telasco, et lui adresse ces paroles : » Mon ami, si nous étions seuls, je te demanderais de m'é- » pargner une mort lente, de me tuer pour te nourrir, » heureuse d'avoir pour tombeau le sein de mon amant, » et d'ajouter mes jours aux tiens. — O toi, lui répond » Telasco, ô toi qui me fais encore aimer la vie et résis- » ter à tant de maux, que t'ai-je fait pour desirer que » je te survive un moment ? Si je croyais que ce fût un » bien de prolonger les jours de ce qu'on aime en lui sa- » crifiant les siens, crois-tu que j'eusse tardé à me percer » le sein, à me couper les veines et à t'abreuver de mon » sang? » Peut-on allier ainsi des expressions tendres à des pensées de cannibales ? C'était cependant ce que l'on regardait alors comme des peintures originales et touchantes.

Vous devez avoir besoin, monsieur, de passer à des

Digitized by Google

images plus gaies. Nous allons suivre l'auteur dans une île dont le Camoëns lui a donné l'idée, et nous verrons en quoi il fait consister la vertu et le bonheur. Les mœurs de ce peuple ne peuvent être que douces et pures; car, dit M. Marmontel, ils ne connaissaient de *lois* que celles de l'*instinct*. Cet instinct pouvait s'exercer librement, puisque la nature avait tout prodigué pour les jouissances des hommes. Aussi, ajoute l'auteur, s'envier et se haïr entr'eux, vouloir se nuire l'un à l'autre, aurait passé pour un délire. Le méchant, parmi eux, était un *insensé*, et le coupable un *furieux*. Quand Helvétius aurait été législateur de cette île, sa doctrine n'y aurait pas été plus répandue. Il est aisé de remarquer que cette morale n'est autre chose que la théorie sur les bons et les mauvais calculs d'amour propre qui, selon le philosophe, décident de toutes les actions des hommes. « De tous les maux, ajoute M. Marmontel, dont se plaint *l'humanité dépravée*, le seul qui fût connu de ce peuple, était la douleur. La mort même n'en était pas un; ils l'appelaient le *long sommeil*. » On sent que l'auteur entend par *humanité dépravée* l'ordre social; et l'on voit que ce bon peuple ne croyait pas à l'immortalité de l'ame, condition nécessaire à un peuple pour être admiré par les philosophes modernes. La plus parfaite égalité régnait, tout le monde était riche, et l'impossibilité d'être envieux, jaloux, avare, observe très-bien M. Marmontel, devait rendre ce peuple facile à gouverner.

Cependant il restait un inconvénient qui pouvait troubler la paix de cette charmante *utopie*; l'amour, la jalousie n'exciteraient-ils pas des divisions et des haines? M. Marmontel se joue de cette petite difficulté; il rend toutes les femmes communes. Cette belle combinaison politique assure à jamais la tranquillité et la pureté des

Digitized by Google

mœurs dans l'île. Lorsque les Castillans y abordent, la civilité prescrit aux Indiens et à leurs femmes de pourvoir à tous les besoins de leurs hôtes. « Les Indiennes, dans » leurs danses, dit finement M. Marmontel, semblaient » se disputer la conquête des Castillans ; ainsi l'exigeait » le devoir de l'hospitalité. » Ne trouvez-vous pas que ce mélange des formules de la politesse avec l'objet dont il est question, produit un effet très-piquant ? Ne sachons pas mauvais gré à nos philosophes quand ils nous font rire ; ils nous ont tant fait pleurer !

Je pourrais vous citer encore un grand nombre de passages aussi singuliers que ceux dont je viens de vous occuper ; mais je crains de vous ennuyer, et j'aime mieux vous communiquer quelques réflexions sur l'esprit du dix-huitième siècle, et sur les causes de la décadence des lettres, réflexions qui se rattachent à la doctrine de l'école dont M. Marmontel fut l'élève.

Après la mort de Rollin et celle du père Jouvency, qui tous deux avaient la plus grande influence, l'un sur l'Université de Paris, l'autre sur le collége Louis-le-Grand, l'instruction dégénéra en France. La secte des raisonneurs formée par Fontenelle et La Motte, compta plus d'un professeur dans son sein, et sa doctrine fut substituée à celle qui avait formé les Bossuet, les Racine et les Boileau. Le père Porée, successeur du père Jouvency, le même sous lequel Voltaire fit sa rhétorique, avait commencé à changer la forme et le ton des études. Dans ses discours publics, il sacrifiait tout au desir de briller ; il préférait les tournures piquantes aux tournures naturelles ; et la maxime de *frapper fort plutôt que juste*, pourrait lui être attribuée, si nous ne connaissions celui de ses élèves qui l'a proclamée le premier, et qui l'a si souvent mise en pratique.

Digitized by Google

Je faisais mes études au collége Louis le Grand, tandis que le père Porée y jouissait encore de toute sa réputation. Je n'aimais pas sa manière ; cependant je n'osais me permettre d'en juger. Une circonstance que je n'oublierai jamais, me procura le moyen de fixer mon opinion. J'allais quelquefois chez ce professeur qui me témoignait de l'amitié : un jour j'y trouvai l'abbé Desfontaines qui causait avec lui très-vivement ; le respect m'empêcha de prendre part à la conversation ; je me bornai à écouter. C'était en 1741, époque à laquelle j'avais 14 ans ; l'abbé Desfontaines passait alors pour un de nos meilleurs critiques. L'abbé parlait au père Porée, du père Jouvency, et paraissait regretter sa méthode d'enseignement, ainsi que le ton de son éloquence. Il me serait facile, lui répondit le professeur, de prendre comme un autre le style nombreux et périodique de Cicéron. Mais dans mes discours, j'ai à parler devant un auditoire que ce style ennuierait si je voulais l'employer. Je ne serais écouté et peut-être entendu que de peu de personnes. Le style coupé est plus convenable, il est aussi plus propre à aiguiser l'esprit des jeunes gens et à exercer leur imagination. Il leur apprend à construire leurs pensées avec art, et à symétriser leurs expressions. — Mais, lui répondit l'abbé Desfontaines, ce goût d'éloquence ne formera jamais des Bossuet et des Massillon. — Cela peut être, dit le père Porée ; mais je pense qu'il faut commencer par exercer la jeunesse à un style pressé, vif et un peu épigrammatique, avant de lui proposer un style naturel, périodique et soutenu. — Je n'approuve pas du tout cette méthode, reprit l'abbé Desfontaines : comment voulez-vous, mon père, que les écoliers, après s'être habitués à vos épigrammes et à vos traits piquans, puissent revenir au ton simple, qui alors leur paraîtra froid et sans couleur ? Pour épurer le goût, faut-il commencer par l'émousser ? Je le

Digitized by Google

vois, nous ne posséderons plus de Racine et de Boileau; il faudra nous contenter d'écrivains comme Fontenelle et Lamotte, et peut-être aurons-nous pis. — L'abbé Desfontaines sortit fort échauffé. Cette petite dispute ne s'effaça point de ma mémoire; j'ai eu lieu de voir depuis, combien étaient vrais les pressentimens du critique.

Je vous ai raconté, monsieur, cette petite anecdote pour vous indiquer une des causes, peut-être la moins connue, de la prompte décadence des lettres en France. Lorsque j'aurai l'honneur de vous entretenir des élémens de littérature de M. Marmontel, je pourrai vous faire remarquer l'influence de cette nouvelle école, dont le père Porée doit être considéré comme l'un des chefs.

D. B.

## SPECTACLE.

### Théatre Français.

Cette semaine n'a vu de nouveautés à aucun de nos grands théâtres, à moins qu'on n'appelle ainsi le concours extraordinaire qu'attire *le Bourgeois Gentilhomme*, joué cinq fois de suite. Deux élèves du Conservatoire, M. Brice et Mlle Duval, ont singulièrement contribué à rendre ces représentations plus brillantes. Ils sont jeunes l'un et l'autre; la beauté de leur voix, la méthode et la précision de leur chant promettent de longues jouissances au public. Tous deux ont été vivement applaudis, et on leur a prouvé qu'on les regardait comme à la fin de leur noviciat.

Ce même théâtre continue avec succès la reprise de *la Mort de Pompée*. Je regrette d'être forcé de resserrer

Digitized by Google

dans un trop petit espace ce que j'aurais à dire sur cette belle composition dont le commentateur, ou si l'on veut le détracteur de Corneille, a parlé en général avec un peu moins de passion que de ses autres pièces (1). On est forcé de convenir que s'il y a des scènes et des vers admirables dans *la Mort de Pompée*, il ne s'y trouve point d'unité d'intérêt. Il s'agit, au 1^er^ acte, de savoir comment Ptolomée en usera envers son bienfaiteur qui vient lui demander un asile; s'il doit le secourir, le délaisser, ou l'accabler. L'imagination est d'abord frappée de l'importance de cette délibération : il y va du sort d'un homme naguère maître de celui de l'univers, et Ptolomée a raison de dire :

Que jamais potentat ne vit sous le soleil
Matière plus illustre agiter son conseil.

Ainsi, dès les quatre premiers vers, la curiosité, l'intérêt du spectateur sont portés à leur comble. Les deux premiers sont d'une belle simplicité; les deux autres, majestueux et presque sublimes.

Le destin se déclare, et nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-père et du gendre.
Quand les Dieux étonnés semblaient se partager (2),
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.

---

(1) Voyez *Rodogune*. Les remarques y sont si multipliées, qu'il semble que le malin vieillard ait voulu vous distraire exprès de la lecture du texte. Il y en a presqu'à chaque vers.

(2) Je ne sais si ce vers n'a pas donné à Racine l'idée d'un des plus beaux qui existent dans la langue française :

Achille furieux
Epouvantait l'armée et partageait les Dieux.

Il a pris certainement à Corneille cette belle expression :

Pallas de ses conseils *empoisonne* ma mère.

Cléopâtre dit à Ptolomée :

Photin et ses pareils
Vous ont *empoisonné* de leurs lâches conseils.

Cette expression aujourd'hui est commune; elle était neuve alors. Cor-

On ne saurait assez admirer avec quelle précision Septime, l'un des membres de ce conseil, expose l'état de la question et la discute. Il y a quatre partis à prendre. En un seul vers, Septime les résume; il dit au roi, au sujet de Pompée, vous pouvez

Le servir, le chasser, le livrer vif ou mort (1).

Quinze ou seize vers lui suffisent pour examiner ces quatre points et donner son avis sur tous. Voilà de ces beautés du premier ordre sur lesquelles Voltaire n'a pas voulu arrêter l'attention du lecteur.

Au commencement du second acte on apprend la mort de Pompée. Il semble dès-lors que le drame est fini. On peut seulement être *curieux* de voir comment César, dont la venue est annoncée, prendra la chose. Mais la grande question, Pompée périra-t-il ou non? étant décidée, l'in-

---

neille avait aussi, avant Racine, encadré d'une manière convenable, quoique moins heureusement, le mot chatouiller, dont on admire l'emploi dans ces deux vers d'Iphigénie :

Ce nom de roi des rois et de chef de la Grèce,
Chatouillait de son cœur l'orgueilleuse faiblesse.

On lit dans la *Mort de Pompée* :

L'aise de voir la terre à son pouvoir soumise,
Chatouillait malgre lui son ame avec surprise.

(1) Ce vers, pour la précision, égale celui-ci de son Œdipe :

Ce monstre à voix humaine, aigle, femme, lion.

On sait que Voltaire le lui a pris tout entier, et qu'il lui a encore emprunté deux des plus beaux de la *Mort de Pompée* :

Il s'avance au trépas,
Avec le même front qu'il donnait des états.

Voltaire a dit beaucoup moins bien dans sa *Henriade* :

Il se présente aux Seize et *demande* des fers
Du front dont il aurait condamné ces *pervers*.

*Pervers* est mesquin : d'ailleurs un homme forme *souffre* ou reçoit des fers avec calme ; mais il n'en *demande* pas.

Digitized by Google

térêt ne peut plus croître ; il a fallu tout le génie de Corneille pour le soutenir un peu pendant plus de trois actes, encore après que tout semblait achevé, et pour animer le drame d'un bout à l'autre par l'intérêt qu'inspire un homme absent ou mort. Les amours de César et de Cléopâtre le réfroidissent beaucoup. On n'aime pas à voir ce grand homme s'occuper de galanterie, le jour même où il arrive en Egypte, à l'instant où il apprend la mort de son beau-père, et où il va livrer une bataille. C'est beaucoup d'occupations en un jour. Ces amours, politiques de la part de la reine, sont extrêmement ennuyeux.

On est fâché aussi de la voir en scène avec Cornélie. Une épouse vertueuse et une courtisane, ne doivent pas se trouver ensemble. C'est-là le grand écueil du sujet de la mort d'Antoine. Lorsque Marmontel a voulu établir un combat de générosité entre Octavie et Cléopâtre, il a révolté. Boileau observa judicieusement à Racine, qu'un misérable comme Narcisse, ne devoit pas être mis en présence avec un homme d'honneur, et lui fit supprimer une scène où il avait commis cette faute.

Le vice du rôle de Cléopâtre, qui même est assez inutile, se fait particulièrement sentir à la représentation. Lorsqu'on annonce la mort de Ptolomée, Cléopâtre fait une petite grimace de sensibilité, pour le décorum. Elle ne pouvait pas regretter prodigieusement un frère qui lui avait ravi sa part du trône, et qui avait tenté de lui ravir la vie, par le fer ou le poison ; car, dans cette détestable cour d'Egypte, le parricide était un des ressorts et des moyens triviaux du gouvernement. Quoi qu'il en soit, pendant que Cornélie tient un très-long discours à César, il lui tourne quelquefois le dos pour aller au fauteuil de Cléopâtre qui paraît près de suffoquer ; puis il revient

Digitized by Google

à Cornélie ; ce qui produit un jeu de théâtre à-peu-près comique.

Malgré ces défauts et quelques autres encore, cette tragédie attache et intéresse. Il faudrait cependant qu'on abrégeât la dernière scène entre Cléopâtre et César, laquelle est véritablement glaciale. Il faudrait sur-tout que les rôles fussent mieux distribués. Celui de la belle Cléopâtre irait très-bien à mademoiselle Georges, et mademoiselle Duchesnois ferait ressortir peut-être encore davantage le rôle de Cornélie. Talma saccade trop celui de César. Saint-Prix a fait une grande sensation dans le beau récit de la mort du héros. On a retranché quelques endroits où la galanterie dégénère en fadeur, et quelques autres où la pompe du style va jusqu'à l'enflure. Dans la première scène du troisième acte, il se trouve une description très-pittoresque, qui me semble un peu déparée par une légère faute qu'un mot peut faire disparaître:

A ces mots Achillas découvre cette tête ;
Il semble qu'à parler encore elle s'apprête,
Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur
En sanglots mal formés exhale sa douleur.

Voilà qui est bien ; *il semble*, sauve tout. Mais le reste est positif, et la vraisemblance n'y est plus :

Sa bouche encor ouverte et sa vue égarée,
Rappellent sa grande ame à peine séparée.
Et son courroux mourant fait un dernier effort
Pour reprocher aux Dieux sa défaite et sa mort.

Il n'y a qu'à substituer, en continuant de faire régir la phrase par *il semble* :

Que sa bouche entr'ouverte et sa vue égarée, etc.,
Que son courroux mourant fasse un dernier effort, etc.

Beaucoup de petites incorrections que Voltaire relève avec aigreur, ne seraient pas plus difficiles à effacer. Cependant les vers de Corneille ne sont communément aisés

Digitized by Google

à refaire. Le Kain l'a essayé, et n'a fait que des corrections ridicules. On sent qu'en voulant changer une expression de ce grand homme, on altère le sens. Plusieurs de ses fautes peuvent être mises sur le compte de l'impuissance de la langue qui (comme s'en plaignait Montaigne), semblable à un coursier trop faible, fléchit quelquefois sous la vigueur de la pensée.

## ANNONCES.

*La Langue française et l'Orthographe*, enseignées par principes et en vingt-quatre leçons; ou *Grammaire française*, à l'aide de laquelle on peut seul, et sans le secours d'aucun maître, apprendre à parler et à écrire correctement cette langue. Ouvrage divisé en vingt-quatre chapitres ou leçons, et qui renferme des règles intéressantes sur les parties du discours, la terminaison des mots, l'emploi des doubles consonnes, et les participes qu'aucun grammairien n'a suffisamment traités jusqu'à ce jour; par M. *Fournier*, membre de plusieurs sociétés savantes, et professeur de langues française, latine, anglaise et allemande; cinquième édition. Prix : 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez l'Auteur, rue des Prouvaires, n°. 562.

*N. B.* La promptitude avec laquelle quatre éditions consécutives de cette Grammaire ont été épuisées, en prouve suffisamment la bonté et l'utilité.

*Œuvres complètes de Senécé*, avec une notice sur la vie et les ouvrages de Senécé; par M. Auger. Un vol. in-12.—Prix : 2 fr. 50 c. et 3 fr. 20 c., par la poste.

A Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Git-le-Cœur, n°. 18.

*Le Petit Nécessaire, ou Manuel des gens d'affaires*, contenant les naissances et mariages des princes et princesses de l'Empire français; l'état de la maison civile et militaire de l'Empereur; celles de l'Impératrice et de la famille impériale; les grands dignitaires de l'Empire, et grands officiers de la légion d'honneur; les ambassadeurs, les ministres, et leurs jours d'audience; le sénat, le conseil d'état, le corps législatif, le tribunat; les notaires, banquiers, agens-de-change, courtiers de commerce, etc. Un volume in-24. Prix : 75 c., et 1 fr. par la poste.

A Paris, chez Caillot, imprimeur-libraire, rue du Hurepoix, près le quai des Augustins, n°. 1.

*Nouvelle Orthopédie*, ou Précis sur les difformités que l'on peut prévenir ou corriger dans les enfans; par P. F. F. Desbordeaux, docteur en médecine. Un volume in-18, imprimé par Crapelet. Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Crapart, Caille et Ravier, libraires, rue Pavée Saint-André, n°. 12.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez* LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

## NOUVELLES DIVERSES.

*Constantinople.* Les vaisseaux russes qui étaient entrés dans notre port au commencement de l'hiver, après avoir été endommagés par la tempête, sont entièrement réparés; ils ont ordre de mettre à la voile pour Corfou aussitôt que la saison le permettra. Les troupes qui avaient été débarquées sont aussi prêtes à partir.

*Hambourg.* On assure, dit *le Publiciste*, que la Suède et la Russie viennent de renouveler le traité d'alliance et d'amitié du 29 octobre 1799, concernant la Poméranie.

Suivant les lettres de Mittaw, du 12 de ce mois, le comte de Lille passera le printemps et l'été prochain dans cette ville. La comtesse de Lille et la duchesse d'Angoulême se disposent à quitter Varsovie pour se rendre auprès de lui. Le château de Mittaw est préparé pour les recevoir.

*Milan, 14 février.* On assure que le duché de Parme sera incorporé dans le royaume de Lombardie.

*Londres, du 19.* Nous avons de fortes raisons de croire que la question si importante touchant l'émancipation des catholiques d'Irlande, ne sera pas soumise, durant cette session, aux délibérations du parlement. La pétition des catholiques qui devait être présentée à la législature, était toute prête; mais les personnes qui ont le plus d'intérêt à opérer un changement si notable dans la constitution, étant convaincues de l'impossibilité de réussir quant à présent, ont prudemment différé d'agiter cette question, et l'ont remise à une meilleure circonstance. (*Times.*)

*La Haye, 21 février.* Il paraît certain que l'on doit regarder comme un des points préliminaires d'allégement dans les charges militaires de cette république, qui ont été conclus à la suite des négociations que M. l'ambassadeur Schimmelpenninck a suivies avec S. M. l'Empereur Napoléon, l'assurance qu'à dater de la fin de septembre prochain, toutes les troupes françaises dans cette république seront à la solde et entretenues par S. M. l'Empereur des Français. On sait que les dépenses qu'exige l'entretien de ces troupes, d'après l'évaluation des années précédentes de guerre, se montent à huit millions de florins par an.

*Des bords du Mein.* Les négociations entamées pour rapprocher la France et la Russie, vont, dit-on, un peu plus lentement que l'on ne s'y était attendu. On ajoute que

Digitized by Google

l'empereur Alexandre paraît desirer que les affaires de l'Europe soient réglées par un congrès général de toutes les puissances.

On écrit de Ratisbonne, que depuis l'arrivée de S. A. E. l'électeur archi-chancelier dans cette ville, on commence à douter que les négociations au sujet du concordat d'Allemagne soient aussi avancées qu'il a été annoncé par des feuilles publiques.

## CORPS LEGISLATIF.

*Séance du 13 ventose.*

On propose un projet tendant à la restauration des postes aux chevaux. Il porte, qu'à l'avenir tout entrepreneur de voitures publiques qui ne se servira pas des chevaux de la poste, paiera par poste, et pour chaque cheval attelé sur ses voitures, 25 centimes au maître de relais dont il n'emploiera pas les chevaux. Sont exceptés de cette disposition, les loueurs allant à petites journées et avec les mêmes chevaux; ainsi que les voitures de place allant également avec les mêmes chevaux, et partant à volonté. Des mesures d'exécution seront proposées à la première session du corps législatif. Il ne s'agit aujourd'hui que de décréter le principe. — Dans la séance du 14, il n'a été traité d'aucun objet d'un intérêt général. — Dans la séance du 15 a été sanctionné le projet relatif aux messageries. Ensuite trois conseillers d'état sont venus apporter le décret impérial qui termine la session. M. de Ségur, l'un deux, a prononcé un discours dans lequel, après avoir rappelé que, dans la position la plus brillante, Napoléon avait modestement proposé la paix, il ajoute : « Si le sang doit couler » sur l'Océan et sur la terre, sa lettre au roi d'Angleterre » absout à jamais le prince qui l'a écrite. »

## PARIS.

— Par un acte du 11 ventose, défense est faite à tous officiers de l'état civil de l'Empire, de recevoir sur leurs registres la transcription de l'acte de célébration d'un prétendu mariage que M. Jérôme Bonaparte aurait contracté en pays étranger, en âge de minorité, sans le con-

Digitized by Google

sentement de sa mère, et sans publication préalable dans le lieu de son domicile.

(*Journal officiel.*)

— M. Martin, doyen des pasteurs de Genève, ayant été présenté à S. M. I., elle lui dit en substance : « Je vois avec plaisir rassemblés ici les pasteurs des églises réformées de France; je saisis avec empressement cette occasion de leur témoigner combien j'ai toujours été satisfait de tout ce qu'on m'a rapporté de la fidélité et de la bonne conduite des pasteurs et des citoyens des différentes communions protestantes : je veux bien qu'on sache que mon intention et ma ferme volonté sont de maintenir la liberté des cultes. L'empire de la loi finit où commence l'empire indéfini de la conscience ; ni la loi ni le prince ne peuvent rien contre cette liberté. Tels sont mes principes et ceux de la nation ; et si quelqu'un de ma race, devant me succéder, oubliait le serment que j'ai prêté, et que, trompé par l'inspiration d'une fausse conscience, il vînt à la violer, je le voue ici à l'animadversion publique, et je vous autorise à lui donner le nom de Néron. »

— La classe de l'Institut national, qui remplace l'académie française, a tenu hier une séance publique pour la réception de M. Lacretelle l'aîné à la place de M. de la Harpe. Suivant l'ancien usage, M. Lacretelle a fait l'éloge de son prédécesseur. M. l'abbé Morellet a fait la réponse.

— On assure que le départ de l'Empereur est fixé aux premiers jours, et celui du Pape aux derniers du mois de germinal.

— La cour d'appel de Paris vient de juger une question intéressante de droit public. Elle a décidé, en général, qu'un étranger ne peut être poursuivi devant les tribunaux français par un autre étranger, son compatriote, pour l'exécution d'un contrat fait dans leur langue, sur papier libre, et suivant les formes de leur pays.

— M. Piazzi, célèbre astronome de Palerme, m'écrit qu'il a trouvé sur les étoiles fixes un changement de une, deux et trois secondes, à raison de la situation de la terre dans son orbite. Cet effet de la parallaxe annuelle sur lequel on dispute depuis un siècle, est un fait bien intéressant en astronomie; il s'ensuit que les étoiles ne sont pas éloignées de sept millions de millions de lieues.

DE LALANDE.

Digitized by Google

(N°. CXCIII.) 25 VENTOSE an 13.
(Samedi 16 Mars 1805.)



# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

#### VERS SUR ROME,

ET SUR MON DÉPART DE ROME, EN 1804.

THÉATRE de hauts faits et de grands souvenirs,
De supplices cruels et de honteux plaisirs,
De scélérats, de saints, de bourreaux, de victimes,
Des plus rares vertus, des plus horribles crimes,
Des plus lâches forfaits, des plus nobles efforts,
Je ne te revois pas sans de nouveaux transports.
Dans ces lieux, dans ces temps où notre ame s'élance,
Tout semble nous parler, jusqu'au profond silence;
Tout paraît animé, la poussière et les morts;
Tout semble respirer, jusqu'au marbre, au porphyre,
Et l'artiste entouré dans cet auguste empire
De débris et d'autels, d'ombres et de tombeaux,
Rallume son génie et saisit ses pinceaux.
Tout semble l'inspirer, jusqu'à l'air qu'il respire.



Digitized by Google

Source de grands talens, berceau d'hommes fameux,
Eclairant l'univers de ta lumière utile,
Comme tu l'embrasais jadis de mille feux;
Autrefois si troublée, maintenant si tranquille,
Fléau de tous les rois, ensuite leur asile.
Ton temple de Janus ne se fermait jamais;
Tu vivais pour la guerre, et tu vis pour la paix.
La première souvent, et jamais la seconde;
Mille fois subjuguée, et reine encor du monde,
Tes prodiges, tes arts, en tout genre, en tous lieux,
En pénétrant notre ame, éblouissent nos yeux.
De cent peuples divers tu fus la souveraine;
Aujourd'hui, bien plus loin étendant ton domaine,
Par un plus digne zèle, une plus noble ardeur,
Tu veux, tu sais régner sur l'esprit et le cœur,
Oui, Rome, tout en toi, nous touche, et nous attire.
Nouvelle je t'adore, antique je t'admire;
Et ne gagnes-tu pas ce qu'en vaine grandeur
Tu perds pour l'incrédule et pour le sot vulgaire?
Folle dans ta sagesse, et vile en ta fierté,
Superbe, et consultant avec humilité
Cent Dieux, honte du ciel, et mépris de la terre,
Soumise avec noblesse, humble avec majesté,
Enfant obéissant, organe salutaire
Du Dieu puissant et bon, du Dieu de vérité,
Rome, où j'ai su toujours vivre contre l'usage,
Très-peu dans le présent, qui doit sitôt finir,
Beaucoup dans le passé, bien plus dans l'avenir,
Temple de l'Eternel, et demeure du sage,
Toi qui charmais mon cœur, à peine en son printemps,
Et qui l'as, ranimé, mort hélas! dès long-temps;
Rome enfin, que l'on voit par un rare avantage,
Chaque siècle, gagner ce qu'on perd à vieillir,
Et qui, par un pouvoir qu'on ne peut définir,
Plus auguste toujours, plus noble d'âge en âge,
Vivant dans l'univers, ou dans le souvenir,

Digitized by Google

Avec l'univers seul désormais peux finir,
Ainsi que mes regrets accepte mon hommage.

L. R.

## LE DIVORCE,

IMITATION DE MARTIAL.

*Offendor mœchâ simplicitate minùs.*
( Lib. VI, Ep. VII. )

Le trentième soleil à peine nous éclaire,
Et ton neuvième époux connaît un successeur.
Dix époux en un mois !... A ta lubrique ardeur,
C'est prêter de la loi l'auguste caractère ;
C'est du saint nom d'hymen revêtir l'adultère :
Le vice à découvert inspire moins d'horreur.

KÉRIVALANT.

## ENIGME.

Je tais mon origine, et passe sous silence
L'époque où je parus pour la première fois.
Présentée à la cour de France,
Exprès pour moi l'on établit des lois.
J'ai des sœurs en grand nombre, et toutes du même âge :
La plus parfaite égalité
Règne en notre famille, et d'un autre côté
Nous différons beaucoup ; car plus d'un personnage
A la supériorité :
Quelques-unes de nous ont même l'avantage
De figurer avec des rois
Qu'en triomphe chacun a pu voir maintes fois.
Dans les sociétés nous sommes répandues,
Souvent, le croirait-on, battues



Digitized by Google

Par ceux qui nous aiment le plus.
Dans les salons dorés, et sous le toit rustique,
En tête-à-tête, en séance publique,
Nous nous trouvons aussi Point de mots superflus,
Abrégeons : si par nous on se laisse séduire,
Que l'on soit sage et réservé ;
Car on aurait sujet de nous maudire,
Ce qui n'est que trop arrivé !
Pour savoir l'avenir, il est nombre de femmes
Qui vont nous consulter : eh ! songez donc, mesdames,
Que nous mentons presque toujours.
Et vous, amis lecteurs, qui connaissez sans doute
Quelques-uns de nos petits tours,
N'allez pas voir ici votre esprit en déroute.

Pon..... Sim.. (de Reims).

## LOGOGRIPHE.

Avec ma tête, on peut me voir au firmament ;
Sans ma tête, ici bas, je sers pour vêtement.

A., *abonné.*

## CHARADE.

Corps à double compartiment,
Le premier des deux est roulant,
Le second liquide et coulant,
Et mon tout, bien fait, est charmant.

*Par un Abonné.*

## *Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Domino.*
Celui du Logogriphe est *Scène*, où l'on trouve *cène.*
Celui de la Charade est *Char-rue.*

Digitized by Google

*Manuscrits de M. Necker*, publiés par sa fille. Un vol. in-8°. Prix: 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste. A Genève, chez *Paschoud*, libraire; et à Paris, chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Il est toujours pénible d'avoir à entretenir le public d'un ouvrage dans lequel la fille de M. Necker est pour quelque chose. Madame de Staël a l'habitude de beaucoup parler d'elle en écrivant; elle aime à narrer ses pensées, à entrer dans le détail de ses opinions; elle oublie rarement de se plaindre des méchans et des ingrats dans les rapports qu'ils ont eus avec elle; son père, sa mère, et aujourd'hui ses enfans et son oncle fournissent la matière de ses écrits; et cependant madame de Staël trouve mauvais qu'en rendant compte des ouvrages qu'elle publie, on parle d'elle et de sa famille. Il faut être juste pourtant. De quoi le critique peut-il s'occuper en analysant un livre, si ce n'est des sujets qu'il contient? Se bornera-t-il à examiner le style? Mais madame de Staël regarde les observations de goût comme des satires personnelles, et trouve plus simple de multiplier idéalement le nombre de ses ennemis que de reconnaître les défauts de sa manière; que faire? Lorsqu'il paraît un ouvrage fraîchement arrivé de Copet, pour plaire à l'auteur, faut-il nécessairement ajouter de nouveaux éloges aux nombreux éloges que contient toujours le volume? Cela serait difficile, même pour les amis; et je saisirai l'occasion d'en fournir la preuve à madame de Staël.

Dans un journal philosophique, un de ses admirateurs a rendu compte des *Manuscrits de*



Digitized by Google

*M. Necker;* il a parlé avec éloge de la fille; il a exposé les raisons personnelles qu'il a d'être dévoué au père; il a annoncé que les cœurs froids et les esprits malins trouveraient de l'exagération dans l'expression des sentimens de madame de Staël, et du ridicule dans la tournure de ses phrases; il a présenté des motifs pour que l'exagération parût respectable, et le ridicule sentimental; mais il n'a pas loué l'ouvrage. En effet, en pareille circonstance, il est permis de se sauver par ses sentimens de l'impossibilité d'un éloge motivé, et de la difficulté d'une critique nécessaire. Il est des livres dont les hommes du métier font la réputation; ce sont les meilleurs : il en est d'autres sur lesquels le public prononce de lui-même, si vîte, si affirmativement, qu'il n'est permis à personne, excepté à l'auteur, d'appeler de la sentence : le débat tout entier roule aujourd'hui entre le public et madame de Staël.

Cette dame a assez de talent pour que ceux qui la lisent encore désirent qu'elle apprenne à en faire usage : moins sensible aux plaisanteries, et plus attentive aux observations, elle parviendrait aisément à corriger en elle les défauts de l'écrivain. Dans un ouvrage sur la littérature, publié pendant nos troubles civils, elle a prétendu qu'il nous faudrait une méthode nouvelle, parce que l'esprit, la finesse, le naturel et la grace qui convenaient à une nation monarchique, ne suffisaient plus à l'énergie d'un peuple républicain : nous sommes revenus à la monarchie, et madame de Staël n'a point changé de méthode. Puisqu'elle avait deviné l'influence que la forme du gouvernement devait avoir sur notre esprit littéraire, comment ne s'est-elle pas appliqué à elle-même ce qu'il peut y avoir de vrai dans ses réflexions ? L'occasion était belle cependant. Jusqu'à présent madame de Staël

Digitized by Google

n'avait travaillé qu'avec son imagination, et son style avait toujours paru exagéré : en publiant un éloge de son père, en écrivant dans toute l'émotion que donne une perte aussi cruelle, aussi récente, on lui aurait su gré d'un style simple et naturel. Ce changement dans sa manière d'écrire, en frappant tous les esprits, aurait prouvé la vérité de sa douleur, même aux plus indifférens; et le moraliste ne serait point aujourd'hui dans l'inquiétude d'expliquer comment les mêmes tournures de phrase qui servent dans un roman, se trouvent encore bonnes pour exprimer les regrets les plus amers. Nous sommes loin de penser que madame de Staël, en parlant de son père, ait rien exagéré volontairement; et c'est pour cela que nous gémissons de voir qu'elle se soit exposée à faire rire les désœuvrés de l'éloquence de sa douleur. Dans un moment où nous retournons à l'école de Racine et de Boileau, on peut envoyer les femmes à l'école de madame de Sévigné : bien des gens trouvent qu'elle a poussé l'amour maternel jusqu'à l'idolâtrie; le moraliste la blâme; l'homme de goût lui pardonne l'excès du sentiment en faveur du naturel, de la simplicité et du charme des expressions. Lorsqu'on se décide à confier au public ses peines et ses plaisirs, il faut lui parler suivant les dispositions qu'on lui connaît; et, malheureusement pour madame de Staël, depuis qu'elle a quitté Paris elle ignore les progrès que nous avons faits dans tout ce qui tient aux bienséances. Si ces progrès lui étaient connus, elle n'aurait jamais osé parler du regret qu'elle éprouve de n'avoir pas été la femme de son père; elle n'aurait jamais osé envier hautement le bonheur dont sa mère a joui. Il y a dans ce regret et dans cette envie quelque chose de si singulier, que l'imagination en est frappée d'épouvante. Que l'on fasse de pareils aveux à un ami, il n'y verra peut-être



Digitized by Google

qu'un égarement de la douleur; mais le public n'est assez ami de personne pour se prêter à de pareilles confidences, et pour croire qu'on écrive cent cinquante pages de suite dans le délire du désespoir. Voilà ce que les Français d'aujourd'hui ne conçoivent plus; s'ils en font mille moqueries, c'est par impossibilité de prendre la chose au sérieux. En effet, le desir que témoigne une fille d'avoir été l'épouse de son père, prouverait qu'elle n'a jamais été satisfaite de la place que la Providence lui avait assignée dans sa famille; et si cette preuve irrécusable était une fois admise, quelle confiance pourrait-on accorder à cette fille envieuse en l'écoutant vanter le bonheur qu'elle a trouvé dans l'exercice de la piété filiale? Comme nos lecteurs pourraient nous soupçonner d'exagération, nous citerons un passage dans lequel madame de Staël, confondant tous les sentimens de la nature, dit en parlant de son père: « Ce temps » où je me le représentais si jeune, si aimable, si » seul! ce temps où nos destinées auraient pu » s'unir pour toujours, si le sort nous avait créés » contemporains. »

J'ai si peu l'intention d'affliger madame de Staël que, si elle n'annonçait point de nouveaux ouvrages, j'aurais gardé le silence sur celui-ci. C'est dans l'espoir de lui être utile que je lui rapporterai quelques-unes des observations que j'ai faites dans le monde depuis la publication des manuscrits de son père. J'ai entendu discuter sérieusement quel genre de ménage elle aurait fait avec M. Necker, si le hasard et la nature avaient voulu qu'elle le rencontrât lorsqu'il était si jeune, si aimable, si seul; et la conversation la plus vive, la plus piquante a été terminée par cette citation de La Bruyère: « Il y » a telle femme qui anéantit ou qui enterre son » mari au point qu'il n'en est fait dans le monde

Digitized by Google

» aucune mention : vit-il encore ? ne vit-il plus ? » on en doute. Il ne sert dans sa famille qu'à mon- » trer l'exemple du silence timide et d'une parfaite » soumission. Il ne lui est dû ni douaire, ni conven- » tions; mais à cela près qu'il n'accouche pas, il » est la femme et elle le mari. » Tout le monde s'accordait à croire que M. Necker aimait trop la gloire pour avoir pu se résoudre à n'être que la femme, et que l'auteur de Delphine prétendait trop vivement à la célébrité pour n'être pas tentée quelquefois d'être le mari; d'où l'on concluait que le ciel, en faisant madame de Staël la fille de son père, en savait plus qu'elle, qui regrette de n'avoir pas été son épouse. Il est triste de fournir la matière de pareilles conversations; mais dans la supposition même où l'on ne manquerait ni de goût, ni de mesure, il suffirait encore de se croire des ennemis pour éviter de parler de soi au public. Madame de Staël a une telle propension à exagérer, qu'elle crie aux ennemis de son père : « Qui, qu'ils s'en prennent à moi, mais à moi » seule de ce qui pourrait les blesser dans cet » écrit. Je suis là, je vis encore; qu'ils dirigent » leurs coups sur le *dernier reste* de cette famille » tant enviée. » Comment madame de Staël qui, dans cet ouvrage, introduit ses trois enfans sur la scène, peut-elle dire qu'elle est le dernier reste de la famille de M. Necker ? Est-ce que ses enfans à elle ne sont pas les petits-enfans de son père ? Que l'on juge par ce seul trait, bien à la portée de tout le monde, des inconvéniens dans lesquels entraîne la déclamation. Après avoir donné une preuve aussi frappante de ce que j'appelle défaut de mesure, je vais en offrir une de ce que tout le monde appelle défaut de goût. Madame de Staël pleure son père; elle préférerait la mort à la douleur qu'elle éprouve : rien de mieux, en oubliant qu'elle

Digitized by Google

est mère; mais elle veut donner une idée de ses regrets, et comme tout ce qui est infini ne peut se mesurer, elle tombe dans le ridicule. « Si l'on me » disait : vous serez réduite à la pauvreté. Si l'on » me disait : vous allez perdre la vue, etc.; etc. » Madame de Staël ne s'aperçoit pas qu'elle fait ses conditions, et que l'extrême douleur ne procède pas ainsi. C'est bien pire lorsqu'elle ajoute : « La différence de nos âges a souvent troublé » mon bonheur pendant que je le possédais; et » maintenant *il me semble* que si on me le ren» dait, je tiendrais quitte pour six mois de toutes » mes années. » Pour la mère de trois enfans, c'est réduire son existence à bien peu de temps que de la solder à six mois d'échéance; pour la fille de M. Necker, ce n'est pas dire son dernier mot; car je suis persuadé qu'à cinq et même à quatre mois, elle conclurait le marché et donnerait quittance. Ici, comme on voit, je vais plus loin que madame de Staël sans craindre d'être démenti par son cœur; et en cela je n'ai que l'intention de lui prouver qu'il y a dans la douleur récente une idée d'infini qu'il ne faut jamais essayer de préciser, si l'on veut se faire comprendre généralement. Cette règle de goût a précédé toutes les rhétoriques.

Ce qu'il y a de plus difficile au monde, c'est de bien louer; aussi n'ai-je jamais compris comment les philosophes avaient appelé Boileau flatteur de Louis, car il n'y a rien de si délicat et de si noble que les éloges donnés au monarque par le poète. Madame de Staël n'a pas été aussi heureuse en louant son père : elle le représente dans la vie privée comme le plus parfait des hommes, ce qu'on serait porté à croire si, avec la même assurance, elle ne l'offrait à l'admiration comme un politique habile et un écrivain d'un ordre supérieur. Elle pense qu'on le

Digitized by Google

mettrait généralement au-dessus de Bossuet, si son style n'était pas toujours soutenu; mais la continuité du bien en tout genre, dit-elle, n'obtient jamais la continuité de l'admiration; et le grand avantage de Bossuet sur M. Necker, c'est d'être inégal. On ne s'attendait pas à cette chute. Dans la supposition où il serait permis à la piété filiale de pousser la louange jusqu'à ce point d'exagération, tous les pères devraient s'unir pour défendre à leurs enfans de les louer : il y va de leur réputation toute entière. Comment croira-t-on ce que le panégyriste affirme sur son seul témoignage, si l'on peut récuser son jugement sur ce qui est à la connaissance du public ? M. Necker peut tout au plus prétendre à la renommée d'un écrivain médiocre; avec une correction assez soutenue, il est froid, emphatique, et par conséquent ennuyeux. Sa fille lui accorde beaucoup d'imagination; il n'en a porté que dans la politique. De ses ouvrages, il ne restera que celui qu'il a composé sur l'administration des finances: quoique l'homme de goût n'en puisse rien citer pour louer l'écrivain, les administrateurs le consulteront long-temps : c'est quelque chose; mais ce n'est point assez pour rivaliser avec Bossuet. Il est difficile de s'accoutumer à voir établir une rivalité où il n'y a pas même de point de comparaison. Bossuet était né pour dominer; il a gouverné l'Eglise sans qu'on puisse l'accuser d'ambition : son génie a été toute son autorité. M. Necker a été porté par les événemens aux premières places : il a cédé devant les mêmes événemens, sans avoir rien fait que d'associer son nom à de mémorables désastres. Il est vrai qu'il a fait, à son bureau, quatre volumes de sermons qui n'ont jamais été prêchés, et qu'on ne peut pas lire; et que Bossuet prononçait d'abondance ses oraisons funèbres et ses sermons toujours lus pour l'instruction et l'admi-

Digitized by Google

ration des siècles. Je ne vois pas encore de comparaison possible. Faut-il ajouter que l'évêque de Meaux prenait avec tant de facilité le style propre à son sujet, qu'il est impossible de démêler en lui ce qui appartient à l'art? on sent que l'art ne va point jusques-là. M. Necker au contraire n'a qu'un style, ou plutôt qu'une manière. Bossuet, par l'unité de sa doctrine et les services qu'il a rendus à la religion, a mérité d'être mis au nombre des Pères de l'Eglise; M. Necker, qui a tant écrit sur la religion, la connaissait si peu que, dans les pensées de lui que sa fille publie, on trouve: « O mon » Dieu, le feu éternel! Vous ont-ils connu *ceux* » qui nous parlent ainsi? » M. Necker ne savait pas apparemment que l'Evangile est *ceux* qui nous parlent ainsi; et cette ignorance paraît étrange dans un homme qui s'était fait prédicateur de son chef, avec la prétention d'être orthodoxe.

Les manuscrits de M. Necker, publiés par sa fille, se bornent jusqu'aujourd'hui à quelques réflexions sur le commerce des grains, à des pensées, et à un roman.

Des réflexions sur la circulation des grains, on doit conclure que ce commerce ne peut jamais être permis ou défendu absolument; et que le gouvernement doit se régler à cet égard suivant les circonstances. Cette vérité était généralement admise avant qu'il y eût en France des économistes; depuis qu'il y en a, il est bon de la rappeler quelquefois.

Les pensées de M. Necker sont presque toutes communes pour le fonds et pour la forme; elles ne méritaient pas d'être imprimées. Si les comédies qu'il a faites, et dont on nous menace, ne vont pas plus avant dans les secrets de l'humanité, on pourra le comparer à Molière avec autant de raison qu'à Bossuet. Il y a une grande différence

Digitized by Google

entre écrire sur tous les sujets, et avoir un talent universel : à cet égard, on n'a pu se tromper que dans un siècle où l'on ravalait tous les genres à la portée de son esprit : ce siècle est passé. Veut-on lire de M. Necker la seule pensée qui ait le mérite de la nouveauté? la voici. « Le langage de madame » de Staël a le je ne sais quoi qui tient de la » beauté. » Le je ne sais quoi est digne des Précieuses ridicules. Veut-on connaître une autre pensée qui se termine par une réflexion digne de Sganarelle? « Usage charmant à Genève, on prend » le nom de sa femme ! Quelle admirable inven- » tion qu'une femme ! » Quelle sottise d'appeler une femme une invention ! et quelle ignorance de s'extasier à Genève sur un usage qui existe dans beaucoup de lieux! A Genève, comme dans bien des villes de France, un homme ne quitte pas son nom en se mariant ; mais il y joint le nom de sa femme. Cet usage dont on trouve le motif dans l'esprit commercial, ne méritait pas à coup sûr une exclamation de sensibilité.

Le roman de M. Necker a pour titre : *Suites funestes d'une seule faute.* Ce titre est faux, car la mort des deux époux n'est pas la conséquence d'une et de plusieurs fautes ; mais l'effroyable résultat de la faiblesse et de l'orgueil du principal personnage. Marmontel, qui a traité le même sujet sous le titre de *l'Ecole du Malheur*, s'est bien gardé d'avilir et de tuer le héros de son roman : M. Necker, en copiant Marmontel, n'a fait que changer la catastrophe ; et ce changement suffirait seul pour prouver que le suicide n'est point une suite nécessaire de la niaiserie d'un époux infatué de sa femme. Madame de Staël pense qu'elle aurait laissé la réputation de son père incomplette, en ne publiant pas cet ouvrage, qu'elle déclare admirable en lui-même, et d'une excellente morale;

Digitized by Google

elle croit devoir avertir « qu'un auteur dramati-
» que *n'approuve pas* les personnages qu'il repré-
» sente, et qu'il n'en est pas moins sévère mora-
» liste, soit qu'il peigne l'enchaînement des fau-
» tes et leurs conséquences funestes, soit qu'il
» montre la suite des bonnes actions et leur ré-
» compense : on a presque honte aux yeux de
» l'Europe littéraire, ajoute-t-elle, de répéter des
» idées qui sont reconnues partout jusqu'au point
» d'être entièrement superflues. » Des idées géné-
ralement reconnues ne sont jamais des idées super-
flues, au contraire, quoiqu'il soit souvent superflu
de les répéter; et c'est cela que madame de Staël
a voulu dire. Sans doute l'idée qu'un auteur ne se
peint pas dans les personnages qu'il met en action
était généralement reçue en Europe dans les beaux
temps de notre littérature; c'est J. J. Rousseau
qui, le premier, a voulu faire juger de son carac-
tère par ses romans, et qui a entassé les sophismes
pour se procurer un moyen d'hypocrisie de plus.
(Voyez la note placée à la fin de la Nouvelle
Héloïse.) Comme j'ai attaqué ce système dans
tout ce qu'il a de faux, madame de Staël ne m'ac-
cusera pas d'en être partisan; et je répète avec elle
qu'un auteur n'est point responsable de la con-
duite et des discours de ses personnages, *quand
il ne les approuve pas*. Quand il les approuve, cela
devient différent. Or M. Necker va plus loin que
l'approbation, il admire; il veut réunir un grand
intérêt sur le plus faible et le plus cruel des hom-
mes : aussi pousse-t-il l'emphase jusqu'à l'ennui;
et lorsqu'il s'écrie en finissant : « O Elise! ô Henri!
» infortunés époux, qui pourra sans attendrisse-
» ment lire ici votre histoire? » la critique répond :
tous ceux qui ont du bon sens, de la probité et
du goût.

Elise, orpheline, est élevée par une de ses

Digitized by Google

sœurs; le modique revenu du bien que lui ont laissé ses parens est employé à lui donner des talens. Elise a donc un revenu. J'appuie sur cette observation dont on sentira bientôt l'importance. Belle et sensible, elle rencontre le superbe Henri qui l'épouse. Ce superbe Henri, présenté d'abord comme un homme à grand caractère, n'est plus qu'un sot dans son ménage. Dépensant beaucoup, il craint d'être réduit à baisser le ton de sa maison; et, pour éviter cet acte de prudence, il se livre niaisement à un agioteur qu'il connait à peine, et auquel il donne sa signature en blanc. Un tel excès de confiance n'est pas en lui-même hors de possibilité; mais il est contre la vraisemblance du caractère que M. Necker avait d'abord donné à son héros; et cette faute de composition suffit pour ôter tout intérêt au roman. Henri, ruiné, ne trouve qu'un moyen d'échapper à ses créanciers; c'est de mourir. Elise aimerait autant vivre; mais elle s'en rapporte sur ce point à son époux; et dès l'instant qu'il est bien décidé à se tuer, elle se résout à faire comme lui. Il est impossible d'exprimer le dégoût qu'inspirent des scènes d'amour mêlées à l'image de la destruction. Ces époux larmoyans s'embrassent, se jettent à genoux, prient ensemble le Dieu qui pardonne le suicide; puis ils se relèvent, saluent un tulipier; puis ils parlent encore d'amour, de mort, de leur enterrement; puis ils hésitent; puis enfin ils se tuent à coups de pistolet, le dernier mort collant ses lèvres sur les lèvres du premier tué. Ils ont une fille cependant; mais on sait que dans les romans de la famille de M. Necker le suicide n'est admirable qu'autant qu'il fait des orphelins. Jusqu'à présent on n'avait point essayé de présenter à l'admiration un caractère aussi lâche que celui de Henri, puisque la certitude d'entraîner son épouse au tombeau ne peut le désarmer.

Digitized by Google

Il s'est ruiné bêtement; mais Elise n'a rien signé; et le revenu qu'elle avait étant fille l'aiderait à vivre ainsi que son enfant : sur trois personnages, en voilà donc deux à l'abri du besoin. Ce n'est point la misère que craint Henri, dit M. Necker, c'est la honte. Mais la honte consiste à mourir insolvable; et si Henri eût opposé le moindre courage au malheur, il avait cent probabilités de rétablir ses affaires. L'incomparable Elise n'avait qu'à faire entendre cette vérité à son époux : l'homme qui redoute autant l'opinion n'est point arrêté par des doléances, mais par la crainte d'un mépris plus durable que celui devant lequel il est abattu. *Vous mourrez déshonoré*, tel devait être le cri d'Elise; si elle l'eût prononcé, elle vivrait encore; et j'avoue que je ne puis m'intéresser pour des personnages qui parlent beaucoup sans jamais rien dire et rien faire d'utile et de raisonnable. Autant le conte de Marmontel est moral, autant le même conte arrangé par M. Necker est immoral : madame de Staël n'a cru le contraire qu'en confondant la moralité qu'on peut tirer d'un fait avec la manière de l'exposer. Nous ne parlerons pas du style de cet ouvrage; nos lecteurs devineront aisément que, le sujet étant faux, plus l'auteur a voulu produire d'effet par les détails, et plus il s'est écarté de la vérité.

S'il faut en croire madame de Staël, son père avait la plus étonnante aptitude à saisir les secrets du cœur humain; rien n'échappait à son coup d'œil observateur : il n'en est pas moins prouvé que, comme romancier et comme politique, il n'a pas su faire agir les personnages qu'il tenait à sa disposition. A quoi donc lui a servi cette profonde connaissance que la postérité sera réduite à croire sur parole? Madame de Staël nous promet la vie politique de son père, si son esprit à

elle

Digitized by Google

elle peut se relever du coup qui a pour jamais détruit son bonheur : les cent cinquante pages qu'elle nous donne aujourd'hui sont un [illegible] flatteur que son esprit ne restera pas aba[illegible] Puisse-t-elle, en croyant défendre la mémoire de M. Necker, ne pas l'accuser plus que ses ennemis! C'est pour la mettre en garde contre sa trop grande franchise que je lui présenterai quelques observations.

Madame de Staël dit de son père : « Il croyoit » en théorie, que le meilleur ordre social pour un » grand état, c'est une monarchie limitée, telle » que celle dont l'Angleterre nous offre l'exem- » ple; » et pour qu'on ne se trompe pas sur les limites données en ce pays à la monarchie, cette dame assure, page 75, « que l'action personnelle » du roi n'est point nécessaire dans le gouverne- » ment constitutionnel de l'Angleterre : » d'où on doit conclure que M. Necker nous souhaitait intérieurement un gouvernement constitutionnel où le roi ne fût rien. Que l'on compare maintenant l'opinion intime de ce ministre à l'esprit qui se manifesta dès l'ouverture des états-généraux, et l'on verra si M. Necker a dû s'opposer bien efficacement à voir mettre en pratique par la *nation* ce qu'il regardait, en théorie, comme le comble de la perfection. J'engage madame de Staël à éviter de pareils aveux; car son père est déshonoré dans l'avenir, s'il est prouvé qu'il croyait possible de transporter sur le continent une monarchie limitée, telle que celle dont l'Angleterre offre l'exemple. Que l'on considère dans quel mépris sont tombées les armées anglaises depuis que l'action personnelle du roi n'est plus nécessaire, et l'on sentira à quel danger s'exposerait une nation continentale qui adopterait les mêmes principes. Pour dégrader la monarchie en Angleterre, il a fallu craindre les soldats jusqu'au point de ne pas use-



Digitized by Google

les casernes; ce n'est que de nos jours qu'on a senti l'abus des militaires citadins, et l'Angleterre revient de ses préventions à cet égard; mais si les mêmes fautes eussent été commises en France, notre patrie aurait eu le sort de la Pologne. Qu'on dise une fois comment on s'y prendrait pour avoir des armées dont le roi ne serait pas le chef, ou comment on parviendrait à réduire constitutionnellement un roi, chef naturel des armées? Toute la difficulté roule sur ce point, et je la regarde comme insurmontable. Nous avons vu la France livrée à cinq directeurs à qui le commandement des troupes était constitutionnellement interdit: que sont-ils devenus? Que deviendrait l'Angleterre avec ses soldats citadins, et son roi dont l'action n'est pas utile au gouvernement, sans les remparts que lui a donnés la nature? Un monarque sans puissance chez un peuple continental est la plus mortelle des absurdités politiques, et madame de Staël ne devait pas la reprocher à son père.

Cette dame assure que l'opinion personnelle de M. Necker n'a eu aucune influence sur sa conduite politique; cela n'est pas croyable, parce que cela est contre la nature. Louis XVI croyait à la souveraineté du peuple telle qu'elle est développée dans les ouvrages des philosophes modernes; il en a fait lui-même l'aveu dans des lettres qui existent; et quand on voudra expliquer la faiblesse politique de ce monarque, il faudra en chercher l'explication dans ses opinions. C'est de même dans les opinions personnelles de M. Necker qu'on trouvera la raison des fautes qu'il a commises. Les hommes ne sont forts de volonté que par conviction; et quelle force devait-on espérer, pour sauver l'antique monarchie, d'un roi qui ne se croyait pas souverain, et d'un ministre qui non-seulement était convaincu de la nécessité d'un change-

Digitized by Google

ment, mais qui, dans sa retraite, a prouvé qu'il croyait à la bonté de tous les gouvernemens, celui qu'il avait été chargé de maintenir excepté? M. Necker, solitaire à Copet, a beaucoup trop écrit sur la politique; ses ouvrages viendront toujours à l'appui des accusations qui seront adressées contre lui à l'inflexible avenir. Heureux si l'histoire ne va point jusqu'à lui reprocher les autres écrits sortis de sa famille en faveur des prétentions républicaines! Plus madame de Staël témoigne d'amour pour son père, et plus les amis de ce ministre regrettent qu'elle n'ait pas cru devoir mettre au nombre des preuves qu'elle pouvait lui donner de ses sentimens, l'abnégation de toute opinion politique contraire à celle qu'il faudrait toujours supposer à M. Necker pour le justifier par les intentions.

Madame de Staël voit dans toute la conduite de son père l'alliance de la morale et de la politique; aussi trouve-t-elle extraordinaire qu'on ait reproché à M. Necker d'avoir prétendu conduire les hommes par la raison. Lorsqu'on parle de la politique d'un homme ou d'une nation, on est souvent forcé de la séparer de la morale; et sans doute la conduite des Romains n'était pas d'une probité bien austère, car on ne fait pas la conquête du Monde par devoir de conscience. Quand on parle de la politique en général, jamais on ne la sépare de la morale, autrement on ne serait entendu de personne. Il y a donc une politique invariable, et une politique dictée par les circonstances. Pour un ministre, le premier devoir est de servir son roi et l'Etat: si la morale de M. Necker l'a empêché de remplir son devoir, sa morale était fausse. Etait-ce pour se conformer à la morale qu'il a enflammé l'esprit de parti en appelant le public à discuter la forme des Etats-géné-



Digitized by Google

raux? Etait-ce pour se conformer à la morale qu'il a rassemblé tant d'hommes sans avoir arrêté la manière de les faire délibérer? Enfin, est-ce par respect pour la morale qu'il n'avait point deviné qu'il y aurait des factieux, ou que l'ayant deviné, il n'avait rien fait pour balancer leurs entreprises? Lorsque madame de Staël écrira la vie politique de son père, elle gagnera beaucoup à se renfermer dans cette idée juste, qu'un ministre ne peut changer le caractère du prince qu'il est appelé à servir, et qu'il est donné à peu d'hommes de gouverner contre la volonté de leurs maîtres. Alors elle pourra conclure que M. Necker, trop honnête homme pour être grand ministre sous un roi faible, aurait été un excellent administrateur sous un prince moins dominé que Louis XVI par l'esprit de son siècle. Sans génie, mais laborieux, probe, désintéressé, n'ayant de courage que par résignation, c'est sur les vertus qui embellissent la médiocrité qu'il faut fonder l'éloge de M. Necker, en laissant à la postérité le soin de le classer comme écrivain. L'exagération ne loue pas, car il n'y a de louanges durables que celles données par la vérité. Voyez où en sont les philosophes aujourd'hui; et cependant, en fait d'éloges, ils ne se sont rien refusé.

FIÉVÉE.

---

*Bibliothèque d'Apollodore l'Athénien*, traduction nouvelle, avec le texte grec, revu et corrigé, des notes et une table analytique; par *E. Clavier*, membre de la cour de justice criminelle, séante à Paris. Deux vol. in-8°. Prix : 16 fr., et 19 fr. par la poste. A Paris, chez *Henrichs*, libraire, rue de la Loi; et chez *le Normant*, libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Les fables des Grecs furent toutes ou physiques, ou historiques.

Digitized by Google

Le besoin d'expliquer dans un langage qui fût intelligible aux esprits vulgaires, les grands phénomènes des élémens, leurs désordres, leurs combats et leurs effets prodigieux, fit imaginer aux anciens poètes physiciens les cosmogonies théologiques.

Les héros fondateurs des villes, ou conducteurs des colonies, ceux que de grands services publics élevaient au-dessus de la foule des hommes ordinaires, devinrent chacun, si je puis m'exprimer ainsi, le centre d'une espèce de système *mytho-héroïque*. L'enthousiasme des peuplades ignorantes alla leur chercher des ancêtres parmi les Dieux; eux-mêmes souvent furent Dieux après leur vie; quelquefois avant leur mort. L'histoire de leur pays fut attachée à leur époque, rendue bientôt incertaine par le défaut de monumens durables. Les anachronismes, les confusions de noms, et tout ce que peuvent produire de désordre et d'incertitude la tradition orale, l'absence de toute espèce de critique, la chaleur de l'imagination et le superstitieux amour du merveilleux, firent de ces primitives annales une histoire fabuleuse, une fable historique; enfin, ce qu'on a depuis appelé l'histoire héroïque.

De différens systèmes de ce genre, mêlés, altérés, confondus dans plusieurs de leurs parties par le grand nombre de poètes qui les employaient, naquit ce système monstrueux, incohérent, contradictoire, de fables héroïques et physico-théologiques, que nous trouvons dans les poëmes d'Homère et d'Hésiode, qui les reçurent et ne les inventèrent pas. Nous les retrouverions avec quelques altérations dans les poètes cycliques, physiciens, historiques et théologiens qui vinrent après eux; mais le temps nous a privés de leurs ouvrages.

Après l'âge des poètes qui inventèrent, ou altérèrent à leur gré les sujets inventés, vint celui des littérateurs.



Digitized by Google

A la place du génie, on eut de l'érudition. Il n'y avait plus moyen de créer de nouvelles idées mythologiques, on se tourna vers l'explication de celles qui étaient données. Les uns, et ce furent sur-tout les élèves du Portique, se creusèrent tristement l'esprit à leur chercher des interprétations allégoriques, et étouffèrent les brillantes et ingénieuses rêveries des premiers poètes sous de lourdes et obscures recherches, entortillées de toutes les subtilités de l'école, et de toutes les sottises d'une mauvaise physique. Les autres expliquaient la fable par l'histoire, et, pour eux, tous les Dieux furent d'anciens rois ou d'anciens héros. Ces différentes idées n'avaient d'autre défaut que d'être rendues systématiques, et appliquées trop généralement. Restreintes à quelques cas particuliers, elles pouvaient offrir des solutions satisfaisantes et vraisemblables. Mais les faiseurs de systèmes ne connaissent point la mesure : quand ils ont un principe, il faut qu'il s'applique à tout. Il eût été sage de reconnaître dans la mythologie cent traditions inexplicables : on voulut les interpréter toutes, toutes de la même manière, et l'on déraisonna. Quelques modernes ont reconstruit ces vieilles hypothèses, et avec tout aussi peu de solidité. — Une autre classe de littérateurs, et ceux-ci étaient beaucoup plus raisonnables, s'occupa du soin de réunir en un corps de doctrine les récits épars chez les différens poètes et les premiers écrivains : travail d'une exactitude obscure et peu glorieuse, mais d'une grande utilité. — C'est parmi ces compilateurs qu'il faut placer le grammairien Apollodore, dont M. Clavier vient de nous donner une excellente traduction.

Apollodore naquit à Athènes environ 140 ans avant Jésus-Christ. L'époque où il vit le jour était riche en grands hommes dans tous les genres des connaissances humaines. Il eut pour maîtres de philosophie deux stoïciens

Digitized by Google

fameux. L'un était Panétius, auquel Cicéron a presque donné le nom de prince de son école (1), et qui se montra digne, par la noblesse et la libéralité de ses sentimens, d'avoir pour amis Lælius et le grand Scipion (2); l'autre était ce Diogène (3), qui fut député à Rome par les Athéniens, avec Critolaüs et Carnéades; ambassadeurs illustres, dont les sénateurs disaient : « Les Athéniens nous ont » envoyé des députés, non pour nous engager à faire ce » qu'ils desirent, mais pour nous y forcer. (4) » Son maître de grammaire fut Aristarque, homme dont le nom, demeuré célèbre, est un éloge, même encore aujourd'hui.

Apollodore avait composé plusieurs ouvrages, dont j'indiquerai rapidement les titres et le sujet.

Le premier était intitulé, *des Dieux*. Il n'avait pas moins de vingt-quatre livres. Apollodore y traitait des fêtes et des sacrifices, de leur antiquité, des cérémonies, des formes liturgiques et des religions barbares. Ce traité, aujourd'hui perdu, est assez fréquemment cité par les grammairiens. Photius (5) en avait lu un abrégé fait par Sopater, écrivain du siècle de Constantin.

On connaît encore d'Apollodore une *Chronique* en vers iambiques, qui comprenait un espace de 1040 ans depuis la prise de Troie : — Un commentaire en douze livres sur le catalogue des vaisseaux de *l'Iliade;* Strabon le cite très-souvent : — Deux autres commentaires sur les comédies d'Épicharme et les Mimes de Sophron. Ces ouvrages

(1) *Panætius princeps propè, meo quidem judicio, Stoicorum.* Cicer. Acad. IV. 33.

(2) *Homo in primis ingenuus et gravis, dignus illâ familiaritate Scipionis et Lælii, Panætius.* Cicer. Fin. IV. 9.

(3) *Vid.* Gale *Diss. de Apollod.* p. 20.

(4) Ælian. H. V. III. 17.

(5) Cod. 171.



Digitized by Google

sont infiniment regrettables, et le second sur-tout. Les Mimes de Sophron paraissent avoir été un modèle parfait de graces, de naturel, et d'agréables plaisanteries. C'étaient de petits drames dont le fonds appartenait aux événemens de la vie commune, et qui offraient le tableau le plus piquant et le plus animé des mœurs et des ridicules du siècle. La scène si jolie des Syracusaines de Théocrite n'est autre chose qu'une imitation de Sophron, peut-être un de ses Mimes versifiés. Qu'on juge, d'après ce morceau charmant, de la perte que nous avons faite. Platon, dont les Dialogues sont, pour le style et la partie dramatique, d'une perfection si achevée, lisait perpétuellement Sophron; c'est lui qui l'avait fait connaître à Athènes, et, à sa mort, on en trouva un exemplaire sous le chevet de son lit (1). Les remarques d'Apollodore eussent pu nous consoler un peu, mais tout est perdu, et Sophron et son commentateur.

Apollodore avait encore composé un *Recueil d'étymologies*, un *Traité sur les courtisanes d'Athènes*, ouvrage où Athénée a sûrement puisé beaucoup, quoiqu'il l'ait peu cité.

Je ne place point dans la liste des productions d'Apollodore quelques traités sur lesquels on dispute : le rang qu'y doit occuper sa *Bibliothèque* n'est même pas encore trop clairement marqué.

Plusieurs habiles critiques, Barth, Reinesius, Is. Vossius, Henri de Valois, Burmann, ne croient pas que nous ayons l'ouvrage même d'Apollodore. Ils pensent qu'il ne nous en reste qu'un abrégé. Gale et le respectable M. Heyne sont d'un avis différent. J'oserai n'être pas de leur opinion. L'extrême concision du style, poussée trop souvent jusqu'à la sécheresse, les mots tout-à-fait poétiques qui s'y trouvent mêlés, indiquent avec beaucoup de vraisemblance la main

(1) Suidas, t. 3. p. 358; Diogène Laert. III. 18.

Digitized by Google

aride d'un abréviateur, resserrant les détails, supprimant sans goût les citations des poètes et conservant assez maladroitement dans sa prose décharnée les mots poétiques nécessaires au sens. On sait trop combien, dans le temps de la décadence des lettres, cette méthode d'abréger les livres un peu considérables était devenue à la mode. Nous avons déjà vu que Sopater avait abrégé le *Traité sur les Dieux*. C'est par suite de cet esprit d'aridité qui régnait dans la littérature du Bas-Empire, que nous avons perdu le commencement d'Athénée, et que nous sommes réduits à n'avoir plus qu'une partie d'Hesychius, de Stéphanus de Byzance, de la plupart des anciens scholiastes, etc. Il faut remarquer encore, à l'appui de cette opinion, qu'aucun *ancien* n'a cité cette *Bibliothèque*. Il n'en est parlé clairement que dans Photius (Cod. 186), et dans quelques scholiastes; mais Photius et ces scholiastes sont trop modernes pour faire autorité.

M. Clavier va encore plus loin que les critiques que j'ai nommés. Il pense qu'Apollodore ne fit jamais d'ouvrage sous le titre de *Bibliothèque*, et que celui qui nous reste n'est qu'un extrait de ses autres traités mythologiques, auquel le compilateur aura jugé à propos de donner le nom de *Bibliothèque*. Il s'appuie d'un passage de Stephanus de Bysance qui cite *Apollodore, ou celui qui a abrégé ses ouvrages*. Cette conjecture est assurément fort spécieuse: pourtant, je ne sais s'il n'y aurait pas un peu trop de hardiesse à l'adopter; car le texte de Stephanus est lui-même abrégé, et l'abréviateur était si ignorant, a fait son travail avec tant de négligence, a tant confondu de choses, que l'autorité de Stephanus, lorsqu'elle est seule, ne peut pas aujourd'hui avoir une très-grande force (1), sur-

(1) Voy. M. Heyne : *Apollod.* t. 1, p. 405.

Digitized by Google

tout dans des questions un peu difficiles et douteuses.

Quoi qu'il en soit, cette *Bibliothèque d'Apollodore* ne nous est pas même arrivée toute entière. Elle allait jusqu'au retour d'Ulysse après le siége de Troie (1), et ce qui nous en reste finit à l'histoire de Thésée. Mais telle qu'elle est, sèche et mutilée, ce n'en est pas moins le plus ancien ouvrage qui nous soit parvenu sur la mythologie et l'histoire héroïque. On y trouve une foule de faits d'une très-grande importance pour l'intelligence des classiques et des monumens de l'art, beaucoup de traditions peu connues, et quelques-unes qu'on chercherait vainement ailleurs. Joseph Scaliger (2) en parle comme d'un livre très-ingénieux et plein d'élégance; mais je crois qu'en se bornant à dire qu'il est très-utile, on en ferait un éloge beaucoup plus juste; je ne vois guère en effet ce qu'on y pourrait trouver de très-ingénieux; et ce que je disais tout-à-l'heure de la manière de l'auteur, prouve assez qu'il ne cherchait point l'élégance, au moins que son abréviateur ne lui en a pas laissé beaucoup. Photius rapporte une épigramme qui se trouvait dans son exemplaire, et qu'on lit aussi dans l'Anthologie (3). Les éloges y sont prodigués avec un luxe hyperbolique tout-à-fait plaisant. En voici la traduction; c'est le livre qui parle au lecteur : « Puise à ma source la » science encyclopédique des siècles (4), et apprends à » connaître les fables antiques. Cesse de regarder les » pages homériques; néglige l'élégie, et la muse tragique » et la muse lyrique : c'est sur moi qu'il faut attacher tes » yeux; en moi tu trouveras tout ce que le monde enferme. »

(1) Photius, *Cod.* 186.

(2) *Ap.* Gale Diss. p. 37.

(3) Photius, *l. c.* Brunck anal. gr. t. 3. p. 271.

(4) Le texte est ici un peu obscur. Je suis la leçon de Saumaise, *Solin*, p. 297.

Digitized by Google

Assurément, qui prouve trop ne prouve rien. On trouvera dans la *Bibliothèque d'Apollodore* les fables savamment racontées, et rien de plus; mais c'est bien assez pour en rendre la lecture intéressante et utile.

Cet ouvrage, fort connu des savans qui ont besoin de le consulter, et le citent fréquemment, ne l'était presque point des littérateurs, et pas du tout de ceux qui ne sont ni littérateurs, ni savans. La vieille et unique traduction de Passerat était devenue fort rare, et M. Clavier a rendu un véritable service à la classe nombreuse des lecteurs qui aiment les anciens, et n'entendent pas leur langue, en les mettant à portée de lire un auteur qui, dans son genre, est d'une très-grande importance. Les lecteurs savans ne lui doivent pas moins de reconnaissance. Il leur donne un texte correct, revu avec le plus grand soin, restitué dans les endroits altérés, par le secours d'une critique saine, ingénieuse et remplie de sagacité; enfin, accompagné de notes fort étendues, où les points les plus difficiles de la mythologie et de l'histoire héroïque sont discutés avec infiniment de jugement et d'érudition. Ces notes, qui ne peuvent être le fruit que d'un fort grand travail, assurent à M. Clavier un rang très-distingué parmi le petit nombre de savans qui sont restés attachés au parti des bonnes lettres, et qui, malgré la frivolité littéraire du temps où nous vivons, ont le courage et le désintéressement de se livrer à des travaux pénibles, dont ils ne sont récompensés que par la gloire d'être utiles. Pour la plupart de ceux qui écrivent, la gloire ne se compose que de bruit, d'applaudissemens et d'éclat. Il est aujourd'hui bien peu de ces esprits sages et véritablement philosophiques qui, pour l'instruction des autres, consacrent plusieurs années de leur vie à de laborieuses recherches, à des recherches dont le mérite ne sera justement apprécié que par un cercle

Digitized by Google

étroit de lecteurs. Le nombre est devenu bien rare de ces hommes assez modestes et simples pour se contenter de ce peu de suffrages, et de cette gloire silencieuse et bornée.

M. Clavier dit dans un endroit de sa préface : « Je ne » crains pas d'avancer qu'on peut extraire de mes notes » une histoire de la Grèce avant le siége de Troie, bien » plus complète que toutes celles que nous avons jusqu'à » présent. » Certainement ceux qui les liront trouveront que M. Clavier ne promet rien qu'il ne tienne. Parmi les points obscurs et difficiles sur lesquels il a répandu une lumière nouvelle, je citerai l'histoire des Pélasges, objet de longues controverses parmi les savans qui ont écrit sur l'histoire primitive de la Grèce. Le système de M. Clavier est, que les Grecs étaient tous Pélasges d'origine; que les Pélasges n'étaient point originaires d'Arcadie, comme l'a pensé M. Larcher après Ephore; qu'il y avait des Pélasges dans l'Argolide bien avant qu'il fût même question de l'Arcadie; que de l'Argolide, où les Pélasges habitaient d'abord, leur nom se répandit dans le reste de la Grèce à mesure qu'ils y portèrent la civilisation avec leurs colonies. M. Clavier appuie son opinion de bonnes preuves; il répond aux objections qu'il peut prévoir, et finit en expliquant d'une façon ingénieuse la rivalité d'Athènes et de Lacédémone. Athènes, la plus ancienne des villes Pélasgiques, voulait à ce titre exercer sur le reste de la Grèce les droits de métropole; Lacédémone les réclamait comme étant gouvernée par les Héraclides, descendans d'Inachus, premier roi des Pélasges. Ce système de M. Clavier est très-satisfaisant: mais je ne sais si je me trompe; il me semble qu'il sera toujours fort difficile d'établir sur ces hautes antiquités une opinion qui dissipe pleinement tous les doutes, et soit de toutes parts inattaquable. Les écrivains qui servent de base à ces sortes de

Digitized by Google

discussions, très-anciens pour nous, ne le sont pas assez relativement à l'époque discutée. Ils n'avaient guère de moyens de savoir bien la vérité, et par conséquent de nous la transmettre; d'abord, faute de monumens assez nombreux, et puis, faute de véritable érudition et de saine critique. Le peu de traditions, d'inscriptions, de mémoires quelconques qui pouvaient s'être conservés jusqu'aux anciens historiens, a été par eux ou négligé, ou mal vu, ou adopté sans examen, sans réflexion. Les anciens ont absolument manqué de critique. C'est une science toute moderne. Que de peines ils pouvaient éviter aux savans de ces trois derniers siècles, s'ils eussent voulu s'en donner un peu plus! Mais ils se bornaient à des recherches faites superficiellement, sans combinaisons, sans rapprochement, s'occupant presque exclusivement du soin de bien écrire.

J'ai eu beaucoup de peine à trouver dans le livre de M. Clavier la matière d'une citation qui pût convenir à un journal de la nature de celui-ci. Les articles que j'aurais voulu citer étaient ou trop longs, ou d'un caractère trop érudit, ou ne se détachaient pas assez facilement. Je me suis à la fin décidé à transcrire une note qui n'est pas fort longue, et que deux ou trois mots grecs n'empêcheront pas, je crois, de lire avec intérêt. M. Clavier y relève la grossière erreur d'un écrivain qui s'est fait dans ces derniers temps une assez grande réputation. Elle montrera avec combien de précaution il faut lire les ouvrages de quelques-uns de ces savans, qui vont citant du grec à toute page, et qui tranchent, décident, interprètent avec assurance, ne voyant pas à quelle absurdité les mènent leur grand amour propre et leur petite érudition. « Il m'est tombé entre les mains un ouvrage de M. *Pinkerton*, intitulé : *Recherches sur l'origine et les divers établissemens des Scythes et des Goths.* J'y trouve, p. 97, ces singulières

Digitized by Google

» expressions : *Je crois qu'un ou deux écrivains Grecs les* » *plus modernes se servent du mot* γραικὸς *(ou grec), du* » *latin* græcus, *ou poétiquement* graius. *Il est impossible* » *d'expliquer comment les Romains furent conduits à* » *donner ce nom à tout un peuple, si on ne le fait pas* » *dériver du mot* γραικὸς anilis, *venant lui-même de* γραῖα » anus *(vieille femme), étymologie que le mot poétique* » *latin* graius *semble aussi justifier. Il doit donc avoir eu* » *pour principe l'extrême mépris d'un peuple guerrier* » *pour un peuple savant.* D'après une assertion faite d'un » ton aussi affirmatif, on ne sera pas peu étonné d'ap- » prendre que le nom de *Grecs* γραικοὶ se trouve dans » Aristote, qui florissait sous le règne d'Alexandre, époque » à laquelle les Romains étaient à peine connus, même de » nom, hors de l'Italie; dans Lycophron et dans Calli- » maque, qui fleurirent environ 60 ans après lui, et avant » que les Romains se fussent emparés de la Grèce; dans » Apollodore et dans la Chronique de Paros; enfin que » Varron, cité par Aulugelle (I. 18), dit que le nom » *Græcus* était l'ancien nom des Hellènes. Si M. Pinkerton » regarde tous ces auteurs-là comme modernes, je le prie » de nous dire quels sont ceux qu'il regarde comme » anciens. » — On ne saurait croire combien il y a de ces risibles assertions dans beaucoup de livres composés depuis quelques années. M. Pinkerton est probablement fort savant en histoire et en géographie ancienne et moderne; mais il eût dû, ce me semble, parler avec plus de circonspection de la langue grecque, qu'il ne paraît pas connaître tout-à-fait aussi bien.

En donnant sa traduction d'Apollodore, M. Clavier n'a rempli qu'une partie de ses engagemens avec le public. Il lui reste maintenant à donner son *Pausanias*, qu'il a déjà depuis long-temps promis, et qui est vivement desiré.

Digitized by Google

Telle est l'importance du *Voyage de Pausanias*, pour la connaissance de l'histoire de la Grèce et pour celle des arts, que la traduction de Gédoyn se lit et se réimprime, quoiqu'on sache fort bien qu'elle est mauvaise et remplie de très-graves erreurs. Celle de M. Clavier aura une incontestable supériorité. Il sait très-bien le grec, que l'abbé Gédoyn savait fort mal : il a beaucoup d'érudition, et l'abbé Gédoyn n'en avait point. Ajoutez qu'il s'est donné la peine de revoir le texte sur les manuscrits de Paris, qu'il a fait des notes sur tout ce qui a rapport à la critique du texte, à la géographie et à l'histoire, et que le célèbre M. Visconti lui communiquera ses observations sur ce qui concerne les monumens de l'art. Nous aurons donc à la fois un très-bon texte, qui nous manque encore (car M. Facius, le dernier éditeur, a laissé presque tout à faire); une version fidelle et correcte, et un excellent commentaire. L'ouvrage est à peu près terminé. Mais quel libraire, dans un temps où la littérature ancienne est si fort discréditée, osera se charger d'une entreprise si considérable ? M. Clavier paraît désespérer d'en trouver un ; et véritablement j'ai peur que ses craintes à cet égard ne soient trop fondées. Il y aurait cependant un moyen d'empêcher que ce travail de plusieurs années, que tant d'utiles recherches ne fussent perdues pour les lettres et les arts; ce serait que le gouvernement, qui par une munificence digne de la gratitude de tous les gens de lettres, s'est souvent chargé de l'impression de leurs ouvrages, voulût faire les dépenses de cette belle entreprise. Le *Voyage de Pausanias* se joindrait naturellement à la géographie de Strabon, dont l'impression s'exécute maintenant aux frais de l'Etat, et que la France savante attend avec une si vive impatience. Je ne doute nullement que, si un homme du mérite de M. Clavier demandait pour un ouvrage de cette im-

Digitized by Google

portance une faveur qui n'a pas été refusée à des productions d'une bien moindre valeur, il ne l'obtint sans peine. Il est digne du Gouvernement de s'intéresser à la publication d'un travail si beau, qui autrement peut-être sera perdu, et de ramener le goût public vers les lettres sérieuses, en leur accordant ce libéral encouragement.

Ω.

## Caractère de Pope.

*Par* Chesterfield (*traduit de l'anglais*).

Pope, dans la conversation, était au-dessous de son génie. Rarement libre et naturel, il craignait sur-tout que l'homme ne soutînt pas la réputation du poète. Il affectait l'enjouement et le bel-esprit, le plus souvent sans succès, et toujours à contre-temps. J'ai passé une semaine avec lui, à sa maison de Twickeham, où j'ai saisi l'assiette véritable de son caractère; il était alors d'une société aimable et instructive.

Ses principes en morale ont été vivement attaqués et faiblement défendus; ce qui décida son goût à la satire, dont beaucoup de gens éprouvèrent les traits, auxquels chacun cherchait à se soustraire. Il faut aussi convenir qu'il était le plus susceptible de la famille irritable des poètes. Une bagatelle l'offensait; il ne l'oubliait, ou ne la pardonnait jamais. Le poète, selon moi, se montrait bien plus que l'homme; il était un modèle remarquable des contradictions et des bizarreries de l'espèce humaine; car, malgré l'âcreté de ses satires et quelques actes blâmables de sa vie, il fut charitable, obligeant, et sur-tout religieux envers une vieille mère alitée, qui mourut peu de temps avant lui. Le corps de Pope, informe, décrépit, était

Digitized by Google

était une véritable boîte de Pandore, renfermant tous les maux physiques qui peuvent affliger l'humanité; ce qui ne laissa pas que d'aiguiser son style satirique, et doit en quelque sorte l'excuser.

Je ne dirai rien de ses ouvrages; ils n'ont pas besoin de panégyriste, et dureront autant que les lettres, le bon goût animeront l'Angleterre. L'admiration qu'ils excitent subsistera aussi long-temps que l'envie et le ressentiment. J'oserai hasarder, au surplus, une espèce de blasphème littéraire, en affirmant que si Pope a, comme on le suppose, des obligations à Horace, celui-ci lui doit, sans doute, une reconnaissance plus étendue.

Pope, qui d'ailleurs pouvait être doué de bonnes qualités, n'était pas très-affable. Un soir il se trouvait dans un cercle de savans, au café de Burton, où l'on s'occupait à interpréter un manuscrit du grec Aristophane, poète comique, dont un passage paraissait inexplicable. On discutait assez haut: un jeune homme près du feu, entendit la conversation, et demanda à lire ce passage.

« Eh! oui, messieurs, répondit Pope d'un ton mordant, laissez faire ce jeune maître. » Celui-ci prend le livre, examine la difficulté, puis déclare que l'obscurité ne provient que du défaut d'un point d'interrogation: une nouvelle épreuve justifie ce fait. Pope, sans doute, piqué de trouver quelqu'un plus habile que lui, adresse la parole à l'helléniste: « Dites-moi, je vous prie, maître, qu'est-ce qu'un point d'interrogation? » — « Un point d'interrogation, répondit le jeune homme avec l'air du plus profond mépris, est une petite figure contrefaite qui questionne. »

On dit que Pope, charmé du trait méchant qu'on lui lançait, finit par le pardonner.

N. L.



Digitized by Google

*Pensées et Réflexions sur divers sujets.*

Un esprit gai cache souvent un cœur sensible. Cela a été dit; n'importe, il le faut redire. La sensibilité est pudique, elle s'enveloppe le plus qu'elle peut, dans la crainte d'être aperçue. Celui qui parle sensibilité dans le monde, et à tout propos, n'en a infailliblement point. Une rareté ne se montre pas ainsi à tout venant. Mais aussi que de tourmens ne cause-t-elle pas au possesseur! Vous en voyez l'image dans la sensitive. Gardez de toucher sans précaution à cette fleur, elle se fermerait soudain sous vos doigts.

Notre misère veut que nous n'aimions jamais tant que quand nous ne sommes pas aimés. La passion alors s'embrase, et s'irrite de toutes les résistances. Quoi de plus doux que cette félicité que nous ne pouvons goûter! Sommes-nous enfin aimés, avons-nous bu à cette coupe qui fuyait nos lèvres altérées, le bonheur rassasie l'ame en la remplissant, et la passion languit et s'éteint. Le bonheur ineffable serait, quand on est tendrement aimé, d'aimer comme on aime quand on n'est plus aimé.

Il me semble pourtant qu'il y a des cœurs dont l'amour ne peut être tué par l'amour.

Coriolis.

## SPECTACLES.

Théatre de l'Opéra-Comique (ci-devant Feydeau).

*Julie*, ou *le Pot de Fleurs.*

Depuis que mademoiselle Mars et mademoiselle Adeline ont mis les ingénuités à la mode, on ne voit plus autre

Digitized by Google

chose sur nos théâtres. Chaque pièce a son ingénue, et mademoiselle Desbordes qui vient de jouer ce rôle dans le nouvel opéra, n'est pas faite pour amener la satiété ; mais on y arrivera cependant, pour peu que cela continue.

Sans cesse en écrivant variez vos discours,

est un précepte qu'il ne faut jamais oublier.

Une petite fille assez dégourdie, malgré son air de naïveté, une espèce de fausse Agnès, a un bon oncle qui la veut marier à un de ses amis, âgé de plus de 40 ans. Elle préfère un jeune officier à qui elle trouve *une belle taille* et de *jolis yeux*. Comme il a aussi de la fortune, et que l'ami de l'oncle n'est pas fort amoureux, tout s'arrange sans peine. Il a fallu pourtant créer quelque ombre d'obstables, imaginer une intrigue quelconque ; et la voici cette intrigue :

Julie vient trouver son oncle et lui offre une rose. Avant de la donner toutefois, elle veut un baiser. On le lui donne. Elle en exige encore un autre, qui n'est pas refusé. L'oncle lui dit qu'il admire ses vertus, mais qu'aucune ne lui plaît davantage que celle qui le fait chérir de sa nièce. Cette pensée pour être habillée de quelques rimes n'en est pas plus piquante ; ces baisers, ces vertus, ce dialogue, ont commencé par affadir les spectateurs. Julie, sans se faire beaucoup presser, consent à épouser l'ami de son oncle, nommé Verseuil. Mais à-peine l'oncle est sorti qu'elle explique ses motifs. Elle a craint d'affliger un bon parent par un refus, et se propose de dire à Verseuil qu'elle ne l'aime point. Elle n'y manque pas, et le prie en grace de ne pas l'épouser. Il fait une réponse équivoque et sort.

Julie voit passer son officier. En s'avançant à la fenêtre pour en être aperçue, elle fait tomber sur lui un pot de fleurs, et le voilà aussitôt dans la maison, qu'il ignorait être celle de sa maîtresse. Elle lui déclare qu'elle vient de promettre à son oncle de prendre Verseuil pour époux, et l'assure qu'il ne doit pas s'en inquiéter, parce qu'elle n'épousera que son amant. Julie sortie, l'officier reste seul dans une maison



Digitized by Google

où personne ne le connaît, excepté sa maîtresse, et où il ne connaît qui que ce soit; ce qui est en vérité fort extraordinaire. Il en résulte des quiproquos qui ne le sont pas moins: Verseuil est pris par lui pour l'oncle, ensuite l'oncle pour Verseuil. Ce petit imbroglio forme toute la trame de l'intrigue.

L'officier, comme de raison, se propose de tuer son rival. Celui-ci n'est point alarmé de la menace. Mais il ne veut pas se rendre malheureux lui-même en faisant le malheur de deux jeunes amans: il cède sans nulle peine Julie au militaire, qui se trouve être son cousin.

On a demandé les auteurs. Celui des paroles n'a pas voulu se faire connaître. Je crois qu'il a eu raison; car, outre que les acclamations étaient assez faibles, son ouvrage est tout au moins médiocre. Grace à la finesse de mademoiselle Desbordes, à la brillante légéreté d'Elleviou, on a tout écouté avec patience; mais on ne peut pas dire avec plaisir.

La musique est de M. Spontini, qui l'a refaite, dit-on, presqu'entièrement. On l'a plus goûtée que les paroles. Il a été nommé avec le premier auteur, M. Lefay, acteur de l'Opéra de Lyon, et dont on a conservé un air ou deux.

## THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

(Rue de Louvois.)

*Les illustres Voyageurs*, ou *le Menuisier Livonien*, comédie en trois actes et en prose, de M. *Duval*.

Le projet de mettre toute l'Histoire en drames n'est guère plus sensé que celui de la mettre en madrigaux. Si malheureusement on l'avait conçu dans le 17^e^ siècle, nous n'aurions peut-être pas aujourd'hui une seule bonne pièce de théâtre. La facilité du succès en ce genre eût séduit tous les écrivains dramatiques. Il n'y a qu'à ouvrir un livre d'histoire; il est plus facile d'y *tailler* un drame, sur-tout en prose, que de faire une douzaine de vers passables. En huit jours on aurait composé

Digitized by Google

*un joli drame* de chacune des tragédies de Racine, qui lui coûtaient des années de travail, et un auteur laborieux aurait pu aisément en donner un millier ou deux dans le cours d'une vie ordinaire. J'avoue, pour le dire en passant, que je ne puis croire que des centaines de pièces composées à ce qu'on nous dit par un seul écrivain de l'antiquité, fussent autant de chefs-d'œuvre: la plupart ne devaient être que des ébauches.

On ne peut pas aussi appeler d'un autre nom celle que M. Duval vient de faire jouer à Louvois. Il aurait dû au moins la donner avant son *Tyran Domestique*, dont le genre et la composition sont d'un ordre bien supérieur. Il est pénible de voir le talent rétrograder.

Le menuisier, Charles Scawouski, est, dit-on, un personnage historique. C'était un frère de la fameuse Catherine, épouse de Pierre I^er^. Il vivait dans une auberge de Livonie. L'auteur y fait trouver une Eudoxie qu'il suppose fille de Mazeppa, chef des Cosaques. Cette jeune personne partageait avec l'hôtesse les soins domestiques, et cachait son nom parce que son père ayant déserté le parti du czar, était devenu odieux à ce monarque. Ce Mazeppa fut réellement l'Hetman des Cosaques, et avait quitté les drapeaux de la Russie, lorsqu'il avait eu la fantaisie de devenir leur roi. Il avait quatre-vingt-quatre ans quand elle lui prit. Ce rêve ambitieux pensa finir par la potence. Mazeppa y fut même attaché en effigie. L'ambition de ce Cosaque vient à l'appui d'une pensée de je ne sais quel philosophe, qui d'abord paraît presque extravagante, et qui au fond est très-vraie: « La plupart des hommes, dit-il, ne semblent pas réellement » persuadés qu'ils doivent mourir. »

Le czar a découvert la retraite de son beau-frère; et en revenant de France, il passe par le village qu'il habitait. Il y trouve sa femme. Le jeune menuisier aimait Eudoxie. Il va sans le dire qu'il est payé de retour. Des seigneurs de la suite de Pierre s'étant permis avec elle des manières un peu trop lestes, l'amoureux s'est fâché, a voulu se battre



Digitized by Google

On l'a traité avec mépris ; il s'est emporté. Pierre s'amuse à lui faire faire son procès par un *bridoison* de l'endroit. Mais bientôt Catherine reconnaît son frère, et le procès est fini. Il restait à conclure le mariage des amans. Le czar ayant goûté la petite Eudoxie, on croit que rien ne s'y opposera. Point du tout ; dès qu'il apprend quel est son père, il entre dans des convulsions de rage, et demande où il est, avec l'air de vouloir, pour ainsi dire, le dévorer. *Il est mort*, répond en tremblant sa fille. Ce mot de situation, qui produit beaucoup d'effet, désarme à l'instant le monarque, et tout s'arrange.

Les drames sont presque tous intéressans ; c'est souvent leur seul mérite. Celui-ci fait exception ; et cela parce qu'il n'y a pour personne aucun danger, ni aucun obstacle au bonheur des amans ; car la fureur inopinée du czar, qui ne dure qu'une seconde, ne peut causer aucune inquiétude. Le frère Charles, d'ailleurs, étant reconnu à la fin du second acte, on ne peut plus même concevoir quel intérêt peut se trouver dans le troisième ; c'est cependant celui qui a paru en offrir davantage ; mais ce n'en était, à vrai dire, que l'apparence. C'était plutôt du bruit qu'un véritable intérêt.

Ce drame est excessivement vide. L'hôtesse de l'auberge n'y fait rien, non plus qu'un usurier juif qui paraît dans deux scènes, et toujours sans résultat, comme sans nécessité. Catherine est inutile aussi, le czar étant par lui-même dans les meilleures dispositions à l'égard de son frère. Le bridoison est une très-mauvaise copie de celui de Beaumarchais. Ce dernier paraît peu. L'autre est toujours en scène, et il s'en faut beaucoup que sa bêtise soit toujours amusante. En voici quelques échantillons : — « Un étranger, » ai-je dit, c'est quelqu'un qui voyage. — La pro» tection des lois doit protéger tout le monde. — Les » moyens violens sont toujours extrêmes. » Quelquefois néanmoins sa cupidité est amusante. Il croit le czar, qu'il ne connaît pas encore, compromis dans l'affaire de Charles. « Vous êtes riche, lui dit-il, voyons comment vous vous

Digitized by Google

» tirerez de là. » Un autre mot très-comique de ce juge n'ayant pas été compris, a été sifflé. Il dit à l'accusé qui se justifie, et dont il n'attendait qu'une confession du délit : « Taisez-vous et répondez. » Mais ces traits sont rares, et ce juge a fait siffler une grande partie des deux premiers actes : Eudoxie n'a rien qui la distingue d'une foule d'autres filles ingénues. Mademoiselle Adeline a été excellente dans ce rôle. Clauzel a trop eu dans le sien les manières d'un jocrisse. Il y a cependant des scènes où il a fait grand plaisir. Le czar ne dit que des choses très-communes ; par exemple, en parlant de son beau-frère, dont il fait un grand seigneur : « Je ne descends pas jusqu'à lui ; je l'élève » jusqu'à moi. » Quelquefois il en dit qui sont outrées. « J'aurais, s'écrie-t-il, donné une de mes provinces pour » trouver ici un juge équitable et ferme. » On prétend que ce prince s'était écrié à la vue du tombeau de Richelieu : » Que n'es-tu venu de mon temps et en Russie ! je t'eusse » donné la moitié de mon royaume, pour m'apprendre à » gouverner l'autre. » C'est beaucoup ; mais donner une province pour avoir un bon juge dans un village, c'est se montrer follement libéral. Vigny, accoutumé à des rôles goguenards, avait peine à prendre les airs d'un souverain, et donnait de grandes envies de rire en faisant un personnage qui n'est pas risible. Il s'est néanmoins fâché très-sérieusement, et a eu alors une physionomie tragique.

L'auteur (ou plutôt l'administration) était en force dans le parterre. Son parti, très-arrogant, l'a demandé, et on l'a nommé, malgré une assez nombreuse opposition. Par un étrange contraste on a cabalé aux Français contre son *Tyran*, qui est une pièce estimable, et à Louvois, pour son *Menuisier*, qui n'est pas digne de lui.

---

## ANNONCES.

*Géographie du premier âge* ; par L. B. B. Lefortier, membre du jury d'instruction publique, et directeur d'une école secondaire, à Paris. Seconde édition, augmentée d'un dépouillement de la Mappe-

Digitized by Google

monde, d'un précis des productions de chaque département; d'un tableau des édifices de Paris, et d'un énoncé des statues du jardin des Tuileries. 96 pages d'impression. Prix: 75 c. broché, et 1 fr. par la poste; 90 c. relié.

A Paris, chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42; Gosset, libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois, n°. 254; Nyon, place de la Monnaie.

*Les Révolutions d'un Proscrit*, poëme, avec cette épigraphe :

« Qui peut trouver le calme où le pouvoir expire,
» Lorsqu'on est assemblé pour régler un empire
» Dont le roi, plus d'un siècle, ordonna des destins
» De monarques puissans, et dangereux voisins? »
(*Epigraphe tirée de ce poëme.*)

In-8°. Prix : 30 cent., et 40 cent. par la poste.

A Paris, chez le Normant, rue des Prêtres S. Germ.-l'Aux., n. 42.

*Guide théorique et pratique d'un Actionnaire de la Loterie*, rédigé d'après les principes de plusieurs géomètres, et les meilleurs auteurs qui ont traité cette partie; par J. F. Gardon. In-8°. Prix : 4 fr. 50 cent. franc de port, pour Paris et les départemens.

A Paris, chez l'Auteur, gérant le bureau 62 de la Loterie, rue du Four Saint-Germain, près la Croix-Rouge.

*Morceaux choisis des meilleurs Poëtes français*, désignés par la commission d'instruction publique, pour la classe des belles-lettres des lycées. Un vol. in-12. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.

A Paris, chez madame Stoupe, veuve Richard, libraire, rue Hautefeuille.

*Vies et Œuvres des peintres les plus célèbres de toutes les écoles*; recueil classique, contenant l'Œuvre complète des peintres du premier rang, et leurs portraits; les principales productions des artistes de deuxième et troisième classes; un abrégé de la vie des peintres grecs, et un choix des plus belles peintures antiques; réduit et gravé au trait d'après les estampes de la Bibliothèque impériale et des plus riches collections particulières; publié par C. P. Landon, peintre. Chaque volume, de format in-4°., contient, outre le texte, 72 planches.—Le prix de chaque vol. cartonné, et de 25 fr. *Idem* en vélin, 37 fr. 50 c. *Idem* in-folio vélin, 50 fr. En ajoutant 1 fr. 50 c. par vol. in-4°., et 3 fr. par vol. in fol., on les recevra franc de port.

A Paris, chez l'auteur, quai Bonaparte, n°. 23.

Le volume que nous annonçons contient la première partie de l'Œuvre de Raphaël; il fait suite à l'Œuvre du Dominiquin. Deux vol. in-4°., qui ont paru précédemment. L'éloge de ce bel ouvrage se trouve tout entier dans la lettre de M. Joachim Lebreton, secrétaire perpétuel de la classe des beaux-arts de l'Institut impérial, adressée à l'éditeur.

« J'ai l'honneur de vous remercier, monsieur, au nom de la classe » des beaux arts de l'Institut, des trois volumes des *Vies des peintres*, » que vous m'avez adressés pour elle. L'estime qu'elle fait de votre » talent et de votre personne, lui a rendu très-agréable l'offrande de » votre ouvrage : il sera déposé à la bibliothèque publique de l'Institut, » où tous ses membres pourront en prendre connaissance. Il m'est » personnellement très-doux d'avoir à vous assurer des sentimens » distingués d'une réunion d'hommes aussi justes appréciateurs du » mérite. » La classe des beaux arts, pour témoigner d'une manière

Digitized by Google

plus directe l'estime qu'elle fait de cette collection, a accepté avec joie et la dédicace de l'Œuvre de Raphaël.

*Analyse fondamentale de la puissance de l'Angleterre*, ou l'Angleterre considérée dans sa marine, son commerce, sa situation dans l'Europe, et ses ressources contre la France. Ouvrage rédigé d'après les matériaux du chevalier Ricard; par le traducteur de l'*Histoire britannique* de Plowden. Un vol. in-8°. — Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Git-le-Cœur, n°. 18.

*Du Tétanos Traumatique*; Ouvrage qui, au jugement de la Société de Médecine de Paris, a mérité à son Auteur le prix d'encouragement décerné par cette compagnie, dans sa séance publique du mois de germinal an XI. Par Fournier, Docteur en Médecine et en Chirurgie, ancien Chirurgien de première classe, Associé national des Sociétés de Médecine, médicale d'Emulation, de Pharmacie, et du Lycée des Arts de Paris; de la Société médicale de l'Ecole de Médecine de Montpellier, de celle de Médecine pratique de la même ville; Secrétaire-général adjoint de la Société de Médecine de Bruxelles, etc. — Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.

A Paris, à la Librairie économique, rue de la Harpe, n°. 117.

*Le Fou de la Montagne*, traduit de l'anglais, par Mlle. C. ***. 2 vol. in-12. — Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez Gide, libraire, rue Christine, n. 5.

Quatrième livraison *des Portraits des Hommes illustres du siècle de Louis XIII et Louis XIV*; gravés par Edelink, Lubin, Van-Schuppen et Duflos; contenant 10 portraits. Prix : 4 fr., et 5 fr. par la poste pour MM. les souscripteurs; 7 fr. 50 cent. pour ceux qui n'auront pas souscrit. On distingue dans les livraisons qui ont paru, Richelieu, Berulle, Godeau, Senault, Thomassin, Petau, Condé, Turenne, Séguier, Jeannin, Pontchartrain, Colbert, Lamoignon, de Thou, Bignon, Pelisson, Arnaud, Rossignol, Descartes, Gassendi, Du-ange, Perrault, Malherbes, Balzac, Voiture, Corneille, Molière. Les autres nous offriront Quinaut, Lafontaine, Lully, Poussin, Le Brun, Lesueur, Callot, Ossat, Saint-Vincent de Paule, Santeuil, Sully, Luxembourg, Cassini, Fabert, Duquesne, Pascal, etc. Des 103 portraits qui composent cette collection, 57 sont dus au burin de cet Edelink, qui n'a point encore de rivaux; les autres ont été gravés sous sa direction par Lubin, Van-Schuppen, Duflos, Simoneau, à qui il reconnut des talens supérieurs. Le prix de la souscription, pour les 10 livraisons, est de 40 fr., dont 20 fr. à payer de suite, et 4 fr. à mesure que les livraisons seront mises au jour. Par ce moyen la dixième sera payée d'avance. Une nouvelle livraison paraîtra le 25 du mois prochain et ainsi de suite. L'ouvrage sera complet le 25 thermidor an XIII. On délivrera aux souscripteurs 2 planches in-folio, contenant les portraits en miniature des hommes les plus illustres du 18°. siècle, tels que Montesquieu, Boileau, Bossuet, Fénélon, d'Agesseau, Malesherbes, Massillon, maréchal de Saxe, Voltaire, les deux Rousseau, etc.

On souscrit à Paris, chez Calixte Volland, libraire, quai des Augustins, n. 25.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez* LE NORMANT, *rue des-Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois*, n°. 42.

Digitized by Google

## NOUVELLES DIVERSES.

*Etats-Unis d'Amérique, 29 janvier.* Il se négocie, ou s'est même déjà négocié, entre les Anglais et Dessalines, un traité de commerce pour établir entre l'île d'Haïti et celle de la Jamaïque une fraternité telle, que la première puisse tirer de l'autre les secours et les objets dont elle a besoin.

*Rome.* Les eaux se sont élevées cette année de 42 palmes romains au-dessus de leur niveau ordinaire. Ce palme est de 8 pouces 3 lignes et demie ; ce qui excède en hauteur toutes les inondations connues du Tibre. Une partie considérable de la Toscane est dévastée aussi par le même fléau.

*Vienne.* L'archiduc Charles doit, dit-on, faire incessamment un voyage pour inspecter les frontières militaires, et se rendre ensuite en Italie. — Le nouveau règlement sur la conscription militaire a été mis en vigueur dans la Gallicie.

— Le gouvernement de la Toscane a fait annoncer officiellement à notre cour que la contagion de Livourne avait entièrement cessé ses ravages. Il a demandé de la manière la plus instante que les mesures de précaution prises par la cour impériale, et qui interceptent les relations commerciales entre les deux états, fussent abolies. Cette demande a donné lieu à une conférence extraordinaire à laquelle M. Stifft, médecin de la cour, a été appelé : il y a été résolu que le cordon de troupes tiré sur les frontières du côté de la Toscane, serait maintenu jusqu'à ce que l'on se fût assuré de la manière la plus positive qu'il n'est plus à craindre de voir l'épidémie se renouveler.

Notre cour doit acheter la prélature et comté d'Ochenhausen, pour s'agrandir en Souabe. — On mande de Lemberg que le Grand-Duc Constantin de Russie est arrivé dans cette ville le 10 février, gardant l'incognito, et qu'il en est reparti le même jour pour continuer sa route.

*Berlin.* La reine douairière de Prusse est morte en cette ville le 25 février.

*Hambourg, 6 mars.* Le chevalier de Rumboldt, ministre anglais arrêté il y a quelques mois, conduit à Paris et relâché, est arrivé à Helgoland. On dit qu'il ne repren-

Digitized by Google

dra ses fonctions dans notre ville qu'après avoir été remercier le roi de Prusse de ses bons offices dans l'événement de son arrestation.

— Le général russe Winzingerode a rempli la mission dont il était chargé près du roi de Prusse. Il porte à Pétersbourg une lettre de ce monarque en réponse à celle que lui avait écrite l'empereur Alexandre.

*Francfort*, 8 *mars*. Plusieurs princes d'Empire continuent à former un état militaire bien supérieur à celui qu'ils avaient il y a quelques années. On ne croit pas que ce soit dans un esprit de conquête.

*Amsterdam*, 4 *mars*. L'Angleterre vient d'envoyer de l'argent sur le continent, comme l'indique le mouvement du change depuis quinze jours.

*La Haye*, *le* 4 *mars*. On imprime la nouvelle constitution. Elle sera présentée, dit-on, à l'acceptation du peuple.

*Du* 9. — Dans le cours de la semaine prochaine, le gouvernement d'état représentera, dans un message au corps législatif, la nécessité de réformer la constitution. Ce message, après avoir reçu la sanction de ce corps, sera, à ce qu'on assure, renvoyé au gouvernement, avec l'avis d'inviter M. Schimmelpenninck de se placer à la tête du gouvernement futur. On ajoute qu'en même temps il présentera à la législature le plan de la nouvelle constitution, par laquelle M. Schimmelpenninck sera à la tête d'un conseil d'état, composé de neuf individus; le pouvoir législatif résidera dans un collége de dix-neuf personnes, ayant le titre de *hautes-puissances*; ce corps, indépendamment de la durée ordinaire et constitutionnelle de ses sessions, pourra être convoqué par le pouvoir exécutif, qui lui présentera les lois à sanctionner, aussi souvent qu'il le jugera nécessaire. Les administrations départementales seront remplacées par des commissaires ou des préfets.

On a reçu des nouvelles d'Angleterre qui vont jusqu'à la date du 3 mars. Elles annoncent que la grande expédition dont il a été parlé depuis si long-temps, mettra définitivement à la voile pour sa destination, dans le courant de ce mois. Les troupes de débarquement consisteront, à ce qu'on assure, en 10,000 hommes d'infanterie, 2,000 de cavalerie légère, outre un corps nombreux de canonniers et de bombardiers, destiné au service de la nombreuse artillerie qui est déjà embarquée à bord de 15 gros bâtimens de transport préparés pour cet effet. Au

Digitized by Google

surplus, on ignore absolument l'objet de cette expédition. Cependant il est des personnes qui présument, avec une sorte de fondement, qu'elle est destinée pour la Méditerranée.

*Londres, 2 mars.* Les préparatifs pour l'expédition secrète se poussent toujours avec une grande activité. On a commandé un nombre *immense* de bâtimens de transports dans les différens ports du royaume. A Wolwich, il y a déjà mille artilleurs prêts à être embarqués, dont 660 fantassins et 400 cavaliers, et l'on prépare pour cette expédition, plus de munitions de toute espèce qu'on n'en a jamais employé pour aucune expédition sortie des ports de l'Angleterre. (*Morning-Post.*)

*Des bords du Mein, 7 mars.* Les dernières lettres de Trieste parlent de neuf bâtimens de transport russes, arrivés récemment à Corfou, avec des troupes de débarquement, et qui paraissent être les mêmes qu'on avoit mis en réparation dans un port turc. On attend à Corfou un nouveau convoi de troupes russes, qui devait partir de Sebastopol. On espère, ajoutent ces lettres, que la paix ne sera point troublée en Italie. On regarde comme certain que le roi de Naples pourra conserver sa neutralité.

---

## PARIS.

Il se fait à *Troyes* des préparatifs considérables pour l'arrivée de l'Empereur; déjà une garde d'honneur y est formée. On en fait aussi à *Mâcon*. Le premier corps de la colonne de troupes françaises qui se rend à Milan pour assister à la grande cérémonie qui aura bientôt lieu dans cette ville, était arrivé à *Turin* le 28 février.

— Une maladie contagieuse occasionnée par le trop grand nombre de détenus et le défaut de circulation de l'air, s'est manifestée dans la prison de Neufchâteau. On tâche d'en arrêter les progrès.

— M. Bellon, préfet du département du Cher, a été destitué.

— Un avis du conseil d'état, sur la question de savoir si les communes sont devenues propriétaires des églises et presbytères qui leur ont été abandonnés en exécution de la loi du 18 germinal an 10, déclare que lesdites églises et presbytères doivent être considérés comme propriétés communales.

Digitized by Google

# TABLE

*Du troisième trimestre de la cinquième année du* MERCURE DE FRANCE.

## TOME DIX-NEUVIÈME.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.


Ode à l'Etre-Suprême, page 5
A mademoiselle..... que l'auteur avait traitée d'enfant, 7
Eloge de la Vie champêtre, 49
Le Départ (traduction de Métastase), 52
Naïveté, 54
Salix et Pholoé, ou l'Origine du saule, 97
Traduction de la fable des deux Rats (d'Horace), 99
Le vieux Renard et ses Enfans (fable), 101
A Toi, 102
Le Cimetière de campagne, 145
Traduction du Psaume XXXVII^e, 195
Imitation de l'anglais, 196
L'Orage (cantate traduite de Métastase), 196
L'Aigle et le Vautour (fable), 198
A mademoiselle Volnais, 199
Le Songe (traduction de Métastase), 241
La jeune mariée, 243
La belle Bouquetière (imitation de Thomas Rhodes), 244
Quatrain à madame de ***, 245
L'Hiver, 289


UNIV. GENT

Imitation de l'ode d'Horace : *Diffugere nives*, etc. 292
Traduction de la XVII^e^ ode du II^e^ liv. d'Horace, 337
Imitation de l'anglais, 339
Romance nouvelle, 385
L'Excuse (traduction de Métastase), 387
Anecdote, 388
Imitation d'Horace : *Sic te diva potens Cypri*, etc., 433
Formie, ou la Maison d'Apollinaire, 435
Le Songe. A Eléonore la veille de mon mariage, 436
La Descente d'Odin dans le séjour d'Hélah, 481
Le Lézard et la Tortue, 484
Les Orphelins du Mont-Cénis, 529
Vers sur Rome, et sur mon départ de Rome, en 1804, 577
Le Divorce (imitation de Martial), 579

*Extraits et comptes rendus d'Ouvrages.*

Achille à Seyros, poëme; par M. Luce de Lancival, 11, 105
Oreste, poëme; par Pierre Dumesnil, 19
Traduction libre de la Ballade du ministre de Wakefield, 31
Œuvres posthumes de Marmontel, 57
La Phaoniade, 70
Œuvres de Virgile, traduction nouvelle; par M. René Binet, 112, 214 et 541
La Navigation, poëme; par J. Esmenard, 151, 247
Oraisons funèbres de Jacques-Bénigne Bossuet, 164
Le Paradis perdu, traduit par J. Delille, 211, 295 et 391
Les Oiseaux de la Ferme, poëme; par M. Lalanne, 260
Génie du Christianisme, etc.; par François-Auguste de Châteaubriand, 271
Virgile à J. Delille; par N. Quenneville, 306
Œuvres choisies de Saint-Evremont, 341
Oraison de Cicéron pour le poète Archias; traduction nouvelle, 354
Le Flambeau des étudians en rhétorique et en philosophie; par M. Collin, 403

Digitized by Google

Notice historique sur les voyages des Papes en France, sur le sacre de nos rois, et sur leurs relations avec la cour de Rome, 411
Œuvres complètes d'Hamilton, nouvelle édition, 439
Excerpta, ou morceaux choisis de Tacite, etc. 450
D'une nouvelle édition des ouvrages de Rollin, 487
Les quatre Epoques de la nature, par M. de Montcresson, 499
Eloge de N. Boileau-Despréaux; par L. S. Auger, 553
Manuscrits de M. Necker, publiés par sa fille, 581
Bibliothèque d'Apollodore l'Athénien, 596

## VARIÉTÉS.

Histoire d'un soldat invalide (traduite de l'anglais de Goldsmith), 80
Variétés sur M. de la Harpe, 126
Suite des observations de Métastase sur les tragédies et comédies des Grecs, 130, 178, 280, 417
Réponse à une agression du Publiciste, 274
Des Femmes, 313
Du silence de Boileau sur Lafontaine, 320
Lettre à M. Fiévée, 366
La France à l'Empereur, 412
Pensées et Réflexions sur divers sujets, 413, 508, 610
Lettre au Rédacteur, 460
Seconde lettre à M. Fiévée, 557
Caractère de Pope, 608

## SPECTACLES.

### *Théâtre Français.*

Nicomède, tragédie, 172
La reprise de la Mère jalouse, comédie en trois actes, 179
Début de mademoiselle Amalric Contat, dans le Tartufe et le Cercle, 376

Digitized by Google

Le Tyran domestique, comédie en cinq actes et en vers, de M. Duval, 461
La Mort de Pompée, et le Bourgeois Gentilhomme, 568.

*Théâtre de l'Opéra-Comique.*

Fernand, ou les Maures, 420
L'Intrigue aux fenêtres, 515
Julie, ou le Pot de fleurs, 610

*Théâtre de l'Impératrice.*

La Réconciliation normande, 37
Le Susceptible, comédie en un acte, 86
La reprise des Bourgeoises de qualité, 184
L'Intrigant et sa Dupe, comédie en cinq actes et en prose, 466
Un Tour de Soubrette, comédie en un acte et en prose, 471
Les Illustres voyageurs, 612

*Théâtre du Vaudeville.*

La Nouvelle Nouveauté, 41
Sophie Arnould, 239
Le Jaloux malade, comédie, 326
Les Femmes colères, 423
La Laitière de Bercy, 517
Les Lutins, ou la Cave enchantée, 529
Nouvelles diverses, 45, 93, 141, 189, 237, 285, 333, 381, 428, 477, 525, 574 et 618.
Corps Législatif, 94, 142, 191, 237, 286, 334, 382, 430, 479, 527, 575.
Paris, 47, 96, 144, 191, 238, 287, 334, 384, 430, 479, 528, 575 et 620.



*Fin de la table.*

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google